
U d'/of OTTAWA
39003011772059

Mgr BAUNARD

RECTEUR HONORAIRE
DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE

LE VIEILLARD

LA VIE MONTANTE

Pensées du soir

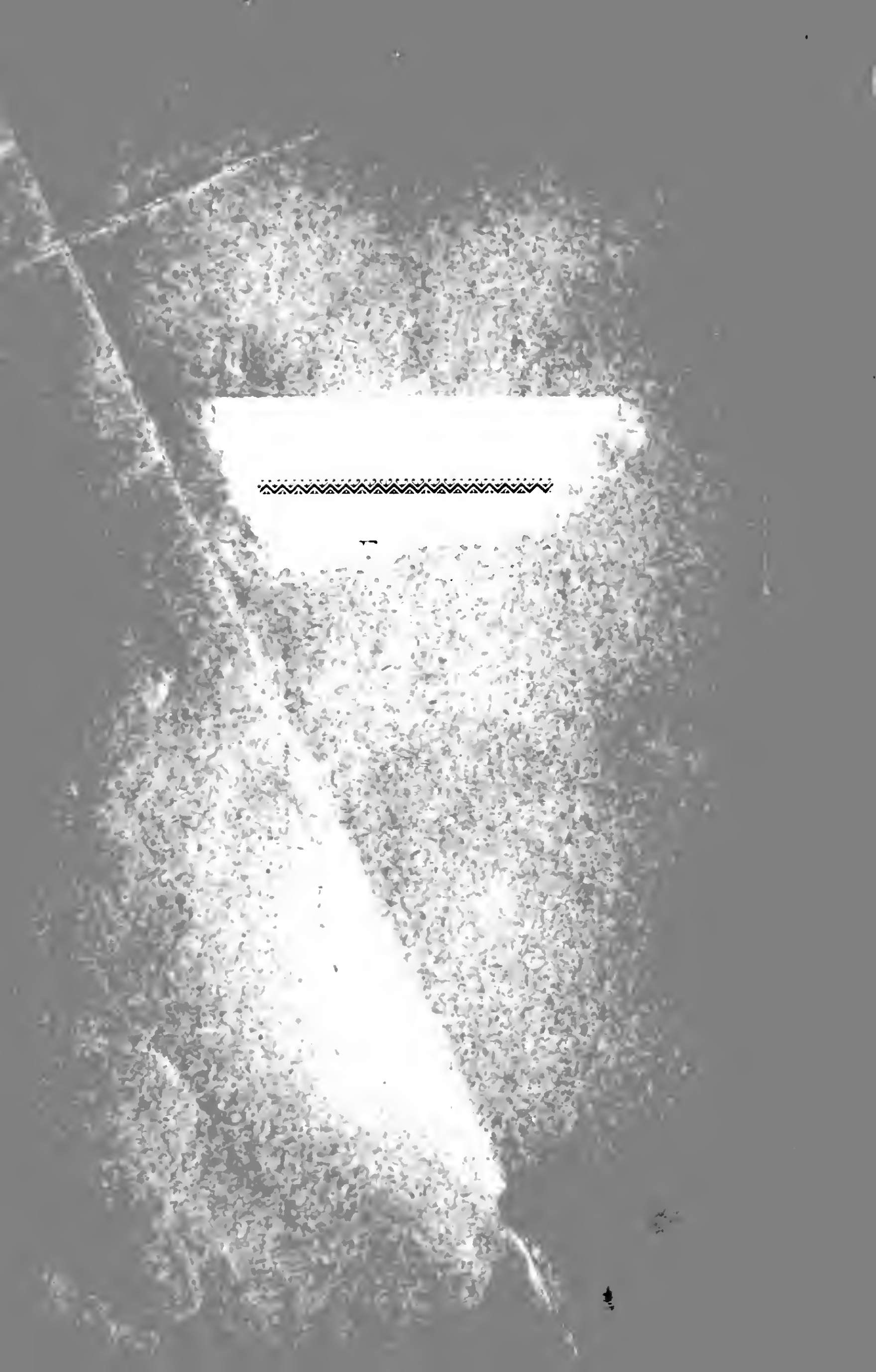
SEPTIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

DIX-NEUVIÈME MILLE

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE
J. DE GIGORD ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 15

—

1913





LE VIEILLARD

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

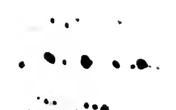
L'Apôtre saint Jean. In-12, gravure. . . . . 4 fr. »
Autour de l'histoire : scènes et récits. In-12. . . . . . 3 fr. 50
Le Cardinal Lavigerie. 2 vol. in-8° écu. 2 portraits. . . 9 fr. »
Oraison funèbre du Cardinal Lavigerie. In-8° écu. . . . 1 fr. »
Le Collège chrétien. 2 vol. in-8° écu. Chacun. . . . . . 5 fr. »
Le Doute et ses victimes. In-12. . . . . 3 fr. 75
Ernest Lelièvre et les fondations des Petites Sœurs des Pauvres. In-8° écu, portrait. . . . . 4 fr. »
Espérance, « Un réveil de l'idée religieuse en France ». In-12. 2 fr. 50
L'Evangile du Pauvre. In-12. . . . . 3 fr. 50
Les deux Frères (Philibert Vrau et Camille Féron-Vrau). In-8°, portraits. . . . . 3 fr. 50
Frédéric Ozanam, d'après sa correspondance. In-8° écu, portrait. 5 fr. »
La Foi et ses victoires. 2 vol. in-12. Chacun. . . . . 3 fr. 75
Le Général de Sonis. In-8° écu, portrait . . . . 4 fr. »
Histoire de saint Ambroise. In-8° écu. . . . . 5 fr. »
Histoire de la Vénérable Mère Marie Barat. 2 vol. in-4° illustré.
  Relié en demi-chagrin. . . . . 32 fr. 50
  — 2 vol. in-12. . . . . 5 fr. 50
Histoire de Mme Duchesne. In-12. . . . . 3 fr. »
Histoire du Cardinal Pie. 2 in-8°, portrait. . . . . . . 15 fr. »
Lettre sur l'utilité de l'instruction scientifique dans le clergé. In-8° raisin. . . . . 0 fr. 75
Livre (Le) de la première communion et de la persévérance. Gr. in-32 carré. . . . . 3 fr. »
  — Édition illustrée. Gr. in-18 carré. . . . . 5 fr. »
Louise de Marillac (La Vénérable Mlle Legras). In-8° écu, portrait. 5 fr. »
Melun (Le Vte Armand de). In-8° écu. . . . . 4 fr. »
  — Avec portrait . . . . 4 fr. 50
Panégyrique de sainte Thérèse. In-8°. . . . . 0 fr. 75
Pie VII à Saint-Sulpice (Discours). In-8°. . . . . . . 0 fr. 40
Reliques d'histoire : Notices et portraits. In-12. . . . 3 fr. 50
La Tentation du Docteur Wiseman (A un jeune prêtre). In-18. 0 fr. 15
Un siècle de l'Eglise en France (1800-1900). In-8° sans gravure. . . . . 5 fr. »
Vingt années de rectorat (1887-1908). I. Rapports et discours de rentrée. In-8° écu. illustré. . . . . 5 fr. »
Le Vieillard. La vie montante. pensées du soir. In-8°. 5 fr. »

Raphaël.

LE CHRIST DE LA TRANSFIGURATION

Qualis Cælestis, tales et cælestes.

S. Pauli, I Cor. XV, 48.



M[gr] BAUNARD

RECTEUR HONORAIRE
DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE

LE VIEILLARD

LA VIE MONTANTE

Pensées du soir

SEPTIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

DIX-NEUVIÈME MILLE

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE
J. DE GIGORD, ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 15

RR[mo] PATRI

HENRICO MONNIER

EPISC. LYDDENSI

UNIVERSITATIS INSUL. CANCELLARIO

EMERITO

NUNC IN SENECTUTE BONA

ANNORUM DIGNITATE

PRAESULUM GALLIAE OMNIUM

PRINCIPI

HOC « DE SENECTUTE » OPUS

VESPERTINUM

SENIORI SENEX

NONAGENARIO OCTOGENARIUS

D. D.

AVANT-PROPOS

Un vieillard, parvenu à un âge très avancé, a recueilli, dans la solitude, ses souvenirs et impressions sur les objets, les événements et les questions capitales de l'ordre religieux, moral, scientifique, politique, qui, dans le siècle dont il fut, ont le plus importé à la direction de son esprit et à la conduite de sa vie.

En même temps qu'il en tire de nouvelles et meilleures clartés pour sa dernière étape, il en transmet le modeste héritage à ceux qu'il laisse après lui et qui vieilliront comme lui.

Il n'est pas seul; il se place, il se suppose en présence d'un de ses contemporains qu'il appelle « son frère ». C'est ainsi que s'explique et que se justifiera, s'il en est besoin, le ton de conversation familière qui est celui de ces pages. Il n'exclut pas toutefois une certaine chaleur, celle qui peut rester encore au foyer que recouvre la cendre des années; ni une certaine poésie, celle qui colore et console le couchant de la vie.

Fait beaucoup de souvenirs et d'expériences per-

sonnels, ce livre l'est davantage encore des souvenirs et des expériences des autres. Il fait appel aux plus illustres de nos contemporains dans les sciences, dans les lettres, dans l'État, dans l'Église, dans le monde, pour leur demander de venir témoigner, particulièrement par leurs confidences épistolaires intimes, sur les choses soit divines, soit humaines, heureuses ou malheureuses, qui furent celles de leur temps; celles surtout desquelles fut marquée leur vie propre, et qui ont été pour la nôtre une lumière, un exemple ou une utile leçon.

La vie *donc — Et d'abord sa lumière, son flambeau : la doctrine, la vérité, la science, la croyance, la philosophie; Dieu, la Révélation, l'Évangile, l'Église, son autorité, sa crise d'aujourd'hui.*

La vie *encore. — Son milieu : le siècle, le progrès, la lutte; puis, le foyer, les champs, les livres. — Ses devoirs : patrie, France, famille, amitié, charité, les humbles. — L'envers de la vie : deuils, mécomptes, tristesses et regrets. — Le faîte de la vie : Jésus-Christ, suprême amour...*

La vie, *son terme : L'approche, les préludes, les clartés, la préparation, l'expiation, l'espérance. Puis le sacrifice, son oblation. Le sacrifice, sa consommation; souffrance et amour. Enfin la dormition et le réveil...* mors et vita. *L'au-delà, l'éternité!..*

En ramenant ma pensée sur tant d'objets augustes

et vers tant de noms aimés, ce livre n'a pas été sans me procurer de douces joies : n'a-t-on pas dit que « se souvenir c'est presque recommencer ? » Mais je l'ai tout d'abord considéré comme l'accomplissement d'un suprême devoir, celui de ce travail du soir, dont le Seigneur dit : « Travaillez pendant qu'il « fait jour encore, car la nuit vient, dans laquelle « on ne peut plus rien faire ». J'en ai donc fait l'objet constant des méditations de mes années de retraite, à peine suffisantes pour cette revue des choses de plus de trois quarts de siècle. Mais je ne regrette pas, moi non plus, ce bienheureux encombrement des derniers travaux qui faisaient dire à M. Guizot, septuagénaire alors : « J'avance dans la vie en travaillant. J'arriverai à la fin de ce qui m'en reste sans avoir fait le quart de ce que je voudrais faire encore. La vie est un vase trop petit pour ce qu'il y a à y mettre. Il déborde longtemps ; puis il se brise. »

Puisse le mien se briser ainsi, plein de parfums, comme celui de Madeleine, sur les pieds du Seigneur auquel il est consacré !

Puisse enfin ce livre être mon action de grâces au divin Maître de la vie, qui n'a prolongé la mienne que pour ce dernier hommage et ce dernier ministère ; le ministère de vérité dont il est écrit au livre de la Sagesse : « Voici que ma course s'allonge et que le « fleuve de mes jours approche de l'Océan. C'est pour- « quoi je répandrai la doctrine plus abondante et je

« *la porterai au loin à tous ceux qui espèrent dans*
« *le Seigneur; et je ne cesserai pas jusqu'au jour*
« *éternel. Car, sachez-le, ce n'est pas pour moi seul*
« *que j'ai travaillé, mais pour tous ceux qui aiment*
« *la vérité et qui la cherchent*[1]. »

Encore un mot. Peut-être semblera-t-il à quelques lecteurs que, pour parler avec autorité et compétence de la vieillesse et des vieillards, il convient non seulement d'être de leur vénérable confrérie, mais encore d'y occuper un bon rang, tel que celui dont l'Écriture fait le privilège de ceux qu'elle nomme « les potentats de l'existence : In potentatibus octoginta anni. » *Je les préviens donc que je suis, même depuis quelques années, en règle à cet égard.*

Puisse cet avantage, qui ne me fera pas d'envieux, m'être du moins un titre à la confraternelle confiance des anciens, à l'indulgence compatissante des jeunes, et aux prières de tous !

1. Eccli, XXIV, 43 et seq. — Et ecce factus est mihi trames abundans, et fluvius meus appropinquavit ad mare. Quoniam doctrinam quasi antelucanum illumino omnibus, et illuminabo omnes sperantes in Domino. Et non desinam usque in ævum sanctum. Videte quoniam non soli mihi laboravi, sed omnibus exquirentibus veritatem.

Gruson, *villa Jeanne d'Arc.*
Fête de la Toussaint 1910.
VIIe édition, 5 juin 1913; 61e anniv. de ma prêtrise.

LE VIEILLARD

CHAPITRE PREMIER

VIEILLESSE

LA VIE MONTANTE

Tout d'abord le concept que je me fais de la vieillesse, le voici : Ce n'est pas le déclin, c'est le progrès; elle ne descend pas, elle monte. Et c'est de cette vie montante que je voudrais dire, dans ce livre, le bienfait, la grandeur, les révélations supérieures, les joies intimes, les devoirs solennels, urgents, et la suprême espérance.

Voici donc, mon frère, que vous avez soixante-dix ans, ou prochains, ou passés. C'est bien le soir. Vous en sentez descendre les ombres dans vos yeux, le froid dans vos os. Et, à cause de cela, vous asseyant lassé au bord du chemin poudreux, vous vous êtes dit, regardant du côté où le soleil se couche : « Je baisse ! »

Oui, mon frère, nous baissons : vous dites vrai, vous dites bien. Mais à qui pensez-vous ? Au corps, n'est-ce pas ? Au vieil invalide, usé par soixante années de travaux accomplis au service d'une reine immortelle.

Mais ce n'est pas à lui, ce subalterne, c'est à elle, cette auguste reine, que vous avez affaire. Interrogez-la, cette âme, votre âme, ses hauts désirs, ses aspirations supérieures, ses vues et ses rêves d'au-delà. Puis silence ! Écoutez ce que dit à l'esprit ce large déploiement de son aile, prête à prendre son vol pour le voyage suprême. Qu'est-ce cela? « Je sens que je m'élève! » disait le vieux Dufaure, près de rendre le dernier soupir. Ce fut à Dieu qu'il le rendit.

Alfred de Vigny, dans six lignes d'une note de son *Journal d'un poète,* esquisse la fiction suivante. C'est en Islande : « Dans les nuits de six mois, les longues nuits du pôle, un voyageur gravit une montagne. De là le soleil, depuis longtemps invisible, lui apparaît à l'orient lointain. Les cimes déjà s'illuminent, tandis que la nuit s'étend encore dans toute la vallée, à ses pieds. » Tel le poète, dit Vigny. Tel le vieillard, dirons-nous. A la largeur et à la profondeur des perspectives qui se découvrent, aux clartés qui s'éveillent, aux cimes qui scintillent et que va bientôt couronner un soleil qui de longtemps ne quittera plus l'horizon, le voyageur de la vie peut mesurer l'altitude à laquelle l'ont porté les années. Il a monté, il monte.

Or il y a ici, qu'on veuille le croire, mieux et plus qu'image et poésie. Il y a chose observée, éprouvée, vécue. A mesure que j'avance en âge, je sens dans mon esprit et dans mon cœur l'impression d'une marche ascensionnelle vers des horizons et des spectacles grandissants, immenses, tandis que corrélativement tout diminue et se rapetisse de ce qui est en dessous.

Je viens de passer quelques jours à mon bourg natal. Qu'ils m'apparaissaient grands autrefois les lieux où

s'écoula mon enfance! Champs paternels où garçonnet je disparaissais dans les sillons sous la hauteur des blés. Allées voûtées des grands bois dont l'issue s'entr'ouvrait là-bas dans un point de lumière lointaine. Vieille église dont les arceaux me paraissaient là-haut se rejoindre dans le ciel. Antique donjon féodal dont je mesurais du regard les tourelles aériennes, du seuil de l'humble maison de mon père... C'était l'infiniment grand! D'où vient donc qu'aujourd'hui tout cela n'est plus, à mes yeux d'homme, qu'une des variétés de l'infiniment petit? Effet de perspective : Les choses aujourd'hui me sont montrées du haut de ce belvédère sublime qui se nomme la vieillesse, où m'ont porté, comme autant d'échelons, mes quatre-vingts ans passés.

La vérité la voici : la vie est une ascension et le temps un ascenseur. La vieillesse est le dernier palier après lequel il va me déposer sur le seuil de la demeure de mon Père. Sans que je m'en sois aperçu, je suis monté : je monte!

Et les événements d'antan, nos gros événements d'alors, comme ils se sont rapetissés, et combien peu de place ils occupent dans l'universalité des années et des faits.

Et les personnages d'alors? Ils me rappellent Gulliver : géants d'hier qui ne me sont plus que des pygmées aujourd'hui : coqs de village qu'enfant je prenais naïvement pour des aigles, parce qu'ils battaient des ailes, dressaient leur crête et faisaient éclater leur cri.

Et les impressions d'alors? Tristesses et joies, désolations et enthousiasmes de notre vie de collège? Comme ils se sont dissipés au souffle des années

ces nuages noirs ou roses qui passaient sur mon cœur apeuré ou exalté! Oh! que je sais gré à l'âge de m'avoir porté insensiblement au lieu des pures réalités, là où enfin se jugent les choses pour ce qu'elles sont, les hommes pour ce qu'ils valent!

Il est donc bien vrai, mon frère, que tout ici-bas n'est que relation: l'absolu n'est qu'en Dieu. Et si déjà l'élévation du point de vue où je suis a rectifié les erreurs et les exagérations de ma vision terrestre, que sera-ce donc prochainement lorsque j'aurai atteint la superélévation de la vision céleste? Dites-le moi, mon frère : que penserons-nous de l'homme et de ses gestes, lorsque montés à Dieu, plongés en lui, nous le verrons, Lui et toutes choses, dans la lumière de gloire: *In lumine tuo videbimus lumen!*

Dans la *Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre, le Paria se console ainsi de sa misérable existence : « Ma vie de malheur ressemble à la montagne noire de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahore. Tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers. Mais quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête, et à vos pieds tout le royaume de Cachemire. » Ainsi les saints se consolaient-ils de la terre et de la vie : « Que la terre est petite à qui la voit des cieux! » traduit un poète.

Ainsi l'âme se console-t-elle des impuissances du corps : « Si je suis essoufflé, c'est que je monte! » disait, à soixante-douze ans, Henri Lasserre. Et le Père Lacordaire, trois ans avant sa mort : « Je me sens vieillir. Le corps change, les rides se creusent, les cheveux blanchissent, les sens perdent leur énergie. Mais l'âme surnage au-dessus des ruines qui

commencent, comme la lumière du jour éclaire et dore les colonnes d'un temple tombé. »

Eheu fugaces, Posthume, Posthume, labuntur anni! c'est une autre impression des années de la vieillesse : la fugacité du temps. On le représente avec des ailes : il ne marche pas, il vole. C'est surtout à la dernière étape, que sa course non seulement s'accélère mais se précipite : la roue du char tourne si rapide que l'œil désespère d'en compter les tours, et encore plus les rayons. Et de vrai, mon frère, dites-le moi : Est-ce que les années ont encore douze mois, les mois trente jours, les jours vingt-quatre heures? Le soir touche au matin; le coucher au lever; et, entre les deux, ce qui reste d'instants fond au feu de nos derniers soleils, comme une boule de neige entre les doigts d'un enfant.

Où est donc le temps où pour moi, heureux ingénu, la durée d'une année semblait un siècle? Elle s'écoulait alors avec la lenteur du ruisseau qui traîne son filet d'eau, au sortir de sa source. Mais voici que les soucis, les entreprises, les projets impatients, tous les affluents impétueux de l'existence, venant en gonfler le courant, en ont fait un torrent rapide et bondissant. Et maintenant comme il fuit; comme il fuit, mon frère, *Eheu fugaces...!*

— « Vois-tu, mon fils, me disait le bon vieux prêtre qui fut le maître de mon enfance : c'est la loi de la gravitation spirituelle qui s'accomplit sur nos âmes, comme celle de l'attraction physique sur les corps. L'intensité de sa vitesse est en raison directe de la proximité du centre qui l'attire. Le centre des âmes c'est Dieu. Nous, vieillards, nous courons à Lui, sol-

licités par lui, emportés vers lui : il est si près de nous! »

Parlons d'un autre phénomène, qui n'est pas moins sensible chez ceux de notre âge : le retour de la mémoire vers les plus lointains rivages de notre existence. Nous la connaissons tous, vieillards, cette magique reviviscence de notre jeunesse, de notre enfance, dans l'illusion d'un souvenir qui en fait tout renaître. Et pourtant, cet âge est celui où par ailleurs la mémoire émoussée n'enregistre plus rien des choses voisines et toutes proches. Rien ne mord plus sur cette vieille plaque photographique usée, réfractaire à toute impression du soleil d'aujourd'hui : lieux, dates, noms, écrits, objets que je cherche, que je touche, et que je ne trouve plus. Mais, tandis qu'impatienté je me frappe ce pauvre vieux front sur lequel tout glisse et fuit, d'où vient ce rayon lointain, qui soudain vient s'y reposer, l'illuminer, sans que je l'aie appelé? Il a jailli comme l'éclair du fond noir d'un abîme où je le croyais bien à jamais perdu; et il exhume à mes regards tout un monde fossile que je ne lui demandais pas.

Que dis-je fossile? non, c'est un monde vivant : c'est mon adolescence, c'est ma petite enfance qui m'est rendue, présente, animée, souriante, charmante, dans son même cadre de lieux, de personnes, d'action, avec une fidélité et une vivacité qui en ressuscite l'émotion en même temps que la vision.

Doux mirage qui embellit et console, en les repeuplant, les arides déserts de notre dernière course; Visites inespérées de mon passé qui viennent adoucir les regrets de l'adieu, que me voulez-vous donc? « Chers fantômes, d'où venez-vous, leur demande

Maxime du Camp, dans *Crépuscule,* et que m'apportez-vous? Que voulez-vous me dire? Car ils me répondent, ces revenants aimés, ils parlent. Malgré l'accent de tristesse dont leurs voix semblent voilées, qu'elles sont harmonieuses à mon cœur!... Elles ont la douceur des airs qui ont bercé le sommeil de notre petite enfance, et que l'on ne peut entendre sans avoir les yeux humides. » Elles viennent du fond de la vallée; elles montent dans le silence du soir. Le vieillard, sur son sommet glacé, se penche et les écoute... Que leur accent est pénétrant!...

Mais qu'est-ce, mon frère; et pourquoi cela? J'y ai réfléchi : c'est la vie qui se ramasse. Les deux bouts de la chaîne se sont rejoints, les deux pôles de l'existence se sont rapprochés, par l'effet de je ne sais quel courant aimanté qui se fait sentir à l'âme, non sans tressaillement ou sans frissonnement. Le cercle va se fermer; la sphère est parcourue. Ma vie s'est rassemblée.

Mais à quelle fin utile? Encore une fois, pourquoi cela? Pourquoi cette récapitulation de l'exercice entier de mon existence, sinon pour une prochaine et urgente reddition de mes comptes?

Non; j'aime mieux dire : c'est la totalisation de vos dons, de vos bienfaits, de vos grâces que vous remettez aujourd'hui sous mes yeux, ô Créateur, ô Père, pour une offrande générale que je vous dois et que vous attendez de mon amour. Le voici, le voici ce suprême et généreux sacrifice d'action de grâces : C'est le Sacrifice du soir duquel parle l'ancienne Loi. Le vieillard en est à la fois la victime dans son corps souffrant; et, dans toute son âme sanctifiée et consacrée, le prêtre!

Que nous voilà loin de l'antique conception de la vieillesse et du vieillard !

Le monde païen a vu passer le vieillard. Il descendait une colline, un bâton à la main ; sa tête blanche branlait au vent du soir. Le regardant cheminer ainsi, courbé vers la terre, l'antiquité s'est inclinée, compatissante, respectueuse : *res sacra miser*. C'était à la terre qu'il s'en retournait. Et ce salut était un adieu sans retour.

Le monde chrétien a vu passer le vieillard nouveau. Il montait d'un pas tranquille vers un sommet invisible, mais proche. C'était le dernier stade de sa longue carrière. Sa tête dénudée se relevait pour chercher et déjà saluer le faîte désiré. Il y touchait. Les nuages roulaient sous ses pieds. Une lumière descendue d'en haut teignait son front. Le ciel s'ouvrait. De ce côté, plein de sourires, des voix aimées l'appelaient vers elles : « Viens avec nous ! » Et du côté de la terre d'autres voix lui disaient : « Au revoir ! »

Non, notre vieillard à nous n'est pas un mortel qui finit, c'est un immortel qui commence.

*
* *

Ainsi que nos souvenirs, nos pensées se rassemblent. La mémoire a réveillé les premiers; l'intelligence unifie les secondes. C'est au soir que le moissonneur ramasse les épis pour les lier en gerbes. « Quand j'étais enfant, écrit saint Paul, je pensais en enfant, je parlais en enfant. » Qu'elles étaient petites et courtes, enfantines en un mot, mes perceptions d'alors ! Idées isolées, partielles, incomplètes, brisées : des points, non des lignes ; des grains, non des épis.

Enfant en effet, qui ne savais qu'épeler encore dans les livres des hommes comme dans celui de Dieu ! J'y sais lire maintenant, les lettres font des mots, les mots forment des phrases, les phrases font des pages. Connaissances et idées se rapprochent, se groupent, suivant leurs affinités, dans de larges synthèses qui font l'unité au sein de l'universalité.

Qui m'a ouvert ce champ des larges et fécondes généralisations? Demandez au touriste des Pyrénées ou des Alpes comment il se fait qu'au lieu que, tout à l'heure, du fond de la vallée, le massif montagneux ne lui présentait que le désordre du chaos, c'est maintenant l'ordonnance majestueuse d'un édifice qui se déploie sous ses yeux. C'est qu'il plane ; et il plane aussi le vieillard des hauts plateaux de l'existence.

Edgar Quinet l'a éprouvé et constaté, à la fin de sa vie : « Je m'attendais, dit-il dans une lettre, je m'attendais à la vieillesse comme à une cime glacée, étroite, noyée dans le brouillard. J'ai aperçu au contraire autour de moi un vaste horizon qui ne s'était jamais découvert à mes yeux. Je voyais plus clair en moi-même et en chaque chose. » Pauvre Quinet ! Que n'a-t-il vu de là-haut qu'il avait fait fausse route, et reconnu le bon chemin à prendre pour sa dernière étape !

La vie qui monte; la vie qui se rassemble, et se concentre; la vie qui s'élargit et s'illumine. Mais ai-je tout dit ?...

Et la vie qui s'épure : la pureté de l'air sur les hauteurs? La chasteté tranquille de l'âge qui, affranchi de l'avilissante tyrannie des sens, n'aime plus que par l'âme, et n'aime plus que les âmes ? « Tôt ou tard nous ne jouissons plus que des âmes », écrit Vauve-

nargues. A travers leur enveloppe terrestre, on ne voit plus qu'elles; on ne cherche plus qu'elles, dans les livres, dans l'art, aussi bien que dans la vie. C'est la jouissance suprême. Mais qu'il faut avoir le cœur haut pour la goûter!

Joubert l'avait compris. Lui, ce platonicien, *Platone platonior*, comme lui-même se nommait, arrivé à l'âge de soixante-dix ans, écrit cette pensée, 3 mai 1821 : « Il n'y a d'heureux par la vieillesse que le vieux prêtre et ceux qui lui ressemblent. » A quoi Sainte-Beuve ajoute (lui Sainte-Beuve pourtant!) : « M. Joubert s'élevait et cheminait dans ce bonheur, en s'avançant. La vieillesse lui apparaissait comme purifiée du corps et voisine de Dieu. Il entendait distinctement cette voix de la sagesse, qui, comme une voix céleste, n'est d'aucun sexe, cette voix à lui familière de Fénelon et de Platon : « La sagesse est le « repos dans la lumière et la vertu. »

Enfin, l'âge de la paix. Cette altitude est supérieure à la région des orages. Dans l'esprit moins d'opinions violentes, moins d'entêtements systématiques, moins de thèses agressives. Au cœur l'indulgente bonté, née de la longue expérience des hommes et de la vie ; née aussi du sentiment de sa propre misère et de sa fragilité.

Dans le caractère aussi, plus de souplesse. Le Père Lacordaire écrivait, peu de temps avant sa mort : « Nous vieillissons, mon cher ami, mais sans rien perdre de la vraie jeunesse, qui est celle de la vérité et de la charité. Jamais, je vous l'avoue, je ne me suis senti plus à mon aise intérieurement. Quand on est jeune, il y a une foule d'idées qui ne sont pas encore à leur vrai point. On regarde,

on hésite. De plus, le caractère n'est pas façonné; on est trop raide, ou trop faible. A notre âge, l'âme de l'homme est pleinement formée. On n'a plus qu'à vivre ce que l'on est, tranquillement et fortement, en attendant l'heure du repos. »

*
* *

« O mon Dieu! m'écrierai-je avec le Père Gratry, ô mon Dieu, donnez-moi cette sérénité suprême d'une âme qui survit à ses passions, sans survivre à ses forces; et qui, dans cette dernière époque de calme, conçoit les germes et les principes de la vie éternelle! »

C'est l'*Automne,* écrit la même plume, dans son beau livre de la *Connaissance de l'âme,* l'automne dont l'auteur commence par dire les brumes, les déclins, les pertes; c'est « Le chant de la mort ». Mais voici qu'arrivé à la dernière page, il s'aperçoit que, tout au contraire, c'est la vie qu'il vient de chanter tout au long; et il écrit : « Mais je ne puis pas ne point m'apercevoir que plus je veux décrire mon commencement de décadence, plus il se trouve qu'au fond c'est un progrès que je constate. Cet automne, ce n'est pas même une chute des feuilles; ce n'est qu'une chute de fleurs, chute nécessaire pour la venue des fruits. »

Comme l'automne, la vieillesse a donc sa poésie; la mélancolique poésie de cette saison la plus aimée des peintres et des poètes : celle où la nature prend ses plus riches teintes, où les feuilles se dorent, où les soirs s'empourprent, où les migrateurs partent pour de meilleurs soleils, où la semence s'enfouit pour concevoir la vie. Voilà la poésie des choses du

dehors. Puis voici la poésie du dedans, meilleure encore : celle de ces chants intérieurs que l'âme du vieillard se dit à elle-même, faits de souvenirs et d'espérances, de tristesses et de sourires. La poésie de la solitude et des grands silences éloquents; celle de l'amour suprême, celle de la chasteté et de la pénitence, celle des tendres adieux, suivis des rendez-vous éternels.

C'est cette poésie suprême, la plus belle de toutes, qu'on appelait le chant du cygne, celle peut-être que les dieux demandaient à Socrate de cultiver dans ses derniers jours; celle du *Songe* éthéré *de Scipion*. Celle qui inspirait ces augustes vieillards que l'antiquité nous représente chantant sur une lyre d'or les louanges des héros et des dieux. Mieux que cela je la retrouve sur la harpe des prophètes. C'est le cantique d'Ézéchias; c'est le *Super flumina Babylonis*. C'est le *Quam dilecta tabernacula tua, Domine!* Saint Augustin ne nous dit-il pas aussi que la dernière étape des chrétiens s'achèvera au chant de l'*Alleluia?*

En conséquence, faudra-t-il désirer de vieillir? Oui, mais à quelle fin? De jouissance ou de perfection? De plaisir ou de vertu?

Un poète de nos jours, Sully Prudhomme, nous confie en des vers — assez faibles d'ailleurs — qu'il aspire à s'asseoir, en contemplateur, sur ces hauteurs sereines :

Viennent les ans! J'aspire à cet âge sauveur
Où mon sang coulera plus sage dans mes veines;
Où les plaisirs pour moi n'ayant plus de saveur,
Je vivrais doucement avec mes vieilles peines.
Puissé-je ainsi m'asseoir au faîte de nos jours;

Et contempler la vie, exempte enfin d'épreuves,
Comme du haut des monts on voit les grands détours
Et les plis tourmentés des routes et des fleuves!

Mais contempler sa vie c'est regarder en bas. N'est-ce pas en haut qu'il faut enfin tourner ses yeux?

« Levez les yeux au ciel », nous crie, dans l'Évangile, Celui qui nous y attend. Il vient lui-même au-devant de nous, à l'heure du déclin des jours. Et la soirée que je souhaite à ma journée finissante, à la nôtre, mon frère, c'est celle, mystérieuse, sacrée, dans laquelle, au soir de Pâques, Jésus ressuscité rejoint les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs. Le divin Vainqueur de la mort ne les écrase point de sa majesté, ni ne les éblouit de sa gloire. Il ranime leur espérance qui se décourageait, *sperabamus;* il réchauffe leur amour de l'ardeur secrète de sa divine présence.

« Restez, lui disent les pèlerins, restez avec nous. Seigneur. » Ainsi dirons-nous, nous-mêmes, au divin Compagnon du soir de notre vie. Car « pour nous aussi le jour baisse, et il se fait tard »! Comme les deux pèlerins, nous aussi nous le prierons de ne point passer outre, d'entrer chez nous, de s'asseoir près de nous, de rompre le pain avec nous. Lui-même est le viatique, comme nous sommes les voyageurs. Nous le reconnaîtrons à son suprême bienfait, sous les voiles dont il se couvre. Et, s'il se dérobe encore à notre claire vision, dans cette soirée d'ombre terrestre, nous le retrouverons bientôt, demain, face à face, dans sa paix, dans sa gloire et sa félicité.

Reste avec nous, Seigneur, ne nous quitte plus, reste!
Soutiens notre vieillesse, ô fantôme céleste...

Les vallons sont comblés par l'ombre des grands monts,
Le siècle va finir dans une angoisse immense,
Nous avons peur du froid dans la nuit qui commence,
Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons!
Jean Aicard.

Mais qui chante ainsi? Et est-ce bien vrai qu'il aime notre Jésus du soir, celui qui ne voit en Lui qu' « un fantôme incertain que l'on distingue à peine » et qui ne voit qu'un symbole dans « la fraction du pain ».

L'amour a un autre accent. Et sur ce sujet de Jésus lumière, douceur, espérance du soir de la vie, je veux, en finissant, faire entendre l'ardent mysticisme du moyen âge. C'est une voix du cloître, c'est la voix de Gertrude, la vierge d'Eisleben, qui chante ainsi à Jésus son cantique du soir :

« O Jésus, mon amour, amour du soir de ma vie, réjouissez-moi de votre vue à l'heure de mon départ.

« O mon Jésus du soir, faites-moi m'endormir en vous d'un sommeil tranquille, et goûter l'heureux repos que vous avez préparé à ceux que vous aimez.

« Par votre seul regard si pur, si plein de charmes, montrez-moi le chemin pour le voyage éternel.

« O mon amour, soyez pour moi un soir si beau que mon âme ne trouve qu'allégresse à dire un doux adieu à son corps, et que mon esprit, enfin de retour vers vous, aille reposer sous votre ombre bénie.

« Dites-moi alors, de votre voix limpide et mélodieuse comme une douce musique : « Voici l'Époux!
« Il arrive. C'est moi! qui viens à toi pour les noces
« éternelles. » Amen[1]. »

1. Traduit (ou imité) de sainte Gertrude par le comte Lafont, *La Table de la Cène*. Cité par Mgr Pie, dans l'oraison funèbre de son pieux ami.

CHAPITRE II

L'ACTION DE GRACES

« JE SUIS PORTÉ »

Toute notre vie devrait être un chant d'action de grâces. Tel devrait être spécialement celui de la vieillesse. Le dernier combat s'achève, la bataille est gagnée, la couronne nous attend : *Vixisti, Victor, vicisti!* C'est l'heure de fléchir le genou, comme Condé à Rocroy. Saluez de l'épée, levez les yeux ; et remerciez le Dieu des armées : *Te Deum laudamus!*

Dans toutes les littératures du monde, la vieillesse est une couronne : *Corona dignitatis senectus,* dit le Livre Saint. Couronne de vainqueur, couronne de laurier, auquel s'entrelace l'épine, il est vrai. Mais ceux qui l'obtiennent sont rois entre les hommes; et, cette couronne, ils la doivent recevoir à genoux, dans l'action de grâces, comme un présent des cieux.

De quels biens remercier? De celui de la vieillesse elle-même tout d'abord. Si la vie est un bienfait, la vieillesse est une faveur : faveur d'exception, car petit, très petit, mon frère, est le bataillon sacré des vétérans de l'existence. D'après les statistiques — je prends

la table de Deparcieux — la moyenne de la vie humaine est de trente-neuf ans huit mois : mettons quarante ans. Si vous en avez soixante, soixante-dix, quatre-vingts, c'est donc un tiers, une moitié de votre génération que vous avez débarquée au cours de cette traversée, tandis que vous, passager plus heureux, vous l'avez poussée jusque dans des océans dont vous n'apercevez pas encore le rivage. Don rare, ai-je dit, don précieux aussi. Car si « le temps est de la monnaie », quel trésor n'est pas la vieillesse, riche de l'accumulation des années terrestres dont elle peut faire le prix des années éternelles!

Soixante ans, près de vingt-deux mille jours et nuits, durant lesquels nous fûmes portés, bercés, entre les bras maternels de cette Providence dont un philosophe écrit : « Dieu n'a-t-il pas placé l'homme sur la terre, comme un enfant dans son berceau? Il proportionne à sa force la durée du jour qu'il lui donne; et, lorsque l'heure de la veille a cessé, il tire le rideau sur le monde, impose silence à la nature, pour que tout se recueille et sommeille. Il nous porte du repos à la veille, de la veille au repos. Il berce son enfant comme une nourrice, entre la nuit et le jour... »

Et encore : « Qui a remercié Dieu de tout ce qu'il met de joie dans nos cœurs, par l'éclat du midi; de tout ce qu'il y met de mystérieux instincts, par l'influence des nuits? Qui lui rend grâces de la douce espérance que le matin réveille en nous, et de la pieuse mélancolie que nous inspire le couchant du jour... ? »

Or, tout cela, mon frère, n'est-ce donc rien? N'est-ce donc rien que ces myriades de réveils joyeux qui nous furent donnés durant plus de trois quarts de

siècle, et dont chaque matin faisait affluer la lumière à notre esprit comme à nos yeux, en même temps qu'il apportait à notre cœur un sang plus jeune pour de nouveaux travaux, plus vif pour de nouveaux bonheurs? N'est-ce donc rien que le don perpétué de la santé, c'est-à-dire cette suite ininterrompue de victoires remportées sur les milliers d'ennemis visibles et invisibles de notre existence? Et la famille, et l'école, et l'amitié, et l'instruction, les joies de l'esprit, celles du cœur?

Or cette munificence de la terre et des cieux, ces grâces d'hier et d'avant-hier, multipliées par les heures presque incalculables de notre existence, ne vont-elles pas aujourd'hui soulever notre cœur vers le Cœur éternel? Et ne voulez-vous pas, mon frère, que ce soir, puisque notre âge c'est le soir, nous liions en faisceaux ces bienfaits rassemblés pour les offrir à Dieu, comme ces gerbes dont les Hébreux venaient, après la moisson, déposer l'offrande devant l'autel de Jéhovah, au chant des cantiques consacrés?

Tel serait mon cantique, à moi : ne serait-ce pas aussi, ou à peu près, le vôtre?

« De tous les dons de votre main, de ceux qu'elle a répandus sur toutes et chacune des saisons de ma vie, enfance, adolescence, jeunesse, et jusqu'à l'âge avancé où je suis, je vous bénis, Seigneur!

« Des humbles et bons père et mère que vous m'avez donnés, de mes frères et sœurs, vos serviteurs et vos servantes, de la petite maison à nous où vous fûtes prié, aimé et servi; et où, grâce à vous, nous avons vécu ensemble cachés, unis et heureux, soyez béni, Seigneur!

« Du pain quotidien que vous ne nous avez pas refusé, de la grande vie des champs dont vous m'avez nourri, des premiers éveils de mon intelligence, des premiers battements de mon cœur, quand il vous a entrevu et senti dans la transparence de vos œuvres, je vous bénis, Seigneur !

« De la petite école où l'on me mit en main mon premier livre, et entre les doigts ma première plume, l'outil sacré ! De l'Église où le prêtre qui m'aimait me fit pleurer sur le crucifix, exulter devant l'évangile, adorer devant votre autel, soyez béni, Seigneur !

« Des amitiés que j'ai rencontrées et de celles que j'ai gardées, des bienveillances qui m'ont accueilli, des saintes ignorances dont je fus enveloppé, des indulgentes bontés qui m'ont pardonné, de toutes les mains fortes et tendres qui se sont tendues vers moi, sur le chemin qui mène à vous, la Bonté même, soyez béni, Seigneur !

« De la poésie du beau dont vous m'avez enivré, de la lumière de vérité dont vous m'avez inondé : de la voie du bien où vous avez fait marcher devant moi de si aimables guides, et fait luire de si nobles exemples, soyez béni, Seigneur !

« Des dangers et des pièges auxquels j'ai échappé ; des courants pernicieux d'où vous m'avez préservé ou tiré ; des maux et maladies dont vous m'avez guéri ; des forces que, sous votre beau ciel d'azur, j'ai retrouvées dans les années de ma seconde jeunesse, pour servir encore vos desseins sur moi, occuper le poste que vous m'aviez préparé, et fait bénir votre nom, en y faisant mon devoir. De tout ce bien, de toutes ces grâces, je vous remercie, Seigneur ! »

*
* *

Le service, le travail, le devoir. Et, en effet, ce qui, en définitive, fait le prix de la vie, ce n'est pas l'existence elle-même, c'est l'emploi qu'on en fait et ce qu'on lui fait rapporter.

Dans le dernier poème d'Ibsen, celui que le vieux poète a intitulé : *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, le dernier mot de son héroïne, Irène, est celui-ci : « Quand nous nous réveillerons d'entre les morts, nous verrons que nous n'avons jamais vécu ». Elle le dit des inutiles existences et des existences manquées. Et des existences obscures, infimes, que dirons-nous, mon frère ?

Ah ! oui sans doute, ceux-là ont vécu vraiment qui ont accompli de grandes choses, parce qu'ils furent de grands hommes ; fondateurs d'empire, libérateurs des peuples, explorateurs des mers ou des continents, inventeurs, savants, poètes, écrivains, artistes de génie ou de talent. Et leur action de grâces, à eux, ce sera la dédicace de leur œuvre à l'Éternel.

Mais les petits, les petits? La multitude innombrable de ceux qui ne firent pas d'œuvres, et qui n'ont pas laissé de nom? La belle offrande à déposer au pied de votre trône, grand Roi, que celle de la motte de terre que j'ai retournée, de la barre de fer que j'ai martelée, du morceau de bois ou de pierre que j'ai taillé ou poli, du brin de laine ou du coton que j'ai filé ou tissé ! Et la grande figure vraiment que je fais, devant votre face ! Et le grand poids dont je pèse dans votre balance, moi, pauvre atome

perdu dans le tourbillon de l'existence universelle!

Oh! mes frères bien-aimés, que ce n'est pas ainsi qu'en juge le Père de famille, quand, dans l'Évangile, il dit au plus humble et au plus pauvre de ses serviteurs, qui lui apporte le fruit minime mais consciencieux de ses efforts : « C'est bien, bon serviteur, *Euge!* Tu fus fidèle en de petites choses, *in modico*, je te récompenserai en de grandes, *super multa.* » Que cet *Euge* renferme d'encouragements! Que cet *in modico* renferme de consolation. Et que ce *super multa* renferme de promesses!

Euge, c'est bien! bon laboureur, qui, tous les jours que Dieu fait, courbes ton front sur les quelques arpents de terre que, soixante ans durant, tu as ouverts, retournés, amendés, ensemencés, moissonnés, *in modico.* Mais qui, chaque dimanche, relèves ce front vers le ciel, en lui présentant le vivant hommage des deux générations de tes fils et de tes filles qui ont appris de toi à marcher droit devant Dieu! Viens, je te ferai roi, *super multa!*

C'est bien, bon artisan, bon ouvrier, bonne ouvrière, bon serviteur, bonne servante, qui revenez à moi, après la longue faction que vous avez faite, par mon ordre, au poste de fatigue et d'obscurité que je vous avais assigné. Est-ce que la fumée qui monte de l'usine, de la locomotive, de la forge, du bivouac, comme du toit de chaume, comme du foyer de la veuve, comme du fourneau de l'humble servante, ne m'est pas aussi un encens d'agréable odeur?

Il n'est pas une seule condition, ni milieu de fortune, de naissance et d'état, qui ne fournisse à une âme bien faite le sujet avec le devoir de bénir Dieu de ses dons. Que nous ayons porté l'épée ou la hou-

lette, manié une plume ou un pinceau, tenu un compas ou une pioche, un scalpel ou une hache, c'est pareillement aux pieds de Dieu qu'au soir de la journée nous devons déposer l'outil, dans l'action de grâces.
Mais quelle est, demandez-vous, la meilleure expression et signification de notre reconnaissance? Je la trouve dans le sincère et joyeux contentement de notre sort.

Regardez donc, mon frère, écoutez donc l'entretien de ces deux hommes que l'orage a forcés de s'abriter ensemble sous le même chêne, dans la campagne. L'un est un gentilhomme de la cour de Louis XIII, l'illustre Bouthillier de Rancé, l'autre un pauvre vieux pâtre qui ne connaît que son troupeau. « Remarquant à cet homme un air peu commun de sérénité et de paix, raconte Rancé, j'entrai en conversation. Il avait soixante ans, me dit-il. Je lui demandai s'il prenait plaisir à l'occupation dans laquelle il passait ses jours. Il me répondit qu'il y trouvait un repos profond; que ce lui était une si sensible consolation de conduire ces animaux simples et innocents, que les journées ne lui semblaient que des moments; qu'il trouvait tant de douceur dans sa condition qu'il la préférait à toutes les choses du monde ; que les rois n'étaient ni si heureux ni si contents que lui; que rien ne manquait à son bonheur; et qu'il ne voudrait pas quitter la terre pour aller au ciel, s'il ne croyait y trouver des campagnes et des troupeaux à conduire[1]. »

1. Rancé déclare que le naïf contentement de cet humble lui révéla la source de la vraie félicité : « Admirant la simplicité de cet homme... je compris que ce n'était point la possession des biens de ce monde qui faisait notre bonheur, mais l'innocence des mœurs, la simplicité et la

Je viens de dire l'action de grâces des humbles. Mais l'action de grâces des grands quand ils ne le sont plus : déchus de leur puissance, tombés de leur sommet?

Après un pâtre, voici une reine, mais une reine exilée, précipitée du trône, veuve d'un époux décapité, proscrite de son royaume. Toute la cour de Louis XIV entoure le cercueil de Henriette de France, petite-fille de Henri IV, reine d'Angleterre, pour pleurer ses malheurs. Mais non : elle-même ne les a pas pleurés; et, du haut de la chaire, Bossuet témoigne que « chaque jour la princesse infortunée ne cessait de remercier Dieu ». — Remercier? Et de quoi? — « Non point de l'avoir faite reine, mais de l'avoir faite reine malheureuse! »

Du fond de la prison qu'il quittera demain pour monter à l'échafaud, le grand chancelier d'Angleterre, Thomas Morus, écrit ses adieux à sa fille. C'est plus que le contentement, c'est l'allégresse attendrie qui parle dans ces lignes : « Il me semble que Dieu me met sur ses genoux et me berce doucement, comme son enfant. »

Restons là, sur la même terre : nous y entendrons un jour le vieux Milton aveugle bénir et remercier son Dieu; et de quoi? De sa cécité même. Il écrit, il chante : « Dans la nuit qui m'environne, la lumière de la divine présence brille d'un plus vif éclat. Dieu me regarde avec plus de tendresse, parce que je ne peux plus voir que Lui! »

modération des désirs, la privation des choses dont on peut se passer, la joyeuse soumission à la volonté de Dieu, l'amour et l'estime de l'état dans lequel il a plu à Dieu de nous mettre. » On sait la conclusion pratique que fera bientôt pour lui-même l'illustre abbé de la Trappe et réformateur de l'ordre cistercien en France.

Entendez un autre grand aveugle, mais celui-ci d'hier et de chez nous. Après une vie toute vouée aux labeurs de la pensée, Augustin Thierry, contraint, comme il s'exprime, « à lier amitié avec les ténèbres », écrit généreusement : « Si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a quelque chose au monde qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même : c'est le dévouement à la science. » Ici, le nom de Dieu manque encore, il est vrai, mais attendez un peu : il viendra, béni, sur ces lèvres reconnaissantes; il viendra!

En résumé, n'oublions pas que nous ne sommes ici-bas au service de Dieu que pour deux choses : fabriquer de la vertu pour nous, et du bonheur pour les autres; être bons et saints, et rendre les autres heureux autour de nous. C'est à la quantité et à la qualité de ce double produit de nos années, que nous mesurons le devoir de notre reconnaissance envers Dieu.

Mais est-ce que nous ne remercierons pas sa grâce de la part, petite ou grande, qu'il nous a faite dans les biens de ce monde? Assurément, mais surtout de ce que, moyennant ces biens, nous avons pu faire du bien! — Et du bon rang de fortune et d'honneur où il a daigné porter notre famille? Oui encore, si c'est l'œuvre de son travail et de son mérite, et si elle a grandi d'autant en bonté et en vertu. Hors de là, souffrez que je m'en tienne à l'antique maxime, dure et fière : « Qui n'est que riche n'est rien. »

Que si notre action de grâces veut tenir quelque compte de notre propre personne, que ce soit, mon frère, pour remercier Dieu, moins, si vous m'en croyez,

d'avoir été quelque chose en ce monde, que d'avoir été, s'il se peut, quelqu'un, honorant votre place plus qu'elle ne vous honore, et la marquant du sceau d'une personnalité qui ne doit qu'à Lui et à elle-même d'avoir pu se tenir au niveau de son devoir.

Je bénirai donc mon Dieu de tout ce que je suis, et de tout ce que j'ai fait, ou mieux de ce qu'il a fait par moi et pour moi.

Il a daigné, malgré ma lâcheté et mes défaillances sans nombre, me garder miséricordieusement à son service : je le bénirai de sa patience et de ses pardons.

Il a permis que les fatigues de son serviteur ne fussent pas toujours infécondes, ni ses travaux entièrement perdus : je le bénirai de sa munificence.

Il m'a donné, plus qu'à beaucoup d'autres, la longueur des jours et le cercle complet des saisons, pour que je puisse moissonner là où j'avais semé : je le bénirai de sa longanimité miséricordieuse.

J'ai eu mes jours de tristesse, comme mes jours d'allégresse. J'ai rencontré des superbes et des méchants; mais, plus que beaucoup d'autres peut-être, j'ai connu et touché de près des saints, des sages et des héros.

Tout compte fait, la vie me fut bonne. Et finalement, au bout de ma route, quand il a fallu m'arrêter, j'ai trouvé sous le grand ciel une pierre moussue pour y reposer mes membres lassés, en attendant la main qui ne manquera pas de m'être tendue de là-haut, quand l'heure sera venue de me lever et de partir.

Ainsi, à tout prendre, le mieux pour moi, comme pour tous, sera de m'attacher à cette main, insépa-

rablement. Sans elle, grand Dieu, que ferais-je? Je tomberais; car ce n'est pas assez de me reconnaître assisté, soutenu, conduit : la vérité vraie, la vérité adorable est que je suis porté.

*
* *

« Porté par Dieu », qu'est-ce à dire? Est-ce simplement proclamer vaguement l'action directive d'une Providence générale s'étendant à l'universalité des créatures humaines? Est-ce, en plus, reconnaître cette même action s'appliquant au gouvernement de chacun de nous en particulier, et à chacun des actes de notre existence? Oui certes, et cela je le lis partout dans les Saintes Écritures. Mais il est un autre livre qui me donne de cette perpétuelle et souveraine intervention divine dans mon existence une révélation personnelle tout autrement saisissante : c'est l'histoire même de ma vie. J'y lis d'un bout à l'autre, à chaque page, à chaque ligne, que je suis libre et porté. Libre et porté à la fois : mystère impénétrable de l'action harmonique du libre arbitre et de la grâce. Mais mystère vécu, lequel pour moi se traduit et se justifie par trois quarts de siècle d'une expérience journalière qui n'est autre que l'expérience de l'opération de Dieu.

Sur ce point mes souvenirs affluent. Ils me reportent à cent et mille circonstances où aveugle, tâtonnant, je ne voyais pas mon chemin ; où inerte, impotent, je ne pouvais me lever ; où rebelle et réfractaire, je refusais de marcher. C'est alors que soudain je me suis senti intérieurement, non seulement éclairé, incité, animé, mais assisté, soulevé par quelqu'un

qui, me dominant de sa force, et m'enveloppant de sa tendresse, me prenait et me portait silencieux et voilé dans ses bras. J'ai crié, je me suis débattu sur son sein, comme un pauvre enfant malade ou menacé que son père emporte et sauve malgré lui dans la nuit.

Mais présentement il fait jour, mes yeux se sont ouverts; et je reconnais mon Sauveur. Quel était-il donc celui qui m'emportait quand même vers des fins de sagesse et de félicité auxquelles je tournais le dos, mais dont il savait les sentiers mieux que moi? N'était-ce pas celui qui nous fit lui-même pour des destinées dont il détient le secret, et dont il est le maître[1]? Je le reconnais maintenant à la force de son bras, à la bonté de son œuvre, à la droiture de ses voies : c'était mon Dieu et mon père! C'était vous, Seigneur, qui vous dérobiez ainsi derrière le mystère des causes. C'est vous qui avez agi en moi pour moi, souvent, semble-t-il, malgré moi, en me portant où vous vouliez et où je devais être, pour mon salut, mon bonheur, et votre meilleur service. C'est vous qui avez tout fait, et ce que vous fîtes est bien fait. Qu'à vous en soit l'honneur et le remerciement!

1. Je retrouve cette pensée dans les *Espérances chrétiennes* de M. Augustin Cochin « Nous n'avons pas seulement l'idée de Dieu en nous, mais nous avons la main de Dieu sur nous. Qui a traversé la moitié de la vie le sait bien. Notre existence a un compagnon, notre liberté partage avec quelqu'un, notre destinée est l'œuvre d'un supérieur et d'un souverain. L'enchaînement inattendu des circonstances, comment s'opère-t-il? Qui désigne notre place et compte nos jours? Nos prévisions sont déjouées, tantôt dépassées, tantôt déçues... Dès ce monde tout homme doit obéir, non pas à une loi et à un ensemble muet et général, mais à un dessein et une volonté spéciale, à un plus sage, à un plus fort, à Dieu » (p. 44, n° 3).

Oui, il n'y avait que vous non seulement pour me faire « ainsi atteindre le terme doucement et fortement », mais pour aplanir la route et abaisser les barrières. Que d'erreurs éclairées, que d'illusions dissipées! Que de faux pas redressés! Que d'angoisses calmées! Qui donc a fait que finalement l'obstacle est devenu le moyen, que l'impasse est devenue le chemin, et qu'une porte inaperçue s'est ouverte, par laquelle a passé, non ma volonté à moi, mais la vôtre, ô mon Dieu, et par où avec elle sont rentrées chez moi la paix, la sécurité, la joie?

Si j'avais besoin d'être prémuni contre la brutale erreur d'un déterminisme préétabli qui assujettit nos actes à une nécessité mathématique, à une force mécanique, ce serait bien assurément ce double sentiment et cette expérience journalière d'une direction transcendante, d'une conduite suprême imprimée à mes facultés, mais s'harmonisant et se coordonnant à ma liberté pour la guider et l'assister, sans la contraindre. Plus les sages sauront replier leur attention sur ce fait interne, plus ils prendront conscience de ce libre arbitre d'en bas, mais aussi de cette conduite suggestive et active d'en haut.

C'est particulièrement lorsque la raison humaine se voit forcée d'abdiquer devant l'inconnu et l'impénétrable, lorsque la volonté impuissante est acculée à l'impossible, qu'un dénouement inattendu, invraisemblable, déjouant toutes les prévisions, vient révéler la présence d'un facteur invisible, mais tout-puissant, auquel seul il est dû. Certains signes la trahissent. Mais, pour la constater autant de fois qu'elle intervient, qu'il y faut apporter d'attention continuelle, recueillie et délicate de l'esprit et du cœur!

Cet instrument d'observation est à la portée de tous; mais combien peu en usent! Et cependant il nous révélerait des merveilles! La reconnaissance expérimentale de la part de l'action divine dans chacun de nos actes, plus manifeste encore dans les actes majeurs de notre existence, serait la reconstitution de la partie surnaturelle et divine, dans l'histoire de chacun de nous.

La vieillesse nous y rend particulièrement propres, en ce qu'elle nous permet d'embrasser de haut l'unité de cette direction par-dessus la divergence apparente des voies. C'est l'ordre qui éclate enfin là où nous n'avions jusqu'alors aperçu que désordre. C'est aussi la bonté, la beauté, la grandeur; et cette vue, qui nous éblouit de ses clartés, nous confond en même temps de reconnaissance et d'amour envers notre guide immortel, en attendant le jour où cette conduite supérieure, devenue éclatante, sera l'objet de notre action de grâces éternelle : « J'étais porté! »

M. Guizot, octogénaire, y voit un motif de soumission reconnaissante : « J'ose croire qu'il n'y a pas de soumission plus entière que la mienne. Elle a été mise à l'épreuve. J'ai été bien frappé, au fond de l'esprit comme du cœur, dans la vie publique comme dans la vie privée. Jamais un murmure ne s'est élevé, je ne dis pas sur mes lèvres, mais dans mon âme. C'est que j'ai tout accepté comme venant de Dieu. Les voies de Dieu ne sont pas nos voies. Mais je crois en lui et je m'abandonne à lui, dans la confiance et la reconnaissance de mon cœur. »

Préludons-y dès ici-bas. Nous ne pouvons le faire par des paroles plus belles, ni plus hautes de pensée et de sentiment, que celles-ci de Bourdaloue, dans un

de ses derniers sermons : « Seigneur, je ne sais si vous êtes content de moi ; et je reconnais même que vous avez bien des sujets de ne l'être pas. Mais pour moi, mon Dieu, je dois confesser à votre gloire que je suis content de vous, et que je le suis parfaitement. Que je le sois ou non, il vous importe peu ; mais, après tout, c'est le témoignage le plus glorieux que je vous puisse rendre. Car dire que je suis content de vous, c'est dire que vous êtes mon Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse me contenter. »

Le Talmud des Juifs enseigne qu' « un jour viendra où toute prière se taira sur les lèvres des hommes, excepté l'action de grâces ». — Dans sa vision prophétique, saint Jean nous représente « vingt-quatre vieillards prosternés devant Celui qui est assis sur le trône des cieux. Ils étaient vêtus de robes blanches et portaient des couronnes d'or sur leurs têtes. Et là, déposant leurs couronnes à ses pieds, ils lui chantaient le cantique de l'action de grâces, sans fin : Amen, Bénédiction, Gloire, Sagesse, Honneur, Action de grâces à notre Dieu, Celui qui remplit tous les siècles. Amen ! »

CHAPITRE III

LE SIÈCLE

PROGRÈS ET SOUFFRANCE

Quand nous nous abordons, nous, hommes de l'ancien temps, c'est d'ordinaire pour nous rechanter à deux voix cette vieille et douce chanson du « T'en souviens-tu? » qui a quatre-vingt-dix-neuf couplets; et qui invariablement se termine en mineur sur ces paroles plaintives : « Combien tout est changé! Mais, en sommes-nous aujourd'hui meilleurs et plus heureux? »

Qu'en pensez-vous, mon frère?

Un moderne a écrit : « Si, par le caprice d'une divinité moraliste ou railleuse, nous étions tout à coup reportés à soixante-dix ans en arrière, au milieu des rues boueuses, mal pavées, sans trottoirs et sans becs de gaz; dans une ville sans omnibus, sans tramways, parcourue par un nombre insuffisant de fiacres sordides; dans un pays que ne traverse aucun chemin et où les diligences se traînent paresseusement sur des routes défoncées... Si les journaux n'existaient que rares et en vertu de privilèges précaires et révocables; si le transport des lettres était irrégulier, intermittent et coûteux. Si le service des communications

télégraphiques n'était pas même soupçonné; si le chloroforme n'avait point émoussé le bistouri, si Pasteur n'avait pas muselé la rage, si l'hélice de nos navires ne tournait point sur les océans, si l'isthme de Suez était toujours la barrière qui séparait deux mondes; et si, sur les routes de France, on voyait encore la chaîne des galériens voyager à petites journées, ne serions-nous pas en droit de nous écrier : « Quand « a-t-on vu cela? Et qui donc, dites-moi, a pu vivre « dans ce temps-là ? »

On a vu cela hier. Et ceux qui ont vécu dans ce temps-là, c'est nous, les grands-pères et les grands-oncles d'aujourd'hui. Et la fée railleuse qui nous y reporte, c'est notre mémoire, laquelle pourrait nous y rappeler des choses non moins merveilleuses que celles-là. Et de meilleures surtout; car de tous les progrès celui que, nous vieillards, nous mettons à plus haut prix est celui qui se traduit par la plus grande somme de bien apporté à la masse des hommes, spécialement aux petits.

Complétant donc la citation de Maxime du Camp, je m'empresse d'ajouter, pour mon propre compte et le vôtre, mon frère : « Qu'on se reporte au temps où le paysan, l'ouvrier, ne mangeait que du pain bis, et presque jamais de viande ; ne portait que la blouse ou le sarrau de grosse toile, ne couchait que sur la paille, ne logeait que sous une hutte au village, que dans une cave à la ville. Relisez, s'il vous plaît, le portrait que fait La Bruyère « de certains animaux farouches à face humaine, mâles et femelles, répandus dans la campagne... se retirant la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines... etc. ».

Et aujourd'hui comparez, et dites-moi : Si, par contre, la maison du laboureur et du travailleur est devenue plus aérée, mieux éclairée, plus saine, sa nourriture plus substantielle, sa femme mieux vêtue, ses enfants plus propres, ses journées mieux payées, ses heures de travail abrégées, son repos de la semaine assuré, sa vieillesse assistée, sa vie elle-même prolongée, comment nous chrétiens, nous leurs frères, n'en serions-nous pas, non seulement heureux comme d'un vrai progrès, mais reconnaissants comme d'un signalé bienfait ?

Plus vive encore est l'impression de progrès que notre vieillesse reçoit chaque jour de l'extension aujourd'hui universelle, mondiale, des relations, ouvertes entre toutes les branches, hier séparées, de la grande famille humaine. Il n'y a plus de distances. D'un bout du globe à l'autre, tout communique, tout se rapproche. Par-dessus les montagnes, sur les mers, à travers les airs, l'humanité circule, se mêle, avec une rapidité chaque jour accélérée qui tient en contact perpétuel les continents et les peuples. 600.000 kilomètres de voies ferrées, courues à la vitesse de 20 lieues par heure. Des navires qui sont des cités mouvantes, et qui fendent l'Océan à la vitesse de 24 nœuds par heure (44 kilomètres). Puis, devançant tout cela, l'électricité, la télégraphie, la téléphonie, le câble sous-marin : c'est-à-dire la pensée, la parole, la voix même de l'homme transmise indéfiniment avec la vitesse de la lumière elle-même. Qu'est-ce cela, en définitive, sinon le grand rêve enfin réalisé d'une humanité une, hier dispersée, aujourd'hui rassemblée, et demain fusionnée pour ne plus former — je voudrais du moins l'espérer — qu'une grande et heu-

reuse famille, s'embrassant fraternellement dans l'harmonie et la douceur de l'universelle paix.

Monde transformé, ai-je dit; monde unifié, viens-je de dire; monde agrandi, amplifié, pourrais-je dire encore. Car je n'ai pas parlé et je ne parlerai pas ici de ces explorations, découvertes et conquêtes de nouveaux continents, qui, comme celle de l'Afrique centrale et équatoriale, ont achevé la pénétration intégrale du globe, et mis l'homme en possession de la totalité de son habitacle terrestre pour la première fois. Je n'ai pas parlé non plus de l'exploration astronomique du firmament, dans ses dernières profondeurs, par l'adaptation de la photographie à l'observation scientifique des corps célestes; par l'intervention du spectroscope dans l'étude intime de leur composition chimique, etc., etc. La contemplation de ces spectacles est de celles qui transportent l'esprit et qui l'écrasent tout ensemble. Il semblerait qu'il n'y a plus de secrets cachés à l'observation, comme il n'y a plus de limites à l'œuvre de la création. Notre pauvre globe se perd dans cette immensité; il n'est plus qu'un point, et nous nous entredisons avec Bonvalot, à son retour du Pamir : « L'univers est grand, Messieurs, mais que la terre est petite! »

Quelques remarques, mon frère. Vous remarquerez premièrement que les admirateurs non seulement les plus émerveillés, mais les plus sympathiques de ce progrès, sont assurément — qui le croirait? — les vieillards. Et je m'en rends bien compte. D'abord contemporains survivants encore de presque tout ce mouvement; reportés par nos premiers souvenirs à son point de départ, et témoins aujourd'hui de

son point d'arrivée, ne sommes-nous pas mieux placés que les jeunes pour juger de l'écart et ainsi mesurer les distances parcourues?

Souvenez-vous, mon frère : Nous sommes de ceux, de plus en plus rares, qui avons vu s'allumer dans nos rues et nos maisons le premier bec de gaz, courir la première locomotive, tourner la première hélice; et le premier télégraphe électrique écrire silencieusement l'arrêt de mort de ces vénérables télégraphes aériens qu'il me semble encore voir agiter dans l'espace leurs bras éperdus!

« Décidément, disait Michelet, nous sommes dans un siècle de miracles. Il faut en prendre notre parti. »

Nous le prenons certes d'autant plus volontiers, nous vieillards, qu'à toutes ces grandioses inventions et découvertes, notre existence n'a pas assisté en oisive, mais qu'elle y a été quelque peu associée et employée, ou même y a prêté ses modestes apports. Nous sommes les vétérans de cette campagne de conquêtes. Ainsi les tenons-nous comme étant quelque chose de nous, si bien que, quand on parle devant nous de la marche du siècle, il nous semble,en vérité, que c'est un peu nous qu'on félicite d'avoir si bien marché!

Et aujourd'hui encore, quand on vient à vanter nos plus récentes conquêtes, la télégraphie sans fil, l'aviation, le radium, la radiographie, etc., il n'est aucun de nous qui ne remercie Dieu d'avoir prolongé ses jours jusqu'à cette révélation ou ce bienfait; aucun à qui le nom des inventeurs ne fasse battre le cœur et dresser la tête de fierté pour notre temps et pour notre pays.

Est-ce à dire toutefois que nous sommes de ceux qui, à cause de cela, estimeraient que le monde date

seulement d'aujourd'hui? Même l'admiration ne s'éclaire-t-elle pas, chez ceux de notre âge, de calmes réflexions qui la tempèrent, sans la refroidir pourtant? Faut-il tout dire? Il y a des moments où ces découvertes et inventions, qui semblent des intuitions instantanées d'hier, apparaissent bien tardives et lentes dans l'évolution générale de l'humanité. La découverte, par exemple, de ce continent africain, qui est à nos portes, trois mille ans après que le périple d'Hannon le carthaginois en avait reconnu les contours! Et les découvertes récentes du monde céleste, faites plus de deux mille après que déjà Hipparque et Ptolémée avaient déjà déterminé et prédit les éclipses, etc. Et qu'il a été lent à parcourir le chemin du monde électrique, depuis que les plus anciens Égyptiens avaient remarqué et signalé la propriété attractive de l'ambre! Que de siècles enfin n'a-t-il pas fallu à l'homme pour découvrir chacune de ces forces latentes de la nature, dont les sources étaient cependant les éléments les plus simples, les plus usuels, l'eau, le feu, le fer, etc., toutes choses à sa portée et sous sa main? L'admiration dès lors ne doit-elle pas être sagement dosée de quelque modestie? Puis, que sont ces merveilles de l'intelligence et de la puissance humaine, comparées à celles que la nature fait si tranquillement jaillir de son sein, dans chacun de ses règnes? Et puis, le peu que nous connaissons d'elle, qu'est-il en comparaison de ce que nous en ignorons? Qu'il est étroit, le champ présentement conquis, au regard de l'immensité des conquêtes à faire! Nous qui aujourd'hui nous disons si *avancés*, que nous paraîtrons étrangement *arriérés* aux conquérants à venir! Pauvre esprit humain,

sois donc fier! « Jeune Alcibiade, bel Athénien, enorgueillis-toi des quelques plèthres de terre que tu possèdes en Attique, un point. Mais regarde donc sur la carte de l'Hellade, de l'Europe, du monde, l'immensité des terres dont tu ne sais pas même le nom! » C'était la réponse de Socrate.

*
* *

Qu'est-ce que le progrès? Serait-ce uniquement le mouvement, la marche en avant, où qu'elle mène? Ou bien plutôt la marche vers un but de perfectionnement, soit matériel, soit moral, seul digne de ce nom?

Là est la question; car enfin la marche en avant du siècle nous a-t-elle mis en possession d'une existence plus heureuse? Le progrès qui a fabriqué de la richesse, de la vitesse, de la force, a-t-il du même coup manufacturé de la vertu, du bonheur?

Parlons d'abord du bonheur. Par ce grand mot, mon frère, entendez-vous, comme le commun des hommes, le bien-être, le confort? Si ce n'est que cela, soit : oui, en général, nous sommes mieux nourris que nos pères, mieux chauffés, mieux vêtus, mieux éclairés, mieux renseignés, mieux et plus rapidement transportés, mieux soignés dans nos maladies, mieux armés pour notre défense. C'est le bien-être, ai-je dit, mais ce n'est pas plus le bonheur que la matière et le corps ne sont l'âme. Le bonheur est fait d'essence plus immatérielle que ces choses-là.

Le bonheur, né du progrès, serait-ce encore, par exemple, ces facilités journalières que les inventions

industrielles ont procurées aux hommes pour correspondre, se voir, se connaître, s'unir et vivre en société constante d'intérêts et de pensée, d'un bout à l'autre de leur habitacle terrestre?

Augustin Cochin s'est amusé à mettre en scène les doléances d'un bourgeois de province qui se plaint de l'insuffisance de son service postal : « Voyez comme on me traite! Je ne reçois mes lettres que deux fois le jour. Je n'ai devant ma porte que six trains du chemin de fer; il ne fait que dix lieues à l'heure, et je suis à une lieue du télégraphe. Cela n'est pas tolérable, et je vais me plaindre. Mes pareils sont mieux traités. C'est trop peu pour mes besoins de correspondre et de savoir. — Mais quoi! il y a dix ans, les lettres n'arrivaient que deux fois par semaine? Et la diligence était à trois lieues, n'avait que dix places, et ne faisait que deux lieues à l'heure? — Peu importe. Je suis maltraité; cela devrait être mieux en ce siècle de progrès! » M. Cochin veut rire, mais il ne dit que trop vrai. L'accoutumance du bien-être en émousse la jouissance, et ne fait qu'irriter et creuser le désir, loin de l'apaiser et de le remplir. Le bonheur n'est pas cela.

J'irai plus loin. Mais ici n'allez-vous pas crier au paradoxe, mon frère. Je ne suis pourtant pas le premier à penser qu'en réalité le progrès matériel, parce qu'il fut détourné de ses fins, a engendré, dans l'ordre moral, plus de mal que de bien. Le fait éclate, général autant que douloureux, dans chacun des principaux domaines de l'activité humaine. Essayons de le montrer. Mais les jeunes, les éblouis, les fascinés, les emportés, me le pardonneront-ils?

Progrès assurément que l'accélération des communications par l'invention des voies ferrées et l'accu-

mulation des énergies de la vapeur. Mais ce progrès qu'a-t-il fait du foyer domestique? Il a dispersé les frères, éteint l'esprit de famille, et brisé ce vieux moule de l'existence intime, la seule heureuse, duquel il a emporté et livré les débris à toutes les stations du railway, à toutes les rencontres du hasard, à tous les regrets et les oublis du lendemain. Et ce qu'il a fait de la famille, ne l'a-t-il pas fait aussi de la patrie et du patriotisme?

Le machinisme fut un progrès; il ménageait les forces de l'homme. Et cependant voyez la vie rurale désertée pour la ville, pour la fabrique, l'usine, la mine, les grands magasins et chantiers. Et quand, le soir, le gouffre fumeux vomit ces longues files d'hommes et de femmes qui vont s'entasser pêle-mêle dans le train, sont-ce des gens heureux qu'il emporte? C'était hier encore que je voyais cela. Et je me disais : Ce que ces enfiévrés, ces harassés, ces énervés, ces avinés, vont rapporter tout à l'heure à la maigre table de famille, est-ce la bonté, la délicatesse, la paix, la joie, le bonheur?

Un économiste l'a dit: « Le fer brut, entré dans les manufactures, en sort poli, brillant et façonné; mais les hommes, qu'on y a jetés intelligents et aimants, en sortent grossiers et abrutis. »

La presse est un progrès. C'est l'opinion éclairée, c'est l'instruction propagée, c'est la puissance publique contrôlée. Mais n'est-ce pas aussi le mensonge armé, la débauche excitée, les masses abusées, la conscience égarée, violée? Et, suivant l'emploi qu'on en fait et les mains qui l'exploitent, la presse, somme toute et en général, qu'est-elle? Est-ce un flambeau ou une torche?

L'industrie est le grand progrès. Mais de l'industrie est né l'industrialisme, vaste système de production sans limites ni frein, écrasant l'homme sous la machine, armant l'un contre l'autre le travail et le capital, engendrant cette concentration à outrance où, dans des cités monstres, le paupérisme d'une part, le luxe exagéré de l'autre, se dressent, s'observent, s'épient? Et, entre eux deux, l'envie, la rage au cœur, les besoins factices, les plaisirs faciles; et derrière eux des ruines : la vie contaminée, la race abrutie, et la santé détruite. Ce n'est plus le progrès, c'est encore moins le bonheur.

Tenez : venez avec moi jusqu'à l'usine, mon frère. « La fabrication bat son plein : c'est l'œuvre du génie. Watt emprisonne la vapeur, emmagasine le mouvement. Askwrigt, Crompton, Hasgrave inventent les machines à filer et à tisser. Le vieux fuseau, la vieille navette sont chassés des cabanes; la grande fabrique est ouverte, et les métiers s'alignent, et s'allongent sans fin. Mais ce nouveau travail exige le groupement des hommes. Adieu, champs, ruisseaux, villages. La manufacture est fondée, le fuseau est vaincu. Mais dans la bataille une génération nouvelle est sacrifiée, corps et âme; et, autour des inventions du génie passent des légions de femmes en haillons et des visages pâles. »

Progrès militaire aussi. Progrès cette facilité des mobilisations, moyennant la rapidité de la locomotion. Mais si ce rapprochement des peuples n'aboutissait qu'à les rendre d'abord plus défiants les uns des autres, et à les mettre ensuite plus promptement aux prises?... Progrès dans l'armement. Mais s'il ne se traduisait que la plus effroyable dépense d'intelligence

et d'argent, mise au service de l'extermination en masse? Ou s'il n'aboutissait, en définitive, qu'à cet universel maintien du pied de guerre qui, sous l'euphémisme de « la nation armée », cache le retour rétrograde de la civilisation aux fureurs des temps barbares?

« Ainsi, conclut, effrayé et plaintif, un de ces progressistes du jour, ainsi dans une société qui n'est plus elle-même tout entière qu'un mécanisme, le sort de l'homme est de descendre lui-même au rang de mécanique, pour être, selon l'occasion, machine à travailler, machine à étudier, machine à jouer, machine à tuer, chair à canon ou chair à plaisir. »

*
* *

Ah! laissez-moi le dire : Il y avait autrefois plus de dignité, et certainement plus de bonheur. Il y avait plus de poésie dans les âmes, plus de politesse dans les mœurs, plus de charme dans les relations, plus d'enthousiasme dans les cœurs. Vous en souvenez-vous, mon frère? Combien la vie était plus délectable, avant d'être emportée par ce tourbillon, et secouée de ces convulsions ou de ces épouvantes. Elle est malsaine dans les villes; le cloaque déborde, et la sentine exhale une odeur de mort. Elle est grossière dans les campagnes jusqu'à l'animalité. Elle est misérable chez les faibles, elle est violente chez les forts.

Et le désenchantement, avec l'ennui de soi. Je laisse un autre le dépeindre : « Tout le monde s'agite, s'enfièvre, s'amuse, mais tout le monde s'ennuie. L'homme moderne fuit la solitude et le silence.

La réalité, depuis que, faute de croyances, il la voit toute nue, lui fait peur. Qu'il fasse du cent à l'heure dans son auto, ou qu'il assiste à toutes les premières représentations, il n'a qu'un but, se fuir lui-même, être ailleurs. C'est une sorte de phobie du « moi » qui pousse chacun à s'étourdir pour ne plus se voir. »

Voilà l'homme moderne. Et la société? Ces effrayants accroissements de la criminalité, excusée par les doctrines fatalistes, encouragée par l'abaissement progressif de la pénalité; ce tarissement homicide de la natalité, cette guerre des classes, ces grèves incessantes, ces crises d'affaires, ces révolutions politiques, ce cliquetis d'armes qui de temps en temps fait trembler les frontières et frissonner les peuples d'un bout du monde à l'autre, cette menaçante instabilité humaine; tout cela est-ce la félicité?

Voulez-vous entendre une voix plus éloquente? Ce n'est pas de la chaire qu'elle va descendre, mais de l'Institut :

« L'homme en travail depuis cent ans, écrit M. Davenel, a enfanté des manufactures, des docks, des bateaux, des télégraphes, des écoles et des théâtres. Il a enfanté des richesses et des plaisirs, de la philanthropie et des sociétés d'assurance, même des constitutions politiques et des systèmes philosophiques. Mais il n'enfante pas de l'amour ni de la joie; surtout il n'enfante pas de la résignation et de l'idéal, de la paix et de l'espérance.

« Toutes nos batailles modernes contre les éléments, toutes nos victoires sur la matière n'ont, au moral, ABOUTI A RIEN. La masse intelligente demeure irritée, exacerbée, les sens plus subtils, l'esprit bandé vers un but impossible, et l'âme triste, déçue. Nous

avons, pour beaucoup produire, évoqué le génie de la force et déchaîné le génie de la vitesse ; ils dévorent l'ouvrage ; nous devons marcher et les suivre ; ces esclaves-machines nous entraînent. Bientôt il n'y aura plus de place perdue sur la terre, il n'y aura plus de temps perdu dans la vie! Mais, entassât-on cent fois plus de jouissance, l'humanité sera la proie d'un terrible ennui, l'ennui que l'on éprouve à regarder les villes que ne surmonte aucune flèche, aucun dôme, aucune tour, toutes choses de première nécessité sociale. Les ouvriers, les paysans, tous devenus « bourgeois » dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, tous devenus penseurs, sentiront par là même des souffrances qu'ils ignoraient naguère, celles de la pensée ; et ils vivront désespérés d'être au monde, ayant perdu la certitude d'en trouver un meilleur au sortir de celui-ci. *C'est alors que le peuple vomira les religions laïques*, laborieusement absorbées ; *il pleurera pour avoir une âme et pour qu'on lui rende son Dieu*[1]. »

Un Dieu, une âme. Un Dieu : c'est lui qui fut méconnu, outragé, dans ce travail d'une humanité qu'il avait comblée de ses faveurs, et qui s'en est fait des armes pour le détrôner, « en le guerroyant de ses dons », suivant la belle expression de saint Louis.

Et l'âme : c'est elle qui fut oubliée, sacrifiée dans ce puissant travail exclusivement dépensé au perfectionnement matériel de la vie, au détriment de son perfectionnement moral. Toute la poussée de l'effort scientifique et industriel s'étant produite de ce seul côté, l'équilibre a été rompu ; le contrepoids man-

1. Vte d'Avenel, *Le Mécanisme et la vie Moderne.* Revue des Deux Mondes, *Conclusions*, novembre 1908

quait. De là, les antinomies et les souffrances ; de là les craquements et les grincements de la machine, faute d'une maîtresse pièce, le frein. La même force prédominante devenant précipitante a tout entraîné, emporté. Le train rapide a franchi des distances immenses, semant sa route de tout ce qui constitue le bien suprême de l'humanité, la religion, la morale, les croyances, l'idéal, la pitié, la conscience, l'espérance, comme un bagage usé et encombrant ; courant à l'unique recherche d'un plat et banal réalisme de jouissances grossières. Des régions sans nombre ont été ainsi parcourues, reconnues ; mais on n'y a pas trouvé le lieu du repos dans le bonheur. Cécité des uns, infatuation des autres, fièvre et ivresse de plusieurs, on avait fait fausse route. A qui donc la faute si le train a déraillé et manqué le but? Aux conducteurs. Mais combien de malheureux écrasés de ce chef!

A défaut du bonheur resterait le plaisir ; et, à la vérité, c'est surtout au vil service de ce maître grossier que s'est engagé le progrès, cet Enfant prodigue. Quel gain y a-t-il fait, et quel est le dernier mot de la philosophie de la jouissance?

Écoutons là-dessus le poète et philosophe danois Johannès Joergensen, dans *le Néant et la vie*. Il demande aux intellectuels : « Avec quoi, dites-moi, « allez-vous enfin rendre le monde heureux? » Une voix me répond, celle de Henri Heine : « Nous voulons du « champagne, des roses, et la danse des nymphes sou- « riantes! » — Oui, mais dès que, dans vos livres, vous ouvrez le fond de votre âme, alors c'est tout autre chose. Alors la vie ne vous semble plus mériter qu'on la vive ; et je vous trouve amers, tristes, désespérés.

« Soit, après tout : vous l'avez voulu, c'est votre affaire à vous. Mais voici que, sceptiques pour vous-mêmes, vous n'en prétendez pas moins conduire les autres humains, afin, dites-vous, de les rendre des hommes semblables à vous, heureux comme vous. Mais que tenez-vous donc en réserve pour cela? Une recette qui compensera tous les désespoirs. Le Music-hall sera ouvert à tous, à l'ouvrier des villes comme au paysan des campagnes. Certes, la vie aura bien des charmes dans ce temps-là. Elle ne sera plus que le jeu libre des passions, le choc tourbillonnant d'atomes humains pétris d'égoïsme. Quant à celui qui ne peut pas se payer le vin, et les roses et les nymphes, il n'a qu'à s'éloigner un peu, — assez pour ne pas gâter la joie des autres, — et mettre sur sa tempe le canon d'un revolver. Un homme disparu, un atome de moins : peu importe! La nature est éternelle, et le chaos corpusculaire continue sa joyeuse sarabande; tel un tourbillon de poussière dans un rais de soleil. »

CHAPITRE IV

L'INQUIÉTUDE

« OU VA LA VIE ? »

— « Où va la vie? Où va ma vie? » Cette question, qui se pose à tout âge, s'impose urgente à la vieillesse. Car pour elle c'est demain que la traversée s'achève. La voilà en vue du port. Si elle manque l'entrée du chenal, c'est le naufrage, c'est la perdition corps et biens, irrémédiablement.

Mais cette question suprême, qui la résoudra? Mon esprit, mon cœur, ma conscience, mon être tout entier y est suspendu : c'est l'inquiétude humaine. J'en ai tour à tour frissonné et tressailli : elle est à la fois notre grandeur et notre tourment. Toutes les philosophies lui ont cherché une réponse et en ont appelé l'apaisement. Je les ai interrogées les unes après les autres, dans la mesure de mes moyens et celle de mes besoins. Que m'ont-elles dit? Que me disaient celles d'hier; que nous disent celles d'aujourd'hui?

Cette question, dans ma jeunesse, nous l'adressâmes au rationalisme de la philosophie spiritualiste d'alors, rationalisme éloquent, vibrant, parce qu'il était inquiet, angoissé, souffrant, et que son spiri-

tualisme sincère, mais incomplet et imprécis, voilé de nuages, refusait quand même le flambeau de la Révélation. Ses maîtres nous disaient qu'ils enviaient notre foi naïve, mais heureuse; et nous, les jeunes d'alors, nous souffrions de les voir souffrir ainsi d'un mal que nous estimions si noble et si cruel en même temps.

On me permettra de rappeler seulement que c'est de ce candide sentiment que naquit, prématurément peut-être, mon premier essai d'apologétique, *le Doute et ses victimes,* un livre d'enthousiasme juvénile, attendri et plaintif. Je fis alors le rêve, plus que cela, je fis la promesse à Dieu de raconter à mes frères, dans plusieurs séries d'études monographiques, ce que j'intitulai *le Combat de la Foi.* D'abord les *blessés, le Doute :* ce fut fait. Puis les *vainqueurs,* la *Foi et ses victoires :* ce fut commencé. Enfin, les *vaincus,* esclaves et captifs de l'incroyance et du mensonge...

Ici, je m'arrêtai. Ce ne fut pas seulement parce que Dieu m'ouvrit inopinément une autre voie à parcourir, une autre vie à embrasser. Mais j'hésitais, doutant de mes forces et de mes loisirs pour de nouvelles études, à un âge où d'ordinaire on ne les recommence pas.

C'est qu'en effet une autre philosophie montait à l'assaut des esprits, laquelle précisément s'insurgeait contre cette nostalgie de l'infini, comme une chimère enfantine, une exaltation morbide, qui nous était inoculée par le christianisme, lequel débilitait nos forces et égarait nos têtes dans des rêves d'avenir où il ne nous faisait trouver ni la vérité ni le bonheur.

Alors nous entendîmes Quinet exhaler contre la philosophie de l'espérance sa plainte éloquente, ar-

rogante, amère : « Pourquoi, demandait-il, pourquoi le christianisme est-il donc venu réveiller l'homme sur les roses, en déchaînant en lui une ambition sans limites? Depuis cette heure, il a regardé la terre avec dédain. La vallée de Tempé est devenue une vallée de larmes; et, par un contrat héroïque, l'homme a conquis l'infini au prix de l'infinie douleur. »

Nous entendîmes Taine, jeune alors, s'insurger à son tour contre « le grand dérangement qui, depuis la chute de la civilisation antique, s'était fait dans la machine humaine, et de la rupture de l'équilibre primitif des races saines. L'homme s'est fait des devoirs qui passent sa puissance, et qui emportent son cœur au delà des convoitises de ses sens et des curiosités de son esprit. C'est l'au-delà qu'il désire. Depuis quatre-vingts ans, la musique et la poésie s'emploient à étaler la maladie du siècle; et le tumulte fiévreux de notre vie cérébrale est plutôt fait pour exaspérer la plaie que pour la guérir ».

Nous entendîmes Renan protester, de même, contre « des idées surnaturelles qui ne conçoivent plus la vie sans tristesse »; et regretter le paganisme sensuel de « ces petites maisons de Pompeï, où tout est gai, achevé : partout des images de bonheur et de plaisir! »

Le plaisir! C'était donc bien le paganisme, avec son sensualisme voluptueux, qui par un retour offensif, aspirait à relever ses idoles de chair et de sang sur les ruines gothiques de nos temples, au faîte desquels la croix dressée vers le ciel était de trop.

Paix donc, désormais, à la mélancolique inquiétude de l'au-delà! Après les libres penseurs, voici les libres viveurs. Couronnons-nous de fleurs, puisque nous

mourrons demain! « O riantes et joyeuses petites maisons de Pompeï! ô vallée de Tempé! *ô ubi campi, Sperchiosque et virginibus bacchata Lacænis Taygeta!* C'est là qu'est le plaisir, donc c'est là que sera le bonheur et la paix: c'est là que va la vie! »

Une philosophie naquit de là : c'est souvent de pareils « principes » que naissent les philosophies. Il n'y aura plus de place désormais que pour elle seule, officieusement comme officiellement. Le spiritualisme succombera du même coup que le christianisme. Et la nouvelle philosophie, celle de la matière, ne sera plus qu'un vaste système de négations radicales, y compris la négation de la raison elle-même.

Maintenant, avez-vous le goût des belles ruines, mon frère? Regardez :

D'abord, en principe, il n'y aura plus de science digne d'obtenir ce nom que celle des phénomènes qui relèvent de l'observation, ou celle des vérités du domaine des sciences exactes. Donc plus de recherche de l'absolu, plus d'attente de l'avenir; plus de souci du surnaturel et du suprasensible : C'est le positivisme de Comte et de Littré. — Il n'y aura plus conséquemment de Dieu, plus de Dieu créateur, Providence, législateur, rémunérateur ou vengeur : c'est l'athéisme. — Il n'y aura plus d'âme spirituelle et immortelle, plus de vie future, plus d'espérance, plus d'au-delà : c'est le matérialisme. — Il n'y aura plus de surnaturel, d'intervention supérieure, de religion révélée, de cause transcendante des choses, c'est le naturalisme. — Il n'y aura plus de libre arbitre, le monde moral étant régi comme le monde physique uniquement par la nécessité et la fatalité : donc plus de devoir, plus de mérite ou de démérite : c'est le déterminisme. — Il

n'y aura pas davantage de vérité absolue, plus de certitude assurée, plus de principes immuables ; le oui et le non, l'être et le non-être, la thèse et l'antithèse s'identifient dans la synthèse d'une logique nouvelle : c'est le scepticisme et l'hégélianisme. — Aussi bien, les idées comme les choses vont-elles se transformant indéfiniment par elles-mêmes, asservies fatalement à la loi du progrès et roulant dans le tourbillon de l'éternel devenir : c'est l'évolutionnisme. — Ajoutons que d'autres surviennent, impitoyables logiciens, qui, de ces théories d'école tirant la conception pratique d'une société nouvelle, proclament qu'il n'y a plus de hiérarchie, plus d'autorité, ni de supériorité : ni Dieu, ni maître! C'est l'anarchisme, né de l'athéisme ; c'est le ciel fermé, la terre nivelée. Il n'y a plus de société : y a-t-il même encore une humanité ? Tout ne sera bien que du moment où il n'y aura plus rien. C'est le nihilisme : *Nihil.*

Je ne voudrais pas exagérer : j'ai horreur de déclamer. Mais j'ai besoin de me demander : Dans de telles doctrines, que fait-on de l'âme humaine, de ses facultés, ses aspirations, son essor, ses destinées ? Et qu'advient-il de notre capitale question : « Où va la vie ? » Car en vérité, mon frère, c'était bien la peine de vivre de hauts désirs, d'espérance, d'amour ; c'était bien la peine de vieillir dans une sublime attente, pour finalement nous coucher sans espoir de réveil, la tête sur cette dure et froide pierre, pour demeurer là, gisants dans l'éternelle nuit.

A la philosophie du néant répondit la poésie du néant. L'une avait proclamé les grandeurs de la libre pensée, l'autre chanta les délices de la libre existence.

Le paganisme retrouva ses poètes parmi nous. Car c'est bien sa vieille chanson du temps d'Horace et de Tibulle, c'est bien l'Evohé de la bacchante que je reconnais dans ces stances libertines d'un Théodore de Banville, mêlant l'éclat du rire et le cri du blasphème au hoquet de l'orgie :

Nous qui n'avons pas peur de Dieu,
Comme le dévot en démence,
Au-dessus de la ville immense
Regardons gaiement le ciel bleu.
Nous mourrons; mais, ô souveraine,
O mère, ô nature sereine,
Sous les calmes cieux rougissants
Tu prendras nos cendres inertes
Pour en faire des forêts vertes,
Et des bouquets resplendissants.

Buvons au problème inconnu,
Et buvons à la beauté blonde.
Et, comme les jardins du monde,
Donnons tout au premier venu.
Un jour nous verrons les esclaves
Sourire à leurs vieilles entraves;
Et, les bras enfin déliés,
L'Univers couronné de roses,
Dans la tranquillité des choses,
Boire aux dieux réconciliés!

C'est bien la paix, n'est-ce pas? L'universelle paix dont ce jour heureux sera le règne?

« Nous qui n'avons pas peur de Dieu », de quoi dès lors aurons-nous peur? Sera-ce des hommes, des lois, de la conscience, de la honte? Vieux mots qui sonnent creux, du moment qu'ils sont vides de Dieu. Allons donc!... Mais, en retour, ce fut alors un tel dé-

bordement d'immondicité et de criminalité, une telle accélération dans la démoralisation et l'abaissement, qu'on put voir, une fois de plus, tout ce que l'on peut craindre d'une civilisation qui s'est affranchie de cette première crainte. O vous qui n'avez pas peur de Dieu, que j'ai donc peur de vous!

« Nous qui n'avons pas peur de Dieu » : mais cela est-il bien vrai? Est-ce toujours « gaiement que vous regardez le ciel », quand il tonne? Et êtes-vous sûrs que tout pour vous s'achèvera « dans la tranquillité des choses »? Au bout de vos jardins fleuris, que me montrez-vous? « Des cendres inertes » : les vôtres! Des bouquets resplendissants qui fleurissent sur une fosse : la vôtre! Est-ce là le paradis des poètes? — « Je ne sais quel vent de cimetière a passé aujourd'hui sur notre littérature », écrivait récemment quelqu'un.

Vous qui n'avez pas peur de Dieu, si vous le chantez si haut, ne serait-ce pas par quelque secret besoin de vous rassurer contre cette peur même? Vous entendant faire ainsi les braves dans vos ténèbres, je me rappelle certain personnage de Töpffer, qui, égaré la nuit dans les bois, l'œil hagard, saisi d'effroi, se met à siffloter nonchalamment à la lune, pour se faire croire à lui-même, le trembleur, qu'il n'est pas homme à s'effrayer du vent et des fantômes.

Un de ces bravaches — c'était le trop fameux Gustave Flaubert — écrivait dans l'une de ses dernières lettres : « Il me semble que je traverse une solitude sans fin, pour aller *je ne sais où*... Rien ne me soutient plus sur cette planète que l'espoir d'en sortir prochainement, et celui de ne pas aller dans *une autre qui pourrait être pire.* » Voilà leur finale tranquillité des choses. Voilà sa manière, à ce bohème, de nous faire

croire qu'il n'a pas peur de Dieu. Or ils sont aujourd'hui des millions et des millions de cette religion-là, de ce bonheur-là. Est-ce là où va la vie? Est-ce la fin de l'inquiétude humaine? Sont-ce là « les races saines et heureuses » qu'on nous avait promises?

*
* *

Mais laissons les poètes, « cette chose ailée ». Adressons-nous aux sages, ou ceux qui du moins en ont emprunté le beau nom : les philosophes. Nous ne sommes plus ici en présence d'épicuriens, mais de graves stoïciens, qui, comme ceux de l'ancienne Rome, prétendent à l'honneur de cultiver la vertu et d'expliquer le monde, en se passant de Dieu. J'en interrogerai donc quatre ou cinq sur le but de la vie, sur le sens de la vie. C'est aux premiers maîtres de la libre pensée contemporaine que je m'adresserai, moins à leurs publications et à leur enseignement qu'à leur intimité et leur correspondance; moins à leurs jours d'orgueil qu'à leurs jours de calme et de recueillement suprême, alors que, comme dit Lucrèce, *les paroles vraies* jaillissent enfin d'un cœur qui va cesser de battre :

> *Tunc* VERÆ VOCES *imo de pectore tandem*
> *Eliciuntur.*

« Où va la vie? » Si vous l'aviez demandé à Hippolyte Taine, jusqu'à l'âge de quarante ans, il vous aurait montré, comme il faisait à son ami Guillaume Guizot, les belles fougères vertes et rouges de Barbizon, près Fontainebleau, qu'un jour, rendu à la terre, il nourrirait, il colorerait de son hydrogène, de son

oxygène, de son azote. C'était sa belle espérance d'alors, et toute son immortalité. (Lettre du 19 octobre 1855.) — Si vous lui aviez parlé de morale et de responsabilité, il vous aurait défini « la vertu et le vice des produits chimiques, comme le sucre et le vitriol ». Si vous lui aviez prononcé le nom de patrie, de France et de Français, à lui l'homme de l'idée pure : « Est-ce que j'ai une patrie, quand je pense? Est-ce que je suis Français, quand j'écris? Est-ce qu'il y a des Français? Je n'en sais rien! » La pensée elle-même, qu'est-ce? une sécrétion du cerveau. Et la vie? la vibration de l'atome emporté dans le tourbillon éternel des êtres! Comme il est sûr de lui-même!

Mais attendez que le cataclysme national de 1870 ait éveillé en lui le sens patriotique ; attendez que « le contact des vertus chrétiennes de M[me] Taine ait éveillé en lui le sens moral, en lui faisant comprendre — c'est Paul Bourget qui parle — que ceux qui vivent très bien, finissent par retrouver la foi à travers leurs mérites ». Attendez que « le spectacle de la France contemporaine lui ait ouvert les yeux sur les vertus morales et sociales desquelles le christianisme est la source : et voici que lui-même s'effraie du nihilisme foncier de sa philosophie et des conséquences pernicieuses qu'on en pouvait tirer ». Dans l'avant-dernière lettre publiée de lui, 25 août 1892, parlant de l'état d'âme d'un chrétien croyant, qu'on ne nomme pas, il répond à M. Em. Boutmy : « Je suis tout à fait de votre avis sur M. N., ses croyances, sa vertu, son bonheur. Il est possible que la vérité scientifique soit au fond malsaine pour l'animal humain tel qu'il est fait. » Mais ce fruit malsain ne juge-t-il pas l'arbre qui l'a porté?

Cependant M. Taine n'abjura pas, je le sais : mais il en appela quand même au christianisme comme au seul remède possible à la déliquescence dont se meurt la société ; il y voit spécialement le seul frein aux emportements de notre démocratie. Taine finit en découragé : « Ces recherches scientifiques assombrissent ma vieillesse. Au point de vue pratique, elles ne servent à rien. Un torrent énorme et rapide nous emporte : à quoi bon faire un mémoire sur la profondeur et la rapidité du courant ? » (23 juillet 92). Enfin cette décisive parole à Mgr d'Hulst, en lui rapportant les documents fournis sur l'état de l'Église de France : « Si l'Église, par des miracles de zèle, n'arrive pas à reconquérir ces masses païennes pour en faire un peuple de croyants, c'en est fait de la civilisation française. » Tel est le dernier mot du leader du déterminisme. *Veræ voces.* — N'est-il pas inquiet, mon frère ?

L'abbé Barnave, camarade de Taine à l'École normale, l'étant allé visiter dans sa verte solitude de Menthon-Saint-Bernard, en rapporta cette espérance : « Taine est en marche vers la lumière. Prions pour lui. » — Et vous, mon frère, avez-vous prié pour Taine, en apprenant sa mort ? Moi, je l'ai fait. Nous avions exactement le même âge. Il dit de lui dans une lettre : « Je n'apporte, je le sais, qu'un caillou dans une ornière. Mais dix mille charrettes de cailloux, bien posés et bien tassés, finissent par faire une route. » Nous aussi, mon frère, nous avons à apporter notre caillou dans une ornière : *Parate vias Domini!* Grâces à Dieu, ce n'est pas sur la même voie que Taine.

« Où va la vie ? » Si vous l'aviez demandé à Littré, lorsqu'en 1861 il écrivait la vie d'*Auguste Comte,* ou

traduisait Frédéric Strauss, ou philosophait dans *Révolution et Positivisme,* 1873, il vous aurait répondu par son inexorable formule de l'Inconnaissable : « Ce « qui est au delà de la science positive, soit matériel- « lement le fond de l'espace sans borne, soit intel- « lectuellement l'enchaînement des causes sans terme, « est absolument inaccessible à l'esprit humain. »

Mais attendez : Déjà la formule de l'agnoscite contient une réserve expresse : « Inaccessible, explique-t-il, ne veut pas dire nul et non avenu. C'est un océan, qui vient battre notre rive, et pour lequel nous n'avons ni conque, ni voile, mais dont la claire vision est aussi salutaire que formidable. »

Formidable, elle l'inquiète; salutaire, elle le lui deviendra. Et son retour à la croyance prélude par le respect qu'il professe et demande pour les croyances des autres : « Je me suis trop rendu compte des souffrances et des difficultés morales de la vie humaine, dit-il, pour vouloir ôter à qui que ce soit des convictions qui le soutiennent dans l'épreuve. Et je me demande au nom de quelle découverte nouvelle, philosophique ou scientifique, on peut arracher de l'âme humaine ces hautes préoccupations? Elles me paraissent d'essence éternelle, parce que le mystère qui enveloppe l'univers est lui-même éternel de sa nature. » — Est-ce bien l'agnoscite en chef qu'inquiète ainsi l'auguste préoccupation des choses éternelles?

C'est en face de ces choses que, dès 1872, le plaça la cruelle et inexorable maladie qui l'enchaîna près de dix ans, en même temps que le spectacle de la charité et de la piété de sa femme et de sa fille lui montrait les voies hautes de la lumière et de l'amour. Il les prend et ne cesse plus d'y monter. Car la conversion

de Littré, qu'on le sache, ne fut pas, comme quelques-uns voudraient bien le faire croire, l'affaire de la réception presque inconsciente d'un baptême conféré *in extremis*. Il prend la voie du repentir : « J'aimerais mieux n'avoir jamais été rien, et n'avoir jamais péché. » — « Vous pleurez? » lui demandait le confident de son âme. — « Oui, je pleure, parce que j'ai péché, et je ne sais à qui demander pardon. » — Il prend la voie de la lumière. Il lit et médite le catéchisme diocésain de Paris. Il lit Lacordaire, il goûte la Vie du P. Olivaint : « Décidément, de tels hommes valent mieux que nous. » La voie des œuvres charitables; nous en reparlerons. La voie de l'humilité : « Si j'étais mort il y a quatre ans, je serais mort content de moi; maintenant, je meurs mécontent de moi. » — La voie de la prière. Quand la Sœur qui le veillait en arrivait à ces paroles de l'*Ave Maria*, « priez pour nous, pauvres pécheurs » : — « Oh, oui, pauvres pécheurs, répétait le malade en se frappant la poitrine. La Sainte Vierge me représente les deux choses dont je fais le plus de cas en cette vie : tendresse et pureté. Bienheureux les purs! » — Et un jour, contemplant le Fils de Dieu sur le chemin de sa croix, où le suivait son cœur : « C'est là qu'il nous a livré le secret de sa vie. » Paroles de la fin, paroles de foi : *Veræ voces!*

Ainsi finit, le 11 juin 1881, le grand pontife du Positivisme.

*
* *

Vacherot est un autre type de l'Inquiétude humaine. C'est un idéaliste. Il retient l'idée de Dieu, mais l'idée seulement. Son Dieu à lui n'est qu'une abstraction de

l'esprit. Être de raison, sans nulle réalité ni actuelle, ni possible, il n'a et ne peut avoir aucune existence objective en dehors de l'intelligence qui le pense. Que si donc vous lui demandez, à lui : « Où va la vie? » l'idéaliste vous répondra : A l'Idéal! Et il lui chante son hymne : « Sublime Idéal, tu n'es pas seulement divin, tu es Dieu; car devant ta face toute beauté pâlit, toute vertu s'incline, toute puissance s'humilie. L'univers est grand, toi seul es Dieu! »

Pauvre Dieu panthéistique d'Hegel; pauvre idéal divin et inexistant de Renan. C'était déjà là-dessus que, vers 1850, l'historien de l'*École d'Alexandrie* avait eu fort à démêler avec l'abbé Gratry. C'était de cette creuse fiction de son imagination qu'Ernest Havet, son ami, lui écrivait spirituellement, en ces termes : « Ce que, dans votre savant ouvrage, vous appelez le *Dieu-idée,* moi je l'appelle simplement l'idée. Ce que vous appelez le *Dieu-nature,* moi je l'appelle simplement la nature. Vous savez ce tyran qui voulait que, quand il ne serait pas là, on saluât encore son chapeau placé au bout d'une pique? Je suis de ceux qui pensent qu'il n'y a plus de Dieu dans votre système. Il n'y a plus que le chapeau que vous voulez nous faire adorer. »

Or c'est encore le même fantôme qu'en 1885, Vacherot rappelle sur la scène, dans son dernier ouvrage, publié sous un titre qui promettait mieux : *Le nouveau spiritualisme*. Seulement alors l'honnête homme qu'il est a vécu beaucoup. Il a, lui aussi, respiré, tout près de lui, à son propre foyer, le pénétrant parfum de la vie chrétienne; et, par contre, il a frémi des ravages de l'impiété et de l'immoralité dans son pays. Si la chimère du Dieu-idée illusionne encore son intel-

ligence rêveuse, l'athéisme ne suffit plus à son âme religieuse. L'esprit est d'un côté, le cœur et la conscience sont de l'autre. Athée, il veut garder le culte du divin, tout en demeurant prisonnier d'une doctrine qui lui voile la face de Dieu. Et son livre se termine par cette plainte indignée contre le caractère inepte et plat de l'impiété contemporaine : « Rire des choses nobles, cela s'est vu, écrit-il; rire des choses saintes, cela se voit plus que jamais. Pour rire de Dieu, et de cette façon, il faut une sorte d'esprit qui fait honte à l'esprit. En vérité, n'est-ce pas triste pour un vieux libre-penseur qui a vécu dans la pensée de l'Infini, et qui ne veut pas mourir sans prononcer son nom? » — Oui, mais un nom vide de sens!

Cependant, cet étrange athée sans le savoir et sans le vouloir est un enthousiaste du christianisme. Mieux que personne il en a célébré la morale et les bienfaits, dans des lignes où on le sent vibrer en lui, à travers ses nobles regrets et ses religieuses tristesses.

L'Évangile l'a conquis. En 1892, rappelant ces paroles du Christ : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas », il répond : « Non, divin Maître, tant qu'il y aura des fils d'Adam pour les recueillir! » Tous les ans, pendant la semaine sainte, il relit la passion; et il la médite « pour en être pénétré ». Il dit et il écrit que « le Christ, dont il a l'image chez lui, devant lui, aura son dernier regard! »

Dès 1858, le philosophe a écrit : « L'homme n'est grand, fort, sage, saint, que de la grandeur, de la force, de la sagesse, de la sainteté qu'il puise à la Source de toute vie, de toute lumière, de toute vertu. » C'est à cette source supérieure que la puisait alors la

pieuse femme qu'il perdit en 1869 et dont les vertus, les souffrances et la mort, mieux que toute sa philosophie, lui avaient révélé le vrai Dieu, le Dieu vivant, le bon Dieu. Ainsi le philosophe en faisait-il mémoire, en adressant au saint prêtre qui l'avait assistée, la petite pièce de vers intimes et tout chrétiens, qui se termine ainsi :

> ... Elle aussi, pauvre femme, a gravi son Calvaire.
> Se traînant à genoux elle a porté sa croix.
> Vous lui parliez du ciel; elle oubliait la terre
> Et le ciel lui semblait s'ouvrir à votre voix [1]!

Le ciel : M. Vacherot en aurait-il eu finalement le souci? *Veræ voces.*

Vacherot, Taine, Littré, âmes honnêtes, droites, sincères, et, par toutes ces portes, ouvertes à la lumière. Elle ne reste fermée qu'aux âmes d'orgueil et de mensonge. Ainsi Renan repousse ces secrets appels, il n'a pas ces retours. Cet homme est trop près de lui-même pour se rapprocher de Dieu.

Nommerai-je M. Berthelot, son sosie, son compère? C'était un superbe, lui aussi. Il disait volontiers de son encyclopédique personnalité : « Pour que la science ne s'émiette pas en spécialités, il faut qu'il existe au moins un cerveau capable de l'embrasser dans son ensemble. Un tel cerveau, je crois l'avoir été : j'ai peur d'être le dernier [2]! »

1. A M. l'abbé Vasseur, de la paroisse de Saint-Sulpice, prêtre de sainte mémoire. — V. *Étienne Vacherot*, par Ollé-Laprune, p. 88-93.

2. Rapporté par M. Paul Painlevé, de l'Acad. des sciences, *Le Temps*, 20 mars 1907. — Ce n'est cependant pas ce haut rang qu'assigne à Berthelot un de ses confrères en chimie et complice en radicalisme, le fameux

Je reviendrai, plus tard, à son stupéfiant boniment : « Le monde est aujourd'hui sans mystère! » etc. Qui fut jamais plus sûr de lui-même? Ce n'est donc pas à lui que je m'aviserai de demander : « Où va la vie? » Elle est toute dans ses cornues et alambics. Ce grand chimiste, penseur infime, n'eut jamais l'inquiétude des choses éternelles. Mais, comme Taine finissant, il se préoccupe de ce que sera le fruit de l'arbre qu'il a planté. Il se demande comment va marcher ce monde qu'il avait promis et tenté de refaire scientifiquement. Et, en résumé, qu'aura fait le matérialisme au pouvoir pour le progrès moral et le bonheur de l'espèce? A cela, sa réponse n'est pas seulement celle de l'inquiétude, c'est celle du désespoir.

Le 7 janvier 1909, à l'Académie française, M. Francis Charmes et M. Henry Houssaye, chargés de son éloge, nous représentent tour à tour un sombre vieillard pessimiste, découragé, exhalant sa longue plainte de l'inefficacité, sinon de la nocivité finale, de son œuvre. Là on l'entend lui-même mettre en amère suspicion les prétendus services de cette science laïque de laquelle il s'était carrément couronné Roi. Je le cite : « Lorsque l'homme aura atteint les derniers termes du progrès matériel, l'âme humaine sera-t-elle aussi en progrès? Les idées morales, la conscience, les abnégations et les sacrifices, l'amour du beau et du bien seront-ils en

Dr et sénateur Naquet, quand il écrit dans le *Moniteur scientifique* de Quesneville, que : « Berthelot fut un expérimentateur habile, un savant de premier ordre, mais non un esprit créateur, etc. » Et finalement : « Pourquoi faire à Berthelot une situation exceptionnelle et hors de pair? Depuis Lavoisier, il y a eu des chimistes tels que les Humphry Davy, les Berthollet, les Gay-Lussac, les Dumas, les Gerhart, les Wurtz, qui furent au moins les égaux de Berthelot et dont plusieurs ont fait plus que lui. Alors pourquoi Berthelot au Panthéon, et non pas Dumas, Laurent, Gerhart et Wurtz, qui en sont autant dignes que lui? S'il en est digne, et s'il les surpasse par quelque chose, c'est par sa philosophie. »

Lisez « son impiété » : l'avantage est médiocre.

proportion des découvertes scientifiques et des commodités de l'existence? » — Sur ces questions vitales, Berthelot avait des doutes, qui troublaient sa suffisance hautaine, au point de lui faire écrire « qu'on ne verrait pas le triomphe de la justice et de la raison ». Il posait même la question de savoir — je cite — « si la réalité absolue pour l'homme est dans la théorie de la matière déterminée par les lois fatales de la mécanique, ou dans la théorie de l'idéalisme, dirigeant le monde interne de la conscience par les lois de l'ordre moral et intellectuel », et cette théorie spiritualiste, il la déclare « plus conforme à notre sentiment du beau et du bien. »

Quand il parlait ainsi, Berthelot venait d'être frappé cruellement dans ses affections familiales, et le choc en retour avait ébranlé sa confiance dans ce qu'il appelle « la perpétuelle illusion de la vie ». Puis était venu pour lui cet âge dont il dit : « Quant à la vieillesse, ses rêves sont finis; elle voit mourir tout ce qu'elle aime; elle est entourée des ruines de ses affections; elle ne trouve de consolation que dans le noble sentiment d'avoir fait son devoir vis-à-vis des autres hommes, en souriant avec bonté à l'enfance innocente, et aidant de ses sympathies la jeunesse dans l'effort éternel de l'humanité vers le chemin de la vérité vers le bien, vers l'idéal. »

Mais cette consolation, fondée sur la théorie chimérique et agaçante du progrès continu de l'humanité, s'effondrait sur sa base, constate le discours de M. Henry Houssaye : « Et quand le savant, quittant son laboratoire, se retrouvait devant le spectacle du monde, et voyait tant de misère morale, tant d'égarement dans les idées, tant de puissance dans l'or, tant de théories monstrueuses ou imbéciles, tant de caractères abaissés et de consciences capitulées, il devait plutôt croire au progrès continu de la faiblesse humaine. »

Le dernier mot de tout cela sur son état d'âme est celui d'un désespéré. La plainte de Job n'est pas plus amère : « Ma vie, pleine de doutes et d'irréparables éventualités, m'a laissé une impression de tristesse et d'inquiétude que j'ai portée dans toutes les conditions de mon existence... A mesure que ma conscience personnelle s'est développée, elle n'a fait qu'accroître mes incertitudes. Voilà pourquoi je me suis toujours réfugié dans l'action, pour lutter contre les *désespérances*. » C'est le mot de la fin : *Veræ voces*.

Qui encore? Il n'y a pas jusqu'à Herbert Spencer qui ne termine son épaisse et lourde autobiographie en deux volumes en confessant « qu'il n'a plus en religion les mêmes croyances que ses livres ». Il a interrogé son âme, lui aussi, et il écrit : « Je me suis aperçu que les doctrines religieuses ont et gardent encore une précieuse efficacité morale; et que, en outre, ces doctrines ont pour objet de remplir dans les âmes une sphère qui, décidément, ne s'arrangera jamais de n'être pas remplie. » — Et il conclut : « J'en suis donc venu à considérer avec une sympathie croissante les croyances religieuses qui, elles, occupent cette sphère que l'interprétation rationnelle chercherait vainement à remplir, y échouant d'autant plus qu'elle s'y efforce davantage. »

C'est deux ans avant sa mort, 1893, que le vieillard déposait, comme épilogue de sa vie ainsi que de son livre, cet aveu testamentaire (*An Autobiography*, t. II, p. 468). Ainsi finit le père de l'Évolutionnisme : *Veræ voces*.

C'est donc, sur toute la ligne, à un degré ou à un autre de la libre pensée, le cri de l'Écriture : *Ergo erravimus a via veritatis!* Voilà ses maîtres, ses plus grands maîtres; car sur ces hautes questions, entre les savants il ne faut consulter que les souverains.

Mais que leur trône est mal assis, et que leur couronne oscille au souffle des années! — « Qu'êtes-vous donc allés voir dans le désert? Sont-ce des roseaux agités par le vent? » demandait le Seigneur à ses disciples.

*
* *

Je termine, mon frère. Je ne le ferai pas, toutefois, sans faire comparaître, après nos philosophes, une figure de poète, celle d'un poète d'hier, qui se crut philosophe lui aussi, et qui, naïvement, prit pour de la philosophie les creuses rêveries qui avaient supplanté les ardentes croyances de sa jeunesse. C'est Sully Prudhomme dont je parle. Écoutez cette fin :

« Il y a quatre ans, racontait naguère M. Frédéric Masson, à l'Académie française, nous allâmes, au sortir d'un déjeuner chez Theuriet, avec Coppée et quelques amis, dire un affectueux bonjour à Sully Prudhomme qui ne pouvait plus guère bouger de Châtenay. Quelle était l'horreur de ses souffrances physiques : on ne se pouvait tromper aux angoisses qui passaient sur son noble visage, à l'agitation continuelle de son corps infirme, aux contractions lamentables de ses pieds, aux temps que prenait sa parole haletante. Mais, plus que le corps, l'âme semblait misérable. Quelque effort que nous fissions pour attirer la causerie à des sujets qui jadis l'intéressaient, il revenait constamment à la mort et au par delà la mort. Il disait comme il s'était reposé dans la foi chrétienne, comme il y avait trouvé d'heureuses promesses. Puis comme il s'en était détaché; et comme, depuis lors, il avait erré sur les chemins du doute, sans parvenir, dans son amour pour le divin, à rencontrer nulle part une certitude qui satisfît également son imagination et sa raison. Il interrogeait

et il pressait, voulant savoir si à nos cœurs nous portions la même blessure? Et lorsque Coppée, qui jusque-là s'efforçait en gaieté pour remonter Sully, devenu tout à coup très grave, répondit, dans une affirmation convaincue : « *Moi, je crois!* » lui, tourné, le regardant de ses beaux yeux où passait une admiration jalouse, et levant ses pauvres mains, dit seulement : « Ah! Coppée, vous ne savez pas comme vous « êtes heureux! »

« Et quand, sortis de la maison et du jardin, sans nous être dit un mot, tant nous étions remués par ce double martyre, nous nous retrouvâmes sur le Chemin-des-Princes, Coppée, allumant une cigarette, et d'un regard prenant possession des arbres, des fleurs, de l'azur du ciel, de la félicité vivante de la nature printanière, fit, comme s'il continuait la conversation : « Et puis, c'est bien plus simple! »

« Et peut-être qu'aussi, à Sully Prudhomme, quand vint l'heure du suprême départ, cela parut plus simple. »

Et plus simple, et plus sage, et plus vrai, et plus heureux, et plus sûr. Lequel l'est davantage, ou de Coppée qui dit, content :

> Je tâche de finir mon voyage en chrétien;

ou de Sully qui crie souffrant et déchiré :

> Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers?

Donc partout et encore, sous le laurier qui ceint ces têtes, l'incertitude, le doute! Ainsi mon frère, suis-je donc ramené, sur la fin de ma carrière, au spectacle de la souffrance intellectuelle et morale que je présentais au public dans le premier de mes livres. On m'avait dit pourtant que l'incroyance d'aujourd'hui était plus assurée d'elle-même; que la négation était plutôt brutale et violente que gémis-

sante et plaintive? Peut-être; mais au fond est-elle moins inquiète et malheureuse? Et, sur d'autres noms, en face d'autres errements et d'autres souffrances, une plume compatissante ne pourrait-elle pas reprendre l'éternelle complainte des « Victimes du Doute »?

« Où va la vie? Où va ma vie? » Lorsque à mon tour je l'ai demandé, non pas aux hommes, mais à Dieu, une voix d'En-Haut s'est fait entendre qui disait : « C'est moi qui suis la voie, la vérité, la vie! » Vie de l'esprit, vie du cœur. Vie de lumière, de grâce, de sainteté, d'amour. Vie de la terre, vie du ciel. Et c'est vous qui parliez ainsi, ô Jésus! vous qui venez du Père, source et plénitude de vie; vous qui descendîtes du ciel pour donner la vie au monde; vous qui la déversez sur la société des âmes, les seules âmes qui vivent; et qui la ferez rejaillir pour elles en flots de gloire et de béatitude, jusqu'à la vie éternelle!

Maintenant, Seigneur, soyez béni! Où va ma vie, je le sais. Le sens de la vie, je le sais; le prix de la vie, je le sais. J'étais donc dans la bonne voie. Vous me l'aviez ouverte dès les jours de mon enfance; vous y avez fait courir l'élan de ma jeunesse; assurez-y les pas tremblants de ma vieillesse. La vieillesse est la station terminale du voyage. Le chemin qui me reste à parcourir encore n'est que le rapide et petit espace d'une soirée. Soyez-y jusqu'à la fin, ô Dieu, mon viatique, ma lumière, ma force, mon appui. Vous êtes déjà mon espérance, car je sais que je vous retrouverai, les bras ouverts, au terme de ma course. « Seigneur, dit votre Prophète, vous m'avez montré les voies de la vie; et vous me remplirez de la lumière de votre face! »

CHAPITRE V

SCIENCE ET CROYANCE

NOS GRANDS MAITRES

Notre génération à nous, celle qui depuis longtemps a dépassé la soixantaine, a pu connaître tous ou presque tous les grands maîtres et promoteurs du progrès scientifique au XIX[e] siècle. C'est toute une dynastie qui se succède à la couronne sans interruption. Dynastie royale, car ces maîtres furent bien princes et rois dans cet empire des sciences exactes et naturelles qu'ils ont fondé ou agrandi; dynastie sacrée aussi, car ils en inclinaient religieusement le sceptre devant Dieu.

Voulez-vous bien, mon frère, que nous rappelions ensemble les traits de ces grandes figures, et les souvenirs de leur règne jusqu'à nos jours? Apparemment eux qui furent, sans conteste, les premiers dans la science, nous apprendront mieux que les autres où va la vie.

Comme il y eut anciennement les Pères de l'Église, nous avons eu de notre temps les Pères de la science. Volta marche à la tête de ce chœur.

Lorsque nous naquîmes, nous les octogénaires, Volta

italien de naissance, mais devenu sujet français sous l'Empire, membre de l'Institut de France, sénateur etc., venait d'expirer, 1827. Son invention de la pile avait ouvert des horizons incommensurables aux recherches de la science comme aux destinées de l'humanité. Lorsqu'en 1894, la ville de Come solennisa le centenaire de cette invention géniale, l'électricité qu'il avait su capter et domestiquer allumait ses soleils dans toutes les villes du monde et faisait se toucher tous les points de l'Univers. François Arago nous a représenté le grand révélateur tel qu'il l'avait vu à Paris « avec ses cheveux blancs, son attitude droite, son front large sillonné par la méditation, ce regard où se peignait la pénétration de l'intelligence, dans la sérénité de l'âme ».

Pour le replacer dans son milieu, je me l'imagine tel que la peinture nous l'a représenté, entouré de ses amis de la jeune Italie, entre ses appareils électriques d'un côté et de l'autre une Bible où se lit à la première page le *Fiat lux!* Et puis là, devant lui, son ami Silvio Pellico, celui qu'il nommait son fils, converti par lui, et échangeant avec lui cet entretien que le poète a chanté dans sa reconnaissance : « Dans ta vieillesse, ô Volta, la main de la Providence plaça sur ton chemin un jeune homme égaré : « O vous, « disais-je au vieillard, vous qui avez plongé plus « avant que les autres dans les secrets du Créateur, « apprenez-moi les voies qui conduisent à la lu- « mière. » Et le vieillard me répondait : « Moi aussi, « j'ai douté, moi aussi j'ai cherché. Le grand scandale « de ma jeunesse fut d'avoir vu les maîtres de ce temps- « là s'armer de la science pour combattre la religion. « Pour moi aujourd'hui *je ne vois que Dieu partout.* »

Plus explicite est sa profession de foi que voici. Il la fit solennelle et la voulut publique : « J'ai toujours tenu et je tiens pour unique, vraie et infaillible, notre sainte Religion catholique; et je remercie Dieu sans fin de m'avoir infusé cette foi surnaturelle. Je n'ai pas toutefois négligé les moyens de me confirmer dans ma croyance, et de dissiper tous les doutes, par la lecture de nombreux livres tant hostiles que favorables. Et c'est ainsi, qu'ayant connu les raisons pour et contre, j'en ai déduit des arguments qui la démontrent conforme à la raison humaine, et telle que tout esprit bien fait ne peut que l'embrasser et l'aimer. Puisse une telle protestation, que je désire être connue de tout le monde, car je ne rougis point de l'Évangile, porter partout ses fruits... » C'est dans ces sentiments que le grand homme mourut, à 82 ans, le 5 mars 1827[1].

Voici AMPÈRE maintenant. Il va survivre neuf années à Volta, qu'il dépassera en élévation de génie et de foi. Physicien, naturaliste, chimiste, astronome, mathématicien, écrivain, même poète, cet homme encyclopédique, tout absorbé dans les contemplations intérieures, n'avait pas eu son égal depuis Pascal, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance. Mais, s'il en connut un instant l'inquiétude souffrante, il en eut bientôt retrouvé la foi tranquille, ardente et tendre. C'est un mystique que cet humble et candide disciple de Celui qui s'est nommé « la lumière du monde ». Son intelligence y demeure

1. V. le tableau très suggestif de Magaud dans la *Galerie historique du cercle catholique de Marseille.* Et notre ouvrage *Autour de l'histoire :* Une visite chez Volta, p. 200. — Silvio Pellico, *Ode à Alessandro Volta.*

comme suspendue par un rayon, et son cœur par un aimant qui l'y tient irrésistiblement attaché.

Je l'admire, certes, autant qu'il m'est donné de le comprendre, dans les profondeurs scientifiques où l'électro-dynamisme et l'électro-magnétisme lui révèlent le secret de leurs lois et lui prophétisent les merveilles de leurs applications de l'avenir. Mais en même temps, en silence, je prête l'oreille au soliloque de ce mystique sublime, agenouillé devant le Maître adoré, qu'il appelle son céleste Ami. — « Que sont donc toutes ces sciences, écrit-il, tous ces raisonnements, toutes ces découvertes, et ces vastes conceptions que tout le monde admire? Seule, la vérité de Dieu demeure éternellement. Si tu t'en nourris, tu seras immortel comme elle. Travaille cependant et étudie, mais en esprit d'oraison. Étudie les sciences de ce monde, mais ne les regarde que d'un œil; que ton autre œil soit constamment fixé sur la Lumière éternelle. Écoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille; que l'autre soit toujours prête à recevoir les accents de ton Ami céleste. N'écris que d'une main; de l'autre, tiens-toi attaché au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient attaché au vêtement de son père... Que mon âme, à partir d'aujourd'hui, reste toujours unie à Dieu et à Jésus-Christ! Bénissez-moi, mon Dieu! »

Mathématiciens et géomètres parlent comme les physiciens et les astronomes. Augustin Cauchy et Jean-Baptiste Biot continuent la dynastie des rois chrétiens de la science, et ils gardent la couronne jusqu'à leur mort, 1857 et 1862.

C'est bien un roi de la science que ce Cauchy, duquel M. Renan lui-même a écrit, dans ses *Souvenirs*

de jeunesse : « L'Académie possède encore à notre « époque dans son sein un grand nombre de « croyants. Témoin M. Augustin Cauchy, dont les « prodigieuses découvertes dans l'invisible, de plus « en plus confirmées depuis un demi-siècle qu'il est « mort, ne cessent pas d'en enfanter d'autres. »

C'est bien le croyant en effet qui, en 1844, écrivait, adressait à tous les *Amis des Sciences,* cette énergique et nette profession de foi : « Je suis chrétien, c'est-à-dire que je crois à la divinité de Jésus-Christ, avec Tycho-Brahé, Copernic, Descartes, Newton, Fermat, Leibnitz, Pascal, Grimaldi, Euler, Guldin, Boscovich, Gerdil, avec tous les grands astronomes, tous les grands physiciens, tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis de plus catholique avec la plupart d'entre eux; et, si l'on m'en demandait la raison, on verrait que mes convictions sont le résultat, non de préjugés de naissance, mais d'un examen approfondi. On verrait comment se sont gravées à jamais dans mon esprit et dans mon cœur des vérités plus incontestables à mes yeux que le carré de l'hypothénuse ou le théorème de Marc Laurin. »

Un jour du mois de mai 1857, nous apprîmes que Cauchy venait d'expirer, mettant en deuil la science, la foi et la charité. Sa dernière parole au prêtre qui l'assistait, avait été celle-ci : « Monsieur le Curé, les hommes passent, les œuvres restent. » Il avait fondé et il présidait celle des Écoles d'Orient. Un an avant sa mort, ce zélateur de la vérité chrétienne avait eu la joie d'y ramener son plus grand disciple : ce disciple, son néophyte, était L'Hermite[1] !

1. La *Vie de Augustin Cauchy*, par M. Valson, Doyen de la Faculté cathol. des Sciences, à Lyon.

Jean-Baptiste Biot, une autre royauté scientifique, avait traversé dans sa jeunesse l'école sceptique de Lagrange, mais il n'y demeura pas. Non seulement géomètre, physicien, chimiste, mais littérateur, moraliste, membre de l'Académie française comme il l'était de celle des Sciences, sa noble intelligence réagissait d'elle-même contre ce matérialisme grossier dont Horace Walpole avait dit : « De tous les dieux que l'on a jamais inventés, le plus ridicule est cette vieille divinité épaisse et lourde des sophistes grecs que les modernes lettrés veulent remettre en honneur, le dieu-matière. » M. Biot rencontra la vérité sur ces hauteurs de l'étude dont il parlait ainsi, comme directeur de l'Académie française, 1860 : « Les sciences sont belles quand on peut en pénétrer l'esprit, mais fort nuisibles quand on ne va pas jusque-là ; car si elles n'élèvent pas l'homme jusqu'au ciel, elles le ravalent jusqu'à terre. Il faut étudier beaucoup pour comprendre et admirer la matière, mais étudier bien plus pour comprendre qu'elle n'est rien. »

Un jour, comme il le racontait lui-même, « le Ciel lui avait fait rencontrer le Père de Ravignan, comme l'*Innominato* dans les *Sposi* de Manzoni ». M. Biot avait quatre-vingt-huit ans quand il expira sous sa dernière absolution et bénédiction. Il avait vu briller les premiers éclairs du génie de Pasteur dont il avait encouragé les débuts et pressenti les grandes destinées. Maintenant il pouvait mourir.

Que ces grands noms me plaisent à redire ! Ces hommes avaient été les maîtres de nos maîtres. Les leçons que nous ne recevions pas directement de leurs lèvres, nous les prenions dans leurs livres ; et c'était notre joie et notre force de nous entredire que science

et croyance s'associaient ainsi harmonieusement dans de si grands esprits!

Nous arrivons. Voici Dumas, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, en 1868. Il deviendra ministre. Voici sa profession de foi : « D'où vient la vie, Messieurs? La science l'ignore. Où va la vie? la science ne le sait pas. On expliquera la naissance de la vie et la production de la conscience par de simples transformations de forces. On veut que la vie et la conscience, après la mort, aillent se perdre dans le vaste frémissement des mouvements qui agitent l'univers. Naître sans cause, vivre sans but; mourir sans avenir, telle serait notre destinée? Non! »

Et parlant des doctrines spiritualistes et chrétiennes, Dumas ajoutait : « La fièvre passagère de la pensée scientifique en travail d'enfantement, qui menace ces fortes doctrines et qui n'a rien pour en tenir lieu, s'apaisera comme elle s'est apaisée autrefois. »

Trois jours après, en pleine Académie des Sciences, Leverrier adhérait à cette profession de son collègue, en proclamant, lui aussi, « impérissables les vérités de la philosophie spiritualiste ».

Plus explicite dans sa foi, Jean-Baptiste Dumas la formulait d'un mot : « Je crois au Dieu de la révélation comme au Dieu de la nature et de la raison. C'est le même Dieu. »

Tandis que Dumas s'éteignait dans son beau couchant, l'astre de Pasteur était à son zénith. Il ne reste plus rien à dire sur ce grand serviteur de la vérité et de l'humanité, rien de son génie, de ses découvertes, de son caractère, de son patriotisme, de ses services. Pasteur est un de ces hommes rares qui d'em-

blée font faire à leur génération des pas de géant dans la pénétration bienfaisante des mystères les plus reculés de la nature et de la vie. Mais le même regard qui plonge dans les profondeurs de l'infiniment petit s'élève religieusement vers les sublimités de l'infiniment grand, jusqu'à cet Infini incréé et créateur, lequel n'est que le nom scientifique de Dieu.

Qu'il me suffise de rappeler ici, en l'abrégeant, la splendide profession de foi qu'il fit sous la coupole de l'Institut, le 28 avril 1882, dans la séance solennelle de sa réception à l'Académie française; lorsque, répondant à M. Renan, il fit entendre au négateur systématique de tout surnaturel cette leçon de surnaturel, dont peu d'autres ont égalé l'ampleur comme l'autorité. Elle se termine ainsi : « Par la notion de l'infini, le surnaturel est au fond des cœurs. Or, l'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés à son culte, et, sur les dalles de ces temples, vous verrez des hommes agenouillés, prosternés, abîmés dans la pensée de l'Infini. »

Il était un de ces hommes. « La foi pour Pasteur était un flambeau, sa science rayonnait ailleurs », proclamait de lui Joseph Bertrand, secrétaire de l'Académie des Sciences, en s'inclinant devant ce qu'il appelait « son pieux spiritualisme ». Ce spiritualiste était en réalité un grand fidèle, allant jusqu'au bout du *Credo* chrétien et catholique. Les sciences naturelles elles-mêmes, par la constatation de leur impuissance, le ramenaient finalement à la simplicité de la croyance surnaturelle, ainsi qu'il disait : « Quand on a bien étudié, on revient à la foi du paysan

breton. Si j'avais plus étudié encore j'aurais la foi de la paysanne bretonne[1]. »

C'était la traduction familière de ce qu'un jour, 2 mars 1875, il avait proclamé devant la Faculté de Médecine : « En face des grands problèmes (du commencement et de la fin des choses), il n'y a que deux états possibles pour l'esprit : ou la foi à une solution donnée par une *révélation* directe, ou le tourment de l'âme s'exprimant, soit par un silence absolu, soit, ce qui revient au même, par l'aveu de l'impuissance de rien pénétrer à fond. »

Au mois de juillet 1895, l'humble et grand Pasteur expirait à Villeneuve-l'Étang, comme était mort Volta,

1. La croyance de M. Pasteur n'était pas combattive, mais sereine et humble autant que solide et nette. Il avait une délicatesse exquise pour en parler devant des savants de moindre envergure, qui avaient le malheur de ne point la partager.

Ainsi, lisons-nous, un soir — c'était en 1882 — il se rencontrait avec un jeune médecin, le docteur Coudereau, qui s'occupait beaucoup de questions anthropologiques et qui, l'année précédente, avait pris une part active à un congrès international d'athées.

M. Pasteur lui parla de ce congrès et lui demanda s'il était bien sûr que la religion était née de l'ignorance et de la peur ?

« Assurément, répondit le docteur Coudereau, à mesure que l'homme s'instruit et que par la science il se rassure, il cesse d'être religieux.

— Il y a bien à cela quelques exceptions, répliqua M. Pasteur. Il y a encore des hommes qui ont étudié tous les éléments de la vie et pour qui la vie, dans son origine et dans sa destination, resterait un mystère s'ils avaient consenti à ne recevoir d'autres lumières que celles de leur laboratoire. Ceux-là, à mesure que le domaine de leurs connaissances s'est accru, ont senti vibrer plus fortement en eux la fibre religieuse. Dieu leur est apparu au sommet de leurs recherches et ils ont cru.

— Ce qui est inexpliqué aujourd'hui, reprit le jeune docteur, le sera plus tard, et vous-même, cher maître, vous y contribuerez.

— Plus tard, répondit M. Pasteur, ne sera peut-être pas de mon temps. Je puis mourir aujourd'hui, et j'ai besoin de savoir aujourd'hui. *Voilà pourquoi je crois. Je crois veut dire : Je sais.* »

comme étaient morts Ampère, Cauchy, Biot, Dumas, s'unissant aux dernières prières, la main dans la main de sa femme, le crucifix sur les lèvres, ses regards tournés vers le Ciel où l'attendait, j'espère, cette béatitude suprême de laquelle lui-même avait dit : « Heureux celui qui porte en soi son Dieu, idéal de beauté et de bonté, et qui lui obéit. Là est la source vive des grandes pensées et des grandes actions[1] ! ».

Maxime du Camp écrit de lui : « Lorsque je rencontre Pasteur, j'ai envie de me prosterner, et je suis surpris qu'il ne soit pas entouré de l'auréole ». Et M. le professeur Granchet : « Lorsque dans un millier d'années, un médecin parlera aux jeunes générations, de la marche et de l'évolution de la médecine, il citera avant tous les autres ces deux noms immortels : Hippocrate et Pasteur. »

1. M. Pasteur, atteint d'anémie depuis un an, ne se faisait aucune illusion sur la gravité de son état. Se sachant marqué pour une mort prochaine, il s'y prépara religieusement et sans effroi. Un peu de tristesse toutefois se mêlait à sa chrétienne résignation : « Je regrette de mourir, disait-il : j'aurais voulu rendre plus de services à mon pays. »

Quelque temps auparavant, un premier jour de l'an, comme il recevait la visite de toutes les sommités scientifiques accourues chez lui, Mme Pasteur apparait, une dépêche ouverte à la main : « C'est, dit-elle, le Saint Père qui t'envoie sa bénédiction pour l'année qui commence. » Aussitôt, le savant interrompit toute conversation ; et deux larmes coulèrent sur le papier qu'il tenait entre ses mains.

En l'absence du R. P. Boulangin, un savant bénédictin, son confesseur habituel, M. Pasteur fut assisté dans sa crise suprême par M. l'abbé Richard, curé de Garches. Il avait communié peu de temps auparavant. Ne pouvant plus parler, il répondait par signes aux aspirations chrétiennes que lui suggérait le prêtre, baisant le petit crucifix d'ivoire que M. Richard lui avait mis entre les mains. Ces mains ne s'en séparèrent plus, et l'emportèrent dans le cercueil.

En attendant que fût édifié son tombeau à l'Institut Pasteur, son corps demeura quelque temps dans la crypte de Notre-Dame. C'était un lieu de repos duquel il était digne.

Tels furent nos maîtres. N'est-il pas vrai que, portant au front le double rayon de la science et de la foi, ils apparaissent tels que des esprits inspirés d'En-Haut? Et il me vient en pensée, qu'à cause de cela, les temps antiques en eussent fait peut-être des demi-dieux, comme ils firent de leur Prométhée, parce qu'il avait, dit le mythe, dérobé le feu du ciel.

Et encore n'ai-je fait appel qu'aux maîtres des sciences mathématiques, physiques et naturelles. Et encore n'ai-je nommé que les princes, parmi tant d'autres qui leur font cortège dans les mêmes voies, en ce siècle et en ce pays, les Élie de Beaumont, les Boucher de Perthes, les Haüy, les Sainte-Claire Deville, les Leverrier...

Je viens de nommer **Leverrier**, l'astronome de génie duquel Sully Prudhomme écrivait, en apprenant sa mort : « Comment cette mort n'a-t-elle pas été un deuil public? Après Newton, il n'y a pas eu de génie mathématique plus puissant, s'il y en a eu de plus inventif. Son œuvre est colossale, et si haute qu'elle fait pleurer! » — Leverrier regardait au delà. Un jour, après sa découverte de la planète Neptune, Mgr de Coutances lui ayant dit gracieusement : « Cher maître, vous voilà maintenant porté jusqu'aux astres. — Je compte bien, Monseigneur, répondit Leverrier, m'élever plus haut encore ; j'espère aller au ciel. »

A Jean-Baptiste Dumas qui venait de venger la science spiritualiste, à l'Académie française, Leverrier son collègue faisait écho en ces termes, à l'Académie des sciences, 5 juin 1876 : « Durant notre longue entreprise, poursuivie pendant trente-cinq ans, nous avons eu besoin d'être soutenu par le spectacle d'une des plus grandes œuvres de la création, et par la pensée qu'elle affermissait en nous les vérités impérissables

de la philosophie spiritualiste. C'est donc avec émotion que nous avons entendu, dans la dernière séance, notre illustre secrétaire perpétuel affirmer ces grands principes, qui sont la source même de la science la plus pure. Cette haute manifestation restera un honneur et une force pour la science française. Je m'estime heureux que l'occasion se soit présentée de la relever au sein de notre Académie et lui donner une cordiale adhésion. »

Le grand astronome avait fait placer un grand crucifix dans les salles de l'Observatoire. Malade, il se traînait de ses chers instruments à la croix qu'il saluait, en pensant à Celui qu'il retrouverait là-haut dans la gloire. Ce fut le 23 septembre 1877, jour anniversaire de la découverte de sa planète, que celui qu'on a nommé « le géant de l'astronomie moderne » expira pieusement assisté du curé de sa paroisse, comme il l'avait voulu; « car, disait-il, je ne suis pas seulement un catholique, je suis un paroissien ».

Voilà nos hommes, voilà notre école; l'école spiritualiste et chrétienne. Ce fut celle de notre jeunesse, celle de notre âge mûr. Et je lui retrouve dans ma vieillesse des caractères de beauté, de vérité, de sagesse et de grandeur qui me la rendent toujours aimable et chère quand je la considère, mais bien plus aimable encore quand je la compare à une autre. On a pu déjà le voir; nous le reverrons encore.

Elle se continue parmi nous. Je ne puis parler des vivants. Mais je puis saluer, puisque, hélas! nous l'avons perdu, l'homme éminent que l'Académie des Sciences avait appelé à remplacer M. Berthelot au siège de secrétaire perpétuel de la savante compagnie dont

il était la gloire. Or, dans ces derniers temps, M. Albert de Lapparent, ayant été prié de répondre à cette question d'un intérêt toujours vivant : « La foi du savant est-elle une gêne à ses recherches et explorations scientifiques ? » il y fit cette réponse, qui est péremptoire sous sa plume, 15 juin 1906 : « Je tiens à déclarer, non seulement qu'à cet égard ma foi de catholique n'a jamais été une gêne, mais, qu'avec un perpétuel réconfort intellectuel et moral, j'ai recueilli, dans ce milieu chrétien de mon activité, une aide puissante pour remplir ma tâche d'homme de science. »

Puis, aux philosophes qui avaient rêvé d'accabler nos dogmes sous le poids de leurs découvertes, opposant leurs propres aveux d'impuissance et de nescience, M. de Lapparent écrit : « En regard de ces négations où la notion même de la personnalité humaine est menacée de sombrer comme le reste, quelle garantie n'est-ce pas de sentir son effort scientifique abrité sous l'égide de convictions qui interdisent ces défaillances ! Quel avantage, non seulement de garder contact avec le réel, et cela par la grâce du surnaturel ; de conserver la paix de l'intelligence en même temps que celle de l'âme ; enfin de sentir toujours sa raison appuyée sur quelque chose de solide ; ce qui permet de marcher d'un pas confiant, là *où les modernes dilettantes ne peuvent exécuter que des exercices de voltige au milieu des nuages*[1] ! »

1. A. de Lapparent, *La Recherche scientifique et la foi.* Lettre à M. le Directeur de la *Revue pratique d'Apologétique*, t. II, p. 266, n° du 15 juin 1906.

CHAPITRE VI

SCIENCE ET SOPHISME

LA BANQUEROUTE

Notre âge, notre siècle ont donc connu une science très haute, très saine, très sûre, et très libre tout d'abord. Elle montait à Dieu droitement, comme l'effet monte à sa cause, par le chemin frayé de la raison universelle. Cette science s'honore des plus grands noms de notre histoire. Nous les avons salués hier ensemble, mon frère.

Mais il y en a une autre, au nom de laquelle tout est nié de ce que l'humanité avait toujours cru et affirmé. C'est de celle-là que se réclament les mauvais esprits, les mauvaises mœurs et les mauvaises lois. Elle présente quelques noms fameux; les masses les acclament; mais que la société en souffre! « O liberté, liberté! disait Mme Roland en montant à l'échafaud, liberté! que de crimes on commet en ton nom! » Ne puis-je dire de même : « O science, que d'ignorances, de sottises et de malheurs s'abritent aujourd'hui sous ton nom »?

Qu'est-il donc survenu? Et d'où vient cet égarement? D'où est née cette confusion de l'incroyance

avec la science, puisqu'elle ne provient pas de la science elle-même?

Vous le savez, mon frère. Le malheur est qu'une philosophie d'impiété est venue se greffer sur la science contemporaine, comme une plante parasite s'attache à l'arbre qu'elle étreint, qu'elle étouffe, en l'enveloppant de telle sorte qu'elle semble ne faire qu'un avec lui. Il y eut embauchage, exploitation, confiscation de la science par la philosophie. La science apportait et constatait les faits : c'est son domaine propre; la philosophie régnante s'en empara pour les interpréter systématiquement, suivant ses idées préconçues, toutes faites.

Puis, quand elle les eut ainsi sophistiqués, elle les présenta tels quels, à l'appui de sa cause, sous le nom toujours prestigieux de cette science dont elle avait pris le masque : la science laïque, synonyme officiel de la science sans Dieu. Ce dut être la science unique désormais; et, depuis trente années, nous la voyons exploitant despotiquement son monopole, prononçant des oracles, fulminant des excommunications contre toute science adverse, et renversant tous les dogmes pour imposer les siens.

Vous souvenez-vous, mon frère, de la déclaration de guerre qui fut faite au surnaturel divin, dans deux paroles célèbres d'Ernest Renan et de Marcellin Berthelot? Ces deux hommes, par leurs spécialités intellectuelles respectives, me semblent une adéquate représentation de la philosophie et de la science athée de leur temps. Et leurs arrogantes menaces sont bien cette javeline sanglante, que le fécial romain lançait sur le territoire ennemi : Aux armes!

Renan et Berthelot vaticinent à l'envi l'un et l'autre : « Un jour viendra, dit Renan, un jour viendra où l'humanité ne croira plus; *elle saura.* Elle saura le monde métaphysique et moral, comme elle sait déjà le monde physique. Et, pour moi, je ne connais qu'un seul résultat à la science, c'est de résoudre l'énigme du monde, d'expliquer l'homme à lui-même, et de lui donner, au nom de la seule autorité, qui est la nature humaine tout entière, le symbole que les religions lui donnaient tout fait, et qu'il ne peut plus accepter. »

Ce qu'ils ont expliqué, nous ne tarderons pas à le voir. Mais déjà qui donc, au commencement du monde, avait fait une promesse semblable à la jeune humanité : *Eritis scientes?* De l'avoir écouté ne nous a pas porté bonheur.

Marcellin Berthelot, reprenant le même thème, formule ainsi l'hommage-lige de la science à la philosophie régnante. Les termes en sont stupéfiants : « Le monde est aujourd'hui sans mystère! La conception rationnelle prétend *tout* éclairer, *tout* comprendre, donner une explication *scientifique de toutes* choses, étendre son déterminisme fatal jusqu'au monde moral, et *renverser sans retour la notion du miracle et du surnaturel.* »

Est-ce un programme scientifique sérieux que ce boniment, ou n'est-ce pas plutôt une bravade, une provocation et un défi? C'est bien la guerre, mon frère. Renverser Dieu, quelle victoire! Remplacer Dieu, quel avenir!

La science en accepta l'entreprise, aux ordres de la libre pensée. Celle-ci s'en réserva la direction su-

prême, avec les conclusions. C'est l'athéisme qu'elle professe; c'est donc à l'athéisme que la science devra conduire obligatoirement. Pour elle, tout sera matière à cette déduction, tout sera prémisses à cette conclusion, tout devra céder à cette préoccupation. La science n'est que le prétexte; le nom de science est le drapeau; la victoire à remporter, c'est la déchéance et le détrônement de Dieu; et, pour ces savants étranges, la science ne sera vérité qu'autant qu'elle sera la négation de la divinité. Si bien, qu'en somme, la science pratiquement comprise ne sera plus que l'art de se passer de Dieu.

Mais cela est-ce de la science encore? Assurément non, mon frère. Non. Cela n'est pas l'œuvre de la science qui n'est plus l'œuvre de la calme raison, mais uniquement celle de la prévention et de la passion; j'ajoute : de la passion la plus troublante et la plus aveuglante de toutes, la haine de Dieu. C'est le triomphe de l'apriorisme, comme se nomme l'invincible parti pris au service du préjugé irréductible. Or, entre les genres de sophismes, il n'en est pas de plus antiphilosophique et antiscientifique que celui-là. Ainsi Bossuet l'a-t-il formulé, dans cette maxime que M. Pasteur se plaisait à rappeler à ses disciples : « Le « plus grand dérèglement de l'esprit est de croire « d'avance les choses parce qu'on veut qu'elles soient. » En constituant dans le jugement un vice rédhibitoire, cette prévention disqualifie absolument le juge. Il a le bandeau sur les yeux, il a la chaîne au pied. En dépit de son nom, et quoiqu'elle prétende, la libre

pensée n'est donc pas libre : elle traîne cette chaîne.

Allons au fond : la prévention de laquelle procède ce « grand dérèglement de l'esprit », ne procéderait-elle pas souvent elle-même d'un dérèglement d'autre genre? Ah! mon frère, Dieu me garde de généraliser ici une imputation qui, même portée contre plusieurs docteurs de l'irréligion, serait peut-être une calomnie! Mais, d'autre part, le plus grand nombre de ces négateurs du divin a-t-il assis sa vie morale sur les hauteurs sereines et pures où s'élèvent les temples de la sagesse? Sans doute Augustin Cochin savait ce qu'il disait quand il écrivait ces lignes : « Ne prononcez pas à leur sujet le mot *austère :* à peine convient-il à deux ou trois d'entre eux, alchimistes de la négation, enfoncés dans leurs recherches, tout entiers à ces labeurs souterrains, attristés des ruines qu'ils font, des amputations qu'ils opèrent. Mais la plupart ne replient leurs ailes que pour poser leurs pattes à terre. Niant provisoirement ce qui les gêne, et déliés par principe philosophique de tout devoir qui les oblige, pratiquement ils savent bien glisser de leurs abstractions austères dans de moins austères distractions. »

Qui ne sait cela? Qui ne voit cela? Mon frère, je puis témoigner que souvent j'eus l'occasion de toucher le fond de plus d'une de ces doctes intelligences rongées, dévastées par la théophobie. J'y ai cherché la place du microbe de l'athéisme. Ce n'est pas dans la tête, dans le cerveau, que je l'ai trouvé : c'est dans la conscience, dans le cœur, dans les sens : il était là.

Or, c'est par là aussi, et non pas certes par la porte des théories scientifiques, que les maîtres de l'École

moderne sont entrés dans l'âme du peuple, pour y renverser l'autel du Dieu trois fois saint. Lui, ce peuple, n'entend absolument rien aux arcanes de la science. Mais ce à quoi il aspire par ses côtés bas et ses parties folles, c'est la liberté chérie, l'émancipation morale, la convoitise sans frein et la jouissance sans mesure. Que si, par-dessus tout cela, ils voient arborer et flotter au vent de la vogue générale le panache de la science, c'est alors que la tête de ces pauvres grands enfants n'y tient plus : « Vive la science! Aujourd'hui le peuple est instruit, il sait à quoi s'en tenir. » Et c'est, hélas! contre le ciel que cette tête se dresse.

Voyez-les, quand, de dix ans en dix ans, au-dessus du vaste panorama de l'Exposition internationale édifiée par eux, meublée, étincelante des ouvrages de leurs mains, ces masses ouvrières contemplent la Tour Eiffel qu'elles ont su faire monter plus haut que les tours de Notre-Dame! Que voulez-vous que leur paraisse, à côté d'elle, l'humble clocher de leur petite église? « La science! » s'écrient les frères et amis, en entrechoquant leurs verres. Que si, près de là, quelque charlatan en habit vert vient leur clamer triomphant : « Le monde est sans mystère! » ces simples, hélas! sont bien près de le croire. Que s'ils l'entendent ajouter : « La conception rationnelle — la nôtre — prétend tout éclairer, tout comprendre, donner une explication scientifique de toutes choses, étendre son déterminisme fatal jusqu'au monde moral, et renverser sans retour la notion du miracle et du surnaturel »; ils ouvrent de grands yeux devant ces grands mots : « La science c'est peut-être cela? Elle fera peut-être cela? » Et c'est en l'honneur de la science qu'ils s'en iront tout à l'heure chantant, rica-

nant, insultant au prêtre qui passe, à la cloche qui tinte, à la croix du chemin, à la robe blanche de l'enfant de la première communion!

Mon cœur est rempli d'amertume, mon frère. On a trompé ce cher peuple, dont je suis. On lui a versé une soi-disant science capiteuse qui l'a exalté jusqu'au délire, qui l'a enivré jusqu'à l'abrutissement. Et le voici qui, plus ignorant que jamais, ne sait plus rien de lui-même, rien de son devoir et de sa vie. Il ne sait plus le respect, l'honneur, la bonté, la dignité, la pitié, la joie. Il ne sait plus ni ce qu'il est, ni d'où il vient, ni où il va. Il a tout désappris à cette nouvelle école, même le nom du Père qui l'appelle et de la patrie qui l'attend... Et cependant, ô Maître, n'est-ce pas pour lui que vous avez dit l'adorable parole : « Toute la science de la vie est là : Vous « connaître, vrai Dieu; et le Fils que vous nous avez « envoyé, Jésus! »

***

Venons aux faits. En réalité, qu'est-il arrivé de la mirifique promesse de tout expliquer scientifiquement, en dehors et à l'encontre du divin et du surnaturel? A commencer par le monde physique, où en sommes-nous aujourd'hui de cet effort de science et de ses résultats? Je vous convie à le contempler avec moi, mon frère.

L'œuvre de la science, dans notre siècle, fut assurément énorme; et ce n'est pas moi qui lui ménagerai mon admiration. Je ne suis pas un diplômé de la science, mais j'en suis un curieux, et d'instinct j'en serais un dévot. Le temps dont je fus aura vu le monde

entier revisé par le menu et soumis au contrôle austère de l'expérience. « Petit et faible en face de la création immense, éphémère en face du temps que rien ne mesure, l'homme, ne se laissant rebuter ni par l'infirmité de ses instruments, ni par l'étendue de sa tâche, allant de ce qui est près et connu vers ce qui est loin et inconnu, a parcouru par ce chemin des distances prodigieuses. Il fit de merveilleuses trouvailles; trouvailles et découvertes géologiques, géographiques, astronomiques, physiques, chimiques, biologiques, historiques, etc. » Et à mon admiration se joint ma reconnaissance pour les applications que la même science a faites de ces découvertes au bien de l'humanité et à l'avancement de la civilisation.

C'était bien, mais ce n'était pas pour ce bien que la science moderne était gagée par la philosophie. Ce que celle-ci attendait d'elle, c'est que premièrement ces découvertes donnassent un démenti à la parole de Dieu; et de plus que, par une manière à elle d'expliquer les choses, elles fournissent d'apparentes raisons et des moyens quelconques de se passer de Dieu.

La tâche n'était pas facile. Ce Dieu, cet Être nécessaire dont il fallait se passer, se représentait toujours dans le mystère des causes, comme cause première, au fond et au bout de tout, de l'infiniment petit comme de l'infiniment grand. Il y avait des moments où la causalité, c'est-à-dire la relation de l'effet à sa cause, éclatait en de tels traits de lumière que l'esprit stupéfait, inquiet, se surprenait acculé à ce que Lucrèce, l'athée, appelle *vis abdita quædam,* à ce que Claude Bernard, l'obstiné déterministe pourtant, appelle « l'idée directrice des forces ». Mais cette force

cachée, c'est la Toute-Puissance créatrice de Dieu; mais cette idée directrice, c'est celle de l'Intelligence de Dieu! — Non, non : nous ignorons Dieu ; cherchez-nous d'autres causes. Elles seront toutes réputées scientifiques, pourvu que vous n'y mêliez pas cette théologie abhorrée.

La tâche n'était pas facile, venons-nous de dire. Sur toute sa route, depuis quatre siècles jusqu'à nos jours, la science entendait passer à côté d'elle, chanter à côté d'elle, des voix autorisées, convaincues, qui, enthousiastes, célébraient, glorifiaient l'Auteur de l'univers : *Consideravi opus tuum, Deus, et expavi!* Et ces voix étaient les voix les plus hautes qui se soient fait entendre à ces siècles, et ces noms étaient les plus grands noms de la société des esprits. Ne la conviaient-ils pas unanimement à se joindre à leur chœur pour remercier le Dieu des sciences et des savants[1]? — Non, non, fermez votre oreille à ces vieilles chansons. Comment ces maîtres chanteurs seraient-ils des savants, eux qui furent des croyants? Ils ne comptent plus aujourd'hui : la science date de nous : la science, c'est nous!

Mais encore une fois, la chose n'était pas facile. Parfois la science se trouva passer si près de ce Dieu qu'il lui fallut faire un grand détour pour ne pas se trouver face à face avec lui. La thèse, ou mieux l'hypothèse, qui lui est aujourd'hui la plus chère, est

1. Un savant docteur allemand, Dennert, a recherché quelles étaient les croyances religieuses de trois cents savants ès sciences naturelles, parmi les plus marquants depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. En résumé, sur ces 300 hommes de science, il en a trouvé 38 dont les sentiments lui sont restés ignorés, 20 qui furent indifférents ou bien libres penseurs; et 242 qui furent nettement et publiquement croyants, soit une proportion de 6 % d'indifférents et de 82 % de croyants.

celle de l'unité : unité de l'univers formant un seul tout, obéissant aux mêmes lois, ou mieux à la même loi fondamentale commune. Tout le monde organique et inorganique est issu de la même force première, de laquelle tous les phénomènes, soit physiques, soit psychiques, ne sont que les diverses manifestations sous des expressions idéales abstraites. Vous avez reconnu le Monisme, mon frère. Je ne serais pas effrayé de son principe, dégagé d'un matérialisme grossier. La reconnaissance de l'unité dans l'œuvre universelle, et de l'enchaînement ordonné des effets à un Principe unique et à une Cause première, n'est-elle pas une disposition intellectuelle toute religieuse ? L'unité, la simplicité ne sont-elles pas pour nous des attributs essentiels de la divinité ? Et l'application qui en est faite aux lois de l'univers n'est-elle pas la signature de l'Ouvrier suprême sur son ouvrage, sa marque de fabrique, allais-je dire ? La nature est une parce que Dieu est un...

— Non, non, se récrie aussitôt le monisme athée. Pour nous, nous Spinoza, nous Hegel, nous Haeckel, nous Taine, nous Guyau, cette unité de principe et de loi ne démontre que l'unité consubstantielle de tout l'être. Et voilà que, faisant violence à la tradition, la philosophie de l'unité, au lieu de conclure logiquement et loyalement au monothéisme, son vrai terme, aboutit par un paralogisme flagrant à l'inintelligible panthéisme.

Le monisme est large, mais il est vide ; et ses insolentes constructions philosophiques sont des tours de Babel, qui n'atteindront pas jusqu'au ciel pour y détrôner Celui qui s'est appelé l'A et l'Ω, le Principe et la Fin. Seulement, par ces subterfuges de la Sophis-

tique, l'école s'imagina avoir trouvé le moyen d'échapper à l'intervention du divin. Et, pour elle, plutôt le dieu Pan que notre grand Dieu vivant! O aveuglement! ô passion! ô folie!

*
* *

Mais avançons, mon frère. Ce n'est plus seulement du monde physique, c'est du monde moral qu'on nous a promis l'explication rationnelle, scientifique, en dehors du créationisme divin, et à l'encontre de la « notion du miracle et du surnaturel ». C'est jusque-là, vous vous en souvenez, jusqu'à l'homme, que devra s'étendre le déterminisme fatal des lois nécessitantes, celles de la matière : la matière qu'il est, cet homme, de laquelle il vient, à laquelle il devra retourner tout entier. Le monde moral donc, l'homme, sa nature, son origine, son âme, sa pensée, sa conscience, sa liberté, son devoir, et sa destinée : c'est tout cela que la conception rationnelle du monde commande impatiemment à la science sa servante d'éclairer, de comprendre, d'expliquer, ou pour parler franc, de matérialiser. Que tarde-t-elle à le faire?

La science se remit à l'œuvre; œuvre servile, je veux dire œuvre d'esclave, si jamais il en fut. Je me la représente telle que Samson, trahi et vendu par Dalila, les yeux crevés, et enchaînée elle aussi à sa tyrannique idée, tournant sa meule pour le compte et pour le plaisir des Philistins. Que n'a-t-elle pas tenté pour découvrir, aux dernières limites de l'être, une molécule de vie dont la philosophie ferait l'embryon incréé de l'humanité primitive? Elle a interrogé tous les règnes de la nature. Elle a fouillé les entrailles de

la terre et le fond vivant des mers. Elle s'est penchée sur les rudiments les plus infimes et les plus informes de la matière organique, pour y trouver un germe de putréfaction qui vint prendre audacieusement la place de l'Auteur de la vie... Même il y eut certains moments où l'athéisme impatient put croire qu'enfin la science allait le satisfaire. Le sphinx allait dire le mot de l'énigme du monde. La réponse désirée, attendue, va se faire entendre : Silence!... Mais non, le sphinx ne disait rien, ou il disait autre chose.

Connaissez-vous le conte allégorique de Léopardi, *Les momies de Ruysch?* Reposons-nous, s'il vous plaît, un instant à le relire, mon frère.

Ruysch, le grand anatomiste danois, est réveillé, une nuit, par la saturnale d'une sarabande menée par les momies collectionnées dans son laboratoire. Elles se sont remises à vivre, et elles dansent en chantant un hymne à leur grande patronne, la mort. L'illustre savant, les apercevant à travers les fentes de sa porte, en a un moment de sueur froide, malgré sa philosophie. Il entre pourtant : — « Mes enfants, à quel jeu jouez-vous? Quel est ce tintamarre? Ne vous souvenez-vous plus que vous êtes des morts? » — Et l'un de ces morts lui apprend que ce réveillon ne tire pas à conséquence ; que c'est la célébration de la première nuit de la grande année mathématique qui s'ouvre en ce moment, et que les morts n'en ont plus de ce rare sabbat périodique que pour un quart d'heure. Ruysch en profite pour les interroger sur les choses de l'autre monde, que les morts doivent mieux savoir que les vivants. Mais le quart d'heure est bientôt passé; et c'est lorsque, pressées de questions, les momies vont prononcer le mot fatidique de l'énigme

qu'on entend sonner un coup... C'est l'heure de la retraite; c'est la fin. Tout se tait et disparaît.

Que de fois, au cours de ce siècle, n'avons-nous pas vu nos philosophes de l'athéisme procéder, eux aussi, à des évocations desquelles ils attendaient la révélation du mystère du monde et de la vie? Et, à chaque fois, c'était au moment même où ils la croyaient tenir qu'elle se dérobait sans retour.

Faut-il vous en remémorer quelques épisodes fameux?

*
* *

Nous eûmes la longue affaire des générations spontanées. Telle qu'elle était engagée et déjà préjugée par un savant professeur de zoologie, elle devait faire mentir la Révélation, et finalement amener la révocation, faute d'emploi, du Dieu créateur du monde. Haeckel avait posé carrément la question sous la forme de cette inéluctable alternative : « Admettre autre chose que la génération spontanée pour la production de la vie, c'est admettre le surnaturel : *tertium non datur.* » — Or, vous vous rappelez la mémorable séance où, après des expériences réitérées de M. Pasteur, contradictoirement à celles de M. Pouchet, la Commission de l'Académie des Sciences prononça son verdict, en ces termes : « Les êtres organisés, dans l'état actuel de notre globe, reçoivent « toujours la vie de corps déjà vivants; et, grands, « ou petits, ne naissent pas sans avoir des ancêtres. » C'était l'axiome de Cuvier : « La vie ne naît que de la vie. » — « Les expériences de M. Pasteur sont décisives : ce n'est pas comprendre la question que

d'en douter encore », écrivait M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Et Claude Bernard, dans un rapport sur la physiologie générale : « La conception de M. Pouchet me paraît tout à fait inadmissible, même comme hypothèse, etc. » Voilà la science haute, la science libre.

L'autre, la science athée, dut avouer sa défaite. M. Wirchow écrit (*Revue scientifique,* 8 décembre 1877) : « A parler franchement, nous savants (matérialistes), nous aurions une petite préférence pour la génération spontanée. Ah! si une démonstration quelconque pouvait surgir! Mais nous n'en avons aucune preuve ; personne n'a vu une production spontanée de matière organique. Ce ne sont pas les théologiens, ce sont les savants qui la repoussent. »

L'homme-singe eut aussi ses glorieuses journées. « L'homme, ce Dieu tombé qui se souvient des cieux » fut déclaré l'arrière-petit-fils du gorille et de l'orang-outang. C'était un bon tour joué à ce vieux Dieu créateur qui prétendait à l'honneur d'avoir fait l'homme à son image et ressemblance ! Mais le malheur voulut qu'on n'arrivât jamais, quelque effort que l'on fît, à établir scientifiquement notre origine simiesque. Il y avait toujours des hiatus béants dans nos quartiers de noblesse. Le promoteur même de ce processus de l'espèce, le Dr Wirchow, fut un des premiers à lâcher son précédent enseignement et son école sur ce point. En 1892, je lisais dans la *Revue scientifique*, 5 novembre : « Le célèbre recteur de l'Université de Berlin, contraint par l'évidence, vient de proclamer l'inanité de la fiction du proanthropos par la déclaration suivante, faite au Congrès préhistorique de Moscou : « Dans la question de

« l'homme-singe, nous sommes repoussés sur toute « la ligne. Toutes les recherches, poursuivies dans le « but de trouver la continuité dans le développement « progressif, ont été sans résultat. Il n'existe pas de « *proanthropos*. Il n'existe pas d'homme-singe. Le « chaînon intermédiaire demeure un fantôme [1]. »

A l'appui de la thèse anticréationiste, la science était en quête d'un spécimen de matière offrant les symptômes de la première apparition de la vie spontanée sur le globe. En 1868, Huxley crut avoir trouvé cette pièce à conviction, dans une certaine substance marine gélatineuse, amorphe, qu'il baptisa d'un nom suggestif, à faire rêver : *Bathybios* (profondeurs de la vie). On applaudit : c'était cela! Or, onze ans après, dans un Congrès de savants de l'Association Britannique, le président ayant cru bien faire de saluer dans Huxley l'incomparable révélateur du point initial de la vie, Huxley y répondit par un geste et un sourire de déni. Puis, se levant, il invita la docte assemblée à rire comme lui, fût-ce même de lui. Et, s'exécutant de bonne grâce, il déclara que finalement lui-même avait reconnu que son *Bathybios* n'était qu'un précipité de sulfate de chaux, quelque détritus de goudron conglutiné, provenant probablement de la coque des navires qui naviguaient

1. Je rougis de devoir relever les supercheries embryologiques que récemment Haeckel était acculé à reconnaître. Pressé par le Dr Brass, il dut avouer dans le *Berlin Volks-Zeitung* du 29 décembre 1908, qu' « une partie de ses dessins embryogéniques étaient réellement falsifiés ». Il avait, par exemple, placé une tête d'homme sur un embryon de singe, ajouté onze vertèbres à un embryon humain. Il déclara néanmoins, en quittant sa chaire d'Iéna, qu'il avait conscience d'avoir consacré sa vie « au service de la vérité »! Cf. *Revue pratique d'apologétique*, 15 nov. 1909, p. 276 et seq.

dans ces eaux... Le *protoplasma* est encore à trouver aujourd'hui.

Mais voici bien autre chose. Nous lisons que les sciences physiques sont à la veille de se voir entièrement révolutionnées! De récentes et radicales théories sur la nature même de la matière et ses propriétés, l'atome et ses énergies, la radiation des corps, les fluides impondérables, etc., sont en train de renverser de fond en comble les bases de la physique et de la chimie d'hier, déjà vieille aujourd'hui. Marcellin Berthelot, lui-même, a assez vécu pour assister à la découverte du radium, laquelle renversait les principes posés par lui comme définitifs; ainsi qu'aux théories dissidentes de M. Gustave Le Bon touchant l'*Évolution des forces*. C'était l'ébranlement de sa fondamentale distinction du pondérable et de l'impondérable, sur laquelle le matérialisme contemporain a bâti son Église. Mais Berthelot était à l'âge où l'on ne revise plus ses illusions.

De ses agressives provocations, de son programme orgueilleux, que reste-t-il debout aujourd'hui? Le monde est-il sans mystère? La science a-t-elle tout éclairci, tout compris, tout expliqué? Le monde moral est-il asservi au déterminisme? La notion du surnaturel est-elle abolie? La science nous a beaucoup appris du monde physique, il est vrai, mais du monde moral, de l'homme, son principe, sa nature, sa fin, ses devoirs, quoi?

Le jour où M. Brunetière, on se le rappelle, s'avisa de demander ses comptes à la science négative sur ce grave chapitre de ses engagements, il n'y trouva au total qu'un déficit colossal, au bas duquel il écrivit

ce mot qui fit éclater contre lui la tempête que l'on sait : *Banqueroute !*

Serait-il vrai aussi que le doute a pénétré jusque dans le domaine de l'absolu, celui des sciences *exactes,* et que les mathématiques, la géométrie elle-même, « n'offrirait en définitive, jusque dans ses axiomes, que des formules *conventionnelles,* ou tout au plus des *hypothèses sans valeur objective quelconque* »? C'est un mathématicien transcendant, M. Henri Poincaré, qui le déclare, qui l'écrit dans un livre profond ; *La Science et l'hypothèse.* Je ne m'en fais pas juge.

Mais j'ai bien le droit de me demander : si vraiment telle est la science, ses incertitudes, et la fragilité de ses assertions, est-ce bien l'heure pour le savant de proclamer le dogme de son infaillibilité, et d'écraser la religion de l'absolutisme de sa souveraineté?

C'est la moralité qu'en tirait, à l'adresse et à l'usage des pauvres docteurs actuels de l'École laïque, l'orateur qui, le 3 février 1909, recevant M. Poincaré à l'Académie française, l'interpellait en ces termes : « Ah! Monsieur, comme par cette franche assertion de vos doutes, vous faites sauter les chapelles autour desquelles s'attroupent, pour célébrer les mystères d'une prétendue religion de la science, les foules rationalistes et libérées qui, par un certificat d'études primaires, ont acquis le droit de ne croire à rien! Quel massacre vous faites de ces démonstrations, de ces définitions, où vous ne voyez que des formules conventionnelles et des hypothèses provisoires... Qu'en reste-t-il après cela? Rien, ou presque rien. Et

les plus précieuses idoles de la religion primaire s'en vont, dans les cieux dépeuplés, rejoindre les astres éteints. » (*M. Frédéric Masson.*)

*
* *

Que la science soit donc modeste : ce sera ma première conclusion.

Un de ses docteurs lui en donne le conseil, dans ces lignes : « L'heure de l'affirmation scientifique n'a pas sonné, écrivait naguère M. de Varigny, rédacteur scientifique du *Temps*. Il est même permis de demander si elle sonnera jamais. La science est surtout faite de petits jugements provisoires; et le point d'interrogation est le seul signe de ponctuation qu'elle préférera, si elle est sage. »

Et puis secondement, que la science théiste et chrétienne se rassure : c'est mon autre conclusion. Je l'emprunte à un maître. Dans les derniers mois du siècle qui vient de finir, M. Albert de Lapparent, le successeur de Berthelot au siège de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, établissant le bilan comparatif de la croyance et de l'incroyance, le fermait sur ces lignes : « Après cent ans d'efforts pour tout expliquer en dehors ou à l'encontre de nos croyances, la science libre de préjugés, dégagée de tout apriorisme, et fidèle à sa calme méthode d'observation, en est arrivée à des propositions dont l'énoncé diffère à peine de celui de nos vieux dogmes. Ne craignons donc pas de l'affirmer hautement : Cette fin de siècle est bonne pour les hommes de croyance et surtout pour les catholiques. La puissance qui devait les exterminer a grandi sans doute; mais la lu-

mière qu'elle a fait luire n'a pas eu d'autre effet que d'accentuer l'extrême complication de tous les problèmes. D'ailleurs, il faut qu'on le sache : ce n'est pas contre nous que la science a tourné ses armes; et les plus meurtris sont ceux dont elle n'a pas voulu servir les passions haineuses. L'application des procédés de la science pure a suffi pour condamner nombre des assertions de nos adversaires. Seuls, nos principes à nous restent debout, en face d'un monde qui peut s'obstiner à les méconnaître, mais qui ne trouvera ni la vérité, ni le salut en dehors de leur application. »

Je m'arrête, mon frère. De même que j'avais dit précédemment que le progrès scientifique et industriel est bon, mais que c'est l'emploi qu'on en a fait qui est mauvais, ainsi j'ai voulu dire ici : La science est bonne, aimons la science; mais ce qui est mauvais, c'est la philosophie athée que l'on veut indûment et perfidement en déduire. Sortons donc de cette indivision : « Rompons, rompons tout pacte avec l'impiété ! »

N'ai-je pas dit aussi, plus haut, qu'à ses maîtres je trouve moins d'élévation de génie et de cœur? Ils n'ont pas l'étoile au front, ni les grandes ailes. De plus, ils sont incertains, et finalement peu sûrs d'eux-mêmes et de leurs dires, desquels plusieurs se sont dédits, mieux instruits et plus sages. Or, en est-il de même parmi nous? Quels sont ceux de nos maîtres, de nos génies chrétiens, qui ont été vus se repentant de l'être, en avançant dans la science et dans la vie?

Que Dieu soit donc loué! L'École de laquelle fut

notre jeunesse, sera, jusqu'à la fin, celle de notre vieillesse. Entre le matérialisme de l'une et le spiritualisme de l'autre, l'élévation de l'une et la dépression de l'autre, la sérénité de l'une et l'inquiétude de l'autre, le choix ne peut être douteux. Et, au terme de ma carrière, comme Mgr d'Hulst, en 1885, aux trois quarts de la sienne trop courte, dans la même paix que lui, mais sans pouvoir m'autoriser des mêmes lectures savantes, je suis heureux de dire, moi aussi, à mes nombreux et chers fils :

« Mon enfant, il y a vingt-six ans aujourd'hui, — je dirais, moi, il y a cinquante ans passés, — que j'ai commencé à remuer ces questions. J'y ai pensé, je puis dire sans cesse. J'ai lu tout ce qu'ont écrit d'important là-dessus les plus habiles et les plus forts entre les athées, les positivistes, les panthéistes de toute nuance; et je puis vous assurer que tout cela m'a confirmé dans ma foi en Dieu absolu, personnel et créateur, auquel croyait votre père... Nous tenons le bon bout. » (*Lettres de Direction de Mgr d'Hulst*, 16 oct. 1885, p. 122; et p. 167.)



CHAPITRE VII

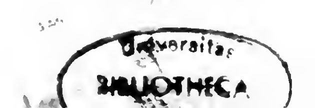
DIEU PARTOUT

LE MONDE ET L'AME

Banks, le Humboldt de l'Angleterre, interrogé par le roi Georges sur ce qu'il avait vu de plus beau dans son voyage autour du monde : « C'est le Maître du monde! » répondit-il. Ainsi répond le vieillard, au terme du grand voyage de la vie : « Maintenant, je vois Dieu partout, » redisait Volta dans ses dernières années.

Il est partout dans l'univers, partout dans l'humanité, partout en moi et dans chacune des âmes sœurs de la mienne. Partout comme cause et auteur; partout comme règle et législateur; partout comme exemplaire et idéal supérieur. C'est l'océan; il enveloppe toute terre, il baigne tout rivage; et, quel que soit le courant d'idées sur lequel s'embarque ma pensée, c'est à lui que tout aboutit, en lui que tout se termine.

J'ai regardé l'étoile qui brille au firmament. A la voix divine qui l'appelait des profondeurs des cieux, elle répondait : « Me voici! et elle lui faisait hommage de sa douce clarté », comme dit le prophète.



J'ai regardé le ver luisant qui se cachait sous le brin d'herbe, dans la nuit; et j'ai entendu sortir de là une humble parole qui disait : « C'est pour le Très-Haut que je luis. »

L'infiniment petit prononce le même nom que l'infiniment grand : la fleur du blé si fine n'est-elle pas faite de la même main qui a dessiné le feuillage du palmier?

C'est donc sur toutes ses gammes et avec tous ses jeux que l'orgue de la création chante ce nom divin. Mais à ce chant de la nature que de strophes nouvelles la science n'a-t-elle pas apportées aujourd'hui, à l'honneur du Créateur, dans de nouvelles et merveilleuses manifestations de ses attributs dans ses œuvres! C'est la joie de mon esprit de le reconnaître ainsi plus grand, plus adorable que jamais, comme c'est aujourd'hui pour mon âme une suprême douceur de le sentir plus présent, plus intime à ma vie, à mon cœur. Telle est, pour notre siècle de progrès et de science, l'éclatante révélation de la divinité, s'il sait ouvrir les yeux. Telle est pour ma vieillesse l'ineffable conversation qui en console et réjouit les heures sombres. Aux aveugles et aux ingrats, disons-en la lumière, et goûtons-en entre nous l'allégresse et le charme, mon frère.

N'est-il pas vrai d'abord que, de nos jours, la connaissance plus approfondie de l'Univers nous met plus que jamais en présence d'un Auteur plus puissant, plus sage, plus grand, plus divin enfin qu'il n'était connu de nos pères?

Je souris quand je me rappelle ce qu'enseignaient sur la formation du monde et du firmament en particulier les cosmogonies enfantines de la Grèce civi-

lisée : le globe roulant dans l'espace sur des rainures invisibles, les astres piqués comme des clous d'or sur une tapisserie d'azur, ou des flambeaux suspendus à la voûte des célestes palais. Et la grande nébuleuse stellaire : la voie lactée! Cependant déjà, pendant ce temps-là, Pythagore prêtait l'oreille à l'harmonie des sphères qui lui apportait le nom de Dieu. Et Platon ne disait-il pas que Dieu était géomètre?

C'est une bien autre géométrie que nous devions connaître; c'est une bien autre musique que nous devions entendre. « Sais-tu le chemin de la lumière, demande le Seigneur à Job, et l'étendue de son parcours jusqu'à nous? As-tu mesuré la dimension de la terre et l'ordonnance des cieux? Où étais-tu quand je leur donnais leur mesure et leur place, quand j'assignais à la mer son lit et ses limites; et quand je faisais se lever les astres au soir des premiers jours? Si tu le sais, dis-le moi. »

— Eh bien oui, Seigneur, pourrions-nous répondre présentement à ce défi, nous savons quelque chose de ces secrets d'autrefois. Nous savons aujourd'hui que la lumière parcourt 77.000 lieues dans une seconde, et qu'elle nous arrive, en 8 minutes 16 secondes, du soleil qui est à 38 millions 230.000 lieues de notre terre. Nous savons, Seigneur, que la terre tourne à 500 lieues par heure, 30.000 mètres par minute, quatre-vingts fois plus rapide qu'un boulet de canon. Nous savons que d'ailleurs tout est en mouvement et en travail continu dans ce vaste univers, comme dans un atelier mécanique actionné par une force invisible, une main qui ne connaît pas de repos : *Pater meus semper operatur*, dit le Seigneur.

Voilà l'univers d'aujourd'hui : abîme incommensurable où s'entraînent entre eux des mondes qui roulent en un calme silence : ce silence qui glaçait d'épouvante la pensée de Pascal. « Silence partout, mouvement partout, grandeur de tout, ordre de tout, simplicité et unité, aisance et harmonie de tout. Et, dans ce mouvement de tout, pas une vibration d'atome, pas un battement d'aile d'insecte sur un seul point de ces mondes, qui n'ait sa répercussion sur l'immensité tout entière. »

Immensité, simplicité, unité, harmonie et vie : comme tout cela vous ressemble, ô mon Dieu!

Je me souviens du jour où le *Cosmos* d'Alexandre de Humboldt, qui venait d'être publié et traduit, 1860, me tomba sous les yeux. Ce me fut un tel ravissement d'admiration que je ne pouvais les en détacher. On m'en fit le reproche... Et pourtant c'était une lecture profondément religieuse que celle-là!

*
* *

Numera stellas, si potes, dit le Seigneur à son serviteur Abraham ; « compte les étoiles si tu peux ». Elles sont les lettres du nom de Dieu. Longtemps on ne fit que l'épeler. « Les anciens, écrit Malebranche, *Entretiens sur la métaphysique et la Religion,* les anciens croyaient s'avancer beaucoup en disant que le soleil était aussi grand que le Péloponèse ; et voici qu'aujourd'hui les savants le déclarent un million plus grand que la terre. Ils comptaient au total 1.022 étoiles, aujourd'hui la science désespère de les nombrer. » Il y a trente ans, le catalogue de Bonner, publié de 1859 à 1886, portait le nombre

des étoiles à 457.847. A l'heure présente, la photographie en révèle plus de 400 millions. Dans cette immensité qu'est-ce que la terre, notre terre? Un grain de poussière qu'emporte dans son orbite notre soleil à nous, emporté lui-même par d'autres systèmes de soleils, flottes sans nombre, naviguant de concert sur un océan dont jamais la pensée ne connaîtra les rivages, et qui ensemble s'enfuient vers des buts mystérieux qui reculent toujours.

Quel spectacle! Et comment penser à le traduire,
Quand c'est à peine, hélas! si nous pouvons le lire,
Ce livre où chaque page inscrit en traits de feu :
« Impuissance de l'homme, et puissance de Dieu! »

Puissance de Dieu, viens-je de dire? mais aussi infinie sagesse et souveraine intelligence de Dieu. une révélation plus profonde nous en est faite, non plus par le spectacle extérieur du monde, mais par la pénétration interne des lois qui le régissent et qui ont présidé à sa formation. Car c'est de nos jours plus que jamais que, nous introduisant, pour ainsi dire, dans son laboratoire, nous initiant à ses calculs, nous déroulant son plan général, Dieu a livré à notre admiration les plus intimes secrets non seulement du gouvernement de l'univers, mais de sa fabrication et constitution. Grâce à la science moderne, nous assistons à la formation de notre système planétaire; nous déterminons les mouvements et la figure des corps célestes, nous en analysons la composition, nous en pesons la densité, nous en mesurons les distances respectives. Le spectroscope est venu à l'aide de la photographie, comme la photographie était

venue à l'aide du télescope. Il y a aujourd'hui non plus seulement la géométrie et la mécanique céleste, mais la physique céleste, la chimie céleste, toutes les sciences n'en faisant qu'une de laquelle les lois sont applicables à l'œuvre tout entière de celui qui est le « Créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles », dit le *Credo*.

« Créateur du ciel et de la terre », répond en effet M. Faye, le grand géomètre, directeur de l'Observatoire de Paris. Il avait repris les calculs astronomiques de Laplace ; et il en avait corrigé les erreurs et complété le système. Mais la plus grande erreur de Laplace avait été l'oubli coupable que sa *Mécanique céleste* avait fait du Mécanicien suprême. M. Faye, lui, comme Tycho-Brahé, comme Kepler, comme Newton, comme Galilée, s'incline devant le Créateur. Et c'est une sorte d'amende honorable de la science mieux informée que cette dernière et forte page de son *Origine du monde :* « Nous contemplons, écrit-il, nous connaissons, du moins dans sa forme immédiatement saisissable, ce monde qui, lui, ne connaît rien. Ainsi, il y a autre chose que notre propre corps, autre chose que ces astres splendides : il y a l'intelligence et la pensée. Et, comme notre intelligence ne s'est pas faite elle-même, il doit exister dans le monde une Intelligence supérieure d'où la nôtre dérive. Dès lors, plus l'idée que l'on se fera de cette intelligence sera grande, plus elle approchera de la vérité. Nous ne risquons donc pas de nous tromper en le considérant comme l'Auteur de toutes choses, et en rapportant à elle ces splendeurs célestes qui émerveillent notre pensée. Et nous voilà ainsi tout préparés à comprendre et à

accepter la formule traditionnelle : *Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.* »

Magnus in magnis, maximus in minimis : grand dans ses grandes œuvres, Dieu ne se montre-t-il pas plus grand encore dans ses petites? Parlons de l'infiniment petit après l'infiniment grand. C'est maintenant le microscope qui, comme tout à l'heure le télescope, nous fera lire ici le nom de Dieu. Et ce nom s'est fait plus lisible aujourd'hui que jamais.

Je me souviens que, dans nos classes, pour nous donner un aperçu de l'infiniment petit, dans le règne animal et végétal, on nous faisait lire « le fraisier » des *Études de la nature,* avec la cité de milliers de locataires imperceptibles qu'y relève Bernardin de Saint-Pierre. Regardez à présent au microscope cette légère tache de moisissure : c'est une forêt! Chaque arbre y a ses racines, ses branches, ses feuilles, ses fleurs, avec leurs organes, leurs tissus, leurs canaux, comme celles du chêne ou du palmier. Qui a fait cela innombrablement si fin, si beau, si juste, si apte à sa fonction propre : « Je ne sais pas comment sont faits les autres hommes, dit le *Tailleur de pierre* de Lamartine. Quant à moi, je ne puis voir, je ne dis pas une étoile, mais seulement une fourmi, une feuille d'arbre, un grain de sable, sans lui dire : Qui est-ce qui t'a fait? » — « Dieu c'est l'*Invisible évident* », disait Victor Hugo.

Dans le règne animal, autrefois l'infiniment petit s'arrêtait au ciron. Aujourd'hui, avez-vous fini de compter combien d'animalcules grouillent dans une goutte d'eau? Et chacun avec ses organes complets de respiration, de nutrition, de translation, de repro-

duction? Où donc s'arrête la vie? Quelque ingénieur sait-il le nombre de milliers de fils et de fibrines qui font mouvoir cet aéroplane savant qui s'appelle un coléoptère; ou le sous-marin perfectionné, qui est un goujon? On demande le nom de l'Inventeur.

De là descendons, s'il vous plaît, jusqu'aux extrêmes manifestations de la vie cellulaire, jusqu'aux derniers organismes de la matière vivante, jusqu'aux limites les plus absconses de ce monde moléculaire se résolvant lui-même en atomes dont une tête d'épingle contiendrait des milliards. Et voyons-les, s'il se peut, entraînés vers leur centre par des vibrations constantes, formant autant de petits mondes régis par les mêmes lois que le monde de nos grands cieux. Il existe aujourd'hui une véritable astronomie du monde atomique. Saluez en l'Auteur, et redites avec Metterlinck : « L'atome lui-même est un produit manufacturé qui porte sa marque de fabrique divine. »

Une telle étude donne le vertige. Elle donne surtout l'impression de la divinité, irrésistiblement. Cette impression religieuse, il y a bien longtemps que le Père Faber, de l'Oratoire anglais de Saint-Philippe de Néri, me la communiquait dans une page alors récente, que je transcrivis. Je la retrouve : « Sans avoir, écrit-il, des connaissances plus élevées que celles qu'on peut puiser dans les manuels populaires sur les différentes branches de la science, il semblerait, lorsque l'on vient à étudier les affinités chimiques, la doctrine des fluides impondérables, celle des atomes, les objections qu'y a faites et les modifications qu'elle a subies, surtout la théorie de Boscovich qui fait consister la matière non point dans des mo-

lécules solides, mais dans des forces centrales mathématiques, il semblerait, dis-je, qu'on descend dans les laboratoires de la création. On s'attend à chaque instant à surprendre Dieu à l'œuvre, tant ces considérations et révélations nous paraissent nous rapprocher de l'état primitif des choses, et nous amener pour ainsi dire aux limites du vide. J'avoue, pour ma part, que j'ai souvent presque tremblé, que je n'ai pu me défendre d'un sentiment moitié d'effroi, moitié de curiosité, à la lecture de certaines découvertes qui plongent dans les dernières profondeurs de l'être. On reconnaît alors la présence de Dieu. On la sent à ce frémissement involontaire, à ce battement du cœur qui trahit chez nous l'approche de quelqu'un que nous aimons. Pour un esprit religieux, la science est chose éminemment religieuse. »

Du laboratoire passons donc à notre oratoire, mon frère. Et, avec le psalmiste inspiré, chantons : « O Dieu, ô Seigneur, que ta science admirable est au-dessus de la mienne! Et où donc irais-je, ô Dieu, pour me dérober à ton esprit et me cacher à ta face? Je monte aux cieux, tu y es; je descends au *sheol,* je t'y retrouve encore... Merveilleuses sont partout tes œuvres; et c'est un bonheur d'y reconnaître ta main! » (Ps. CXXXVIII.)

Une pensée, mon frère : Je voudrais que chaque grande découverte scientifique, que chaque grande invention honorable ou profitable à l'humanité inscrivît publiquement à son front le nom de Dieu.

Ce nom divin, prononcez-le dans l'adoration et l'action de grâces, forces de la nature, captées par l'industrie, et attelées, si je puis dire, au service royal

de l'homme. Chevaux-vapeur, portez-le dans vos usines, dans vos railways ou sur vos navires, d'un bout à l'autre de la terre et des mers! Aérostats, faites-le planer au plus haut des airs! Écrivez-le partout, gaz, électricité, en traits de feu et de lumière! La grande industrie sert Dieu, comme la science géniale professe Dieu. Et que ce nom soit le premier que les continents, enfin réunis par elle, se redisent l'un à l'autre, en se rencontrant pour la première fois!

Il y a cinquante-deux ans, le 5 août 1858, le câble sous-marin ayant été immergé dans l'Atlantique sur un fond de 2 millions 22.000 milles, le poste d'Amérique reçut, à l'extrémité sud de la Baie de la Trinité, dans l'île de Terre-Neuve, le télégramme suivant que lui câblait d'Irlande le poste de Valentia, comté de Kerry : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! Europe et Amérique réunies*[1]. Il n'y avait pas eu de jour plus grand pour les deux mondes, depuis celui où Christophe Colomb atterrissait sur le nouveau, et y entonnait le *Te Deum,* à genoux devant la croix.

N'est-il pas vrai, mon frère, que le siècle à qui le Dieu du ciel et de la terre a manifesté plus qu'à tout autre les merveilles de sa puissance et multiplié les dons de sa munificence, devrait être à la fois le plus croyant et le plus aimant des siècles? En sommes-nous là aujourd'hui?

1. Le même jour, de son côté, le vieux capitaine du *Niagara,* un des deux navires qui avaient transporté le câble, M. Hudson, annonçait ainsi son succès à sa famille : « Dieu a été avec nous. Le câble « télégraphique a été déposé sans accident. C'est à Dieu qu'en revient « la gloire! »

La grande Exposition anglaise du *Cristal Palace* portait de même sur sa porte d'entrée : *Gloria in excelsis Deo.*

A la fin de sa onzième leçon sur la civilisation au Ve siècle, Frédéric Ozanam dit : « Dante, arrivé au sommet du Paradis, voit Dieu tel qu'un point mathématique autour duquel roulent et évoluent les cieux, *Da quel punto Dipende il cielo e tutta la natura.* » Puis il ajoute : « L'idée de Dieu est ce point auquel est suspendu tout le ciel de nos pensées, de notre nature, de nos éducations, toute la société, toute la civilisation chrétienne. Tant qu'on n'aura pas ébranlé ce point, tant qu'on n'aura pas touché à cette idée de Dieu, je n'ai pas peur pour cette civilisation. »

*
* *

Mais aujourd'hui n'a-t-on pas touché témérairement à cette idée, et ébranlé ce point au ciel de la pensée humaine? Hélas! à l'heure qu'il est, l'athéisme nous envahit, niant tout, oubliant tout, fermant les yeux à tout. Et l'impression qu'il nous fait peut se rendre d'un seul mot : c'est celle du vide. On a devant soi la vertigineuse impression de l'abîme.

Abîme de ténèbres. On ne comprend plus rien de rien: rien du monde, rien de l'homme, rien de la vie : c'est le chaos, c'est la nuit. Mon soleil est tombé des cieux. Je ne vois plus rien de stable en moi ni autour de moi; plus de certitude à ma pensée, plus d'enchaînement à mes idées, plus de but supérieur à mes élans. Et, autour de moi, la cause de rien, la raison d'être de rien, le dernier mot de rien. Le monde n'est plus qu'un jeu d'ombres, l'existence un rêve, l'histoire un scandale, la vérité un mirage, la vertu une folie, l'humanité un tourbillon d'atomes

roulant indéfiniment dans les espaces du temps, emportés par un mouvement qui n'eut pas de moteur, comme il n'a pas de but. Et l'homme : le dernier produit d'une vaste fermentation éternellement bouillonnante, au sein de cette cuve sans fond et sans bord qui s'appelle la nature. Carbone, oxygène, tu es mon père ; Pourriture tu es ma mère ; Vers, vous êtes mes héritiers et mes frères !

Abîme de douleur et de tristesse aussi. Il y a une vingtaine d'années, j'en trouvai la poignante perspective prochaine, et déjà le frisson, dans ces lignes d'un jeune philosophe d'alors :

« L'athéisme a commencé son œuvre, dit-il, et va détruire lentement, les uns après les autres, nos pensées, nos habitudes, nos principes, nos désirs, nos émotions. Il détruit et ne remplace pas. Il est négatif, il est le nom de l'impuissance à comprendre et à expliquer, à croire et à agir. Cependant, il n'a pas encore mis la main sur un seul principe qui ait obtenu l'assentiment de deux hommes. Il n'a pas encore trouvé la première pierre de la construction nouvelle, ni arrêté l'emplacement, ni enlevé une pelletée de terre pour la placer. On le voit bien creuser profondément, mais c'est pour enterrer tout ce que nous aimons.

« Il viendra donc, ce temps nouveau. Et quelle angoisse ce sera quand nos vieilles idées du bien et du beau s'effaceront, quand la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, après s'être abaissée insensiblement, s'éteindra ! Il y aura un malaise, comme au soir quand l'ombre s'épaissit, et que la solitude serre le cœur. Mais non, ce ne sera pas le soir, puis la nuit, car la nuit a des étoiles et un lendemain. Ce ne sera pas l'automne, puis l'hiver, car les feuilles

jaunes qui tombent laissent voir les bourgeons des feuilles vertes du printemps. Quand Dieu sera parti, il n'y aura plus que le vide : un vide plus grand que celui qu'on retrouve à la maison lorsque, après avoir conduit un être chéri au cimetière, on ouvre sa porte et que personne ne vous attend. L'objet ainsi disparu, l'amour reste. Mais quand l'amour lui-même nous aura quitté, qui nous consolera[1] ? »

Eh bien, non ; et j'aime mieux croire aux pronostics de la réaction spiritualiste, théiste, créationiste, finaliste, que l'on me signalait hier dans les hautes régions de l'intellectualisme. « Tout ce qui pouvait être dit contre Dieu l'a été ou à peu près, à la faveur des incertitudes d'une science encore balbutiante. Le matérialisme et le mécanisme, qui perdent du terrain tous les jours, en perdront encore. Et vous verrez que les aversions obstinées et les préjugés indignes de la haute science contre l'existence de Dieu, devront laisser le champ libre à la grande interprétation théiste et finaliste, si simple, si naturelle, soulageant à la fois la haute raison et le bon sens. La preuve des causes finales est inébranlable comme les cathédrales, et sublime comme elles. Constamment de nouvelles harmonies se révèlent. Un magnifique mouvement, qui n'en est encore qu'à son premier branle, ramènera bientôt, nous en avons la conviction, la généralité des hommes de science à ces thèses concluantes. Une revue et une étude attentive des ouvrages scientifiques, à l'heure actuelle, est réconfortante à cet égard. En dépit de la poussée extérieure contre l'idée religieuse, on a la sensation de remonter un cou-

1. Léon Jouvin, *Le Pessimisme,* chez Perrin.

rant, et la joie de revoir une lumière grandissante. Ainsi la science se trouvera-t-elle d'elle-même une nouvelle et resplendissante apologétique, l'apologétique du xx[e] siècle, faite de l'*Évangile de la nature* ouvert à tous les yeux. Et dans cinquante ans, cent ans, malgré les apparences extérieures aujourd'hui contraires, une meilleure science alors sortie des langes aura reconquis son légitime empire sur la société. Et Dieu redeviendra — il n'est nullement irrationnel d'en affirmer l'espérance — Dieu redeviendra le maître du siècle [1]. »

*
* *

Je n'attendrai pas jusque-là pour adorer le Dieu qui, s'il est le Dieu des sciences, est avant tout le Dieu de mon cœur. Aussi bien n'est-ce pas de la science, mais de ma foi que je tiens ma certitude et mon espérance. « Comme il fait bon sous mon pauvre toit de chaume, pendant qu'il grêle, s'écriait Cochin. O Dieu, que je vous aime, pendant qu'on vous discute! » A cette heure d'une vie qui touche de si près à l'éternité, au lieu de m'attarder aux disputes des hommes, bien plutôt me sens-je pressé de redire mon *Credo* à l'Éternel, en lui renouvelant cette profession de foi, que, bien souvent, depuis mon baptême, à chaque tournant de ma longue carrière, j'ai été appelé à venir déposer solennellement sur son autel.

Je crois à un Dieu vivant qui est au delà de tout et le premier de tout, à un premier moteur au delà de

1. M. le D[r] L. Murat, *L'Idée de Dieu dans les sciences contemporaines*, introduction, p. 34 et suiv.

tous les mouvements, à une première Cause au delà de toutes les causes, à un Être nécessaire au delà de toutes les contingences, à une fin suprême au delà de toutes les fins.

Je crois en Dieu avec la philosophie qui, il y a six mille ans, a ouvert son école par cette affirmation indestructible : rien n'existe sans cause. Je crois en Dieu avec la poésie, qui a commencé ses chants par le premier cri d'admiration de l'homme devant l'ordre et la beauté de l'univers. Je crois en Dieu avec les arts qui, nous traduisant quelque chose de l'idéale beauté, nous font entrer dans la perception et l'extase de l'harmonie totale et de la splendeur éternelle. Je crois en Dieu avec la sainteté, qui porte ici-bas la plus parfaite image de sa perfection.

Je crois enfin avec la création entière, avec l'histoire universelle, avec les vivants et les morts. Je les vois se lever derrière moi, ces six mille ans de l'humanité historiquement connue. Penseurs, artistes, législateurs, poètes, savants, élèvent la voix. Les pierres aussi vont crier ; les fleuves et les forêts parlent, les étoiles rayonnent, les mondes chantent. Et j'assiste au concile universel de toutes les créatures proclamant, décrétant, si j'ose dire, le dogme suprême : *Credo in unum Deum!*

J'en ai demandé, dans ces pages, les preuves à la nature et à l'humanité ; j'en porte de plus fortes et d'irrésistibles dans le fond même de mon être. S'il est une idée innée à l'homme, c'est celle de Dieu ; s'il est une croyance qui lui soit immanente, c'est celle-là. Pas une idée en lui qui ne suppose cette idée et ne soit portée par elle. Pas de certitude qui ne repose sur

cette certitude première : Dieu est, et Dieu ne trompe pas. Preuves intimes, preuves d'instincts, preuves de conscience, preuves morales, fondamentales et indestructibles. Elles ont la solidité du rocher, la dureté du diamant, la clarté des étoiles.

« Dieu partout », ai-je écrit en tête de cet entretien. Mais il n'est présent nulle part plus qu'à ma conscience et à mon cœur. Nécessaire à la vie du monde, il ne l'est pas moins à la mienne. Mon bonheur veut Dieu, mon espérance veut Dieu ! — « Nous voulons Dieu ! » lui chantent les foules éplorées, indignées, auxquelles la violence veut ravir ce Trésor unique de la terre et des cieux.

Mon entretien de tous les instants est avec Lui. Quand je prononce le nom de Dieu, un écho répond en moi ; quelqu'un m'a entendu et m'a compris : c'est Lui. Au sein de la glaciale indifférence des hommes, lui seul est venu à moi, et est demeuré près de moi. A l'heure de la tentation, quelqu'un m'est apparu qui marchait sur ces flots, en me tendant la main. Aux heures d'enthousiasme pour le vrai, le bien, le beau, je me suis senti soulevé jusqu'à Lui; car la vérité, la bonté, la beauté suréminente c'est Lui ! « Je me sens des ailes d'oiseau, dès qu'on nomme Dieu, » disait Raymond Brucker.

J'ai eu mes heures de ténèbres, un éclair a percé ces ombres : c'était un rayon de sa face. Dans mes journées hérissées de difficultés et d'épreuves, qui donc est venu arracher devant mes pas les épines du chemin? A l'heure de l'épanouissement de mes plus saintes pensées, quel est le souffle du ciel qui a fait fleurir les lis? Et présentement, quand du fond de mon exil, vieillard et voyageur, je pense à la patrie,

qui donc forme en moi ces gémissements inénarrables de la prière et du désir qui me font m'écrier : *Abba*, Père, Père? C'est son Esprit, c'est Lui!

« Mon ami, m'écrivait un prêtre vénéré, près de mourir, mon ami, j'ai connu le suprême bonheur de l'existence : J'aurai vécu toute ma vie sous le charme de Dieu! » En somme il n'y a que lui qui vaille la peine de vivre.

Il y a bien des siècles qu'un livre sacré, l'Ecclésiaste, le Coheleth des Hébreux, a prononcé deux paroles qui résument toute la vie d'un roi qui a tout vu, tout possédé, tout connu. La première dit, en tête : « Vanité des vanités, et tout est vanité! » La dernière dit, pour conclure : « Mon fils, il faut craindre Dieu et observer sa loi : car c'est là tout l'homme! »

En somme, il n'y a que Lui qui demeure : lui l'astre qui n'a ni déclin ni coucher. D'autres flambeaux se sont présentés à moi pour éclairer les ombres du grand mystère qui m'enveloppe. Ils m'eussent plutôt égaré ; et qu'ils se sont vite éteints! Vous seul, ô Dieu, demeurez mon guide et ma lumière, dans cette nuit qui s'achève, jusqu'au grand jour de la vision qui ne peut longtemps tarder : la vieillesse en est l'aube!

Il est écrit dans le Coran qu'Abraham était dans la contemplation des cieux, devant sa tente, quand la nuit ayant étendu ses ombres, il vit une étoile et dit : « Ceci est mon Seigneur. » Mais quand l'étoile se coucha, il dit : « Je n'aimerai pas ce qui se couche. »

Puis quand il vit la lune se lever, il dit de même : « Ceci est mon Seigneur ! » Mais quand la lune se coucha, il dit : « En vérité, si mon Seigneur ne me dirige, je serai de ceux qui s'égarent. »

Et quand il vit le soleil se lever, il dit : « Celui-ci est bien mon Seigneur. Il est plus grand que l'étoile et la lune. »

Mais quand le soleil vint à se coucher, Abraham dit : « O mon peuple, j'en ai fini avec ces choses. Je tourne ma face vers Celui qui a fait le ciel et la terre, et je ne servirai que Lui! »

CHAPITRE VIII

LE BON DIEU

MYSTÈRES D'AMOUR

Dieu encore : il me semble que je n'ai rien dit de Lui, tant qu'après sa grandeur et sa puissance, je n'ai pas dit sa bonté, et les révélations et manifestations personnelles qu'il en a faites aux hommes. C'est ce que j'appellerai, s'il vous plaît, ses théophanies, celles d'un amour qui m'attire et qui demande le mien.

Je me souviens que, dans mon jeune âge, notre mère ne souffrait pas que nous prononcions le nom de Dieu autrement qu'en l'appelant « le bon Dieu »! Ces deux mots n'en formaient qu'un, indivisiblement.

Je me rappelle pareillement qu'en m'apprenant mes lettres, notre mère commençait par me désigner du doigt la petite croix mise en tête de la première ligne de notre *Croisette,* comme s'appelait l'abécédaire : « *Croix* de Dieu, du bon Dieu ! » nous faisait-elle prononcer gravement, en la baisant religieusement. C'était de règle en ce temps-là.

Je me souviens aussi des promenades à deux dans lesquelles le vénérable curé de notre paroisse, un

prêtre de haute distinction intellectuelle et religieuse, me faisait admirer, adorer, aimer la main de Dieu dans ses ouvrages des champs : « Vois-tu, mon fils? sur chaque feuille, chaque plante, je vois écrit le nom de Dieu, du bon Dieu! »

Le *Notre Père qui êtes aux cieux,* que j'appris tout petit, me jeta, il m'en souvient, dans des attendrissements sans fin. J'ai donc un Père là-haut!... Je transportai à ce père tout ce que je connaissais et aimais dans celui de la terre, principalement la bonté : « un père qui donne, un père qui pardonne, et qui délivre de tout mal »! C'est à un tel père, le mien, que moi, son enfant, je parlais... Et j'attendais qu'il me répondît!

On nous faisait apprendre et réciter, au catéchisme, l'Évangile de chaque dimanche. Ces récits, ces aimables paraboles, ces miracles, ces bienfaits, ce langage adorable, ravissaient mon cœur. A l'approche de la semaine sainte, M. le curé nous invitait, ceux de bonne volonté, à apprendre par cœur la Passion tout entière. Je me souviens que je pleurais en la lisant, en la récitant, sans pouvoir me retenir. Ah! ces larmes, ces larmes de pieuse compatissance versées sur vos souffrances, ô mon Dieu, que ne puis-je les retrouver semblablement aujourd'hui!

La célébration annuelle des grandes solennités religieuses, Noël, l'Épiphanie, la Semaine sainte, Pâques, l'Ascension, mettait mon cœur en fête, en le mettant en présence de Celui qui, de sa crèche à sa croix, se présentait à moi comme le plus beau et le meilleur entre les fils des hommes. Et, dans le carillon de nos trois cloches, j'entendais des voix célestes qui s'entredisaient : « Dieu! Dieu! Dieu! le bon Dieu! »

Ma première communion me remplit de douceur sans étonner ma foi. On m'avait présenté ce « mystère de foi » comme étant excellemment un mystère d'amour. On m'avait demandé seulement si j'aimais Dieu, en m'assurant que, lui aussi, lui premier, avait daigné m'aimer. — « Comprenez-vous, mon enfant, que, quand on aime bien, on désire demeurer toujours auprès de ceux qu'on aime? » Je le comprenais. — « Comprenez-vous que, lorsqu'on aime, on voudrait être partout à chacun de ceux qu'on aime? » Je le comprenais. — « Comprenez-vous aussi qu'alors on voudrait vivre en chacun d'eux, et comme ne faire qu'un avec eux? » Cela aussi je le comprenais. — Enfin comprenez-vous que Dieu qui est un père, étant le Père tout-puissant, puisse par sa toute-puissance faire ce que veut son amour? Je le compris facilement

Dès lors, je ne m'étonnai plus de rien : ni de ce qu'il voulût venir à moi, en moi, puisqu'il était bon, un Père ; ni de ce qu'il en eût trouvé ce mystérieux moyen, puisqu'il était grand, un Dieu! Et, doucement, les yeux fermés, ma tête, comme celle de Jean, se pencha tranquille sur son cœur : ce cœur répondait à tout.

Quand plus tard je fus entré par l'âge et par l'étude dans ce temps de la vie auquel l'intelligence lie ses idées en gerbes, ce fut encore l'amour qui m'en fournit le lien. Ce que depuis vingt ans toute voix m'avait dit au cœur, voix de la nature, voix du foyer, voix de l'autel, se résuma et récapitula en un mot, le mot de l'énigme du monde : « Dieu est amour ; *Deus charitas est!* »

Je tenais la clef des mystères. J'entrai dans la con-

ception de cette religion, qui s'appelle éminemment la religion d'amour : Dieu est « le Cœur éternel », et l'homme un cœur fait pour le sien, à la ressemblance du sien! Ainsi Dieu et l'homme deux cœurs, deux amours, qui s'attirent, qui se cherchent; et la Religion le trait d'union qui en effet relie l'un à l'autre, suivant le sens étymologique de ce mot. Et le *Credo* catholique, article par article, la succession des étapes par lesquelles l'amour de Dieu n'a pas cessé de descendre vers l'homme, pour faire monter l'homme à Lui.

Aussi bien, était-ce Dieu lui-même qui, dans l'un et l'autre Testament, m'apprenait cette doctrine, et me présentait cette conception de son dessein d'amour. — Son prophète avait dit : « O mon peuple, je t'ai aimé d'un amour éternel, et je t'ai attiré à moi par ma miséricorde. » — Son divin Fils disait au docteur de la loi : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique. » — Et son grand Apôtre : « Le Christ m'a aimé et il s'est livré pour moi. » — Et son Disciple bien-aimé, dans ce Cantique des élus : « Il nous a aimés et il nous a lavés de nos iniquités. » Saint Jean appelle les chrétiens la race de ceux qui croient en la charité de ce bon Dieu : « Pour nous, nous croyons en la charité que Dieu a eue pour nous! » Les croyants de l'amour : tel est notre nom, mon frère.

Que j'aime à lire, dans son Oraison funèbre de la Princesse palatine, la page où Bossuet cite cette parole d'elle : « Depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre « dans le cœur que son amour est la cause de tout ce « que nous croyons, cette réponse me persuade plus « que tous les livres. » Il appelle cette parole de Jean:

« l'abrégé de tous les saints Livres et de toute la doctrine chrétienne »; et il en donne un commentaire merveilleux, que vous relirez, mon frère ; il est classique.

Je ne prêche pas ici, mais j'aime à me souvenir. Je me souviens, par exemple, sur ce sujet de l'amour divin, clef du mystère, la conclusion d'un entretien que Mgr d'Hulst rapporte ainsi dans une lettre :

« L'autre jour, l'archevêque de Tours — c'était Mgr Meignan — convenait, d'une façon fort touchante, qu'au bout de toute question religieuse, il y a toujours un *pourquoi* qu'aucune raison ne résout, et auquel répond seul, mais admirablement, l'amour ! Quand on s'est écrié avec saint Paul : ô abîme! *o altitudo!* on se demande ensuite : mais quel abîme? Et le cœur et l'esprit hésitent encore. Pour les contenter l'un et l'autre, ne suffit-il pas d'ajouter : *o altitudo amoris?* » — Sur quoi la lettre de Mgr d'Hulst conclut pratiquement : « C'est, mon enfant, en respirant longtemps et souvent dans l'atmosphère de l'amour, que vous fortifierez votre âme contre les scandales de l'esprit. »

*
* *

Le scandale de l'esprit, c'est le mystère des choses. L'esprit s'y heurte à chaque pas : *Pourquoi? comment? après?* en trois mots, un petit enfant nous y accule. Mais si nous ne comprenons pas le fini, comment prétendrons-nous comprendre l'infini? Et s'il y a des mystères dans l'ordre naturel, comment n'y en aurait-il pas dans l'ordre surnaturel? Or, du moment qu'ils existent et doivent exister, comment ne serions-nous pas heureux et reconnaissants qu'à défaut

de notre raison, courte par tant d'endroits, il nous en soit faite une révélation certaine? « O Dieu, s'écrie Rousseau, dans un de ses plus beaux élans, ô Dieu, c'est le charme de ma faiblesse de me sentir écrasé par ta grandeur. Moins je te comprends, grand Dieu, plus je t'adore! »

Il faut, en vérité, être dans un siècle tel que le nôtre pour qu'un Jean Jaurès ait pu faire entendre à des gens sensés, je suppose, ce contre-bon sens proféré à la tribune française, 11 février 1895 : « Il n'y a pas de vérité sacrée, c'est-à-dire interdite à la pleine investigation de l'homme... Toute vérité qui ne vient pas de nous est un mensonge. Et si l'idée même de Dieu prenait une forme palpable; si Dieu lui-même se dressait visible sur les multitudes, le premier devoir de l'homme serait de lui refuser l'obéissance, et de le traiter comme l'égal avec qui l'on discute, mais non comme le maître que l'on subit. »

Qui parle ainsi? Est-ce le titan Prométhée, le rival de Zeus, qui vient de ravir le feu du ciel? Ou n'est-ce pas plutôt Ajax furieux, qui arrache les lourdes pierres de la montagne pour les lancer vers le Ciel : « Dieu, rends-nous la lumière, et combats contre nous! »

La lumière, nous ne l'avons pas, ou nous ne l'avons que petite, diminuée. C'est l'effet de la myopie congénitale de l'homme, depuis le péché. Et voilà pourquoi, semblables à ces ombres que Virgile nous représente, au bord du Styx, tendant leurs yeux et leurs mains vers une rive qui leur est fermée, nous nous tournons, souffrants, vers des rivages voilés, qui pourtant sont ceux de nos destinées immortelles. Ces horizons de l'espérance qui nous les ouvrira? Et, à dé-

faut de la raison et de la science, qui nous en donnera la certitude par quelque révélation? Le bon Dieu!

Galilée eut un jour l'idée de venir installer, à Venise, sur la plate-forme du Campanile de Saint-Marc, le grand télescope qu'il venait de construire. Tous les Vénitiens émerveillés, marins et marchands, s'y portèrent en foule. Leur regard attaché à la longue-vue, fouillant les profondeurs de l'Adriatique, ne se lassait pas de découvrir au loin les voiles invisibles aux yeux les plus perçants. Ils en poussaient des cris de joie. Telle est la joie du croyant, quand, à la longue vue des Écritures, sa foi découvre au loin les horizons sacrés du monde suprasensible. La Révélation est le télescope de la raison.

Et cependant, est-ce que par ce mot j'entends la vision manifeste? Non certes. La Révélation, son nom le dit, soulève seulement le voile, elle ne le fait pas tomber, elle ne le déchire pas. Elle affirme le fait divin : Voici ce qui est. Elle en dit d'un mot le pourquoi : Dieu nous a tant aimés! L'amour explique tout; mais qui expliquera l'amour et l'acte de l'amour? Mystère impénétrable, comme l'essence même de Dieu. « Dieu, est-il écrit, habite l'inaccessible lumière. » Il en a fait descendre un rayon jusqu'à moi. Mais ai-je le regard de l'aigle pour en contempler en face le foyer éblouissant. Les chérubins eux-mêmes se voilent le front de leurs ailes devant son brûlant éclat! Nous en serions consumés. Et c'est encore par amour que sa splendeur se dérobe à notre infirmité, nous demandant seulement ici-bas de croire et d'adorer en attendant la vision qui sera le prix de la foi.

Miséricordieuse en raison de la pénombre de laquelle elle s'enveloppe, la Révélation l'est davantage

en raison de son mystérieux objet, qui n'est autre que l'œuvre de l'amour infini, manifesté aux hommes dans ses bienfaits, plus encore que dans ses merveilles. Car, cette parole adorable, qu'est-elle sinon la bienheureuse réponse du cœur de Dieu à tous les besoins et à tous les appels du cœur de l'homme?

Que l'Enfant du siècle ne lui crie donc plus désormais :

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon!

Le Dieu bon a répondu et s'est montré. Il n'a pas brisé la voûte de la création. « Il a incliné les cieux et il en est descendu », dit le Psalmiste. Le voici qui s'avance par ce que le prophète appelle magnifiquement « les chemins de son éternité ». Création, Révélation, Incarnation, Rédemption, Communion : autant de stades de son amour en marche à notre rencontre, en campagne pour notre conquête. Voulez-vous bien, mon frère, qu'ensemble nous suivions ses pas et reprenions ces démarches miséricordieuses? Qu'il s'y montre bien le bon Dieu !

*
* *

Il s'est montré d'abord dans la *Création,* qui est à la fois son ouvrage et son image; premier don de sa main, premier reflet de sa face. C'est son ouvrage : j'y reconnais un ordre, une idée, un plan, une fin, des lois; non plus un jeu du hasard, mais l'œuvre d'un maître. C'est son image. Saint Paul l'a dit : le monde

est le miroir de Dieu, *per speculum*. Dieu est puissance, le monde est grand; Dieu est splendeur, le monde est beau; Dieu est bonté, le monde est bon, bon de ses dons.

L'Univers n'est pas seulement un temple qui porte à son fronton le nom du « Dieu très bon et très grand ». C'est une maison qu'un père a bâtie, aménagée, illuminée, parée pour son fils chéri. Ce fils, je le vois qui lui tend les bras, je l'entends qui lui chante son hymne : cet hymne du premier homme en sortant de ses mains; cet hymne que Milton ne put que balbutier, en langue vulgaire quoique sublime : « *ô Père!* »

— Mais, me suis-je demandé, si magnifique que soit le don d'un père, si parfaite que soit son image, quel est le cœur de fils auquel cela pourrait suffire? Un présent, un souvenir, un portrait furent-ils jamais capables de consoler de l'absence? Si, du moins, je pouvais vous entendre, ô Père ; si votre parole descendait jusqu'à moi de l'abondance de votre cœur! Elle me serait à la fois un flambeau, un baume, un appui, et déjà le prélude des entretiens célestes. O cœur de Père, ouvrez-vous; ô voix d'En-Haut, parlez-nous!

Et Dieu a parlé. C'est sa seconde démarche : la *Révélation*. Car s'il est le Tout-Puissant, il est aussi le Verbe. Sa voix a retenti sous les ombrages de l'Éden, sous la tente des patriarches, dans le buisson ardent, de la montagne de l'Horeb à celle du Sinaï, sur la harpe de David, et sous les saules éplorés des fleuves de Babylone. Ce que nous appelons l'Écriture, n'est que la transcription de cette parole sacrée. Et ces saintes Lettres sont celles que notre Père des cieux

a dictées pour les fils de la famille humaine. Nous les lisons à genoux, nous les humectons de nos larmes, nous y répondons par nos bons désirs, nos prières, nos vertus.

— Mais ici encore, est-ce assez? Et quand a-t-on vu les lettres d'un père bien-aimé contenter les désirs, apaiser les ardeurs d'un fils bien-né qui languit, qui aspire à le voir face à face? Si, comme vous nous le faites lire, ce Père est le plus père des pères, qu'il vienne donc à nous, qu'il se montre à nous, nous qui brûlons de le voir habitant parmi nous!

Et le Fils de Dieu est venu. Il s'était d'abord préparé une Mère. Pour s'incliner vers l'homme et descendre sur la terre, il lui fallait un point qui lui fût accessible, un lieu immaculé pour y poser son pied, comme il est raconté de la colombe de l'Arche. Dieu la prépara, cette mère, il la prophétisa; et quand le jour fut venu où une tige d'olivier eut fleuri sur ce sol d'où s'était retiré le déluge du péché, alors l'Esprit de Dieu s'y posa, comme une colombe céleste; et la terre bénie donna son divin fruit. Alors le Verbe fait chair habita parmi nous. Il est Dieu comme son père, mais fait homme comme nous. C'est Dieu avec nous. Il s'appelle Emmanuel.

Ce fut la troisième démarche de la divinité : celle de l'*Incarnation*. Durant trente années, l'humanité put réjouir ses yeux de la vision de Celui qui est « la splendeur du Père ». Mais « ce qui, surtout apparaissait de lui, c'était la bénignité et l'humanité » d'un frère. Ses yeux étaient pleins de bonté, ses mains pleines de bienfaits, ses lèvres pleines de grâces et de pardons. Il était bien à nous : ce fut un joyeux

jubilé que son passage en ce monde ; et, pendant trente années, il sembla que la terre n'eût rien à envier au ciel ; le temps possédait le Fils unique de l'Éternel.

Venu chez nous par amour, le Fils de Dieu en sortit par la porte sanglante d'un amour plus grand encore. Aimer ce n'est pas seulement donner, c'est se donner soi-même. « Personne n'aime plus que de donner sa vie pour ce qu'il aime. » Ce que le fils de Dieu avait dit ainsi, il l'a fait. C'est la *Redemption ;* rédemption de laquelle son sang a été le prix. Et, avant d'aborder le récit de la Passion, saint Jean la proclame l'œuvre de son suprême amour : « Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans ce monde, il les aima jusqu'à la fin. » Et quelle fin, ô Dieu bon !

— Mais quoi ? Il nous quittera donc ? Déjà, dans ses adieux, il a parlé de s'en retourner à son Père. C'en sera donc fait ? Celui qui s'était appelé le Désiré des nations ne leur aura-t-il donc été montré un instant que pour enflammer leurs désirs, puis ne leur laisser de lui qu'un lointain souvenir d'histoire, avec d'inconsolables regrets ? Est-ce là aimer, ô Dieu, votre innombrable famille de tous les lieux, de tous les temps ? Et, Père tout-puissant, Père aimant, ne trouverez-vous pas dans votre amour servi par votre puissance, le secret de rester au milieu de vos fils, avec eux et à eux ? Ne nous demeurerez-vous pas ?

Et il est demeuré. Un soir, veille de sa souffrance mortelle, à la Table de la Pâque, l'amour et la puissance se concertèrent en Jésus. On le vit prendre dans ses mains saintes et vénérables du pain qu'il

rompit et distribua à ses apôtres, avec ces paroles opérant ce qu'elles disent : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Il fit de même pour le calice où le vin était versé : « Prenez et buvez, car ceci est mon sang. » Il commanda à ses apôtres, dont il faisait les prêtres d'un sacerdoce nouveau, de renouveler dans tous les siècles ce miracle et ce mystère. A partir de ce moment Dieu habita non seulement parmi nous, mais en nous, *et habitavit in nobis*. Le calice que Jésus vient de présenter aux siens, passera des lèvres des apôtres aux lèvres de quiconque aura soif de lui. Il ira de l'Église du Cénacle à l'Église des Catacombes, à l'Église des Basiliques, à l'Église des Cloîtres, à l'Église des Cathédrales, aux Missions sauvages et aux îles lointaines. Il ne s'arrêtera plus. Et le corps et le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ seront partout où il y aura un peu de pain et de vin sur un autel, et un prêtre pour les consacrer, pour nous communier.

Quand Jésus eut fait ainsi, dit l'Évangile, il entonna l'hymne d'actions de grâces : *hymno dicto*. Ah ! je le comprends bien. Il venait de prononcer le dernier mot de l'amour, *in finem dilexit*. A cette heure, à cette table, les deux amours qui se cherchaient s'étaient enfin rencontrés. L'Eucharistie, la Cène, fut leur point de jonction ; et la communion est l'embrassement terrestre de l'âme et de son Dieu. Aimer c'est vouloir demeurer perpétuellement avec ceux qu'on aime : voilà la présence réelle et permanente de Jésus. Aimer c'est vouloir s'unir intimement à ceux qu'on aime ; et voici la communion, l'union de Jésus et de l'âme, dans une même vie : « Celui qui me mange vit de moi, comme moi je vis de mon Père ! »

Vie divinisée dès lors, en attendant d'être béatifiée à jamais.

Il est vrai que, quant à présent, un voile nous sépare encore de l'Ami éternel, le voile des espèces ou apparences eucharistiques. Nous lui parlons, et secrètement il nous parle cœur à cœur. Mais, prisonniers que nous sommes dans un corps terrestre, nous ne le voyons pas; une cloison fragile s'interpose entre nous. Mais vienne la mort qui de sa main libératrice abattra cette maison de boue; et Celui dont nous cherchions le visage glorieux nous apparaîtra face à face. Après la foi, la vision. « O Jésus, murmurait sainte Thérèse mourante ; il est bien temps de nous voir ! »

Telle est la grande route de la croyance, mon frère : celle qu'éclaire l'amour. Telle est la synthèse complète de nos dogmes, qui sont tous des dogmes d'amour, s'échelonnant et s'enchaînant dans cette ordonnance splendide qui est la réponse graduée et successive du cœur de Dieu aux secrets appels du cœur de l'homme. Ici toute hésitation cesse et tout doute expire dans l'admiration, l'adoration et la reconnaissance. Après cela, l'esprit peut encore chercher le *comment* des mystères, mais il n'a plus à en demander le *pourquoi*. « *Amor, fecit amor !* » s'écriait saint Bernard, devant la Crèche, devant la croix, devant l'autel.

Pur mysticisme ! se récriera-t-on. Haute philosophie, répondrai-je. C'est un de nos très récents philosophes, M. Secrétan, qui, dans son livre de *la Civilisation et la Croyance,* déclare que cette pensée de l'amour de Dieu pour l'homme fut l'étoile polaire

sur laquelle finalement s'orienta sa philosophie. Il raconte qu'un soir d'hiver, contemplant le firmament constellé, sur la terrasse d'une vieille église, il fut envahi et comme enveloppé par cette pensée : *Dieu m'aime !* Et dès lors, il ne permit plus à aucun système, à aucun raisonnement, de venir éteindre en lui cette clarté.

Je ne suis pas monté sur la terrasse d'une église pour allumer aux feux des étoiles le flambeau de ma foi en ce divin amour : c'est au sanctuaire même de l'Église catholique qu'en est le foyer. Dans le modeste oratoire privé où il a été permis à ma vieillesse de célébrer chaque jour, au-dessus de l'autel où préside l'image de l'apôtre saint Jean par Le Dominiquin, sur le volumen que déroule l'Évangéliste, je lis écrit, en son texte grec, cette parole de lui : *Dieu est amour !* Tout est là.

Cet itinéraire de la foi par les chemins de l'amour, il y a près de cinquante années que j'en traçais de même les étapes à de jeunes enfants que je préparais à leur première Communion. J'établissais un dialogue entre le cœur de Dieu et le cœur de l'homme son enfant. Je ne fus jamais mieux compris que par ces petits. C'était pour eux la vision de Dieu dans le Buisson ardent de son amour[1].

Aujourd'hui, parvenu au terme de ma course, je n'ai pas encore trouvé de meilleures raisons de croire que ces raisons d'aimer. Je n'en trouve pas non plus, à cette heure, ni de plus profondes ni de plus déterminantes à présenter à ceux de mes frères qui, comme moi, vont finir. Peut-être sont-ils de ceux auxquels

1. V. le *Livre de la première Communion et de la persévérance*, chap. III, p. 187

il ne reste plus, à côté d'eux, personne, hélas! qui les aime et qu'ils puissent aimer. Mais le cœur de Dieu est toujours là, foyer toujours ardent auquel notre âge glacé peut venir se réchauffer.

In pace in idipsum dormiam et requiescam. « Je meurs en paix, je vais être jugé par Celui qui m'a aimé et que j'ai beaucoup aimé! » Ce fut la dernière parole de M[gr] de Quelen, archevêque de Paris, expirant chez les Dames du Sacré-Cœur, où il s'était réfugié, rue de Varennes, après le sac de son palais. Que de fois je me la suis rappelée, dans cette même maison, dans le même appartement aujourd'hui profané, où elle fut dite, et duquel, durant vingt-cinq années, une religieuse hospitalité a fait tant de fois le mien!

« Partout où passent les saints, disait le curé d'Ars, ils laissent quelque chose de Dieu. »

CHAPITRE IX

L'ÉVANGILE

MON FLAMBEAU

J'appelle l'Évangile « mon flambeau » ; il est celui de tous les chrétiens. Sa lumière a-t-elle subi une éclipse dans le siècle dont je fus? Elle a lui dans de grandes ténèbres, je le sais, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Mais sa propre clarté a-t-elle failli, pâli? Je ne le pense pas ; c'est tout le contraire que je crois. J'aimerais bien à dire là-dessus mes impressions, qui sont d'abord des souvenirs. C'est d'eux que s'est formée, anciennement et pour la vie, ma mentalité de croyant. Les voici.

Je me souviens, — oh ! laissez-moi me souvenir, — je me souviens de ces dimanches, bien lointains aujourd'hui, où le saint curé de notre paroisse, une bourgade, faisait à son peuple, en chaire, la lecture de l'Évangile du jour, dans un beau et grand volume doré, orné de signets. Il nous le commentait ensuite, à la manière des Pères, tenant ouvert devant lui le texte sacré dont il prononçait chaque parole avec un accent de religieuse autorité qui nous y faisait reconnaître et révérer la parole même de Dieu. Je l'écoute encore...

Et je me disais, petit enfant de chœur : « Quel est donc ce livre plus grand, plus beau, dont chaque mot est un oracle; que le prêtre encense à l'autel, et devant lequel on nous fait porter les saints flambeaux ? Je vois tout le peuple qui se lève pour entendre ! »

Je me souviens aussi de l'époque bien lointaine, où nous, enfants élevés par les prêtres, nous devions, dans nos classes de grammaire, apprendre chaque matin, traduire, écrire en tête de notre « devoir », un ou deux versets grecs de l'Évangile selon saint Luc. C'était une consécration de notre travail de chaque jour...

Et je me demandais, petit écolier : « Quelle est donc cette essence précieuse dont la moindre petite goutte a la puissance d'embaumer ainsi tout ce que je vais lire ou écrire aujourd'hui? »

J'étais un adolescent quand le Nouveau Testament me fut donné à lire tout entier : « Le texte de Dieu! » Je sortais de mes études classiques, pour d'autres études desquelles ce texte divin allait devenir l'aliment. Ma première impression fut celle d'un profond étonnement. Que ce livre, fond et forme, ne ressemblait guère à ceux dont on m'avait nourri! Ceux-ci, grecs et latins, étaient ce qu'on appelle des « ouvrages d'esprit », œuvres d'art, chefs-d'œuvre d'éloquence ou de poésie, ciselés, achevés, faits pour l'admiration des siècles. Mais celui-là tout rude, fruste, inculte, parlait cette langue informe dont on a dit « qu'elle sentait le barbare ». Qui donc avait écrit cela, et quand donc? Ne me disait-on pas pourtant que c'était au grand siècle, le siècle des meilleurs écrivains de Rome? Mais quel anachronisme! J'en étais déconcerté.

D'autre part, quelle dissemblance plus profonde encore pour le fond ! Ce n'était plus de politique, de belles guerres, de héros victorieux, de césars, de sénat, d'armée, d'empire ; encore moins de théâtre, de cirque, de fines voluptés, de grandes orgies de chair et de sang, que m'entretenaient ces étranges contemporains de Tacite, de Suétone et de Pétrone. Où me trouvais-je donc transporté soudain? Un autre monde venait de surgir; non plus celui qui se voit, mais celui qui ne se voit pas. Règne de Dieu, royaume des cieux, vie éternelle, divin amour, esprit et grâce : c'est tout cela qui circulait sous la rude écorce de ces lettres : une sève montante, débordante, rompant ses vaisseaux, brisant les anciens tissus et les anciennes formes de l'art, pour laisser couler à pleins bords la vie toute sainte, la vérité toute pure. Toutes choses nouvelles qui parlaient une nouvelle langue, par les lèvres d'hommes nouveaux, mais hommes rudes et simples, des illettrés obscurs, que mes études d'humaniste ne m'avaient jamais nommés.

J'en fus un moment désorienté, et même, le dirai-je? quelque peu désenchanté ; Dieu me le pardonne ! C'était ce même préjugé d'humaniste que saint Jérôme s'entendait reprocher dans un songe : « Tu es un cicéronien, non un chrétien ! » J'en fais amende honorable. Que les délicats fassent de même. Mais il y a, grâce à Dieu, aujourd'hui beau temps que les classiques ont passé, avec les honneurs dus à leur rang, à l'arrière-plan de mes enthousiasmes ; et que l'Évangile a conquis et qu'il garde le rang suprême, celui que Jésus-Christ lui-même occupe dans mon cœur, à jamais.

L'enseignement scripturaire nous fut donné au

grand Séminaire par de saints vieillards, de qui la science en cheveux blancs s'inspirait des maîtres exégètes et commentateurs du XVIIe et du XVIIIe siècle. Elle était loin d'être méprisable, certes, tout en s'interdisant ce qui l'eût fait sortir des voies sacrées de la tradition ecclésiastique. Ainsi sommes-nous, ceux de mon âge, d'un temps où le *iota unum aut unus apex non praeteribit a lege* entendu rigoureusement dans ce sens accommodatice, nous prosternait devant chaque syllabe du Saint Livre. L'Esprit de Dieu reposait dessus, dans une nuée impénétrable, comme sur une Arche sainte que les chérubins, qui sont les chefs de l'Église, couvraient jalousement de leurs ailes. C'était leur devoir à eux et notre sécurité à nous.

Non moins que la doctrine, ces vrais prêtres nous y faisaient chercher l'édification, la consolation, l'aliment de nos méditations, la direction de notre conduite, en un mot l'Esprit de Dieu vivant et vivificateur des intelligences et des cœurs. Ce livre ne nous quittait pas; nous le portions sur nous religieusement, nous y portions nos lèvres, comme fait un fils du Testament de son père, ou d'une chère lettre de ce père, car c'est tout cela qu'il était pour notre piété et notre foi. En est-il encore de même pour nos arrière-neveux d'aujourd'hui?

Telle fut l'éducation toute simplice, d'accord, mais combien droite et haute, de laquelle fut faite notre mentalité au regard de l'Écriture et du saint Évangile en particulier. Or, cet état d'âme de ma jeunesse, je n'ai nulle confusion à avouer qu'il demeure encore aujourd'hui, en meilleure connaissance de cause, celui de ma vieillesse. Elle s'en trouve si bien!

Comment cela, pourquoi cela? Quelle expérience en

ai-je donc faite? Quelle assurance en ai-je reçue? Il faut que je vous le confie, mon frère.

*
* *

Ce fut seulement au sortir de l'École que je fus amené à prendre pleinement conscience de la question scripturaire devant la science de mon siècle. Je reconnus que l'Évangile, comme Jésus-Christ lui-même, y était, hélas! un signe de contradiction : cette contradiction qui « révèle encore aujourd'hui de si étranges pensées chez plusieurs ». Le vent soufflait en tempête sur le sacré flambeau. Mais, comme on sait, le vent, qui éteint une petite flamme, ne fait que raviver le feu d'un grand foyer. Qu'en advint-il, mon frère?

D'abord, Dieu soit loué! le chandelier en était dès lors porté par de puissantes mains. Je parle de la science scripturaire croyante, science laïque, science libre, professée par des maîtres éminents, membres de l'Institut et du Collège de France. C'étaient spécialement des autorités de tout premier ordre ès langues sémitiques et orientales, faisant de leur orientalisme un avant-mur de la cité de Dieu. Eux aussi constituaient ensemble ou successivement une vraie dynastie, ainsi que j'ai nommé précédemment nos grands géomètres et physiciens du XIX[e] siècle : dynastie royale et chrétienne, comme l'autre.

C'était le *baron d'Eckstein,* une encyclopédie vivante, « contemporain de tous les âges, concitoyen de tous les peuples », duquel Renan lui-même, qui lui ressemble si peu, écrivait le lendemain de sa mort, 1861 : « Le baron d'Eckstein toucha à tous les pôles

de la pensée. L'humanité n'eut pas de problème qu'il n'agitât. Il a vu plus clairement que personne le fond divin qui éclate en elle... Le catholicisme était pour lui la clef de la grande apocalypse de l'histoire. Il croyait à une renaissance dans le sein de l'Église; et il puisait dans cette espérance une généreuse vigueur, car elle s'appuyait sur ces vérités supérieures à toutes les sectes, qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer. »

C'était ensuite le révéré *Sylvestre de Sacy*, « homme encyclopédique, écrit le même Renan, et d'une érudition colossale », qui embrassait toutes les langues antiques par lesquelles ont passé les versions et les variantes de nos livres sacrés. C'était « l'Orient fait homme » que cet homme de qui tout le vaste savoir converge finalement à cette profession de foi de son testament : « Je déclare, en présence de Celui aux yeux de qui rien n'est caché, que j'ai toujours vécu dans la foi de l'Église catholique, n'ayant jamais douté de la vérité et de la divinité de la Religion chrétienne, etc., etc. »

C'était *Quatremère de Quincy*, qualifié lui aussi par Renan « d'orientaliste à l'érudition gigantesque ». M. Quatremère avait consacré ses derniers cours au Collège de France, 1857, à défendre l'authenticité des saintes Écritures, leur interprétation traditionnelle, et à repousser les creuses théories allemandes que cherche aujourd'hui à vulgariser le criticisme moderniste.

Ces trois hommes éminents, ces trois rois de la même science, ces trois orientalistes, adorateurs du Christ, ne vous font-ils pas penser, mon frère, à ces trois mages d'Orient qui, conduits par l'étoile, vinrent

déposer leurs trésors aux pieds du divin Prince des intelligences souveraines?

A l'orientalisme faisaient écho dans le même temps les autres sciences auxiliaires de l'histoire. Pour ne parler que de l'Épigraphie et de l'Archéologie, nous eûmes alors la célèbre inscription grecque d'Autun, que venait de découvrir et de déchiffrer un jeune savant, qui devint plus tard le Cardinal Pitra. Le dogme de l'Eucharistie et de la communion y transparaissait sous ses symboles antiques. Nous devions avoir plus tard l'inscription phrygienne, et très semblable, de saint Abercius, « la reine des inscriptions » comme M. de Rossi l'appelle. Les inscriptions et peintures hiératiques des Catacombes forment à elles seules toute une théologie dogmatique, à laquelle ne manque aucun des articles du *Credo*. Je n'oublierai de ma vie les jours où, en 1862, après avoir pu visiter, sous la conduite de J.-J. Ampère, le berceau de la Rome païenne, à l'Aventin, je fus admis à visiter, avec M. de Rossi, le berceau de la Rome chrétienne, dans le cimetière de Saint-Calixte, et dans son musée du Latran alors encore dans sa première formation.

C'était là, à Rome — j'allais l'oublier —, que bien longtemps auparavant, dans le Carême de 1835, un tout jeune recteur du collège anglais, le futur cardinal Wiseman, déjà réputé un des premiers savants de son pays, avait donné, dans les salons du cardinal Weld, Palais Odescalchi, sur les *Rapports de la Science et de la Religion révélée,* ces conférences célèbres, qui, traduites plus tard, et publiées par Migne, furent notre première initiation à ce genre d'apologétique, devenu plus nécessaire et plus opportun que jamais. Bunsen, un de ses auditeurs, lui en écrivait son ad-

miration : « Elles ne cessent, dit-il, d'occuper mon esprit, et je les crois appelées à produire les plus importants résultats. »

*
* *

Cependant le terrain le plus disputé de la controverse était, comme en tout temps, celui de l'Évangile. Et, sur ce champ de bataille, le point duquel il fallait avant tout s'assurer était celui de l'authenticité du saint Livre, son origine, sa date, ses auteurs. Là était attaché le problème de sa véracité.

Là fut le grand choc des esprits, amis et ennemis. Mais combien différente la marche des uns et celle des autres, leurs procédés, leurs voies, comme leur aboutissement! Il est bien instructif de nous le rappeler, mon frère.

Deux classes d'esprits bien distincts, soit à l'étranger soit en France, se sont embarqués sur cette question des origines évangéliques. Il y eut, d'un côté, les esprits tout spéculatifs, philosophes aprioristes, qui, partis de leur idée personnelle et préconçue, l'ont poursuivie jusqu'au bout, ne voyant qu'elle, y rapportant tout, se fourvoyant à sa suite, s'égarant dans la brume, s'enlisant dans le sable, et finalement allant se perdre dans l'inanité de leurs propres pensées : *Evanuerunt in cogitationibus suis :* que c'est bien l'expression !

Il y eut, de l'autre, les esprits non spéculatifs mais positifs, érudits consciencieux, partant sans parti pris pour la vérité seule, non par la voie aventureuse et personnelle de la spéculation, mais par la voie sûre et droite de l'investigation. Ils ne se sont pas forgé des

chimères, ils sont allés aux faits. Ils n'ont pas bâti des systèmes pour s'y emprisonner, mais ils ont fait des découvertes. Ayant abordé aux plus lointains rivages de l'antiquité, ils y ont reconnu des monuments primitifs dont leur érudition a constaté l'autorité, déterminé la date et assigné la place. C'est le procédé de la science.

Or, ceux qui ont procédé de cette bonne sorte où ont-ils abouti, protestants ou catholiques? A des conclusions finalement identiques à celle de l'orthodoxie. Et leur doctrine, à presque tous, est presque tout entière *confirmative* de la nôtre. Attendez un peu : nous le verrons, mon frère.

Par contre, quels furent les errements des autres : idéologues, spéculatifs, rêveurs? Et où les a conduits leur idée préconçue, à savoir que le surnaturel n'existe pas, et ne saurait exister : cet axiome de toute l'école? La vaste mer de notre siècle est jonchée de leurs épaves. Regardez donc, mon frère.

Vous souvenez-vous, quelqu'un se souvient-il encore, du système mythique imaginé par Strauss, ce Jupiter assemble-nuages, dont le terrible fantôme se dressait, il y a soixante ans, devant la foi de notre jeunesse? — Le surnaturel n'existant pas, les miracles ou opérés ou vécus par Jésus n'étaient pour lui que des mythes. Résurrection, Ascension, guérisons, apparitions, ne sont miracles qu'au figuré; et tout ce vieux surnaturel enfin démasqué se ramenait à un naturel ingénieux, limpide. De cette trouvaille bien neuve combien toute l'école triomphait! Vous en souvenez-vous? Edgar Quinet écrivait : « Strauss a mis en pleine lumière tous les coups portés au christianisme par la science

allemande, comme Antoine, en relevant la robe de César, avait montré toutes les blessures qui venaient de lui être faites. »

Mais cette fantasmagorie ne tint pas devant le grand jour. Après un premier éblouissement, les yeux se désillèrent. Strauss, faisant machine arrière, revisa son ouvrage par trop imaginatif, mais sans parvenir à rendre le second plus vraisemblable que le premier. Puis, ce fut l'interprétation mythique tout entière qui s'écroula sous les savantes animadversions de la « Vie de Jésus » de Néander. Enfin, chez nous, qu'en resta-t-il, lorsqu'on entendit Littré, le traducteur de Strauss, adorer en mourant cet Évangile dont il disait, mains jointes : « Oui, Jésus, vous dites bien, vos paroles ne passeront point ! Elles ne passeront point tant qu'il y aura un fils d'Adam pour les comprendre ! » Des blessures faites au christianisme, comme de celles du Christ ressuscité, il ne reste donc plus que ces cicatrices glorieuses devant lesquelles Thomas tombait à genoux : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! »

Vous souvenez-vous encore — mais où sont les neiges d'antan? — vous souvenez-vous du bruit qui se fit autour du système de Baur et de son école de Tubingue : sa fiction toute imaginaire d'un conflit primitif et prolongé entre deux partis chrétiens, judaïsants et libéraux, conflit de deux siècles, suivi ultérieurement d'une transaction diplomatique de laquelle le Nouveau Testament aurait été le monument hybride? Que n'ont-ils pas inventé pour créer une histoire à ce dualisme et à cette fusion? Tout a croulé sous le poids des dates et des faits : « De toute l'œuvre de Christian Baur, écrit

aujourd'hui le Dr Harnack, il ne reste plus que des débris. »

Or, c'est de ces débris disparates que nous vîmes, chez nous, Ernest Renan étayer la construction légère de sa *Vie de Jésus*. Le roman fit fortune : « Le serpent, est-il écrit du premier tentateur, le serpent était le plus rusé des animaux. » Le scandale fut immense. Le livre fut accueilli avec applaudissement dans le monde du scepticisme et du dilettantisme ; avec horreur dans le monde de la foi ; avec dédain dans celui de la science. Personne n'y vit une histoire. Aujourd'hui, il ne compte plus. Il ne s'est pas effondré bruyamment comme un édifice ; il s'est évanoui comme un beau nuage irisé, qui s'évapore devant le soleil.

Sur *la Croyance à l'Évangile,* un homme de Dieu, qui était aussi un homme de science, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, plus tard sénateur du Nord et ministre, M. Wallon, avait écrit, en 1857, un ouvrage singulièrement apodictique. L'historien y réfutait d'avance les variations artistiques et les fantaisies sacrilèges de son collègue de l'Institut, sur ce divin objet de ses longues études comme de son culte et de sa foi. L'inanité du livre de Renan le stupéfia. Lorsque, dans une forte petite brochure, le savant en eut formulé et motivé sa réprobation, le chrétien voulut en faire connaître à l'auteur lui-même sa douloureuse indignation. Il le fit dans cette apostrophe finale, que je dédie à tous nos apostats de fraîche date : « Ne croyez pas, Monsieur, lui dit-il, vous donner avantage vis-à-vis du public, en faisant de l'apostasie la condition d'une histoire sincère. Et surtout, n'annoncez pas un cinquième Évan-

gile, qui parlerait de la naissance de Jésus-Christ pour supprimer sa divine génération et profaner la virginité de sa mère ; qui rapporterait ses miracles pour y faire voir l'œuvre d'un charlatan ; ses prédictions pour affirmer qu'elles ont été convaincues de mensonge... ; qui décrirait enfin l'agonie de Jésus pour y chercher un doute sur sa mission ; et sa mort pour nier sa résurrection. Ce cinquième Évangile n'aurait qu'un nom dans toutes les communions chrétiennes : l'*Évangile selon Judas!* »

*
* *

Aujourd'hui, c'est le modernisme qui tourne autour de l'Évangile, avec une douceur féline, pour saluer en lui... quoi? Non pas un livre historique, mais ce que, dans leur pathos, ils appellent « la conception mystique, irréelle et purement idéale, que les chrétiens de l'âge d'or durent se faire du Christ légendaire, transfiguré par eux dans une apocalypse sublime, etc. ».

Non une histoire, disent-ils : un poème! Mais oyez donc, mon frère, l'historien lui-même. C'est l'évangéliste saint Luc, qui se lève solennellement, en tête de son récit, pour la déclaration suivante, formelle, itérative, explicite : « Après que plusieurs se sont efforcés de disposer par ordre le récit des choses accomplies parmi nous, ainsi que les ont rapportées *ceux qui les ont vues eux-mêmes* dès le commencement et qui furent les ministres de la parole, il m'a semblé bon, ô Théophile, *après avoir tout appris* depuis l'origine, d'en *écrire l'histoire avec ordre,* afin de vous faire connaître la vérité des choses qu'on vous a enseignées. »

Où est donc ici la place et la part aux inventions, à la poésie, aux idéalités? C'est bien l'histoire, la solide histoire, un temple à base de granit et fait de pierres carrées. Entrons-y, et demeurons-y en confiance, mon frère!

Entendons de même saint Jean : « Ce qui fut dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, qui était dans le sein du Père et qui s'est manifesté à nous dans Jésus-Christ : voilà ce que nous annonçons! »

Or, que nous annoncent, par contre, les tardifs négateurs d'une foi de dix-neuf siècles? Qu'opposent-ils à ces fermes témoignages et assertions des saints auteurs eux-mêmes? Rien que des hypothèses, échafaudages de frêles constructions intellectuelles, qui s'effondrent aussitôt les unes sur les autres.

Hypothèses hier, chez Renan, ces prétendues *hallucinations* de témoins par centaines, qui, sensés et véridiques quand ils entendent et recueillent les discours de Jésus, ne sont plus que des hallucinés, et trompés et trompeurs, quand ils voient et rapportent ses miracles, ces faits qui éclatent aux yeux! Tâchez de comprendre cela?

Hypothèses aujourd'hui, chez d'autres, ces prétendues *interpolations* successives qui se seraient glissées, par la suite des âges, — mais quand? mais où? par qui? — dans la trame pourtant si une, si serrée de l'Évangile; enluminant à plaisir de couleurs truquées cette physionomie unique de Jésus, si harmonique dans ses traits, si désespérément inimitable, de laquelle Rousseau a pu dire : « Ce n'est pas ainsi

qu'on invente; et l'inventeur en serait plus grand que le héros! »

De la coalition franco-germanique contre l'Évangile, laquelle nous avons vue naître, puis finir, voilà donc ce qui reste! A peu près ce qui resta de la tour de Babel, dans les plaines de Sennaar, après la confusion des langues!

Voilà ce que, dans le modernisme, il reste du Christ, fils du Dieu vivant : des vestiges. A peu près ce qui restait dans le sépulcre du Christ ressuscité : des bandelettes, un suaire. Et l'âme chrétienne s'en va disant, comme Madeleine éplorée : « Ils ont enlevé mon Maître, et je ne sais ce qu'ils en ont fait. »

Enfin, du christianisme lui-même, dernier produit de l'évolution de la pensée humaine et du progrès indéfini de l'espèce, à travers le tourbillon des siècles, que reste-t-il dans leur système? Ce qui reste de l'agitation des mers, après une nuit de tempête : un peu d'écume sur les flots.

Et tout cela à la seule fin de secouer de leurs épaules tremblantes cette chape de plomb du surnaturel, qui les écrase ou qui les brûle!

Mais il est temps que j'en vienne à la vraie science scripturaire, la seule sérieuse et décisive, celle qui n'est pas faite de la creuse idéologie des systèmes, mais de la découverte des textes, de la révélation des faits. La voici qui, de proche en proche, s'avançant jusqu'aux extrêmes limites du siècle apostolique, en vient à relever les vestiges de l'Évangile jusque sous les pas des premiers disciples des apôtres. Ce sont de belles démarches dans la profondeur de ces chemins lointains, au bout desquels se lève la lumière du Christ. Voulez-vous m'y suivre, mon frère?

*
* *

Le point extrême où, de mon temps, on signalait dans la tradition l'apparition première des évangiles était l'Apologie de saint Justin, martyr sous Marc Aurèle. Il y raconte que, chaque dimanche, les fidèles y lisaient, dans leur assemblée, les *Mémoires des apôtres* écrits par les disciples de Jésus et par leurs compagnons. C'est en 138 de l'ère chrétienne que Justin parlait ainsi des Évangiles comme de livres de provenance apostolique, déjà répandus dans les Églises.

De ce point de départ, suivez les explorations progressives de l'érudition contemporaine, et leurs aboutissements.

C'est notre XIXe siècle qui a déchiffré et daté le fameux catalogue officiel, canonique, des quatre Évangiles, découvert au siècle précédent par Muratori. Or, le Pape qui le formula, Pie Ier, siégeait en l'an 142 après la naissance du Christ; et conséquemment 110 ans seulement environ après l'Ascension. Voilà notre première étape.

C'est dans notre siècle que le Dr Cureton découvrit parmi les nombreux manuscrits syriaques du musée Britannique, la vénérable version des évangiles, nommée *Peshito*. Or, cette version est reconnue par la science la plus sûre comme devant remonter au commencement du IIe siècle, sinon même à la fin du Ier, c'est-à-dire aussi près de la vie de Jésus-Christ que nous sommes aujourd'hui de Louis XV ou de Louis XVI, duquel mes grands-parents avaient connu le règne.

C'est de nos jours, 4 février 1844, que Tischendorf découvrit le célèbre manuscrit connu sous le nom de *Codex Sinaïticus*, reproduisant un texte primitif de l'antiquité la plus haute qui fût encore atteinte. La conclusion de Tischendorf est celle-ci : « Nous nous croyons autorisé à placer vers la *fin du* Ier *siècle,* non pas la composition des quatre évangiles, laquelle est antérieure, mais déjà leur réunion en corps canonique. » Et il ajoute, dans la Préface de sa monumentale publication de 1862 : « Dieu réservait cette découverte à notre époque si douloureusement féconde en attaques antichrétiennes, afin qu'elle nous fût une vraie et pleine lumière touchant la parole écrite de Dieu, en raffermissant son caractère d'authenticité. »

L'apologétique en exulta d'allégresse. La découverte des *placers* de la Californie dut causer moins de plaisir aux chercheurs d'or de ce temps-là[1].

C'est dans notre siècle aussi que l'érudition patristique, fouillant les tout primitifs écrivains ecclésiastiques du Ier et IIe siècle, y retrouva, comme autant de pierres éparses d'une mosaïque brisée, un nombre considérable de textes évangéliques, citations ou allusions, desquels elle reconstitua le monument original qui les avait fournis. Tel chapitre en ressort presque intégralement rétabli; et on a pu dire : « Le Laocoon est sorti moins complet de terre que

1. A-t-on remarqué ceci? C'est l'année qui suivit la grande publication de Tischendorf que Renan, écrivant sa *Vie de Jésus*, se crut obligé d'y placer en tête cette déclaration : « En somme, j'admets comme authentique les quatre Évangiles canoniques. Tous, selon moi, remontent au premier siècle; et ils sont à peu près des auteurs à qui on les attribue. »

ces pages évangéliques ne sortent des écrits du Ier et IIe siècle. Il n'y manque presque rien. »

Mais ce n'est pas une leçon d'histoire que je fais. Je m'arrête donc, en marquant finalement le point d'arrivée de cette exploration du XIXe siècle. C'est le moins suspect des chercheurs, un écrivain protestant, le chef de l'école libérale allemande, le Dr Harnack, actuellement professeur à l'Université de Berlin, qui, dans un récent volume sur l'Évangile selon saint Luc, fixe ainsi la naissance de chacun des quatre évangiles : saint Marc entre les années 65 et 70 de Jésus-Christ; saint Matthieu entre 70 et 85 ; saint Luc entre 78 et 93; saint Jean entre 80 et 110. Tous quatre au Ier siècle.

C'est donc presque au lendemain de la mort du Seigneur, 32 ou 37 ans seulement après le Calvaire, presque à la descente du Mont de l'Ascension, qu'on a recueilli les souvenirs de Celui qui, à peine disparu de ce monde, éclairait encore toutes les mémoires de la lumière de sa face! J'avoue que cette constatation, que cet aveu tombé d'une plume rationaliste, me fait tressaillir d'aise, comme tout ce qui touche à la vérité de l'histoire de mon Christ. Je confesse qu'à mes yeux un trait lumineux eût manqué au tableau que j'ai fait ci-dessus des progrès de mon temps, si je n'avais marqué celui-ci d'un relief spécial. Notre siècle n'a donc pas failli à la mission que reçoit chaque siècle d'enrichir d'un rayon de plus le nimbe du Dieu de l'Évangile! Ma religion s'en réjouit comme elle s'en éclaire. L'antique date du saint livre répond de sa véracité. Et c'est bien vous, ô Jésus, vous tel que vous virent nos ancêtres de la Judée, de l'Orient et de Rome, vous dont je retrouve les traits, plus

assurés, à ces clartés récentes de la science de mon temps.

*
* *

Mais est-ce une joie sans mélange? Est-ce à dire que cette reconnaissance du primitif et vrai portrait du Christ-Dieu, tracé *de visu* ou de proche souvenir, me console entièrement des crachats dont une science haineuse couvre sa divine face? Ces découvertes qui constituent le domaine réservé de quelques intellectuels, me peuvent-elles faire oublier les pertes que fait subir à la foi des foules l'armée grossissante du sophisme officiel et du mensonge à gages? Puis-je voir sans douleur se détacher de nos rangs ces transfuges, qui s'en vont déchirant page par page cet Évangile qu'ils ont adoré, prêché, et sur lequel ils avaient prêté les plus sacrés serments? « Malheur à celui par qui le scandale arrive! » a dit le Maître. N'y en a-t-il pas parmi eux qui, hélas, portent déjà « suspendue au cou cette meule » de laquelle les menaçait sa justice? O Dieu, épargnez-leur le fond de l'abîme; épargnez le *demergatur in profundum* à tel, hélas! de ces infortunés que j'ai appelé autrefois mon fils, que j'ai aimé, que j'aime!...

Mais ce n'est pas nous, vieillards, qui nous ferons peur de l'exaltation momentanée de ces orgueils triomphants. Nous en savons les lendemains. Simon le magicien brave saint Pierre, en annonçant à Rome qu'il va voler de ses ailes et s'enlever au Ciel. Mais il ne monte pas bien haut. Une prière du Prince des apôtres le précipite en bas. S'il n'en meurt pas du coup, il ne fera plus que traîner.

Enfin, que si nous-mêmes nous étions tentés de nous troubler de certaines obscurités que présente l'Évangile inévitablement, n'en prenons pas scandale. Il est le flambeau, disons-nous, mais il n'est pas encore le grand jour. S'il laisse dans l'ombre certains côtés et replis mystérieux de la maison, est-ce à lui qu'il faut s'en prendre de leur obscurité, ou n'est-ce pas d'abord à la nuit de l'esprit? Mais, en attendant le soleil, bénissons le flambeau.

Mgr d'Hulst, qui connut ces ombres, en parle ainsi dans une lettre : « L'infirmité de l'esprit humain, l'imperfection du langage, la nécessité d'enfermer la vérité dans des formules destinées au vulgaire, voilà de quoi expliquer ces obscurités. Mais un jour viendra où les voiles tomberont, où l'écorce de la lettre laissera voir et goûter le fruit de l'esprit. D'ici là serrons-nous autour de la lettre, à cause de l'esprit qu'elle contient; et chargeons notre cœur de nous précéder, à travers les ombres, jusqu'au foyer d'où procède la lumière [1]. »

C'est donc par mon âme tout entière, esprit, cœur, conscience, que j'aborderai l'Évangile, car c'est à tout mon être qu'il s'adresse et s'adapte, comme le vêtement qui lui donnera la forme de Jésus-Christ.

« Mon flambeau », ai-je dit, c'est le nom que je lui garde. Flambeau de mon âme, qu'il réveille, qu'il illumine, qu'il réjouit, qu'il vivifie. Flambeau de ma

1. Mgr d'Hulst, *Lettres de Direction*, CXVI, p. 167, 168. Cf. p. 303. Lett. CCXXXIX. Mgr d'Hulst dont les hardiesses sur la question biblique ont effrayé ses amis, les a grandement édifiés ensuite par sa soumission. Après le jugement porté sur ce sujet par le Saint-Siège, il écrit à la même personne, 5 janvier 1894 : « Je ne suis pas le persécuté de l'Église, je suis son enfant fidèle et heureux de l'être. L'autorité dogmatique est une force et une sécurité bien plus qu'une gêne.

vie qu'il dirige vers les horizons de la paix et du bonheur par de mystérieux sentiers. L'Évangile n'est pas une voix qui parle à l'âme, c'est un esprit vivant qui descend en elle : *sermo Dei vivus et efficax*. Il lui commande comme un maître, il la console comme un ami, il la caresse comme un époux. Quel est donc, mon frère, ce livre merveilleux, unique, que je n'ai jamais refermé sans qu'il ait changé mes doutes en assurances, mes faiblesses en force, mes tristesses en joies? Il s'est nommé lui-même : *Evangelium Dei*. Son accent donne l'impression de sa divinité. Qu'on ne le discute pas : qu'on l'écoute, qu'on le lise. Il est des cieux; il parle le langage de l'éternité. Il est déjà pour cette âme, ce premier rayon du soleil levant qui frappait la statue antique et en tirait une réponse de bienvenue et d'amour.

Flambleau de l'histoire aussi : flambeau du passé, du présent, de l'avenir. Les événements du monde gravitent autour de lui, éclairés de sa lumière. C'est notre livre des destins. Il porte en lui la vraie, la seule philosophie de l'histoire. L'histoire des peuples chrétiens, de l'Église chrétienne, qu'est-ce, pour qui comprend, sinon le perpétuel recommencement de l'histoire divine, de la vie de Jésus-Christ écrite dans l'Évangile? Celui de sa vie cachée, de sa vie laborieuse, de sa vie douloureuse, de sa vie glorieuse aussi; mais celle-ci vécue très peu de jours en ce monde. Cette vue élève tout, surnaturalise tout, divinise tout. Elle console de tout aussi. Ce qui a été sera,

Et si vous me dites que j'ai acheté cette sécurité au prix d'un désaveu que je me suis donné à moi-même, je répondrai que, quand cela serait, il n'est jamais déshonorant pour un fils de se donner tort devant son père. »

ce qui a vécu revivra, ce qui a fleuri refleurira : l'Évangile ne trompe pas.

Quant à moi, je le veux faire de plus en plus intime à mon cœur, afin de le faire entrer plus avant dans ma vie. Je l'y mettrai chaque matin par la méditation, comme j'y mets Jésus réellement présent par la communion. Ainsi ferai-je ressembler mon âme à ce tabernacle des autels des vieux âges, où reposaient l'un près de l'autre le corps du Christ, l'Eucharistie; la parole du Christ, l'Évangile.

Mais l'y garderons-nous pour nous seuls, mon frère? Saint Léon le Grand faisait un beau rêve, formulé dans ce magnanime programme : « *Christi Evangelio imbuere mundum* : pénétrer, imprégner le monde de l'Évangile du Christ. » Là serait bien assurément le grand, l'unique remède à sa déliquescence; l'huile et le vin qu'appellent nos blessures mortelles. N'est-il pas encore temps de le lui porter, mon frère?

Il peut opérer des miracles de grâce. Un de ces miraculés récents de l'Évangile, François Coppée, en porte, en tête de sa *Bonne souffrance,* ce témoignage ému : « Pendant des semaines et des mois passés au lit et à la chambre, j'ai donc vécu avec l'Évangile; et peu à peu chaque ligne du Livre saint est devenue vivante pour moi. Dans tous les mots j'ai vu briller la vérité, comme une étoile; je l'ai sentie palpiter en moi comme un cœur. Comment ne croirais-je pas désormais aux miracles, après celui que ce livre vient d'opérer en moi? Mon âme était aveugle à la lumière de la foi, et elle la voit maintenant dans toute sa splendeur. Elle était sourde au Verbe de Dieu et elle l'entend aujourd'hui dans toute sa persuasive suavité.

Elle était paralysée par l'indifférence, et à présent elle s'élève vers le ciel de tout l'élan de son amour. Et les démons impurs dont elle était possédée en sont chassés à jamais! »

L'Évangile a la puissance de ces exorcismes; et ce ne sont pas, hélas, les démons à chasser qui manqueront, de nos jours.

CHAPITRE X

L'ÉGLISE

L'AUTORITÉ

Vous souvenez-vous, mon frère, de ces paroles des derniers jours du grand historien Augustin Thierry, dites au Père Gratry : « Je suis un rationaliste fatigué. Je veux entrer dans l'Église catholique, à l'autorité de laquelle je me soumets »?

La fatigue du rationalisme et des raisonnements; la fatigue du doute, des hypothèses et des discussions qui n'aboutissent pas. Le besoin d'une autorité supérieure, surhumaine, décisive; d'une autorité qui juge, prononce, dirime, termine. Le devoir conséquemment de la soumission à cette autorité, par la foi docile, pour « l'inexprimable et incomparable bien de la paix sur les intelligences et les cœurs ». Enfin, par cette porte, le retour, l'entrée dans l'Église catholique, temple et école de Dieu : De combien d'âmes, les meilleures, n'est-ce pas là, aujourd'hui encore, la fatigue, le besoin, le plus pressant devoir ?

Mais cette Église, cette haute école, les hommes ne la connaissent pas. Ils s'en font peur comme d'une prison, c'est un palais. Ils trouvent trop basse la porte par laquelle il faut passer : elle est sublime. Et le Maître, le Maître qui leur dit, les bras ouverts :

« Venez, venez tous ! ici est le repos de vos âmes ! » le connaissent-ils ?

Nous le connaissons, nous, mon frère ; *invenimus Messiam*. Conduisons-les à Lui, vers cette Église catholique qui est encore lui. Et, dans la soumission à cette autorité qui est celle de Dieu, reconnaissons aussi la sécurité, la dignité, et finalement la félicité de l'homme.

Mon frère, pour vous comme pour moi, pour tous, il n'y a qu'une seule conception vraie, possible, de l'Église : elle est, de droit et de fait, Jésus-Christ lui-même, continué, perpétué sur terre, dans sa doctrine, dans son action, dans son histoire. De là découlent tous les droits de l'Église sur nous, comme tous nos devoirs envers elle ; car elle est par-dessus tout Jésus-Christ continué dans son autorité. De cette autorité perpétuelle et actuelle de l'Église enseignante, voulez-vous que nous disions quelque chose, mon frère?

Quelle est donc cette grande voix qui, depuis bientôt deux mille ans, retentit dans chaque siècle, voix autoritaire, parole impérative, qui, au nom même du Dieu créateur et sauveur, s'en va porter à tous ceux de « la Ville et de l'Univers », non seulement ses instructions, mais ses injonctions, touchant ce qu'il faut croire, touchant ce qu'il faut faire; et au besoin fulminant l'anathème contre qui refuse d'écouter et d'obéir?

C'est un écho divin : L'écho fidèle, certain, de la voix de Celui qui dit à cette Église sa fille : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous repousse me repousse. »

On écoutait Jésus, et l'on disait de lui : « Nul homme n'a parlé comme cet homme. » Il ne discute pas, il affirme : « En vérité, en vérité, je vous le dis. » On écoute l'Église, et pareillement sa parole

est une affirmation, une définition, une promulgation. — On écoutait Jésus et l'on disait « qu'il n'enseignait pas comme les scribes et les pharisiens ». Et l'on dira de l'Église que sa parole n'est pas comme celle des philosophes qui disent : Voici ce que je pense ; mais comme celle de Jésus qui disait : « En vérité, je dis ce que je sais. Je parle de mon Père, parce que je le connais. » Elle le connaît par le Fils. — On disait de Jésus qu'il enseignait comme ayant puissance, *tanquam potestatem habens,* sa puissance propre, la souveraine puissance du Verbe de Dieu. Et de l'Église on dira qu'elle enseigne en vertu de la mission et de la doctrine qu'elle tient, non des hommes, mais de Dieu. C'est de toute cette hauteur que sa parole plane au-dessus de toute parole humaine : la hauteur des cieux.

Enfin on sommait Jésus de prouver sa mission, de produire ses titres ; et il présentait ses œuvres. « Si vous ne croyez pas aux paroles que je dis, croyez aux œuvres que je fais. » Et ces œuvres c'étaient trois années de miracles tels que jamais le monde n'en avait connu. Or, ce sont ses œuvres aussi, deux mille ans de ses œuvres, miracles et bienfaits, que l'Église présente au monde ; et ces faits répondent d'elle. Seulement ses guéris à elle, ses sourds qui entendent, ses aveugles qui voient, ses boiteux qui marchent, ses morts qui ressuscitent, ce ne sont pas seulement des individus, ce furent et ce sont des peuples et des empires.

*
* *

Cette vue de l'Église en Jésus-Christ impose la soumission, mais en la transfigurant. Elle y met la

dignité, la sainte fierté. Ce pain de la vérité, quand je vois, tout autour de moi, ces bandes de mendiants qui vont le quêter bassement à toutes les portes de l'opinion, de la publicité, tandis que moi, le fils de la maison, je le trouve, assis à la table de mon Père, comment n'en serais-je pas honoré autant qu'heureux? — C'est tout cela qui, un jour, faisait dire à Paul Lamache, l'ami d'Ozanam, dans une réunion des confrères de saint Vincent de Paul : « Tenez, par instants, je me sens tant d'orgueil d'être catholique que j'ai peur d'être obligé de m'en confesser! »

C'est encore cette vue de Jésus enseignant dans l'Église enseignante qui détermine et explique les moyens tout surnaturels de son enseignement. De là ces magnanimes dédains de saint Paul « pour le beau langage de l'éloquence humaine et les raisonnements de la philosophie. Non, « l'efficacité de notre parole n'est pas dans la sagesse de l'homme mais dans la force de Dieu », et son opération dans les âmes.

Et l'Église enseignée, enseignée par Jésus-Christ? Je la retrouve encore telle qu'au temps de l'Évangile. J'aimerais sans doute à la voir réunissant dans son bercail la multitude des brebis et des agneaux sous la houlette de l'unique Pasteur. Mais je la reconnais encore dans le *pusillus grex* d'aujourd'hui, la petite troupe des amis de Dieu, perdue parmi l'armée sans nombre de ses ennemis. Je ne m'étonne donc pas, je ne me scandalise pas, de ne pas voir dans nos églises, au pied de nos chaires, les doctes, les puissants du monde, mais les femmes, les enfants, les simples, les humbles de cœur. Le Maître n'a-t-il pas dit « qu'à eux, et non aux superbes, étaient révélés les mystères du royaume des cieux » ?

Le romancier russe, Tolstoï, je crois, a composé un livre sur cette question qui est de tous les lieux comme de tous les temps : « *Que faut-il donc faire?* » laquelle suppose celle-ci : que faut-il donc croire? Et il introduit un artisan, Sutaïef, qui, dans toute la sincérité de son cœur, s'écrie : « Ah ! si quelqu'un m'enseignait en quoi je me trompe, en quoi je m'écarte de la vérité, je servirais cet homme jusqu'à la mort. Vrai, je ne sais pas ce que je ne lui donnerais pas! » Eh bien, ce quelqu'un, ce révélateur qu'appelle instinctivement toute intelligence inquiète, incertaine, ce quelqu'un est venu. « Je suis la vérité », a-t-il dit de lui-même. Et étant venu, il ne s'en est pas allé tout entier : « Voici, dit-il, que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. » Il a sa demeure ici-bas. Cette demeure est l'Église. Là où est l'Église, là est le Christ.

Oh! restons-y, nous qui y sommes. Entrez-y, vous les philosophes, les artistes, les poètes, qui vous attardez aux alentours, dans le parvis, et qui prétendez la juger de là. Ce n'est pas elle encore; entrez donc, et je puis vous donner l'assurance que vous la trouverez infiniment plus belle au dedans qu'au dehors. Telle est l'expérience qu'en avait faite Augustin Thierry converti; et il la présentait sous cette belle image : « Entre le christianisme vu du dedans et le christianisme vu du dehors, il y a la même différence qu'entre les verrières d'une cathédrale, selon qu'on les regarde d'un côté ou de l'autre. Du dehors elles apparaissent comme des taches grisâtres, séparées par des plombs; du dedans ce sont des figures admirables et embrasées de lumière. »

Le dedans du christianisme, c'est le catholicisme. Là est vraiment « la demeure de Dieu avec les hom-

mes ». Là, avec Jésus-Christ enseignant, j'ai trouvé la vérité; avec Jésus-Christ vivant, je possède la vie : la fontaine de vie, la parole de vie, le pain de vie; la grâce, les divins sacrements, canaux de la vie. C'est de l'autel divin qu'elle découle.

Le protestantisme, lui, n'a pas d'autel, non plus que de sacerdoce. Mais qu'est-ce donc, mon frère, qu'une prétendue religion qui n'a ni sacrifice, ni prêtre? Et que peut-elle encore garder de religieux?... La religion catholique, par contre, tous le confessent, est la plus religieuse des religions. Jésus lui est intime. Elle vit avec lui dans le commerce le plus proche, le plus familier, le plus continuel, le plus tendre. Elle n'a pas, comme le protestantisme, perdu la notion et l'habitude du surnaturel. Son symbole n'a pas diminué les vérités éternelles, pour les conformer aux libres et minimes opinions des enfants des hommes. Chez elle, Jésus-Christ garde encore, sur son front, devant lequel tout front s'incline, tous les rayons adorables de sa divinité. L'Église n'a pas oublié les paroles de pardon qu'elle a apprises de Lui, et qu'elle fait tomber chaque jour miséricordieusement sur nos pauvres consciences confuses et humiliées. Elle n'a pas remplacé par une symbolique et vide représentation, la présence réelle de Celui qui s'est appelé le « Pain descendu du ciel »; et qui n'en est descendu que pour se donner à nous substantiellement et perpétuellement. Elle n'a pas rompu les relations spirituelles ouvertes entre ce monde et l'autre. Et son admirable Communion des saints est le plus vaste et le plus parfait idéal qui soit de la solidarité de toutes les âmes de partout, unies et reliées entre elles dans une ineffable et secourable communauté

de prières, de mérites, d'espérance et d'amour.

En somme, l'Église catholique est celle où Jésus-Christ est le plus ardemment et effectivement aimé. Et cela seul, mon frère, ne suffirait-il pas à assurer sa transcendance, aux yeux de qui sait que Dieu ne nous a donné son Fils unique que pour cela? Elle est aussi, sur toute autre, celle où cet amour divin a suscité et suscite encore de telles merveilles de vertu, de dévouement, de renoncement, qu'après vingt siècles d'accoutumance journalière, notre siècle, pour mauvais qu'il soit, n'a pu lui refuser son admiration, à défaut de sa reconnaissance. Là est « le feu sacré que Jésus est venu allumer sur la terre », comme lui-même disait. L'Église en est le foyer. Encore une fois, en connaissez-vous un autre où il brûle plus ardent, un autre où sa flamme rayonne d'un plus bel éclat?

C'est à la beauté de son culte que je pense. Philosophes de l'idée pure, las de penser, avez-vous quelquefois senti? Avez-vous assisté à quelques-unes de nos plus imposantes ou de nos plus touchantes cérémonies catholiques? La Messe, une messe bien entendue, comprise!... Une communion générale des hommes, au matin de Pâques, à Notre-Dame! Un départ de jeunes missionnaires, l'adieu et le baisement des pieds, aux Missions étrangères! Une pieuse et pure matinée de première communion! Une prise de voile ou une profession religieuse, comme celles où Racine pleurait!... Une dernière communion reçue en viatique, et présidant aux adieux de l'épouse et de l'époux, comme celle que Gerbet a décrite, chantée?

Mais je sais d'autres fêtes plus intimes encore, lesquelles ne sont connues que chez nous. Celles dont le Seigneur dit qu'elles mettent le Ciel en joie;

celles qui se passent en silence dans l'embrassement de deux cœurs séparés, et qui finalement se rencontrent, se retrouvent, se touchent : le cœur du Père céleste et celui de l'Enfant prodigue tombant en larmes entre ses bras. La fête ineffable de ces pécheurs las de pécher, las de vivre, las d'eux-mêmes, las de la bassesse humaine, et qui s'en viennent à l'Église comme à « l'hôpital des âmes ». C'est l'expression même de l'un d'eux, Huysmans ; et il ajoute : « Là du moins on vous reçoit, on vous y couche ; on vous y soigne ; on ne se borne pas à vous dire, en vous tournant le dos, ainsi que dans la clinique du Pessimisme, le nom du mal dont on souffre. » Il écrit cela dans *En route :* cette route qui allait le conduire à une cellule d'oblat, dans une abbaye de bénédictins.

*
* *

C'est un commun dire aujourd'hui que l'Église a fait son temps. Son régime d'autorité serait devenu inconciliable avec celui de notre moderne démocratie émancipée, adulte. Or c'est tout le contraire qui est vrai. C'est un axiome que plus un peuple s'est affranchi de l'obéissance politique, plus il y doit suppléer par le maintien intérieur de l'obligation morale. Or cette obligation repose sur la religion, ont répété tous les sages. Tocqueville en fait le sujet du plus beau chapitre de sa *Démocratie en Amérique :* « Je doute, dit-il, qu'un pays puisse jamais supporter à la fois une complète indépendance religieuse et une entière liberté politique. Et je suis porté à penser que, s'il n'a pas la foi il faut qu'il serve ; et, s'il est libre, qu'il croie. » Récemment encore,

le regretté M. Vandal en portait témoignage à l'Académie française : « Nous ne trouverons pas le fondement du devoir en dehors de cette foi qui a fait si longtemps le soutien de l'âme française. Il n'est pas d'exemple qu'un peuple sans foi soit demeuré un peuple libre. » Et, quant au catholicisme en particulier, c'est M. Taine, qui le croirait? le Taine de la plus mauvaise époque, celle de son *Voyage en Italie*, qui associe, dans ces termes, la destinée de l'Église et celle des démocraties ingouvernables sans elle. Il écrit dans ce livre : « On ne voit point de terme à la durée du Catholicisme. Toujours la difficulté de gouverner des démocraties lui fournira des partisans. » Et il ajoute : « Toujours la sourde anxiété des cœurs tristes et tendres lui amènera des recrues, toujours l'antiquité de sa possession lui conservera des fidèles. »

Quel sera donc, envers la religion, le devoir particulier des gouvernements démocratiques? M. de Tocqueville répond et conclut fermement : « Il faut que les législateurs des démocraties et tous les hommes honnêtes et éclairés qui y vivent, s'appliquent sans relâche à soulever les âmes, et à les tenir dressées vers le Ciel. Que si, dès lors, il se rencontre parmi les opinions d'un peuple démocratique, une de ces théories malfaisantes qui tendent à faire croire que tout périt avec le corps, considérez les hommes qui les professent comme les ennemis naturels de ce peuple. »

Mais si « ces ennemis naturels du peuple » étaient les gouvernants eux-mêmes de ce peuple?

J'ajouterai, s'il vous plaît, corrélativement : Plus

l'autorité religieuse est indispensable à une société qui s'est affranchie de toute supériorité, plus il faut que cette autorité religieuse se tienne et se montre forte. La Providence y a pourvu. Avez-vous remarqué, mon frère, que, tandis que partout les souverainetés temporelles ont abdiqué de plus en plus soit de gré, soit de force, entre les mains de la démocratie grandissante, dans l'Église au contraire, la souveraineté spirituelle n'a pas cessé de s'affirmer plus haute et de se constituer plus forte par le mouvement continu de la concentration de son autorité autour du Siège apostolique? C'était le contrepoids nécessaire à la prépondérance de l'élément libertaire, dans l'équilibre du monde moral; lequel, comme le monde physique, n'est stable que par la péréquation de ces deux forces entre elles.

⁂

A côté et à l'encontre de la conception autoritaire de l'Église, notre temps s'est épris de ce que j'appelais tout à l'heure la conception *libertaire* d'une Église qui évoluerait dans le sens des libertés modernes, accommodant ses idées, sa doctrine, ses préceptes, ses institutions au progrès de notre siècle et à l'état actuel de notre société. C'est le péril interne de l'Église, plus grave que l'autre. Le libéralisme en matière religieuse est allé bien loin de nos jours. Il y a des nuances dans ses rangs, je le sais; comme des degrés dans l'égarement. Mais où s'arrêtera-t-il? Et ne le voyons-nous pas descendre, par une pente rapide, du catholicisme libéral jusqu'à ce syncrétisme d'erreurs syndiquées qui, sous le

nom générique et collectif de modernisme, nous ramène à je ne sais quel chaos du monde des esprits, tel que celui où était primitivement la terre *inanis et vacua,* avant que la main du Tout-Puissant n'eût séparé la lumière d'avec les ténèbres.

Vous l'avouerai-je, mon frère? J'ai peur. Il me semble par instants que nous nous acheminons à grands pas vers ce qui s'intitule aujourd'hui « le Christianisme libre »; lequel n'est pas autre chose que le protestantisme libéral moderne, descendant, par une pente naturelle, logique, de son libre examen d'hier à la libre pensée d'aujourd'hui. C'est la même chose, et presque le même nom. Libre christianisme, celui duquel chacun est libre d'évincer le Christ-Dieu, pour ne plus reconnaître en lui que le « surhomme ». Celui dans lequel le néo-chrétien demeure libre de n'être plus qu'un idéaliste, subjectiviste ou athée. Celui dans lequel la doctrine, volatilisée au feu de la critique, se résout en je ne sais quoi d'impalpable qui sera tout ce qu'on voudra, sauf la religion. Telle sera « la religion de l'avenir ». Or, cette religion-là a aujourd'hui la partie belle. Ni nos jacobins n'en prendront ombrage, ni nos radicaux ne s'en offusqueront, ni nos francs-maçons ne lui chercheront querelle. Ils vont tous au-devant d'elle, comme vers une complice et une auxiliaire. La main du protestantisme français est dès aujourd'hui tendue à toutes les apostasies, son esprit sympathique à toutes les démolitions, et son cœur clément à toutes les défaillances : « Entrez! »... Ah! je tremble, mon frère!

Le grand devoir d'aujourd'hui est de nous serrer

plus que jamais autour de la Papauté, centre de l'autorité divine de l'Église. Nous aurons vu, dans notre siècle — et ce n'en fut pas un des moindres spectacles, — nous aurons vu grandir ce que je me permettrai d'appeler la force centripète d'un vaste mouvement, groupant progressivement toutes les choses catholiques autour du Saint-Siège romain. Le pontificat de Pie IX eut spécialement la gloire de cette universelle centralisation, dont le concile du Vatican par ses définitions fut le geste suprême et le splendide couronnement. Or, ce n'était pas là, certes, acte d'humaine ambition, ni simple intuition supérieure et prophétique du génie. C'était inspiration de Celui de qui l'assistance est assurée à son vicaire. En prévision du formidable assaut qui allait être livré le lendemain à l'Église catholique, et en vue de l'union nécessaire dans l'effort et dans la défense, son chef suprême, Pie IX, provoqua la concentration générale de ses forces : car l'ennemi était proche. Ainsi arriva-t-il que, quand celui-ci se présenta pour la sommer de se rendre, la résistance se tenait là serrée autour de ce chef dont elle venait de fortifier le bras et d'affermir la couronne.

Deux ans après le Concile, 23 décembre 1872, Pie IX déclarait que cette unité des esprits et des cœurs était la consolation suprême d'un Pontificat près de s'achever : « Notre consolation est de voir l'épiscopat du monde catholique attaché intrépidement à cette chaire de Pierre, combattant pour sa cause, et opposant la force d'une unité compacte, *compactæ unitatis robur opponunt* aux assauts de l'ennemi qui déborde de toutes parts ». Déjà précédemment ce même épiscopat, quatre fois assemblé autour de

lui, lui avait protesté « qu'il était et serait avec lui, partout et à jamais ». Près de cinq cents évêques présents à Rome, signaient cette protestation [1].

Cette force est encore la nôtre. Et si, quand vint l'heure de la persécution, l'épiscopat français actuel se retrouva, debout et en ligne, derrière le rempart, uni à son nouveau chef, prenant ses ordres de lui, inséparable de lui, à qui l'Église s'en reconnaît-elle redevable? A ce mouvement initial et ininterrompu de concentration hiérarchique d'une part; et, d'autre part, à cet exercice de la discipline romaine, qui durant les trente années de Pie IX, s'était transformé, pour le clergé de France, en une habitude passée à l'état de seconde nature. En présence de cette « unité compacte » tout schisme devenait impossible. Pie IX nous en a sauvés.

Il ne faut donc pas nous diviser sur ce nom : il est au-dessus de toute atteinte. Il ne faut pas que le libéralisme d'aujourd'hui se venge sur lui de ses condamnations d'avant-hier, et dresse la revendication de ses modernes libertés au-dessus des arrêts de cette autorité et de ses sanctions souveraines. Il ne faut pas, en chaque rencontre, s'élever contre l'acte salutaire du *Syllabus,* et de l'Encyclique pontificale avec laquelle il fait corps, en les rendant responsables de toutes nos divisions et de nos maux. Il ne faut pas jeter l'ironie et le blâme sur les pontifes et sur les publicistes les plus respectables et les plus méritants, qui n'eurent que le tort de servir Pie IX dans son

1. Adresse de l'Épiscopat, juin 1887. *Acta S^{æ} Sedis*, t. III, p. 19 : *Te duce, unanimes incedemus in viis Domini. Te sequemur, Beatissime Pater, tibi adlaborabimus, ac tecum pro Domino in omne discrimen fortunamque parati decertabimus.*

œuvre de vérité et de salut. Il ne faut pas, par contre, ne trouver de sagesse que chez ses opposants ou chez les dissidents. Il ne faut pas repousser l'outrecuidance jusqu'à oser demander « si Pie IX eut toujours une juste idée des vrais intérêts de l'Église, de son avenir et de ses dangers dans les temps modernes », rapetissant ainsi sa personne et son règne, afin de tout de suite s'en autoriser pour « lui dénier le nom de Grand ». Il ne faut pas voir et faire voir l'histoire de notre temps avec les yeux d'une prévention d'esprit et de parti, qui en dénaturerait la physionomie, et rejetterait dans le trouble et l'égarement les fidèles à qui fut portée par lui la vraie lumière. Ce serait faire le jeu de l'ennemi. Aucun de nos frères ne le voudrait [1].

Il est pour le moins téméraire et toujours dangereux d'opposer, de parti pris, l'enseignement d'un pape à celui d'un autre pape. Le cardinal Lavigerie disait, et c'était sa règle, « qu'il fallait être avec le pape et pour le pape actuellement régnant ». La vérité est, et l'expérience le montre, que Notre-Seigneur choisit et donne à son Église, selon les temps, le pape qu'il faut à chaque temps, pour y faire l'œuvre utile à ce temps, par les moyens opportuns.

1. Voir sur l'histoire de *L'Église de France sous la IIIe République*,. t. I, par M. l'abbé Lecanuet, dans les *Etudes*, 5 septembre 1907, l'article aussi sensé que mesuré du P. Christophe Simon. Il a été reproduit par la *Chronique de la Presse*.

Nous avons le devoir d'ajouter que le R. P. Lecanuet nous annonce la suppression, dans une nouvelle et prochaine édition de ce tome Ier, « de quelques phrases qui nous ont choqué ». C'est trop peu dire, et ce serait trop peu faire. Les catholiques attendent plus et mieux de la religion, de la probité, comme du talent de l'historien. Voir aussi dans les *Études* du 20 septembre 1910 l'article critique de M. Paul Dudon sur le récent tome II du même ouvrage, *Léon XIII et l'Église de France*, reproduit par les *Questions actuelles* du 1er octobre 1910.

dans ce temps. En droit, Léon XIII n'a pas pu enseigner une autre doctrine et évangile que Pie IX. En fait, sa première Encyclique reprend l'enseignement de l'Encyclique *Quantâ curâ* et du *Syllabus,* déclarant formellement « réprouver ce que Pie IX a réprouvé, et condamner ce qu'il a justement condamné ». Ses mémorables Encycliques *Immortale Dei* 1885, *Libèrtas* 1880, *Sapièntiæ christianæ* 1890, n'en ont rien rabattu, quoi qu'on dise. La forme est différente, mais la doctrine est identique; et pour le fond c'est tout un.

Certes, je sais distinguer entre l'enseignement *ex cathedrâ* et l'autre, comme entre l'infaillibilité et l'impeccabilité : qui a le droit d'en douter? Mais que je trouve de sagesse dans cette protestation du vénérable cardinal Guibert, 4 juin 1885, contre l'opposition du cardinal Pitra : « Ce mal de la critique du pape, écrit-il, vient toujours d'un fond d'amour-propre et de trop de confiance en soi-même, non réprimée. Pendant ma longue carrière de 44 ans d'épiscopat, à travers bien des événements et agitations, la pensée s'est présentée à moi plusieurs fois que le Chef de l'Église devrait bien prendre telle mesure ou éviter telle autre. Mais Dieu, par sa grâce, m'a toujours fait comprendre que je n'avais pas reçu l'assistance personnelle qui a été promise à Pierre et à ses successeurs; et l'expérience m'a prouvé que les papes sous lesquels j'ai vécu ont sagement gouverné l'Église, comme l'avaient fait, depuis 1800 ans, tous ceux qui les ont précédés. »

*
* *

Nous vieillards, nous aurons vécu notre vie sous

des pontificats qui laisseront dans l'histoire de l'Église une longue et haute mémoire. Je n'ai pas aujourd'hui de meilleurs souvenirs que ceux qui me redonnent la vision des jours où je me retrouve en l'auguste présence de ces Christs sur terre.

Je revois ces jours lointains où, en la fête de Pâques, Pie IX debout à la *Loggia* de Saint-Pierre, donnait *urbi et orbi* cette Bénédiction solennelle et chantée, à laquelle répondaient les fanfares de notre armée et le canon du Château Saint-Ange. Église et patrie entrelaçaient leurs noms dans mon cœur.

Je revois ces audiences publiques d'alors, où Pie IX nous disait de ne nous appuyer que sur le bras de Dieu, d'avoir *confidenza* en lui, et de défendre sa cause avec les seules armes de la vérité et de la charité.

Je me revois à ses genoux, dans ces audiences privées où le grand captif du Vatican me parlait des « chaînes de Pierre » que j'étais venu vénérer, et que je baisais à ses pieds.

J'ai vu le vrai Saint de Dieu pleurer à l'autel durant sa messe, tout en larmes. Cette messe était celle de la fête d'un grand Pape « mort dans l'exil pour avoir aimé la justice et haï l'iniquité ».

Fondateur de notre Université catholique de Lille, Pie IX s'en montra particulièrement le père. Moins de deux mois avant sa belle mort, il lui faisait répondre « combien il était consolé et réjoui d'apprendre de quels sentiments de piété filiale nous ne cessions de l'entourer, et avec quel zèle ardent nous étions résolus non seulement à obéir à ses ordres, mais à nous inspirer de son esprit et de ses désirs, prenant pour devise cette célèbre parole de saint Am-

broise : *Romanam Ecclesiam in omnibus sequi cupio* ».

C'étaient, avec sa suprême bénédiction, ses volontés dernières. J'en fus par fonction, chez nous, un des exécuteurs testamentaires. Et ma consolation est de pouvoir affirmer aujourd'hui que, durant les vingt années où je fus au gouvernail de la barque universitaire, c'est bien sur ce phare de l'Église romaine que j'ai orienté notre marche. Amis et ennemis le savent bien.

Le pontificat et l'auguste personne de Léon XIII évoquent en moi le souvenir de spectacles grandioses et de séances intimes, tour à tour.

Je fus de ces pèlerinages d'ouvriers où mille et mille des nôtres acclamaient Léon XIII porté sur la *sedia ;* puis assis à son trône, d'où il leur tendait ses grands bras de Père : « Venez à moi, venez tous, vous qui travaillez ! »

C'était l'embrassement de l'Église et du peuple. Heureux qui vit ces journées !

Heureux, plus heureux encore qui put approcher de près, de très près, cette paternité plus conquérante encore que son autorité ! Heureux donc l'humble fils qui, appelé par lui, fut admis plus d'une fois à l'audience secrète de ces soirées silencieuses où, après avoir présidé la prière de ceux de sa maison, retiré dans ses appartements privés, seul à seul, le grand Pape, le faisant asseoir à ses pieds, près de sa lampe, daignait le faire entrer à fond, sous sa dictée, dans la vérité pleine de l'histoire de notre temps ; et finalement le laissait confondu de tant de confiance, en même temps que pénétré d'admiration pour tant de sagesse, et de reconnaissance pour tant d'amour de la France.

Il a manqué à ma vieillesse d'avoir pu porter aux pieds du Souverain Pontife Pie X l'hommage pareil de mon obéissance et de ma piété filiale. Je n'ai pas vu, à Rome, les fêtes de la Béatification de notre Pucelle d'Orléans. Je n'ai pas, hélas! assisté à celles de la glorification de ma très sainte mère Barat. Mais Dieu sait quelle place la personne et l'œuvre du Pontife aujourd'hui douloureusement régnant, occupe et garde dans mon cœur. Dieu sait surtout combien je ne cesse d'admirer la fermeté tranquille avec laquelle, aux prises avec tant d'iniquités, au sein de tant de contradictions, par ses paroles et par ses actes, Pie X ne cesse d'affirmer l'autorité infrangible du Saint-Siège et de l'Église. L'assistance divine y est visible. C'est bien l'Esprit de force qui l'arme pour le combat; c'est bien l'Esprit de lumière qui éclaire ses voies et le fait marcher droit et ferme dans les sentiers de l'Évangile, entre les pièges de ses ennemis et les illusions de quelques-uns de ses amis.

Voilà l'Église de nos jours; telle fut l'Église de toujours. Parlant de la Papauté, Augustin Cochin écrit qu'elle est à la fois « le rocher et la source » : le rocher de l'autorité, la source de la grâce. Il dit encore qu'elle est la gardienne de la vérité, la vestale de la charité. Et puis, s'adressant à toutes les dissidences, à toutes les négations, à tous les scepticismes de notre temps, il écrit, il chante :

« Philosophes, elle a des explications que vous n'avez pas, une efficacité que vous n'avez pas, et tout ce que vous avez elle le possède. Politiques, législateurs, elle atteint des profondeurs que vous n'atteignez pas; elle a des sévérités et des bontés que vous ne possédez pas.

Protestants, Grecs, ses institutions ont une plénitude de grâces que vous ne possédez pas; son culte une majesté que vous n'avez pas, sa hiérarchie une solidarité que vous n'avez pas. Et vous, pauvres païens, vous n'avez rien, aucun de nos trésors; la rosée manque à vos âmes, la justice à vos lois, l'espérance à vos heures dernières. L'Église catholique garde à la terre ces biens supérieurs et son patrimoine éternel. Elle est la mère, la nourrice et la bienfaitrice des hommes. Le matin, le soleil se lève, c'est bien; le pain ne manquera pas à nos corps. L'Angelus sonne à l'église, c'est bien; le pain ne manquera pas à nos âmes. La double vie est assurée.

« Et maintenant, venez.artistes; fleurs, épanouissez-vous; pierres, faites-vous belles; fumez, encens; cantiques, éclatez; il y a fête sur la terre, et Dieu a visité les hommes. »

CHAPITRE XI

L'ÉPREUVE

LES PROSCRIPTIONS

L'Église de France traverse une crise. C'est un de ces passages étroits et tremblants jetés sur un précipice au fond duquel gronde l'abîme, comme ceux que les pâtres des Pyrénées appellent « des ponts du diable ». Sur l'autre rive qu'y a-t-il ? Nul ne le sait à cette heure. C'est dans la nuit sombre qu'il nous faut passer par-dessus le torrent. Et notre impression est celle du vertige devant le vide.

L'angoisse l'est au double pour nous vieillards, qui n'ignorons pas que, cette autre rive, il ne nous sera pas donné de l'atteindre. La terrible crise peut durer un siècle, et nous n'avons plus qu'un jour à vivre. Et la nuit sera longue. Et, quand l'horizon s'éclairera de quelques lueurs d'espérance, nos yeux à nous se seront fermés sur le spectacle morne d'une Église démantelée et d'une patrie dévastée.

Il n'y a plus désormais de joie possible pour notre vieillesse. Car enfin, ce qui est frappé, ce qu'on a juré de détruire, n'est-ce pas ce que, soixante ans de notre vie, nous avons mis notre bonheur comme

notre honneur à aimer, à prêcher, à défendre, à adorer et à servir?

La douleur qu'en ressentent tous mes frères, comment n'en souffrirais-je pas personnellement au double? Le jour où la crise se fit plus aiguë pour l'Église de France, était le lendemain de celui où je venais de présenter, dans un tableau général, ses œuvres et ses grandeurs, au cours du siècle qui s'achevait. J'en rendais grâces à Dieu, je me félicitais d'avoir été du moins le témoin de cette splendeur...

Mais « quel état et quel état »! La fierté reste, mais la souffrance l'emporte. Ce ne sera pas la raviver, j'espère, que d'en rappeler quelque souvenir, pour en tirer du moins quelques leçons, à défaut, hélas! de consolation et de remèdes. Je n'aurai pour cela qu'à ramasser dans mes papiers, dans ceux que j'écrivais, et ceux que je recevais, quelques notes jetées là, quelques paroles prononcées, au jour le jour des événements et des impressions. Mais raconter, disserter, à quoi bon, hélas?

Ce qui est bon et utile c'est d'abord de prendre une idée juste de l'objet, du caractère et du but de cette guerre d'enfer : à qui et à quoi elle en veut, ce qu'elle veut. Ainsi comprendrons-nous ce que de notre côté nous devons être, en face d'elle.

Cette guerre est la guerre à Dieu ; et notre position, à nous, vis-à-vis d'elle, est celle de tenants de Dieu. En est-il de plus haute, et de plus sacrée en même temps? Et combien, considérée de ce point de vue, notre cause s'élève et se transfigure!

Nous ne permettrons donc pas qu'on la fasse descendre au rang très inférieur d'une cause politique :

c'est la première conclusion à tirer et la première résolution à prendre. Non, nous ne sommes pas un parti ennemi dans l'État, nous sommes des amis de Dieu, duquel l'État, son ennemi, ne veut plus. Si l'État athée nous hait et nous combat, c'est parce que nous faisons les œuvres de ce Dieu : les œuvres de la vérité, de la charité, de la sainteté de ce Christ que l'Église, sa fille, continue en ce monde. De cette persécution nous souffrons assurément, et combien cruellement, mon frère! mais nous nous en honorons, souffrant comme Lui et pour Lui. Je ne dis pas assez : si cette cause supérieure de notre souffrance l'honore en la surélevant, le caractère religieux et surnaturel qu'elle en reçoit la consacre. Il fait proprement d'elle, en quelque part, cette confession de la foi, ce témoignage sacré rendu à la religion, que l'on appelle le martyre. Acceptons-en le combat, pour en mériter la couronne.

La seconde chose à bien constater c'est que nous ne sommes pas des vaincus; nous sommes des vainqueurs restés maîtres du terrain, et sur tous les terrains, partout et jusqu'au bout. Maîtres sur le terrain de l'enseignement, le terrain de la doctrine et de la vérité; maîtres sur le terrain des services rendus au pays, ou de la charité. Mais des vainqueurs trahis, des vainqueurs écrasés par la déloyauté d'un concurrent malhonnête qui, ne pouvant égaler ses rivaux ni les réduire, a trouvé plus commode d'assassiner que de lutter. C'est la suprême ressource des scélérats et des lâches. Mais, tout mutilés que nous sommes, sur ce champ de combat, qui fut jusqu'à la fin pour nous un champ d'honneur, nous avons le droit de nous redresser; et à ceux qui nous passent sur le corps, avec les hourrahs et des cris de victoire,

de répondre, quoi qu'ils fassent : « Vous êtes les vaincus! »

Je le disais, dans une solennité scolaire, avec un accent d'indignation que l'on excusera, lors de la fermeture de deux de nos collèges religieux, dans le Nord : « Sur le terrain de l'enseignement, les véritables vaincus sont-ce, Messieurs, les maîtres des établissements libres,lesquels finalement, en ce siècle, n'ont jamais eu plus d'élèves que de nos jours, ouvert plus de classes que de nos jours, cueilli plus de lauriers que de nos jours? Ceux-là succombent à la violence, mais ils succombent dans leur triomphe; et, si je dois à leur souffrance l'hommage de ma douleur fraternelle, je veux payer d'abord à la gloire de leur œuvre le tribut de mon inconsolable admiration.

« Non, les vaincus ne sont pas eux. Les vrais vaincus, vaincus sur leurs propres programmes, vaincus devant leurs propres jurys, ce sont les formidables et tout-puissants adversaires, qui, ayant tout en main, le pouvoir, l'argent, les faveurs, les grades, se sont laissé néanmoins dépasser par des rivaux qui, eux, n'avaient rien de tout cela : rien que la confiance des familles, que l'affection des enfants, la flamme du dévouement, l'esprit de sacrifice, et, par-dessus tout, la grâce de Dieu.

« Oh! que c'est donc la bonne part, laquelle ne nous sera pas enlevée! Mais ces services, ces succès qui, dans les États étrangers, eussent constitué notre mérite, et donné lieu à de justes primes et encouragements, ces succès en France ont fait notre crime, notre seul mais grand crime. Le rapport officiel qui

apprit au ministre notre supériorité numérique et académique, fut notre arrêt de mort. La patrie était en danger : *Caveant consules!* Vous savez ce qui s'ensuivit. On appela la violence légale à la rescousse de l'impuissance, et l'on ne rougit pas d'ajouter ainsi la honte à la défaite. Ah! j'en rougis pour eux! Et ce dont je les plains plus que tout le reste, c'est d'en avoir été réduits, de guerre lasse, pour rétablir leurs affaires et ruiner celle des autres, au dernier et au pire des expédients : celui qui consiste à supprimer ceux qu'on n'a pas su vaincre, et de tirer contre des concurrents loyaux l'arme malheureuse et malhonnête de la proscription. [1] »

Ce que j'ai dit de l'enseignement libre, je puis bien le redire de la charité libre, de la charité de ces religieux, de ces religieuses, qui, ayant commencé par donner aux pauvres et aux souffrants tout ce qu'ils avaient, s'étaient donnés eux-mêmes ou elles-mêmes, par vœu, à leur perpétuel service. Qui donc, en ce siècle et dans notre pays, les a vaincus en dévouement, en abnégation, en générosité? On a évalué à un milliard les aumônes annuelles de la charité catholique française. Qu'en est-il de ce chiffre? Je ne m'en porte pas garant. Mais je puis assurer que ses services en tout genre dépassent encore ses bienfaits. Elle n'y apportait pas seulement son assistance, elle y apportait la bonté, le respect, la consolation, avec la divine espérance. Qui l'a remplacée hier, aux hôpitaux, aux asiles, aux orphelinats, aux ambulances, aux léproseries? Les annales des œuvres de la

1. Discours à la Distribution des prix, de Boulogne, 30 juillet 1901 — de Lille, 29 juillet 1902.

charité catholique n'ont pas de plus éloquent épilogue que l'histoire de ce qu'on a tenté de lui substituer. Elle n'a pas plus rencontré d'égale dans la contrefaçon qu'elle n'a subi de défaite dans la persécution. Car c'est une victoire encore que de faire du bien à qui nous veut du mal : *Vince in bono malum.*

Pas plus que nous ne sommes des vaincus, nous ne sommes des décadents et des dégénérés. Vous qui viendrez après nous, vous nos fils et nos neveux, je vous en fais la prière : Au nom de la vérité et de l'honneur de l'Église, vous ne souffrirez pas qu'on nous inflige cet outrage. Sans doute, nul ici-bas n'est sans péché ; chaque jour nous le disons à Dieu en nous frappant la poitrine : *Nobis quoque peccatoribus.* Pécheurs, oui, nous le sommes tous. Mais en considérant l'immensité de nos maux, nous osons nous demander : Le sommes-nous, en vérité, davantage que nos pères? Cette Église de France, toute pleine de tant d'œuvres de foi, de charité, de zèle, de sainteté, ce siècle de tant de saints pontifes, docteurs, apôtres, vierges, héros et martyrs, n'a-t-il pu, à cause d'eux, trouver grâce et miséricorde devant l'Éternel? Et aucun autre siècle les produisit-il plus nombreux que le nôtre?

C'est la fleur de l'humanité que ces congrégations dont la mort est jurée. Il y eut, dans les annales de l'ordre religieux, des âges où, par suite de la commende laïque, le ver rongeur avait entamé l'arbre dégénéré dont il tarissait la sève et stérilisait les fruits. Ce pouvait être la tare de quelques communautés au XVIIIe siècle. Et je comprends les grands coups frappés par la hache vengeresse à sa racine et

dans ses branches. Mais aujourd'hui, quoi de semblable?

Je veux en témoigner avant de disparaître, car ce que je dis je l'ai vu. Jamais, que je sache, jamais la vie vraiment religieuse n'a été plus abondante, ni l'observance plus régulière, que dans ces milliers et milliers de maisons où l'Esprit de Dieu, hier encore, fit s'épanouir les plus pures vertus de l'Évangile. Et certes, il faut bien qu'il en ait été ainsi pour que, parmi tant de mauvaises paroles proférées dans les deux Chambres contre ces Congrégations tant haïes, il ne s'en soit pas trouvée une seule qui ait osé les taxer de dégénérescence ou de scandale. Bien plutôt la jalousie les eût-elle accusées de trop bien faire, et d'avoir par là pris trop de place dans le respect et la confiance des populations... Vous direz cela, nos fils!

Ni vaincus, ni déchus, nos dignes et vénérés proscrits et proscrites ne sont pas des désespérés, non plus. L'arbre souffre d'être transplanté, sans doute. Mais quand la racine est vivace, et quand la sève est riche, tout n'est pas perdu, tant s'en faut. Tout peut repousser et refleurir : comptons sur le soleil du bon Dieu, et attendons le printemps.

Et puis, si le sentiment de cette vitalité nous rassure, la conscience de cette fidélité nous soulage. Pour supporter notre souffrance, nous avons besoin de penser que ce n'est pas le châtiment d'une prévarication que nous portons. Il nous eût été trop cruel de sentir le poids d'un Ciel irrité sur nos têtes! Nous sommes misérables, ô Dieu, mais nous ne fûmes pas infidèles, vous crient toutes nos douleurs...

Mais alors pourquoi donc le sol français est-il

jonché des ruines de nos travaux, de nos œuvres? Si ce n'est pas le châtiment, qu'est-ce donc alors, ô Dieu, ô Père, qu'est-ce donc?

*
* *

C'est l'Épreuve, l'épreuve qui fait souffrir; mais l'épreuve qui fait mûrir; l'épreuve qui affine l'or, qui trempe l'acier, qui polit le fer, qui martèle le marbre, ce marbre brut duquel chacun doit faire la statue de sa vie, à l'image et ressemblance du divin Crucifié.

L'épreuve. c'est le travail de Dieu sur une âme qu'il aime :

C'est dans cet amoureux travail
Qu'à son image elle est frappée.
Il la durcit comme l'émail,
Il la trempe comme l'épée.

C'est l'épreuve du courage : « O Jean et Jacques, ô frères, pouvez-vous boire le calice de ma passion? — Nous le pouvons! » C'est l'épreuve de l'amour : « Simon, m'aimes-tu, m'aimes-tu, m'aimes-tu? — Seigneur, vous savez que je vous aime. — Pais mes agneaux, mes brebis. Mais un jour viendra où tu seras enchaîné, violenté, mis à mort comme moi, Suis-moi : veux-tu me suivre? » Et là aussi l'amour a répondu : « Je le peux. »

Ne croyez-vous pas, mon frère, que pour l'Église il est bon que, de temps en temps, Dieu la ramène, dans sa miséricorde, à l'ère des confesseurs de la foi? Je ne dis pas des martyrs : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang », comme écrivait saint Paul.

C'est vrai. Néanmoins l'épreuve fut dure. Je repasse le cycle de ces trente années qui partent de 1880. Je l'appellerais un des cercles de l'Enfer du Dante, si au contraire ce n'étaient les justes et les saints dont je remémore la souffrance. Rajeunissons-les, ces souvenirs. Ils ne sont pas vulgaires. L'antiquité disait que c'était un spectacle digne du regard des dieux que celui du juste aux prises avec l'adversité. Ce qui fit ici la beauté et le prix de l'épreuve, c'est la magnanimité et l'unanimité des courages tranquilles avec laquelle elle fut acceptée, supportée. C'est sa victoire à elle, c'est notre leçon à nous; c'est à cette heure notre consolation, avec notre fierté. Rappelons-la, mon frère.

Rappelons-nous d'abord, comme prologue de ce long drame d'iniquité d'un côté, de grandeur d'âme de l'autre, le beau geste de protestation et d'indignation de ces magistrats français venant jeter leur démission, avec leur *non possumus,* à la face d'un pouvoir prévaricateur qui leur demandait alors de servir la force en trahissant le droit. Ils furent près de deux cents qui sacrifièrent ainsi leur carrière, tout leur avenir, sur l'autel de la vérité et de la justice. Ils avaient sauvé l'honneur.

Rappelons-nous, à Lille, cette scène incomparable de l'expulsion de nos Pères de la Compagnie de Jésus, dans cette dernière nuit et dernière matinée, où entourés, dans leur Résidence close, de nos grands catholiques de tout rang, ils attendirent les exécuteurs des hautes œuvres légales. Après une dernière messe célébrée, à trois heures du matin, dans l'humble réduit où Notre-Seigneur avait dû se réfugier pour n'être

pas mis sous les scellés, les Pères, leurs portes forcées, sortant de leurs cellules tour à tour, se présentèrent calmes à leurs pâles expulseurs, avec des paroles si nobles, si éloquentes, si françaises que leur visage en semblait tout illuminé. C'était la joie rayonnante d'avoir à souffrir pour la vérité et la liberté[1] !

Rappelons-nous — quel souvenir! — cette infernale machination de la Franc-Maçonnerie contre un humble et doux frère des Écoles chrétiennes, derrière lequel elle avait espéré atteindre au cœur l'enseignement congréganiste tout entier. L'Église, la France entière, furent cinq mois comme suspendues, dans l'épouvante et l'attente, à ce drame plein d'horreur. J'ai raconté ailleurs ces cruels mois de mars à juillet 1899; cette ville trompée, soulevée, démente, menaçante, furieuse, livrée sans répression à l'émeute, et retentissant nuit et jour des cris de mort et de blasphèmes. Mais j'ai raconté aussi la prison du cher détenu retentissant, aux fêtes pascales, du *Magnificat* et du *Victimæ pascali laudes,* entonnés par le captif et chantés en chœur par ses tristes compagnons, édifiés et convertis par la sereine et constante religion de ce juste; pendant que, non loin de là, à Notre-Dame de la Treille, la prière chrétienne était, nuit et jour, à son devoir, devant l'autel de la Mère de Dieu[2].

Ici encore, de quel côté était, — je ne dis pas la justice; la Justice allait enfin se prononcer avec éclat, — mais de quel côté la grandeur? Dans ce même temps, 30 avril, dans les jours les plus cruels de l'in-

1. V. ce récit par M. de Vareilles, *Philibert Vrau*, ch. x, p. 200.
2. V. nos *Vingt années de Rectorat*, p. 273. *L'Affaire de Lille.*

carcération de son humble fils, Léon XIII proclamait *urbi et orbi* la Béatification du fondateur de l'ordre, Jean-Baptiste de la Salle, lequel, comme le rappelait le Décret, « avait été bafoué, calomnié, traîné devant les tribunaux, endurant tout d'un cœur égal et invaincu ». C'était l'épreuve. Et de sa congrégation et de ses écoles sans nombre, la même bouche sacrée disait : « La source profonde qu'il a fait sourdre à perpétuité, *ad perennitatem manans,* et couler en ruisseaux sans nombre, à travers toutes les contrées de l'univers, arrose l'Église de Dieu intarissablement. »

C'était le prix de l'épreuve : O sainte mère l'Église, *consolatrix afflictorum!*

Je me rappelle encore — qui se le rappellerait sinon moi? — je me rappelle l'expulsion, la dispersion de ces autres grands religieux, les fondateurs et maîtres de ce collège de Lille qu'ils avaient porté si haut dans le travail, la piété virile, l'honneur et la prospérité; et duquel le seuil leur était maintenant interdit! J'entends le Père Recteur disant à nos Anciens assemblés : « Ce n'est rien de tout cela que nous regrettons, Messieurs; et si notre front est triste, ce n'est pas, croyez-le bien, parce que nous pensons à nous. Non, c'est à vous que nous pensons; et, derrière vous, à ces milliers et milliers d'enfants de la France entière qui demain seront jetés de force dans les écoles athées, où se prépare ce « carnage d'âmes », dont parle Tertullien, je crois. Voilà pourquoi nous sommes tristes. On se console de tout; mais de la

Et notre Discours à la Distribution des Prix du collège S.-Pierre : *Vinclus Christi*. V. surtout : *Le Crime de Lille,* le Frère Flamidien, in-8°, par Cyr (M. Masquelier).

perte des âmes, nous ne nous consolerons jamais. »

A l'épreuve cruelle, une noble réponse fut faite. Quelques jours après nous apprîmes que plusieurs de ces grands élèves, les meilleurs, venaient de faire leurs adieux à leur famille, à leur pays, pour aller, par delà la frontière, s'enrôler dans les rangs des proscrits, à côté de leurs maîtres. Les entrées se multiplient aux noviciats de la Compagnie de Jésus : *Qui juvenes! Quantas ostentant aspice vires!* C'est le prix de l'épreuve.

Chez d'autres, chez les filles du cloître, la plupart du moins, la protestation ne fut qu'un gémissement vers le Ciel, devant le Tabernacle. — Le chapelain d'une de ces pieuses maisons m'écrivait alors : « Ce matin, après ma messe, il m'a fallu enlever le Très-Saint-Sacrement d'un Tabernacle où il résidait depuis vingt ans. A la bénédiction que j'ai donnée à ces filles de Dieu — la dernière bénédiction — des sanglots ont éclaté. Puis on a éteint la lampe, et fermé la chapelle!... Demain, après-demain, ce sera dans des milliers de sanctuaires que s'accomplira ce rite funèbre. Est-ce ainsi, ô Jésus, que vous allez devoir vous retirer de partout? Le Tabernacle vide, comme au vendredi saint... C'est notre Soleil qui s'est éclipsé. Qu'il va faire froid sans Lui. Dans quel hiver nous entrons; et dans quelle nuit! »

A Lille, l'expulsion des Carmélites, 14 septembre 1903, fut une scène tragique, marquée par la grandeur d'âme de ces dignes filles de sainte Thérèse. La Mère prieure avait dit : « Nous n'avons pas la prétention d'arrêter la violence. Nous ne résisterons que pour attester la sainteté de notre droit; et pour lui nous résisterons jusqu'au bout. » Comment elles le

firent, je l'ai raconté en son temps [1]. Cette violence eut son épilogue, le jour où la franc-maçonnerie radicale, à la suite d'un de ses congrès, voulant donner à la déprédation la saveur du sacrilège, vint en corps s'offrir un punch, assaisonné de blasphèmes, sur l'autel dévasté du même Dieu qui, sur l'autel de sa croix, fut insulté par les princes du peuple, les pharisiens et le mauvais larron. Un tel fait est un de ces accès de folie furieuse duquel Octave Feuillet a pu dire : « Il existe aujourd'hui un anticléricalisme qui ne relève que de la douche. » Les cas en deviennent de plus en plus fréquents dans ce temps-ci.

Voilà l'épreuve. Si d'ordinaire elle se termine par la défaite matérielle, toujours elle est couronnée par la victoire morale, celle de la conscience au service du devoir et de la justice éternelle. « A l'encontre de cette puissance morale, la force matérielle peut tout mais elle ne prouve rien, sinon qu'elle est la force. La force est plus forte que le droit; mais est-elle plus juste que le droit? Telle est la question. Entre un Dioclétien et une Agnès, la question n'était pas de savoir lequel des deux était le plus fort, mais lequel des deux avait raison. » Quant à savoir lequel des deux reste le plus grand et le premier, cela ne se demande pas.

Du moins, on peut se demander : qui donc, dans ce drame renouvelé de la Passion du Christ, quand l'histoire le racontera, qui donc sera flatté de s'y voir attribué le rôle de Judas, de Caïphe, d'Hérode ou de Pilate, pour triomphants que ces personnages aient été vus devant le Calvaire? Et, par contre, qui

1. *Vingt années de Rectorat*, année XVI, 1903, p. 391.

ne se trouvera fier et heureux d'avoir été, au prix de nobles douleurs, Jean, le disciple du pied de la croix, Simon le Cyrénéen, ou l'une de ces filles de Jérusalem qui venaient essuyer le front outragé de Jésus, et se sentaient payées de toutes leurs larmes, en le voyant relever vers elles son doux regard reconnaissant, et leur dire de pleurer sur leur malheureuse patrie.

* * *

Maintenant, pour tous et toutes ces confesseurs de la foi, l'épreuve c'est l'exil. Le plus grand nombre des congrégations dissoutes estima n'avoir plus, après la dispersion, que la cruelle ressource de l'émigration. A la garde de Dieu! Pendant une année entière, je pus, des hauteurs de mon village, voir à l'horizon la fumée des trains qui franchissaient notre frontière du Nord, emportant, corps et biens, les communautés éperdues qui allaient demander là, à l'étranger, des refuges et abris qui ne devaient être, dans leur espoir, que des tentes provisoires. Beaucoup se sont massées là, en lignes pressées, en vue et à la portée de la France toute proche, comme si elles devaient y être rappelées et réintégrées le lendemain? Il les faut honorer pour leurs services, respecter dans leur irréductible fidélité, surtout les plaindre dans leur souffrance, quelques-unes dans leur misère. L'écho nous en revient douloureux et croissant. Après le déchirement de l'adieu, n'est-ce pas aujourd'hui, parfois, l'ennui de l'exil, la nostalgie de l'action, les terreurs d'une agonie lente, qui se font sentir à plusieurs? Où recruteront-elles leurs novices, leurs

élèves, leurs ressources? Mais elles souffrent tout pour Dieu : que Dieu leur en paie le prix!

Honneur à ces grands moines, les fils de saint Benoît, les fils de Dom Guéranger, qui, se consolant, s'animant par le souvenir de l'illustre fondateur de Solesmes, ont récemment reçu de la plume de leur Abbé ce témoignage d'une si noble et tranquille fierté : « Huit ans se sont écoulés déjà depuis le jour où les fils de dom Guéranger se sont exilés pour garder l'intégrité, la liberté et l'honneur de la vie religieuse, qu'ils ont vouée. On ne les a point vus, — dom Guéranger ne le leur avait point appris, — fréquenter les antichambres, contester avec les politiciens, se diminuer en voulant se racheter à tout prix, ni fatiguer les bourreaux par d'inutiles supplications. Ils se sont retirés de la France, lorsqu'ils ont entendu les représentants du pays leur signifier que leur vie était immorale, parce qu'ils ne pouvaient ni faire du commerce, ni se marier. Conformément à l'ordre de l'Évangile, ils ont secoué la poussière de leurs chaussures, en témoignage contre une patrie où ils n'avaient plus de place. Ils ne gémissent pas, ils ne maudissent pas, ils n'implorent rien : à quoi bon? Il est encore, en Europe, des régions qui savent respecter leur propre liberté dans la liberté d'autrui. Ils attendent seulement, aux portes de la France, qu'un retour d'équité et de bon sens leur fasse retrouver leur place de droit, dans une terre qu'ils ne sauraient oublier. Jusque-là leur règle elle-même leur rappellera que leur vie est à Dieu toute, et qu'en tout lieu on sert le même Dieu, on milite sous le même Roi. Or, il est partout simple de servir Dieu ; il est simple aussi de mourir ; et il y a de partout accès à l'éternité. Dès lors, tout est bien. »

J'ajoute aussi : honneur à ceux de ces prêtres, de ces frères, honneur surtout à ces filles vraiment apostoliques, pour qui la frontière n'a été qu'un port d'embarquement pour de nouvelles terres à conquérir; et qui, résolument, ont mis le cap sur tous les havres de grâce qui leur restaient ouverts dans l'univers entier. Je me souviens qu'à ma dernière visite à Conflans, près Paris, je trouvai toute l'entrée et les avenues du grand noviciat du Sacré-Cœur encombrées d'emballages, de caisses, de colis entassés, qui l'eussent fait prendre pour un des quais de Bordeaux ou de Marseille. Les adresses étaient toutes à destination de l'étranger. C'étaient, sans doute, d'abord les divers États de l'Europe chrétienne; mais c'étaient aussi, et en plus grand nombre, les continents et les îles. Les États-Unis, le Mexique, la région des Lacs, les Montagnes Rocheuses; l'Amérique du Sud, des Amazones à la Plata; l'Australie et la Nouvelle-Zélande, etc., etc. C'était sans doute l'émigration, mais l'émigration conquérante. Les partantes étaient là, attachant ou vérifiant ces noms prestigieux, inscrits sur leur feuille de route. Je ne lus sur leurs fronts, je ne recueillis sur leurs lèvres, que la plus ferme et joyeuse volonté d'obéir et de partir[1]. Et cependant c'était l'adieu, l'éternel adieu à la France, à la France aimée!... Mais pour elles c'était une extension de la patrie que ces lointaines provinces du royaume de Jésus-Christ, leur époux. La Supérieure générale,

1. Plus récemment, 29 juillet 1909, on m'écrivait de la Maison-mère, à Bruxelles : « L'esprit de générosité non plus que l'élan du zèle ne se dément pas un instant. Pas un retour sur soi, pas une hésitation. Vingt-deux missionnaires sont actuellement sur mer : douze pour le Brésil, cinq pour le Japon, les autres pour Bogota, et d'autres encore pour le Caire, Alexandrie, etc... »

Mme Digby, de grande mémoire, leur avait dit magnifiquement, à l'anglaise : « Nous sommes chez nous partout : notre maison de ville, c'est la France; notre maison de campagne, c'est le monde. »

Plus héroïques que toutes, peut-être, celles qui n'ont pas voulu quitter le champ de bataille. Consacrées par leurs vœux au service de Dieu pour le service des âmes, elles se sont dit que l'un comme l'autre de ces liens était indissoluble. Et, sous un autre uniforme, mais sous le même drapeau, elles sont demeurées au poste de l'éducation et du salut de ces âmes d'enfants ralliées autour d'elles. Il leur a fallu, dans leur éloignement, dans leur isolement, pour tenir à ce poste de sentinelles perdues, plus de constance, plus de prudence, plus de force d'âme que jamais. Mais le Dieu dont elles ont continué de faire l'œuvre dans la tribulation, n'a pas manqué de leur départir en retour plus de grâces, et de leur mettre au cœur plus d'amour. Leur récompense anticipée est d'avoir pu déjà, là où elles sont, retarder sinon même empêcher la débâcle. L'Église et la France les en remercient.

Même sous cet autre uniforme, elles ont eu l'honneur du combat, avec la grâce de l'épreuve. Plusieurs furent traduites en justice, traînées de tribunaux en tribunaux, jusqu'au dernier et plus élevé. Deux fois, je comparus là, comme complice de leur beau crime de religion quand même. C'était trop d'honneur ! Mais elles, ces filles de Dieu, « ces Filles de la Croix », comme se nomment celles de chez moi, assises là sur le même banc que la chiourme des malfaiteurs et malfaitrices, encadrées de gendarmes : Dieu! quel hideux et sacrilège pêle-mêle! Ceux-ci

prévenus du délit de vol, de violences, de crapule et d'immondicité. Celles-là prévenues du crime politique de rester, au for intérieur, fidèles à leurs vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, tout en se dévouant à l'éducation chrétienne de pauvres petites villageoises, à qui elles apprenaient à être d'honnêtes filles afin de gagner le ciel. C'était pourtant tout le fond du réquisitoire de ce triste petit substitut!

Nous en avons appelé à la Cour suprême, qui nous a donné raison. C'était déjà trop qu'une telle cause pût être portée devant la Justice d'une société régulière. Qu'y a-t-il donc de changé au Prétoire pour que de semblables monstruosités y soient devenues possibles?

« O Dieu, jugez-nous, dirons-nous avec le Psaume, et séparez notre cause de celle de la race impie et des hommes méchants! »

Et puis *Sursum corda,* le cœur en haut! C'est le refuge des opprimés, c'est le relèvement des écrasés

Sur ce sujet des souffrances et épreuves présentes de l'Église, Mgr d'Hulst écrivait : « Ne trouvez-vous pas que, quand les calamités pleuvent de toutes parts, et qu'il n'y a plus au dedans et au dehors un coin qui ne soit une plaie, il devient plus facile de s'élever dans l'amour, par le chemin de l'adoration? Toute autre voie étant fermée, il n'y a plus que la voie verticale, celle des grandes ascensions. Et on la suit! »

C'est la morale de l'épreuve.

CHAPITRE XII

FRANCE

PATRIE ET HUMANITÉ

Naguère, lorsque tout le monde croyait encore à la patrie, vingt définitions plus grandioses ou plus aimables les unes que les autres nous la représentaient sous ses aspects divers. La patrie, c'était d'abord le sol natal : « la France, ce morceau de terre délicat, découpé, varié, qui semble, comme on l'a écrit, scintiller sur la carte ». La France, son génie, personnifié dans ses grands hommes, savants, inventeurs, poètes, historiens, philosophes, marins, soldats et politiques. La France, son caractère, son esprit: l'esprit français, clair, vif, généreux, entreprenant, communicatif, sublime chevalier de l'idéal, duquel Lamartine nous disait que, « quand Dieu veut qu'une idée fasse le tour du monde, il l'allume dans le cœur d'un Français ». La France enfin, notre France, nourrice des idées générales de l'humanité, initiatrice de tous les grands progrès, inspiratrice de tous les généreux desseins, et marchant reine à la tête d'une civilisation qui fait pâlir celle de la Grèce et de Rome « lesquelles surent éclairer ou gouverner le monde, mais sans l'affranchir ».

La patrie, c'était aussi la France du passé, avec ses quinze siècles d'histoire, la France de Charlemagne, la France de la chevalerie et des croisades, la France de saint Louis et de Jeanne d'Arc, la France d'Henri IV et de Louis XIV. Et je me souviens encore d'un éloquent discours dans lequel un ministre de l'Instruction publique de ce temps-là, 1850, nous ayant montré, par quelques faits culminants, la primauté universellement reconnue de la France, nous en léguait en ces termes l'héritage sacré : « Jeunes gens, ayez toujours présents ces souvenirs et les devoirs qui en découlent. Pensez-y avec un profond respect. Recherchez soigneusement quelles vertus conquièrent à un peuple une telle grandeur, quelles légèretés ou quelles passions la lui font perdre. Ne soyez pas vains, soyez fiers ; ne dédaignez ni les autres temps, ni les autres peuples : animez-vous au contraire par toutes les émulations. C'est un souci noble et utile que de viser à la suprématie ; c'est un égoïsme pernicieux que de prétendre au monopole. Ayez l'austérité et non la puérilité du patriotisme. Héritiers d'une grandeur non interrompue, d'un génie inextinguible, c'est sur vos têtes que la France place ses destinées ; c'est avec confiance qu'elle remettra entre vos mains le fil glorieux de son histoire. »

Est-ce tout? Non, la patrie intégrale n'est pas faite uniquement, ni même principalement de son passé ; elle est faite surtout de ce qui ne passe point. « Les foyers et les autels », voilà la patrie, a dit la profonde antiquité. Les foyers sans doute : le coin de terre où fut notre berceau et où sera notre tombeau ; le coin de l'âtre où s'assirent les aïeux et où ont joué les enfants ; la famille, ses tendresses ; la famille, ses tristesses. La demeure de nos pères : *patria*. Mais,

même avant les foyers, les autels : *Pro aris et focis;* parce que sans autels sacrés il n'y eut jamais de foyers respectés, de couche honorée, de berceaux protégés, de famille inviolée. Le respect religieux qui s'attache au nom de patrie ne lui demeure plus alors, il n'y a plus de divinité en elle.

Cette indivision du foyer et de l'autel, de l'Église et de la patrie, n'en ai-je pas autour de moi un grand souvenir et une héroïque image? Moi qui n'ai ici qu'à lever les yeux pour contempler de mes fenêtres le champ de cette bataille de Bouvines, où évêques et chevaliers chevauchaient aux côtés les uns des autres; et où le roi Philippe-Auguste préludait à la victoire en bénissant son armée devant un autel improvisé parmi les moissons d'or? La croix, l'épée, le sceptre, la faucille : que c'était bien la religion et la patrie!

Ne vous semble-t-il pas, mon frère, pour le dire en passant, que la vitalité d'une nation persiste en raison directe de l'importance de l'idée que cette nation personnifie ou représente? Dans l'antiquité, des peuples célèbres ont représenté l'idée de grandeur, de force, d'intelligence, de beauté : le vieil Orient, l'Égypte, Rome, la Grèce. De ces brillantes civilisations il ne reste plus que des ruines, de ces peuples il n'existe plus que la trace. Un petit peuple, un seul, a représenté dans l'ancien monde l'idée de Dieu : la patrie a péri, mais le peuple vit encore, avec l'idée qui l'éternise.

***

La première chose qui a faussé et fait descendre, en

France, la notion de la patrie est la confusion qui s'est faite d'elle, dans ce siècle, avec le gouvernement qu'elle se donne ou qu'elle subit ; puis la confusion du gouvernement lui-même avec l'homme qui l'exerce ou qui le personnifie. Nous, les octogénaires, nés sous un autre drapeau, nous nous souvenons de ces anciens émigrés qui avaient, comme ils disaient, en passant la frontière à la suite de leurs princes, « emporté la patrie à la semelle de leurs bottes ». Et ce mot, ce nom : « Le Roi! » de quel accent ils le prononçaient! Puis ces vieux débris de la grande armée, pour qui la France c'était l'Empire et l'Empereur! « L'Empereur! » quel éclair ce nom allumait dans leurs yeux ; quel battement il soulevait dans ces cœurs!

Or, la conséquence la voici : les gouvernements, durant notre siècle, ayant changé environ tous les quinze ou vingt ans, passant et repassant par l'empire deux fois, par la monarchie deux fois, par la république deux fois, jugez par là des transformations qui ont dû s'ensuivre dans l'idée de patrie et dans le patriotisme, mis à de telles épreuves!

Il est arrivé en outre que, chaque nouveau gouvernement s'imaginant sans peine que tout devait dater de lui et recommencer avec lui, ce fut à qui s'évertuerait à rayer de l'histoire tout ce qui n'aboutissait pas à son avènement. C'est ainsi que tout cet édifice de gloire, élevé par le génie des âges, ne fut plus considéré que comme un échafaudage condamné à disparaître dans l'oubli, devant la splendide construction historique qui date de 89, — on dira bientôt de 93. — Et ces quatorze siècles de conquêtes et de progrès, qui portent les grands noms que nous citions tout à l'heure,

ne furent plus que l'enfantement laborieux et obscur d'une France nouvelle, la seule vraie, celle qui éclôt avec Mirabeau et Danton, pour s'épanouir en Gambetta, et présentement resplendir en Grévy, Loubet et Fallières !

Autre cause de l'effacement de la notion de patrie, et de l'attiédissement du patriotisme : le cosmopolitisme qui, facilité par les inventions modernes, a fondu les peuples dans l'humanité, les fleuves dans l'Océan. Devant ces larges perspectives de la communauté des peuples, la pensée s'exalta, le lyrisme déborda. Vous souvient-il, mon frère, du temps où, il y a soixante ans passés, nous chantions, avec Lamartine, « la Marseillaise de la Paix » :

> Nations! mot pompeux pour dire barbarie,
> L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas?
> Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie :
> L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,
> La fraternité n'en a pas.

Et dans son *Toast aux Gallois* :

> L'esprit des temps réjoint ce que la mer sépare,
> Le titre de famille est écrit en tout lieu.
> L'homme n'est plus Français, Anglais, Romain, Barbare ;
> Il est concitoyen de l'empire de Dieu!
> Les murs des nations s'écroulent en poussières,
> Les langues de Babel retrouvent l'unité,
> L'Évangile refait avec toutes ses pierres
> Le temple de l'Humanité.

Ces fleurs de poésie, desquelles Lamartine couronnait sa République éphémère de 1848, ont donné leurs fruits sous une autre République, moins athénienne que celle-là. Le patriotisme n'y existe plus, je le crains, qu'à dose infinitésimale, dilué dans l'océan

de l'humanitarisme, au sein duquel s'absorbent ou vont s'absorber toutes les nationalités. Aussi bien la libre pensée, en France, en a-t-elle pris son parti depuis longtemps : « Un ensemble de préjugés et d'idées bornés, voilà la patrie », avait écrit Renan. Et le sénateur Naquet : « Le patriotisme du Français, fils du pays de Victor Hugo et de Berthelot, consiste à n'avoir pas de patrie. » — Il en est une toutefois, qui remplacera l'ancienne : « Le civisme universel, écrit M. Henri Brisson, c'est la maçonnerie : une grande loge qui va de l'Orient à l'Occident, embrassant l'univers entier. » — « La Franc-maçonnerie est l'Église de la Révolution », avait écrit un autre.

Tel est donc le concept complet de la cité future. Il n'y aura plus désormais qu'une seule nation, l'humanité; au lieu du patriotisme c'est l'humanitarisme. Il n'y aura plus qu'une fédération universelle des peuples : c'est l'internationalisme. Plus qu'un même type de société et qu'une doctrine sociale, le socialisme. Plus qu'un système économique mondial, le collectivisme. Et puis l'antimilitarisme suivi du pacificisme, qui sera l'embrassement général et joyeux de toutes les générations sur le sein d'une même mère, qui sera la franc-maçonnerie : le maçonisme!

La grande séduction des esprits, dans tous les systèmes comme dans tous les temps, c'est beaucoup cette idée de totalité, d'universalité. N'y sommes-nous pas séductibles nous-mêmes; et n'en est-il pas parmi nous, mon frère, qui épris de ces perspectives d'universelle fraternité, sont tentés de les prendre pour la traduction laïque de l'Évangile? Ainsi l'hu-

manitarisme ne serait en définitive que du christianisme démarqué?

Là-dessus, comme sur chaque question, il convient premièrement d'interroger le Maître. Je suis donc allé à la divine audience de Jésus; et je l'ai écouté, en l'adorant.

Je l'ai entendu, qui, ouvrant ses bras vers tous les horizons, appelait le jour où il n'y aurait plus sur terre « qu un seul troupeau et un seul pasteur ». Il proclamait que le champ de sa semence, de sa parole, c'était le monde : voilà l'humanité. Mais en même temps il se fait appeler le fils de David, sa naissance « fera la joie de tout son peuple » ; il est « la gloire de son peuple d'Israël » : voilà la nationalité. Si son champ c'est le monde, la Galilée et la Judée ont été le jardin où il a d'abord planté l'arbre de vie. Faut-il rappeler les larmes qu'il a versées sur la cité qui n'avait pas connu le jour de sa visite? C'est sur sa patrie qu'il pleure, qu'il sanglote : ἔκλαυσεν. Je lis l'inscription de la croix : elle est faite dans les trois langues des trois grandes civilisations qui se partagent l'univers. Mais ce que j'y lis c'est qu'il est « Nazaréen, roi des Juifs ». Aux douze il dira d'aller tout d'abord aux brebis de la maison d'Israël; mais finalement ce sont toutes les nations qu'il les envoie enseigner, baptiser, conquérir.

Si j'ai bien compris le cœur de Jésus, l'humanité a son amour, mais la patrie a ses tendresses. C'est la patrie qu'il faut aimer la première, c'est l'humanité qu'il faut aimer sans limites. Le commandement divin qui nous ordonne d'aimer notre prochain, nous fait comprendre par ce terme que le prochain le plus proche devra conséquemment être le plus aimé ; donc

le compatriote plus que l'étranger. Et voilà ainsi naturellement établie la place de la patrie dans la hiérarchie générale de l'amour.

Mais, après cela, croyez-vous que nous soyons insensibles à ce qu'il y a de grand dans cette idée, de fécond dans cet amour; et que nous ignorions cette patrie commune et universelle que les humanitaristes n'ont encore entrevue que dans leurs rêves?

Ce serait ignorer l'Évangile, ce serait oublier la dernière parole prononcée par le Maître sur la montagne de l'adieu, le dernier mot d'ordre de sa campagne conquérante qui va rassembler l'humanité autour d'une même doctrine, comme d'un même amour : *Docete omnes gentes!* Universalistes, humanitaristes, s'il vous faut une patrie commune vaste comme le monde, la voici. La grande Internationale de l'avenir c'est l'Église catholique; l'Église société mondiale, *omnes gentes;* mais société de foi, de sainteté, de charité; patrie universelle, mais patrie des âmes unifiées. Ainsi entendus, nos frères, vos vœux sont accomplis.

Tout récemment, un grand pape unificateur, Léon XIII, terminait ainsi une de ses mémorables Encycliques : « L'union de toutes les nations dans la foi et la charité, tel est l'avenir que j'appelle de tous mes vœux. Je l'entrevois dans les horizons lointains. Et rien ne m'est plus doux à contempler que ce nouvel ordre de choses et ses immenses bienfaits... Ce siècle finissant ne pourrait-il transmettre cette entreprise avec cette espérance au siècle nouveau, qui en ferait une bienheureuse réalité? »

* * *

Mais que fais-je, mon frère? Je caresse de hautes espérances, je bâtis de riantes théories sur l'idée de patrie. Mais est-ce bien l'heure? N'est-ce pas plutôt celle de gémir sur elle, car de la tête aux pieds elle n'est plus qu'une plaie. Et pendant que je disserte, voici ce que je vois. L'homme éminent et maître écrivain que nous citerons ici n'était pas un pessimiste. C'était un noble Français profondément attristé des blessures d'un pays qu'il aimait d'un héréditaire et invincible amour. Et c'était encore plus l'accent de la douleur que celui de l'indignation que nous reconnaissions dans cette voix émue, à demi voilée, de laquelle on ne voulait rien perdre, et qui se faisait entendre à force de se faire écouter :

« ... Ne voyez-vous pas, nous disait M. de Vareilles, que, depuis vingt ans, tout s'abaisse, tout pâlit, tout s'affaiblit en France ? La population n'augmente pas. L'alcoolisme et l'immoralité ravagent le peuple. La criminalité de la jeunesse épouvante l'observateur. La médiocrité occupe tous les postes, et le pays semble ne plus produire d'hommes supérieurs. La générosité, l'esprit chevaleresque, la loyauté, la courtoisie, la pitié, le charme de la vie sociale ont fui de la France qui en était autrefois le paradis; et ont fait place à l'égoïsme, à la brutalité, à la grossièreté des sentiments et du langage, à l'injure et à la haine. L'armée est attristée, déconcertée, ébranlée, presque découragée. La magistrature a perdu tout prestige. Le clergé est vilipendé. Le respect de l'autorité est éteint ; la crainte y supplée mal.

« Et, pendant ce temps, les nations rivales croissent en population, en prospérité, en cohésion, et attendent tranquillement que la France achève de se rayer elle-même de la liste des peuples qui comptent. Mais ces graves sujets de douleur et d'inquiétude ne préoccupent point la secte qui nous gouverne. Elle n'a pas d'autre souci que d'éteindre en France les derniers foyers d'indépendance, que d'abolir la religion et jusqu'à l'idée de Dieu ; et le plus brillant de ses exploits est d'avoir, par une loi, renversé plus d'écoles que n'en eût détruit une invasion de barbares[1]. »

Gémissons-en, mon frère. Mais gémir peut-il suffire à ceux qui, comme nous, ont passé leur vie à rêver d'une France plus haute, plus saine, plus fière et plus heureuse? Aimer la patrie, c'est la servir, en travaillant à la sauver. Et, nous vieillards, si nous ne pouvons plus guère y prétendre à notre âge, du moins pouvons-nous rappeler à nos fils ce que nous avons, au cours de notre vie, tenté pour son salut, afin qu'ils changent, s'il se peut, nos défaites en victoires, nos deuils en triomphes, eux à qui nous remettons les destinées du pays.

Mais qu'ils ne nous accusent pas, ces jeunes, de n'avoir rien su prévoir ni prévenir. Sous tous les régimes qui se sont succédé depuis que nous avons âge d'homme, nous avons vu nos hommes à nous, toujours debout en face des pouvoirs régnants, opposant tranquillement leurs consciences à leurs égarements, et leur montrant, à ces aveugles, leur chute au bout de leurs fautes, puis le doigt de Dieu

1. M. le M[is] de Vareilles, doyen de la Faculté de Droit à l'Université catholique de Lille. Discours de rentrée des Facultés.

dans leur ruine. Agir ainsi, parler ainsi, ce n'était pas haïr la patrie, c'était l'aimer.

Mais les autres allaient toujours s'enfonçant de plus en plus dans les mauvaises doctrines, mensongères et impies; dans la mauvaise politique, malhonnête et pernicieuse; dans les mauvaises mœurs, à la cour, chez les grands, parmi le peuple :

Insoucieux enfants de cette époque étrange,
Ils marchaient dans la flamme, ils dansaient dans la fange
Avec des mules de satin;
Contre l'ouragan sombre ils avaient leurs ombrelles.
Et leurs folles amours, qui caquetaient entre elles,
En étouffaient le bruit lointain...

Bientôt il ne resta plus à notre patriotisme que la ressource d'aimer et de servir la patrie dans ses malheurs. Nous à qui des docteurs, du haut de leurs chaires, avaient solennellement prophétisé que les grandes guerres étaient finies, qu'on ne les reverrait jamais, qu'elles étaient impossibles, nous fûmes à la fois surpris et terrassés par la soudaineté du coup qui nous atteignit en plein cœur : car c'était bien au cœur que nous étions frappés. Nous le fûmes tous. Mais il est juste de dire que, dans cette communauté de nos maux à tous, c'est du malheur de la France que nous souffrîmes le plus. Ceux de nous qui ne connurent pas les morsures du glaive, connurent celles de la faim; ceux qui ne versèrent pas de leur sang donnèrent de leurs biens et de leurs forces. L'ambulance aussi fut un champ de bataille où accoururent des légions de volontaires, parmi lesquels il n'y eut pas de déserteurs. Et pour mon compte je déclare n'avoir rencontré là, à ce pieux ouvrage, que des mains amies, qui, d'où

qu'elles vinssent, s'ouvraient et se tendaient vers les miennes. Dans les vignes et les faubourgs d'Orléans, dans les plaines de Coulmiers où nous ramassions les blessés et les morts, nous partagions ensemble le poids de ce sanglant et pieux fardeau. Que si, dans cette unanime émulation à qui ferait le mieux, soldats, prêtres, médecins, je ressentis quelque fierté particulière pour nos amis, les amis de Dieu, ce fut le jour où à Loigny, je lus, écrite de leur noble sang sur des guérets couverts de neige, la page la plus héroïque et la plus religieuse de toute cette histoire.

Héroïque, viens-je de dire. Ce n'est pas moi, c'est le général Trochu, qui, dans ses *Mémoires*, a écrit : « La guerre de 1870 n'a suscité qu'un héros dans nos rangs, c'est le général de Sonis. » Et c'était un héros chrétien, le même qui, en quittant cette Afrique, où il avait fait tant honorer et respecter la France, pour venir la défendre, écrivait, le 21 novembre 1870, ces sublimes paroles : « Lorsque Dieu se mêle de donner des leçons, il les donne en maître. Rien ne manque à celle que la France reçoit en ce moment. Pour nous, demandons à Dieu qu'il ne nous quitte pas, et qu'il nous fasse la grâce de savoir mourir comme un chrétien doit finir, les armes à la main, les yeux au ciel, la poitrine en face de l'ennemi, en criant : Vive la France ! En partant pour l'armée je me condamne à mourir. Dieu me fera grâce, s'il le veut. Mais je l'aurai tous les jours dans ma poitrine ; et vous savez bien que Dieu ne capitule jamais ! »

Nous avons essayé de servir la patrie dans l'œuvre de son relèvement. Je me souviens de ces lignes d'une lettre d'un de nos catholiques, Théophile Foisset, écrite dans ces jours sombres, 11 novembre 1870 : « Je prie,

c'est mon seul soulagement devant cet immense désastre. Pourtant, je ne suis pas abattu. La grande affaire c'est l'avenir de la France. Songeons à préparer la résurrection de notre pays, en prêchant l'esprit d'union et de sacrifice, jusqu'au dernier souffle de notre vie. » Et ailleurs : « Je tâche de me tenir debout sur ce calvaire. — « A quoi cela sert-il? » disais-je autrefois au Père Lacordaire. — « Cela sert, me répondait-il, à « faire honorer jusqu'au bout l'humanité dans la per- « sonne de quelques hommes, et à faire honorer « l'Église, si ces hommes appartiennent à l'Église. » — Je m'en tiens à cette parole. »

Je ne puis oublier l'arc-en-ciel qui, après cette tempête, apparut un instant sur nos têtes. C'était la restauration de la monarchie chrétienne, rappelée spontanément par une nation libre et empressée ; heureuse qu'elle était de rentrer enfin dans la catégorie des sociétés stables. Elle en trouvait le gage dans l'union harmonique d'une nécessaire autorité avec de sages et fécondes libertés...

Cette heure ne sonna pas : cet acte ne s'accomplit point. Eût-il été l'acte réparateur et rédempteur? Je ne sais. Nos vieillards, qui étaient nés sous les plis de ce drapeau, alors signe de contradiction, s'étaient-ils trompés de temps, illusionnés par un splendide souvenir d'histoire? C'était du moins l'illusion d'un patriotisme sincère, celle des meilleurs et des plus loyaux amis de leur pays. — « Si nous n'avons pas été les plus habiles, se disent encore les survivants d'aujourd'hui, du moins avons-nous été pleinement dévoués à son service et hautement inspirés par son honneur. Qui osera dire que même nous n'avions pas été les plus sages ? »

Quoi qu'il en soit, ces patriotes sincères n'en gardèrent pas rancune à la France nouvelle. Quand c'en fut fait de leur beau rêve; et qu'un grand sacrifice leur fut demandé comme l'unique voie du salut pour le pays et pour l'Église, pour l'Église et la France le sacrifice fut fait. Pour le salut de la patrie, Curtius se jeta dans le gouffre.

On sait le reste. Qu'on sache encore que la persécution et la proscription, lesquelles en furent le prix, n'ont pas éteint la flamme du patriotisme chez les persécutés jetés à l'étranger. Leur plus grande souffrance est d'y entendre honnir le nom de cette France qu'ils portent ineffaçable dans leur cœur. Beaucoup mourront là, comme ce catholique anglais réfugié à Rome qui fit écrire sur sa tombe : « J'ai quitté ma patrie n'y pouvant vivre sans ma foi; je meurs dans la cité de ma foi n'y pouvant vivre loin de ma patrie. » C'est déjà le sort de plusieurs.

*
* *

Il y a bien longtemps que le Père Lacordaire nous avertissait, nous les jeunes d'alors, de ne pas confondre le pays avec ceux qui le mènent. Il écrivait à son Emmanuel : « L'Église peut être en contradiction avec le gouvernement d'un pays. Mais le gouvernement d'un pays n'est pas la nation, bien moins encore la patrie. Lors donc qu'un gouvernement persécute l'Église, c'est la patrie qui est opprimée dans un de ses éléments les plus saints et les plus chers, dans sa foi religieuse. Et l'Église, en se défendant par la parole ou par le martyre des siens, défend avec elle-même la patrie outragée ou méconnue. De Néron à Dioclé-

tien, l'Église combattit de la sorte; et si Tacite l'appelait à cause de cela « l'ennemie du genre humain », le genre humain plus tard lui a décerné les noms de libératrice et de mère. »

Le Père Lacordaire termine par ces lignes : « Arrêtons-nous, Emmanuel. Je sens que mon cœur n'est plus maître de lui. Cette double image de l'Église et de la patrie me rappelle trop tous mes souvenirs, mon berceau et mon baptême, les genoux de ma mère, les instincts de mon enfance, mon retour à Dieu, les amitiés de ma jeunesse, tant d'âmes où la mienne ne fut pas étrangère, tant d'aspirations satisfaites et tant d'autres blessées; les tombes que j'ai bénies et qui m'attendent pour partager avec moi; et ce bonheur enfin d'avoir trouvé dans mon pays la plus durable alliance d'un grand peuple et d'une grande foi. Vous jouirez à votre tour, Emmanuel, de ces biens qui me furent faits. Et, quoi que vous entendiez dire de l'Église, la France sera derrière vous pour vous justifier. »

Ainsi la patrie qu'il faut aimer, celle qu'il faut servir, ce n'est pas seulement celle de nos souvenirs, non plus que celle de nos rêves. Ce serait par trop commode. Ce sera celle non d'hier, non celle de demain, mais celle d'aujourd'hui, quand même. On demandait un jour à Mgr Dupanloup en quel temps et en quel pays il eût voulu vivre, si le Ciel lui en eût laissé le choix. — « Le temps où j'aurais voulu vivre? Le mien, répondit-il. Le pays? Dix fois le mien! »

CHAPITRE XIII

LA SÉPARATION

LE TÉMOIGNAGE

Ce qu'on a nommé la séparation de l'Église et de l'État n'est pas la chose douloureuse mais pacifique que traduit ordinairement ce mot. Non : ce n'est pas séparation qu'il faut dire, mais répudiation d'une épouse bien méritante, jetée à la porte de chez elle, dépouillée de tout cyniquement, avec des procédés de violence ouverte ou hypocrite dont le spectacle se déroule encore sous nos yeux.

Je crois ressentir encore l'impression de douleur et d'horreur que m'apportait chaque matin le vote de chacun des articles de cette loi scélérate. Le cœur du Disciple bien-aimé dut connaître cette douleur, le vendredi saint, sur le Calvaire, à chaque coup de marteau qui enfonçait un nouveau clou dans les pieds et les mains de son divin Maître crucifié.

Et, de vrai, ô Jésus, c'est bien votre passion tout entière, que je retrouve dans celle de l'Église de France : la haine des Pharisiens, les marchandages du Sanhédrin, la veulerie de Pilate, l'insolence triomphante des Princes du peuple, le *Crucifigatur* des

masses imbéciles, le blasphème ironique et menteur des scribes, les grossières dérisions et les ignobles crachats du corps de garde et des valets. Le jour où fut voté l'ensemble de cette œuvre judaïque, 3 juillet, je m'agenouillai au pied de mon crucifix ; et j'écrivis, d'un cœur plein de larmes : *Jesus, cum accepisset acetum, dixit : Consummatum est. Et, inclinato capite, emisit spiritum.* « Or, voici, ajoute le saint Livre, que le voile du Temple se déchira en deux. Et la terre trembla, et les pierres se brisèrent. » — Que de déchirements, que d'ébranlements, que de brisements en France, depuis ce jour-là ! Ils durent encore...

Faut-il que je fasse mémoire des Inventaires qui furent la prise de possession de nos églises, *manu militari?* A quoi bon? Le souvenir en demeure écrit dans les brisures et cicatrices des portes et du mobilier de nos églises de presque partout, dans notre région du Nord, laquelle n'avait rien vu de pareil depuis les Gueux.

C'est par deux fois que mon petit village fut le théâtre de ce brigandage officiel. La première tentative, 8 mars 1906, s'arrêta sur le seuil, à la nouvelle qui nous parvint, ce matin-là, d'un changement de ministère. M. Rouvier était remplacé par M. Clemenceau. Ni rien, ni personne ne devaient certes y gagner.

Je note que, le même jour, je reçus le regretté Mgr Bazin, des Pères Blancs, vicaire apostolique du Soudan, qui me dit, à ce sujet : « En vérité, nous sommes plus libres chez les nègres ! »

Le 22 novembre, la force armée se reprit à ce laborieux assaut, mais dans un plus imposant appareil de

guerre : cavalerie, fantassins, gendarmes, éclaireurs, avant-postes; commissaire, percepteur; la sape, le tambour, le clairon. Tout cela contre notre formidable place forte de Gruson : 390 habitants! Quant à son irréductible garnison, tout son effectif s'était échelonné sur le perron de l'église, le curé, le maire et son conseil, de dignes laboureurs. Puis, tout autour, des jeunes filles et des enfants chantant : « Pitié, mon Dieu ! » Enfin, dans l'enceinte du cimetière, des femmes à genoux sur des tombes :

> Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
> Grand Dieu !

Je prononçai quelques paroles, pour faire du moins entendre à ces malheureux le saint nom de Dieu : « La maison de Dieu ! » Puis, la porte défoncée, l'église violée, j'entrai; et, tout à côté des frappeurs et des briseurs, je m'agenouillai dans ma stalle, la tête dans mes deux mains : « *Pie Jesu Domine!* »

Fut-ce tout? On me croira quand je dirai qu'Orléans me réservait une plus profonde douleur, lorsque aux vacances suivantes j'y revis sous le séquestre les lieux où j'avais vécu toute ma jeunesse, et que mon affectueux respect tenait pour inviolables, sacrés, indestructibles, les ayant tant aimés! La Chapelle Saint-Mesmin et son incomparable rivage ; Orléans, le grand Séminaire, l'Évêché! Sainte-Croix, le Sacré-Cœur... Que de pages de ma vie écrites sur ces murs! *Sunt lacrymæ rerum...*

J'allais raconter un songe plein d'angoisse, et vraiment très étrange, que j'eus dans ce temps-là?.. J'en ai noté la date... mais non, arrêtez-moi, mon frère. « Un songe, me devrais-je inquiéter d'un songe?.. »

C'est de bien autre chose qu'il s'agit. Je voudrais examiner avec vous, mon frère, quelles ont pu être les raisons de cette répudiation aussi impolitique qu'inique et sacrilège?

Sont-ce des raisons d'État? D'abord, il ne faudrait pas en demander de telles à la plupart de ces législateurs d'occasion, issus du suffrage populaire, mandataires de toutes les ignorances, étrangers à bien des choses de l'État comme de l'Église; et qui, pour étayer leur vote complaisant, n'ont guère eu, je le crains, que ces quinze mille raisons trébuchantes et sonnantes qui pèsent désormais d'un si grand poids dans la balance de leurs convictions, comme, hélas! dans celle de nos destinées?

Raisons d'État : on leur a dit qu'il y avait incompatibilité entre l'Église et la République. Mais ne savent-ils pas que l'Église se fût bien accommodée d'une République honnête, respectueuse du droit de tous, et par là rendue habitable à tous les Français?

On leur a dit qu'il ne faut pas qu'il y ait deux Frances dans une, c'est le mot d'ordre. Mais ces deux Frances, qui les a faites? Il n'y en avait qu'une depuis quinze siècles : la France chrétienne et catholique. C'était une France libre, forte, unie au dedans, grande au dehors, enthousiaste de foi, de patriotisme et d'honneur. Qui a fait l'autre?

On leur a dit que l'Église c'est « la Réaction ». Qu'en est-il? S'agit-il d'une réaction politique? Elle n'en fait pas son affaire. Mais réaction morale? Oui certes : et s'il est une mission qui soit essentiellement sienne, c'est celle qui consiste à réagir sans trêve contre l'erreur et le mal. Serait-ce de celle-là qu'on lui fait un crime? Elle l'accepte; et d'être la réaction du droit contre l'injus-

tice, de la vertu contre le vice, de la liberté contre l'oppression, elle ne se repentira ni ne se lassera jamais.

Alors ce fut la guerre : la guerre déclarée par nos émancipés de toute loi comme de toute foi à cette sainte Église catholique qui n'est pas seulement la gardienne des dogmes qui les dépassent, mais la mainteneuse et la vengeresse des préceptes qui les obligent.

Leurs mœurs ont dicté leurs lois. Je ne descendrai pas dans ces bas-fonds. Quelqu'un, qui certes n'est pas des nôtres, M. Jules Soury, va déchirer le voile, dans cette page hardie dont la vérité fera pardonner la liberté.

« Ce qui a condamné l'Église de France, écrit-il, ce qui a rendu finalement intolérable la seule vue de l'homme du cloître ou de l'église, de sa robe, de la croix qu'il portait sur sa poitrine, c'est tout simplement que ces prêtres et ces religieux étaient d'honnêtes gens de bien, très souvent des hommes vertueux et des saints. Or, le propre d'une démocratie fondée sur le suffrage des plus tarés des citoyens, les seuls qui votent en masse aujourd'hui, le propre d'une démocratie combiste, c'est de ne pouvoir supporter la pensée qu'il puisse exister des hommes probes, chastes, et qui ne se saoulent pas jour et nuit... Or cette anarchie politique ne pouvant pas être arrêtée, il s'ensuit, qu'après la destruction de l'Église, viendra la destruction de l'armée, de la magistrature, de l'Université. Ce n'est plus, comme l'existence de la famille et de la propriété, qu'une question d'heures et d'opportunité. Quand Israël l'aura fait décréter par les loges, tout ce vieil ordre de choses, de coutumes, de traditions, sera ruiné au ras du sol, comme une place démantelée; et il n'en restera non plus de trace que de la vieille forteresse de France, la monarchie. Il faudrait être bien

naïf pour s'étonner du rigoureux enchaînement de ces catastrophes. La dégénérescence et la mort obéissent aux mêmes lois de nécessité que la croissance et l'évolution des corps organisés. »

***

Pour nous, quel est le devoir? Que fera l'Église désarmée en face de l'étranglement du droit par la force? Ce qu'elle a fait de tout temps : opposer l'affirmation du droit par la parole et par l'action de la vérité et de la justice toutes seules. C'est tout cela que l'Évangile nous a commandé et montré en exercice, sous un grand et glorieux nom : *le Témoignage*.

C'est tout cela que je lis dans cette consigne du Seigneur, dont chaque mot porte : *Stabitis propter me in testimonium illis :* « fermes et debout, vous porterez devant eux témoignage de moi ». Voilà le devoir.

Dans aucun siècle ce témoignage n'a manqué à Jésus-Christ. Lui aura-t-il manqué de nos jours, mon frère?

Le témoignage de la parole, pour commencer par lui, a été porté au parlement français par de grands citoyens qui ont confondu le mensonge, forts de leur foi comme de leur droit, sans jamais désarmer. Je les salue tous dans celui, et non le moindre, à qui nous écrivions, au nom de ses anciens collègues de Lille : « Cette défense de l'Église était pour vous la défense émouvante d'un fils combattant pour sa mère. De là dans votre parole, d'ordinaire si contenue dans sa force, ce frémissement d'indignation où l'âme blessée du chrétien, du Français, de l'honnête homme vibrait en de si nobles accents. Quant à la victoire de votre noble et sainte cause, la victoire sur le nombre et

l'inconscience, sur le parti pris et la violence coalisés, est-ce que, dans un tel temps, la raison éloquente put jamais espérer de la remporter?... Du moins, grâce à vous, la vérité vraie, la vérité tout entière aura été dite, bien dite; et on ne l'oubliera plus. L'histoire enregistre vos discours; et ces irréfutables plaidoiries prennent place au dossier de l'inévitable procès de révision que prépare l'avenir[1]. »

Le témoignage de l'honneur militaire et de la conscience chrétienne eut aussi sa journée. Ce fut celle où devant le conseil de guerre de Bordeaux un officier français, le capitaine de Foulongue, justifia ainsi devant ses chefs son refus de participer à la profanation officielle de nos temples.

« Lorsque, Messieurs, j'ai tenu cette réquisition entre mes mains, lorsque j'ai considéré cette porte d'église que je devais briser, ce n'est plus l'église de Saint-Pierre d'Irube que j'ai vue devant moi, mais l'Église elle-même, notre sainte Église catholique, apostolique et romaine.

« Alors j'ai vu passer devant mes yeux toute notre vie religieuse, avec ses joies et ses consolations. J'ai vu toutes nos cérémonies, avec leur pompe majestueuse. J'ai évoqué les souvenirs de mon passé, les espérances de mon avenir. Et la pensée de l'éternité bienheureuse, promise à ceux qui souffrent persécution pour la justice, s'est imposée à moi.

« Il y avait encore autre chose. J'ai vu devant moi toute ma famille, les vivants comme les morts, c'est-à-dire les exemples et la tradition.

1. Lettre de MM. les professeurs de l'Université catholique de Lille à M. le député Groussau. V. *Vingt années de Rectorat*, 1er août 1905, p. 447.

« Et cette vision fut si forte que je n'ai pas pu passer outre. J'ai compris que si, sous l'ancienne loi, on ne devait pas toucher à l'Arche de Dieu, sous la loi nouvelle on ne doit pas étendre une main criminelle et sacrilège vers la porte de ses temples pour la briser.

« Voilà quel était mon état d'esprit. Sous l'empire de ces pensées et de ces sentiments qui me troublaient, qu'ai-je fait? J'ai fait ce que le texte même de la loi, mes règlements militaires et l'ordre formel de mon colonel m'ordonnaient de faire. J'ai rendu compte à mon chef direct, le général de division commandant d'armes, et j'ai attendu. »

Et notre Jeunesse catholique, comment et jusqu'où entend-elle, pratique-t-elle le devoir du Témoignage?

« Je sais une chose que je veux vous conter, narrait naguère un professeur de l'Institut catholique de Paris. C'était un matin de décembre... La loi dite de séparation venait d'être promulguée, mettant nos âmes en deuil. Le long de la rue de Vaugirard, de jeunes étudiants de notre Institut se hâtaient dans la brume. Bientôt ils furent une centaine. Alors, le front chargé d'une impressionnante gravité, ils gagnèrent dans un respectueux silence la crypte où, sous les dalles rougies par les massacres de Septembre, reposent les martyrs.

« Là ils se sont agenouillés. Simplement — pourtant quel acte fut jamais plus sublime! — ils déclarèrent venir retremper leur foi à l'école du passé, et venir près de la tombe de ceux qui ont su mourir, apprendre comment ils devront vivre et souffrir.

« Je revois encore cette scène inoubliable. L'un d'eux prononça en leur nom un solennel serment. Et en présence des ancêtres, héros d'hier, aujourd'hui témoins de leur promesse, ces jeunes hommes jurèrent fidélité à Dieu et à l'Église dans les attentes pénibles, comme dans les ardeurs de la lutte.

« Puis, pour sceller le pacte par lequel ils venaient de relier le présent au passé, dans la ferveur émue d'une même conviction, ils entonnèrent le *Credo*, cri de tous les siècles et de tous les âges : *Credo in unum Deum!* »

Mais le Témoignage que Jésus-Christ veut de nous serait-il uniquement celui de la parole? Le Maître, en définitive, n'a pas demandé à ses apôtres s'ils sauraient bien parler, mais s'ils sauraient bien souffrir. N'oublions pas que le *Témoignage* est le même nom que le *Martyre*. C'est par la souffrance que la parole est à la fois confirmée et consacrée, confirmée devant les hommes, consacrée aux yeux de Dieu. Et c'est alors que le Témoignage est aussi le sacrifice, et que le salut en est le prix.

*
* *

Le sacrifice fut accepté. La souffrance fut magnanimement, généreusement portée par l'Église de France. Je m'en édifie chaque jour; et c'est pourquoi j'espère.

L'épreuve fut cruelle pourtant. Cruelle pour ces évêques, dont beaucoup étaient des vieillards, dépossédés de tout : de leur légitime indemnité de l'État, de leur mense épiscopale, de leurs palais épiscopaux, d'où on les a chassés. Or, de cela, de leur

désastre et détresse personnels, ont-ils, dans leurs Lettres pastorales aux fidèles, poussé un gémissement vers les hommes, une plainte vers le ciel? Hier à Malines, l'un d'eux, et non des moindres, déclarait aux catholiques de là « qu'il n'était pas né dans une grande maison, et qu'il saurait bien mourir dans une petite ».

On se souvient que, le lendemain de la Séparation, douze ou quatorze nouveaux évêques, librement choisis par Pie X, étaient consacrés par lui. Au moment de leur départ, il les embrassa, et il leur donna leur mission en ces termes : « Je vous envoie à la pauvreté, à la souffrance! » Quelle autre chose avait dite le Seigneur à ses apôtres? C'était les marier à la croix; la croix fut embrassée. Et ils partirent avec elle. Avec elle ils monteront jusqu'au Calvaire, s'il le faut.

Ah! que nos vénérés évêques le sachent bien : ils n'ont pas tout perdu à ces désastreuses rapines. Ils y auront gagné, de notre part, un plus fidèle et plus religieux attachement. A notre vénération se mêle aujourd'hui plus de tendresse. Nous sommes plus à eux, les sentant par là non seulement plus à Dieu, mais plus rapprochés de nous. Si, précédemment, leurs commandements étaient écoutés, obéis, lorsqu'ils descendaient de leurs hauts palais, maintenant leurs moindres vouloirs nous sont devenus chers, depuis qu'ils nous arrivent des modestes refuges de leur pauvreté. Leur souffrance les sacre de nouveau à nos yeux. Et, sans oublier qu'ils sont toujours Nos Seigneurs, nous sommes plus portés à leur dire : « Mon Père! »

Plus cruelle encore fut l'épreuve pour les prêtres.

Déjà pauvres dans les campagnes, aujourd'hui iniquement frustrés de l'indemnité budgétaire, dépossédés de leurs presbytères, où ils ne rentrent qu'à prix d'argent, quand ils en trouvent; privés de toutes les ressources du culte, réduits finalement à la mendicité, les voici, pour un grand nombre, aux prises avec la terrible question du pain quotidien. Le grand ordre mendiant aujourd'hui, dans l'Église de France, c'est son clergé. Mais mendiant pour les autres plus encore que pour lui, et partageant quand même, avec de plus pauvres que lui, le pain amer de l'aumône

C'est vraiment la misère noire qui m'est apparue dans plus d'un presbytère du centre de la France, où la disette d'aujourd'hui s'aggrave de la prévision de la famine de demain. Mais je déclare n'avoir trouvé là que des cœurs vaillants et patients. Je ne connais rien de plus beau et de plus grand que cette endurance tranquille et silencieuse de notre clergé des campagnes. L'amour de Jésus crucifié reçoit dans ces âmes sacerdotales un témoignage sublime. C'est un des plus émouvants spectacles qui s'offrent présentement aux regards des anges et des hommes. Les hommes s'en étonnent; les anges en savent le secret.

Irréductibles par la famine, invincibles à la violence, ces presbytères le seront-ils pareillement à la sape et à la mine des doctrines séductrices qui en font le siège? C'est le péril interne, pire que l'autre. Priez à ces fins, mon frère.

C'est déjà une superbe situation morale et profondément sympathique que celle de cette indomptable troupe assiégée dans son rempart démantelé, et tenant bon quand même, avec une fidélité et une

longanimité qui ne peut manquer d'émouvoir le cœur du Dieu tout-puissant, son Roi.

Un autre spectacle nous est donné plus réconfortant encore : c'est celui de l'union persévérante de tout le corps ecclésiastique, à tous les degrés de la hiérarchie et dans chacun de ses membres : Union de tous les évêques avec le Pape; union de tous ses évêques, entre eux, sans une seule exception ; union de tous les prêtres à leurs premiers pasteurs. Et, dans une région supérieure à la terre, union du Vicaire de Jésus-Christ à Celui qui lui envoie manifestement, comme aux apôtres, son Esprit d'intelligence, de conseil et de force, pour la défense de la vérité et de la justice éternelles. Disciplinés, unis, bien commandés : ne sont-ce pas les éléments les plus solides de l'espérance et les arrhes les plus sûres du salut?

*
* *

Qu'en sera-t-il; et comment se dénouera cette crise? Je commence par déclarer que « je ne suis ni prophète, ni fils de prophète » ; et que je me garderai bien de donner mes pensées, mes désirs, mes illusions peut-être, pour des certitudes, dans l'unique dessein de ne pas décourager l'effort.

Je n'ignore pas d'abord que ce serait une illusion démentie par l'histoire, que d'arguer des promesses d'immortalité faites à l'Église en général, pour en conclure la pérennité assurée à l'existence d'une Église particulière, fût-ce l'Église de France. On cite le célèbre aveu de Paul Bert dans son fameux rapport de mai 1883 : « L'Église n'en est pas à une défaite près ; l'Église est une éternelle recommenceuse. » Mais

il ne faut pas oublier que c'était, sous la plume du sectaire, un avertissement donné à ses complices de prendre leurs mesures, cette fois, contre la possibilité de ces recommencements. A quoi M. Briand répond, vingt ans après, dans *l'Humanité* : « L'Église actuelle est une citadelle endormie ; ses remparts sont dégarnis de canons; ses arsenaux sont vides, ses armées dispersées, ses chefs assoupis. Si nous savons nous y prendre, nous tomberons à l'improviste sur cette forteresse sans défense, et nous l'enterrerons sans combat, comme les soldats de Mahomet II enlevèrent Byzance. »

La citadelle s'est réveillée; et le combat qui s'est engagé autour du rempart dure encore.

Sur quoi donc d'humain s'appuiera notre espérance? Sera-ce la politique; quelqu'un de ces retours des choses dont notre histoire abonde? Outre que rien ne le fait prévoir, nous avons pu constater, sur tout le cours de ce siècle, qu'aucun des régimes ni des personnages dans lesquels la France catholique a placé successivement sa confiance, ne lui a finalement apporté le salut... Or, la conviction qui est sortie pour nous de cette expérience, c'est que sans doute, pour sauver notre Église, s'il le veut ainsi, Dieu se servira des hommes, mais en les faisant servir eux-mêmes à des événements qu'ils n'auront le plus souvent ni prévus, ni préparés; que même beaucoup auront redoutés, et contrariés, et entravés ; mais qui auront abouti, malgré eux et contre eux, afin de bien faire voir qu'il n'a pas besoin d'eux et que lui seul est le maître.

La seconde vérité, expérimentale autant que doctrinale, est que Dieu ne gouverne pas le monde par

des coups d'État. Ne comptons donc pas sur quelque miracle de sa droite. Respectant notre liberté, Dieu laisse les effets sortir naturellement de leurs causes, pour le bien ou le mal de ceux qui les ont posées. Que s'il intervient parfois, par quelque geste éclatant auquel sa toute-puissance se fait manifestement reconnaître, c'est quand l'action humaine a épuisé son effort. Alors il y superpose la sienne, souverainement efficace. « Aide-toi : le Ciel t'aidera ! »

Nous nous aiderons donc; nous nous grouperons, nous nous serrerons les uns les autres, pour combler les vides laissés dans nos rangs par les désertions. Taine a constaté deux faits dans sa *France contemporaine :* le premier que le nombre des chrétiens s'en va décroissant, le second que le petit nombre de chrétiens qui demeurent est plus chrétien qu'autrefois. Si la quantité est moindre, la qualité est supérieure. C'est de ce bon petit nombre que se formera l'élite, cette élite que Jésus-Christ dans l'Évangile appelle sa « petite troupe », *pusillus grex,* et à laquelle il promet de donner le règne, si elle sait tenir bon.

A cette petite troupe, reine de l'avenir, le divin Vainqueur de la mort avait donné ce mot d'ordre : « Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, mais craignez ceux qui peuvent tuer l'âme avec le corps. » Aujourd'hui, si vous me le permettez, j'entendrai par le corps l'établissement matériel de l'Église : budget des cultes, bâtiments, possessions, fondations, sur lesquels s'est abattue la rage cupide des cambrioleurs. C'est la souffrance, ce n'est pas la mort; l'âme échappe à ces coups. La foi, la grâce, la conscience, la charité, la sainteté, les espérances

éternelles, tel est le domaine de l'Âme. Domaine inexpugnable, car comment forcer ce sanctuaire, si magnanimement nous refusons d'ouvrir et de trahir?

Ne nous laissons pas entamer. Que l'âme chrétienne soit une âme vivante : âme chrétienne et vie chrétienne c'est tout un. Que les chrétiens soient de vrais chrétiens, qu'ils le soient hautement, activement, virilement, exemplairement : vous verrez bientôt ce bon levain faire fermenter la masse, dit encore l'Évangile. Puis, si nous savons garder l'âme, l'âme vivifiera le corps. Telle est la loi. Et la pierre que les ennemis de l'Église se flattent d'avoir roulée sur son sépulcre, sera une fois de plus renversée par l'ange de la résurrection.

Et d'abord, que les prêtres soient de vrais prêtres. Il y a une quinzaine d'années un prêtre illustre écrivait : « J'ai le sentiment très vif qu'avec notre foi et notre amour, nous gardons les réserves qui permettront à la société de revivre, quand ces gens-là l'auront tuée. Bientôt, on ne trouvera plus de morale. ni théorique, ni pratique, en dehors de chez nous. Mais nous, vivons en saints. Le clergé comprend-il assez qu'il est à la veille du jour où il aura besoin de la sainteté comme de son pain quotidien? »

A quoi j'entendais répondre hier, par une voix bien sacerdotale : « Être prêtre et prêtre de nos jours ! Être prêtre au sein d'une société en déliquescence, dont les croyances s'en vont, comme dans certaines maladies se détachent les chairs d'un mourant. Être prêtre alors, et se dire : En mettant son sacerdoce sur le fragile piédestal de mon humanité, Dieu m'a fait le gardien des forces surnaturelles du monde. — Je suis le piquet planté par la main divine pour arrêter l'élan des descentes. — Je suis le rocher qui

s'élève impassible à l'encontre de la furie des passions. — Je suis le sel et je dois dire à la putréfaction : Tu n'iras pas plus loin! — Je suis le ferment pour soulever les masses. — Je suis la lumière dans cette fumée qui monte de tous les cœurs, qui descend de tous les cerveaux. Être prêtre, c'est se dire : Telle âme sera sauvée si je suis davantage à elle. Cette œuvre, qu'on dit impossible, je sais, moi, qu'elle vivra si je veux la faire vivre. Cette paroisse sera bonne, si je suis bon; elle sera excellente, si j'ai le courage d'être un saint! ô Dieu, aidez-moi, je veux l'être! »

Le temps où nous vivons est celui des ébranlements sismiques et des éruptions volcaniques. Celle qui sévit en France est d'un ordre différent : est-elle moins meurtrière? Elle a déjà fait beaucoup de mal : est-il irréparable? Regardez le Vésuve. Sur les flancs de la montagne, par-dessus les coulées de la lave, sur les cendres refroidies, des pampres pendent aux ormeaux, et la campagne entière chante que Dieu est bon et que la nature est jeune. Et, quand le matin le soleil se lève sur les frais coteaux au-dessus desquels le cratère déploie son panache de vapeurs sinistres, les campaniles voisins élèvent leurs croix dans le ciel, tandis que les *Angelus* se répondent, de Portici à Sorrente, que « le Verbe fait chair habite encore parmi nous ».

Nous, mon frère, nous ne verrons pas cette aurore. « Mais, écrit Jules Simon dans *le Devoir*, mais le malheureux qu'engloutit un tremblement de terre, sait bien que le gouffre se refermera, que ses lèvres béantes seront cultivées encore, et redeviendront fertiles. Il le sait, et il meurt. »

J'ai parlé des autels; demain nous parlerons des foyers; et encore après demain, mon frère.

CHAPITRE XIV

LE FOYER

VIEUX ÉPOUX

Ces vieillards, ces époux, ce père, cette mère vénérable, ces aïeuls, en qui Platon saluait des statues vivantes des dieux, je me les représente assis à leur foyer ; un jeune enfant, leur petit-fils, ou petite-fille, près d'eux, à leurs côtés. Entrons là discrètement et pieusement, mon frère. Asseyons-nous un instant à ce foyer où Dieu réside et préside. C'est le foyer du temps passé. Sa dignité et sa félicité ne feront-ils pas envie à la famille d'aujourd'hui?

Les deux époux qui sont là ont, depuis trente ou quarante ans, marché du même pas dans les mêmes sentiers, sous la même étoile, en se donnant la main : « *Ubi tu Caius, ego Caia;* là où tu seras Caius, je serai Caia ! » Même cœur, comme même nom. La route s'est faite sans heurt. A se sentir ainsi continuellement l'un à côté de l'autre sur tout le parcours, l'esprit et le caractère se sont assimilés, si déjà ils n'étaient semblables en partant. Constamment occupées à se rendre dignes l'une de l'autre, heureuses l'une par l'autre, on dirait que ces deux âmes ont fini par n'en plus faire

qu'une. Qui donc a fait cela? L'amour. Mais l'amour dans son plus sublime exercice, qui est le sacrifice réciproque de soi à un autre soi-même. Une moisson de vertus est née spontanément de ce travail, travail facile parce qu'il est aimé. Qui en a jeté la semence? *Amor sementa d'ogni virtu,* dit Dante.

Maintenant, la vieillesse est venue. Les enfants ont quitté la maison paternelle, emportant au nouveau foyer qu'ils ont fondé à leur tour, le souvenir et l'image des vertus dont ils ont ici reçu l'exemple et l'héritage. Leur mission terminée, restés seuls sous ce toit, présentement silencieux et recueilli comme un temple, le père et la mère, comme effrayés de leur solitude, se serrent d'autant plus étroitement l'un contre l'autre.

Le lien qui les unit n'est plus le lien de fleurs tressé au printemps de leurs noces; le nœud en est fait de leurs peines communes comme de leurs joies, de leurs tristesses non moins que de leurs tendresses; mais tristesses et tendresses partagées inséparablement. De toutes les expériences dont ils se sont enrichis, celle qu'ils ont faite l'un de l'autre est la plus précieuse, comme elle fut la plus douce. Et, à dire vrai, peut-être jamais ne se sont-ils, je ne dis pas plus aimés, mais mieux aimés qu'à présent. C'est par les parties hautes, si je peux m'exprimer ainsi, qu'ils communiquent désormais. Dans ces régions sereines dont la pureté n'est plus ternie par les vapeurs des sens, ne dirait-on pas que les pensées se sont blanchies, comme les cheveux?

Mais ce sont là des choses desquelles d'autres parleront mieux que moi. J'aime, pour profane qu'elle soit, la plume délicate qui a écrit cette page : « Si la tendresse conjugale mérite le nom d'amour, c'est à l'heure où, cessant d'être un plaisir, elle devient un bonheur

nécessaire; alors que, sans brûler aussi vivement, elle réchauffe plus doucement et plus profondément. Plaisante qui voudra l'amour en cheveux blancs. Dans ces derniers serrements de main, et l'effusion de cœur de ces deux vieillards, je vois la plus sainte et la meilleure des tendresses humaines; et je m'incline devant elle comme devant ces lampes saintes dont les lueurs tremblantes annoncent le voisinage de Dieu. »

Le même écrivain continue : « Qui donc parlera dignement de ces deux êtres qui, depuis quarante ans, marchent côte à côte, s'aiment, s'estiment et se soutiennent, rêvent, prient, jouissent et souffrent ensemble? Qui donc en parlera, de ces vieux amis, dont les cœurs, comme soudés l'un à l'autre, vibrent à l'unisson; dont les âmes se reflètent mutuellement, comme deux miroirs où le passé, le présent, l'avenir se confondent dans la même image!...

« ... Cependant, aussi étroitement unis, aussi sûrs l'un de l'autre qu'on peut l'être, ils soignent leur affection comme si elle pouvait leur échapper. Je ne sais quel parfum de tendresse printanière persiste dans ce mélancolique automne. Ils entourent leur amour d'égards, de respects, de prévenances, comme d'un arome qui le conserve. Les raffinements de leur courtoisie sont une des formes de l'estime mutuelle qu'ils se portent. Leur abandon a des pudeurs; ils s'aiment avec recueillement. Et, jusque dans l'intimité, ils observent des délicatesses qui ressemblent à de la religion[1]. »

Et de vrai, c'est de la religion, écrit un moraliste

1. Gustave Droz, *Tristesses et sourires*, pp. 109-111.

d'une plus haute inspiration, M. Amédée de Margerie. C'est lui à qui nous demanderons de faire entendre ici la vraie note chrétienne[1].

« L'union des époux chrétiens participant du divin, écrit-il, leur amour participe aussi de l'éternité. La loi de décroissance qui s'assujettit tout ici-bas, ne saurait porter atteinte à leur immortelle jeunesse. Ce qu'il y avait eu de périssable dans cet amour s'est dissipé depuis longtemps, comme une fumée, et le rayonnement de la flamme en est devenu plus pur.

« A ceux qui comprennent ainsi l'amour conjugal il est beau, il est doux de se suffire l'un à l'autre. L'épouse privée de tous ses proches, a encore près d'elle quelqu'un à qui elle peut dire, comme Andromaque à Hector : « Tu es maintenant mon père et « ma mère vénérés, tu es mes frères, ô toi mon époux « bien-aimé. » Et l'époux peut dire à l'épouse privée d'enfants, ou qui les a perdus, comme dans la Bible Elcana d'Éphrata dit à Anna, son épouse stérile et éplorée : « Ne suis-je pas, à moi seul, meilleur pour « toi que dix fils? » Enfin, jusque dans cette solitude et privation, cette vie n'aura pas été sans fruit. Avoir donné du bonheur et de la vertu à une âme chérie par-dessus toutes les autres ; avoir compté les jours par les pas qu'on a faits ensemble vers la perfection ; avoir eu, pendant de longues années, un foyer d'où le mal seul était banni ; avoir, à mesure qu'on vieillissait, dilaté son cœur pour y faire entrer plus d'amour pour Dieu et pour les malheureux, c'est vraiment avoir vécu ; et, après cela, on peut mourir. »

1. Amédée de Margerie, *La Famille*, t. I. Ceux qui ont lu ce livre et qui n'ont pas connu l'intérieur familial de celui qui l'a écrit, ne sauront jamais à quel point il a été vécu !

Puis, pour les vieux ménages sans enfants, il reste toujours la sublime ressource de se créer une famille adoptive. N'y a-t-il pas les orphelins et les orphelines, les pauvres vieux, les pauvres vieilles, les ménages sans pain, ni feu ni lieu, qui les attendent, qui les appellent à l'honneur, au bonheur d'une paternité, d'une maternité qui, elle aussi, leur sera la bénédiction de Dieu sur leurs vieux jours? Entre vingt modèles de cette adoption qui se présentent à moi, je pense en particulier au couple admirable de M. et Mme Féburier, principaux fondateurs de la maison-mère des Petites Sœurs des pauvres, où ayant dépensé magnanimement leur bien, et donné leur cœur, ils avaient accepté de laisser aussi leurs corps, couchés dans la même tombe, sous le sanctuaire où l'épouse devait finir par consacrer sa vie de charité et de pauvreté au service de ces humbles. Il faut voir cette tombe; on devrait écrire cette vie.

*
* *

Mais ceux-là sont les riches. N'y aurait-il de belles et saintes vieillesses conjugales que parmi eux? Le croire serait ne pas connaître le pauvre, l'ouvrier, le villageois surtout. C'est au village, que se place ce poétique tableau d'un jubilé de cinquantaine, célébré, en tête-à-tête, sous le grand ciel.

Au doux soleil du Midi,
Dans le jardin attiédi,
Sur le banc, devant la treille,
Pour chauffer leurs corps frileux,
Ils se sont assis tous deux
Le bon vieux, la bonne vieille.

Dans leurs atours surannés,
L'un près de l'autre inclinés,
Cheveux blancs sur front d'ivoire,
Ils fouillent, les chers vieillards,
Parmi les légers brouillards
Dont se voile leur mémoire.

Et cette mémoire évoque le souvenir des anciens jours, des jours de joie, des jours de deuil; de leurs enfants qui ne sont plus, et de ceux qui leur restent encore :

Nos yeux connurent les pleurs;
Mais au sein de nos douleurs
Nous demeurâmes, quand même,
Sans effroi du lendemain,
Debout, la main dans la main.
On est si fort, quand on aime!

Nous nous contentions de peu
Au grand soleil du bon Dieu.
Les biens, les faux biens des hommes,
Si follement disputés,
Ne nous ont jamais tentés.
Nous mourrons ce que nous sommes.

Voici nos devoirs remplis.
Nos fils se sont établis,
Comme nous, près de la ferme.
Nous voici vieux et bien las...
Nos existences, hélas!
Touchent de près à leur terme.

Mais aux portes de la mort
Bénissons Dieu! notre sort
N'est-il pas digne d'envie?
Et nos fidèles amours
N'ont-ils pas trouvé bien courts
Cinquante ans de notre vie? [1]...

1. Mlle S. Vergniaud, pièce présentée au concours des Jeux floraux, 1899.

On devine la fin : un embrassement attendri, dans des larmes d'action de grâces.

Tout n'est pas fiction dans cette poésie. Aussi bien j'en sais une autre qui, elle, a été vécue, et dans laquelle d'ailleurs le Dieu des chrétiens tient une plus grande place. Si je me permets de la citer, on me le pardonnera bien, puisque la scène se passe, à Pâques 1889, dans le village même où naquit mon père. Et le poète est un de mes plus chers et plus vaillants fils d'il y a cinquante ans passés[1].

LA BROUETTE DE PAQUES

C'était dans un petit hameau,
Loin du village et de l'église.
Sous leur chaumière basse et grise
Deux vieux époux causaient : « Femme, le temps est beau,
Disait l'homme... Je sors, je m'en vais à confesse.
A Monsieur le Curé j'en ai fait la promesse. »
C'était dans un lointain hameau.

La vieille était paralytique.
Elle dit : « J'ai promis aussi. »
— « Oui bien ! fit l'homme, mais ici
L'on viendra t'apporter pardon et Viatique. »
— « Nenni ! répondit-elle... A l'église j'irai
Rendre honneur à mon Dieu, sans lasser mon curé. »
Mais elle était paralytique.

Or, une brouette était là,
Là, sous la hutte de bruyère,
Oisive, en housse de poussière.
L'un d'eux à l'autre au même instant la rappela.
« Partons ! » firent en chœur l'infirme et le bonhomme.
Une heure après, ce char simple, et commode en somme,
La brouette, n'était plus là.

1. M. l'abbé Albert Leroy, prêtre d'Orléans. Le village est celui de Villemoutiers, canton de Bellegarde (Loiret).

Regardez! vers la pauvre église,
L'un brouettant l'autre, nos vieux
Marchent muets, graves, pieux.
En dépit des passants, du soleil, de la bise
Qui devaient bien un peu troubler leur examen,
Ils vont scrutant leurs cœurs tout le long du chemin,
Jusqu'au seuil de la pauvre église.

Ils ont goûté le don de Dieu...
Ils ont quitté le sanctuaire...
Elle absorbée en sa prière,
Lui content, les voilà s'éloignant du saint lieu,
Comme ils y sont venus, en naïf équipage...
— Bonnes gens! pour ainsi s'aimer jusqu'à cet âge
Il n'est que de s'aimer en Dieu.

La Bible, qui a des chants pour toutes les beautés et les grandeurs morales, a célébré les vieux époux dans le Livre de Tobie : Tobie, le grand captif de Ninive, au foyer duquel rien ne manque de ce qui en fait un type incomparable : ni la sainteté, ni la charité, ni la présence du pauvre, ni la visite des anges, ni la tendresse paternelle, ni l'inquiétude maternelle, ni la piété filiale, ni la suprême bénédiction du vieillard sur la tête du fils qui lui est rendu, de la fille qui lui est donnée. C'est là que se redisent ce que se rediront tous les époux qui auront médité sur ce drame intime et religieux où le ciel et la terre se partagent les rôles : « Puissions-nous avoir le bonheur d'une vieillesse pareille, saine et sainte! *Consenescamus ambo pariter sani!* »

***

Dans son très beau livre *Foi et amour,* M. Hilaire de Lacombe veut que, de bonne heure, l'homme, le

jeune homme même, porte respectueusement et délicieusement sa pensée vers ces heures du crépuscule où la compagne de sa vie lui sera le suprême bonheur. « Alors, écrit-il, à ces dernières clartés du jour, regarde ta femme. S'il te reste un cœur, comme tu l'aimeras encore! Tu te demanderas même si tu ne l'aimes pas mieux qu'autrefois. Il y aura dans ton amour comme une vénération profonde. Celle qui fut la poésie de ta jeunesse sera là, sous tes yeux, portant sur son noble visage, dans les premières rides de son front, dans ses cheveux qui blanchiront, le poème douloureux et doux de ta vie. Tu la suivras silencieusement, avec une inexprimable tendresse. Tu te diras, en la considérant que, si tu as entrevu le ciel, c'est par elle; et que, lorsque tu as été meilleur, c'est pour elle. La félicité la plus délicieuse qui soit au monde, l'amour, elle te l'a fait goûter; et le plus grand honneur, celui de la paternité, elle te l'a présenté quand, pour la première fois, du sein de ses souffrances, elle a offert à tes baisers ton enfant. Tu l'as trouvée à ton foyer où tes amis devenaient plus rares, et où elle est demeurée ton espoir suprême, ton conseil, ton courage, ta paix. T'endormir sa main dans ta main lorsqu'il faudra mourir, reposer sous la même croix et te réveiller avec elle pour la vie qui ne finira pas, oh! que ce soit ton dernier rêve! Et celui-là, si tu veux bien, ne sera pas trompé! »

Mais, hélas! on ne mourra pas ensemble; et c'est là le grand déchirement de l'amour. Mais c'est là aussi sa suprême épreuve et la marque certaine de son immortalité. Les adieux de celui qui part ne sont point une séparation désespérée, mais un rendez-vous, et

un encouragement à suivre, un peu de temps encore, dans la solitude et dans les larmes, le rude sentier qu'on montait si facilement et si joyeusement ensemble. Le cœur de celui qui reste n'est plus qu'un vase brisé ; et cependant il y porte, sans rien perdre de leur parfum, des souvenirs tristes et sacrés qui y seront désormais l'aliment de sa conversation intérieure. Il a entendu l'adieu qui lui fut fait alors, celui-ci :

... Étant aimé sur terre, on n'est mort qu'à demi.
Pensez à moi! vivez pour moi! La vie est bonne
Avec un saint amour qui n'a blessé personne,
Fait d'honneur et d'extase, et sans remords, et tel
Qu'on peut l'offrir à Dieu comme un parfum d'autel.
Vous revivrez ces jours chers à notre tendresse,
Ce sont ces rêves-là qui font que la vieillesse
Parfois, dans l'abandon des soirs mystérieux,
A comme un éclair qui passe devant ses yeux.

Plus qu'un éclair, c'est une lampe pour la vieillesse que le souvenir de cet amour et de ce bonheur. J'aime sur ce sujet, cette page d'une noble dame qui parle, ou plutôt qu'on fait parler ainsi, de son mari défunt, à ses petits-enfants : « Alors que mon très cher mari vivait encore, la soirée se terminait toujours par une petite causerie où nous rêvions ensemble, dans la confiance et l'harmonie, de notre vieille amitié. Ce doux bavardage du couvre-feu était comme le prélude de notre prière du soir, et souvent se confondait avec elle. Je le vois encore assis auprès du feu, dans ce grand fauteuil rouge qui est là, et regardant la flamme, tandis qu'au dehors le vent soufflait dans les arbres, et que tous les échos de notre vieille demeure se réveillaient en grondant. — Heures bénies! comme nos âmes étaient proches! Dieu a

rappelé à Lui le compagnon bien-aimé de ma vie. Je n'ai pas murmuré; mais depuis, j'ai trouvé la solitude du soir bien douloureuse; car mon cœur aussi bien que mon esprit avaient pris l'habitude d'être heureux à cette heure-là. — D'une main tremblante j'ai écrit ici ce que j'aurais dû lui dire. Que ne puis-je écrire aussi ce qu'il m'aurait répondu? »

C'était de cette vie de souvenirs attendris mais plus jeunes que vécut désormais M. Guizot, après qu'en septembre 1828, il se fut vu arracher prématurément cette Pauline de Meulan, la femme supérieure qui lui avait donné seize années d'un pur bonheur: « Vous ne sauriez vous figurer, écrit-il cinq ans après, 29 juillet 1833, à une personne amie, combien je vis en sa présence, dans la communication la plus permanente et la plus intime. A tout instant, je la vois, je lui parle, elle me répond, elle assiste à toute ma vie, à toute mon âme. Et cette intimité, cette continuelle présence, s'étendent et s'affermissent chaque jour. Il me semble que chaque jour, je sais mieux, je devine plus sûrement ses impressions, ses pensées, que chaque jour l'harmonie est plus complète entre nous. Ce sont là mes bons, mes beaux moments, mes seuls bons...

« Il en est d'autres, hélas! ceux des bonheurs, des joies que je ne puis plus partager avec elle; et son bonheur alors me manque plus que le mien propre... C'était hier après dîner, aux Champs-Élysées, du côté où nous sommes allés, il y a cinq ans, à la même heure, prendre ensemble le frais et des glaces. La musique était bonne, le ciel serein, l'air doux, la nuit claire; elle eût été si heureuse! Elle m'eût regardé d'une façon si charmante, elle se fût si tendrement

appuyée sur mon bras!... Vous voyez bien qu'il faut que je m'interrompe, Madame. C'est ce qui m'arrive dix fois le jour. Dix fois, vingt fois le jour, il faut que je m'arrête, que je reprenne possession de moi-même. Ah! je suis sûr qu'elle a de moi une inexprimable pitié. »

Que l'amour conjugal est parfois ingénieux pour consoler, ou du moins tempérer et tromper la douleur de celui qui reste, par un semblant de survivance de celle qui est partie!

J'ai lu que l'illustre naturaliste comte de Lacépède, premier grand chancelier de la Légion d'honneur, sous le premier Empire, était inconsolable de la mort de sa femme. Il l'avait lui-même soignée, ne quittant pas son chevet pendant ses dix-huit mois de souffrances. Il l'avait vue partir avec désespoir. Il en écrivait ainsi : « Désormais le poids de la vie pèsera trop sur ma tête, pour ne pas amener bientôt la fin de ma douleur. » En effet ceux-là purent le craindre qui virent alors le grand travailleur abandonner les études qui étaient sa vie, impuissant à penser, à observer, à écrire, et comme anéanti sous le poids écrasant de cette mort. Lui-même se sentait succomber, lorsqu'un mois après ce coup affreux lui arrive une lettre... de qui? Grand Dieu! il a reconnu l'écriture! il l'ouvre, stupéfait, tremblant, il la baise, il la lit l'arrosant de ses larmes. C'était son épouse chérie qui venait le consoler, le ranimer, lui protester de son persévérant amour. Elle le prie, elle lui commande au nom de Dieu, de vivre encore, de vivre pour la science et pour le bien. Elle ne l'a pas quitté et elle lui dit finalement : A bientôt, au revoir! En effet, le mois sui-

vant Lacépède reçoit une seconde lettre de la même chère main, plus caressante encore, plus suppliante aussi. Il en fut ainsi chaque mois de cette année tout entière. Lacépède se reprit à vivre, à travailler, les chères lignes sous ses yeux.

C'était, on le devine, Mme de Lacépède qui, prévoyant sa mort devenue inévitable et le brisement certain de l'existence de son mari, y avait préparé le baume guérissant, en confiant à un ami douze lettres d'elle avec prière de les lui faire parvenir, une à une, à la fin de chaque mois. La douzième était un suprême adieu. C'était la dernière, hélas. En la fermant Lacépède crut, ce jour-là, que la tombe de la défunte se refermait, hélas! pour la seconde fois. Mais le choc était amorti. L'énergie était revenue. Lacépède nous était rendu. La défunte l'avait sauvé.

Plus haute avait été, en quittant cette vie, la sollicitude d'une autre grande dame du même temps, Mme de la Fayette, née de Noailles, pour le salut de l'époux à qui elle voulait donner Dieu, après lui avoir donné vivante un dévouement porté jusqu'à l'héroïsme. On l'avait vue, l'intrépide femme, après avoir tenté d'intéresser toutes les cours de l'Europe au sort de son mari retenu prisonnier de l'Autriche, venir partager avec lui la rude captivité de la forteresse d'Olmütz, en Moravie, « portée sur les ailes du devoir et de l'amour », comme s'exprimait Charles Fox. Or avec le devoir et l'amour, la foi lui avait dicté de suprêmes recommandations, desquelles le général écrivait, 1808, en deuil de celle qu'il appelle un ange de tendresse : « C'était une grande chrétienne que cette incomparable femme à qui j'ai dû un bonheur de tous les instants, pendant les trente-quatre

années de notre commune existence. Elle m'exprimait l'espoir, qu'en y réfléchissant encore, avec la droiture de cœur qu'elle me connaissait, je finirais par être convaincu de la vérité de la religion. Ce qu'elle m'a laissé de recommandations est dans le même sens, me priant de lire, pour l'amour d'elle, quelques livres que, certes, j'examinerai de nouveau avec un véritable recueillement. Elle appelait sa religion, pour me la faire mieux aimer, la *souveraine liberté;* de même qu'elle me citait avec plaisir ce mot de Fauchet : « Jésus-Christ, mon seul maître! » On a dit qu'elle m'avait beaucoup prêché; ce n'était pas sa manière.... Mais je l'entendis plusieurs fois me dire : « Cette vie est courte, troublée. Réunissons-nous en « Dieu, passons ensemble l'éternité! » Or, ajoute La Fayette, j'ai plus que jamais besoin de croire que tout ne meurt pas avec nous! Et je ne suis pas insensible à la voix de la vérité quand elle parle ainsi le langage de l'amitié. »

*
* *

Le veuvage c'est le vide, selon l'énergie même du sens de ce mot : la viduité. Sinon pour le remplir, du moins pour nous rattacher à ce qui demeure toujours, que reste-t-il encore? Une chose, un devoir qui renferme tout, et qui répond à tout : la Fidélité.

Fidélité du souvenir. Sans doute, souvenir de celui ou de celle qui n'est plus; mais fidélité d'abord au nom qu'ils ont porté et à la dignité de vie que ce nom commande. L'antiquité a placé haut la mémoire de son Andromaque. Nous avons, grâce à Dieu, des millions et des millions d'Andromaques

chrétiennes. Mais le même devoir de chaste fidélité dont s'honore la veuve, ne sera-t-il pas corrélativement le devoir et l'honneur de l'homme? Et n'en avons-nous pas vu, de ces hommes fidèles, faire de leur veuvage un état de très haute et très pure perfection évangélique?

Fidélité à la cause, au passé, à l'histoire de celui dont une gloire pure a couronné le nom; et, cette couronne, il est beau que ce soit la main d'une épouse survivante qui la dépose sur sa tombe. Je me souviens que, le 15 février 1857, toute la société royaliste et catholique d'Orléans se pressait pour vénérer encore, sur son lit funèbre, les traits endormis de la M[ise] de Larochejaquelein, dans sa maison dite de Louis XI, où elle venait d'expirer presque nonagénaire. « J'ai passé ma vie dans les larmes, disait-elle dans ses derniers jours, je suis aveugle, je n'ai plus de force pour dicter le récit de mes dernières douleurs. » Le récit de ses premières souffrances, de ses premiers combats, la veuve de M. de Lescure l'avait laissé dans des *Mémoires* immortels, qui sont bien le plus beau monument historique qui ait été élevé à ces héros de la Vendée qu'elle avait suivis, jeune femme de vingt ans, sur les champs de bataille. Le plus beau monument élevé surtout à la mémoire de leur chef, le saint et grand de Lescure, qui blessé à mort, se sentant perdu, prenait la main de l'épouse en larmes, à laquelle il faisait ce dernier et religieux adieu : « J'ai combattu pour Dieu, il me fera miséricorde. Console-toi par l'idée que je serai au ciel. Dieu m'inspire cette confiance. Oui, je ne pleure que sur toi! »

Des veuves se sont trouvées et se trouvent encore

— elles sont nombreuses dans nos Flandres — qui, après la mort de leur mari, ont repris son travail, ses affaires, mettant virilement la main *ad fortia,* comme il est écrit de la Femme forte. *Ad fortia,* au gouvernail de la barque qu'elles gardent dix, quinze ans, jusqu'à ce que l'aîné de ses fils puisse monter la remplacer à la barre. — Et celles encore qui, sur les ruines que leur a laissées un mari imprudent ou malheureux, vouent leur personne, leurs forces, leurs jours et leurs nuits, au travail écrasant de réédifier l'édifice de son honneur et de celui de ses fils. O les héroïnes obscures de l'amour conjugal et maternel!

Sur toutes les autres il y a les saintes. Telle cette sainte chrétienne que, il y aura demain soixante ans, je vis, à Domfront (Oise), convertir la maison et la grande usine que venait de lui léguer son mari très cher, en un hôpital de malades. Là on la vit elle-même se dévouer à leur service, durant sa longue existence, s'y suscitant autour d'elle une famille religieuse, consacrée à Dieu sous le vocable expressif de Filles de la Compassion. C'est de là enfin que sa ruche essaima dans vingt autres fondations hospitalières de la contrée et au delà, desquelles elle demeura la mère, la tête et le cœur à la fois, jusqu'à l'âge extrême de quatre-vingt-treize ans, où il lui fut donné d'aller rejoindre son époux. Car, comme elle nous le disait, c'était pour lui qu'après Dieu elle avait travaillé et mérité, servant ainsi, au même lieu, l'honneur, la foi, les intérêts éternels, comme la popularité de l'homme dont le pays ne cessa de lui conserver le nom familier, vénéré et aimé : « La bonne Dame Alphonse. »

Mon frère, entre le nom et l'œuvre de cette veuve obscure, et le nom éclatant et l'œuvre magnifique de la grande veuve orientale, la classique Sémiramis, élevant à son royal époux un mausolée qui fut une des merveilles du monde, à qui donnerez-vous le prix?

Mourir ensemble et le même jour, mourir de la même mort, partager la même tombe : Quel autre et meilleur vœu peuvent faire deux époux pour la fin de leur vie ?

Dans la catacombe des saints Nérée et Aquilée, à Rome, on a découvert une de ces doubles tombes qu'on appelle *Biscomium,* parce que deux corps y reposent côte à côte. C'est le lieu du repos de deux époux que l'inscription antique nomme Redemptus et Paula. Il y est écrit : *Vivatis in pace, Redempte et Paula.* Et puis ces deux mots qui disent l'union parfaite et constante de leurs cœurs : *semper concordes.* Telle fut leur vie. — Et leur mort? Dans le *loculus,* près de leurs cendres, on a trouvé la fiole teinte de sang qui témoigne de leur commun martyre.

Ainsi même mort, reçue le même jour, et dormition dans la même tombe, après le même martyre, souffert pour la même cause, celle de Jésus-Christ : *semper concordes.* Est-ce la mort ; n'est-ce pas l'entrée à deux dans la vie, dans la paix? *Redempte et Paula vivatis in pace.*

CHAPITRE XV

VIEILLARD ET ENFANT

GRANDS-PARENTS

Le Père Lacordaire a écrit : « Après le regard de Dieu sur le monde, rien n'est plus beau que le regard du vieillard sur l'enfant, regard si pur, si tendre, si désintéressé, et qui marque dans notre vie le point même de la perfection et de la plus haute similitude avec Dieu, notre Père des Cieux. »

Dans le fils de son fils ou de sa fille, l'aïeul salue à la fois le souvenir et l'espérance. C'est la reviviscence perpétuée de la race; c'est sa survivance à lui-même que cet enfant de son sang, qui lui succédera, non seulement dans son nom, mais mieux que cela, dans sa foi, dans sa pensée, dans son honneur; et cela jusque dans un avenir duquel il ne voit pas le terme. Ce petit enfant va donc le faire immortel. Étonnez-vous qu'il mette en lui toutes ses complaisances ? N'est-ce pas un peu lui-même qu'il aime dans ce rejeton de l'arbre duquel il est le tronc ?

Mgr Dupanloup voit encore plus loin et plus haut; il écrit : « Je me suis demandé quelquefois : pourquoi l'enfant fait-il surtout la joie de ses grands-parents? Ils ne peuvent se lasser de le voir, de le

bénir, de l'entendre, d'admirer sa force, son agilité, sa grâce, l'éclat, la douceur de ce sourire; la pureté, la transparence de ce front; la limpidité, la flamme de ce regard. Tout cela leur rappelle sans doute que nous vieillissons, que nous pâlissons, que nous mourons chaque jour; mais aussi que nous ne devions ni vieillir, ni pâlir, ni mourir; et que nous renaîtrons, et que nous refleurirons. Et cet enfant, qui est le renouvellement de la famille et de l'humanité dans sa fleur, est aussi comme un reflet de cette immortelle jeunesse que fut l'apanage primitif de notre nature, lequel lui reviendra plus tard dans l'héritage de notre Père des cieux. »

Au surplus, point n'est besoin pour aimer un enfant de considérer en lui une survivance du passé ou un présage de l'avenir. Tel qu'il est dans le présent, il est assez aimable de ses propres dons. Le même Évêque écrit : « L'enfant, c'est la bénédiction de Dieu et le dépôt du ciel... Il faut aimer les enfants pour les bien connaître, les étudier avec intelligence et amour. Sous ce regard profond et tendre, leur âme s'épanouit tout entière. On aperçoit quelquefois, derrière ce petit visage doux et riant, et dans le fond de cette mobile créature, quelque chose qui étonne d'abord, mais que bientôt on vénère avec tendresse. Lorsque Fénelon parle de cette merveilleuse grâce qui se nomme la simplicité, il ajoute que c'est la perle évangélique, digne d'être cherchée dans les terres les plus lointaines, un diamant d'une eau si pure qu'elle réfléchit toutes les plus belles clartés. Les bords du Gange qui nous envoient les perles de l'Orient, ne nous ont pas envoyé la simplicité : Je l'ai trouvée dans le cœur d'un enfant. »

C'est du vieillard et de l'enfant qu'on peut dire en vérité que les extrêmes se touchent. Il en est peu parmi nous qui échappent à cette attraction née de mystérieuses affinités entre le petit être qui ne fait qu'entrer dans la vie, et l'homme qui s'apprête à la quitter demain.

Ajouterai-je que, plus ils sont petits, plus ils nous attirent, semble-t-il? C'est bien l'enfant, au sens étymologique du mot, celui qui ne parle pas encore, *infans,* l'enfant au berceau qui m'inspire cet attrait; même l'enfant dans les langes, celui dont le poète dit que « par son rire il commence à connaître sa mère ». C'est là un sentiment que je pourrais appeler divin, puisque ce sont ces tout petits, *parvuli,* dont il est écrit dans l'Évangile que le Seigneur les prenait dans ses bras, lui qui se complaît dans la société de ses anges dans le ciel!

Bien des fois, dans mon ministère de paroisse, ayant à parler d'eux pour les recommander à la charité chrétienne, il m'est arrivé d'appuyer ma requête par ces trois considérants : l'enfant c'est l'innocence, l'enfant c'est l'ignorance, l'enfant c'est l'impuissance; et, à tous ces titres, il a besoin de nous, et nous nous devons à lui.

Il ne tardera pas du reste à nous faire lui-même tomber sous le charme inconscient mais irrésistible de ses grâces. Le vieillard oubliera tout auprès de cette fleur des champs, qui s'entr'ouvre avec un parfum si pur qu'il lui fait oublier tous ceux dont son cœur s'était peut-être trop enivré autrefois. Pour lui — aujourd'hui pourtant si dépris de tout le reste — tout est renouveau, tout est surprise dans la fraîcheur de cette voix, la franchise de ce regard, la naïveté de ce

langage, la gracieuse gaucherie de ces manières, et cette ingénuité dont le naturel du moins nous change et nous console de la banalité et du convenu du monde et de la mode. On s'assied au bord de cette source, on sourit à ce chant d'oiseau, on respire l'air pur de ce matin. On se fait petit avec ces petits, en leur souhaitant tout bas, et pour nous et pour eux, de le demeurer longtemps encore.

Mais non; hélas! ils marchent, ils montent; et voici déjà que leurs doigts se barbouillent d'encre, qu'ils nous apportent leur première page, qu'ils nous récitent leur première fable, qu'ils nous tapotent leurs premières gammes. Ne nous ont-ils pas même confié leurs premières peines, et fait entendre leurs premiers pleurs?

Pleurs de l'enfant, délicieuse pluie
Qu'un souffle amène, et qu'un baiser essuie
Si doucement qu'il n'en reste plus rien;
Pleurs d'autrefois que buvait un sourire,
Qu'avec regret vous me faites redire :
Ah! le bon temps où nous pleurions si bien!

*
* *

On remarquera que, dans la Bible, l'enfant et le vieillard occupent, si j'ose dire, une place sacrée, l'un à côté de l'autre. Samuel, près de l'Arche sainte, à côté du grand-prêtre Héli, pour qui le Ciel le fait confident et messager de ses justices. Joas dans le temple, à côté du grand-prêtre Joïada, de la main de qui il va recevoir la couronne. L'enfant de la veuve de Sarepta, ressuscité par Élie; celui de la Sunamite qu'Élisée ranime de son propre souffle et qu'il rend

vivant à sa mère. Et, dans le saint Évangile, l'enfant de Nazareth assis au milieu des docteurs du Temple, les écoutant, leur répondant, les interrogeant, les ravissant d'admiration par la révélation soudaine d'une intelligence trop précoce pour n'être pas divine... L'un ou l'autre de ces vieillards n'en fut-il pas, non seulement ébloui, mais attendri, ébranlé, éclairé ? Et ne se demanda-t-il point, dans un cœur ardent : « Que pensez-vous que sera un jour cet enfant? »

Mais ces choses ne sont plus de la terre. Nous sommes entrés, par elles, dans le mystère du royaume des cieux!

Si l'enfant est beau pour tous, aimé de tous, combien plus ne l'est-il pas pour ses grands père et mère! « C'est un amour d'une espèce toute particulière, écrit un fin moraliste. C'est comme une harmonieuse rumeur où l'on retrouve confusément toutes les sonorités d'une longue vie. En aimant ses enfants, la vieille mère se rapproche du seul foyer qui puisse réchauffer son cœur frileux. Leur seule vue la ranime. Leur jeunesse, leurs joues roses, leur confiance aveugle, leur bonheur de vivre, leur inexpérience naïve, tout, jusqu'à certains défauts héréditaires, lui offre un tableau charmant; charmant surtout parce qu'il réveille en elle le souvenir de son propre passé, et que, par le plus séduisant des songes, elle se retrouve en eux. Il semble que de leur bouche rieuse s'échappe un souffle printanier qui soulève ses cheveux blancs, et qui, comme une caresse, efface pour un instant les rides de son front... Aimer ses enfants et ses petits-enfants est le dernier, le seul bonheur auquel se puisse rattacher la vieillesse;

l'unique linceul où elle puisse dormir heureuse et souriante, avant d'aller à Dieu! »

Si aimer ses enfants et petits-enfants est le dernier bonheur d'une mère âgée, être aimé d'eux en est un autre et non le moindre. Entre tant de beaux exemples qu'il légua à ses enfants, Hippolyte Flandrin, le grand peintre chrétien, leur laissa celui du culte de leur grand'mère. Il lui écrivait de Montmorency : « Les enfants parlent de vous, chère Maman, et de Paul. L'autre jour, j'étais sorti après le dîner, avec Auguste. Du haut de la terrasse construite devant la porte de l'église, j'admirais le ciel qui, d'un côté, gardait les traces d'un beau soleil couchant, et, de l'autre, portait le disque brillant de la lune. Auguste cherchait à compter les étoiles. Je lui parlai du bon Dieu. Alors il se mit à genoux sur les marches de l'église; et, appuyé contre la porte, les mains jointes, il se mit à prier pour vous, et pour nous tous. » Il y a de Flandrin vingt lettres d'une semblable piété filiale et religieuse.

Un grand-père est roi, une grand'mère est reine. Reine-mère, elle ne règne plus; mais on lui doit tous les honneurs de la souveraineté. Ses petits-enfants forment sa cour et son escorte. « Ils m'ont accompagnée aujourd'hui jusqu'au bout du parc, comme de véritables petits gardes du corps, écrit une aïeule de roman, protégeant leur vieille grand'maman qui, dans leur pensée, n'aurait pu se passer d'eux. Pierre guidait ma canne, et Louise écartait de temps en temps un petit caillou, gros comme une noisette, qui aurait pu me faire trébucher. Et en approchant du *banc de grand-père,* — c'était le but de notre pèleri-

nage, — ils sont devenus graves, comme dans le voisinage d'un lieu béni. Il l'est pour moi, en effet, ce coin solitaire où j'allais presque chaque jour autrefois, alors que j'avais des jambes et que nous étions deux. »

Volontiers la Reine-Mère parle du bon vieux temps où elle était sur le trône, et où tout s'en trouvait bien. Mais elle règne encore sur les cœurs par le prestige de la bonté. Ainsi, à défaut de l'autorité passée à de plus jeunes mains, elle garde l'influence, et elle l'exerce avec une discrétion qui est plus qu'un art : c'est une force. Elle n'a plus le commandement, mais il lui reste le conseil, éclairé par une expérience qu'elle met au service dévoué du nouveau gouvernement de la petite famille : « Voilà, mon fils, ma fille, comment on faisait de mon temps. Ainsi ai-je fait pour vous. » Et elle sous-entend pour qui sait comprendre : « Ne feriez-vous pas de même pour faire bien ? »

Mais ce n'est pas à la bonne aïeule, gardez-vous-en bien, que vous confierez auprès des enfants le portefeuille de la Justice : elle est avant tout la mère de miséricorde. C'est par là que cette pacifique conquérante s'est ouvert le cœur de ses enfants, et qu'elle s'y assure des intelligences, et qu'elle s'y ouvre des portes par lesquelles elle fera passer ce qu'elle estime le plus en ce monde : l'image et le respect d'un passé plus beau que le présent, modèle d'un meilleur avenir, et dont déjà ces jeunes vénèrent dans sa personne, la relique, la gardienne et le type.

Elle est l'oracle du foyer ; oracle non toujours obéi, mais toujours écouté. Lors même qu'on ne lui a pas demandé son conseil, on veut au moins obtenir après coup son approbation. On lui demande surtout ses

prières : c'est la grande prêtresse!... Elle-même en apprend les formules aux enfants, en les faisant souvenir de l'âme des aïeux : « Ainsi ma mère, est-il écrit au même lieu, me faisait dans mon enfance agenouiller chaque jour près de son fauteuil à oreillettes pour dire ma prière. Et répétant ses paroles, je terminais toujours par ces mots : « Et bénissez, mon Dieu, ceux qui ne sont plus! »

Le grand-père, lui, demeure toujours une majesté, même quand il a associé ses fils à son empire : « Je ne me suis jamais senti plus le maître que depuis que je ne le suis plus », disait un grand négociant de notre ville, retiré de ses affaires. Maître, il l'est par son active direction d'une part, et d'autre part du fait de la déférence absolue de ses fils. Le roi du foyer peut déposer le sceptre : il garde toujours la couronne.

*
* *

Le vieillard est donc roi. J'ai parlé de la couronne de la paternité : couronne royale, mais couronne sacerdotale aussi. Le père, l'aïeul, est le ministre de la prière au foyer domestique. J'en signalerai seulement et recommanderai un rit né de l'inspiration pieuse et hérité de la tradition des antiques générations de chrétiens. C'est la Litanie des saints de la famille. Le grand-père, la grand'mère l'ont composée eux-mêmes des noms appellatifs de chacun de leurs enfants ou petits-enfants, y compris ceux qui, hélas! ont été déjà rappelés de ce monde. La liste s'allongera à chaque nouvelle naissance, à la grande joie des vieux parents. Et le tout se fermera, comme dans les livres liturgiques, par une courte oraison, invoquant sur toutes

ces têtes la bénédiction de notre Père des cieux.

Je n'ai pas à dire l'impression qui se dégage de cette prière familiale, récitée soit solitairement sur le prie-Dieu, au pied du lit; soit en commun le soir, par le patriarche de la petite tribu!

Il est devenu d'usage et presque de droit qu'un grand-père, qu'une grand'mère soient choisis pour parrain et marraine du premier-né de leurs petits-fils ou petites-filles. C'est un honneur qu'on leur réserve, et j'y trouve une belle et religieuse signification. C'est bien à eux, en effet, qu'il appartient de présenter à Dieu les prémices de leur seconde ou troisième génération. C'est bien à eux aussi qu'il appartient d'affirmer devant l'Église que ces nouveaux venus seront fidèles à la foi de leurs pères.

Mais, en même temps qu'un honneur, c'est une mission qui leur est conférée d'En-Haut. Ce flambeau de la foi, ils ont pris là l'engagement de le transmettre, et d'en entretenir la lumière, dans cet enfant devenu aujourd'hui doublement le leur, dans l'ordre de la grâce comme il l'était déjà dans l'ordre de la nature. Et, le jour venu, ce sera un auguste spectacle que celui de cette vénérable grand'mère marraine, prenant son petit-fils à côté d'elle pour lui apprendre la loi du saint devoir, en lui rappelant les promesses sacrées de son baptême : « Mon enfant, lorsque tu ne parlais pas encore, j'en ai fait la promesse au bon Dieu pour toi ! »

Avez-vous lu la légende de saint Hervé, l'aveugle breton, et de sa filleule et nièce, la vierge Kristina, qui est aussi son disciple? Elle habite, près de l'église et près de lui, une chaumière enveloppée de genêts d'or. Elle pare son autel chaque jour ; elle écoute ses

saintes leçons, à ses pieds ; elle lui chante ses plus beaux cantiques, qui le ravissent. Puis un jour, après une vision du paradis, le vieux barde chante à son tour. C'est le chant de l'adieu. Trois jours après : « Tinaïk, fais-moi mon lit. » Kristina a compris, elle pleure. Le vieillard lui fait ses adieux pleins de larmes et reçoit les siens. C'en est fait, Hervé expire en louant Dieu, et c'est sa fille spirituelle qui lui ferme les yeux[1].

Dans une de ses lettres, 18 septembre 1890, Lamache nous dit le bonheur qu'il avait à faire prononcer à ses petits-enfants le nom de Jésus. « Ce matin, écrit-il, j'avais à ma table de famille deux de mes petits-enfants. Je leur disais, pour la leur faire traduire en français, la formule habituelle de salutation que j'ai entendue tant de fois de la bouche des paysans alsaciens, lorsque je me croisais avec quelqu'un d'entre eux, sur le chemin : *Gelobt sei Jesus Christus*. Réponse : *In Ewigkeit*[2]. »

Le père de famille est prêtre dans la loi primitive ; et de là cette bénédiction que nous voyons les patriarches et grands personnages bibliques, Noë, Isaac, Jacob, David, Tobie, Raguel, Mathathias faire descendre sur la tête de leurs fils à genoux. Dans la loi évangélique, la mère de famille désormais surélevée en Marie participe à ce sacerdoce; et elle aussi bénit ses fils et ses filles depuis qu'une femme, « bénie entre toutes les femmes », a été trouvée digne d'être la Mère d'un Dieu.

1. *La Légende celtique*, par le Vte Hersart de la Villemarqué, VII, VIII, IX, X, p. 270, etc.

2. *Loué soit Jésus-Christ — A jamais*. Lettre de Paul Lamache, 18 septembre 1890. V. sa biographie par M. Paul Allard, p. 249.

L'histoire abonde en exemples de ces bénédictions paternelles et maternelles, descendant de la main d'augustes vieillards sur de jeunes fronts qui s'inclinent devant eux filialement et religieusement. Chez nous c'est saint Louis mourant sur les ruines de Carthage : « Biaus chier fils, je te doingt toutes les bénédissions que bon pere peut donner à fis. » — C'est Jean Gerson, le futur chancelier de l'Université de Paris, qui, le premier de ses six frères et sœurs, défile sous la bénédiction de son père et de sa mère. — C'est François de Sales s'agenouillant devant M. et Mme de Boisy, qui à leur tour iront s'agenouiller devant leur fils, et se confesser à lui. — J'ai lu que l'illustre et saint martyr Thomas Morus, même pendant qu'il était chancelier d'Angleterre, ne manqua jamais de se présenter humblement chaque soir à son vieux père pour lui demander sa bénédiction. — J'ai lu aussi qu'un évêque, Mgr de Léséleuc, récemment évêque d'Autun, tant qu'il fut près de sa mère, et âgé lui-même de plus de cinquante ans, se faisait un devoir de venir, avant de se coucher, s'agenouiller aux pieds de cette mère, pour lui demander pardon quand il craignait de l'avoir attristée, même involontairement. Puis lui, l'Évêque, se faisait bénir au front par cette femme vénérable.

J'aime mieux dire ce que j'ai vu dans la partie agricole de ce pays de Flandre où le règne de la bénédiction paternelle fleurit sous le toit de chaume comme au château, au village comme à la ville. Là, soit dans les classes riches, soit dans les classes pauvres, bourgeoises ou ouvrières, personne ne sortirait le matin, ni surtout ne se retirerait le soir, sans emporter sur son front cette sorte de talisman pro-

tecteur. Les jeunes hommes ne songent pas plus à s'en exempter que les petits enfants, les jeunes femmes pas plus que les petites filles; le pêcheur qui va monter sur son bateau des côtes de Gravelines ou du Portel, non plus que le laboureur de Cassel ou de Hondschoote qui va reprendre sa charrue. Quelque chose manquerait à leur journée ou à leur nuit si elles n'avaient été consacrées d'abord par cette sorte de sacrement de la religion domestique.

Mais de ces bénédictions la plus auguste est celle qui est donnée chaque soir par les patriarches du foyer, à chacun ou chacune de leurs enfants et petits-enfants, inclinant leur front tour à tour devant le vieux fauteuil, demandant en silence le signe de la croix, puis baisant religieusement une main vénérable qui commence à se glacer. C'est parfois aussi l'heure des confidences, des aveux, des avis, des remontrances et des pardons; parfois aussi l'heure des larmes versées, consolées et essuyées? Vous en souvenez-vous, mon frère?

Outre la bénédiction ordinaire de chaque jour, il y a la bénédiction des solennités majeures de l'existence : la première communion, les grands départs et séparations, pour l'armée, pour les affaires, pour le long cours ou la grande pêche, pour le séminaire, le couvent, les missions. La bénédiction des fiançailles et du mariage, la bénédiction des prémices sacerdotales, avant la première messe : le père qui bénit le fils, le prêtre qui bénit le vieillard!... La bénédiction du lit de mort, de l'adieu. Quels tableaux j'en pourrais faire! Le ciel tout entier s'ouvre au-dessus de pareilles scènes!

Et après?... Après cette bénédiction, les fronts mar-

qués par cette main se sentiront sacrés par elle, et par elle avertis de n'avoir pas à s'avilir ou se profaner, de tout ce jour. Après, les pères et les mères apparaîtront aux enfants comme investis d'une sorte de sacerdoce familial. Cette imposition des mains, reçue à la fin de chaque journée, fait partie de ce sacrifice du soir dont il est parlé dans l'Écriture : *Elevatio manuum tuarum sacrificium vespertinum.*

Et les pères et mères eux-mêmes? Ils respecteront dans leur personne un ministère qui les rapproche du Très-Haut; et ils se rapprocheront conséquemment de Lui par la sainteté et l'exemple de leur vie tout entière. Est-ce que d'ailleurs la seule vue de ces têtes, inclinées révérencieusement devant eux, ne leur a pas dit assez qu'ils ont charge d'âmes, et que comme ils ont eu l'honneur de les bénir, ils ont le devoir de les édifier et de les sanctifier?

La voilà donc en exercice cette noblesse, cette consécration que saint Paul attribuait aux pères chrétiens de son temps quand il les appelait *Gens sancta, regale Sacerdotium.* O rois et prêtres de la famille, n'abdiquez point; race sainte, n'apostasiez pas! J'entends dire, ô mes frères, que même chez nous, ce grand acte de foi tombe en désuétude; que vous ne savez plus bénir, pas plus que vous ne savez, hélas! gouverner et régner? C'est la croix qui tombe de votre couronne. C'est votre déchéance familiale que vous prononcez. Mais alors, que sera le vieillard, le père et l'aïeul, s'il ne veut plus être prêtre? Et, s'il n'est plus un sanctuaire, que va devenir le foyer?

Mais il en reste encore, grâce à Dieu, de ces foyers profondément chrétiens, sanctifiés par l'exemple des pères et mères, pieusement recueilli par une famille

fidèle. Je veux en citer un type admirable entre tous. Je présenterai celui de M. Émile Keller, le grand député et patriote alsacien français, mort le 20 février 1909, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, entouré de ses neuf enfants, survivants de quatorze, dont quatre filles religieuses et cinq fils officiers. Or, comme le 9 juin 1902, lui et sa digne femme, Mathilde Humann, la collaboratrice de toutes ses bonnes et grandes œuvres, célébraient leur jubilé de cinquantaine, le fils aîné de cette dynastie de plus de cinquante enfants et petits-enfants, se leva et parla :

« Mon cher père et ma chère mère, dit-il, notre sœur aînée, Marie, à son lit de mort, il y a bientôt vingt-quatre ans, vous disait comme adieu : « Merci « de tout, de tout, de tout! » Je reprends aujourd'hui ces mots profondément gravés dans nos cœurs; et au nom de tous mes frères et sœurs, je vous dis à mon tour : « Merci de tout, de tout, de tout! » Merci de l'éducation si forte et si tendre que vous nous avez donnée. Merci d'avoir imprégné notre âme de foi chrétienne, d'amour de Dieu et de la sainte Communion, à laquelle nous venons de participer tous ensemble ce matin, à qui nous devons les joies incomparables de ce jour. C'est là, à cette divine Table, que nos cœurs se sont sentis intimement unis aux vôtres, dans d'ineffables sentiments de reconnaissance et d'espérance. Merci de tout, de tout, de tout! »

CHAPITRE XVI

L'AMITIÉ

VIEUX AMIS

J'estime, expérience faite, que les vieilles amitiés sont les bonnes, et les vieux amis les meilleurs. Bonnes et fortes amitiés forgées au feu de l'épreuve, faites de longs souvenirs, souvent de travaux, de périls, de souffrances endurées côte à côte : l'amitié des vieux compagnons d'armes, vétérans de vingt campagnes ; l'amitié des vieux compagnons de voyage qui, à travers vingt tempêtes, ont fait ensemble, sous la même voile, le tour non du monde, mais de la vie.

Je n'ignore pas que néanmoins les grandes amitiés antiques, celles qu'ont célébrées la Bible et la poésie, sont celles de jeunes héros dans la fleur de l'âge : David et Jonathas; Achille et Patrocle; Nisus et Euryale. Chez nous, l'amitié devenue classique de La Boétie et de Montaigne, est celle de deux jeunes hommes dont le second meurt à vingt-neuf ans. Passons donc en saluant, mon frère : mais c'est du vieillard que je parle.

Lacordaire a écrit : « J'ai cru longtemps que la

jeunesse était l'âge de l'amitié; et que l'amitié elle-même était comme le gracieux préambule de toutes nos affections : je me trompais. La jeunesse est trop légère pour l'amitié; elle n'est encore assise ni dans ses pensées ni dans ses volontés; et elle ne peut, en se donnant, que donner l'espérance. D'autre part, la maturité est trop froide pour ce grand sentiment. Devrons-nous donc inscrire l'amitié parmi les rêves de la postérité d'Adam? Mais non, et ici ma propre histoire m'arrête; et il me serait aussi difficile d'être incrédule en amitié que de l'être en religion. Je crois à l'attachement des hommes comme je crois à la bonté de Dieu; et je me reprends pour dire que, sauf la première enfance, aucun âge n'est impropre à l'amitié. Si la jeunesse y apporte plus de promptitude dans la sympathie, l'âge mûr plus de constance; la vieillesse pour sa part, y apporte plus de détachement et de profondeur. C'est donc une rare et divine chose que l'amitié, le signe assuré d'une grande âme, et la plus haute des récompenses visibles attachées à la vertu. »

C'est un vieillard, Fénelon, qui, à mon sens, a le mieux écrit de l'amitié et des amis. Je viens de relire les dernières lettres que, de sa ville lointaine de Cambrai, il adressait aux amis fidèles qui avaient vieilli avec lui : le duc de Beauvilliers, le duc de Chevreuse, l'abbé de Langeron, l'abbé de Chanterac, etc. Qui donc a aimé comme lui? « Il me semble, mon bon duc, que votre cœur est le mien, tant j'y suis uni. — Je ne vis plus que par l'amitié, et c'est elle qui me fera mourir... Les grands amis font notre plus grande douceur, en attendant qu'ils fassent notre plus grande douleur. » — Et qui donc pleura ses amis

comme lui? « J'avoue que je me suis pleuré en pleurant mon ami qui faisait la douceur de ma vie. — On serait tenté de désirer que tous les vrais amis s'entendissent pour mourir ensemble, le même jour, » etc., etc.

Tout près de nous, l'amitié de Montalembert et de Lacordaire n'a pas eu son égale en grandeur et en beauté. L'historien du premier a eu raison de dire : « N'est-il pas permis de dire que non seulement cette amitié a été la consolation et l'honneur de leur vie, mais aussi qu'elle honore l'humanité; et, par son élévation, sa tendresse, sa fidélité constante et désintéressée, elle peut servir de modèle aux âges à venir? »

Mais si belle qu'elle fût à son matin plein de grâces, à son midi plein d'éclat, je ne sais si elle ne l'est pas davantage encore à son couchant. C'est aux dernières années de Lacordaire que s'adressent des lettres telles que celle-ci : « L'amitié qui nous unit depuis trente ans est pour moi, comme je te l'ai dit souvent, le grand honneur et un des rares bonheurs de ma vie... Je ne t'écris rien qui ne me soit dicté par l'amour de ta gloire et l'amour de ton âme, mais surtout par la profonde reconnaissance que m'inspire l'homme qui, tant de fois, m'a fait ressentir les plus profondes et les plus pures joies qu'il soit donné à l'âme humaine d'éprouver. » C'étaient deux frères : nous les retrouverons tels jusqu'au dernier soupir.

Qui donc a dit que « souvent un amour est déjà vieux après trois semaines, tandis qu'une amitié de quarante années est encore jeune »? C'est cette survie de l'amitié qu'un jour Chateaubriand symbolisa dans cette allégorie, pastiche de l'antique, écrite par lui

pour l'album de Mme de Rémusat. Voulez-vous y reposer un instant vos regards?

« La Gloire, l'Amour et l'Amitié descendirent un jour de l'Olympe pour visiter les peuples de la terre. Ces divinités résolurent d'écrire l'histoire de leur voyage, et le nom des hommes qui leur donneraient l'hospitalité. La Gloire prit dans ce dessein un morceau de marbre, l'Amour des tablettes de cire, et l'Amitié un livre blanc. Un soir les trois voyageurs se présentèrent à ma porte. Je m'empressai de les accueillir avec le respect que l'on doit aux dieux. Le lendemain matin, à leur départ, la Gloire ne put parvenir à graver mon nom sur le marbre. L'Amour, après l'avoir tracé sur ses tablettes, l'effaça bientôt en riant. L'Amitié seule me promit de le conserver dans son livre. »

* * *

Je rêve de voir refondre ensemble le *De Amicitia* et le *De Senectute :* Ce serait le livre de l'Amitié en cheveux blancs. Chacun de nous pourrait y contribuer, mon frère, avec ses souvenirs et ses notes. Tâchons-y donc ensemble.

Tout d'abord, il faut nous y résigner, mon frère : à partir d'un certain âge, on ne fait plus de nouvelles amitiés. On a dit avec raison que l'amitié est un arbre qu'il faut avoir planté de bonne heure, si l'on veut cueillir ses fruits, lesquels elle ne donne bien mûrs que tard, en l'arrière-saison.

Mais, hélas ! que d'amitiés plantées jeunes n'arrivent pas jusqu'à cet âge, déracinées par les tempêtes, ou desséchées, glacées par les frimas ! De nos amis

d'enfance, camarades d'école, de collège ou de garnison, combien nous restent aujourd'hui ; aujourd'hui pourtant à cette heure froide, où souvent toute affection de famille nous étant ravie, une chaude amitié nous serait si bonne !

Où la retrouverions-nous? Chez les jeunes? Ils aiment ailleurs. Le sentiment que les meilleurs daigneront accorder à notre âge, n'est pas proprement l'amitié, mais tout au plus une affection révérentielle qui les tiendra à distance. Que si, en plus, nous avons eu le malheur de devenir quelqu'un ou quelque chose, la flatterie s'en mêlera peut-être. Mais des courtisans ne sont pas des amis.

Amiticia pares invenit aut facit, l'amitié suppose la parité ou elle la crée. Or, la première des parités n'est-elle pas celle de l'âge? Mon frère, mon ami, c'est encore entre vieux que l'on s'aime le mieux.

N'est-ce pas ce que Lacordaire a dit, dans sa langue grandiloquente : « Par un privilège admirable, le temps confirme l'amitié. A mesure que les événements passent sur la vie de deux amis, leur fidélité s'affermit par l'épreuve. Ils voient mieux l'unité de leurs sentiments au choc qui aurait pu la détruire ou l'ébranler. Comme deux rochers inébranlables au bord des mêmes vagues, ils regardent le flot des années attaquer en vain l'immuable correspondance de leurs cœurs. Il faut vivre pour être sûr d'être aimé. »

Est-ce la parité des conditions et des fortunes qui forgera ce nœud? Ce serait un nœud bien fragile, comme la fortune elle-même. Au départ, les amis marchent de pair, en se donnant la main. En route, les situations changent, l'angle d'écartement s'élargit.

L'un est trop haut, l'autre se trouve trop bas et s'efface :
« Adieu, Dante, adieu frère! Entre dans ce palais... »

Qui rapprochera les distances? Ni les bienfaits ni les services rendus n'y parviendront par eux-mêmes. Sur ce point, l'amitié des humbles a des pudeurs, des fiertés, des susceptibilités, desquelles on n'aura raison de l'autre côté, que par des égards, des respects, des prévenances, une modestie simple et sincère, qui sont bien ce qu'il y a de plus délicat dans ce commerce. Pour le comprendre et le pratiquer ainsi, il ne faut pas moins d'élévation d'esprit que de bonté de cœur : « Il y a dans la pure amitié un goût où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres », dit La Bruyère.

La disparité du caractère et du tempérament est-elle une insurmontable barrière et empêchement à l'amitié? Non point absolument. Il est des amitiés dont les éléments se complètent par la différence des natures associées et unies. La charpente de l'amitié est faite, comme celle des navires, de l'ajustage des angles rentrants et des angles sortants, des creux et des bosses de chacune de ses pièces. Il ne faut pas d'ailleurs que la parité des âmes aille à la suppression de l'individualité. N'a-t-on pas dit que l'idéal, dans l'amitié, c'est de ne faire qu'un, mais de se sentir deux?

La disparité des opinions, des opinions politiques particulièrement, est peut-être celle qui, de nos jours, a le plus profondément et obstinément divisé des esprits, qui se touchaient d'ailleurs par les racines du cœur. La politique, le croirait-on, la politique qui brouille et embrouille tout, faillit un moment brouiller entre eux Montalembert et Lacordaire.

C'était dans l'avant-dernière année de celui-ci, 1860 : « J'admire, se plaint-il, j'admire qu'ayant la même foi et les mêmes principes, il nous soit constamment impossible de nous entendre ! » — « Et moi, répond l'ami, j'admire comment avec des caractères si divers et dans des positions si différentes, nous nous sommes constamment entendus sur les points essentiels, et défendus l'un l'autre contre des ennemis communs... Quand nous étions jeunes et ardents tous les deux, tu m'aimais plus que je ne t'aimais. Aujourd'hui, les rôles sont renversés. Je ne m'en plains pas! » — A quoi Lacordaire répondait, ouvrant ses bras : « A mon dernier souffle, et jusque dans le tombeau, mon plus doux souvenir sera que notre amitié aura toujours été sans nuage et sans rupture. Nous ne fûmes pas deux, et cela couvre tout. Adieu, je t'embrasse, et je suis toujours pour toi ce que j'étais en 1830. » Deux ans après, Lacordaire mourait, et, près d'expirer, il ne cessait de redire à Montalembert qui l'embrassait en larmes : « Je t'aime bien ! Je t'aime bien ! » Ce fut leur dernier adieu.

Notre amitié sera plus qu'une liaison; elle sera une action, une association, une collaboration aux mêmes œuvres, pour le service du pays, de l'Église, du bien universel. Propriétaires à la campagne, hommes d'affaires dans le cabinet et le conseil; hommes du grand travail à l'usine ou à l'atelier; hommes et femmes de la grande charité chrétienne et patriotique; je m'empresse d'ajouter : Écrivains dans la même presse, avocats des mêmes causes; professeurs des mêmes doctrines; chantres des mêmes vertus et des mêmes grandeurs religieuses ou nationales; ne prenons pas notre retraite de ces nobles

emplois, et n'assignons pas de limites d'âge à l'activité de ces services. Bien plutôt nous nous encouragerons l'un l'autre à demeurer fidèles au rendez-vous de l'œuvre, jusqu'au dernier soupir. Lacordaire pensait ainsi, quand il écrivait à son ami : « Un de mes derniers bonheurs serait que nous pussions mourir sur le même champ de bataille. »

Mieux que cela encore : Notre amitié sera d'abord une société d'émulation et de secours mutuel pour l'amélioration, l'édification et le progrès spirituel de l'un et l'autre. Il faut qu'entre vous et moi, mon frère, ce soit à qui vaudra le plus et fera le mieux. Nous nous avertirons, nous nous conseillerons, nous nous corrigerons. Vous en avez le droit et je vous en fais un devoir; car je vous sais en plus la manière de le bien faire. Tout sera bien venu de ce qui viendra de vous; et vous pouvez tout me dire, la bouche parlant chez vous de l'abondance du cœur. Vous serez donc, mon frère, ma conscience par votre regard, mon miroir par votre exemple, mon guide par vos démarches, que je suivrai avec joie, mes pieds dans la trace de vos pas. Si je m'égare, vous me redresserez; si je chancelle, vous me soutiendrez; si je tombe, vous me relèverez. Vous me consolerez aussi, si je suis malheureux, et vous viendrez à moi comme firent les amis de Job dans son infortune. Mais il est écrit des trois amis de l'Iduméen, qu'ils attendirent sept jours et sept nuits, silencieux, assis dans la stupeur de sa grande misère, avant d'ouvrir la bouche, chacun, l'un après l'autre, pour le plaindre et le consoler. Vous n'attendrez pas si longtemps qu'eux pour le faire, mon frère; et vous n'aurez pas, pour me convaincre, à tenir de si longs discours.

Plus haut encore, mon frère. Lacordaire a écrit : « Dès que nous aimons, nous voulons sauver l'âme aimée, fût-ce au prix de notre vie, c'est-à-dire lui donner la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la paix dans la rédemption. » Ainsi Ozanam aimait-il Jean-Jacques Ampère, lequel, hélas! n'avait pas hérité de la foi de son illustre père. Avez-vous lu, mon frère, dans la vie d'Ozanam, la lettre que celui-ci, le plus jeune pourtant, le moindre, écrit à l'illustre voyageur qui part pour sa *Promenade* de trois mille lieues en Amérique? Mais son âme n'est pas en règle avec le devoir chrétien. Avez-vous entendu alors ces accents de douleur et de crainte quand, le 24 août 1851, il le voit à la veille de prendre la mer pour une absence dont il ne verra pas le retour? « Sans doute, vous êtes chrétien par les entrailles, j'ose dire, par le sang de notre incomparable père. Vous en remplissez tous les devoirs envers les hommes, mais ne faut-il pas les remplir envers Dieu? Ne faut-il pas le servir? Ne trouveriez-vous pas dans ce service des consolations infinies? N'y trouveriez-vous pas la sécurité de l'éternité?... La philosophie sans doute a connu Dieu, mais elle ne l'aime pas; et a-t-elle fait jamais couler une de ces larmes d'amour dont un catholique trouve la source dans la communion, et dont l'incomparable douceur vaudrait le sacrifice de toute une vie? » Enfin, ce cri d'alarme, ce cri d'appel : « Ah! si quelque jour, dans une ville d'Amérique, vous étiez malade, sans un ami à votre chevet, souvenez-vous qu'il n'est pas un lieu de quelque importance aux États-Unis, où l'amour de Jésus-Christ n'ait conduit un prêtre pour y assister le voyageur catholique. »

∴

Je n'ai rien dit encore de l'amitié dans le sacerdoce. Si l'amitié entre jeunes prêtres est déjà un don des cieux, combien plus entre vieillards qui, eux, n'ont plus alors ni ascendants ni descendants à aimer? Le vieux prêtre est seul; sa vieillesse est triste. Derrière lui plus rien, devant lui la tombe; à côté de lui, qui donc lui donnera la main pour la dernière étape? C'est alors que j'ai vu s'associer deux vétérans retirés du service. Ils habiteront sous le même toit : ils s'assoiront au même foyer; ils monteront au même autel, ils liront dans les mêmes livres; ils se répondront les mêmes prières, se rediront les mêmes souvenirs, prononceront les mêmes noms, reprendront les mêmes promenades, partageront les mêmes pensées, recevront les mêmes amis, vivront de la même espérance : celle d'abord d'être assistés et bénis à l'heure suprême par une main de prêtre qui sera aussi une main de frère; puis celle de se retrouver associés encore inséparablement dans la céleste compagnie de ces vieillards qui présentent l'encens à l'Agneau rédempteur et déposent leur couronne devant l'autel éternel.

C'est une amitié semblable qui, de nos jours, unissait M[gr] Gay, le saint évêque d'Anthedon, et M. l'abbé Perdrau, curé de Saint-Étienne-du-Mont. Le pieux et éloquent évêque auxiliaire de Poitiers écrit ainsi à son ami : « Vivre en Dieu, cher ami, la vie n'est que là ; mais quelle vie il y a là ! Et nous y vivons ensemble, et y vivrons à jamais. Est-ce que, si le bon Dieu a besoin de gens qui témoignent qu'on est heureux et bien heureux à son service, vous et moi, cher ami, nous ne nous présenterons pas les premiers? Vingt

ans de prêtrise, et plus de sept mille messes! C'est comme un ciel tout semé d'étoiles. »

Et une autre fois : « Très cher ami, sans faire tort à Nisus et Euryale, non plus qu'à Oreste et Pylade, avouons que, depuis Jésus-Christ, l'amitié vraie ne naît point, sans la sève bénie du Sauveur. — Mon bon frère Joseph, ma chère sœur Pauline, enfants de Dieu, membres sacrés de Jésus, est-ce que l'affreuse malice de notre temps n'est pas pour nous faire juger et sentir que notre part est magnifique? Tous trois nous avons la même foi, les mêmes espoirs, les mêmes amours, nous marchons vers le même terme. Et, quand nous y serons arrivés, nous nous trouverons assis au même festin, et nous nous aimerons comme on n'est pas capable de s'aimer sur la terre! »

Heureux donc qui a connu l'honneur, le bonheur, la grâce d'amitiés semblables. C'est, après le souvenir de notre père et de notre mère, le souvenir le meilleur et le plus sacré de notre vieillesse qui s'en enchante encore et s'en rajeunit mélancoliquement et délicieusement.

Que ne puis-je donc, moi aussi, les dire telles que je les ai goûtées, et laisser voir ici quelque chose de ce qu'elles m'ont donné de joie et fait de bien! Que ne puis-je du moins déposer à cette page, comme un dernier hommage, les noms toujours aimés que je lus autrefois au bas de tant de lettres : pieuses reliques qui du moins aujourd'hui me consolent un peu de ces entretiens tantôt graves, tantôt joyeux, que je ne puis plus avoir avec eux que dans la prière et devant Dieu. Il en est trois surtout à qui mon esprit, ma conscience, mon cœur, aiment à se reconnaître redevables de ce qu'ils sont.

Barthélemy Aubert, Frédéric Brugère, Albert Hetsch le sage, le docte, le saint consommé, guides et modèles de ma jeunesse, amis de mon âge mûr, frères de ma vieillesse, qui m'avez devancé tous trois dans l'immortalité... Mais que diront ces trois noms à ceux qui ne vous ont pas connus?

Au dernier survivant, j'avais dit, en la solennité de sa cinquantaine de prêtrise, 6 janvier 1895 : « Cher maître et ami, nos deux existences furent trop longtemps unies pour être à jamais séparées, je veux espérer qu'elles se rejoindront un jour. Vous m'avez écrit, le jour de vos soixante-dix ans, que votre entrée dans ce monde avait été difficile. Il est plus facile d'en sortir pour entrer dans un meilleur. Nous nous y suivrons de près. Mais vous passerez le premier, afin qu'à votre suite, je sois là-haut le bien reçu. Vous parlerez pour moi : cela me tiendra lieu de mérites. Et là le bon Maître ne nous séparera pas; car « qu'il est bon le bon Dieu! » comme disait le père Hetsch. Et ainsi le paradis me sera meilleur, partagé avec lui, avec vous[1] ! »

« O morts si chers et si regrettés, écrit Henri Lasserre, nous avons vécu ensemble quelques heures rapides, entre deux stations; et voilà que brusquement vous avez disparu et que, me laissant solitaire et triste continuer mon voyage, vous avez, hélas! emporté avec vous mon souvenir endolori et comme un lambeau de mon cœur. Adieu, adieu, un adieu déchirant! Le train poursuit sa marche impassible, repart à toute vitesse,

1. A M. Barthélemy Aubert, ancien préfet des études du petit séminaire de la Chapelle (Orléans), mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans le 31 décembre 1904. C'est lui qui aimait à dire, dans ses derniers jours : « J'ai vécu toute ma vie sous le charme de Dieu. »

et j'appelle en vain, les bras étendus vers vous. Vos oreilles mortelles ont cessé de m'entendre, vos yeux mortels ne peuvent plus me voir.

« Mais vous, Seigneur, qui nous les aviez donnés, et nous les avez repris, vous qui, nous en avons l'espérance, les avez reçus dans le sein de votre miséricorde infinie, et nous les rendrez un jour en votre paradis, ô mon Dieu, vous voulez être le compagnon fidèle qui ne nous quitte jamais. Quelle que soit l'heure, quel que soit le lieu, à tous les instants du parcours, vous êtes avec nous; et c'est au sein de votre immensité que s'accomplit le mouvement qui nous entraîne. Vous vous trouviez au point de départ, vous serez au point d'arrivée[1]. »

1. Henri Lasserre mort à l'âge de soixante-douze ans, le 22 juillet 1900. Voir *Sa vie, sa mission, ses lettres*, par Louis Colin, Paris, Bloud, 1907.

CHAPITRE XVII

LES HUMBLES

LE RELÈVEMENT

Par les Humbles, je n'entends pas ici proprement les pauvres, les miséreux, les nécessiteux, pour le service et à l'honneur desquels j'ai écrit l'*Évangile du Pauvre*. J'entends par ce mot tous ceux qui sont dans l'infériorité du rang, de la condition, de la culture, de la fortune. Et je viens vous le demander, mon frère : ceux-là aussi ne sont-ils pas nos amis? Et, puisqu'ils sont les humbles, ne voulez-vous pas, ne devons-nous pas travailler à leur relèvement? C'est de ce relèvement en tout genre que j'aimerais à m'entretenir cœur à cœur avec vous, ce soir.

D'abord.ces foules, ces masses, ce qu'on nomme proprement le peuple, quel état fait de lui la haute école philosophique moderne, et quel rang lui assigne-t-elle dans sa conception générale de l'humanité? Il est curieux et très instructif de l'apprendre.

Oh ! je sais bien ce qu'on y dit de lui en public, ce qu'on clame à sa gloire sur les toits. Jamais le peuple n'a été autant exalté, flatté qu'au temps présent : le peuple roi, la souveraineté du peuple! Tout pour

le peuple et par le peuple : c'est la définition même du gouvernement démocratique. A cette glorification du peuple ses maîtres d'aujourd'hui sont les plus empressés, comme ils y sont les plus intéressés. Mais de lui théoriquement que pensent-ils tout bas? Et pratiquement, que font-ils? Quel est d'abord, à son sujet, l'enseignement doctrinal que professe le positivisme contemporain, dans l'école, ou mieux dans le sanctuaire intime des initiés de la religion de l'avenir?

C'est l'humanisme, qu'ils la nomment. « La religion de l'avenir sera le pur humanisme, » avait dit M. Renan : l'idolâtrie de l'homme, l'apothéose des forts, des savants et des grands, l'adoration du savoir s'emparant du pouvoir, désormais détenu et exercé par quelques privilégiés dont la supériorité transcendante écarte toute idée et trace d'égalité avec le vulgaire, le peuple. Volontiers les docteurs de l'humanisme, diraient-ils, comme Lucain le fait dire à César haranguant ses légions mutinées : « Le genre humain n'existe que pour quelques hommes, *Humanum paucis vivit genus.* » Ils le déclarent d'ailleurs très explicitement : « La fin de l'humanité, écrit formellement M. Renan, est uniquement de faire de grands hommes. Chaque planète fabrique de la pensée, du sentiment esthétique ou moral. Galilée, Descartes, Newton furent tour à tour le but, ou pour mieux dire le dernier aboutissement du monde. » C'est le surhomme!

Mais les autres, les humbles, les ignorants, tout le reste, c'est-à-dire à peu près tout le monde, qu'en fait leur philosophie? Peuple, écoute! Les peuples ne sont que le *substratum* destiné à porter ces existences

sublimes et rares pour lesquelles seules est faite l'humanité. N'avait-on pas cru jusqu'ici, mon frère, que les grands hommes nous étaient donnés pour le service du genre humain? La proposition doit être renversée. « L'*humanité* prise en masse n'est rien autre chose que l'*humus*, le terreau nécessaire pour faire naître et vivre une poignée de penseurs. » — « Tout le développement humain, écrit Renan, n'a pas plus de conséquence que la mousse ou le lichen dont s'entoure la surface humectée de la plante... C'est le *caput mortuum* de matière gâchée de laquelle on extrait une quantité imperceptible d'arome. » Cet arome extrait de la masse commune, c'est le génie. La forêt n'est que pour engraisser de ses débris et de ses dépouilles la racine des grands chênes, dont la tête la domine solitaire et sublime!

Et les autres encore, les moindres d'entre le peuple : les faibles, les infirmes, les malingres, les disgraciés de la fortune et de la nature? Écoutez, écoutez, et dites-moi si, en lisant, vous ne sentez pas ce froid soudain qui saisit si l'on vient à toucher un serpent? Voici le dernier mot de Herbert Spencer dans son *The man versus state*. Je cite : « La pauvreté des incapables, la détresse des impuissants, l'élimination des paresseux et cette poussée des forts qui met de côté les faibles, sont les résultats nécessaires d'une loi générale, éclairée et bienfaisante » : Qu'elle s'exécute donc!

Mais que penser alors de la compatissance qui les plaint, de la charité qui les accueille, les assiste et les conserve? Une erreur, une faute, presque un crime. Je cite encore : « C'est avec surprise, avec douleur, que je vois s'exercer envers les êtres mal consti-

tués de l'espèce humaine cette charité imprudente et aveugle dans laquelle notre ère chrétienne a toujours cherché l'idéal de la morale sociale. » Que leur humanisme est donc inhumain, mon frère!

Et à quand son règne? Le jour où ce sera le règne de la science positive, de laquelle on salue et prépare l'avènement. « Un jour, dit le même Renan, un jour, un seul pouvoir gouvernera le monde, et ce sera la science. Et la science se trouvant ainsi être en même temps la force, et cette force ayant en main toutes les énergies de la nature, cette force sera effrayante. » M. Renan ne craint pas de l'appeler « tyrannique » dans son exercice; *ne prenant contact avec les éléments inférieurs de l'espèce que pour l'exploiter.* Ce sera « la Terreur » : il ne recule pas devant ce mot. « Aussi bien, il est permis, écrit-il, d'être tyran pour procurer le triomphe de l'esprit. Tout ce qui tend à avancer Dieu est permis. Le progrès suffit pour tout légitimer. »

Voilà l'humanisme tout entier, mon frère; la théorie de l'écrasement après celle du mépris : « Ne prendre contact avec les éléments inférieurs de l'espèce que pour l'exploiter! » Ces éléments inférieurs, ces éléments exploités, nos frères, vous l'avez bien entendu, c'est le peuple, c'est vous! Et encore, si ce n'était là qu'une abstraction philosophique, une formule? Non, c'est un programme. Plus que cela, c'est de l'histoire, hélas! de l'histoire d'ici et d'aujourd'hui, la nôtre. C'est de ces théories qu'est faite la mentalité des loges: c'est de ce programme qu'est faite la politique de leur gouvernement. Et ne cherchons pas ailleurs la clé de beaucoup de choses dont nous sommes les témoins, hélas! et les victimes.

« Je crains bien, Messieurs, disait Challemel-Lacour à l'Académie française, en y venant occuper le fauteuil de Renan, je crains bien que ces perspectives peu rassurantes ne compromettent un peu la religion de la science, aux yeux de notre Démocratie? » Mais cette démocratie se doute-t-elle de cela, aveuglée qu'elle est en même temps que méprisée et exploitée par l'oligarchie superbe à laquelle elle a remis le sceptre d'un despotisme à l'orientale qui s'est haussé au pouvoir en faisant d'elle l'escabeau de ses pieds[1].

Mais laissons ces doctrinaires, qui sont aussi des sectaires, à cette œuvre de l'exploitation générale du peuple; à l'exploitation de son ignorance pour lui mentir et le tromper; à l'exploitation de sa faiblesse et de son inertie pour l'opprimer; à l'exploitation de sa puissance numérique pour la confisquer et l'asservir, de celle de sa pauvreté pour l'acheter; de celle aussi de ses vices pour le corrompre et l'avilir.

Nous avons un autre programme et de plus hauts desseins. Après celui de l'écrasement, celui du relèvement.

*
* *

Il y a soixante ans, considérant l'universel mouvement d'unification matérielle qui se produisait sur le globe, le Père Gratry y proposait aux chrétiens un aboutissement moral qui serait précisément le

1. V. E. Renan, *Avenir de la science*, Préface, xiii, 6. — *Avenir des sciences naturelles*. — *Dialogues et fragments philosophiques* (*Probabilités*). — *Nouvelles études d'histoire naturelle*...

G. Darwin, *De l'Origine des espèces*. Préface de Mme Clémence Royer, p. xxxv. — Herbert Spencer, *The man versus state*.

Cf. Challemel-Lacour, *Sur Renan. Disc. à l'Acad. française*, 25 janvier 1894. — Clémenceau, Discours sur Gambetta; où il fait appel « au bon tyran de *notre* Renan », 25 avril 1909. — Cf. notre introduction à l'*Évangile du Pauvre*, p. viii, etc.

relèvement de « ces éléments inférieurs » dans la vérité, la justice et la charité universelle : « Il faut, écrit ce grand cœur, il faut une ligue de tous les bons pour donner au monde un élan décisif dans ce sens!... Les progrès approuvés de Dieu, les efforts vrais, les impulsions du cœur, la lumière des idées, peuvent soulever le monde mille et mille fois plus tôt et plus haut qu'autrefois. Que quelques âmes possèdent véritablement le feu sacré, celui que le Sauveur est venu apporter sur la terre; la flamme, ce me semble, pourrait bientôt jaillir. Qu'un grand peuple européen commence d'abord par établir et organiser, dans le service des pauvres, le culte de ces membres réels et substantiels de Jésus-Christ. Que les bons cœurs trouvent dans ce culte la félicité de la vie. Que la risible et animale avidité de la race inférieure pour l'argent soit arrêtée par la pudeur, flétrie par le dégoût, réprimée par la loi, dans ses fureurs et dans ses fraudes. Que la richesse régénérée soit source et non pas gouffre; que le luxe homicide des joueurs et des courtisanes, et de ceux qui les suivent, suscite enfin le soulèvement efficace de tout ce qui n'a pas perdu le sens; que l'énervante sensualité soit tempérée par la passion du vrai, et surtout par le grand amour; que la paix, et non la guerre, soit l'honneur et la gloire des peuples; qu'en un mot, une nation chrétienne fasse son devoir : et je vois éclater la flamme, et la force du feu remplit le monde et le soulève. »

Ce programme du relèvement et de l'avancement des peuples vers la vérité, l'honneur et la félicité, n'était autre, en définitive, que celui de l'Évangile, repris perpétuellement par l'Église qui ne cesse de

leur ouvrir ses deux bras de mère, elle aussi : « Venez à moi, vous les travailleurs, vous les écrasés, venez tous! »

Mais aujourd'hui ces deux bras sont cloués à la croix. Ses mains ne peuvent plus donner. On lui a ravi ce qu'elle avait reçu et qu'elle ne gardait que pour cela. Et c'est bien de cette impuissance à donner que l'Église de France souffre le plus cruellement à l'heure présente. Telle fut la souffrance de Thomas Becket, archevêque de Cantorbery, lorsque proscrit par Henri II, dépouillé par lui de ses biens et réfugié en France, il vit arriver vers lui les bandes de misérables qu'il nourrissait naguère, et avec lesquelles il ne pouvait plus alors partager que ses larmes. Le tyran qui les lui renvoyait n'avait pas imaginé de vengeance plus cruellement raffinée que celle-là. Heureusement le proscrit avait en France des amis qui se chargèrent de la clientèle de sa charité. Elle ne mourut pas de faim.

L'Église de France grâce à Dieu a, elle aussi, des amis qui la remplaceront, et elle compte sur eux. Elle compte sur vous d'abord, vieillards, mes frères d'âge, têtes blanches, qui êtes aussi la tête et le cœur de toutes nos œuvres. Elle compte ensuite sur vous, vous les jeunes, leurs fils, héritiers d'une tradition d'apostolat charitable dont la garde demeure votre imprescriptible devoir, comme notre dernière ressource.

Or cette tradition, la tradition catholique, la voici : C'est celle d'une sollicitude intelligente, généreuse, constante, pour tous les besoins du peuple, soit ceux du corps, soit ceux de l'âme, en vue de son relèvement intégral pour ce monde et pour l'autre.

Cette tradition ne s'est pas inspirée des principes de 89 et de la Révolution. Elle s'inspire de l'Évangile où nous voyons Jésus-Christ pourvoir aux nécessités soit corporelles soit spirituelles des foules, indivisiblement.

Entendez-le. Si d'abord la prière qu'il nous apprend commande d'adresser à Notre Père des cieux la demande « que son nom divin soit sanctifié et que son règne arrive », tout aussitôt la même prière lui demande « de nous donner notre pain quotidien ». Cette question du pain, qui est encore une question de vie ou de mort pour tant de nos pauvres frères!

De même, à l'autel de la Cène, je vois l'Amour infini consacrer pour ses apôtres le Pain du ciel, le Pain des anges. Mais je l'ai vu précédemment, sur le penchant de la colline, bénissant, multipliant et distribuant le pain matériel aux foules, sur lesquelles son cœur vient de s'émouvoir, parce qu'elles ont faim et qu'elles n'ont rien à manger.

Je le vois de même encore, après la résurrection, apparaissant à ses apôtres, sur la rive du lac de Tibériade; et là confiant à Simon Pierre l'autorité pastorale sur tout son troupeau spirituel : les âmes. Mais, là aussi, sur la plage, je l'ai entendu d'abord leur demander amicalement de faire griller quelques poissons qu'il partage avec eux, comme un père. *Pueri,* enfants, n'avez-vous rien à manger? *Venite, prandete!*

*
* *

L'Église le sait bien. Son histoire tout entière est celle du règne de la double miséricorde corporelle et spirituelle dans le monde. Léon XIII écrit, dans son

Encyclique sur la *Condition des ouvriers :* « Que l'on ne pense pas que l'Église se laisse tellement absorber par le soin des âmes qu'elle néglige ce qui se rapporte à la vie terrestre et mortelle. Pour ce qui est en particulier des travailleurs, elle fait tous ses efforts pour les arracher à la misère et leur procurer un sort meilleur ! »

Nous ne sommes donc pas, nous catholiques, de ceux qui déclarent que « la question sociale n'existe pas ». Elle est la plus urgente; et, après la question religieuse [1], elle est celle dont la solution nous importe et nous occupe le plus.

A preuve, ce fait notoire qu'il n'est pas une seule des améliorations et réformes sociales, mises à l'ordre du jour de l'opinion, dont l'initiative n'ait été prise, en parole ou en acte, par les catholiques militants et agissants de notre siècle. On en a dressé la longue liste que j'abrège. Réglementation et réduction des heures de travail, abolition du travail de nuit, suppression du travail des femmes et des enfants à l'usine, conseils de conciliation et d'arbitrage, assistance médicale gratuite, assurances contre les accidents, assistance des vieillards, retraites ouvrières, re-

1. Mgr d'Hulst disait à Notre-Dame, carême de 1896 : « N'en déplaise aux esprits chagrins, tout n'est pas à condamner dans les nouveautés que révèle notre état social; et il n'est pas douteux que, sur plus d'un point, notre âge soit en progrès. J'ajoute, et je l'ai prouvé, que ce progrès vient de l'Evangile; qu'il représente un effet lointain, souvent méconnu dans sa cause, de la culture chrétienne. L'humanité tend vers le nivellement intellectuel, moral, économique. C'est l'évolution démocratique. Comme disciple de l'Évangile, je n'ai aucune raison de m'en affliger; je dois même saluer, dans ce que cette tendance a de légitime, un triomphe tardif de la pensée chrétienne. Toutefois, comme sociologue, j'aperçois le danger; c'est que les convoitises prennent trop d'avance sur les satisfactions possibles... »

pos hebdomadaire, habitations ouvrières, etc., etc. [1]. Toutes questions, toutes réformes, sur lesquelles nos sociétés d'œuvres, nos congrès catholiques, nos députés au parlement, ont les premiers porté, promené un pacifique flambeau, dont ensuite les prétendus frères et amis du peuple se sont saisis, comme d'une torche, pour mettre le feu partout.

Le feu partout : c'est un peu sous cette image que se présentent à moi les théories incendiaires des sociologues sans Dieu. Un homme, dans notre siècle, a eu le malheur d'attacher son nom à un horrible blasphème : « Dieu c'est le mal! » Ayant dit cela, il a pu alors oser dire : « La propriété c'est le vol. » La divine clef de voûte arrachée, l'édifice social s'écroule tout entier. Ne le voyons-nous pas?

Mais ce brutal savait-il et croyait-il ce qu'il disait? Écoutez un peu, mon frère.

Dans les *Annales Franc-Comtoises* de septembre et octobre 1896, M. C. Thuriet raconte que, lors de son dernier voyage à Besançon, automne de 1864, peu de semaines avant de mourir, Proudhon fut faire visite au bibliothécaire de la ville, M. Weiss, un ami des premiers jours. Avec force respects, celui-ci prit la liberté de lui demander comment, en définitive, il expliquait son fameux mot : « La propriété c'est le vol? » Et, comme Proudhon se taisait, Weiss, toujours caressant — il le fallait avec ce fauve : « Je voudrais bien aussi savoir, dit-il, si, après avoir cueilli toutes les fleurs et les fruits de l'arbre de la science, vous avez gardé quelque foi, quelque croyance en Dieu, à l'im-

1. V. M. Bernard de Francqueville : Du rôle des catholiques dans la législation sociale, au parlement français. *Annales de la Jeunesse catholique*, 1er mars 1907.

mortalité de l'âme et à la justice éternelle dans une vie future? » Pour toute réponse Proudhon se leva brusquement; puis, en signe d'adieu, serra une dernière fois la main de son vieux camarade. Et, sur le seuil : « Mon ami, la vérité que je crois, je ne la sais pas encore. Je la cherche et je chercherai toujours... Quand je serai mort, je prie mes amis de faire mettre sur ma tombe : *Studebat philosophiæ.* Il étudiait la philosophie. »

Il étudiait, il cherchait : il ne savait donc pas? Et alors, qui le rendait si osé dans sa négation? Si insolent dans son blasphème? Retenons son aveu. C'est le mot de la fin, *veræ voces.* Quelques semaines après, Proudhon n'était plus.

Les sociologues théorisent, nos apôtres agissent. Quel apôtre, par exemple, que ce Fréderic Ozanam duquel je puis à présent me dispenser de parler, puisque je viens d'écrire un livre sur ce grand homme de bien et grand homme de Dieu.

Je puis du moins faire mémoire du vicomte *Armand de Melun.* Il me fut bon, il me fut doux de le voir, de le suivre, dans ses *Mémoires,* lui l'héritier d'un nom historique, consacrant son cœur et ses jours au relèvement des humbles, des ouvriers, des apprentis, des émigrants, des orphelins, des paysans, des patronages, des asiles, des malades, des pauvres honteux, des dépaysés et des déracinés, enrôlant tout son noble Faubourg au service organisé de toutes les misères soit physiques, soit morales, dont il plaidait la cause devant l'Empereur, devant les Chambres, dans les salons mondains et aristocratiques qui l'avaient surnommé « notre saint Vincent de Paul [1] »!

Au lendemain de 1870, ce furent les *Cercles ca-*

1. Le vicomte ARMAND DE MELUN, Poussielgue, 1893.

tholiques d'ouvriers. Je revois encore, à Orléans, dans notre Institut musical, bondé de monde, un jeune capitaine de cuirassiers en uniforme, dont l'entrée fut saluée, acclamée par la vaste salle pleine. Lui se levant, s'inclina d'abord devant Mgr Dupanloup. Puis il se présenta gravement à cette assemblée, déjà sympathique et conquise, en plaçant sa parole sous les auspices d'un livre récent, *le Récit d'une sœur.* « Les malheurs de ma famille sont connus du monde entier, » dit-il. Le capitaine Albert de Mun venait nous entretenir de la création de Cercles où l'ouvrier et le patron allaient se rencontrer habituellement dans la fraternité évangélique, et la main dans la main. C'était bien le relèvement des humbles. Or, à cette époque, année 1875, l'œuvre comptait déjà, en France, 130 comités, 150 cercles, et 18.000 membres dont 15.000 ouvriers. Plus tard, M. de Mun devait porter à la tribune politique les mêmes initiatives sociales, le même patriotisme, le même christianisme, avec la même éloquence, plutôt agrandie encore par la grandeur de sa cause et le malheur des temps. Une seule chose y manquait alors : le prestige de cet uniforme sur lequel il avait jeté tant d'éclat. Il avait dû le déposer, en démissionnant, à trente-quatre ans, la mort dans le cœur : « Lorsque m'arriva, écrit-il, la lettre du ministre qui acceptait ma démission, je la plaçai sur mon prie-Dieu, et je renouvelai, dans le sacrifice qu'elle faisait irrévocable, l'offrande de mes forces à la cause de Dieu. »

A Lille, je trouvai active, zélée, honorée, sympathique, bienfaisante, l'École économique de Le Play. C'était bien l'École du relèvement du peuple qu'y

faisait fleurir un de mes amis, jadis le familier et le secrétaire du maître[1]. J'aimai cette école formée d'hommes vertueux, esprits cultivés, élevés, consciences droites, dévoués à tout bien, éloignés de tout excès; et qui, partie de ce qu'elle appelait le Décalogue éternel, aboutissait logiquement et pratiquement à l'Évangile et à l'Église, dont elle secondait l'œuvre civilisatrice et pacificatrice. C'est sous la bénédiction de Léon XIII, que Le Play expira le mercredi saint 1882, le lendemain de sa communion pascale. Et nous ses fidèles, nous n'eûmes plus alors qu'à nous réunir ensemble pour nous souvenir de ses leçons et nous redire ses exemples, dans le petit sanctuaire en deuil où je célébrai pour lui, quelques jours après, 6 mai, à l'autel de Celui que le prophète appelle « Le Prince de la Paix[2] ».

*
* *

Mais l'école de Lille par excellence, l'école sociale catholique, l'école non seulement de la justice et de la paix sociale, mais de la charité et de l'amour, religieux et passionné, de l'humble, du pauvre, de l'ouvrier considéré dans le Christ, c'est celle que, depuis trente années, nous avons vue naître, fonctionner et grandir dans la piété et les bonnes œuvres, sous le nom d'*Association catholique des patrons chrétiens du Nord*. Elle avait eu son prélude, et beaucoup son modèle, dans celle du Val-des-Bois,

1. M. Aug. Béchaux, professeur d'économie politique à l'université catholique de Lille, membre correspondant de l'Institut.
2. Frédéric Le Play, dans notre ouvrage *La foi et ses victoires*, t. II, p. 251-358.

sortie tout entière de la foi ardente et pratique de M. Léon Harmel, qu'il suffit de nommer. Elle eut ses fondateurs, organisateurs et zélateurs, dans de grands industriels qui furent en même temps des saints. Je n'en puis nommer ici que quelques-uns, mais non les moindres. Alfred Dutilleul, Henri Bayart, et ces deux hommes de Dieu dont les noms ne se séparent pas : Philibert Vrau et Camille Féron-Vrau, « les Deux-Frères ».

Ils n'étaient pas des théoriciens ni des économistes, ils étaient des patrons et des patrons chrétiens. Ils étaient de ceux qui s'étaient dit, je cite : « Quiconque emploie un homme s'en charge et en répond. » Ils étaient de ceux qui avaient tourné leur grandeur en bonté, et leur puissance en charité. Ils avaient fait avant que de dire ; et ce qu'ils ont fait dans leurs usines pour l'organisation du travail chrétien, en vue du bien corporel et spirituel de leurs ouvriers, ouvrières et employés, demanderait des volumes, qui s'écrivent du reste. Cette réformation et transformation de leurs usines avait commencé par leur propre sanctification ; et leur action avait été surtout celle de leur exemple, et de leur généreux désintéressement. C'était dans la retraite spirituelle, et c'était de la prière et des pieux exercices que naissaient ces institutions d'assistance, de prévoyance, de préservation, de moralisation, de mutualité, et de confraternité, qui d'une corporation ouvrière ou d'une usine font une famille prospère, unie, religieuse, heureuse. Je remercierai Dieu toute ma vie d'avoir assisté souvent et présidé plusieurs fois à ces réunions mensuelles du Château-Blanc, puis de Notre-Dame du Hautmont, d'où cinquante ou soixante industriels

de la région emportaient la conviction de leur devoir patronal, la grâce de l'accomplir, et l'idéal réalisable d'une société de travail, dont l'Évangile serait la loi, et où la paix serait reine parce que Dieu y serait roi.

C'était bien l'œuvre de l'Église. La direction comme l'inspiration venait d'elle. En 1887, sur 1.500 pèlerins des cercles ouvriers conduits à Rome par M. de Mun, 170 appartenaient au Nord. Au pèlerinage suivant, 1889, patrons et ouvriers, plusieurs milliers s'inclinaient ensemble sous la parole illuminatrice de Léon XIII. Enfin, plus récemment, dans une inoubliable audience, le 8 février 1909, Pie X pouvait leur dire : « Vous nous consolez, chers fils, par la pensée du grand bien que vous avez fait jusqu'ici, et du bien plus grand encore que vous ferez dans l'avenir; par l'exemple que vous donnez, non seulement aux chrétiens, mais à ceux qui se flattent de sauver la société, dans cette tempête, oublieux qu'ils sont de l'ouragan qui gronde sur leurs têtes et du naufrage qui les menace. »

* * *

Écoutons cette voix. Notre expérience est faite; ma longue vie m'aura appris de quel côté est l'amour et le bon service du peuple, et de quelle religion il peut attendre son relèvement. Ce ne sera certainement pas de cette religion de l'humanisme que, depuis trente ans, préconise parmi nous l'enseignement officiel. On m'en faisait lire l'aveu dans ces lignes d'un journal qui n'est pas nôtre, *le Temps :* « L'homme est un Dieu auquel on cesse de croire dès qu'on l'a

connu, à moins que l'on ne trouve, en dehors de lui, des raisons plus hautes et désintéressées de l'aimer toujours, même quand il est le moins aimable. » — « Aimer son prochain dans les profondeurs stables, dit Maurice Maeterlinck, *Trésor des humbles,* c'est aimer ce qu'il y a d'éternel chez les autres; car le prochain par excellence, c'est ce qui se rapproche le plus de Dieu, c'est-à-dire ce qu'il y a de pur et de bon dans les hommes. » Disons le mot sans ambages, c'est aimer Dieu en lui; le Fils de Dieu fait homme en lui.

C'est jusque-là qu'il faut l'aimer, c'est jusque-là qu'il faut le relever : Amour et relèvement se confondent ici. Nous relèverons le peuple premièrement dans ses droits, par la justice; dans sa conscience par la morale, dans son intelligence par l'instruction et l'éducation. Mais l'instruction qui l'éclaire et ne l'égare pas, mais l'éducation qui l'élève et ne le rabaisse pas. Nous le relèverons dans sa dignité par le respect de lui-même, et par le juste sentiment de sa liberté d'homme et de notre commune égalité devant Dieu. Nous le relèverons enfin dans son courage, au sein de sa rude lutte pour l'existence, par la foi en un Dieu qui le voit, et l'espérance d'une béatitude qui à lui surtout fut promise.

Pour cela, nous nous rappellerons ces paroles de Jules Simon, qui me reviennent : « C'est une action virile que d'aller sous le toit du pauvre porter la science de la vie, ranimer le courage, donner un outil, de l'ouvrage, de la fierté, de la sécurité. Mais si l'on pouvait, si l'on osait, à cette âme endormie, parler des vérités éternelles, de la solide espérance! Le bien fait alors ne serait plus comme la pierre que

l'on jette dans l'abîme, qui fait grand bruit, et un certain mouvement d'une seconde, suivi d'une éternelle immobilité... Nous craignons seulement qu'il n'y ait plus d'apôtres. »

Nous serons ces apôtres du peuple. Les jeunes se lèvent, mais ils sont jeunes. Ils ont l'activité, mais ils n'ont pas l'autorité. Qui la leur apportera, avec la sagesse et le conseil? Que le vieillard se mette à leur tête. Il est une bonté et une majesté tout ensemble. Qu'il donne sans doute, mais en même temps que ses lèvres s'ouvrent comme sa bourse, et que sa parole achève le geste de sa main.

Qu'il aille donc, qu'il parle. Il connaît le monde, la vie, la route, la science, le combat. Qu'il parle au pauvre qu'il aime, à l'encontre de ceux qui le flattent en le méprisant. Qu'il parle en réponse au mauvais journal, au mauvais cabaret, à la mauvaise école. Point n'est besoin pour cela de tribune ou de rostres, point n'est besoin de longues phrases ou de grands éclats. Qu'il parle comme chacun parle, comme on parle au village, comme on parle au faubourg. Qu'il cause le long du chemin, au coin du feu, sur le seuil de l'atelier ou du comptoir. Qu'il parle au chevet des malades, pour leur rappeler le grand médecin et le divin remède; qu'il parle à l'enfant qui parlera au père; qu'il parle aux frères ennemis pour les réconcilier; aux semeurs de mensonge pour les démasquer. Qu'il parle de sa pauvre voix qui s'éteint ou s'éraille. On l'entendra assez; son exemple, son passé ont déjà parlé pour lui. On ne l'acclamera pas, on ne l'applaudira pas, mais on l'aura compris; et sa parole sera tenue pour la vraie, pour la bonne, parce qu'elle est de lui, c'est-à-dire d'un cœur plein

de Dieu, de la charité de Dieu, et que c'est le Christ lui-même qui en inspire les accents : *Spiritus oris tui Christus!*

C'est de la plénitude d'un tel cœur, croyant, compatissant, conscient de la misère humaine, matérielle et morale, que parlait aux ouvriers de son Cercle catholique le vénérable Paul Lamache, cet ami d'Ozanam que nous avons déjà cité. Le vieillard écrit le 27 avril 1876 : « C'est parce que j'ai acquis par mon expérience, le sentiment profond de l'infirmité de notre nature déchue, c'est parce que je suis reconnaissant envers le bon Dieu des moyens qu'il a établis pour nous élever au-dessus de notre corruption propre en nous unissant à lui : c'est parce que j'éprouve le besoin et que j'ai l'habitude de maintenir et de fortifier en moi tous les sentiments qui font la dignité et la joie de l'âme humaine, affection conjugale, affection paternelle, amitié, charité, patriotisme, zèle consciencieux dans l'accomplissement des devoirs professionnels, que j'essaie de faire partager ces mêmes convictions à nos ouvriers des Cercles catholiques. J'ai la parfaite certitude de travailler ainsi au bonheur, même temporel, de l'individu et de la famille. »

Et, à mon tour, laissez-moi, mon frère, m'écrier avec Augustin Cochin : « Mon Dieu, que la vérité est belle! Et que n'ai-je plus de temps et de forces, pour la manifester aux hommes! »

CHAPITRE XVIII

LES DEUILS

LA CONSOLATION

Les dernières années de la vie sont des années de deuil : une voie bordée de tombeaux.

Nos pères et mères ont disparu les premiers. C'est de leur départ qu'a daté pour nous la vieillesse. On n'est plus jeune du moment où il n'y a plus personne à notre foyer qui nous dise encore : « Mon enfant! »

Puis les tombes succèdent aux tombes. Ce sont des époux qui se disent adieu pour toujours : « Ah! s'écriait l'un d'eux, comment quitter sans désespoir la main que l'on a couverte de baisers, et que l'on voudrait retenir éternellement sur son cœur! »

Ce sont des frères et des sœurs qui sont arrachés des bras les uns des autres : « C'est mon sang qui coule : *avulsa sunt viscera mea,* » s'écriait saint Bernard, pleurant la mort de son frère. Et la tristesse suprême : les enfants expirants sous les yeux de leurs parents : *Impositique rogos juvenes ante ora parentum!*

Eh bien, qu'ils pleurent, ceux qui restent. Qu'ils pleurent, les fils et les filles, les veufs et les veuves,

les frères et les sœurs. Qu'ils pleurent les saints et les saintes, en se souvenant des larmes de Jésus sur Lazare! Ces divines larmes ont légitimé les nôtres. Larmes sacrées d'Augustin sur Monique, d'Ambroise sur Satyre, de Grégoire sur Basile, Césaire et Gorgonie; de Jérôme sur Népotien : « Mon Népotien, le tien aussi, Héliodore; le nôtre ou mieux celui du Christ, et d'autant plus le nôtre. Il nous a donc quittés, nous vieillards, en nous laissant le poignard de sa mort dans le cœur! »

Cependant il nous faut recommencer à vivre. On vivra mal; mais il faut vivre. Qui nous apprendra à le faire? qui nous assistera? qui nous soutiendra? Il est raconté dans l'Évangile que « lorsque Marie pleurant sur Lazare eut entendu sa sœur lui dire que le Maître était là, elle se leva du lieu où elle pleurait ». Qui nous fera nous lever de notre deuil et de nos larmes? Qui nous apportera la consolation avec l'espérance? C'est d'elle, de la consolation, soit humaine, soit divine, que je voudrais m'entretenir avec vous, aujourd'hui, mon frère.

Avant le christianisme, les grands esprits accablés de leurs deuils, allaient en demander raison à la philosophie. On nous a fait lire dans nos classes la lettre de Sulpicius à Cicéron. Le grand homme pleurait une fille adorée. Ni la gloire, ni les consulats, ni l'amour de Rome ne le pouvaient consoler de Tullia. Sulpicius lui répond par une de ses impressions de voyage : « Lorsque je naviguais sur les côtes de la Grèce et qu'entre Égine et Mégare mes regards se promenaient sur les ruines de vingt cités autrefois florissantes et aujourd'hui gisantes sans nom dans la poussière, je

me disais en moi-même : « Dois-je m'étonner que les « années qui ont renversé tant d'édifices fameux ré- « duisent de même en ruines nos frêles existences? » Tel était donc l'unique baume que la philosophie éloquente avait trouvé pour adoucir l'incurable souffrance! Le bel esprit qu'était Cicéron s'en tint-il pour consolé? Je ne sais. Mais le père, le père?

Cependant voici saint Paul, qui, lui aussi, a visité la Grèce et l'Italie. Il ne vient pas, comme Sénèque son contemporain, apporter aux affligés les dolentes consolations des *Lettres à Marcie* ou de la *Consolation à Helvie*. Aux Thessaloniciens, qu'il vient d'évangéliser, il écrit ces hautes et fermes assurances qu'il faut citer tout entières. C'est le large lever de rideau de l'espoir en Dieu[1] : « Je ne veux pas, mes frères, vous laisser ignorer, en ce qui regarde vos chers endormis, que vous n'avez pas à vous attrister comme font les autres qui n'ont point l'espérance, *sicut et cæteri qui spem non habent*. Car si, comme nous le croyons, Jésus notre frère est mort et est ressuscité, Dieu ne manquera pas de faire ainsi de ceux qui sont morts en Jésus, les appelant à leur tour à se réunir à Lui, pour vivre avec Lui à jamais. Consolez-vous donc, ô pères, ô mères, ô frères, ô sœurs, ô époux, ô amis; ne soyez plus inquiets de ceux qui dorment sous terre; *ne contristemini de dormientibus*; ils se réveilleront. Ne vous demandez plus ce qu'ils sont devenus? Ce qu'est devenu Jésus lui-même, car ils ont été appelés à le rejoindre. Vos corps mortels eux aussi rejoindront un jour leurs âmes immortelles; *quia nos qui vivimus,*

1. I Thessal., IV, 12-17.

qui relinquimur, simul rapiemur cum illis; et sic semper cum Deo erimus. »

Toujours avec Dieu et toujours avec eux! Tout est dit dans ces lignes, charte de notre espérance. Je la voudrais voir écrite en tête de chaque testament, gravée sur chaque tombe, déposée dans chaque cercueil.

Et cependant, voyez : Le monde des grands du siècle a repoussé la consolation divine. A Athènes, Paul est moqué par les sages de l'Aréopage, dès qu'il aborde la question de la résurrection de la chair : « C'est assez. Nous t'entendrons là-dessus une autre fois. » A Césarée de Palestine, au prétoire de Festus, devant le roi Agrippa, le Président l'arrête au premier mot qu'il en dit, se récriant *magna voce,* et le traitant d'insensé : « *Insanis Paule,* les livres t'ont dérangé la tête! » Mais tous ces grands étaient des heureux. Ceux qui, au contraire, reçoivent et vont recevoir la parole d'En-Haut, les fils de la consolation, ce seront les affligés, les désolés, les esclaves, les veuves, les orphelins, les vieillards, ceux et celles qui pleurent, et desquels Jésus a promis qu'ils seraient consolés.

Ainsi en fut-il dès le premier âge chrétien. Il y avait d'un côté ceux qui avaient vainement demandé la consolation aux philosophes et aux poètes du néant et de l'oubli. Quand ils avaient déposé les cendres de leurs morts dans de beaux marbres, ou qu'ils les avaient recueillies et rangées dans les urnes funéraires de leurs *Columbaria,* ils gravaient là des noms illustres, de pompeuses épitaphes, des titres, des louanges, des regrets. Souvent on y voit la figure symbolique d'un cœur duquel s'échappe un souffle,

une flamme : c'est le dernier souffle. Avez-vous visité, à Arles, par exemple, les plus anciennes tombes romaines qui bordent l'avenue mélancolique et si suggestive des Aliscamps? Et à Rome, les nombreux tombeaux de la Voie Appienne? Chaque inscription évoque le souvenir de quelqu'un ou de quelque chose d'un passé évanoui. Rien n'y fait appel à une survivance quelconque, ni n'évoque l'idée d'un avenir ultérieur : ces endormis, c'est la foule de ceux qui se sont excommuniés de l'espérance; *sicut et cæteri qui spem non habent.*

A quelques milles de là se creusent les catacombes. Ceux qui descendaient là, en y conduisant leurs morts, n'avaient pas lu les *Tusculanes* ni les *Œuvres morales de Sénèque,* ni celles *de Plutarque,* ni les *Pensées de Marc-Aurèle.* Mais ils avaient lu l'Évangile et les épîtres dans lesquelles Paul apprenait à leurs pères que la vie présente se changerait en une meilleure, que ce corps animal qu'ils confiaient à la terre se relèverait transfiguré en un corps spirituel et immortel. Cette « espérance toute pleine d'immortalité », ils la symbolisaient dans des emblèmes de vie renaissante : la palme, le phénix, etc. que représentaient d'éloquentes peintures où l'âme et la pensée suppléaient à l'absence de l'art. Puis sur le tuf de ces murs, ou dans ces *loculi,* ils écrivaient des adieux, des au-revoir qui illuminent ces lieux sombres de la clarté des cieux. Avez-vous lu, dans le cimetière de Saint-Calixte, ce triple graphite, qui fait tant rêver? Je cite de mémoire et en substance. *Sofronia mea,* VIVAS *in Deo!* c'est le premier adieu, un souhait. Puis un second, ailleurs : *Sofronia mea, Sofronia dulcis,* VIVES *in Deo;* c'est une espérance. Enfin, le

dernier, un peu plus loin : *Sofronia bona, Sofronia mea,* VIVIS *in Deo :* c'est la certitude et un cri de bonheur!

*
* *

Depuis ces premiers siècles, la double mentalité de la famille humaine, devant les coups qui la déciment, n'a pas varié. Il y a encore d'un côté ceux qui n'espèrent pas : *Spem non habentes;* il y a, de l'autre, ceux que le même Apôtre appelle *Spe gaudentes,* les consolés qui espèrent. Mais que faut-il donc pour espérer? Croire que les absents vivent encore. « Rachel pleure ses fils et ne veut pas être consolée, est-il écrit, parce qu'ils ne sont plus. » Pour l'être, il lui faut croire qu'ils vivent et qu'elle les retrouvera un jour.

Tu n'iras donc pas, Rachel, porter ta douleur et en demander le remède à nos docteurs du néant, tu ne serais pas comprise, et tu ne les comprendrais pas. Ils ne croient pas, comme toi, au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des vivants et des morts. « Notre fin, disent-ils, est la même que celle des bêtes. » Et alors, ô mère, tes cris se feraient entendre plus douloureux en Éphrata, avec des gémissements et des sanglots.

Chez nous, sur les hauteurs de la sagesse humaine, la philosophie ne sait que balbutier la consolation. C'était pourtant une plume éloquente, sincère, que celle de M. Guizot, par exemple. De plus, lui-même, homme de douleur, deux fois frappé au cœur comme époux, comme père, qu'a-t-il appris d'elle pour la consolation de la douleur des autres? « Ne comptez que sur vous-même, écrit-il stoïquement à un de ces grands

meurtris, un ami, M. de Rémusat, octobre 1826. Repliez-vous sur votre cœur : là est la blessure ; mais là aussi est la force. » Quelle force? Celle de l'action extérieure. « Faites comme moi. J'appartiens tout entier au dehors, je suis comme un homme qui n'a plus de chez lui et qui désormais passera sa vie dans la rue. » Mais qu'y trouve-t-il? L'oubli? Oh, non. Il se récrie : « Oublier est indigne de l'homme. Mon plus grand sujet d'irritation contre les hommes et le monde est le besoin et la facilité de l'oubli. La vraie mesure de la force des âmes est pour moi dans la durée d'une juste douleur. »

Il se souviendra donc : « Faisons-nous du souvenir une sorte de présence réelle qui remplace la réalité absente, mais non détruite... J'ai besoin de la présence réelle de ceux que j'aime. »

Ce besoin d'une sorte de présence réelle, l'Église catholique y donne une première satisfaction dans cette très réelle communication des âmes qu'elle nomme la communion des saints. Mais M. Guizot est protestant, il ne la connaît pas; et il en est réduit à cette aspiration imprécise, dubitative, plaintive : « Dieu ne permet pas, je pense, que nous ayons une vue claire des relations qui subsistent entre nous ici-bas et ceux que nous avons aimés. Mais je suis sûr, malgré les ténèbres qui nous séparent, qu'ils sont touchés de la tendre fidélité de notre cœur. » Ces ténèbres qu'il accuse, le dogme catholique les a pénétrées de ses clartés; ces relations d'outre-tombe l'Église les entretient dans un mystérieux commerce qui commence ici-bas la consolation, en même temps qu'il aiguillonne le désir et ranime l'espérance. C'est parce qu'il ne l'a pas connu que M. Guizot

restera dans le vide, dans l'ombre et dans le froid[1].

Non plus que la philosophie, le monde n'offre de consolation à nos deuils désespérés. Parmi les hommes du monde, les hommes de peu de foi, j'estime que les plus francs sont ceux qui se récusent pour ce service, en raison de leur incompétence et de leur impuissance. Tel l'excellent Edmond Rousse dont j'ai là les lettres sous les yeux : « Mon vieux et bien cher ami, je suis navré, bouleversé de la mort de ton frère. Mais pardonne-moi, mon pauvre Henri, je devrais te dire seulement : Courage!... Car enfin, que veux-tu? Il faut retourner tous les deux aux lieux communs, et nous prendre aux chansons qui, depuis tant de siècles, endorment les douleurs de l'humanité. Pense à tes enfants, à ta femme, au brave frère qui te reste, à tes amis, à moi ton second frère... Tiens, mon pauvre Henri, je suis un mauvais consolateur, et j'ai la main trop lourde et le cœur trop tendre pour cette chirurgie. Souffre et pleure, ami; je souffre et je pleure avec toi. Je suis avec vous tous de cœur et d'âme; et je veux vous le dire avant que votre cher mort vous ait quittés pour toujours! »

Et voilà tout ce que l'amitié a trouvé, sous la plume d'un homme de cœur et de beaucoup d'esprit, mais qui ne sait pas encore espérer et prier, et qui s'en tient finalement à ce regard indécis et flottant dans le vague : « Assure ta femme que ma pauvre mère a bien prié et prie chaque jour pour vous et vos chers morts ce grand Être dont la toute-puissance a de si impénétrables secrets[2]. »

1. M. Guizot, *Lettres à M. et Mme Ch. Lenormant.* Avant-propos de Mgr de Cabrière, p. XXVII. Lettre LXXXII, p. 164. *Lettres à sa famille.* A Mme la comtesse Molien, p. 292; à M. de Rémusat, p. 60 et 62, etc.

2. M. Edmond Rousse, bâtonnier du Barreau de Paris, de l'Aca-

De nos jours le premier poète de l'Angleterre, Tennyson, a consacré le plus populaire de ses poèmes, *In memoriam,* à se pleurer à lui-même, dans plusieurs milliers de beaux vers, la mort d'Hallam son ami. Cette longue Nénie se place sous l'invocation de celui qu'il salue : « Fils tout-puissant de Dieu, immortel amour! *Strong son of God, immortal Love!* » Mais le consolateur immortel qu'il invoque est-il l'Ami divin qui pleura sur le sépulcre de Lazare?... C'est à peine si je me rassure, en lisant ces derniers vers d'un autre de ses poèmes, l'*Abyme :* « Paix! Paix! Ainsi soit-il! Car l'ayant aimé, je l'aime pour toujours. Non, les morts ne sont pas morts, ils sont vivants! »

Deum cui omnes vivunt, chante l'Église sur le cercueil des siens.

S'il nous faut entendre un poète, prenons-le chez nous. Remontons plus haut, jusqu'à 1837. Là voyons l'esprit le plus hautain, et non le moins sceptique de la pléiade d'alors, mais le plus tendre des fils, abattu

démie française. Lettres à un ami, 16 novembre 1871 et 22 mai 1875. M. le marquis de Ségur, son successeur à l'Académie française, a dit de lui :

« Il se préparait vaillamment au mystérieux passage, s'épurant davan- « tage chaque jour, et sans cesse obsédé, selon son expression, par la « hantise de l'au-delà ». Quelques lignes intimes, écrites dans ses derniers temps, nous font pénétrer dans le fond de son âme : « Il est « bien tard, y lit-on, pour que je puisse espérer le complet apaisement « d'un cœur qui ne veut pas vieillir et d'une âme qui n'a jamais connu « le repos. Mais ce que je crois fermement, c'est que le désir de croire, « la volonté et la passion de croire, nous seront comptés pour beaucoup « dans le jugement que nous aurons à subir un jour... Chaque soir, « devant le fauteuil où s'asseyait ma mère, devant le lit où mon frère « est mort et où je m'endors en pensant à eux, je m'agenouille et je « prie, si c'est prier que de laisser monter mon âme vers ces espaces « infinis où je cherche, où j'appelle, où ma pensée éperdue sent la « puissance immuable de l'Être inconnu qui tient cet univers dans sa « main! »

par la douleur au pied du lit de mort de sa mère ; et recueillons-y des aveux et des prières qui nous consoleront de tant d'autres paroles d'orgueil et de révolte tombées de la même main, de la même plume.

Alfred de Vigny écrit dans *le Journal d'un poète* qu'éperdu de douleur devant la dépouille de cette mère, il s'était d'abord refugié dans ses plus doux souvenirs de fils : « Mais inutilement, » écrit-il ; et tout de suite : « O mon Dieu, donnez-moi la certitude qu'elle m'entend, et qu'elle sait ma douleur ; qu'elle est dans le repos bienheureux des anges ; et que par vous, à sa prière, je puisse être pardonné de mes fautes. »

Devenu soudain plus humble, il est plus paisible aussi : « D'où vient, ô mon Dieu, qu'après cette profonde et ardente prière, je rentre dans ma maison déserte, plus paisible que je n'étais, et avec plus de force pour contenir mes larmes? » C'est la force due à une foi qu'il implore plus vive, et il dit : « Quand vous rompez ces liens pour toujours, ô mon Dieu, pourquoi ne pas nous donner la force de croire qu'ils seront renoués, et de le croire sans hésiter? »

Mais voici qu'il n'hésite plus ; et c'est bien la foi, l'espérance, la confiance qui finalement éclairent et consolent ces lignes : « J'ai pleuré à genoux devant elle, j'ai pleuré amèrement. Et cependant je sentais que son âme sans péché était délivrée ; et que, revêtu d'une splendeur virginale, planait au-dessus de moi son beau visage, dont les yeux étaient doucement entr'ouverts, comme dans le sommeil des bienheureux. Mon Dieu, si les épreuves sont une épuration à vos yeux, recevez-la ; et qu'elle prie à son tour pour son fils, son pauvre fils qu'elle a nommé en mourant. »

*
* *

Mais assez. Laissons, mon frère, ces vains sages du monde, ces demi-croyants, ces priants d'un jour ou d'une heure, pour aller apprendre la consolation à l'école et de l'exemple des grands chrétiens de toujours.

Je veux que ce soit d'abord un très, très grand homme qui vienne ici, le premier, offrir le cruel sacrifice de son cœur de victime sur l'autel de la volonté de Dieu. André-Marie Ampère venait de retrouver, près du chevet de sa chère femme mourante, la foi et la piété de ses meilleurs jours. C'est en action de grâces de cette miséricorde, et en expiation de ses infidélités, qu'il courbe sa tête sublime sous le coup qui va le frapper. Il écrit dans son journal, 13 juillet 1804 : « Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir créé, racheté et éclairé de votre divine lumière, en me faisant naître dans le sein de l'Église catholique. Je vous remercie de m'avoir rappelé à vous après mes égarements; je vous remercie de me les avoir pardonnés. Je sens que vous voulez que je ne vive que pour vous, que tous mes moments vous soient consacrés. Mais, mon Dieu, m'ôterez-vous tout bonheur sur la terre? Vous en êtes le maître, ô mon Dieu, mes péchés ont mérité votre châtiment. Mais peut-être écouterez-vous encore la voix de votre miséricorde? *Multa flagella peccatoris; sperantem autem in Domino misericordia circumdabit*. J'espère donc en vous, Seigneur ; mais je serai soumis à votre arrêt, quel qu'il soit. J'eusse préféré ma propre mort. Mais je ne méritais pas le ciel, et vous

n'avez pas voulu me plonger dans l'enfer. Daignez me secourir pour qu'une vie passée dans la douleur me mérite une bonne mort. Dieu de miséricorde, daignez me réunir dans le ciel à celle que vous m'avez permis d'aimer sur la terre ! »

Maintenant aux pères, aux époux qui, déjà privés d'une épouse aimée et vénérée, sont condamnés à voir expirer, dans la fleur de l'âge et de l'espérance, l'enfant qu'elle leur a laissé, je dédie cette prière, ce sublime cantique d'un ancien soldat de la grande armée.

Le 29 décembre 1829, le saint colonel Paqueron, veillant en larmes auprès de l'aimable enfant de six ans qui allait lui échapper, lui faisait cet adieu, au pied du crucifix : « Pauvre enfant; et toi aussi, après ta mère, tu vas m'abandonner. Tu étais trop aimable, et j'étais trop fier de toi. Je n'étais pas digne de te posséder... Je puis déjà entonner l'hymne de la mort; mais pour toi c'est le chant de la vie. Comme tu vas être heureux dans l'éternité! De quel bonheur tu vas jouir avec Dieu, que tu pourras voir des yeux de ton âme et aimer de tout ton cœur! Oh! cher enfant, ne m'oublie pas auprès de lui, et demande qu'il me console et qu'il verse sur ma blessure le baume de son amour. »

Deux jours après, hélas! il ne reste plus à l'infortuné père que l'image de l'enfant qu'il vient de rendre à la terre. « Il croit voir encore près de lui sa petite tête blonde, entendre sa voix chantante, le voir à ses côtés, touchant à tout, remplissant sa triste solitude de sa présence et de son gazouillement. O Dieu, plus de la moitié de mon cœur est déjà au ciel. O Père, faites que ce qui reste encore de moi y arrive bientôt! »

Et enfin, cette offrande de soi totale, absolue, suprême : « O mon souverain Maître, prenez désormais dans ma vie la place de tous mes chers absents. Prenez le temps, prenez les forces que je leur aurais consacrés. Je me livre à vous sans réserve. Plus vous m'avez ôté, plus je veux vous donner, afin de consommer moi-même mon sacrifice, et d'acquérir, par ma soumission profonde, le droit de retrouver en vous ce que j'ai perdu. »

Une mère à présent. Dans son *Manuscrit* publié par son illustre fils, Mme de Lamartine se laisse voir, le soir du 21 octobre 1829, à l'heure du dernier Angelus, allant, venant, priant, méditant, dans les allées de son jardin de Milly. Elle y revoit dans ses souvenirs les départs qui l'ont laissée solitaire sur le seuil de cette vieillesse dont elle écrit : « Les ombres grandissent « derrière moi », comme dit Virgile. Mais les derniers pas sont ceux qui mènent au ciel... Ce soir, il m'a semblé que toute ma vie se ranimait pour repasser devant moi et devant Dieu, mon créateur hier et mon juge demain!... — J'ai revu tous mes bonheurs, mon éducation, mon mariage, la naissance de mes sept enfants; la jeunesse de mon fils, la disparition de la terre de ces deux anges dont les autres ne me consolaient pas : ma Césarine, mon orgueil par sa merveilleuse beauté; ma Suzanne, cette sainte qui en portait déjà l'auréole autour de son front... Morts ou absents!.. Et aujourd'hui, me voici seule, comme avant d'avoir porté mes fruits, les uns tombés à terre, les autres emportés au loin par les orages de la vie. Toutes ces pensées, qui me poursuivaient dans ce jardin, débordaient de mon cœur. Ah ! que c'est bien aussi mon *Jardin des Oliviers!* Mais Dieu le veut : *Fiat,* je

m'abandonne à Lui. Qu'il me conduise au Ciel, pour y retrouver près de lui ceux et celles qui seront ici après moi, et qui seront toujours moi!... »

Dans les mêmes pensées et les mêmes espoirs, une autre femme écrit ces vers :

J'ai comme deux foyers de famille aujourd'hui :
L'un ici, l'autre au ciel : chers absents, c'est le vôtre!
Dans ces deux foyers-là je sens qu'on m'aime autant,
Dans l'un on me retient, et dans l'autre on m'attend.
Et mon cœur va de l'un à l'autre.

Mais avançons, mon frère. Voici une autre voix : celle d'un admirable fils à qui sa foi, sa piété rendent continuellement la visite, la présence, l'assistance d'une mère qu'il retrouve en Dieu. C'est notre Ozanam qui écrit à un ami d'enfance :

« Après ce coup de la mort où, dans l'excès de ma douleur, toute pensée de consolation me semblait impossible, injurieuse même à sa mémoire, d'autres jours sont venus et j'ai commencé à pressentir que je n'étais point seul; et quelque chose d'une douceur infinie s'est passé au fond de moi. C'était comme une assurance qu'on ne m'avait point quitté. C'était comme un voisinage bienfaisant, quoique invisible. C'était comme si une âme chérie, en passant, m'eût caressé de ses ailes. Et, de même qu'autrefois je reconnaissais les pas, la voix, le souffle de ma mère; ainsi quand un souffle réchauffant ranimait mes forces, quand une idée vertueuse se faisait entendre à mon esprit, je ne pouvais m'empêcher de croire que c'était toujours elle.

« Aujourd'hui encore, j'éprouve toujours ceci. Il y a des instants de tressaillement subit, comme si elle

était là, à mes côtés. Il y a surtout, lorsque j'en ai le plus besoin, des heures de maternel et filial entretien; et alors je pleure peut-être plus que dans les premiers mois, mais il se mêle à cette mélancolie une ineffable paix. Quand je suis bon, quand j'ai fait quelque chose pour les pauvres qu'elle a tant aimés; quand je suis en repos avec Dieu qu'elle a si bien servi, je vois qu'elle me sourit de loin. Quelquefois, si je prie, je crois écouter sa prière qui accompagne la mienne, comme nous faisions ensemble le soir au pied du crucifix.

« Enfin souvent — je ne le dirais à personne, mais à toi je puis le dire — lorsque j'ai le bonheur de communier, lorsque le Sauveur vient me visiter, il me semble qu'elle le suit dans mon misérable cœur, comme tant de fois elle le suivit, porté en Viatique, dans d'indigentes maisons. Et alors, j'ai la ferme croyance de la présence réelle de ma mère auprès de moi. »

Cette admirable lettre se termine par l'entrevue de la gloire et du bonheur de cette pieuse et sainte mère. « Mais pour les mères est-il ici-bas une autre gloire que leurs enfants, un autre bonheur que le nôtre? Et le ciel même qu'est-il pour elles, si nous n'y sommes pas? Je suis donc très persuadé que nous les occupons encore, qu'elles vivent pour nous, là comme ici. Qu'elles n'ont pas changé, sinon pour une plus grande puissance et un plus grand amour. »

Enfin, dans une autre lettre, écrite à un père auquel coup sur coup une épouse et une fille viennent d'être enlevées, le saint consolateur écrit : « Si Dieu, mon ami, vous prend ainsi par tous les liens les plus forts qu'il ait mis au cœur humain, c'est qu'il veut par là

vous attacher à Lui. Il ne vous est plus possible d'oublier la patrie où vous avez envoyé de si chers otages. Ainsi tourné vers le ciel votre regard se consolera des misères de la terre, et le séjour d'en haut en deviendra plus désirable en étant devenu plus aimable... Votre épouse et votre fille vous garderont votre place entre elles deux. Et si vous trouvez que vous ayez trop à attendre pour aller les rejoindre, pensez que trente ans sont bientôt passés ; nous savons maintenant, vous et moi, ce qui en est[1]. »

Deux phrases encore, s'il vous plaît, de la même et sainte plume. Elles sont adressées à M. le comte de Champagny, l'historien des *Césars;* 14 février 1851 :

«... Heureuses les maisons qui ont ainsi la moitié des leurs là-haut, pour faire la chaîne et tendre la main à ceux d'ici-bas! Oui, pleurez, cher ami, car Dieu le permet, et vos amis comprennent votre douleur. Mais confiance aussi : si Dieu récompense un verre d'eau froide donné en son nom, comment ne payera-t-il pas une coupe de larmes versées avec résignation, avec respect, avec amour, pour ses volontés saintes! »

1. Ozanam, *Lettres*, t. I, Lettre III, à M. Falconnet, p. 13-15, 31 janvier 1842. — Lettre XV, à M. L., p. 67, 27 août 1844. (Édit. 1865.)

CHAPITRE XIX

L'AMI DIVIN

SUPRÊME AMOUR

J'avoue que, sans être pessimiste, je quitterai ce bas monde désenchanté de beaucoup de choses et dépris de beaucoup de gens. Mais, par contre, je me déclare de plus en plus charmé et épris de Jésus-Christ.

Lorsque, au cours de mon long voyage, je marchais péniblement par les sentiers de l'esprit, à la recherche du vrai, dans l'histoire, dans la science, dans la philosophie, qui donc, au bout de ces voies pleines d'ombre, se présenta à moi et éclaira l'horizon tout entier, en faisant lever sur ma tête la lumière de sa face?

J'ai cherché le bonheur par les chemins du saint amour et des amitiés chastes. C'étaient des chemins de fleurs. Mais quand vint la saison où les fleurs tombent, quand vint le tournant de la route où je me trouvai seul, et que je n'y vis plus que des épines aux buissons et de la neige aux sentiers, qui donc se présenta pour réchauffer mon cœur et rendre à mon hiver un peu du bon soleil de mon printemps?

J'ai cherché sincèrement le bien; et, pour le trouver, je croyais n'avoir qu'à marcher droit devant moi.

Mais lorsqu'il arriva que mon pied se heurta aux scandales du monde, et que les voies s'embrouillaient ou s'embourbaient tout autour de moi, qui donc se présenta pour me tendre la main, me soulever au-dessus de la fange, me retirer du péril de l'égarement et de la chute, pour me montrer les hauts sentiers que Lui-même avait frayés devant mes pas?

C'est vous, Seigneur Jésus, vous qui vous fîtes connaître à moi dès mon entrée dans la carrière, et que je retrouve encore, Ami fidèle, à ce dernier stade de ma course : « Ne me quittez pas, Seigneur, vous dirai-je avec votre prophète; ne m'abandonnez pas dans ma vieillesse; et, aujourd'hui que mes forces défaillent, ne me laissez pas, de grâce, car je n'ai plus que vous. »

Je n'ai plus que vous pour guide. Les maîtres de ma jeunesse ne sont plus; et leurs doctrines n'ont pas survécu à leurs discours. « Or, tandis que, submergés par le courant des idées ou par celui des années, a dit l'abbé Vignot, ils se voient aujourd'hui dépassés et oubliés, lui, Jésus, ne cesse pas de faire entendre sa fière parole avec son doux appel : *Unus magister est Christus.* Maître de toutes les âmes, il est aussi pour chaque âme le maître de tous les jours. Qu'il nous avait bien dit de ne compter que sur lui seul! Les autres s'en sont allés pour ne plus revenir. Lui, chaque matin, est là, aussi vivant, aussi jeune qu'au jour où, à l'aube de sa résurrection, il apparut à Madeleine dans la rosée du jardin. Après avoir tant rayonné sur le monde, tandis que les mondes craignent de voir se refroidir leur foyer de lumière, lui Soleil du cantique de Zacharie, *Oriens ex alto,* il se lève à notre horizon, comme à celui de chaque siècle, et il

monte au Zénith où il brille pour chaque génération, sans obscurcissement ni déclin. »

Aujourd'hui surtout, ce pauvre monde ne marche plus qu'à la lueur de mille petits feux follets qui égarent ses pas. C'est l'heure des fantômes, fantômes de systèmes, fantômes de bonheurs, fantômes de désirs, errants dans l'ombre qui nous enveloppe. Jésus en dissipe la nuit et fait s'évanouir les fantômes, car, a dit un poète, « Pythagore, Épicure, Socrate, Platon sont des flambeaux ; le Christ c'est le jour » ! A ce divin jour tout s'éclaire. Je comprends mieux le monde, je comprends mieux la science, je comprends mieux l'histoire. Pour moi aujourd'hui « tout se récapitule dans le Christ », ainsi que saint Paul disait. Je me comprends mieux moi-même, car celui qui est la clef de l'histoire du monde est aussi la clef de ma petite histoire à moi. Il est le rayon illuminateur et en même temps conducteur de mon humble vie, comme de toute vie. Enfin, il me semble que je le comprends lui-même, mieux que je ne fis jamais : son cœur, son œuvre, son opération dans les âmes, dans l'Église, dans le monde. Après tant d'années pourtant passées tout près de lui, il me semble par instants que je ne fais que commencer à le connaître, et qu'il vient seulement de m'apparaître dans l'éclat de sa beauté et la sublimité de ses vertus, comme si c'était déjà l'aurore du grand jour où « nous le verrons tel qu'il est, face à face » !

Mais on me demande : Est-ce qu'avant lui l'humanité n'était pas? L'antiquité a-t-elle vécu sans vérités et sans vertus? Et on me renvoie à Platon, à Plutarque, à Sénèque. Rien de neuf, conclut-on de là ; rien de changé dans le monde. Or, la réponse la

voici : « Vous dites : rien de changé, rien de neuf? Oui, sans doute : il y a du raisin aux vignes en juin, et il y en a en octobre. Rien de neuf, si ce n'est qu'en juin il est vert, et qu'en octobre il est mûr : le soleil a passé par là ! »

Rien de changé dans le monde? dites-vous. Ah! vous verriez bien ce qui en est si ce divin Soleil venait jamais à nous retirer ses rayons : « Effacez, écrit Ernest Legouvé, effacez toutes les traces qu'a laissées sur la terre le sang de Celui que j'entends quelquefois appeler « le Pendu ». Puis, cette besogne accomplie, retournez-vous. Embrassez d'un long coup d'œil les dix-huit cents ans échelonnés devant vous; et regardez sans épouvante, si vous le pouvez, le vide que fait à travers les siècles cette seule croix de moins dans le monde. »

*
* *

Jésus n'éclaire pas seulement notre vieillesse, il la réchauffe. Il vient la réchauffer justement à l'heure où le cœur, cet insatiable mendiant d'amour, en reçoit moins de son naturel foyer, s'il est vrai que dans la famille, l'amour descend mais ne remonte pas d'autant vers ceux qui l'ont donné.

Reste l'amitié. J'en ai dit le charme ; mais en même temps il m'a bien fallu en reconnaître l'impuissance et l'indigence : l'homme, même en donnant beaucoup, même en donnant tout à ce qu'il aime, donne encore si peu de chose ! Aussi bien, pour notre vieil âge, que peut l'ami, même le meilleur, en face de nos décadences inévitables, et de nos incurables infirmités? Il nous plaindra, il nous assistera, il nous prendra en une douce compatissance. Mais nous gué-

rira-t-il de ce qui ne se guérit pas? Et où est-il donc l'ami qui seul, et avec une pleine certitude comme avec une puissance infinie, peut parler de rajeunissement, de résurrection et d'immortalité?

C'est l'Ami éternel, comme il s'est nommé lui-même : « Je t'ai aimé d'un perpétuel amour. » C'est Celui qui fièrement a défié tout amour de dépasser, d'égaler le sien : « Personne n'aime tant que de donner sa vie pour ce qu'il aime. » Et, ce qu'il a dit, il l'a fait. Qui jamais vous aima comme lui, mon frère? Et, comme aimer c'est donner, et se donner soi-même, qui vous a donné comme lui, son cœur, sa croix, sa mère, son corps, son sang, son ciel? O vous qui disiez : « Maintenant je puis mourir, car j'ai été aimé! » vous pensiez sans doute à l'amour de quelque grand cœur d'homme? Montez plus haut, regardez le Christ, et endormez-vous dans une plus grande gloire : Ce n'est pas par un homme que vous fûtes aimé, c'est par un Dieu!

Tel était le cri enthousiaste de saint Paul quand il disait : « Il m'a aimé et il s'est livré lui-même pour moi! » Pour moi individuellement, pour moi personnellement. Il n'est pas un de nous qui ne puisse se le redire : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* Il s'est livré pour moi, moi déchu, moi pécheur; mais pécheur repentant, mais voyageur égaré qui ai crié vers lui. J'étais errant, perdu, piétinant dans le ruisseau, entraîné par la foule, quand, comme cette femme malade dont parle l'Évangile, mon âme languissante, anémiée, courbée, s'est approchée de lui. Il passait près d'elle. Elle n'a fait que toucher la frange de sa robe; et il en est tombé sur elle « une vertu », cette vertu guérissante et fortifiante qui m'a fait me relever aussitôt et marcher.

Dilexit me. Cette parole, ces deux mots, je voudrais les inscrire, comme une divine étiquette, sur chacun des dons de choix dont cetamour a daigné semer les pas d'une vie de quatre-vingt-cinq ans. Mon baptême : *dilexit.* Ma première communion : *dilexit.* Ma vocation : *dilexit;* mon ordination : *dilexit.* Et puis, et puis sa lumière, sa force, ses grâces, ses torrents de grâces, ses pardons surtout, ses pardons!...

Mais il faut que je m'arrête. Un jour, le Père Lacordaire, dans une de ses conférences de Notre-Dame, en étant venu à la divine personne de Jésus-Christ, sentit que toute sa vie comme tout son cœur étaient attachés à ce nom. Et alors étendant ses bras vers le Crucifix, en face, comme pour un embrassement : « Seigneur Jésus, s'écria-t-il transporté, c'est donc à vous que j'arrive aujourd'hui, à cette divine figure, qui est chaque jour l'objet de ma contemplation, à vos pieds sacrés que j'ai baisés tant de fois, à vos mains adorables qui m'ont si souvent béni, à votre chef couronné de gloire et d'épines, à cette vie dont j'ai respiré le parfum dès ma naissance, que mon adolescence a méconnue, que ma jeunesse a reconquise, que mon âge mûr adore et annonce à toute créature. O père! ô maître! ô ami! ô Jésus! dont le nom sacré m'émeut jusqu'au fond de mes entrailles, et en arrache ce cri que je ne me connaissais pas! »

Christus venit semper. Le Christ vient toujours, disait Thomassin. Il vient à notre jeunesse pour la faire grandir; il vient à notre âge adulte pour le faire mûrir; il vient à notre vieillesse pour lui apprendre à mourir. Aujourd'hui, je l'entends déjà qui se tient à la porte et qui frappe. Il vient passer auprès de nous, à notre foyer d'hiver, une dernière soirée d'ami,

avant de nous emmener à la maison de son Père. Ouvrons-lui, mon frère, ouvrons-lui et enfermons-nous avec lui!

*
* *

Mais comment le recevrons-nous? C'est demander combien et comment nous l'aimerons. Il n'y a qu'une manière de le faire dignement, et je réponds : Par-dessus toute chose. L'amour de Jésus souverainement aimable sera et ne peut être que le souverain amour.

Un de ses amis, homme du monde et vivant dans le monde, porte cet ardent défi à tout autre amour que celui de Jésus. Entendez-le : « Vous, philosophes, écrit-il, vous ne pouvez comprendre combien nous l'aimons et ce qu'il est pour nous. Il est là, toujours là, devant nos yeux, en quelque sorte la main sur notre épaule, au travail et pendant le repos, à la tribune et au comptoir, à table ou à notre chevet. Tout chrétien qui sait ce qu'il croit, vit en présence et en compagnie de Jésus-Christ. Il y a entre lui et nous une alliance que l'Écriture a raison de comparer au mariage. Il est pour l'âme un Époux. Après cela, passez, passez, visions charmantes des poètes, ombres adorées, divinités inspiratrices, muses des arts, dames des chevaliers, beautés charmeresses de la vie, passez! Passez vous-mêmes encore, saintes affections, épouses chéries, enfants aimés, souvenirs d'une mère, délices de l'esprit, trésors du cœur. Ni poésie, ni passion, ni charme, n'égaleront jamais le réel et tendre amour que nous inspire la personne de Jésus-Christ[1] ! »

1. Augustin Cochin, *Espérances chrétiennes*, p. 339.

Qui donc a écrit cela? Un mystique, un extatique, un moine dans sa cellule, une religieuse sous le voile? Non, un parisien, un haut personnage politique, un écrivain, un orateur, promis à toutes les gloires, et qui, mourant à 48 ans, mars 1874, envoyait à Jésus ces derniers soupirs de sa pieuse tendresse : « Je ne désire vivre que pour servir Dieu et mourir que pour le rencontrer... C'est le moment de m'écrier avec sainte Thérèse : « O Jésus! il est bien temps de « nous voir! »

Non seulement nous l'aimerons par-dessus tout le reste, mais nous l'aimerons plus que les autres, nous vieillards qui avons fait une longue expérience de lui. Et notre acte d'amour sera la fière protestation de ce grand vieillard du IIe siècle, Polycarpe, évêque de Smyrne, qui, au Prétoire, répond aux juges qui veulent lui faire renier Jésus-Christ : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers et il ne m'a jamais fait de mal. De quoi blasphémerais-je mon Sauveur? » Et, dans l'amphithéâtre, aux païens qui vociféraient leur féroce « *Tolle atheos,* enlevez les athées! » lui, tranquille, le regard au ciel, et la main étendue vers les trop véritables sans-Dieu : « Oui, *Tolle atheos*. » priait-il. Et sa prière demandait que disparussent en effet les impies, mais changés en chrétiens.

L'aimer plus que les autres, c'est ce que Jésus demandait à Pierre, après sa résurrection : *Amas me plus his?* parce que Pierre était celui des apôtres à qui il avait le plus donné. Et à nous vieillards plus qu'aux autres que n'a-t-il pas donné, ce même Maître, au cours de nos longues années ? C'est par le nombre de ces années, que dis-je, par celui de leurs jours de leurs heures, de leurs instants qu'il nous

faut multiplier celui de ses miséricordes et de ses dons. Notre Jésus à nous ne fut pas le Jésus qui passe, mais le Jésus qui demeure. Il y a plus de quatre-vingts ans qu'il est venu demeurer en moi par le baptême; il y en a plus de soixante qu'il a daigné m'admettre dans son intimité, celle de son cénacle, celle de son autel; et me voici au lendemain de la célébration de ces noces de diamant, dont le nom même m'avertit qu'elles sont un lien plus fort et plus imbrisable que le métal et que l'or même. Cette force de notre lien est celle de notre amour. J'ai fait l'expérience de Dieu, celle de sa beauté, celle de sa bonté, que, durant tout ce demi-siècle de notre union, j'ai vu éclater en moi et tout autour de moi. C'est l'expérience aussi de mon bonheur avec lui; et aujourd'hui je ne puis ni ne veux plus aimer que Lui.

Non seulement, nous ses intimes, nous l'aimerons plus que les autres, mais nous témoins et compagnons de sa Passion présente, nous l'aimerons plus qu'en autre temps du passé. Sainte Thérèse ne disait-elle pas que, « dans un temps où Jésus-Christ avait tant d'ennemis et si peu d'amis, du moins fallait-il que ses amis fussent d'autant plus aimants »?

C'était la protestation de Charles de Montalembert, quand il écrivait, 19 février 1831 : « S'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus vint sur terre, et de ne le voir qu'un moment, nous eussions choisi celui où il marchait couronné d'épines, et tombant de fatigue vers le Calvaire. De même, nous remercierons Dieu de ce que le court instant de notre vie mortelle soit celui où, son Église étant persécutée, il nous est ainsi donné de nous associer à ses douleurs, de la chérir dans son humilité plus encore que

dans sa gloire, de la consoler par un plus grand amour, et de nous consacrer à sa défense. Cette croix qu'on a renversée de nos temples, nous en ramassons avec amour les débris pour en réparer l'outrage; nous la plaçons religieusement dans le sanctuaire de nos âmes; et de là rien ne la fera tomber jamais. »

L'Évangile raconte que, lorsque Jésus eut dit à ses apôtres, assis près de lui, à la table de la dernière Cène : « L'un de vous me trahira », le Cénacle s'émut, et Jean le disciple aimé inclina sa tête vers la poitrine de son Maître. C'est le geste de l'amour qui proteste et qui répare, comme pour fermer ainsi la blessure faite au cœur déchiré de l'Ami. Les apostats, les traîtres, les blessures au cœur, le baiser des Judas, le Rédempteur du monde ne les connaît-il plus? Et où sont les disciples qui le consoleront et qui sauront le suivre jusqu'au pied de sa croix?

« Aussi bien, nous prévient Bossuet parlant sur ce Disciple chéri, ne vous persuadez pas, Chrétiens, que l'amitié de notre Sauveur n'a que des douceurs et des complaisances. Il veut de nous un courage fortifié par les maux et exercé par les souffrances. Celle que le Fils de Dieu a pour nous veut nous durcir aux travaux et nous accoutumer à la guerre. Elle est tendre, mais elle n'est pas molle; elle est ardente, mais elle n'est pas faible; elle est douce, mais elle n'est pas flatteuse. Et sachez bien, chrétiens, que quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, et il en fait part à ceux qu'il aime... »

*
* *

Eh bien, Dieu soit loué! Dans le siècle dont je fus,

Jésus-Christ fut beaucoup aimé. J'en ai pour gage les innombrables vocations et professions religieuses qui ne sont que les réponses de milliers et milliers de cœurs au cœur de Celui duquel Montalembert disait, au souvenir du sacrifice de sa propre fille : « Si tant de jeunes cœurs se donnent à lui dans la fleur de leur âge et de leur espérance, c'est pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même. Et ce sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous. »

Mais ce n'est pas seulement dans le cloître, dans le sanctuaire, c'est dans le monde, dans la vie du siècle, dans les camps, sur les mers, au foyer, au commerce, aux lettres et aux sciences, dans toutes les conditions de la société et de la fortune que le cœur de Jésus-Christ poursuit encore parmi nous le cours de ses conquêtes. Et toutes ces saintes femmes qui, soit dans le mariage, soit dans la viduité, soit dans la virginité, ont tout sacrifié de ce que la terre estime, qui les a faites si pures, si grandes, si hautes, si généreuses, si bonnes, sinon l'amour de Celui qui seul est digne d'elles et qui les attend près de lui? Entendez plutôt l'adieu de l'une d'elles :

C'était le 3 juillet 1847, au château de Boury, dans l'Oise. Le soir au coucher du soleil, deux nobles veuves, deux sœurs, rentraient de leur visite au cimetière du village, où elles étaient allées prier sur de chères tombes. Elles approchaient de la maison, parlant de Dieu et de l'âme ; et l'une d'elles continuant l'entretien disait : « Tiens, Pauline, mets-toi bien dans la pensée que ce qui nous plaît tant sur la terre n'est absolument qu'une ombre, et que la vérité de tout cela est au ciel. Et

aimer, après tout, aimer, n'est-ce pas sur terre ce qu'il y a de plus doux? Et aimer l'Amour même, aimer Jésus-Christ, n'est-ce pas la plus haute perfection de l'amour? Je ne me serais jamais consolée de mon grand malheur si je n'avais connu cet amour-là : un amour qui dure toujours! »

« Arrivées à la maison, continue le *Récit,* nous nous assîmes sur un banc, causant encore délicieusement. Et. comme je lui avais dit : « Tu es bien heureuse « d'aimer Dieu comme cela! — Oh! répond-elle, com- « ment veux-tu que je ne l'aime pas, ce Jésus-Christ, « quand je pense au miracle qu'il a fait dans mon âme; « quand je sens qu'après avoir tant aimé, puis avoir « possédé celui que j'aimais, et puis l'avoir perdu, et « avoir été au comble du désespoir, je me trouve au- « jourd'hui avoir l'âme si transformée et si remplie « de bonheur, que tout le bonheur que j'ai connu n'est « rien, rien du tout en comparaison! »

« Surprise de l'entendre parler ainsi, je lui dis : « Mais si on remettait là, devant toi, la vie telle que tu « l'avais rêvée avec Albert, et qu'on te la promît pour « de longues années?... » — Elle répondit sans hésiter : « Je ne la reprendrais pas! »

« Le lendemain matin, je quittai le château de Boury. Je ne devais plus revoir Alexandrine. Cette conversation marquait le terme de détachement et la perfection d'amour au delà duquel elle n'avait plus qu'à mourir. Je m'étonnai plus tard de ne l'avoir pas compris, et que ces paroles n'eussent pas retenti dans mon cœur comme un adieu [1]. »

1. On aura reconnu ici l'adieu de Mme Alexandrine de la Ferronays, dans le *Récit d'une sœur* de Mme Craven.

*
* *

Mais ce Jésus, suprême amour, où le trouvons-nous sur terre? Où trouvons-nous sa parole et son entretien? Où trouvons-nous sa présence et sa vie? Sa parole est dans l'Évangile, sa présence dans son sacrement. Parlons de l'un et de l'autre, mon frère.

« L'Évangile, écrit un vieux prêtre, l'Évangile qui est le livre de tous les âges est surtout, semble-t-il, le livre du dernier âge, le nôtre. Aussi me suis-je mis, quant à moi, à ce régime quotidien, fortifiant et doux; le régime des vieillards. Chaque matin donc, avant d'ouvrir mon courrier, je me suis prescrit de commencer par une page méditée de ces saintes et divines lettres. Je peux heureusement aujourd'hui me passer de commentaires, et de ces gloses parasites qui coupent la parole au Maître : point de badigeon sur la statue de marbre et d'or, point de plâtrage sur l'architecture céleste... Vu ainsi face à face, dans ce complet dégagement de l'humain, et comme sortant du moule primitif sous sa forme inspirée, le récit sacré lu dans le texte original garde une candeur et prend un relief qui le fait jaillir aux yeux. L'impression est incomparable, et toujours nouvelle, sur l'intelligence et le cœur.

« Il est là, le maître, *Rabboni,* en son lieu, en son jour, tel qu'on l'a vu autrefois, tel qu'on l'a entendu, photographié et phonographié à la fois. On est avec lui, près de lui, et sous la vibration de cette parole ravissante et toute-puissante qui déjà opère en l'âme tout ce qu'elle dit. En vérité, je crois y être! J'y suis tellement qu'après avoir déposé le saint livre, il m'arrive

parfois d'avoir besoin d'un moment pour me reconnaître et me retrouver moi-même dans la réalité terrestre du lieu et de l'heure où m'attache le poids de ma mortalité. La parole de Jésus m'avait enlevé près de lui. »

Parlant de l'Évangile, Lacordaire écrivait à Mme de Pitray, 7 septembre 1857 : « Que sa lumière devient à la fois vive et douce à mesure que l'on monte vers la mort! On ne croit plus, on voit. Quand je lis l'Évangile, chaque mot me semble un éclair! »

Ayant *écouté* Jésus, il faut *parler* à Jésus, puis *donner* à Jésus, donner tout ce qu'il demande. C'est cet entretien quotidien qu'on nomme l'Oraison ; et l'oraison est le commerce habituel et familier de l'amour... Mais, hélas! je ne sais qu'envier cette douceur. Pour en parler dignement, mes lèvres glacées ont-elles été touchées du charbon de feu?

Nous n'avons pas seulement la parole, l'entretien, l'Évangile de Jésus-Christ, au service de notre amour, nous avons la présence réelle, la personne divine dans l'Eucharistie. L'Eucharistie est le sceau de « la Nouvelle Alliance » entre le Christ et le chrétien. La communion s'appelle le « sacrement de l'amour » ; et l'*Emmanuel* est le nom nouveau de Dieu habitant parmi nous : *Et vocabitur Emmanuel.*

Jésus l'appelle aussi « le mystère de foi ». Est-ce que ce mystère vous effraie, mon frère? Pour moi, il m'attire. Est-ce que cet acte de foi vous coûte? Pour moi, il jaillit spontanément de mon esprit et de mon cœur tout ensemble. Mon esprit n'a pas à reconnaître dans le corps eucharistique de Jésus un corps grossier et mortel comme notre corps terrestre.

Celui que l'Église catholique nous y présente et nous y fait reconnaître et adorer, c'est un corps ressuscité, transfiguré, impassible, subtil, glorieux, tel qu'il est dans le ciel. Combien, par cette doctrine, ma foi se trouve éclairée, soulagée! Sans doute je n'ai pas l'idée d'un tel état; mais avons-nous l'idée adéquate de certains corps subtils dont les propriétés étonnent la science de nos jours? Je ne demande pas aux mystères de la science un argument en faveur du grand mystère de ma foi; mais elle rend ma foi plus facile par la confession de ses ignorances propres; et je m'en remets, plein de confiance, à la parole de Deu·

Pour terminer, je me demande si Jésus-Christ présent sur nos autels, reçu dans la communion, visité dans ses temples, est aimé, comme il peut l'être, par la piété catholique. La vérité est qu'il n'est aimé tendrement et ardemment que là, et dans ce mystère d'amour.

Jamais, dans aucun temps, ni dans aucun pays, le règne eucharistique mondial de Jésus-Christ n'eut de tels jours triomphants. Je vis ici, à Lille, au foyer primitif de ces manifestations; et j'écris le lendemain même du grand congrès eucharistique de Montréal... Mais j'aime mieux parler de ses intimités saintes avec ses serviteurs qui vivent dans le monde. Il m'en revient un exemple qui m'embaume encore de son souvenir, comme une bouffée d'encens qui m'arrive du fond de mes années lointaines.

C'est le souvenir de trois saints vieillards que, il y a cinquante ans, je voyais chaque jour devant le très saint Sacrement, dans l'église cathédrale et paroissiale de Sainte-Croix d'Orléans, où, huit années, j'exerçai le

saint ministère. L'un, un fier gentilhomme, ancien garde du corps de Charles X, chevalier de Saint-Louis; l'autre, un colonel retraité, alsacien, le troisième, un savant agrégé de mathématiques, ancien et brillant polytechnicien, professeur hors pair, un de ceux dont le grand-oncle de Frédéric Ozanam disait : « Il appartient aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller en paradis par la perpendiculaire[1]. »

Je les admirais donc, ces hommes vénérables, ne manquant jamais à l'heure de faction quotidienne que chacun d'eux s'était prescrite devant le Roi des rois! Comme ils s'y tenaient! Comme ils y priaient! Que disaient-ils recueillis, immobiles devant sa Majesté? C'est le secret de l'autel. Seulement, après la mort du troisième, on trouva dans ses papiers une vingtaine de pages dans lesquelles le saint vieillard avait laissé déborder le trop-plein d'une âme que l'Ami divin venait d'inonder de ses délices. C'est vraiment le cœur à cœur avec Jésus-Christ. Je n'ai jamais rien lu d'aussi vivant, dans les adorations les plus passionnées des mystiques.

L'adorateur est venu là, comme emporté par des ailes : « Tout le long du chemin, ô Jésus, je vous disais : Je vous aime! » Là il s'est plongé, anéanti, dans les perfections inénarrables de Jésus : « Vous étiez si près de moi, et je me sentais si près de vous!... » Il ne peut,

1. M. le comte DE BANANS ; M. le colonel THARIN, neveu de l'évêque de Strasbourg; M. NOUEL, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Orléans. M. Nouel allait, de préférence, porter ses adorations dans de petites chapelles silencieuses, seul à seul avec Notre-Seigneur.

V. *Devant le Tabernacle*, par un Homme du monde, 2e édition, in-18, Herluison, Orléans ; in-32, p. XVI, 138.

l'heure passée, se résoudre à s'arracher à son trop court bonheur : « Il faut donc que je m'en aille, mais je ne vous quitterai pas. Je m'en vais consumer mes forces à votre service, mais pour revenir encore. O pauvre repos de la terre : à tout instant on sent qu'hélas, il va finir. Mais le repos du ciel : à tout moment nous sentirons qu'il ne finira jamais. O mon Dieu, donnez-moi de vous aimer toujours et de toujours vous répéter que je vous aime[1] ! »

Le Dieu de l'autel a donc à sa cour des chérubins, parmi les hommes et dans le siècle, comme le Saint des saints en a près de son trône, parmi les anges, dans le ciel.

1. Lorsque la famille consentit à laisser publier ces notes intimes, Mgr Coullié, alors évêque d'Orléans, voulut en écrire en tête son admiration et son édification. Il avait eu le bonheur de connaître ce grand chrétien, cet ami passionné de Jésus dans l'Eucharistie : « Du haut du ciel, il nous parlera encore de ses attraits vainqueurs, et ses accents de feu révéleront à nos jeunes gens, à nos hommes chrétiens, combien Jésus-Christ est encore aimé et quelle œuvre de vie il opère dans les cœurs dignes du sien ! »

CHAPITRE XX

L'OMBRE

MÉCOMPTES ET REGRETS

L'ombre, viens-je d'écrire : celle qui descend dans l'âme, au soir de cette journée qui s'appelle la vie. Elle ternit toute beauté : désillusionnement et désenchantement. Elle finit toute joie : tristesses et regrets Et trop souvent, pauvres pécheurs, elle nous laisse seuls, enténébrés au bord du gouffre où nous ont poussés nos égarements : épouvante et remords.

Maxime du Camp, dans son *Crépuscule,* écrit mélancoliquement : « Je ne crois pas que parmi les hommes, même les hommes heureux, même les plus habiles, il en existe un seul qui puisse dire, en vérité, que, toute déception lui ayant été épargnée, il est arrivé à la vieillesse sans avoir vu s'écrouler ses projets et s'évanouir ses espérances. C'est la vie, elle est ainsi faite. Elle dissipe les rêves du jeune homme ; elle bouleverse les desseins de la maturité; elle neutralise les efforts du vieillard. On peut se fâcher contre elle, ça ne lui fait rien : elle continue sa route, semblable au char de Vichnou de Djaggernat, sans se soucier de ceux qu'elle écrase. Ceux qui ne sont que meurtris

sont les moins infortunés; les plus à plaindre sont les broyés. S'ils n'en meurent pas, ils restent perclus et comme anéantis. »

Le désillusionnement et le désenchantement sont faits de la comparaison de nos impressions et de nos espérances d'hier avec nos mécomptes et nos déceptions d'aujourd'hui.

Le voyage s'achève, mais combien tristement! On était pourtant parti si joyeux, toutes voiles au vent, pour la grande ou la belle vie, pour le plaisir, pour le bonheur, pour la fortune, pour la puissance, pour la gloire, pour l'immortalité! C'était hier. Et aujourd'hui? « La désillusion est le squelette de nos rêves », a dit quelqu'un.

Vous souvenez-vous du tableau de Gleyre, d'une si mélancolique poésie et si éloquente philosophie? La barque vogue encore sur le fleuve des jours. Elle porte la gloire : voyez cette palme; elle porte la poésie : voyez cette harpe; elle porte la joie : oyez ces chants; elle porte l'amour : voyez ce génie ailé qui effeuille sa couronne dans la sombreur de l'eau. Car le soir est venu; le dernier croissant de la lune monte dans le ciel pâlissant; le concert s'achève : on applaudit. Un homme, un beau vieillard, est assis sur la rive. Le bâton du voyageur gît à côté de lui : il a achevé sa course. Il regarde, il écoute; son âme est encore là. Mais de là pas un regard ne va à lui et ne lui apporte un sourire; pas une voix, pas un signe, ne lui envoie un appel. Dans un instant il sera seul, la barque aura passé, elle fuit. Et au-dessous de son tableau, l'artiste a écrit deux lignes : *Le soir de la vie. Les illusions perdues.*

Qui donc nous les a fait perdre; qui les a tuées en

nous? Parfois simplement le temps : l'âge les a usées. Il y a trop longtemps que je nourris en moi ces rêves décevants ; que je bâtis et rebâtis ces châteaux en Espagne ; que je reprends des billets à cette loterie du destin, laquelle me trompe toujours ; que je me laisse illusionner par ce mirage, et que j'accroche mon espérance à ces beaux nuages d'or qui s'évanouissent en fuyant dans le ciel. J'ai commandé à mon pauvre cœur de ne plus espérer et de ne plus aimer. Je suis revenu de cette course éperdue, tout haletant. Et fatigué, abattu encore plus que détrompé, je m'arrête enfin pour toujours... — Pour toujours? Pour toujours? — Est-ce bien vrai, mon frère?

Qui les a tuées encore, ces illusions si vivaces? Peut-être de grands coups du sort? Ces coups sont si fréquents dans nos époques de bouleversement social, et au sein de nos sociétés instables! O Chrysostome, comme tu le dirais et redirais aujourd'hui, devant la chute de tant de grandeurs et la ruine de tant de fortunes, cet éloquent *Vanitas vanitatum* qui faisait tomber la fureur de l'émeute en présence de l'insondable infortune d'Eutrope!

Qui les a tuées encore? Le spectacle du monde. Lorsque, admis dans les coulisses de ce théâtre trompeur, on en a vu les trucs, les trompe-l'œil, les déguisements, les masques et les fards; lorsque, assis devant la scène, on en a vu le jeu : la fourberie et l'hypocrisie cachées sous le masque de l'habileté, la trahison sous les embrassements de l'amitié, le vice sur le pavois de l'honneur ; lorsque nous-mêmes, non seulement spectateurs attristés et dégoûtés, mais dupes et victimes dans ce drame, nous portons encore au cœur la meurtrissure de ces coups, comment voulez-

vous que ne se fasse pas dans l'âme une révolution qui la retourne de fond en comble? J'ai donc été trompée, se dit-elle; et elle ajoute : « Mais je ne le serai plus ». Et c'est alors que, selon l'expression de Champfort, « le cœur se brise ou se bronze ».

* * *

Il y a donc premièrement les cœurs brisés, les âmes trompées, les énergies découragées; ceux qui ne savent plus à qui se confier, qui se défendent d'admirer, et qui n'osent plus entreprendre, ne voulant se livrer à rien ni à personne...

Prenons garde toutefois, mon frère : cette déception douloureuse ne proviendrait-elle pas, en partie, de notre erreur et de notre faute à nous? N'avons-nous pas trop attendu du monde et de la vie? Ce qui nous illusionna jusqu'à nous aveugler, n'était-ce point le miroitement de l'ambition et de l'orgueil? N'avions-nous pas placé trop haut nos prétentions, plus haut que n'est notre mérite? Et puis, si nous souffrons, n'est-ce pas de notre part excès de susceptibilité? N'avons-nous pas l'épiderme trop sensible à la piqûre du mal et des méchants?

« Contre ces scandales où il s'est heurté, contre ces coups qui l'ont terrassé, l'homme réagirait encore s'il avait vingt ans. Mais aujourd'hui, dans la vieillesse, l'âme rabattue dans son essor par les expériences de la vie, n'est plus que la balle amortie qui, ayant perdu son élasticité et son alacrité, retombe et reste à terre, aplatie, inerte dans la poussière, et roulée par le sort, comme par le pied d'un passant. » C'est Prévost-Paradol qui pousse cette plainte du fond d'un cœur

lassé, qui en a assez de la vie, comme il ne le fera que trop voir.

Chez d'autres, la plainte est plus douce. Ils s'aperçoivent trop tard qu'ils ont manqué leur vie. La vraie vie eût été pour eux la vie de famille. Mais, pour garder ce qu'ils croyaient être leur indépendance, ils ont passé, sans le connaître, à côté du bonheur. A près de soixante ans, Edmond Rousse, vieux célibataire, écrit à son ami, 25 novembre 1907 :

« Nous voici arrivés au terme du voyage ; mais toi tu y marches suivi de deux générations qui ont déjà reçu de tes mains ce flambeau qui ne s'éteint jamais et qu'avive le souffle éternel du temps! Voilà que tu berces sur tes genoux la fille de ta fille ; tu l'endormiras aux chansons qui ont endormi ton enfance; tu lui conteras les histoires que te contait ta mère. Te voilà chef de famille, chef de tribu ; un aïeul, un ancêtre; l'Abraham de tous ces petits Jacob ; le Priam de cette Iliade, et le père de cette Énéide bourgeoise. Et, pendant que tu provignes ainsi, et que ta dynastie prend racine dans notre vieille patrie mutilée, j'achève de mûrir et de pourrir comme un vieux fruit sec, sans avoir seulement une baguette qui fasse branche, ni un pépin qui fasse graine. » Et le 10 décembre : « Ah ! mon vieil ami, la paternité a sans doute ses soucis. Mais si tu savais comme c'est triste et effrayant cette perspective de la solitude et du néant que nous laissons après nous. »

Il y a aussi l'infortune, les coups du sort. Une famille fortunée hier est aujourd'hui ruinée. Une voie d'eau s'est déclarée au navire, demain ce sera le naufrage. On était à la veille de la retraite, du repos,

du bonheur! Il faut donc tout recommencer? Et c'est le soir, la nuit est proche :

> On se croit au logis où l'on voulait rester,
> On n'est qu'au vestibule... Et Dieu, quand on l'implore,
> Nous dit : Prenez courage! en nous montrant encore
> De grands escaliers à monter!

Oh! si ce n'était que cela! Mais voici pire encore. Un fils prodigue ou ingrat; un ménage désuni, une tache, une tare sur un nom respecté, un flambeau qui s'éteint dans une puante fumée, un honneur héréditaire à jamais perdu!... En me faisant un jour cette confidence devant Dieu, deux vieux parents s'angoissaient, leurs yeux étaient pleins de larmes. Mais il leur fallait les dévorer, les cacher tout le jour, jusqu'à ce qu'elles puissent couler librement dans la solitude de chaque nuit. Car le monde est là; et devant lui il faut sourire, et avec lui il faut se réjouir. Il faut être de ses fêtes, sortir, recevoir, paraître, en refoulant dans son cœur ce flot brûlant qui le consumera bientôt. J'ai vu cela.

Ceux-là sont les cœurs qui se brisent. Moins touchante mais plus amère est la déception superbe des cœurs qui se bronzent : stoïciens, pessimistes, sceptiques, qui hochent la tête devant tout ce que le vulgaire respecte, admire, adore. Ils ont le sarcasme aux lèvres, l'ironie est leur langue. Ils se gaussent de tout; ne sont-ils pas au-dessus de tout? Qu'on lise la centaine de pages que Challemel-Lacour a laissées sous ce titre : *Réflexions d'un Pessimiste.* Et qu'on me dise si ce n'est pas la plus sanglante et cinglante flagellation d'un temps et d'un pays que ce blasé avait,

pour sa part, contribué à faire tels, pourtant!

Pires que la déception et les déçus, il y a le désespoir et les désespérés. J'ai déjà cité Prévost Paradol. Comment cet homme tout jeune, riche de tous les dons de l'esprit et déjà comblé de tous les honneurs, a-t-il pris la vie en dégoût? C'est la mégalomanie qui le tuera. « J'ai mille raisons d'être ambitieux; je voudrais être puissant, je voudrais être riche, je voudrais être aimé. » — Et ailleurs : « J'ai des amis dévoués, de bons camarades, et, dit-on, un brillant avenir. Avec tout cela, il n'est pas de jour où je n'éprouve plusieurs fois le désir d'être mort. L'extrême lassitude que je porte en tout ressemble à de la lâcheté. Ceux qui me reprochent de ne pas les aimer ont tort de m'accuser d'égoïsme. Je m'aime encore moins qu'eux. L'indifférence est ma patrie. » — Où cela le mènera-t-il, grand Dieu?

Enfin, il y a les poseurs, pour qui pourtant la vie s'est montrée douce et belle. Mais leur orgueil hautain aspire à la transcendance, à l'adoration; et, s'isolant de la foule, ces olympiens n'acceptent pas pour leur divinité le contact du limon dont est pétrie la race des vulgaires mortels. Alfred de Vigny, le Vigny de la mauvaise époque, affecte l'isolement et la fuite des hommes : *Odi profanum vulgus et arceo.* « Oh ! fuir les hommes, s'écrie-t-il, et se retirer parmi quelques élus : élus, élus eux-mêmes entre mille milliers de mille. » Il en veut, non seulement aux hommes, mais à la création entière qu'il déclare « une œuvre manquée ». Et s'adressant au créateur pour lui demander raison de son gouvernement : « La

1. V. Octave Gréard, *Prévost-Paradol*, 1894. Étude et lettres.

vérité sur la vie c'est le désespoir, écrit-il. Il n'y a de sûr que notre ignorance et notre abandon... peut-être éternel. »

Pose de sceptique que cela. Pose de matamore en outre que cette titanesque image de l'explosion générale dont il menace ce pauvre monde avorté. Mais du moins en suspend-il provisoirement l'exécution, en faveur des plus nobles sentiments qui sont la meilleure et unique raison de son existence. Il écrit donc : « Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre à son centre, mettons-y cinq cents milliards de barils de poudre, et qu'elle éclate en pièces au milieu du firmament. »

Hâtons-nous de dire que cet ange exterminateur redevint, à ses derniers jours, un ange adorateur. Lui que nous avons vu, en 1837, prier et espérer près du lit de mort de sa mère, appela près de son lit de malade son curé de Notre-Dame de Bercy, pour une confession et une communion qui le faisaient s'écrier enthousiaste, attendri : « O monsieur le curé, quelle bonne action vous venez de faire ! » Il avait soixante-six ans ; c'était en 1863.

La voilà donc, en somme, cette humanité perpétuellement déçue, mais se reprenant quand même à des espoirs qui miroiteront encore à ses derniers regards : « Un esprit plein de maux et anxieux de l'avenir », telle est, dans l'antiquité, la définition de l'homme : *Animus calamitosus, futuri anxius*. Dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, ce type est représenté par l'esclave placé au haut du palais d'Argos, pour épier de là le signal du retour des vaisseaux. Il chante pour

solacier ses veilles; mais les heures s'envolent, et les astres se couchent, et le flambeau révélateur ne brille pas. Lorsque, après maintes années, sa lumière tardive apparaît sur les flots, l'esclave est courbé sous le poids du temps. Il ne lui reste plus qu'à mourir; et le chœur lui dit « qu'un vieillard est une ombre égarée et errante durant le jour ».

*
* *

Il n'y a pas de mécompte possible pour les vrais croyants, parce qu'ils n'ont pas compté sur les choses de ce monde « dont la figure passe ». Ce n'est pas que, pour eux non plus, la vie ait tenu toutes ses promesses; mais sur ces promesses ils n'avaient pas fait fond; et, comme des biens possédés ils ne furent pas fascinés, de même des biens perdus ils ne se sont montrés ni étonnés, ni consternés.

Est-il besoin de dire que les âmes ainsi spontanément déprises du fini et du caduc sont les plus grandes âmes; et que ce sentiment est proportionnel à leur grandeur même? Prenant en Dieu la mesure de toute chose, est-il surprenant qu'elles les trouvent petites, et inférieures à leurs sublimes conceptions et à leurs célestes désirs? Ainsi les voit-on, faisant le tour de toutes les créatures, depuis l'étoile jusqu'à la fleur d'un jour, ne s'arrêter à aucune, ne leur accordant qu'à peine un regard, un sourire, pour leur répondre à chacune : « Tu es belle, tu es bonne, mais tu n'es pas mon Dieu! »

De ces débris de leur passé effondré et de leurs espérances trompées, de vrais chrétiens, dans notre siècle, ont construit dans leur cœur un autel où ils ont fait monter Celui qui seul ne trompe pas. Détachés

de la contingence et de l'instabilité, ils demeurent plus que jamais unis à l'Éternel; et c'est ainsi, dit l'Écriture, dans une belle parole, que « leur vie unie à Dieu ne cesse de croître de plus en plus jusqu'à la fin de leurs jours : *Conjungere Deo, et sustine ut crescat in novissimo vita tua* ».

Je ne saurais dire si, au temps de ma jeunesse, il fut en Europe une gloire plus populaire que celle de Silvio Pellico, après la publication de ses *Miei Prigioni*. Son rêve avait été l'affranchissement de sa patrie. Il s'en était réveillé sous les Plombs de Venise et derrière les verrous du Spielberg. La popularité était venue ensuite, avec la gloire littéraire. Mais, cette gloire, qu'était-elle pour ce grand chrétien, depuis que neuf années de prison lui avaient mis au cœur l'amour de Dieu seul? Il en bénissait les souffrances... A un de ses amis de Paris, il écrit, 12 mars 1840 : « Ma jeunesse n'avait été que délire, orgueil, vaine philosophie, folle dissipation de mes pensées mondaines. Il m'a fallu, pour sentir Dieu, dix années de tombeau. Dans cet affreux silence j'entendis la vérité, je vis sa beauté divine. Je ne saurais assez louer le Seigneur : son apparente colère n'était qu'amour. » Le jour du 31 janvier 1854, le vieillard se sentant près d'expirer, envoya chercher son confesseur et le reçut en souriant : « Mon Père, je sens que je m'en vais. Dans deux ou trois heures, je serai en Paradis... Si j'ai péché, j'ai expié. Quand j'ai écrit *Mes prisons*, j'ai eu, quelque temps, la vanité de me croire un grand homme, ce qui n'était pas vrai; et je m'en suis repenti toute ma vie. » Alors le visage tranquille, gai comme on ne l'avait pas vu depuis longtemps, il se fit lire à haute voix les prières des agonisants. Quand

le confesseur eut fini de lire, il regarda Silvio, Silvio était mort.

Rentrons chez nous. C'était en 1876; un des plus brillants romanciers d'alors, Paul Féval, venait de perdre toute sa fortune, à un âge qui n'est plus celui de s'en refaire une autre. C'était la ruine qui fondait sur lui, sa femme et ses huit enfants. « — Mais, mon ami, Dieu nous reste, lui répéta sa pieuse et magnanime femme; s'il nous châtie, c'est qu'il nous aime. — Quoi, Dieu m'aime! Dieu m'aime! » reprenait le désespéré. Dès lors Paul Féval, le romancier frivole, ne vécut plus, n'écrivit plus que pour le service de Dieu. « Si vous saviez, disait-il, comme il est doux de prier et de ne plus penser qu'à l'amour de Dieu, quand on a passé sa vie à célébrer le profane amour des hommes. » Au lieu d'un romancier païen, on eut un romancier chrétien. Dieu est un héros : c'est le plus souvent par la brèche qu'il veut entrer dans la place.

Mécomptes politiques et regrets patriotiques sont le pain amer de nos temps de révolutions. Deux ans avant sa mort, 18 septembre 1818, le comte de Maistre se souvient de l'Europe d'hier, regarde celle d'aujourd'hui; et lui, un prophète pourtant, n'ose prévoir et prédire quelle sera celle de demain. « A mon âge, qu'ai-je vu? écrit-il. Des folies et des crimes. Je me demande encore : Que verrai-je? Il semblerait qu'à cette époque tout espoir nous est défendu. Nés trop tôt ou trop tard, nous avons essuyé toutes les horreurs de la tempête, sans pouvoir jouir de ce soleil qui ne se lèvera que sur nos tombes. Sûrement Dieu n'a pas remué tant de choses pour ne rien faire. Mais que va-t-il faire? » Il l'ignore, il attend. Il sait seu-

lement que « Dieu n'efface que pour écrire ». Mais écrire quoi? Et son regret était de mourir avant de l'avoir lu.

Douleur patriotique aussi et bien pareille est celle-ci de Berryer, dans cette lettre suprême à Mgr le Comte de Chambord, 18 novembre 1868 : « O mon Roi, on me dit que je touche à ma dernière heure. Je meurs avec la douleur de n'avoir point vu le triomphe de vos droits héréditaires, consacrant le développement des libertés dont la France a besoin. Je porte au ciel mes vœux pour Votre Majesté, pour Sa Majesté la Reine, pour notre chère France. Et, pour qu'ils soient moins indignes d'être exaucés de Dieu, je quitte la vie armé de tous les secours de la Religion. Adieu, Sire, que Dieu vous protège et sauve la France! »

Voici un autre regret : celui de la vie publique, du service public de l'Église et de la France. Notre Montalembert ne se consola jamais de se voir éloigné de cette tribune politique où, vingt ans, il avait livré de si brillants assauts pour Dieu et la liberté. Lacordaire, lui, descendu volontairement de sa chaire de Notre-Dame, sait où se trouve la paix du cœur, avec l'honneur de la vie. « Mon ami, lui écrit-il, Cicéron retiré à Tusculam, loin de la tribune aux harangues, et écrivant les paisibles pages de sa philosophie, m'a toujours paru une belle figure de l'antiquité. Or, nous autres chrétiens, nous avons dans la solitude ce que Cicéron n'y avait pas : cette force et cette puissance du bien qui est dans l'âme détrompée et unie à Dieu. Vous ne sauriez croire combien je rends grâce à Dieu de m'avoir donné le goût de la retraite. Quel homme malheureux je serais aujourd'hui, si je n'aimais la gloire tranquille de l'obscurité! »

Enfin, voici le regret des choses inachevées, et aussi très souvent des entreprises avortées. C'est pour lui-même que Lacordaire témoigne de cette souffrance, dont il nous présente le remède : « Quand on a consumé sa vie dans un travail désintéressé, et qu'à la fin d'une longue carrière on voit la difficulté des choses l'emporter sur les désirs et les efforts, l'âme. sans se détacher du bien, éprouve l'amertume d'un sacrifice qui n'est pas récompensé. » Et aussitôt il ajoute : « Mais elle se tourne vers Dieu, dans une mélancolie que la vertu condamne, mais que la bonté divine pardonne. »

Ah ! mon frère, quant à moi, je connais un plus grand regret encore, et un plus cruel mécompte que celui des jours perdus et des entreprises manquées : c'est celui des défaites de la vérité et de la vertu desquelles nous sommes les serviteurs, mais serviteurs impuissants et toujours repoussés. Écoutez le Père Gratry : « O Dieu, savoir qu'on possède la vérité, qu'on soutient la justice, et voir le mal et les ténèbres les vaincre et les fouler aux pieds, et sentir en même temps que les forces de l'âme, décuplées par l'indignation et, s'il le faut, par le courage jusqu'à la mort, n'y peuvent rien ! Ah ! voilà le comble de la douleur et de la tentation ! » C'est la douleur des jours présents, de nos vieux jours.

Mais ces défaites sont d'abord les défaites de Dieu. Laissons-le être patient, puisqu'il est éternel. Il est vrai que ce sont aussi nos défaites à nous. Mais Dieu qui nous a octroyé l'honneur du combat pour sa cause, ne nous a pas promis le bonheur de la victoire. Et la plus pure des gloires, parce qu'elle est la plus désintéressée, est celle qui consiste à préparer des triomphes que nous n'aurons pas connus. Quant à la

réussite de la vie, une seule chose importe, c'est que le devoir soit rempli et la conscience sauve. Que tout soit perdu, fors l'honneur!

Et puis, le succès est-il toujours fait de vertu? Quand l'homme heureux a atteint le but, s'il regarde derrière soi, ne lui arrivera-t-il pas parfois de se surprendre, traînant, ne fût-ce qu'au revers de son manteau de gloire, un peu de la poussière du chemin, sinon de la boue des ornières?

> ... Voyez-vous : lorsqu'on a trop réussi sa vie,
> On sent — n'ayant rien fait alors de vraiment mal —
> Mille petits dégoûts de soi, dont le total
> Ne fait pas un remords, mais une gêne obscure.
> Et les manteaux de duc traînent dans leur fourrure,
> Pendant que des grandeurs on monte les degrés,
> Un bruit d'illusions riches et de regrets;
> Comme, quand vous montez lentement vers ces portes,
> Votre robe de deuil traîne des feuilles mortes.
>
> ROSTAND, *Cyrano.*

Voilà l'ombre : celle que projettent sur la vieillesse les mécomptes et les regrets de la vie; celle que les brouillards des derniers jours d'automne épandent sur cette vallée de larmes. — Hier, me promenant dans la campagne, je voyais leurs bandes grises enveloppant de leurs nuages lourds les bas-fonds d'abord, puis roulant sur les pentes leur obscurité froide, puis envahissant toute la grande plaine de leur morne et immense tristesse. Alors chaque feuille d'arbre, chaque brin d'herbe, chaque chose avait une larme. Et mon âme, elle aussi, se sentait comme transie, attristée, pleurante.

Mais la campagne, grâce à Dieu, a d'autres symbolismes que ceux-là... Parlons d'elle, s'il vous plaît; de la retraite aux champs, de son repos, de son bienfait, de ses leçons, de ses devoirs. C'est là encore un entretien de la fin du jour, mon frère.

CHAPITRE XXI

LA RETRAITE

LE REPOS, LES CHAMPS

Quel est l'homme qui, parvenu au seuil de la vieillesse, n'aspire secrètement au repos, au calme, à la retraite? « O Dieu, chante le Psaume, permettez un peu que je me rafraîchisse, avant que je ne m'en aille, car bientôt je ne serai plus! » Et cet autre chant du soir, grand et beau : « Les ténèbres sont descendues, elles m'enveloppent; j'ai peur! Oh, qui me donnera des ailes, comme la colombe; et je m'envolerai, et je me reposerai! Voici que m'éloignant, je m'enfuis, pour demeurer dans la solitude. J'ai trop vu l'iniquité et la contradiction dans la société des hommes! » (Ps. LIV, 7).

Se retirer, et de quoi? Des affaires, du service, du combat, du mouvement, de la foule, du bruit. Se rafraîchir, et de quoi? De la chaleur du jour, de la fournaise des passions, du feu des disputes, de la fièvre de l'ambition, de l'envie. S'éloigner, et de quoi? Des scandales du vice, des entraînements du monde. Et puis la solitude, et le libre vol de l'âme dégagée de ces lacs, intelligence et cœur!

La retraite : mais est-elle accessible à tous? Entre

elle et le grand nombre, les barrières se dressent, les difficultés se hérissent, des attaches nous enserrent. Attaches de famille, la paternité, la maternité : « là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute ». La chaîne du devoir ; le poids des affaires, les engagements pris, et l'engrenage inexorable de la vie. Et puis le boulet de la pauvreté : le soir est venu, mais la journée n'est pas gagnée, elle n'a pas reçu son denier. Pauvre vieillard indigent, au long travail de ton jour il te faudra surajouter les longues heures de ton soir. Pour toi, à quand le repos, à quand la retraite ?

La volonté de Dieu en donne à chacun le signal. Le signal de la retraite, c'est la santé qui défaille : « Quand on ne peut plus marcher, il faut bien s'asseoir, » disait Henri Lasserre. C'est très souvent aussi la conscience qui parle : Tu ne peux plus faire bien ; cède la place, passe l'outil à ceux qui feront mieux. C'est la mise officielle en non-activité : on m'a fendu l'oreille. Autant de voix du ciel qui, ensemble ou une à une, s'accordent pour nous faire entendre au cœur la même parole impérative : Dieu le veut !

Une des spécialités des révolutions politiques est de mettre d'office à la retraite beaucoup de gens qui ne le demandaient pas ; et d'ordinaire avant l'âge. Les sages sont ceux qui s'y résignent et s'y soumettent comme à une disposition d'en haut. Les lettres de M. Guizot, après 1848, sont admirables, à cet égard. Telles celles-ci de 1849 et 1850 : « Me voici rétabli dans mon nid du Val-Richer, chez moi. Je n'y suis point rentré sans un grand mélange de joies et de tristesses. Mais la Révolution n'a dérangé ni mes arbres, ni ma source, ni mes livres. C'est bien quelque chose. Je suis en liberté. J'ai acquitté ma dette envers

tout l'ancien monde, partis et personnes. Ce passé-là suffira à remplir mon âme. Et même aujourd'hui, je ne trouve pas que les ambitions et les espérances de ma jeunesse aient été trompées, ni les ambitions du cœur, ni les autres. La vie, selon moi, vaut bien ce qu'elle coûte. Je mourrai dans cette situation d'esprit. »

Je trouve les mêmes sentiments chez un autre grand vaincu de la politique, M. Royer-Collard, l'illustre philosophe et homme d'État de la Restauration. Rentré dans le silence, depuis 1830, il écrit de sa retraite de Chateauvieux à Alexis de Tocqueville, 31 juillet 1838 : « Je retrouve dans la parfaite solitude où je vis, et j'en suis heureux, les goûts et les pensées de toute ma vie, aussi vives que si le terme n'en était pas proche. Loin de m'attrister de ce qu'il n'y a pas d'avenir pour moi, je m'attache avec complaisance à cette idée comme à une espérance. Je ne suis pas venu au monde pour en changer la face. Le très peu de part que j'ai eu aux affaires de mon temps a suffi à ce que j'avais d'activité, ou, si vous voulez, d'ambition. Il n'était pas dans ma vocation d'entreprendre davantage. »

A la suite de ces politiques illustres, et au-dessus d'eux, j'ose dire, j'aimerais à faire émerger de l'ombre où le temps l'a rejetée une des plus belles figures du monde littéraire du commencement du XIXe siècle. C'est un poète duquel on a pu écrire « qu'il eut encore plus de poésie dans l'âme qu'il n'en avait mis dans ses vers, et plus d'héroïsme dans sa vie qu'il n'en avait fait passer dans ses drames ». Héroïque, en effet, le refus que la fierté de ce pauvre avait fait des faveurs impériales, et dont il pouvait dire : « Dussent les hommes du jour me tenir pour un imbécile, ma fierté

naturelle n'en est pas moins satisfaite de quelques *non* bien fermes que j'ai prononcés dans ma vie. On me voudrait autre que je suis. Que ceux-là s'en prennent au potier qui a façonné ainsi mon argile! »

Ce poète, Ducis décrit ainsi sa vie de retraite, dans une lettre de novembre 1806, à M. de la Tour, son ami. J'abrège à regret : « ... Cher et trop bon ami, ne concevez aucune inquiétude sur mon petit avenir. Mon revenu, tout chétif qu'il est, suffit à peu près aux dépenses d'un homme pour qui les besoins de convention n'existent pas. Soyez donc rassuré : il me faut bien peu de choses; et pour si peu de temps!...

« Je vis ici entouré de mes consolateurs : de vieux livres, une belle vue, et de douces promenades. Je travaille innocemment et avec plaisir, comme un bûcheron qui chante dans ses bois, en faisant des fagots. J'ai soin de mes deux santés : je tâcherai de les faire marcher ensemble, et de n'avoir mal ni à l'âme ni au corps.

« Pourvu que mon vrai *moi* vive, il y a un autre moi que j'abandonne. L'air de ce globe n'est pas le bon, ce soleil-ci n'est pas le véritable; je m'attends à mieux. En attendant, je jette mon âme dans l'avenir, je tâche de m'élever si haut par le mépris de tout ce qui n'est pas tout, que toutes les grandeurs ne sont plus pour moi qu'un point tout à l'heure imperceptible.

« Grâce à Dieu, mon ami, j'ai presque fini ma carrière, qui n'a été qu'une suite d'embarras et de douleurs. J'ai appris de ma mère la grande leçon de l'homme et du chrétien; j'ai appris à souffrir. Je me tairai en souffrant; et j'espère que mes douleurs secrètes me seront comptées dans un monde où tout est justice et vérité. Mon cher ami, j'ai mis ma con-

fiance dans le Dieu de ma mère : je lui demande de me conserver à jamais cette foi profonde, et de mourir, comme elle, sous la bénédiction céleste. »

Huit ans après, l'Empire s'effondrait. Le solitaire octogénaire n'avait plus lui-même que deux années à vivre. Sa vie était tout en Dieu, et ses dernières strophes, ses plus belles peut-être, furent pour saluer cette « Heureuse solitude, seule béatitude », qui le tenait près de Lui.

Et le vieux soldat retraité, le vieil officier retiré, puis-je l'oublier, mon frère? Je voudrais qu'il me fût permis d'en présenter un entre autres, que j'aime et vénère par-dessus les autres, mais dont il n'est pas temps encore de prononcer le nom, un grand nom cher à la science de notre siècle, avant de le devenir à l'armée. Cette armée française, il l'a honorée sur tous nos champs de bataille en Italie, au Mexique, en Algérie et Tunisie, sur notre frontière de l'Est, hélas! Qu'ils étaient donc fiers ensuite d'être commandés par lui, ces petits chasseurs, dont il était la tête, mais aussi le cœur. Le jour où le général dut déposer son épée il put bien dire, lui aussi : « Je quitte, malgré moi, le service dans l'armée, mais c'est pour passer tout de suite, et me mettre tout entier au service de Dieu. » Il y avait été toujours, et il y est encore, lui, ses fils et ses filles; l'ouvrier de toutes ses œuvres, le soldat de tous ses combats. Et Jésus-Christ, qui n'a pas de meilleur serviteur, de plus vaillant défenseur, de plus fidèle adorateur, de plus tendre ami, peut bien dire de lui, comme du centenier de l'Évangile : « En vérité, en vérité, je n'ai pas trouvé une plus grande foi en Israël. »

Je n'ai pas parlé de retraite pour les prêtres.

Ils resteront à leur poste jusqu'à ce que l'obéissance, qui les y a mis, trouve expédient de les en relever pour de nouveaux services. Que s'ils sont tentés du repos, ils se souviendront que leur Maître auguste ne se reposa jamais. Il est vrai qu'un jour, fatigué de la route, Jésus s'assit, dit l'Évangile, auprès du puits de Jacob, mais c'était pour y attendre une âme à sauver. Et, quand un moment après, ses apôtres revinrent de la ville, lui apportant à manger, le Seigneur n'y goûta point : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père. » Et il venait de la faire, en conquérant une âme au royaume de Dieu : c'était son aliment, son repos

Et puis le prêtre ne possède-t-il pas toute sa vie, près de lui, l'autel de Celui qui chaque jour renouvelle sa jeunesse? J'aime cette peinture en vers de l'indissoluble mariage de l'église et de son prêtre. Elle est, — un peu retouchée — de M. Anatole de Ségur, qui l'intitule : *Vieillesse*.

Du temple la maison du pasteur est voisine.
Le vieux prêtre demain aura quatre-vingts ans,
Le temple dix fois plus : double et sainte ruine
Que le vieil édifice et l'homme aux cheveux blancs.

La tête du vieillard penche sur sa poitrine,
Ses pas sont incertains et ses genoux tremblants;
Le clocher de l'église au vent du nord s'incline
Et sa voûte fléchit sur ses murs chancelants.

Mais qu'importe pour eux la jeunesse passée,
Et sa force alanguie et sa grâce effacée?
Le temple et le pasteur ont gardé leurs amours :

Au fond du cœur qui bat sous cette chair mourante,
Comme sur cet autel de l'église croulante,
Dieu vit : Temple et pasteur seront jeunes toujours!

*
* *

La retraite m'affranchira, la retraite me recueillera : c'est son premier bienfait. Je n'étais pas à moi, non plus que je n'étais moi. J'étais à tout, sauf à moi-même : à la fonction, à l'opinion, au parti, à la mode, à la visite, à la nouvelle du jour, à l'affaire qui presse, au vent qui tourne et qui passe. Je n'avais de temps pour rien, de l'application à rien, de la suite en rien. C'était la dispersion et la dissipation, celle de mes facultés et celle de mes heures. Je vais désormais me ressaisir, en me repliant sur moi-même, dans ce nécessaire mouvement de concentration intellectuelle et spirituelle qu'on a doté du religieux nom de Recueillement. Enfin je m'appartiendrai !

La retraite me renouvellera. Je ferai peau neuve au désert, comme le serpent qui laisse sa vieille dépouille aux buissons ou dans le creux de la pierre. Je liquiderai tout ce vieux passé de préjugés, d'habitudes, d'attaches, de paperasses et d'écritures, d'impedimenta en un mot, qui encombrent ma marche et la retardent, en la détournant du vrai but. N'est-ce pas là créer en nous « l'homme nouveau » dont parle l'Apôtre? C'est un bienfait que je devrai à la solitude et au silence.

La retraite qui me retire des lieux et des choses, me retire aussi des hommes; non de tous, il est vrai, mais de la foule des hommes, de ceux qui n'y apporteraient que leurs passions et leurs ennuyeux discours de vanité, d'envie, d'intérêt propre et de sottise. Ce sont là ces hommes dont le vieil Horace se félicitait d'être oublié, dans son petit Tibur : *oblitusque viris, obliviscendus et illis*. Mais ceux qui m'aiment pour moi-même sauront bien venir à moi qui ne peux plus

aller à eux. Qu'ils viennent donc si d'aventure ils ont besoin de moi. Qu'ils viennent aussi ceux qui ont simplement désir de moi; désir d'être deux qui pourtant n'en font qu'un, de causer à deux, de se souvenir à deux, de penser et de lire à deux, et puis de nous refaire enfants à deux, en riant à deux pour rire mieux.

Outre ces bons et fidèles amis, et à défaut des autres dont je me passerai bien, j'ai d'excellents et d'assidus visiteurs que vous ne savez pas? C'est ce que je répondais à quelqu'un qui, par bon naturel, me plaignait de ma solitude au village : « Personne à voir; toujours seul!... » — Oh! que non! — Et je lui fis confidence de la visite auguste que la sainte Liturgie prend soin de me ménager, chaque jour, d'un ami qu'elle veut que je reçoive avec l'encens, les flambeaux et les chants.

D'un couchant à l'autre je suis tout à cet hôte vénéré. C'est tantôt un pauvre, tantôt un riche; tantôt un vieillard, tantôt un jeune homme; une sainte femme, une sainte vierge; un prêtre, un soldat; tous et toutes gens de bien, la fleur de l'humanité. Ils me racontent leur vie passée, laquelle fait grande honte à la mienne. Ils me parlent de la félicité du pays qu'ils habitent, ce qui m'inspire le désir et me fait concevoir l'espérance de les y rejoindre. Je leur en demande le chemin. On converse ensemble, on prie ensemble, on chante ensemble parfois. Ma journée leur est consacrée, dans l'allégresse du cœur. Le soir, je leur dis adieu : « Adieu Pierre, adieu Paul, adieu Jean, adieu Marie, Joseph, Louis, Madeleine, Thérèse, Jeanne, François, Ambroise... A l'année prochaine, à pareille date, au revoir! — Non, ils ne sont pas seuls ceux dont il est écrit que « leur conversation est dans les cieux ».

En me retirant du monde, je me suis retiré du bruit : ce n'en est pas le moindre profit. Le bruit est odieux au vieillard. Je défendrai contre lui encore moins mes oreilles que mon esprit et mon cœur. Je défendrai l'un et l'autre contre l'assiègement tumultueux des passions politiques et des polémiques irritées du forum et des journaux, desquels, du reste, la place fut toujours petite dans ma vie. Je les défendrai contre le scandale des querelles de personnes et la creuse sonorité des querelles de mots; et je réserverai ce qui me reste encore de force et de vie à la défense des vérités fermes, dans ma simplicité et ma liberté.

Il y a quelque sagesse dans ce conseil humoristique de Doudan, un bel esprit, écrivant à ses amis politiques de 1848 : « Pour le présent, le mieux est de se taire. Noé et ses enfants auraient perdu leur temps à publier des brochures à l'époque du Déluge. Il n'y a pas de brochure qui puisse servir de digue aux eaux de l'Abîme. Le plus sensé est de se tenir dans l'Arche, quand on a une petite arche à soi; de parler entre soi des choses éternelles, et d'ouvrir de temps en temps la fenêtre pour regarder s'il ne se voit quelque cîme de montagne qui pointe sous les eaux. »

Je défendrai le silence obstinément boudeur de mes soirées contre les réunions nombreuses, les longs repas, les spectacles, les séances, les fêtes, n'en exceptant que celles où la musique est reine : une musique faite non de bruit, mais de pensée, de poésie, de beaux sentiments et d'éloquence vibrante. Je dis musique et non sport et gymnastique. Or là où cette musique est reine, obligatoirement le silence est roi; il régnera. Silence donc!

Et le silence de mes nuits ; celui-là est sacré. Sans

doute le sommeil a son droit de préciput sur ces heures réparatrices et médicatrices pendant lesquelles l'esprit de Dieu, planant sur l'anarchique chaos de nos pensées, s'apprête à y ramener l'ordre et la discipline, par le même *Fiat lux,* qui tout à l'heure fera jaillir le premier rayon du jour dans le ciel.

Mais, chez le vieillard, il arrive souvent que sur ce repos l'insomnie vient usurper de longues heures. Je ne m'en plains pas entièrement. Elles ne sont pas perdues, pas plus que ne sont perdus pour les plantes et les fleurs les dons célestes de la rosée durant le fécond mystère des nuits. Je ne parle pas des insomnies torturantes de la maladie, encore moins de celles épuisantes de l'orgie. Mais quand le vieillard se porte bien, et que le sommeil a obtenu sa part de temps nécessaire et imprescriptible, alors la veille nocturne qui lui succède est une coupe pleine de force et de douceur. C'est là que souvent, dans l'enveloppement de l'ombre, l'esprit renouvelé, rafraîchi par un premier repos, se trouve avoir reconquis ses facultés plus vives, ses puissances plus libres. Et soudain en ont jailli des inspirations et illuminations, idées et formules d'idées, desquelles va s'éclairer tout le travail du jour.

« La nuit porte conseil » entends-je dire. Quelle conseillère elle me fut! Je n'y ai pas porté seulement mes ouvrages d'esprit; j'y ai pensé plus habituellement à ce que j'ai été, à ce que je suis, et beaucoup à ce que je devrais être... N'est-ce pas dans ces heures bénies que j'ai conçu et pris mes plus graves déterminations, et décidé, en lumière et paix, les meilleurs actes de ma vie! Mais surtout, n'est-ce pas dans ces religieux et mystérieux silences que j'ai répandu mon cœur et mes larmes devant vous, ô Jésus! *Benedicite, noctes, Domino!*

*
* *

Où prendrons-nous notre retraite? Vieillards où abriterons-nous nos dernières années? Mais y a-t-il là une question, un doute? A la campagne, répondent toutes les voix, celle de l'âme, celle de la nature, celle de la sagesse, de la poésie, et de la religion. Retraite et campagne ne sont-ils pas quasi synonymes l'un de l'autre?

« La campagne est le refuge tranquille des âmes lassées ou vaincues, écrit Hippolyte Rigault. La rosée qui se répand le soir sur les plantes fatiguées de la chaleur du jour, n'est pas plus salutaire que cette paix intérieure versée par la nature sur les âmes qu'a blessées le contact des choses. Quand on a vu six mois dans une grande capitale se tisser la trame de l'histoire contemporaine, qui n'est pas toujours filée d'or et de soie, qu'il est doux d'aller voir les arbres bourgeonner et déplier leurs feuilles, de placer entre soi et le monde des faits un rideau de verdure; et, sous l'ombre paisible, d'oublier et d'attendre. »

Ne trouvez-vous pas, mon frère, que la nature elle-même nous y convie par sa sereine et impassible indifférence à nos petites affaires? Que lui font, à elle, nos agitations et nos révolutions? Le soleil se lève chaque matin devant ma grille, et se couche chaque soir derrière les arbres de mon jardin, comme si quatre milliards d'impôt votés au budget ne venaient pas de tomber sur le dos de la France. Et le rossignol chante sa chanson, et l'alouette monte dans les airs en sifflant ses trilles joyeux, sans avoir l'air de se douter que la Franc-maçonnerie menace la croix de nos clo-

chers, et que le ministre Viviani se vante d'avoir éteint les étoiles de notre ciel.

C'est à sa campagne de Val-Richer que M. Guizot boit à longs traits l'oubli des révolutions qui l'y ont relégué. Il écrit de là : « Plus on devient pur spectateur des affaires de ce monde, plus on a besoin d'avoir quelque chose de beau à regarder. Je vis beaucoup dans mon cabinet, je lis, j'écris. J'aime infiniment, en levant les yeux, à les promener sur un ciel lumineux, sur une nature riante. Je me laisse tenter à l'invitation du soleil ; je sors, je me promène à pas lents, je m'assieds tour à tour sur les bancs qui me donnent les divers aspects de ma vallée. »

Et ailleurs, plus tard : « Je travaille, je me promène. Je vis beaucoup avec mes enfants, beaucoup aussi dans le passé. Je l'aime ; je le recherche dans ma mémoire, en attendant que j'aille le rejoindre. Je me promène souvent seul. Il fait très beau ; mes bois sont verts, mes plates-bandes fleuries, mon potager plein. Je me plais à m'occuper des petites choses, en pensant aux grandes. »

C'est bien. Mais est-ce là tout? Hélas! pour le très grand nombre, c'est tout. Ils n'ont vu de la nature que le dehors, la face, le corps, si j'ose dire. Mais son âme, son âme? « Objets inanimés, avez-vous donc une âme? »

L'âme de la nature, c'est le sentiment qui s'en exhale et se communique à la nôtre, l'allégresse, la douceur, l'épouvante, l'amour, la paix. Elle pleure, elle rit, elle tremble. Un jour elle respire le bonheur, le lendemain la tristesse et le deuil. Et ces sentiments qu'elle respire, elle les inspire réciproquement ; c'est son âme qui se fond avec la nôtre. Qui n'a senti cela? On le

sent à peine dans le bruit; on le sent dans le silence; on ne le sent pas dans la foule des villes, on le sent dans la solitude des champs. Et combien mieux dans la vieillesse, quand tout est paix et recueillement en elle et autour d'elle?

La nature vit, mais de plus la nature *parle,* elle prêche. Elle est, par son symbolisme, une sorte d'Évangile qui, lui aussi, s'exprime en paraboles. Il y a la leçon du matin et la leçon du soir; la parole de l'aurore et celle du couchant. Chaque saison a la sienne. Et ensemble, et tour à tour, que nous disent ces voix? La loi universelle de la vie et de la mort, la loi de croissance et de décroissance. Mais aussi la loi de transformation et de résurrection, qui présidera à notre avenir et qui déjà fait notre espérance sublime. La vieillesse n'est-elle pas cet âge où la chrysalide commence à entrer dans son assoupissement? Elle se réveillera.

Non seulement la campagne parle, mais elle *chante :* Elle chante le *Sursum corda :* « Le goût de la nature, écrit Doudan, 1er juin 1835, est encore ce qui cache en soi le plus de sentiments élevés, en notre temps. Au fin fond de l'admiration pour un beau paysage, il y a une foule de pensées infiniment morales et honnêtes. L'eau qui coule, l'oiseau qui s'enfuit vers le ciel, le vent qui frémit et qui passe, tout cela court à la source éternelle de la beauté infinie de ce monde et des autres mondes. Sur les plaines sans bornes et sur les eaux sans fond de l'océan, l'œil de l'homme aperçoit la grande ombre de Dieu. Et, au tomber du jour, il la voit passer et repasser dans la pâle lumière que revêt la hauteur solitaire de la montagne. »

Enfin, la campagne *prie* et fait prier : mais ne

viens-je pas de le dire? Ce qui jaillit d'elle spontanément, c'est l'admiration, l'action de grâces, l'adoration du Créateur. Sa contemplation est éminemment religieuse. Mais combien plus encore la compréhension générale de l'œuvre du Créateur, qu'un regard d'ensemble ouvre à la pensée du sage et à la méditation du chrétien!

Cette œuvre du monde, le génie grec l'avait appelée l'ordre, *Cosmos;* le génie latin, la beauté, *Mundus.* Nous l'appelons, nous, l'*Univers,* l'unité dans la variété. C'est bien, à mon sens, le nom qui donne le mieux l'idée de cet immense système où rien n'est isolé, et où tous et chacun des êtres sont unis dans des relations constantes de dépendance et de services qui en font, du plus petit au plus grand, la merveilleuse mutualité dont le spectacle ravit mon esprit et mon cœur.

« Voyez, mon frère, cette petite graine dont dix mille ne rempliraient pas ma main. Vous avez peine à reconnaître là un enfant du soleil; mais le père ne s'y méprend pas. Je jette cette pauvre graine dans un petit coin de terre; le soleil l'a vue : « Levez-vous, dit-il à « quelques gouttes d'eau de la Méditerranée ou du « grand Océan. Levez-vous, et sur l'aile des vents, allez « humecter le berceau de ma fille! » En même temps un rayon de lumière, de vie, part du sein paternel, franchit des millions de lieues, réveille l'embryon et la terre sa nourrice. Et bientôt une plante se lève radieuse, salue le lever de son père, lui ouvre son sein, se nourrit de ses feux, le suit dans son cours. Et, quand il descend sous l'horizon, vous la voyez se clore et attendre son retour dans l'immobilité de la tristesse! »

Voilà, mon frère, de ces choses que disent, que montrent chaque année les jardins et les champs. Les villes et leurs théâtres vous offrirent-ils jamais des spectacles plus beaux?

*
* *

Vous aurez donc, si vous m'en croyez, votre maison à la campagne. Il est des lieux desquels le livre de l'*Imitation* dit que « l'air y est plus pur, le ciel plus proche, Dieu plus familier ». C'est d'un pareil lieu que vous ferez choix, pour votre retraite champêtre. Qu'importe que l'habitation soit modeste, pourvu que le site en soit large, les alentours libres, et les perspectives profondes. Ce site, choisi sur un coteau à demi solitaire, vous mettra en possession et jouissance continuelle de tout ce qu'embrasse votre regard, la vallée, sa rivière, ses bois; et un peu plus haut cette vaste plaine, ces moissons, ces clochers lointains et ces horizons bleus, les seules limites de votre domaine, puisqu'elles sont les seules bornes au champ de votre contemplation. C'est déjà l'immensité. Par delà c'est l'inconnu pour vous : cet inconnu, ce mystère, cet au-delà, cet infini que l'homme appelle au bout de toutes ses perspectives, celles de sa pensée et de ses désirs, comme celles de ses yeux.

Ce n'est pas nous, mon frère, qui les franchirons jamais, ces frontières, nous les tardigrades, dans nos promenades à pas lents. Mais que de souvenirs nous y suivront; que de rêves nous y hanteront; que d'idées nous y visiteront, que de noms aimés nous y prononcerons! Et quand, le soir, nous reviendrons de là, avec notre cueillette d'impressions, notre moisson

de poésie, notre provision de grand air, de fraîcheur et d'enthousiasme intérieur, nous n'aurons rien, croyez-moi, à envier au riche fermier que nous rencontrerons sur la route, ramenant à ses granges la charge des gerbes débordantes et tremblantes sur ses chariots qui crient...

Après cela, que votre maison soit de pierre ou de briques, qu'importe encore une fois, pourvu qu'intérieurement, elle vous soit un foyer de douces et bonnes pensées, peuplé de vos souvenirs, ceux de votre enfance et de votre jeunesse ; meublé de l'image des hommes que vous avez le plus vénérés et aimés, grandes figures de la patrie et de l'Église, ou humbles reliques de notre passé, qui nous font sourire ou pleurer. C'est un sanctuaire que vous consacrerez ainsi à la religion du souvenir. Et si vous y mettez ce petit luxe de décence et de goût que l'on apporte aux choses du culte, qui vous en blâmera? Aussi bien ce n'est pas moi qui aurai le droit de vous jeter la première pierre.

Je viens maintenant vous demander une chose, la plus grave de toutes : Vous sortirez de chez vous. Ne seriez-vous venus habiter ici que pour vous? Regardez autour de vous ces hommes qui sont vos voisins, et que vous devez désormais tenir pour vos amis, vos frères. C'est un bien autre intérêt que celui de la nature. C'est le jardin de Dieu, c'est le monde des âmes. Quelques mots, s'il vous plaît, du village et des villageois.

Vous souvenez-vous du jour où vous y fûtes reçu? Quel accueil, quelle fête! Tous ou presque tous, autorités en tête, se portèrent au-devant de vous. Je

n'en ai rien oublié. A vous, mon frère, ou mieux à nous maintenant d'aller à eux. Ce n'est pas assez d'être au village présentement, c'est d'être *du* village qu'il s'agit. Qu'attendent-ils de vous ces pères, ces mères, ces enfants, ces vieillards, qui vous chantèrent ce jour-là ? Que leur avez-vous promis, dans votre âme, en vous fixant près d'eux? N'est-ce pas d'être l'un d'eux? C'est chez eux que vous êtes, c'est conséquemment à vous, vous le nouveau venu, de vous faire tout à eux.

Qu'attendent-ils de vous? Premièrement le respect, un respect reconnaissant. Vous trouverez là des gens de travail, et du premier travail, celui des champs : hommes et femmes au cœur viril, contents de peu, vivant de rien; des foyers dignes, peuplés d'enfants; derniers débris sans doute, mais d'autant plus précieux, de la population agricole d'autrefois, base antique et granitique de la société française.

Je prends l'exemple de ce respect auprès de M. de Falloux, tel que je l'ai vu au milieu de ses paysans angevins, dans son Bourg d'Iré. Je lis dans ses *Mémoires :* « Le vrai campagnard est en même temps actif et sédentaire. Sensible à l'honneur, inaccessible à l'ambition, il sert son pays sans quitter son foyer. Son corps est robuste, parce que son âme est paisible. Jette-t-il ses regards en arrière, il retrouve assurément des soucis et des peines, mais point de regrets. Quand ses jours sont comblés, il laisse autour de sa tombe un honnête souvenir de deux ou trois lieues de circonférence, et cette devise à ses successeurs : « Vivre en travaillant, mourir en priant ».

Digne de notre respect, cette population villageoise l'est encore de notre reconnaissance. Car enfin, la vil-

lage dont nous sommes aujourd'hui les hôtes, ce sont ces hommes qui l'ont fait ce qu'il est. Ce sont eux ou leurs pères qui ont ouvert ces routes, tracé ces sentiers, endigué cette rivière, bâti cette église, cette école, construit votre habitation, planté ces vieux arbres qui vous prêtent leurs fruits ou leur ombrage. C'est votre nid qu'ils préparaient. Ce doux nid duquel vous dites aujourd'hui : *In nidulo meo moriar*, à qui le devez-vous?

Reconnaissance donc; et troisièmement service. Si vous avez plus qu'eux votre position et votre instruction, votre expérience et votre habileté, c'est à leur service que vous les devrez mettre simplement et humblement. Mais quand je dis humblement, ce n'est pas que je vous demande de vous ravaler grossièrement à la vulgarité de leurs habitudes ou de leurs mœurs, comme le pratiquent certains charlatans d'égalité qui les viennent exploiter sous ce travestissement. Que votre condescendance ne soit pas l'abdication de votre personnalité. Je souhaiterais bien plutôt qu'ils fussent amenés par vous à jouir peu à peu de ce patrimoine de délicatesse et d'élégance dont votre condition et votre éducation vous ont fait le bénéficiaire. Ce sera là l'œuvre propre d'une attirante bonté ; ce sera là sa victoire; mais non d'une victoire achetée au prix de votre abaissement. Et, si vous vous abaissez, que ce soit dignement, à la manière de ces bons vieux arbres qui gardent haute et droite leur couronne, tout en inclinant leurs branches à la portée de la main qui demande leurs fruits.

J'ai lu que c'est au service de son village du Mesnil, dans Seine-et-Oise, que Littré, devenu cam-

pagnard, mit ses connaissances médicales, avec son dévouement, comme lui-même le raconte : « J'ai, depuis trente ans, écrit-il, réalisé l'*Hoc erat in votis* d'Horace : un petit jardin dans un petit village. Là, quand j'y vins, comment sut-on que j'avais étudié la médecine? Je l'ignore. Toujours est-il que les paysans, mes voisins, quand ils tombaient malades, réclamèrent mon secours. Faisant la médecine gratis, j'aurais eu une clientèle fort étendue. Mais je circonscrivis sévèrement ma sphère d'action ; et là, prudent, dévoué, visitant plusieurs fois les malades qui étaient à ma porte, je rendis d'incontestables services. Maintenant la vieillesse m'a déchargé de cet office bénévole. Mais j'y ai acquis l'amitié et la gratitude de mes voisins; et, pour parler comme le vieillard de La Fontaine : « Cela même est un fruit que je goûte au- « jourd'hui. »

Pasteur, qui présenta à l'Académie française cet exemple de son devancier, ajoute qu'en fait Littré était devenu « le médecin consultant de tout le village. Prolongeant ses veilles d'études jusqu'à trois heures du matin, la clarté de sa lampe brillait au loin pendant la nuit, comme un fanal qui rassurait les malades. On savait qu'au premier appel M. Littré quitterait son travail pour aller porter ses soins partout où ils seraient réclamés ». Si elle lui gagna l'amitié et la gratitude des petits, croyez-vous que cette grande charité pour eux ne contribua pas à attirer sur lui la charité de Dieu?

*
* *

Je voudrais que le séjour d'un vrai chrétien au

village y inaugurât une ère non seulement de politesse, mais de religion, de vertu et de foi. Le vieillard y est plus apte et mieux préparé que tout autre.

Le malheur est que le village n'est plus aujourd'hui un village. Aux alentours des grands centres industriels, il n'est plus que la banlieue plus ou moins prolongée de la ville voisine, qui y recrute ses masses d'ouvriers et d'ouvrières, pour les y faire ensuite refluer chaque soir, et avec eux l'infection du mauvais exemple, des mauvaises idées, et des mauvaises mœurs.

C'est alors le hideux village sans Dieu, dont Augustin Cochin fait la peinture suivante. C'est effroyable : « En ce village, nulle foi. Le langage des femmes n'a plus de mélancolie, d'infini, de poésie gracieuse, ni de pureté céleste. L'homme n'est plus, une fois par semaine, entretenu de grandes choses, ni exhorté à la pitié des petits. Plus de fêtes, de répit, de vie sociale, de politesse, de causerie, sauf le cabaret. On se renferme, on se déteste ; rien de commun, rien d'élevé, rien de doux. Toujours la motte de terre, le fumier, la vache, et les gros sous. Engendrer, piocher, jurer, manger, se saouler. L'homme, entre la terre et la bête, devient grossier, bientôt méchant. Ne cherchez plus le royaume de Dieu, et le reste vous sera retiré par surcroît. »

Mais comment l'y restaurer? Il semblerait que la tâche en fût moins difficile dans ce milieu de la vie rurale, naturellement imprégnée de la présence de Dieu. Mais encore, pour l'y reconnaître, faudrait-il avoir des yeux. Or, outre que, ces yeux illuminés de la foi, l'école athée les crève officiellement à l'enfant, et le mauvais journal à l'adulte, l'indifférence les

ferme à ceux qui ne veulent ou ne savent pas voir. Ne parlez pas de la divine poésie des champs à ceux qui les cultivent. Le paysan n'est pas poète. Pour lui lieux, choses, personnes, ne valent que ce qu'ils rendent en espèces. Le paysan ne philosophe pas, il calcule, il compte. Et les seuls rêves qui le charment sont ceux qui faisaient sursauter Perrette, dans la fable du Pot au lait.

Seulement son esprit pratique et sensé — quand il n'a pas été faussé par les sophistes du jour — se rend bien compte que, dans son travail de chaque heure, il est dans la perpétuelle et souveraine dépendance d'un plus puissant que lui. Et c'est le Tout-Puissant dont il baise la main et dont il adore le nom, à travers le mystère des causes : « Jean Claude, mon ami, quand tu ne comprends pas, fie-toi à Celui qui a fait le manche des cerises ! » C'est un mot de de Maistre.

Vous vous adresserez donc au bon sens du villageois, ce bon sens qu'on a appelé « le maître de la vie ». Quand, le long de la route, cheminant près de vous, il vous parlera du soleil et de la pluie, à votre tour vous lui parlerez, vous, de Celui qui lui envoie l'un et l'autre. Et si, à cette heure-là, l'Angelus du soir vient à tinter au clocher de chez vous, vous vous découvrirez tous deux en même temps, pour vous signer et prier.

Le lendemain, c'est à son cœur que vous vous adresserez. Et quand, sur la même route, il vous entretiendra tendrement de ceux qu'il aime, sa femme, ses enfants, vous lui nommerez quelqu'un qui l'aime infiniment plus; qui lui a donné son sang, sa vie, promis son ciel, et qu'il faut aimer par-dessus toute

chose... Et alors, si vous passez près de la croix du chemin, tous deux ensemble, mains jointes, vous vous agenouillerez aux pieds de votre Rédempteur.

Et les enfants? Y a-t-il une école chrétienne dans ce village : vous en serez le soutien. Tout l'avenir est là. Je les entends de chez moi chanter là, jouer là, prier là, crier là : ces cris, ces chants, ces pleurs, c'est la musique du bon Dieu. Le salut que leur voix joyeuse fait éclater sur votre passage, mon frère, c'est l'Hosanna à celui qui leur a été envoyé par le Seigneur.

J'ai lu que le grand et éloquent catholique qu'était le sénateur Gabriel de Belcastel, étant devenu maire de Colomiers, vers 1888, s'y dévoua surtout aux enfants de ce bourg. Il se complaisait au milieu d'eux : « On est plus près de Dieu, disait-il, quand on respire le souffle pur de ces petits! »

Y a-t-il une élite chrétienne dans le village? Soyez de cette élite. Soyez-en, si c'est utile, la tête pour la diriger, le cœur pour l'enflammer, la main pour la soutenir. Elle sera la noblesse du lieu. Même en République, il y a toujours place au règne d'une noblesse très haute : la noblesse des sentiments, des pensées, du langage, des manières, des mœurs. C'est autour de cette aristocratie de gens de sens et de cœur, si elle sait bien se tenir, que se rallieront un jour les puissances vitales de la France.

Je ne vous demande pas, — demande superflue, hélas! — si, dans votre village, il y a des pauvres à secourir? J'en ai déjà parlé. Mais, parmi ces pauvres, je vous recommanderai spécialement les vieillards. Qu'ils ont donc de besoins, corps et âme! On ne dira

jamais assez l'horreur du délaissement du vieillard indigent dans les campagnes! Le vieux journalier, le vieux domestique, le vieil ouvrier, la vieille ménagère, celui ou celle qui ne travaille plus, qui ne marche plus, qui n'a plus ni feu ni lieu; plus d'époux ou plus d'épouse, plus d'enfants en pouvoir ou en vouloir de l'assister. Comment ce pauvre peut-il vivre? Et demain comment va-t-il mourir? Car il a quatre-vingts ans, et il mourra demain.

Mais ce chiffre de ses années et des vôtres sera précisément le trait d'union entre vous et votre vieux contemporain, mon frère. « Votre âge? lui demandez-vous. — Quatre-vingts ans. — Mais c'est aussi le mien! — L'année de votre naissance? — La mienne. — Celle de votre première communion? — La mienne. — Celle de votre conscription, votre classe? — La mienne », etc. De ces rapprochements naît la sympathie, puis l'amitié. Vous voici frères, presque jumeaux. Mais cette échelle de souvenirs par lesquels vous remontez ensemble à ce cher vieux temps de l'enfance, de la jeunesse, de la famille, de l'école, de l'église, ne vous servira-t-elle pas à faire aussi remonter cette âme de frère jusqu'à Dieu, jusqu'au ciel?

« Frères d'âge, frères d'âme, frères en Jésus-Christ aussi : n'avons-nous pas le même père? *Notre Père qui êtes aux cieux!...* »



CHAPITRE XXII

LES LIVRES

DERNIÈRES PAGES

Ma retraite, j'en ai le désir, ne sera pas une retraite oisive. *Otium cum dignitate,* sans doute, c'est désirable. *Otium cum labore,* c'est nécessaire : ne rien faire serait ne plus rien être.

Et puis, en me déchargeant de la fonction, est-ce que Dieu m'a déchargé de l'action? Ne serait-ce pas, au contraire, pour m'avoir plus libre à son service qu'il a daigné me rendre aujourd'hui à moi-même? A moi-même, c'est-à-dire sinon à quoi je suis le plus apte, du moins, à quoi je suis le plus incliné par goût; et conséquemment me rendre à ce que je ferai avec plus d'élan, d'amour, de spontanéité, « de toute mon âme, de tout mon esprit, de tout mon cœur, de toutes mes forces » : les dernières forces qui me restent.

Cet autre et suprême emploi des dernières années, est pour plusieurs l'étude, l'écriture, les livres. « Mes chères études! » répétait un vieil homme d'État bien connu, fatigué de la politique, ou qui feignait de l'être. Ce fut mon excuse auprès de mes collègues

quand je dus les quitter : « Comme vous je travaillerai encore. Quand l'épée est devenue trop lourde, ce n'est pas désarmer entièrement, ce semble, que de la remplacer par la plume. On n'a pas tout dit, tout écrit, il s'en faut, sur notre Église chère, ses luttes, ses œuvres, ses saints, ses forces immanentes, divines, sources et garanties de son immortalité. » Et ce que je demandais alors pour mes derniers travaux, c'était « la douceur suprême de ces heures du soir, passées tranquilles et sereines, derrière un rideau de verdure, non loin d'une bibliothèque et tout près d'une église ».

Donc la plume et les livres; dernières lectures, dernières pages : C'est ainsi que j'intitulerais ce chapitre. Ou bien encore « Dernières feuilles ». Feuilles de papier, sans doute, comme aussi feuilles d'automne, celles dont Shakespeare écrit : « Tu peux voir en moi ce temps de l'année où quelques feuilles jaunies pendent aux rameaux qui tremblent à la bise, voûtes en ruines ou dépouillées, où naguère les oiseaux gazouillaient. »

Les livres d'abord, la lecture : elle est l'habituelle compagnie des vieillards. Distraction et désennui pour les uns, emploi et occupation pour les autres, charme et délice pour tous, elle est aussi pour quelques-uns le baume à toute souffrance. Goethe, l'olympien, ne disait-il pas « qu'il ne se connaissait pas de chagrin que n'eût dissipé une demi-heure de lecture »? Cet homme était de marbre.

Mais, à notre âge, nous ne lisons pas comme au temps de notre jeunesse. Nous lisons autre chose et nous lisons autrement. Il ne s'agit pas, bien entendu, de nous remettre à l'école. « On peut continuer à tout temps l'estude, écrit Montaigne, mais pas l'es-

colage. La sote chose qu'un vieillard abécedaire! S'il fault estudier, estudions en chose sortable à notre condition, afin que puissions respondre, comme celuy à qui on demanda de quoy faire ces estudes en sa décrépitude? — A m'en partir meilleur et plus à mon ayse », respondit-il. »

Nous lirons peu de livres, mais nous les choisirons. On nous l'avait tant recommandé autrefois : « Messieurs, ne lisez pas les bons livres! — ?. — Non, ne lisez que les meilleurs! » Il le faut bien, forcément, au sein de l'effrayante pullulation des écrits, dans notre temps. Et puis, nous-mêmes devenus plus difficiles, nous apportons dans ce choix les exigences et les délicatesses d'une expérience mûrie par les années. Nous avons vu et comparé; le goût s'est épuré, le sens esthétique affiné, l'idéal a monté; le jugement s'est réformé. Tout ce qui était au-dessous de la beauté vraie, rêvée, cherchée, entrevue, le mauvais, le médiocre, le commun, l'inférieur, a été comme le précipité qui tombe au fond du vase entraînant les matières impures et étrangères. Ce qui surnage, ce qui demeure, épuré, clarifié, c'est l'excellent, le parfait, l'exquis, seul nectar digne d'être servi « à la table des dieux », eût-on dit autrefois, — nous disons plus simplement : à la table des vieux. Ceux-ci en feront la liqueur réchauffante et vivifiante de leurs dernières années. Du vin nouveau et trop vert ils détourneront leurs lèvres. On connaît la parole de Royer-Collard à ce candidat à l'Académie auquel le vieux philosophe confessait n'avoir pas lu ses ouvrages : « C'est qu'à mon âge, Monsieur, on ne lit plus, on relit. »

La prédilection de la vieillesse est pour l'antiquité

classique. Notre littérature à nous est une littérature, j'allais dire une muse en cheveux blancs. La Grèce, Rome, la France du XVIIe siècle, demeurent toujours à nos yeux les trois plus hauts sommets que l'évolution intellectuelle ait fait surgir dans la pensée humaine.

Mais, par ailleurs, nous sommes trop de notre temps, celui de notre jeunesse, pour ne pas tenir en dilection particulièrement tendre ce qu'a produit de meilleur la littérature du XIXe siècle, à partir des belles années de la Restauration qui en fut l'âge d'or. Ce fut la Renaissance d'alors : Renaissance philosophique, historique, poétique, artistique, politique. Et comment pourrions-nous avoir oublié cette luxuriante végétation d'idées et de belles œuvres, nous qui avons pu en cueillir les fleurs et les fruits aux arbres mêmes qui les portaient, et qui nous couvraient de leur ombrage?

Lorsque des lectures de ce temps-là nous passons à celle des ouvrages d'aujourd'hui, quelque déception nous attend. Ce n'est plus la même langue. Et, disons-le tout bas, à cette langue de nos jours, je trouve moins de dignité, de sobriété, de plénitude, d'élévation, de distinction, de grâce, moins de beauté en somme. Nous sommes en démocratie; le souverain c'est le peuple; et la langue se démocratisant, elle aussi, s'est empressée de faire sa cour à ce nouveau maître en se faisant populaire, voire même populacière, par cette exagération de complaisance ordinaire aux courtisans. Ce fut particulièrement l'œuvre du journalisme, que je n'en félicite pas. Puis le livre a suivi le journal, la poésie a suivi la prose. C'en est fait du passé, plus de traditions, plus de règles : « La langue

se meurt! la langue est morte! » C'est l'oraison funèbre de cette princesse, mon frère.

La ressusciterons-nous? Il n'y faut pas prétendre. Mais du moins nos respects lui resteront fidèles, avec nos regrets; et nous ne nous hâterons pas de porter notre tribut au tout-puissant roi des Halles. Nous resterons, ne lui en déplaise, cette petite aristocratie littéraire, difficile, puriste, qui s'est dit à elle-même; nous citons : « Travaillons, selon notre mesure, à approcher des maîtres, et à garder à notre pays l'art du bien dire. C'est une belle tâche à remplir, en vue d'un avenir également inquiétant et redoutable, soit qu'il aille à un déclin de l'esprit français, soit qu'il doive ressaisir une gloire immortelle. »

Pour qu'un livre me plaise, j'y veux le vrai, le bien, mais j'y veux aussi le beau : καλοκάγαθον, disaient les Grecs, en un seul mot. J'ajoute qu'à présent, pour moi comme pour eux, le beau signifie moins l'éclat que la clarté, avec la décence, la gravité et la simplicité. C'en est le charme suprême : « Mon fils, il n'y a qu'un bon esprit qui sache tout ce qu'il y a de gloire à être simple. »

*
* *

De toutes les lectures, l'histoire est assurément celle qui a le plus d'attrait pour le vieillard. L'histoire c'est le passé, et nous sommes du passé, mon frère. Et puis, ce passé lointain vers lequel elle nous ramène, est celui où volontiers nos regrets ou nos illusions placeraient les vertus et félicités de l'âge d'or? Laissons-la donc s'efforcer de nous consoler du présent par l'image ou le mirage de ce qui valait mieux.

Mais c'est de l'histoire vraie que je parle. On est en train aujourd'hui d'en fabriquer une autre de laquelle l'unique fin est de faire mentir le passé, au profit d'un présent qu'il faut à toute force justifier de toutes ses erreurs, amnistier de toutes ses fautes. C'est bien de celle-là qu'on peut dire qu'elle n'est plus « qu'une vaste conspiration contre la vérité », comme s'exprimait de Maistre...

Vous la reconnaîtrez premièrement à ce trait que, prévenue de l'idée fataliste, déterministe, elle ne connaît plus Dieu. Plus d'intervention divine dans les événements, plus de Providence, plus de liberté, plus de moralité, plus d'idée directrice, plus d'enchaînement de causes; mais le seul fait brut, isolé, nécessaire, fatal, surgissant de l'inexorable mouvement mécanique des choses. Ce que l'histoire ainsi conçue présentera dans sa forme, sera uniquement le squelette des faits, une ossature complète, mais sans souci de ce qui en eût fait un corps vivant, les muscles, les chairs, le mouvement, le sang. Quelqu'un l'écrivait naguère : « On n'avait pas encore soupçonné jusqu'ici que, sous prétexte de demeurer objectif, l'historien n'eût qu'à enregistrer des faits matériels, d'un ton désintéressé, avec une âme qui demeure étrangère à son récit; comme si, dans les événements de ce récit continu, n'étaient pas impliqués les intérêts des âmes, du Christ et de Dieu. »

L'histoire aujourd'hui, qu'est-ce donc en fait? Un recueil de pièces, un dossier de procédure, au lieu d'être le livre de l'humanité. Et l'historien? Un simple greffier au lieu d'être le premier des juges; enquêteur et enregistreur impassible d'événements dont les acteurs ne sont que des marionnettes mues par des

ficelles qui se cachent dans l'ombre impénétrable du sous-sol, aux machines.

Êtes-vous attiré vers la *Philosophie?* Êtes-vous philosophe, mon frère? Et qui ne l'est un peu, à cet âge duquel on a dit que « ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, ce sont les jeunes sentiments et les vieilles pensées »? Nous fûmes, vous et moi, les disciples charmés de cette philosophie montante de laquelle Joubert a écrit : « Je n'aime la philosophie et surtout la métaphysique, ni quadrupède, ni bipède, je la veux ailée et chantante. Et même quand elle marche, on sent qu'elle a des ailes. » — « La philosophie spiritualiste, écrivait Caro, est notre philosophie vraiment nationale, répondant elle seule à la lumière, à la netteté, à l'élévation de l'esprit français. » Aujourd'hui notre philosophie parle anglais avec Stuart Mill, Spencer, Huxley. Elle parle allemand avec Kant, Hegel, Hartmann. C'est la langue épaisse du matérialisme. On ne dit plus l'esprit, on dit le cerveau ; on ne parle plus des idées que comme forces motrices ; la psychologie n'est plus qu'une branche de la physiologie et de la biologie... Mon frère, qu'avons-nous à faire de toute cette matière, à un âge où, au contraire, tout en nous doit se spiritualiser, en vue de notre départ pour le pays des âmes? Que pourrait cette philosophie pour votre joie, votre repos, votre bonheur, votre salut? Même mérite-t-elle le nom de philosophie, s'il est vrai que « philosopher c'est apprendre à mourir »?

Celle qui nous l'apprendra, celle donc qu'il faut lire et surtout qu'il faut vivre, est celle où nous a élevés l'école supérieure qui faisait de cette science un

vaste panorama embrassant la synthèse générale des sciences, les rattachant par leur faîte aux vérités révélées par où cette philosophie va rejoindre la théologie : *Sagesse de la nature, — Sagesse de la grâce, — Sagesse de la gloire.* C'est en déployant à nos yeux ce magnifique triptyque que notre maître, un vrai maître, ouvrait son cours de philosophie chrétienne, dans des conférences privées que je n'oublierai de ma vie[1]. Mais, pour cette haute vue d'ensemble, quel âge de la vie est mieux placé que le nôtre? Et quelle heure plus propice que celle de ces grands silences du soir, durant lesquels l'esprit reprend ses forces et où ses ailes repoussent.

La *Poésie,* les lettres, sont des amies toujours jeunes pour le vieillard. N'a-t-on pas dit, mon frère, que, dans les trois quarts des hommes, se trouve un poète? Il meurt jeune, il est vrai, étouffé par le prosaïsme des occupations de la vie. Mais il ressuscite plus tard, ramenant à notre vieillesse la fraîcheur de ses sentiments d'autrefois, comme ces brises du matin qui reviennent quelquefois à la fin de la journée, caresser notre front brûlant et le relever.

C'est d'abord la poésie des choses, celle de la nature, de la grande nature, de la nature d'automne particulièrement, celle du soir : la splendeur des soleils couchants, les adieux pâles de la lumière, le retour des champs, le tintement de « la cloche qui dans le lointain pleure le jour qui se meurt ». Mon

1. Conférences inédites de M. Brugère à MM. les jeunes professeurs du Séminaire de la Chapelle Saint-Mesmin, Années 1852 et suivantes.

cabinet d'étude est orienté vers l'occident, toutes mes pensées s'orientent de même.

Mais c'est de la poésie traduite dans les livres que je parle, traduite en prose ou en vers, par l'éloquence ou par les arts. Le vieillard en fera son délice, à la condition qu'elle soit la représentation de l'âme dans ce qu'elle a de plus intime, ses passions ou ses douleurs; dans ce qu'elle a de plus élevé, son idéal et ses espoirs. Les vrais poètes sont ceux qui savent faire vibrer en nous la fibre humaine et surhumaine, *non mortale sonans*. Elle est plus sensible encore à quatre-vingts ans qu'à vingt-cinq.

Mais rares, très rares, il faut le dire, sont les maîtres inspirés, dont le coup d'archet fait jaillir du luth ces sons divins. Aimez-vous les vers d'aujourd'hui, mon frère? J'ai le sentiment attristé que, depuis cinquante ans au moins, la France n'a pas produit de poètes, de vrais poètes. Le matérialisme des doctrines, père du réalisme dans les lettres, n'en serait-il pas une des causes? C'est plutôt chez quelques-uns de nos prosateurs que l'on trouverait aujourd'hui les grands poètes. Lisons leur prose, mon frère.

Mais encore prosateurs, romanciers ou poètes vous seront-ils tous une compagnie honnête et digne de la majesté de vos vieux ans? La littérature contemporaine est une forêt profonde, touffue, luxuriante. Elle a ses futaies superbes, mais elle a aussi ses fondrières et ses repaires de fauves. On n'y trouve que trop aussi de ces arbres en fleurs, fleurs du mal, desquels le parfum est un poison. Ce n'est pas sous de tels ombrages que votre vieillesse ira se reposer,

mon frère; leur ombre même est mortelle. Il n'y a pas d'âge qui soit immunisé contre elle. O mon ami, le hideux vieillard que celui qui se respecte si peu; et que l'on surprend s'égarant le soir dans ces jardins d'Armide!

Dans la Préface de son livre *Le Roi Voltaire*, Arsène Houssaye a soin de prémunir ainsi le lecteur: « C'est bien de cet homme que je dirai avec le poète: N'allez jamais vous asseoir à son ombre. J'ai passé trois mois sous cet arbre; mais je n'en suis pas plus voltairien pour cela, car je suis de ceux qui pensent que le meilleur de l'esprit humain, c'est encore l'esprit divin. »

Que s'il vous faut une poésie saine qui vous respecte, une poésie haute qui vous élève, une littérature substantielle qui vous nourrisse et qui vous grandisse, en vous charmant, il en est une toute nouvelle et qui ne fait guère que de naître: *la Poésie de la science*. Non que, par ce mot, j'entende la technique des sciences; mais j'entends la révélation qu'elles nous ont apportée de l'univers tel qu'il est, de son immensité, de ses énergies, de ses harmonies, de ses affinités, de ses merveilles d'ordre, de vie, de beauté, celles du ciel et de la terre, celles de l'infiniment grand et de l'infiniment petit: et tout cela présenté dans cette vérité lumineuse et simple, qui est la seule parure qui sied à ces grandes choses. Elles chantent d'elles-mêmes. Combien devant ces tableaux de la vie universelle s'effacent, je ne dis pas seulement les puérilités de la mythologie, mais les descriptions traditionnelles et académiques des genres littéraires convenus! Tout restera au-dessous de ces réalités. Ici, le sublime des choses dispense de l'enflure des mots.

Cette langue à la fois scientifique, philosophique et poétique, est en train de se faire : l'avenir est à elle. Devancez-le, mon frère.

Le grand Ampère était poète. Son biographe en fait le sujet de belles pages. Il l'est dans son existence : « elle fut elle-même un long poème, qui se partage entre l'idylle, l'élégie et la tragédie ». Il le fut dans son âme : « Les incidents de la vie produisent sur cette âme des impressions vives et soudaines; une modulation musicale lui fait répandre des larmes; un site pittoresque la transporte d'enthousiasme. » Il le fut dans ces conceptions scientifiques elles-mêmes qui, jaillies d'abord d'un idéal créé par l'imagination, se justifiaient ensuite par des faits positifs, et devenaient ces découvertes géniales, pensées par lui en philosophe et traduites en poète.

J'ai parlé de livres et de lectures, et je n'ai pas encore nommé le livre par excellence, la Bible. C'est qu'il y aurait trop à en dire. Je dirai seulement d'elle qu'elle est à la fois tout ce que nous venons d'énumérer : histoire, philosophie, poésie, éloquence et drame, et avec quelle sublimité de pensée et de parole! Je vous dirai à vous qu'elle est le livre des vieillards : et quelles figures de vieillards vous y rencontrerez, mon frère! Les patriarches, Noé, Job, Abraham, Jacob, Joseph! Les juges et les prophètes : Samuel, Élie, Isaïe, Daniel. Des pontifes comme Onias; de vieux martyrs comme Éléazar! Et puis de vieux captifs comme Tobie! Je vous demanderai : Ces vieux et grands amis de votre enfance, ne voudrez-vous pas les revoir dans ces pages, et les entendre vous dire comment il faut vieillir, comment il faut mourir? Pour moi, ce livre me rappelle les jours

où notre bonne grand'mère nous en lisait, le soir, quelque chapitre, dans la Bible de Royaumont. Puis, la lecture faite, elle refermait le volume, en y laissant ses lunettes pour marquer le feuillet de la prochaine leçon; tandis que les petits-enfants, émerveillés de ces noms, attendris et étonnés de ces récits, la regardant si vieille, lui demandaient eux aussi : « Est-ce que vous les avez vus, grand'mère? »

*
* *

Tous lisent, quelques-uns écrivent. C'est l'autre et plus grand emploi des dernières années. Les uns écriront pour le public, les autres pour l'intimité du foyer ou de l'amitié. Pour les uns, ce sera un devoir, pour les autres une satisfaction, une consolation, une réparation, un besoin peut-être. Pour tous, l'exercice heureux de leurs facultés, et leur rajeunissement : « Je demandai un jour à Michelet, raconte Maxime du Camp : « Comment faites-vous pour rester jeune, « sous vos cheveux blancs? » — Il me montra son encrier, et de sa belle voix sonore : « Voilà ma fon- « taine de Jouvence! »

Devoir du travail d'abord; devoir contre lequel les années ne sauraient prescrire; devoir qui n'a d'autres limites que celles du pouvoir. Il en est chez qui ce pouvoir n'abdique qu'à la dernière heure. A l'âge de quatre-vingts ans, Sophocle compose l'*Œdipe à Colone,* la plus admirable, la plus plastique, la plus hautement religieuse de ses tragédies, telle qu'après plus de deux mille ans, elle n'a pas une ride.

A la veille de ses quatre-vingt-dix ans, Michel-Ange présente au Pape sa maquette de la Basilique de

Saint-Pierre de Rome. C'est alors aussi qu'il écrit ses dernières poésies, lesquelles à leur âpre contexture et à leur accent brisé, on prendrait pour la traduction libre des plus beaux psaumes de David.

Le Seigneur n'a-t-il pas dit, dans l'Évangile : « Il faut travailler, tant qu'il fait jour; car voici que vient la nuit, alors que personne ne peut plus rien faire »? C'est bien pour nous, vieillards, que cela est écrit.

Devoir du travail surtout, quand le travail c'est, comme de nos jours, le combat *pro aris et focis*. La plume alors est une épée, avons-nous dit. La nôtre, vieillards, n'est pas encore consignée au fourreau; et le *telum imbelle sine ictu* que lançait la main du vieux Priam servait du moins à montrer le but aux jeunes défenseurs de la cité, ses fils :

Place à nous, vétérans, dans la grande bataille!
Si quelqu'un sent la peur le prendre, qu'il s'en aille!
Nous, nous resterons là, jusqu'au bout, au devoir.
Nous n'avons plus qu'une heure au jour qui nous éclaire;
Si pour vaincre c'est peu, c'est assez pour bien faire,
Et nous continuerons le duel, tout le soir.

Devoir et bonheur d'achever et de voir terminés des travaux commencés. J'ai en pensée Albert Sorel qui, à la fin de son ouvrage : *l'Europe et la Révolution*, inscrit ces deux dates initiale et terminale : 1874-1904. Puis il écrit à son fils : « Voilà une date solennelle dans ma vie. Je viens d'écrire la dernière ligne de mon ouvrage. *Nunc dimittis servum tuum, Domine!* Je puis m'en aller. Tu pourras envoyer le manuscrit à l'imprimerie... Il sera ce qu'il pourra. Tel qu'il est, c'est vingt-huit années de ma vie qui sont là. Quel labeur! Mais quel soutien dans les tentations, dans

le désespoir des pertes irréparables, dans le doute de soi-même : l'abîme de l'âme qui donne le vertige dès qu'on y regarde, et où l'on est tenté de regarder toujours. Ne fût-il que cela, il aura été à la fois pour moi le compagnon de ma vie et le viatique de mon voyage. Sera-t-il pour d'autres quelque chose de plus? Un peu plus de lumière portée çà et là par quelques pages vivantes, un peu d'intelligence d'un peu de nature humaine? C'est tout ce que peut souhaiter dans sa plus haute ambition, un homme qui a passé sa vie à scruter cette nature, et à s'en imprégner. »

Albert Sorel mourut trois années après. Il avait soixante-cinq ans, et il mourut en chrétien.

Devoir du souvenir. Il est le devoir de ceux qui ont fait ou vu des choses dignes de demeurer dans la mémoire des hommes. C'est, par exemple, M. Guizot écrivant ses *Mémoires,* pour servir à l'histoire de son temps. C'est encore M. Guizot écrivant ses *Méditations* sur la religion chrétienne, à l'encontre de l'antichristianisme débordant : « Je poursuis mes *Mémoires* et je mène de front mes *Méditations,* entrelaçant ainsi mes souvenirs de la terre et les perspectives du ciel. Puisse l'âge qui me talonne me laisser encore la force de les achever! C'est tout ce que je demande à Dieu. Du reste, je suis prêt au départ, autant qu'il est permis d'avoir cet orgueil. »

Cette lettre est de 1865. Neuf ans encore il travaille. « Les journées passent vite, j'arriverai à la fin de ce qui m'en reste sans avoir fait le quart de ce que je voudrais faire encore. La vie est un vase trop petit pour ce qu'il y a à y mettre : il déborde longtemps; puis il se brise. » Et dans une autre lettre : « J'avance

dans la vie. Je voudrais y mettre bien des choses. Je mourrai les mains pleines. Comme il plaira à Dieu! » — « Je désire que son appel me trouve debout et occupé de préparer ce que j'aurais fait s'il m'avait laissé encore ici-bas. »

Devoir d'édifier ses frères et de glorifier Dieu. C'est à cette fin que, sur son lit de souffrance, Lacordaire trouve encore la force morale de dicter les onze premiers chapitres de l'histoire du rétablissement de son ordre en France : « Je voudrais écrire simplement et brièvement, dit la Préface, ce qui m'est arrivé en ce monde, persuadé que ce récit pourrait être utile à quelques âmes, et surtout à l'ordre religieux que j'ai eu le bonheur de rétablir dans notre patrie... Le lecteur, je l'espère, reconnaîtra dans ces pages confidentielles, non pas l'orgueil de l'auteur qui veut entretenir le public de soi, mais l'âme du chrétien qui aspire à édifier, à consoler et à fortifier ses frères. »

« Nées d'un véritable miracle de force morale, rapporte Montalembert, et dictées avec une sûreté et une rapidité sans égale, pendant les derniers combats de sa vie mortelle, ces cent cinquante pages, dont chacune a été précédée ou suivie de crises atroces, demeureront ses plus belles pages. Et l'on citerait difficilement un autre exemple soit de la suprématie d'une âme intrépide sur un corps brisé, soit de la splendeur que peut garder jusqu'à la fin un mâle génie, comme illuminé par « ce terrible flambeau qu'on allume aux mourants ».

Devoir de réparation pour ceux qui, en même temps qu'ils amendaient leur vie, ont senti l'obligation d'amender leurs écrits. Paul Féval, Huysmans, Coppée en ont donné de nos jours le magnanime exemple.

« Qu'est-ce que le travail? qu'est-ce que les livres? qu'est-ce que l'intelligence? écrit le premier de ces trois. Tout n'est rien quand on fouille sa vie; quand on revoit le passé; et qu'on revient sur ses pas. Il ne s'agit plus de croire, mais de pratiquer, mais de réparer. La foi ne suffit pas; il faut des œuvres. » Il écrivait alors *Les étapes d'une conversion.*

Et Augustin Thierry! Aveugle, paralysé, il faisait effort dans cette prison, sous cette chaîne, non seulement pour remonter à la vérité pleine, mais pour en rendre le témoignage public, par la revision de ses écrits. Au Père Gratry, qui le rapporte, il disait : « Je veux corriger tout ce que j'ai écrit contre la vérité, quoique de bien bonne foi. Je demande à Dieu, tous les jours, toutes les nuits, de me donner la force et le temps d'achever ce travail; car il me semble qu'en ceci je travaille pour Dieu. — Oui, me dit-il un jour, je me soutiens parfois dans ma fatigue par cette pensée : « Je suis un ouvrier de Dieu. » — Ne répétez pourtant pas ce mot, ajouta-t-il dans sa très chaste modestie. Ce serait prétentieux. Je ne dis cela qu'à vous! »

Devoir d'amitié aussi. Notre cher et vénéré M. Amédée de Margerie, huit jours avant sa mort, corrigeait encore les dernières épreuves de la biographie du comte de Lambel, son ami de cinquante années. La veille de sa mort, après sa dernière communion, il disait en souriant : « C'est un ouvrage dont on dira qu'il fut écrit sur un mort par un mort. »

Heureux enfin celui, écrivain ou artiste, dont la plume ou le pinceau se sont reposés finalement, avant de tomber de leur main, sur quelque figure et de sage et de saint qu'il retrouvera là-haut transfiguré

sous l'auréole. Écrire de telles vies, n'est-il pas la meilleure manière de sanctifier et aussi de terminer la sienne?

Plus heureux encore celui qui aura vécu ses livres, en pratiquant les leçons et suivant les exemples qu'il a présentés aux autres. C'est à quoi s'efforçait Mgr Gay; et il disait : « Si j'agissais autrement, Dieu me jetterait mes livres à la tête ; et il ferait bien! »

*
* *

Je n'ai nommé encore que des publicistes, et parlé seulement des publications. Mais n'y a-t-il pas au nombre des derniers devoirs, les écrits confidentiels, intimes, crépusculaires, ou testamentaires, qui ne devront pas franchir le seuil du foyer, et dans lesquels la main d'un père, d'une mère, déposera ses derniers conseils et transmettra authentiquement l'héritage de foi et d'honneur dont ces pages demeureront le monument impérissable? Cette littérature familiale, il faut la faire revivre, afin qu'elle-même fasse revivre chez nous l'esprit de religion comme l'esprit de famille.

M. Emmanuel de Curson était le grand ami de Le Play, qui disait de lui : « Ce n'est pas seulement un sage, c'est un saint. » Le gentilhomme poitevin voulut laisser à ses enfants des recommandations écrites qui fussent comme son testament spirituel. Ces pages admirables commencent ainsi : « Votre oncle, l'évêque d'Orléans (Mgr de Beauregard), m'écrivait un jour : « Dieu a constamment fait trois grandes grâces à « notre famille : d'être nombreuse, d'être unie, et « d'être pauvre »... Sachez apprécier à leur haute

valeur ces *trois grandes grâces* qui ont fait notre caractéristique. Conservez la modération dans les désirs, la simplicité des mœurs, l'amour du travail, de la vie de famille, de la vie patriarcale qui est l'objet des prédilections de Dieu. »

Puis, en terminant : « Il me semble, mes enfants, qu'en poursuivant cet écrit testamentaire, je prolonge ma présence au milieu de vous. Mais quand vous le lirez, notre séparation sera un fait accompli. Rappelez-vous qu'elle ne sera que temporaire, et gardons l'espoir de nous trouver un jour tous réunis dans le sein de Dieu.

« En attendant, je serai toujours au milieu de vous par la pensée, comme vous êtes tous présents à mon esprit en ce moment. Je vous laisse à tous ma bénédiction paternelle; et j'appelle sur vous tous les bénédictions de Dieu, le conjurant d'accorder la grâce de la persévérance à ceux qui sont dans la bonne voie, et à ceux qui s'en seraient écartés la grâce d'y rentrer par une conversion sincère..

« Que la bénédiction du Dieu tout-puissant, du Père, du Fils et du Saint-Esprit descende sur vous et qu'elle y demeure toujours. Ainsi soit-il. »

C'est par de tels monuments que se transmet d'une génération à l'autre cette hérédité d'esprit, de foi, de mœurs, qui constitue et perpétue ce qu'on nomme « la race ». Ces testaments de nos aïeux, recueillis, publiés, principalement par les soins des hommes de l'École de Le Play, tels que M. Charles de Ribbes, forment aujourd'hui toute une littérature posthume, historique et morale, que je tiens comme le legs le plus précieux de la France d'autrefois à celle d'aujourd'hui, si appauvrie de ces biens!

CHAPITRE XXIII

L'APPROCHE

PRÉLUDES ET PRÉPARATION

Quoi! déjà le déclin, et bientôt la fin, le terme? Et tout à l'heure, c'était encore le matin, le départ!

« Quel torrent que la vie! Que ses flots se précipitent! Que de débris dans son cours; et que ses eaux disparaissent promptement! Et sa trace est une place vide, comme le lit du torrent desséché. »

Ce déclin, je le reconnais depuis longtemps au rétrécissement progressif de toute ma vie du corps. Ralentissement du mouvement, obscurcissement de la vue, endurcissement de l'ouïe, engourdissement de tous les sens : l'investissement se resserre; l'ombre, le silence, le froid enveloppent la place. Le cercle de la vie ne sera bientôt plus qu'un point; et ce point final une tombe.

La tête tient bon encore, ou à peu près. C'est la citadelle qui refuse de se rendre. Mais cette « Intelligence servie par des organes », que pourra-t-elle, du moment où tous ses serviteurs refuseront obstinément de la servir? Déjà je sens entre elle et eux

des tiraillements, prélude de la scission. C'est fatal. Aussi bien la vie tout entière est-elle autre chose qu'une maladie mortelle ; et n'est-il pas vrai que, tous tant que nous sommes, nous sommes des condamnés à mort, avec plus ou moins de sursis ? Qu'en pensez-vous, mon frère ?

— Je pense que rien n'est plus vrai. Mais je remarque que, si tous croient à la mort quand on leur parle d'elle en s'adressant à tous en général et collectivement, par contre personne n'y croit plus dès que vous en parlez à chacun pour son compte personnel, individuellement.

C'est ce fait d'expérience que Xavier de Maistre met en un vif relief, dans cette page suggestive de son *Expédition nocturne :* « Je mourrai donc un jour ?... — Comment ! Je mourrai, moi qui parle, moi qui me sens, moi qui me touche, je pourrai mourir ?... J'ai quelque peine à le croire. Car enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel ; on voit cela tous les jours ; on les voit passer ; on s'y habitue. Mais mourir soi-même ! Mourir en personne, c'est un peu fort. » — Xavier de Maistre ajoute : « Et vous, messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe à mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effraierait plus que nous. »

Personne ne songe à mourir ; de plus chacun se fait un cruel devoir de détourner les autres, surtout les vieillards, d'y penser. Nous les connaissons, mon frère, ces trop aimables flatteurs, qui croient nous servir en mentant. Nous prennent-ils pour des enfants quand ils

viennent nous dire sérieusement, à nous pauvres roseaux tremblants, que nous sommes toujours le chêne, *robur !*

> Et l'on aime à le voir, couronné de verdure,
> Frais, et comme sortant des mains de la nature.

Il faut avouer aussi qu'en cela notre amour-propre se fait facilement le complice de l'adulation. La vérité est qu'on ne se croit vieux qu'à l'âge qu'on aura, non à celui qu'on a. Et c'est ainsi que le vieillard, que le malade, se laissera endormir jusqu'au bord du gouffre, bercé de la pensée qu'il en est encore loin, jusqu'à ce que le malheureux y soit précipité tout d'un coup, sans s'être douté où il est et sans savoir ce qu'il fait. « Car enfin, n'est-ce pas ainsi qu'on a coutume d'ensevelir ceux que l'on aime? » se demande le Père Gratry. Et il ajoute : « L'homme est-il donc un être trop lâche, trop faible, pour voir la mort en face? N'est-il pas au contraire cette créature généreuse et sublime, la seule qui sache et puisse mourir avec conscience et liberté? »

Mon frère, convenons entre nous d'une chose : Nous qui nous aimons vraiment, nous nous avertirons, nous nous préviendrons l'un l'autre de la proximité de la fin, nous montrant le grand but, et y marchant le cœur haut, en nous donnant la main.

La vérité vraie, la voici : non seulement nous mourrons, mais nous mourrons bientôt. La moyenne commune de la vie est de trente-neuf ans huit mois. Il y a beau temps que, nous vieillards, nous l'avons dépassée. A soixante-dix ans, la vie moyenne n'est plus que de huit ans et quelques mois; à quatre-vingts ans, de quatre ans et demi... à quatre-vingt-

dix ans, d'un an neuf mois. Combien peu y parviennent, et à quel prix d'infirmités et de douleurs!

Je sais que M. Flourens, le grand naturaliste, écrit dans son livre de la *Longévité :* « La durée normale de la vie humaine est d'un siècle. » Mais tout de suite il ajoute : Peu d'hommes, il est vrai, atteignent à ce terme. » Et le sage moraliste l'explique : « C'est que bien peu font ce qu'il faut pour y parvenir. Avec nos mœurs, nos passions, nos vices, *l'homme ne meurt pas, il se tue.* » Dans les quatre cinquièmes des morts prématurées, l'animal a tué l'homme, affirme un autre savant.

Profitons de la leçon. Avec la Bible et l'Évangile, je crois fermement, moi aussi, que la sagesse, la chasteté, la tempérance, la sainteté de la vie de l'âme est la meilleure productrice de la santé du corps. Ne nous tuons pas, mon frère, vivons de la vie du sage, afin de mériter ces quelques années de plus qui sont un don de surcroît. Mais ne nous dissimulons pas qu'ils ne font que tenir le coup fatal suspendu quelques instants de plus sur notre tête. Et souvent cette tête est chargée de tant de maux que la prolongation d'une telle vie n'est guère autre chose que ce que Grégoire le Grand appelle *longa prolixitas mortis.*

C'est pour mémoire seulement que je mentionne ici les charlatanesques prétentions de l'évolutionnisme, promettant à l'homme, pour le consoler de l'immortalité céleste, la longévité terrestre, sept ou huit fois séculaire, des patriarches d'avant le déluge. Le docteur russe Metchnikoff n'hésite pas; je cite : « Le désir qu'a l'octogénaire de prolonger son existence est le cri de la nature, laquelle en effet y a droit. Et ce droit lui demeure jusqu'au jour à venir, promis par la

science, où sans avoir eu à traverser les langueurs de la vieillesse et les affres de l'agonie, il s'éteindra normalement, dans une douce paix harmonique à l'instinct, tous ses désirs satisfaits, et content de finir, comme le soir on est content d'aller se coucher et reposer. Ainsi finissaient les anciens patriarches bibliques d'avant le déluge, après une carrière de huit à neuf cents ans : « Rien ne trouble sa fin : c'est la fin « d'un beau jour. »

Mais, hélas ! qui nous retrouvera l'élixir de cette longue vie ? La recette en aurait-elle péri dans le déluge ?

Il y a trois mille ans que le Psalmiste chantait : « La vie des hommes est de soixante-dix années. Chez les plus forts elle va jusqu'à quatre-vingts ans : au delà il n'y a plus que labeur et douleur. » Cette moyenne s'est-elle élevée depuis ce temps-là ?

*
* *

Devant la pensée de la mort, quelle a été, de notre temps, l'attitude des mécréants de la philosophie et de la littérature ? Il est instructif de l'apprendre, préliminairement.

Les uns s'en étonnent ; ils regardent et n'y comprennent rien. Tel ce personnage de roman, Norbert de Varennes, qui philosophe ainsi en déambulant sur le trottoir : « Il arrive un jour, voyez-vous, et il arrive de bonne heure pour beaucoup, où c'est fini de rire, comme on dit, parce que, derrière tout ce qu'on regarde, c'est la mort qu'on aperçoit... Et de là jamais un être ne revient, jamais... Jamais, dans ces millions et millions d'êtres qui naîtront, rien de son corps, de son visage, de ses pensées, de ses désirs ne

reparaîtra jamais; jamais quelque chose de moi reconnaissable au sein de ces créatures innombrables et indéfiniment différentes, bien que pareilles à peu près... »

Cela lui paraît drôle, à ce philosophe du trottoir. Mais voici où le sérieux commence à lui apparaître : « Ainsi au bout de tout, la mort, toujours la mort. On ne peut ni l'arrêter, ni la changer, ni la comprendre. Quoi que nous croyions, quoi que nous pensions, quoi que nous tentions, nous mourrons. Et il semble qu'on va mourir demain, sans rien connaître encore, bien que dégoûté de tout ce qu'on connaît. Alors on se sent écrasé sous le sentiment de l'universelle misère de tout, de l'impuissance humaine et de la monotonie des choses [1]. »

Voilà ce que dit la pensée de la mort au pessimisme athée : mystère et néant. Guy de Maupassant mourut fou : avec une telle philosophie, je n'en suis pas surpris.

Tel autre s'irrite contre elle. Le glacial et malsain Stendhal écrit, quelques mois avant sa mort : « Je viens de me colleter avec le néant. C'est un passage qui est désagréable. » Désagréable en quoi? Il s'explique : « Cette horreur de la mort provient de toutes les niaiseries qu'on nous a mises dans la tête à trois ans. » — C'est du catéchisme qu'il parle. Il s'en est souvenu avec terreur à soixante. O implacable et irréductible ténacité des premières racines de la foi! Comme elle se venge de ces bravaches [2]!

1. GUY DE MAUPASSANT cité par M. Tavernier, *La morale et l'esprit laïque*, ch. I, p. 39.

2. Stendhal, ce fanfaron d'athéisme, disait de Dieu : « Ce qui l'excuse c'est qu'il n'existe pas. » Et nonobstant, raconte Mérimée son

D'autres ont lâchement demandé à la mort de les délivrer du devoir en les délivrant de la vie. J'ai dit plus haut les mécomptes et les désespoirs de Prévost-Paradol. Voici son dernier mot. Le stoïcisme antique grise son orgueil; le suicide le hante : un beau et crâne suicide à la Caton d'Utique, à la Brutus. Et il écrit : « Il y a des moments où, le monde et la vie paraissant n'avoir plus de sens, notre main se lève comme d'elle-même pour accuser un ciel vide. Les uns se raidissent après de telles secousses; les autres jamais... Alors il y a une certaine façon d'accueillir la mort qui se passe de témoins, de lumière, de discours, d'espérance même. Rien de cela n'est nécessaire pour avertir l'homme moderne de ce qui lui est interdit de souffrir... C'est le sentiment de l'honneur qui, dans sa simplicité sublime, et sans lui donner d'autre raison, lui crie : « Plutôt mourir! » — Mourir; et cet enfant gâté de la gloire, du talent, de la fortune, se venge lâchement de son trop de bonheur, en se faisant sauter, à quarante ans, en arrivant à Washington pour y représenter la France. C'était le 1er août 1870 [1].

Voilà, en trois alinéas, ce que d'une part la libre pensée a pensé de la mort. Et voilà, d'autre part, tout ce que l'orgueil de l'homme a trouvé de plus grand dans le mépris de la mort : se détruire, en dé-

digne confident, « il lui en voulait comme à un maître. Il ne craignait pas la mort, et cependant il n'aimait pas qu'on lui en parlât ».

Ce cynique d'égoïsme avait pour maxime : « l'honneur c'est l'intérêt ». Un autre de ses dires familiers était : « Nos parents et nos maîtres sont nos ennemis naturels, quand nous entrons dans le monde ». V. M. Caro, *Études morales sur le temps présent*, p. 235-333.

1. Octave Gréard, *Prévost-Paradol*, 1894. Étude et lettres, p. 30, et pages 131-132.

sertant son haut poste de travail et de combat, à l'heure même où son pays, écrasé par le pied de l'ennemi, allait avoir plus que jamais besoin de ses services.

Mais il vient de nous dire que pour lui « le ciel était vide ». Pour arrêter son bras criminel et le retenir au devoir, en lui montrant ce ciel qui en serait le prix, il n'avait pas l'espérance. Cette espérance du chrétien qui seule fait que la mort est belle, lui-même cependant, dans une étude morale sur *La maladie,* en avait parlé si bien que l'on voudrait citer le chapitre entier. Il avait dit : « Le chrétien, lui, ne cherche pas la mort, mais il ne la fuit pas, il la prévoit et il l'attend. Il en est occupé pendant toute sa vie, et plus encore à ses derniers moments ; et faisant exception au reste de l'humanité, il la regarde vraiment en face. Mais son regard va plus loin, et il la franchit sans la voir, pour regarder au delà. Tel est l'art de mourir à l'usage du chrétien. Et ce que cet art a de plus admirable, c'est qu'il se soutient dans la pratique, c'est qu'il ne dépasse pas le niveau ordinaire de l'âme humaine, et qu'il est d'un secours sans prix à un grand nombre de nos semblables, les plus humbles comme les plus grands. Pour mourir comme Ozanam est mort naguère parmi nous, il n'est pas besoin de son intelligence délicate et cultivée, ni de son âme généreuse. Les plus humbles de ses frères l'imitent sans peine ce jour-là, parce qu'ils l'ont imité tous les jours ; et la vue exercée du chrétien n'a pas besoin d'être perçante pour contempler, à la place de la mort, les cieux tout grands ouverts. »

Mais Prévost-Paradol, lui, n'est pas chrétien. Dans cette contemplation de la gloire céleste, il ne veut

voir qu'une diversion puissante mais illusoire à notre naturelle appréhension de la fin. Il l'appelle un art, invétéré et perfectionné par une habitude devenue une seconde nature. — Un art, soit; mais plus qu'un art, une foi; une habitude, soit, mais habitude née d'une certitude; une contemplation; oui; mais éclairée par une révélation certaine.

La pensée de la mort est la grande pensée, la maîtresse pensée de la vie. « C'est une compagne austère, mais bienfaisante et sûre que la pensée de la mort, écrit excellemment M. Angot des Rotours; et elle arrive la première chaque fois que notre esprit essaie de vivre haut. Elle nous élève au-dessus de la nature visible; et, avec la notion de Dieu, elle nous apporte le vrai sens de notre destinée. Elle nous dégrise de l'enivrement des biens terrestres et de l'orgueil de l'esprit, en ramenant à leur vrai prix les petits bonheurs de la vie, comme à leur véritable durée ses petites douleurs. Elle amortit les haines, fait tomber les colères, éveille la pitié, fait passer sur les têtes le niveau éloquent de la fraternité, attendrit l'égoïsme, soulève l'héroïsme, confère à l'âme sa magnanimité, et lui fait trouver en même temps de la douceur jusque dans son austérité. Le jour où nous saurons marcher tout droit sur ce fantôme sera celui d'une ère nouvelle de grandeur, de liberté et de félicité. »

J'en prends à témoin deux amis. Le premier nous dira que la vue de la mort l'a rattaché au devoir et au travail de cette vie, afin de mériter l'autre. Après une grave crise de vomissement de sang qui faillit l'emporter, 1879, M. Le Play écrit : « Mon cher Lacointa, j'ai revu

l'approche des joies éternelles. Du coup d'œil suprême, je n'ai point vu, comme certains mystiques, le néant de la vie humaine. Loin de là, j'en ai de nouveau constaté l'importance. La vie présente est le poste où nous devons gagner notre classement dans la vie future. Nous devons être heureux d'y rester pour faire notre devoir. Le plus grand de tous est d'acheminer nos concitoyens vers la vérité éternelle! » Et le grand travailleur et observateur se remit à ce travail, jusqu'au mercredi saint 1882, qui fut le jour de son entrée dans la joie de son Maître.

La leçon que tire de la même pensée un digne ami de Le Play, M. Emmanuel de Curson, est celle d'un courage supérieur à tous les maux de la vie. « La mort, écrit-il, n'est effrayante que pour les enfants et pour les gens légers qui ne cessent jamais d'être des enfants. Fuyez ce fantôme, il vous poursuit. Allez à lui, il s'évanouit; et, derrière cette effrayante fantasmagorie, vous découvrez d'admirables horizons vers lesquels s'élancent vos désirs.

« Voulez-vous savoir mon remède à toutes les douleurs de cette vie, et le mobile qui me fait braver toutes les menaces, planer au-dessus de toutes les déceptions? C'est la contemplation de la mort. Dès que me survient une contrariété vive, je lis l'Office des morts et surtout la Messe des morts. Je pourrais dire que je les récite, car, à force de les avoir lus, je les sais par cœur. Après cela, on n'a plus d'autre souci que de s'*endormir,* comme dit saint Paul, que de *retourner* vers la patrie, comme le prophète; et on attend avec Job *donec veniat immutatio.* »

Je me souviens de trois paroles de Mgr Mermillod, dans une instruction de retraite à notre Université.

Il nous disait que l'âme chrétienne doit accueillir la mort par les trois actes de *Foi*, d'*Espérance* et de *Charité*. — Acte de foi : Je crois à la mort ; je mourrai, c'est justice, *stipendium peccati mors*. — Acte d'espérance : J'espère en la mort; je revivrai, libre de tout mal, riche de tout bien. Dieu me fera miséricorde. — Acte de charité : J'aime et j'adore dans la mort la volonté de Celui qui est mort pour moi, et à qui je m'offre à mon tour comme une hostie d'amour.

C'est avec ce triple rayon au front que m'est toujours apparue la mort, depuis ce jour-là.

Le Père Lacordaire écrit : « Croyons bien que nous ne sommes ici-bas que pour mériter notre mort, et par elle la véritable vie. Nous sommes tous ici-bas, comme Isaac portant le bois de son sacrifice, et gagnant la montagne où il doit être immolé. » C'est une de ses plus fortes paroles.

*
* *

Penser à la mort c'est bien ; s'y préparer c'est mieux. Cette préparation sera le détachement et renoncement volontaire à tout ce qui passe, lequel constitue une sorte d'anticipation généreuse de la mort. Ainsi l'Apôtre l'appelle-t-il « mortification ». Prenant donc l'avance sur la mort, livrons-lui, jetons-lui magnanimement ce qui lui appartient, sans attendre lâchement qu'elle nous l'arrache, de sorte que le jour où elle se présentera, nous puissions, libres et forts, lui dire avec saint Paul : « Il y a déjà longtemps que je meurs chaque jour! »

D'abord se tenir prêt. On cite beaucoup là-dessus

le vieux Montaigne. Le pyrrhonien des *Essais* s'est fait stoïcien pour écrire : « Il est incertain où la mort nous atteindra; attendons-la partout. Je suis à toute heure préparé environ à ce que je puis être; botté, prest à partir, et en tel estat, Dieu mercy, que je puis desloger, quand il lui plaira, sans regret de chose quelconque. Je me desnoue de partout; mes adieux sont tantost prins de chaccun, sauf de moy... » etc.

Si le sage se détache de ce qui passe, le saint se rattache à ce qui ne passe pas : « Il faut faire ses adieux au monde, écrit saint François de Sales; il faut retirer une à une ses affections des créatures. Les arbres que le vent arrache ne sont pas propres pour être transplantés, parce qu'ils laissent leurs racines en terre; mais qui veut les porter en une autre terre, il faut que dextrement il désengage petit à petit toutes les racines, l'une après l'autre. Et, puisque de cette terre nous devons être transplantés en celle des vivants, il faut ainsi retirer nos affections de ce monde. »

Toute cette séparation des personnes et des choses se fera à l'amiable. Le P. Gratry compare cet adieu suprême au bonsoir du petit enfant qui, avant d'aller se coucher, prend congé de toute la compagnie, de laquelle il fait le tour, en présentant son front à baiser à chacun.

Le grand secret et motif du détachement de toutes choses est l'amour de Dieu, seul digne d'être aimé par-dessus tout le reste. Je veux citer ici les derniers vers de Michel-Ange presque nonagénaire. « Jamais, écrit M. Rio, jamais ce rare génie ne parut plus grand que dans cette dernière période de sa vie, non point

comme peintre, comme sculpteur, comme architecte, mais comme homme de Dieu, qui, ayant conscience de sa dignité devant ses semblables, mettait sa suprême grandeur à s'humilier devant Lui... Le dernier sonnet qu'il envoya à Vasari, son chant du cygne, était un adieu solennel à l'art dont il se reprochait de s'être fait une idole : « Tout est vanité, écrivit-il, y « compris la sculpture et la peinture ; choses incapables « de contenter pleinement une âme, une fois qu'elle « est éprise de l'amour divin. Tout est vain, tout, ex-« cepté le bonheur d'aimer Dieu et l'honneur de le « servir ! » Il achevait alors, à quatre-vingt-neuf ans, le plan et la maquette de la coupole de Saint-Pierre ! »

Rapprochons-nous de notre temps. « La terre nous quitte, écrivait le vénérable M. Auguste Nicolas, la terre nous quitte, mon ami. Heureux qui a des ailes! Notre génération s'en va, et nous restons encore, comme ces feuilles mortes à la pointe des arbres, que le premier vent va souffler! Tout, à notre âge, nous est présage de départ. Les lettres mortuaires pleuvent sur nous, frappent à notre porte, ou se glissent par-dessous. C'est pourquoi, cher ami, prenons les devants. Plongeons-nous dans la Vie, si bien que quand la mort viendra, elle nous trouve partis! »

La vie : c'était bien en elle que se plongeait Lamache, quand il écrivait, 6 octobre 1877 : « J'essaie, en recourant plus souvent à la communion, qui est la vie de l'âme, en m'occupant plus activement des pauvres et des œuvres, en leur donnant mes paroles, mes visites, mes affections, à défaut d'argent dont je n'ai que peu, et surtout en supportant les épreuves de l'existence, j'essaie d'expier mes péchés, d'utiliser spirituellement le petit nombre d'années qui me restent

à vivre, d'arriver à aimer enfin Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la croix, par laquelle il nous a sauvés à condition que nous en supportions volontiers notre petite part. »

Plus près de nous encore. Mgr Gay écrit, 1884, à son ami le curé de St-Étienne du Mont : « Pour moi, plus que pour vous, la vieillesse est venue. Vous le dirai-je? Je n'écris point ce mot sans sentir mon âme sourire d'un doux étonnement... Je me sens si jeune encore au dedans, si jeune que c'est presque l'enfance! Sans doute, je me rends bien compte que, depuis bien des années, je chemine sur la terre, et que j'y ai vu beaucoup de choses. Cela rend réfléchi, grave parfois, parfois triste; on est mûr, on a de l'expérience, oui. Mais le fruit de tout cela quel est-il? C'est une plus grande évidence du tout de Dieu, de la proximité où je suis de ma fin dernière, du peu qu'est le temps, et de la réalité de la vie spirituelle qui est la vie éternelle commencée. Cette évidence est telle que l'on se sent tout libre, tout dégagé, plein d'essor pour monter, d'agilité pour traverser, de tranquillité pour laisser passer ce qui passe, tout rempli de Dieu enfin. Or,c'est là la vieillesse. Vous me dites, mon ami, que le cher prochain s'en aperçoit, et que je lui suis meilleur avec l'âge. Dieu soit béni! »

Le 14 août 1891, Mgr Gay, septuagénaire, se sent touché par l'aiguillon. Il écrit à ce frère de cœur : « Cher ami, la vieillesse n'est plus à venir pour moi : elle est venue, et avec son cortège de douleurs. On ne veut pas autour de moi que ce soient des annonces du départ; je n'en dis rien ; mais au dedans, je suis comme un oiseau sur la branche; il ne faudrait pas deux appels pour me faire envoler.

C'est que pour moi déjà tout est ailleurs; et j'ai faim de tout! »

Il écrit de même : « Patience, cher ami. Il se fait soir, le Maître n'est pas loin; qu'il vienne : ni vous ni moi ne le ferons attendre pour ouvrir. Il y a tant d'années que nous lui disons : *Veni, Domine Jesu!* »

Dans une autre lettre encore : « Les années s'amassent, la vie s'écoule, le ciel se fait proche. Jésus va venir. Parfois même déjà il frappe à la porte. Il frappe par les rayons de sa face, par les effusions de son cœur, par ses pardons toujours prêts, par sa croix qu'il met sur nos épaules : c'est Lui! » Toute cette page est admirable.

Un peu plus tard, c'était l'adieu : Mgr Gay écrit au même : « Je ne suis plus sur terre que comme un voyageur qui a fait ses malles, et qui attend la voiture. Je l'attendrai peut-être quelques années, dix ans peut-être, qui sait? Mais qu'est-ce que dix années? En tout cas, je ne déferai pas mes malles. »

Assez. Et nous aussi, faisons nos malles, mon frère. Faisons-les, comme firent les mages de l'Orient, à l'heure de se mettre en marche pour aller trouver le Roi des rois. Mettons-y comme eux nos trésors, comme s'exprime l'Évangile, l'or, l'encens, la myrrhe, c'est-à-dire les vertus que ces présents symbolisent. Et puis en route; c'est l'heure. Et le signal nous en est donné par l'étoile qui nous est apparue dans le ciel, la volonté de Dieu.

CHAPITRE XXIV

VIE MEILLEURE

LE BON VIEILLARD

« La vie meilleure. » Et, en effet, à quoi donc nous servirait-il de vieillir, si ce n'était pour nous améliorer? Tout nous le facilite, tout nous y sollicite. La solitude d'abord, cette solitude de laquelle il est écrit, dans les saintes Lettres, que « Dieu y conduit l'homme pour lui parler au cœur ». La vie solitaire des champs, si elle vous est donnée, y est favorable, sans doute; mais meilleure encore est la solitude intérieure, celle de l'esprit moins agité, celle du cœur moins enlacé par tous ces liens d'affaires, de relations, d'affections qui distrayent mon attention de Dieu et de moi-même. J'étais un de ces hommes desquels on a pu dire, « qu'après une longue carrière, ils mouraient sans avoir seulement trouvé le temps de faire le tour d'eux-mêmes ». Aujourd'hui, les barrières sont renversées; la poussière même est tombée. Je vois mieux Dieu et moi; et je commence à connaître entre mon âme et lui ces intimités silencieuses desquelles un solitaire a pu dire : « Je ne suis jamais moins seul que lorsque je suis seul! »

Vie meilleure, donc vie de plus grande bonté, vie de plus grande pureté, vie de plus haute piété, et plus unie à Dieu. Vous et moi, nous nous y exciterons, mon frère, moins par de belles paroles que par d'utiles exemples.

Nommons d'abord la bonté, cette caractéristique de la vieillesse, semble-t-il. Ne dit-on pas communément « un bon vieillard, le bon vieillard », en deux mots qui n'en font qu'un, comme on dit inséparablement « le bon Dieu »? Cette assimilation quasi divine nous honore grandement; c'est notre première gloire, comme l'a dit Fénelon traduisant Sophocle : « Il n'y a, mon fils, qu'un grand cœur qui sache combien il y a de gloire à être bon! »

Mais la raison des raisons, la raison divine est celle-ci, que le Seigneur nous présente dans l'Évangile : « Soyez parfaits comme mon Père céleste est parfait! » Quelle parole! Ah! mon Dieu, je sais bien que votre infinie grandeur est incommunicable; mais il est du moins un côté par lequel je puis et je veux me rapprocher de vous : la bonté, la bonté! Ce sera ma marche à l'étoile; et l'honneur d'y tendre sans cesse et d'en approcher un peu me consolera du désespoir de ne l'atteindre jamais.

Qui donc s'est permis de qualifier la vieillesse de « chagrine, de morose »? Il n'en est rien. Sans doute la vieillesse est une majesté; la bonté du vieillard sera digne; il est roi; mais un roi tel que celui duquel il est écrit : « La joie de son visage fait rayonner la vie tout autour de lui, et sa bonté clémente est comme une douce pluie du soir dans la campagne. » L'avenance, la prévenance, la politesse, la courtoisie, l'affabilité, tels sont les traits de ce visage moins

royal encore que paternel, et qui attire plus encore qu'il n'impose. *Super omnia vultus accessere boni,* est-il dit du bon accueil fait par deux vieillards à leurs hôtes divins, dans les temps antiques. Et si, en effet, les vertus que je viens de dire sont réputées être des vertus d'autrefois, n'est-ce pas une raison de plus pour qu'elles soient celles des vieux, les nôtres?

*
* *

Le bon vieillard n'a pas seulement bon visage, il a bon esprit. Il pense en bien de ses frères, et il leur veut du bien : c'est le nom même de la *Bienveillance*. Volontiers même serait-il porté à voir tout en bien : l'optimisme du vieillard est proverbial. En cela ne se trompe-t-il pas; et ne s'expose-t-il point souvent à être dupe? Il en a pris son parti, lequel, après tout, est le parti des bons cœurs et des caractères heureux.

Heureux : combien plus il l'est que l'homme d'humeur et d'esprit noir, qui partout et toujours voit noir et parle noir! Triste, il attriste tout. Mais ce qui est pis, il paralyse tout, tout élan, tout enthousiasme, toute générosité, en un mot tout bien. Car il faut croire au bien pour le faire, et il faut croire aux gens de bien pour les estimer, les aimer et les servir.

On sait l'optimisme irréductible du Père Gratry : son rêve d'une ville idéale où tout le monde s'aimerait; d'une vie sociale qui serait « une agape, où chacun offrirait au lieu de prendre, etc. » Déjà son beau cœur s'en faisait une réalité existante, présente. Tout près de mourir, il disait encore : « Oh! la charité! La science de réunir les hommes! Depuis trois

mois comme j'ai pensé à cette science ! Et il me semble que je l'ai trouvée. » C'est la mort qui la lui fit trouver... dans le ciel.

La vieillesse est l'âge de l'indulgence, de la clémence. De cette région élevée où il a trouvé la paix, le bon vieillard la fait descendre sur tous, suivant le précepte et l'exemple du Très-Haut « qui fait lever son soleil sur le bon et le méchant, et tomber sa rosée sur le champ du juste et de l'injuste ». — « Si vous avez la vie nouvelle, dit saint Paul aux chrétiens, déposez l'aigre levain de la vieille forme : colère, indignation, malignité, blasphème. » Ainsi l'homme s'avancera de l'aveuglement vers la lumière, de l'emportement vers la douceur, de la tristesse vers la joie, découvrant le beau, goûtant le bien, faisant taire le blasphème, pour porter son hommage tranquille à tout ce qu'il admire et qui mérite de l'être. C'est toute sa vie comme toute son âme, qu'imprègne, que pénètre ce parfum de bonté, tel que celui qui, selon le Psalmiste, descend de la tête et de la barbe du grand prêtre jusqu'à la frange de son vêtement.

Il est, dans la soirée, une heure d'une douceur infinie, celle où, dit le poète, l'horizon est encore éclairé, enflammé par le soleil couchant, tandis que, de l'autre côté du ciel, la lune silencieuse monte dans le pâle orient, au sein de l'ombre sereine. Ainsi :

Du soleil de nos ans quand l'ombre éteint la flamme,
L'astre plus doux du soir se lève dans notre âme,
Et la splendeur fait place à la sérénité.

La sérénité, le calme, la paix du soir, celle des pensées et des sentiments, des souvenirs et des juge-

ments, telle sera l'atmosphère ambiante du vieillard.

Il n'en veut plus sortir. Il a connu la tourmente, mais aujourd'hui tout ce qui passe est sous ses pieds; et s'il s'afflige encore des fautes et des malheurs qu'il n'a pu conjurer, il ne s'en trouble plus. C'est bien cet état d'âme qui apparaît, dans ces lignes de M. Guizot pacifié, en tête de ses *Mémoires :* « J'ai beaucoup lutté dans ma vie, écrit le vieillard, et lutté avec ardeur. L'âge et la retraite ont répandu pour moi leur paix sur le passé. C'est d'un ciel profondément serein que je reporte aujourd'hui mes regrets vers cet horizon chargé de tant d'orages. Je sonde attentivement mon âme, et je n'y découvre aucun sentiment qui envenime mes souvenirs. Point de fiel permet beaucoup de franchise. C'est l'étroite personnalité qui altère ou décrie la vérité. Voilà pourquoi encore, voulant parler de mon temps et de ma propre vie, j'aime mieux le faire du bord que du fond de ma tombe. Pour moi-même, j'y trouve plus de dignité; et, pour les autres, j'en apporterai dans mes jugements et mes paroles plus de scrupules et de délicatesse. »

Ce n'est donc plus pour nous l'âge des polémiques ardentes et passionnées, encore moins violentes. A ces emportements de parole ou de plume, j'estime que la vérité et la justice ne trouvent pas plus leur compte que la sagesse et la vertu. Relisez donc le chapitre de l'*Imitation* qui a pour titre : *Du bon homme pacifique*.

Le plus qu'il peut, le vieillard se dérobe à la discussion trop vive, et il fait bien : « La contention m'est contraire, écrit Doudan. Nous sommes ici, à Broglie, une population un peu mélancolique, qui ne s'arrache

pas les yeux. J'ai appris à dire posément ce que je pense, et à parler modérément de ce que je ne pense pas. J'ai l'habitude d'entrer dans la pensée des autres, pour les engager à entrer plus facilement ainsi dans la mienne. Je finis par céder au nombre, en me taisant; mais sans pour cela avoir plus d'admiration qu'il ne faut pour les opinions du grand nombre. Seulement j'aime la paix. J'ai pris pour devise : « Tu « ne mordras point. » Je me cache sous une peau de mouton et je détale, dès que je vois ou que j'entends l'apparence d'un loup. »

*
* *

C'est bien. Mais si le loup est de ceux dont parle l'Évangile, qui entrent dans la bergerie « pour tout ravager, massacrer, et perdre »? Gardien et défenseur-né des vérités sacrées et des âmes en péril, le vieillard n'achètera pas la paix en déserteur, par la fuite. Il doit un meilleur exemple à ceux qui ont les yeux tournés vers lui, pour apprendre de lui les personnes et les choses à qui il faut dire oui; celles, personnes et choses, à qui il faut dire non. Lui surtout, rendu plus indépendant, du fait de son âge, il le dira hardiment et énergiquement. Absolu sur la vérité, intransigeant sur le devoir, il le sera jusqu'au bout. Et arrivé à ce bout de ses efforts et de sa vie, il pourra, quoi qu'il advienne, se rendre à lui-même ce témoignage, que se rendait, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le cardinal Manning, quand il disait : « J'ai conscience de n'avoir jamais laissé tomber à terre ni une pierre de l'Église, ni une miette de vérité. »

Ce n'était pourtant pas un intolérant que ce grand

vieillard, si ferme dans ses convictions, mais si noblement juste et largement généreux envers ceux de ses compatriotes qui ne les partageaient pas. Rien n'est plus instructif à cet égard que ses notes manuscrites, écrites en 1890, touchant la bonne foi religieuse d'un très grand nombre de protestants anglais. Il les donnait comme règles pratiques de jugement et de conduite à son propre clergé : « J'ai connu intimement, en dehors de l'Église, écrit-il, des âmes vivant de la foi, de l'espérance, de la charité, et de la grâce sanctifiante, en humilité, pureté absolue de vie et de cœur, en méditation constante de l'Écriture Sainte, en renoncement complet d'eux-mêmes, en travail personnel consacré aux pauvres, vivant, en un mot, d'une vie de sainteté aussi évidente que j'aie jamais rencontrée. J'ai vu cela en des familles entières, riches ou pauvres, dans toutes les positions sociales. Moi-même j'ai reçu dans l'Église je ne sais combien d'âmes dans lesquelles je ne pouvais trouver de péché mortel, et qui étaient évidemment dans la grâce de leur baptême... Comment, après ces faits, peut-on parler de telles gens comme étant de mauvaise foi! » Le cardinal insiste, se fâche, les venge, les couvre des larges ailes de l'Église dont ils sont inconsciemment les enfants. Toute cette page de sa vie est à lire et à retenir[1].

En résumé, il me semble que, sur ce sujet fort délicat de la dissidence en matière religieuse, et du point de vue où doit se placer la justice et la vérité, le mieux pensant et disant est le fin moraliste que fut Saint-Marc Girardin : « Ne mesurez pas les distances, dit-il,

1. V. M. Thureau-Dangin, *Le Cardinal Manning*. Correspondant du 10 mars 1906, p. 864.

voyez les intentions. Il n'y a loin de la religion que ceux qui s'en éloignent. Tous ceux qui s'en rapprochent en sont près, à quelque distance qu'ils soient du but. »

Vie meilleure, vie de plus grande bonté et charité, ai-je dit. Mais aussi vie de plus délicate pureté, pureté en tout, pureté de corps, de conscience et de cœur. « Oh! qui me délivrera de ce corps de mort? » s'écriait saint Paul, sous les soufflets que lui infligeait l'aiguillon de la chair, par les mains de Satan! Et voilà que, ce corps, il le réduit en servitude jusqu'à ce qu'il ait non seulement émoussé, mais extirpé cet aiguillon des sens, dût la mort s'ensuivre. C'est proprement le travail de la mortification. Mais c'est de cette mort même que naît la vie de l'esprit; s'il est vrai que monter ainsi, c'est se spiritualiser.

Sur cette vie nouvelle, à laquelle l'Évangile convie notre vieillesse, prêtez donc l'oreille, je vous prie, à l'entretien du soir qu'avait demandé à Jésus un grand docteur d'Israël. « En vérité, en vérité, je vous le dis, nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit saint », dit le divin Maître. Renaître dans l'eau, c'est bien se purifier, laver les impuretés de sa vie, de sa pensée, de son cœur, dans un baptême de larmes. Et renaître de l'Esprit, c'est bien prendre un nouvel et meilleur esprit, se faire une nouvelle âme, dégagée de l'erreur et décrassée du péché.

Mais est-ce que j'ai dit vrai? Est-ce que cela nous regarde, et est-ce bien le vieillard qui peut, qui doit ainsi renaître, pour refaire en lui l'homme nouveau? Ce fut exactement l'objection de Nicodème à

Jésus, comme c'est votre question, mon frère : « L'homme, quand il est vieux, peut-il se rajeunir en redevenant enfant? » A quoi Jésus répond que telle est la vérité, et qu'il s'y tient absolument : « Ne vous étonnez pas de ce que je vous aie dit : « En vérité, il faut que vous renaissiez! »

Puisque c'est de nous qu'il s'agit, hâtons-nous donc, il en est temps, d'achever en nous la définitive victoire de l'homme spirituel sur l'homme charnel; nous conformant, nous vieillards, à cette vive et forte maxime de saint François de Sales : « Il faut commencer de vivre ici-bas, comme si nous avions déjà le corps au tombeau et l'âme au ciel! »

En somme, je me représente la vieillesse comme un état de suprême perfection. Miroir de justice, fleur de délicatesse, vase d'honneur : le vieillard serait cet homme élevé par la vie et le travail des années à cette suprême pureté et dignité d'une conscience jalouse, qui s'effraie d'une ombre et s'indigne d'une tache : « O conscience digne et pure, comme une petite faute te devient une morsure cruelle! » s'est écrié l'*Altissimo poeta*[1].

Pour cela qu'il y faut faire bonne garde, mon frère! Je lis dans les papiers intimes d'un officier chrétien, en deuil récent d'une inoubliable épouse : « Et maintenant que faire seul, le soir, dans cette chambre à coucher où je vois toujours un cercueil? Autrefois, à cette même heure, quand nos enfants étaient endormis, nous trouvions pour nous deux des heures de sérénité douce, de repos pieux, d'ineffable paix! Nous bénissions Dieu de notre union et de ses intarissa-

1. O dignitosa coscienza e netta
Come t'è picciol fallo amaro morso (*Purg.*, III, 1).

bles joies. Aujourd'hui, tout est désert autour de moi. »

C'est alors que le colonel Paqueron s'imposa le devoir de consacrer ses soirées solitaires à la rédaction d'un journal qui serait son examen de conscience, en vue de cette « Vie meilleure », de laquelle nous écrivons. J'y lis en tête : « Quiconque ne travaille pas à se rendre meilleur est absolument indigne de vivre. La pratique de juger chaque jour ses actions par écrit, en ramenant la pensée du dehors au dedans, développe le sens moral et met l'homme en possession de ses forces totales, lui rendant en même temps cette paix intérieure qui dépasse tout sentiment. Le dimanche, rentré chez moi, je recueille, je rédige le mémorial, je résume la vie de la semaine, et je prends mes résolutions pour la semaine suivante. Mais qu'il y faut d'attention et d'opiniâtre énergie! Dieu m'y aide; et puis invisiblement ma chère Eulalie me regarde : Est-elle contente de moi? »

Écoutez Bossuet : « Chrétiens, dit-il, Dieu fait un journal de notre vie. Une main divine écrit notre histoire pour la publier un jour. Songeons à la faire belle. »

*
* *

Mais je n'ai pas dit assez. J'ai dit la vie meilleure, j'ai souhaité la vie parfaite; mais je ne suis pas monté encore vers ce qui est la source supérieure et surnaturelle de cette vie, et qui n'est autre que Dieu même. Élevons-nous maintenant jusque-là, mon frère. Ne parlons plus seulement de la vie meilleure, osons nommer la vie divine. Ne disons plus seulement le bon vieillard, disons le saint vieillard. Ne disons

l'homme de bien, disons l'homme de Dieu. Je vous en ferai voir et entendre de bien parfaits modèles.

Qu'est-ce donc qu'un homme de Dieu? C'est, premièrement, un homme qui vit en la présence de Dieu : « Marche devant moi, dit le Seigneur, et tu seras parfait. » Donnez-moi une conscience constamment en face de cette pensée : « Dieu est là, il me voit! » ce lui sera une force invincible à toute puissance mauvaise. Comment descendra-t-il jamais à une bassesse celui dont la conversation est dans les cieux? J'ai rencontré, dans ma vie, des vieillards qu'enveloppait visiblement cette sorte de transparence de la divinité. Elle leur mettait le nimbe au front. Enfants, nous leur demandions leur bénédiction.

« Ceux-là seuls vivent, ô mon Dieu, qui vivent en votre présence, qui pensent à vous et qui vous aiment. Tous les autres sont endormis. Ils font des rêves, et s'attachent à des fantômes. Vous seul êtes la réalité. Rien n'est bien que d'occuper de vous son cœur et son esprit; de faire toutes choses en vous, de n'être mû que par vous. Mais l'homme est-il fait pour jouir ici-bas d'une telle félicité? S'il en était capable, il aurait là sa perfection. »

Le vieillard qui écrit ainsi, à l'âge de soixante-dix ans, est le doux et sage Joubert, dont le nom évoque le souvenir d'une pléiade d'amis illustres : Fontanes, Chateaubriand, de Bonald, de Sèze, Molé, de laquelle lui-même était une étoile de moyenne grandeur, mais brillante d'un si pur éclat!

L'homme de Dieu converse avec Dieu : c'est la vie de prière. Il y a bien longtemps que, dans mes souvenirs, les noms de vieillesse et de prière s'associent et reposent ensemble sur les mêmes têtes vénérées et

sacrées. Déjà, dans ma petite école, le *Télémaque* qu'on y lisait me montrait de beaux vieillards, Termosiris, Sophronyme, Aristonoüs, chantant sur la flûte ou la lyre, les louanges des dieux. C'était la fable. J'ai mieux que cela. Dans l'Évangile, ces trois mages venus de l'Orient aux pieds de l'Enfant-Dieu, comment sont-ils représentés? comme des vieillards. Et que font-ils? « Ils se prosternèrent et adorèrent », est-il écrit : ils prient. Et les deux adorateurs de Jésus présenté au Temple? Deux vieillards, l'un Siméon, chante son *Nunc dimittis,* et l'autre Anne la prophétesse console ses quatre-vingt-quatre ans, « en priant nuit et jour dans le Temple ».

O Dieu, réveillez en moi la voix de la prière! C'est l'heure : *Exsurge psalterium et cithara, exsurgam diluculo.* Cette harpe chez moi était muette, hélas elle dormait silencieuse, suspendue à mon chevet; ses cordes s'étaient détendues ou brisées. L'hymne sainte était désapprise; mes jours étaient sans vie et mes soirs sans joie. Et cependant qui donc priera dans l'Église, sinon le prêtre? *Tu autem, homo Dei!* Qui donc priera dans ce village, sinon celui à qui les petits demandent à genoux qu'il les bénisse.

Et dans la famille, qui donc priera, sinon le père?

Dans ses dernières années, le maréchal Randon, le conquérant de la Kabylie, deux fois ministre de la Guerre, maintenant retiré sous la tente, entendait d'En-Haut des sollicitations auxquelles il tardait à répondre. Le protestantisme ne lui suffisait plus. Ce fut le besoin de la prière, de la prière catholique, qui le ramena à la vérité pleine. Il avait soixante-douze ans, lorsque, le 12 octobre, étant à sa campagne de Saint-Ismier, il dit à la Maréchale : « Je veux

vous parler d'une chose qui me préoccupe depuis longtemps. Mais ma vie était trop remplie : elle ne m'appartenait pas. A présent, je suis libre. J'ai laissé les affaires du temps. J'avance en âge ; il se fait en moi une sorte de paix ; la paix du soir ; et quand la paix est venue, Dieu n'est pas loin. J'ai hésité, j'ai beaucoup réfléchi. Et puis, *j'ai besoin de prier, et je suis seul.* Vous êtes pieuse ; ma fille, notre unique enfant, est très pieuse. Mes petits-enfants sont catholiques. *Je veux prier avec vous.* Je veux me faire catholique. Instruisez-moi. » Deux mois après, 22 décembre 1867, le maréchal faisait son abjuration, et recevait la Communion dans une chapelle catholique. Quatre ans après, malade à Genève, il expirait en grand chrétien et en grand français, 13 février 1871. « Oh ! la patrie, disait-il près de mourir, la patrie ! Ses souffrances me tuent ! »

Parlons à Dieu, écoutons Dieu ; car Dieu nous parle. Comme il avait parlé au monde par son Verbe, c'est encore son Verbe, son fils, Jésus intime, qui se fait entendre à chacune des âmes, dans le mystère de l'oraison. Heureux qui le sait entendre ! Heureux celui qui chaque jour a prêté l'oreille du cœur à cette parole personnelle, secrète, correspondante à chacun de ses besoins et de ses soupirs ! Mon frère, chacun de nous, ici-bas, a, comme Jeanne d'Arc ses voix du ciel, qui lui parlent de combats, de victoires, de travaux et de douleurs. Si nous ne les entendons pas, c'est que nous faisons trop de bruit en nous-mêmes. Or « le Seigneur n'est ni dans le bruit, ni dans la tempête, ni dans la foudre ». Il est, dit l'Écriture, « dans le souffle d'une brise légère » : cette brise du

soir qui nous apporte la voix des Angelus lointains.

— Mais ce silence que vous demandez de moi, Seigneur, comment le pourrais-je faire en moi, quand tout bruit autour de moi? C'est le bruit de ma maison, de mon travail, de mon emploi, de mon usine, de mes affaires, de mes enfants? — Il est vrai. Et néanmoins ils sont nombreux encore les serviteurs et les servantes de Dieu qui, pour écouter Dieu, prendre le mot d'ordre de Dieu, savent trouver le silence en eux, même au bruit tonnant de l'Océan, de la tempête et du canon.

S'il y eut de nos jours un fidèle de l'oraison, qu'il faisait chaque jour, et un docile auditeur de la réponse divine qu'il inscrivait ensuite, — je l'ai appris des siens, — ce fut assurément l'amiral Abel Bergasse Dupetit-Thouars, à qui Sébastopol, le Japon, le siège de Strasbourg, le Pérou, font une si admirable couronne de lauriers. On a écrit de lui : « Quand l'amiral avait une décision à prendre, il se recueillait, il priait, dans l'aveu agenouillé de sa faiblesse. Puis, sans retour sur lui-même, il se relevait et marchait droit à la voix du Ciel : « Me voici encore lancé sur la grande mer au milieu des dangers et des hasards, écrivait-il le 14 septembre 1868. Sentant au fond du cœur mon incapacité et ma faiblesse, j'adresse ma prière, avec mon cri de détresse, au Tout-Puissant, le suppliant de me diriger et de m'aider. » Et l'amiral ajoute : « Tout est difficile sans Lui, tout est aisé avec Lui. Tout est préoccupation quand on songe à sa propre personnalité; tout est simple, quand on se remet à la volonté divine. La question

est de savoir si l'on fait ce que l'on doit. Dieu nous donnera le reste. »

Lorsque, le 13 mai 1890, la mort le surprit, à Toulon, la veille même d'appareiller pour les Échelles du Levant, sa dernière parole fut celle-ci : « Embrasse-moi, ma chère femme, c'est Dieu qui le veut; et ce que Dieu fait est bien fait ! »

Que voilà bien la docile et virile réponse à cette parole de l'Évangile : « Celui-là n'est pas du royaume des cieux qui dit : Seigneur, Seigneur! mais celui qui fait la volonté de ce Seigneur des cieux! »

La vraie piété, la bonne, est celle qui se traduit par l'accomplissement de la volonté de Dieu, c'est-à-dire du devoir; et la volonté de Dieu s'y fait d'autant plus reconnaître que le devoir est marqué du signe de sa croix, qui est le sacrifice. Entre le chrétien et Jésus un contrat sublime est intervenu, tel que celui où, encore marqué des cicatrices du Calvaire, le Christ demandait à Pierre : « M'aimes-tu, m'aimes-tu? Veux-tu réaliser en toi le règne de Dieu? Le veux-tu, à tout prix, dans la pauvreté, le combat, la souffrance? Mon amour en toi sera-t-il plus fort que la chair, que la gloire, que la mort même? En vérité, m'aimes-tu? » Or, depuis deux mille ans, la réponse n'a jamais manqué. C'est celle de milliers et milliers de vrais fidèles qui savent non seulement prier et méditer, mais agir, mais combattre et souffrir par amour. Chœurs de pénitents, d'apôtres, de vierges, de pauvres volontaires, d'humiliés, d'opprimés, de martyrs, c'est bien vous et vous seuls, qui pouvez répondre, comme Pierre : « Maître, vous savez que je vous aime! »

Le nom de piété que l'on donne à ce commerce intime du chrétien avec Jésus-Christ, implique l'idée

de religieuse tendresse. Comme la piété filiale, elle sera familière. C'est le nom que lui donne le livre de l'*Imitation*, en titre d'un de ses chapitres : *De l'amitié familière de Jésus* : cette amitié du tête à tête, du cœur à cœur qui permet de tout se dire : *ut solus cum solo uniaris.* « Chaque jour, a écrit quelqu'un, j'ai besoin de replier ma tête sur mon cœur, pour y trouver mon Dieu ; car vivre du cœur pour le chrétien, c'est vivre de Dieu. » Soyons donc intimes à Dieu, tendres à Jésus-Christ, familiers avec lui. Soyons hommes avec les hommes; soyons enfants avec notre Père des cieux; soyons frères avec son Fils, l'objet divin de nos complaisances, comme il l'est des siennes. Une main laïque a écrit : « Jésus est la seule personne à laquelle on ouvre tout son cœur. La bonne prière c'est : Je vous aime et je m'abandonne à vous! Outre la prière solennelle, celle de Moïse sur la montagne, il y a la prière intime, avec le front dans la main, la paupière humide, la tête reposée sur le sein et les bras liés autour du cou de l'ami qui est Dieu. » En retour, souvenons-nous de François d'Assise, et du Christ qui détache son bras de la croix pour l'embrasser.

Cette tendresse dans la dévotion ne nous a-t-elle pas paru une nouveauté, mon frère? Nous avions pu le croire, nous qui naquîmes au lendemain de ce XVIIIe siècle où le jansénisme avait refoulé la piété catholique dans la zone glaciale de l'antique loi de crainte. Mais je n'ai pas tardé à y reconnaître, au contraire, un retour heureux à la piété de nos grand ancêtres du moyen âge. Qu'on remonte, par exemple, au XIIIe siècle avec son saint François d'Assise, au XIIe avec notre saint Bernard. Qu'on lise, par exemple, les

stances de son *Jubilus*, ou ses sermons sur le *Cantique*. Toutes nos plus tendres dévotions s'y épanouissent : le Sacré Cœur de Jésus, le Crucifix et les Cinq Plaies, surtout le culte filial de la Mère de Jésus. Cette antiquité nous a devancés et nous surpasse. La banquise de glace qui nous séparait d'elle s'est fondue et rompue au feu du divin amour. La température a monté ; et maintenant c'est un *Gulf Stream* qui enveloppe de son chaud courant toute la catholicité.

Que Dieu en soit loué ! Si la crainte de Dieu est une vertu, la peur de Dieu est un vice. Répudions la peur, conservons la crainte, et couronnons l'amour.

« Un cœur d'*Enfant* pour Dieu — un cœur de *Frère* pour le prochain — un cœur de *Juge* pour nous-mêmes » : c'est dans ce triple mouvement que le cœur du chrétien trouvera le sens, la forme et la règle de son activité. La vie intérieure n'a pas de formule plus pleine.

Après cela, pour les pratiques, je vous confesserai entre nous, mon frère, qu'elles n'ont pas toutes le même poids ni un égal prix à mes yeux. J'y voudrais du discernement. Nous, les demeurants d'un autre âge, nous restons en quelque défiance de certaines formules que revêt aujourd'hui la piété d'un grand nombre : piété de sentiment, piété de mouvement, d'extériorité et de déplacement. Nous sommes encore du temps des dévotions fondamentales. Au centre et au foyer, celle du Très Saint Sacrement. Puis le Crucifix, l'Évangile, les offices de l'église de la paroisse, la grand'messe, le catéchisme, le sermon, la doctrine chrétienne, la confession plus pénitente, la communion avec la messe et toujours enca-

drée entre sa préparation et son action de grâces[1]!

La communion quotidienne est recommandée, demandée aujourd'hui par l'Église. Il en était ainsi au temps des persécutions. C'est un courant de vie surnaturel plus intense que le Pontificat de Pie X s'efforce, en toute circonstance, de créer au sein de ces fortes élites qui, de plus en plus, chez nous, de-

1. Les *Annales religieuses du diocèse d'Orléans* ayant publié l'article XIII de la Constitution apostolique sur l'*Index*, interdisant « les livres ou les écrits qui suggèrent de nouvelles dévotions, même sous le prétexte qu'elles sont privées, si ces livres n'ont pas reçu l'autorisation des supérieurs ecclésiastiques », y ajoutent à l'appui ces réflexions signées d'*un Ancien* :

« M'est avis que les dévotions sont en train, en ce moment, de faire grand tort à la dévotion. Nos pères, qui peut-être nous valaient bien, avaient une piété beaucoup plus simple que la nôtre : ils connaissaient un scapulaire, celui du B. Simon Stock; un chapelet, celui de saint Dominique.

« En fait d'objets de piété, ils mettaient au-dessus de tout les signes de la foi catholique sur lesquels l'Église a répandu sa bénédiction, dont la source est en elle : je veux dire les sacramentaux, les huiles saintes, l'eau bénite, les cierges de la Chandeleur, les rameaux du dimanche des Palmes.

« Leurs formules préférées de prières étaient les formules liturgiques, et ils avaient un vrai culte pour le psautier.

« Ils avaient tous cette conviction qu'une mortification, si petite soit-elle, est plus agréable à Dieu qu'une illumination, si féerique qu'on la suppose.

« Leur pèlerinage favori était celui du Tabernacle, ou encore celui du Calvaire, par l'exercice si ancien et si suggestif du Chemin de la croix, ou bien enfin celui des processions des Rogations et de Saint-Marc, auxquelles ils ne manquaient jamais. Les stations qu'on les voyait le plus volontiers faire à l'église, c'était au grand Christ de l'entrée du chœur, ou bien encore au Dieu de pitié et à l'autel de Marie, qui était toujours représentée tenant dans ses mains et montrant au monde l'Enfant-Dieu.

« Leur christianisme, en un mot, était d'or : dans le nôtre, un grand religieux le constatait il n'y a pas bien longtemps encore, dans le nôtre, pour nous dispenser de l'effort, nous y faisons souvent entrer beaucoup d'alliage. »

vront remplacer les foules. Comme Jésus fit de ses apôtres à l'heure de sa Passion, le Saint Père rapproche et rassemble ses fidèles à la sainte Cène. Voyez : il y convie même les petits enfants!

Nous le seconderons dans ce religieux effort. Non seulement en recrutant ces élites, mais en les rendant dignes, s'il se peut, de ce divin honneur. Nous relirons, avec elles, les sages dispositions et règles prescrites par l'Église et formulées dans la *Vie dévote* de saint François de Sales. A ce nom de communion nous rendrons sa vivante signification. Ce que Jésus nous y apporte c'est sa vie : « Celui qui me mange vivra en moi, et moi en lui. » Ayant communié à Jésus-Christ, je vivrai donc comme lui, j'aimerai ce qu'il aime, je haïrai ce qu'il hait; je voudrai ce qu'il veut; je penserai ce qu'il pense; je ferai ce qu'il fait. Communier c'est s'unir; et communier à Jésus, c'est communier à son âme tout entière, à son âme de force, de pureté, d'humilité, de charité, de sainteté, en s'unissant à ses vertus, comme à sa croix, comme à ses membres souffrants.

Telle sera la vie chrétienne, la nôtre, une greffe divine. Mon frère, connaissez-vous une philosophie plus haute que celle-là?

C'est à ce divin fruit de la communion que les hommes du monde déclarent qu'ils reconnaîtront expérimentalement la vérité de nos mystères. L'un d'eux, et non des moindres, M. Paul Bourget, me faisait l'honneur de m'écrire, le 13 février 1892 : « A mon sens, il n'y a au monde qu'un problème, et qui tient dans la formule sublime de la communion : *Et sanabitur anima mea.* Ce qui sauve, ce qui guérit,

ce qui rachète; voilà l'épreuve de la vérité des doctrines. »

Grâce à Dieu, ces miracles de la communion, ces merveilleuses et bienheureuses transformations morales et spirituelles sont quotidiennes dans l'Église. « Le Pain des Anges produit des anges sur la terre, anges de pureté, de piété de charité, » écrit Hilaire de Lacombe ; et de cette vérité, appelant chaque communiant à témoin, il dit : « Regarde au dedans de toi-même. Lorsque tu as reçu ton Dieu n'as-tu jamais senti qu'une sorte de résurrection et de transfiguration s'opérait en toi...? Nourri de ce Dieu, écoutant son cœur battre dans le tien, est-ce que tu n'as pas mieux aimé et servi les hommes, les humbles, les pauvres... Est-ce que tu n'as pas mieux compris et réalisé en toi le sens de ces mots : Devoir, sacrifice, honneur et immortalité?... Vieilli et désabusé, l'homme se ferme à l'homme, mais il s'ouvre à Dieu qui, dans la communion à son divin sang, nous a donné le breuvage où se désaltèrent toutes les soifs humaines... Aie donc confiance : crois au Christ! Et lorsque ton tour de mourir viendra, le vaste univers, avec ses continents et ses océans, ne vaudra pas à tes yeux demi-clos la petite Hostie blanche que t'apportera le prêtre. Dans la nuit où tu descendras, elle luira comme l'aube du jour sans fin qui va se lever pour toi. »

CHAPITRE XXV

L'EXPIATION

SERVITUDE ET RÉDEMPTION

Il est trop certain — et pouvons-nous le taire? — qu'à côté et au-dessous des belles et saintes vieillesses que nous avons saluées, il y a un très grand nombre de vieillesses profanées, flétries : les vieillesses sans Dieu. Si, chez quelques-uns, l'impiété procède de l'égarement de l'esprit, chez la plupart elle a sa source dans la dépravation du cœur ou le désordre des mœurs. Les uns souffrent de la cécité, les autres de la lèpre. Trop souvent aussi l'orgueil fait alliance avec l'impureté. L'âge n'y apporte pas remède. Même il arrive que, chaque année venant ajouter à la chaîne un nouveau nœud, enrouler un nouveau cercle, le prisonnier devient de plus en plus impuissant à en briser les anneaux. Car c'est une chaîne, mon frère. Le vieillard qui la porte n'en est pas seulement le captif, il en est le forçat; et forçat condamné à perpétuité, s'il n'est pas un jour l'objet d'une grâce souveraine et miséricordieuse.

Je voudrais parler avec vous, mon frère, de cette servitude, puis de cette rédemption, sous le nom et

titre commun d'Expiation. Cette expiation, les uns l'ont acceptée et accomplie; d'autres l'ont repoussée; et de ces derniers aussi je devrai dire l'erreur ou le mensonge, et le malheur.

Notre vieillesse n'a-t-elle pas le devoir de rendre hommage à la justice de Dieu dans les châtiments qu'elle inflige, comme à sa miséricorde qui pardonne? Toutefois ce n'est pas sans une vraie douleur que je dénoncerai ici les jugements de Dieu sur certains de ces hommes, ornés de grands talents dont je fus quelquefois épris, sans en être séduit. J'aurai du moins la ressource de laisser la parole à des témoins et à des juges dont la plume bien laïque ne sera pas soupçonnée d'exercer contre eux les représailles de l'Église.

Qu'elle fut donc triste et humiliée la vieillesse d'*Ernest Renan*, pour commencer par lui! A cet âge vénérable, que restait-il chez lui du jeune chrétien qui, en 1845, s'asseyait au pied de la chaire de Frédéric Ozanam, duquel il disait : « Je ne sors jamais de sa leçon sans être plus fort, plus haut, plus décidé au grand, plus courageux et plus allègre à la conquête de l'avenir? » — Que restait-il du jeune philosophe qui, à la même époque, proclamait l'indestructibilité du christianisme, comme l'est celle de la nature humaine, à laquelle il s'adapte si harmonieusement : « C'est à mon sens, dit-il, une des plus grandes marques de la divinité du christianisme que, pour en prouver la vérité, il faut analyser ce qu'il y a de plus profond dans l'homme. Son nœud est là. S'il était faux, au contraire, l'analyse ne pourrait que le détruire. » — Et de l'érudit sérieux qui a écrit

l'*Histoire des langues sémitiques;* du philosophe qui a rêvé pour la science un *Avenir* qui la mettra en possession de l'humanité, etc., de tout cela que reste-t-il à 69 ans, l'âge des sages conclusions et des larges généralisations?

A cet autre bout du voyage, il ne reste plus de ce premier Renan qu'un vieil épicurien sceptique et blasé, qui tourne au Méphistophélès moqueur et libertin. Tout est tombé en route, toute vérité comme toute moralité : il est vide. Qu'est-ce que Dieu? « Un vieux mot, un peu lourd, » et qui n'a plus de sens. — Et le monde? Un jeu de marionnettes : « Jouissons, mon pauvre ami, jouissons du monde tel qu'il est fait, dit son *Prêtre de Nemi*. Ce n'est pas une œuvre sérieuse, c'est une farce, l'œuvre d'un démiurge jovial. La gaieté est la seule théologie de cette grande farce. » Et son siècle? « Non pas le plus grand, mais le plus amusant des siècles. Et je n'aurai, en quittant la vie, qu'à remercier la cause de tout bien de la charmante promenade qu'il m'aura été donné de faire à travers la réalité. » — Et la vie elle-même : « Un joyeux exercice de patinage sur la glace d'une nuit. » — Et la patrie? Un préjugé. — Et l'humanité? « L'humus, la couche de terreau nécessaire pour qu'un grand homme y naisse. » — Et la vérité? « Tout ce que vous voudrez : S'abandonner suivant les heures, à la confiance, au scepticisme, à l'optimisme, à l'ironie, voilà le moyen d'être sûr qu'au moins, par moments, on a été dans le vrai. »

Plus de convictions, plus de principes. Et de sens moral, de vie morale, pas davantage. « Qu'est-ce qui sauve? » se demande-t-il. Et il répond : « N'importe. Pour l'un c'est la vertu; pour l'autre, l'ardeur du

vrai; pour un autre, l'amour de l'art; pour d'autres, l'ambition, les voyages, le luxe, les femmes, la richesse; au plus bas degré, la morphine et l'alcool. Les hommes vertueux trouvent leur récompense dans la vertu même; ceux qui ne le sont pas ont le plaisir. » Et c'est tout cela que ce cynique d'art vient prêcher à la jeunesse de Paris, quand un jour il lui crie : « Amuse-toi! M'étant peu amusé quand j'étais jeune, j'aime à voir s'amuser les autres. Ceux qui prennent la vie ainsi sont peut-être les vrais philosophes », etc., etc. « Mes chers enfants, c'est inutile de se donner tant de mal à la tête, pour n'arriver qu'à changer d'erreur. Amusez-vous, puisque vous avez vingt ans. »

C'est un homme vide, ai-je dit. Ni croyance, ni conscience; ni boussole, ni ancre : ce n'est plus un navire, c'est une épave. Et ceux qui la regardaient flotter sur l'abîme, jouet du vent et des vagues, se demandaient : quel est son nom? C'est l'Apostat : il a jeté Dieu par-dessus bord; et, Dieu parti, tout a péri. Tel fut le premier châtiment.

Le second, infligé à la vieillesse de Renan, fut le mépris, le dégoût de ceux qui en eurent l'écœurant spectacle sous les yeux. Entendons-les : « L'impossibilité dans laquelle ce vieillard se trouvait de plus en plus de faire des sottises, écrit M. Gabriel de Séailles, l'autorisait, croyait-il, à dire toutes celles qui lui passaient par la tête. » Et M. Paul Bourget : « Cet homme me déconcerte. J'attendais une fin imposante, un coucher de soleil dans une gloire. Il me donne un coucher de soleil derrière les tonnelles. » Et M. Brunetière : « Ce rôle d'ironiste et de moqueur universel, M. Renan non seulement l'acceptait, mais

il le recherchait. Il n'a donc pas senti que ce dont on riait ce n'était plus de ce qu'il disait, mais de celui qui le disait. Et, parce que la jeunesse est cruelle, elle riait de ce qu'il y avait de plus lamentable encore que de risible : le spectacle d'un vieillard qui profane, sous son masque de cire rabelaisien, tout ce qu'il avait jadis adoré. »

Ses derniers jours furent ceux d'un pauvre impotent, gâteux; et il mourut ainsi dans un état de déliquescence corporelle, qui en rappelait une autre.

*
* *

Dans l'intimité d'école et d'amitié la plus proche de Renan, un châtiment d'un autre genre ne devait pas tarder à fondre sur une autre tête superbe, celle de *Challemel-Lacour,* son successeur à l'Académie française. Il la dressait très haute. Premier agrégé de philosophie à l'École normale, professeur brillant, préfet du Rhône, député, sénateur, ministre des Affaires étrangères, ambassadeur à Londres, académicien, vice-président du Sénat, etc., cet enfant gâté de la fortune et de la République s'éleva par tous ces degrés à un tel paroxysme d'orgueil que, non content de braver Dieu, il en vint à se substituer à lui.

La révélation s'en fit éclatante, après sa mort, dans des pages posthumes publiées sous le titre de *Réflexions d'un pessimiste*. C'est un long blasphème. Là Dieu n'est plus que la dernière de ces choses infimes et puériles dont il dit pêle-mêle et dédaigneusement : « Les femmes et l'amour, les flagorneries aux contemporains, les promesses de fraternité paradisiaque, Dieu et l'amas d'espérances futures et déclamatoires qui sont suspendues à ce grand nom

comme des franges dorées au bord du nuage, préjugés, métaphores, paroles qui bercent mollement les intelligences assoupies, mais qui font amèrement sourire ceux qui sont éveillés... » etc.

Et il ajoute, se redressant : « Nous qui sortons tous de l'École de Voltaire, de Hegel, de Lavoisier et de Laplace, nous ne voulons plus de cette vieille poésie qui se dissipe comme une vapeur devant une intelligence du XIXe siècle... Les petits poètes remercient Dieu d'avoir fait la terre si bonne, et ils faiblissent; les grands poètes ont tous chanté le néant de la vie, et ils étaient forts. »

Dieu supprimé, l'homme reste; mais cet homme s'est fait dieu. La libre pensée l'a déifié : « Voilà, écrit Challemel, voilà plus de six mille ans, que, sous la forme du serpent, la pensée s'est fait écouter du premier homme : « Donne-moi ta vie, et je te don-
« nerai un monde, un empire que les siècles ne feront
« qu'agrandir... Ne te décourage pas. Tu deviendras
« par moi redoutable aux plus puissants. Lorsque
« partout tu auras vu l'injustice en honneur, moi je
« te construirai des sociétés de sages, des phalanstè-
« res, des royaumes indestructibles de lumière et de
« liberté. Je te couronnerai de rayons, je t'assoierai
« sur un trône, et je te ferai dieu. »

Mais encore quel dieu? Nous allons l'apprendre. A ces papiers inédits du vieillard, s'en trouvait joint un autre, sorte de pastiche de Rabelais, le maître viveur que Challemel s'est amusé à faire revenir des enfers pour réapprendre la vraie sagesse à notre siècle, dans la langue du sien. Mais quelle sagesse, mon frère! « Une façon de vie égayée de plaisirs,

arrousée du piot, riant, chantant, faisant l'amour, ne craignant rien, n'espérant rien, sans soulci de la providence qui là-haut s'esbat à jouer à la quille avec les mondes, sans s'occuper de nous ; pour ainsy arriver là où je suis, en un lieu où il fait grand chault, ains où l'on voit bien clair, etc. » C'est un président du Sénat que vous venez d'entendre.

Cependant, aussi bien que le superbe demi-dieu de tout à l'heure, le vieillard grivois est triste. Ces Réflexions sont bien nommées celles d'un pessimiste. Challemel est mécontent de tout, hormis de lui-même. Il place ces pensées sous le patronage du sombre Léopardi, le poète du désespoir ; et sous celui de Henri Heine, ce cul-de-jatte facétieux, ruiné corps et âme par ses longues débauches. De l'œuvre de celui-ci, il ne retrancherait que ces mots de sa fin : « Oui, je suis revenu à Dieu comme l'enfant prodigue, après avoir gardé les cochons avec les Hegeliens. »

La tristesse du pessimiste c'est le nuage noir ; voici maintenant le coup de la foudre : Dieu s'est levé.

Entre ces deux fragments, l'éditeur qui les publie, un ami de l'auteur, intercale ces lignes : « Il paraît donc qu'à une époque où notre ami *jouissait encore de sa raison* il avait formé le projet de décrire les diverses variétés du génie pessimiste. On n'a pas cru à propos d'en relever ici les contradictions. Il suffisait d'avoir averti le lecteur de *la maladie morale* dont notre ami était atteint. Tous les *aliénistes* ont signalé ce mélange de bon sens et d'aberrations grossières comme un *symptôme ordinaire de la folie*. J'ai laissé à la sagacité du lecteur le soin de discerner la vérité de *l'extravagance*[1]. »

1. *La Grande Revue*, dirigée par M. Labori. Nos des 1er mars,

L'excuse vaut ce qu'elle peut. Nous en retiendrons seulement qu'après avoir écrit ces pages blasphématoires, Challemel-Lacour perdit cette raison qu'il y avait déifiée. Le malheureux tomba et mourut en démence. Et c'est la démence que dénonce, en l'enveloppant d'euphémisme, M. Hanotaux, successeur de Challemel à l'Académie, quand il y dit, 24 mars 1898 : « Soudain l'homme disparut ; la santé de Challemel-Lacour était gravement atteinte. Le grand orateur se tut. Puis le président du Sénat entra spontanément dans la retraite. Il ne voulut pas que sa fin fût livrée en spectacle. L'âme s'était repliée. Elle se préparait dans une sorte de taciturnité farouche aux inexprimables lendemains (?). Il entra dans le *chagrin* d'abord, puis dans le *silence,* comme dans les antichambres de *la tombe.* »

Disons-le en passant, mon frère : ce n'est pas le seul exemple que notre temps nous aura donné du châtiment de la folie infligé par le ciel au blasphème de l'impiété farouche, qui le brave ! Je ne ferai que nommer le saxon Nietzsche, l'incarnation de l'égoïsme brutal, féroce, cruel même : « Ne soyez pas seulement forts, soyez durs ! » Je ne ferai que rappeler le titre de son dernier ouvrage l'*Antichrist,* que lui-même présente, dit-il expressément, « comme un attentat sans réserve contre le crucifié », son ennemi personnel. Mais je veux du moins faire savoir à qui l'ignore, que, quatre mois après cette criminelle bravade, janvier 1880, la folie tombait cette fois aussi

1er avril et 1er mai 1900. Du 1er mai : p. 405 et suiv. Et note de la page 431-432

sur la tête de ce forcené dont les déportements sont en voie de faire école des deux côtés du Rhin[1].

*
* *

Malheur aussi à la vieillesse de celui qui jusqu'à la fin a abrité sous un scepticisme élégant toute une vie éhontée de désordre et de scandale : C'est par ce double libertinage, celui de l'esprit, celui des mœurs, que *Sainte-Beuve* s'est exclu déterminément des pardons du Sauveur. Il avait écrit, par allusion à la magnifique image de Lucrèce : « C'est comme un flambeau qu'il faut recevoir et saisir l'héritage de la vie. Quelques-uns l'ont pris comme un cierge, beaucoup comme un cigare. » Il était de ces derniers : pauvre vie d'épicurien, consumée dans la Volupté qu'il avait chantée; vie de dilettante, évaporée dans les théories en l'air de l'art pour l'art, *et mala gaudia mentis*. « On me fait la réputation d'un sceptique,

1. Frédéric *Nietzsche*, né à Lutzen, en Saxe, 15 octobre 1844, de souche polonaise; professeur de philologie à l'Université de Bâle, 1868-1878. Son ouvrage le plus célèbre a pour titre : *So sprach Zarathustra*. Sa sœur, Mme Élisabeth Foerster, s'est consacrée, depuis 1889, à mettre en ordre et à publier ses écrits.

« C'est en 1888, septembre, que ce forcené publiait son *Antichrist*. Mais le crucifié tant insulté ne tarda pas à imposer silence à ses blasphèmes. Quatre mois après la perpétration de cet attentat, janvier 1889, Nietzsche étant à Turin, fut saisi de folie. Sa mère, une pieuse et simple chrétienne, le recueillit dans sa vieille maison de Naumbourg, sur la Saale. Jusqu'au jour où elle fut rappelée à Dieu, avril 1897, elle l'entoura de sa dévouée et patiente tendresse. Lui cependant survit. Ne sachant plus balbutier que *mama*, *mama*, promenant au hasard son regard morne et plein d'angoisse, il agonise misérablement, sans se douter du bruit qui s'élève autour de son nom et de la vogue insolente qui propage le mal que peuvent faire ses écrits. » (Note de M. le baron ANGOT DES ROTOURS, *Aube de siècle*, p. 210.)

disait-il, je l'accepte volontiers. Oui, tout revient au même. » C'était sa devise.

Mais le mot de sceptique ne suffit pas pour dire le fanatisme de haine que Sainte-Beuve porte à Dieu et à l'Église. Sainte-Beuve, c'est l'homme des dîners gras du Vendredi Saint, chez lui, entre le prince Napoléon, Edmond About et Flaubert. C'est l'homme qui écrit à la princesse Mathilde : «Quand est-ce que l'Empereur et la France se purgeront-ils de la lèpre cléricale? » Et sur les Congrégations : « Quand finira-t-on par noyer à jamais ces larves impures? » C'est enfin « le premier sénateur français qui ait eu l'insolente audace de se commander un enterrement civil » ; comme s'en exprimait M. Rouher, au Sénat.

Pas plus que le mot de sceptique le nom d'épicurien ne suffit pour dire ce que fut le désordre de cette vie abaissée et débordée. C'est la vie de bohème qu'il affiche. « Il a, comme dit Veuillot, le culte des muses impudiques. » Il prêche à la jeunesse l'union libre, de laquelle il lui donne l'exemple. Il pose volontiers pour un maître séducteur; et par quelles feintes, sous quels masques hypocrites : « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps, elle s'est évaporée, écrit-il en 63, six ans avant sa mort. C'était pour moi, comme le cygne de Léda pour arriver aux belles, afin de filer un plus tendre commerce. » — « Que ne vous mariez-vous pas? lui reprochait Jules Janin. — Je suis trop laid, » répondait-il. Et de vrai, il l'était. Mais la pire laideur n'est pas celle du corps.

C'est de plus un vendu : il lui faut à tout prix de l'argent, des honneurs, de la bonne chère, de la popularité, et il se vend. Il se vend à l'Empire, à la Franc-maçonnerie, à tous les partis qui le savent à

vendre, et qui le méprisent assez pour l'acheter. C'est ainsi qu'à soixante-neuf ans, il meurt au faîte des honneurs : mais de quoi étaient-ils faits?

Et pourtant c'est le même homme qui s'émeut, s'attendrit devant la figure du Christ, comme avait fait Rousseau, lequel moralement ne valait pas mieux que lui : « Quand on a à parler de Jésus-Christ, on entre dans une sorte de recueillement involontaire, écrit l'historien de *Port-Royal*. On craint, dès qu'on ne le prononce pas à genoux et en adorant, de profaner ce nom ineffable et pour qui le plus profond même des respects pourrait encore être un blasphème, etc. »

Sur quoi M. Hilaire de Lacombe se demande : « Comment l'homme qui a écrit de telles pages a-t-il fini par la haine maniaque de Jésus-Christ, même celle de Dieu? C'est l'Évangile qui répond : Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu! Par une loi de justice et de raison, la vérité n'est pas le privilège de l'esprit. Vérité oblige. Elle se réfléchit dans la vertu, comme dans un miroir sans tache, tandis que les vices la voilent. Il y a des fonds de vie qui remontent en un hoquet d'athéisme. »

Mais il m'en coûte d'insister. Je ne triomphe certes pas de cette immense misère et de cette ignominie. Mais j'ai le devoir de prémunir tous les âges contre les ignobles métamorphoses que préparent à leurs derniers jours les enivrements de la coupe de Circé. Le bel esprit, à lui seul, ne suffit pas à en immuniser même les plus forts et les mieux armés par l'étude, quand elle n'est pas relevée par quelque chose de divin. Et c'est Sainte-Beuve lui-même qui m'en fournit le témoignage, dans son journal intime, comme il en a fourni la démonstration dans l'abjection de sa vie :

« Quand les lettres ne rendent pas ceux qui les cultivent tout à fait meilleurs, écrit-il, *elles les rendent pires.* »

J'allais parler de *Michelet.* Mais que verrait-on autre chose, dans les trois premiers quarts de sa vie, telle que vient de la dévoiler le trop indulgent M. Monod? Et quelle autre conclusion en aurais-je tirée que celle-ci, très laïque et très désintéressée puisqu'elle est de Taine : « Michelet, dit-il, était un grand poète, doué d'une sensibilité profonde, d'une riche imagination, d'une âme compatissante aux petits, avec la splendeur de l'expression, la magie du style. Mais, dès qu'il eut perdu la foi catholique, il tomba dans les erreurs les plus monstrueuses et se rendit coupable d'injustices odieuses. » Arsène Houssaye avait écrit : « Michelet a touché à tout d'une main savante mais fiévreuse. Combien de vases précieux il a brisés sur son chemin, sans reconnaître les parfums qu'ils renfermaient! » Le symbole catholique en fut un.

Renan, Sainte-Beuve, Michelet : le talent réel de ces écrivains peut-il absoudre le cynisme de leurs doctrines? « Cette indulgence aveugle pour le talent est une des plaies de notre pays, remarque Hippolyte Rigault. Si nous étions plus sages, oublierions-nous qu'il est moins respectueux pour le génie de lui pardonner ses débauches que d'exiger de lui qu'il se respecte lui-même? »

C'est au sujet d'un autre de ces malfaiteurs de la plume, le malheureux *Lamennais,* que Rigault parle ainsi. Puis de sa vieillesse il dit : « Lamennais vécut encore quelques années, après 1848. Dans quelle tris-

tesse, dans quelle amertume, on peut en juger en lisant les pages désolées où, longtemps auparavant, il racontait l'état de son âme tel que le fit voir la triste fin de sa vie. Quels sombres retours sur lui-même! Quelle peinture lugubre de « l'aridité de cette âme, « que rien ne rafraîchit, que rien ne rassérène, ni le « soleil, ni le chant de l'oiseau, ni le bourdonnement « de l'insecte sous l'herbe »! — « Mon âme, pourquoi « es-tu triste? s'écriait-il sans cesse; mon âme, pour- « quoi pleures-tu? » Et plus loin : « Laissez, laissez « pleurer ceux qui n'ont point de printemps. » Il ap- « pelle la mort « la douce mort ». Il décrit admira- « blement « ce poids de la solitude et des angoisses « qui n'ont pas de nom; cette défaillance de la vie « où l'on dirait que le temps s'épaissit et peut à peine « couler. » Ainsi mourut « silencieusement assis au « milieu de douleurs souterraines » dans la mélancolie et dans la solitude, cet homme né pour être grand; ce prêtre éminent qui ne fut plus qu'un sectaire; ce philosophe qui n'a été qu'un rêveur; ce journaliste qui n'a été qu'un pamphlétaire; ce politique qui n'a été qu'un démagogue; ce rare écrivain qui ne fut plus qu'un déclamateur. Et il s'est trouvé même des honnêtes gens pour appeler M. de Lamennais l'apocalyptique, un nouveau saint Jean, comme si La Chênaie eût été un nouveau Pathmos! »

Mais pour tous, écrivains, poètes, philosophes, une heure vient qui est celle de Dieu vengeur ou rédempteur. Souvenons-nous de Shakespeare, dans sa *Mort de César*. La nuit s'est faite; la lyre s'endort sous les doigts languissants de l'esclave : « Que ce flambeau éclaire mal, enfant!... Mais qu'est-ce cela? Ah! qui

vient ici? Quelle est cette vague et monstrueuse apparition... Elle s'avance vers moi. — « Es-tu « quelque chose?... Es-tu quelque Dieu, quelque « ange, quelque démon, toi qui glaces mon sang et « fais dresser mes cheveux? Parle, qui es-tu? »

L'ombre de César : « Ton mauvais génie, Brutus!... — Pourquoi viens-tu? — Pour te dire que tu me verras à Philippes. — Bien... ainsi, je te reverrai?... — Oui, à Philippes! » L'ombre s'évanouit.

Comme dans Shakespeare, l'ombre menaçante que les ingrats voient le soir se glisser dans leur tente sombre, c'est celle de Celui qu'ils ont frappé de leurs coups. Il vient les avertir que l'heure vengeresse a sonné, et que c'est demain le jour de la suprême et décisive bataille. Ils le reverront à la mort!

*
* *

Maintenant, montons, mon frère, comme chantait Dante au sortir de son *Inferno*. « Laissons derrière nous une mer si cruelle, et haussons les voiles de notre barque pour courir sur de meilleures eaux. Je chanterai un royaume où l'âme se purifie et se rend digne de s'élever au ciel. » C'est le Purgatoire terrestre du vieillard qu'il nous faut visiter, mon frère.

On y voit d'abord, sur le seuil, les aspirants, ceux qui se sont proposé toute leur vie de se réconcilier avec l'Église, en lui demandant ses pardons et ses bénédictions. Mais, pour aller à elle ou l'appeler à eux, ils attendent un âge, une circonstance, une heure qui peut-être pour eux ne sonnera jamais. J'en sais un grand exemple.

Maxime du Camp, tour à tour saint-simonien, gari-

baldien, journaliste, poète romantique, et romancier, avait passé par tous les chemins scabreux de la vie. Il semblait s'en être retiré quand il écrivait ces lignes : « Une grande coupure s'est faite en moi vers quarante ans. Lorsque, par l'étude, on a touché le résidu même des événements, lorsqu'on a compris la faiblesse des choses humaines, le néant des espérances, c'est un impérieux besoin de regarder au delà, de s'appuyer sur une force rémunératrice, d'avoir foi dans la destinée de l'âme immortelle, et de penser avec l'Ecclésiaste que, si la poudre retourne à la poudre, l'esprit remonte à Dieu qui l'a donné. »

Plus tard, il fait un pas de plus dans la croyance et dans l'espérance. C'est à l'Église qu'il ira porter cette âme, pour qu'elle la conduise à Dieu. Il lui demandera son absolution et sa communion, desquelles il célèbre par avance la félicité. Il écrit :

« Quand sonnera pour moi l'heure de la mort, un des ministres de cette Église que j'aurai peut-être oubliée, ouvrira doucement ma porte et me dira : C'est moi qui t'attendais près de ton berceau, et qui vais maintenant te conduire à ta tombe. Qu'as-tu fait depuis le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois? Comment as-tu tenu les serments que tu m'avais faits? J'ai tenu, moi, toutes mes promesses : tu as failli aux tiennes. Mais chaque fois que tu m'es revenu, tu m'as retrouvée la bouche pleine de douces plaintes, les mains pleines d'indulgence, le cœur plein de miséricorde.

« Tu as souffert, tu vas mourir, tu pleures, tu regrettes, tu redoutes, tu te repens : Je te pardonne! Va rejoindre dans l'éternité ceux que tu as aimés et qui t'attendent. Confie-moi ceux que tu aimes, jusqu'à

ce qu'ils aillent te rejoindre dans le sein de Dieu. Oublie tout ce qui fut sur la terre, tu retrouveras après la mort ce qui mérite de lui survivre. Que ton âme fasse un grand effort, qu'elle prenne un grand élan dans la mort, pour s'élancer jusqu'à ces hauteurs où Dieu daignera descendre pour t'aider à monter jusqu'à Lui! Prie de tout ton cœur. Si tu as oublié tes prières d'enfant, répète celles que je vais te dire : ce sont toujours les mêmes. Ton front que j'ai marqué jadis du signe du baptême pour te protéger en ce monde, je vais le marquer au même endroit d'un nouveau signe qui te donnera accès dans l'autre.

« Pécheur deux fois racheté, endors-toi dans la paix du Seigneur. Et, quand tu seras, grâce à nous, auprès de ton divin Maître, prie-le à ton tour pour nous qui sommes des pécheurs comme toi. »

Ces paroles sont belles. Belles aussi les dispositions de l'historien quand, en 1885, il écrit son excellent livre *De la Charité privée à Paris*. Il s'y plaint, il est vrai, de n'avoir pas la foi, mais il l'admire, il l'envie : « Heureux qui la possède! » Qui l'arrête sur ce chemin de Damas dont il parle? Maxime du Camp avait émergé des ténèbres, mais ne traînait-il pas dans quelque ornière? Je n'ai pas essayé de percer ce mystère. Je remarque seulement que son dernier livre, *Crépuscule,* 1891, n'est pas un livre chrétien. C'est un recul vers le scepticisme libéral, rien de plus.

Du moins, il aime le pauvre. A l'asile congréganiste de Villepinte duquel il était un des fondateurs, il disait : « Priez pour moi, priez beaucoup, je me fais vieux. » A Baden où il est amené malade, il demande une messe au curé; mais en grand

secret. Pourquoi ce secret; qui pouvait-il redouter? « Une personne, rapporte un témoin de ses derniers jours, une personne qui exerçait sur lui une pernicieuse influence, n'avait cessé de le détourner des sacrements. Par elle, la porte de l'agonisant demeura fermée au prêtre, et elle ne s'ouvrit enfin qu'après que le moribond eut perdu la connaissance et la parole. C'était le 18 février 1894. Il avait soixante-douze ans. »

Mon frère, les prédicateurs n'ont-ils pas raison de nous avertir qu'au chevet des mourants il y a toujours un diable qui fait bonne garde pour empêcher Jésus d'en approcher. C'est parfois le diable noir; c'est souvent aussi un diable rose. Mais à qui la première faute? Pourquoi avoir fait attendre si longtemps ce Sauveur qui, hier encore, venait au-devant de nous? Êtes-vous donc, mes chers vieux frères, tellement assurés du lendemain?

*
* *

Voilà ceux qui ne reviennent pas : ceux qui ont trahi la vérité, ceux qui ont blasphémé la vérité; ceux qui ont étouffé en eux la voix de la vérité... Mais c'est un meilleur exemple, un exemple de docilité et de fidélité qu'il faut finalement nous remettre sous vos yeux, mon frère.

Je retournerai d'abord, un peu, s'il vous plaît, au grand et bon savant que fut Littré, déjà nommé. Il est celui de nos vieillards illustres qui revint de plus loin; puis il est celui de qui l'histoire intime fait mieux connaître les vraies voies du retour.

Premièrement vous remarquerez qu'il avait ignoré.

Il n'avait pas reçu le baptême. Son père, un Jacobin, lui avait donné pour prénom celui de Robespierre : Maximilien ; c'est assez dire. Sa mère « une romaine à l'antique », non une chrétienne. Ses premières lectures, l'Encyclopédie. Son premier emploi : rédacteur scientifique au *National*. De la religion, rien. C'était un aveugle de naissance. Jésus en eut compassion ; et, sachant ce qu'il était, il lui rendit la lumière, comme il avait fait à l'aveugle-né de l'Évangile : « Car, dit-il, je suis venu pour que les aveugles voient, tandis que les autres ferment les yeux ».

Une belle chose, la grande chose qui prépara en lui les voies à la lumière, fut l'austérité de sa vie privée et domestique. Pasteur, qui lui succéda à l'Académie française, rapporte ainsi l'impression d'une visite qu'il fit, après sa mort, à sa modeste campagne du Mesnil : « Le plus simple presbytère du plus pauvre village peut seul donner l'idée de cette maison où tout reflète une vie de solitude et de désintéressement. M. Littré avait le culte de l'austérité. Voici sur son bureau des livres ouverts, des notes éparses. Voici la petite table où sa femme et sa fille travaillaient auprès de lui ; et, au-dessus de cette table, une image du Christ. » — Pasteur termine ainsi ce discours à l'Académie : « Souvent il m'est arrivé de me le représenter là auprès de sa femme ; lui regardant la terre plein de compassion pour ceux qui souffrent ; elle, fervente catholique les yeux levés au ciel ; lui inspiré par toutes les questions terrestres, elle par toutes les grandeurs divines ; elle une sainte chrétienne, lui un saint laïque, comme l'ont nommé tous ceux qui l'ont connu[1]. »

1. Ce n'était pas un « saint laïque » assurément à qui Mgr Dupan-

J'ai dit plus haut sa charité, ses dévoués services de médecine gratuite, de jour et de nuit, aux pauvres gens du Mesnil. Et vous savez, mon frère, s'il est une vertu qui aille plus au cœur de Celui qui a dit : Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde! Mais voici qu'à la fin de sa vie, ce n'est plus seulement aux pauvres, c'est aux persécutés, victimes de la franc-maçonnerie et du radicalisme sectaire, que lui, député et naguère franc-maçon, porte son assistance. Aux religieuses des écoles libres de sa paroisse Notre-Dame des Champs il fait remettre trois cents francs, tandis qu'à la Chambre il protestait par sa parole et son vote contre les

loup, on s'en souvient, barra énergiquement l'entrée de l'Académie française. Mais il honorait en M. Littré un grand homme de bien ; et le soir même du coup qu'il lui avait porté, 23 mai 1868, l'Évêque lui écrivit cette admirable lettre : « Je n'ai pas voulu, Monsieur, que cette journée prît fin sans que je vous eusse exprimé quelle tristesse il m'en reste et quels sentiments partagent mon âme. Ce n'est pas en pensant à moi, aux accusations qui se lèvent contre moi, que je me sens triste, mais en pensant à vous, Monsieur, en me disant qu'il m'a fallu combattre un homme dont les qualités méritent mon hommage, blesser un homme que je voudrais toucher, augmenter l'affliction de ceux qui vous aiment.

« Laissez-moi vous tendre la main, laissez-moi vous prier de ne pas délaisser, à cause des souvenirs de ce jour, la religieuse recherche du vrai, dans ces capitales questions qui sont le suprême intérêt de toute vie humaine. Ce noble labeur est bien au-dessus de tout le reste.

« Souffrez donc, Monsieur, que j'invoque ardemment ce Dieu en qui j'adore notre commun Père, afin qu'il vous éclaire sur ce qui est la vérité et sur la fragilité de vos doutes. Et aussi, afin qu'il vous manifeste, permettez-moi de l'ajouter, la pureté de mes intentions, et la sincérité de l'estime que je conserve pour votre caractère. »

Je sais pertinemment qu'ayant écrit cette lettre, l'Évêque d'Orléans se prit à sangloter tout en larmes. Il ne vécut pas assez pour voir ses prières exaucées et ses espérances réalisées, dans la pleine conversion de Littré.

odieuses mesures de laïcisation qu'il appelait « infâmes ».

Il a plus que le respect, il a l'estime de la croyance chez les hommes sincères. M. de Champagny a pu lui dire, en le recevant à l'Académie française : « Vous ne l'ignorez pas, Monsieur, c'est le littérateur, c'est l'écrivain que l'Académie couronne en vous nommant, ce n'est pas le penseur, ni le philosophe. Laissez-moi donc vous le dire : ce n'est pas seulement ici un académicien qui répond à un académicien, c'est une âme sincère qui parle à une âme sincère. Elle a besoin de s'expliquer, et elle est sûre qu'elle n'offense pas. » Elle offensa si peu que ce fut entre ces deux hommes le commencement de sympathies, qui, chez M. de Champagny, se traduisaient en prières confraternelles. Un jour, Littré le rencontrant à la porte de l'Institut, remarqua qu'il tenait son chapelet entre ses doigts : « Vous priez pour moi, Monsieur de Champagny? — Précisément, cher confrère, répondit-il amicalement, en attendant que vous le fassiez vous-même. »

J'ai dit précédemment les derniers jours tout chrétiens de Littré. C'était l'aboutissement divin de ces avenues de charité, de droiture, d'austérité, de simplicité et de courage. La nature, quand elle est bonne, prépare les voies à la grâce. Elle commence par aplanir les hauteurs, rectifier les détours, et combler les vallées. Alors le Seigneur vient et passe, *benefaciendo*.

*
* *

A ceux de ces guéris qui survivent à son pardon un devoir incombe : celui de la réparation après l'abso-

lution. « Allez et ne péchez plus! Levez-vous et marchez. Renoncez-vous vous-même. Prenez votre croix et suivez-moi. » Ce qui implique deux choses : la Réparation et l'Expiation. Telle fut l'œuvre, jusqu'à la fin, de plusieurs des grands repentants de nos jours, Huysmans, Coppée, Brunetière, Brucker, Hermann, et beaucoup d'autres.

Je ne rappellerai que l'un d'eux, un peu plus éloigné, à peu près oublié, et dont la vieillesse fut tout entière à la fois une admirable expiation et la plus courageuse des réparations. C'est par Paul Féval que je termine. Sa réparation fut le travail écrasant de la revision de ses écrits. On l'en plaignait, il répondait : « Qu'est-ce que le travail, la peine? Tout n'est rien quand on fouille sa vie, qu'on revoit son passé, qu'on revient sur ses pas. Il ne s'agit plus de croire, ni même de pratiquer, mais de réparer. La foi ne suffit pas, il faut les œuvres. »

A cette époque de sa vie, ce n'est plus dans son hôtel du quartier des Champs-Élysées et de l'Arc-de-Triomphe qu'il faut aller chercher le romancier pénitent. Il est allé s'enfouir vivant à Clignancourt, derrière la Butte Montmartre, dans une maisonnette d'ouvrier, à l'ombre d'un jardinet enclos de planches. Et l'ouvrier c'est lui, attelé à l'ingrate et fiévreuse besogne d'émonder, « de saccager » ses romans, au risque de périr à la tâche : — « Mais Dieu ne demande pas qu'on se tue? lui fait-on observer. — Dieu, répond-il, Dieu demande que je fasse mon devoir, et non pas que je vive! » De sa maisonnette, il lui faut un quart d'heure de montée pour atteindre sa chère chapelle du Sacré-Cœur; et il est vieux, essoufflé! « Oui, à mon âge, le chemin est rude, mais

moins rude que ne fut la montée du Calvaire. C'est la trop faible expiation due à mon Dieu par l'auteur de si déplorables écrits. » Et il ajoute : « Il faut que toutes ces pages disparaissent, toutes! Dieu permettra que je vive pour les convertir, de même que je me suis converti moi-même... » Il prie, il fait l'aumône; il donne et il pardonne. Enfin, quand le visiteur qui nous a tracé ce tableau s'apprête à le quitter, étonné, remué, effrayé, Féval, qui s'en aperçoit, lui dit : « Ah! je sais bien que tout le monde ne peut pas se faire ermite, comme cela. Seulement, tenez : vous aussi vous devriez vous convertir. Je vous assure que Dieu vous aime! Adieu! Mais un adieu en deux mots : « A Dieu! »

Après la mort de sa femme, retiré dans la Maison des Frères de Saint-Jean de Dieu, assisté par une de ses filles, Fille de la charité, Paul Féval expira pieusement dans sa soixante-dixième année, 1887.

Le naufragé avait eu le temps de radouber et renflouer sa barque; et puis de « jeter l'ancre en Haut » ! Le mot est de Veuillot.

En Haut : restons-y, mon frère. Nous nous sommes entretenus d'abaissement, puis de relèvement : quel en sera le terme et le couronnement sublime? Pour le connaître voulez-vous me suivre, mon frère... à pas lents?

CHAPITRE XXVI

L'ESPÉRANCE

L'IMMORTALITÉ

La pensée de l'Immortalité est reine. Elle règne sur toutes nos pensées; elle commande toute la vie. C'est elle qui lui confère son élévation, sa dignité, sa beauté, sa douceur. Parlons d'elle, mon frère, et de notre espérance en elle.

Je me souviens bien du temps où elle commença à m'apparaître, toute belle et bonne. C'était elle, cette espérance, qui, lorsque j'étais enfant, me voyant m'extasier devant les myriades d'étoiles étincelant au firmament, me disait, par la voix de ma mère, que plus haut encore s'étendait un autre et plus beau Ciel où j'irais un jour, si j'étais sage, et où je vivrais toujours. Ainsi commença pour moi l'éducation de l'immortel.

C'était l'Espérance qui, dans la Bible de famille, ouverte devant moi, me montrait des anges qui montaient et descendaient sur une échelle mystérieuse ; et au faîte le Père éternel qui leur tendait les bras. Et elle me disait, par la même voix, qu'à moi aussi ces bras

de père étaient tendus, si j'étais pur, obéissant et servant Dieu, comme les anges.

Elle me donna aussi de terribles et consolantes leçons de choses, lorsque, auprès du lit de mort de ceux et de celles que pleura mon enfance, elle descendit essuyer mes larmes, et élevant mon regard : « Ne pleure pas ; ils sont avec le bon Dieu, dans le Ciel ! »

Je me souviens bien aussi du temps où, dans nos classes, on nous faisait admirer les *Champs Élysées* de Virgile, le *Songe de Scipion* de Cicéron, le *Phédon* de Platon, que venait de traduire à sa manière M. de Lamartine dans sa *Mort de Socrate*. Écoliers déjà grands, nous récitions ces vers de lui, dans nos promenades du soir, sur les rives de la Loire :

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !
Là je m'enivrerais à la source où j'aspire,
Là je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce Bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Ce fut sur le sujet de l'*Immortalité de l'âme,* le sujet de mon choix, qu'après ma philosophie, 1848, je présentai ma dissertation des vacances. A défaut d'autre vertu, l'enthousiasme y débordait à flots pressés. C'est du cœur qu'ils jaillissaient.

C'est l'espérance du ciel que, dans nos catéchismes de paroisse, je faisais luire aux regards de ces enfants que Jésus-Christ dans l'Évangile a couronnés rois et reines du royaume des cieux. Après quoi, je faisais entonner ce cantique, qui les y soulevait : « Le

ciel est ma patrie! » Que c'étaient de beaux jours!

A de plus grands auditoires, quand je commentais, *con amore,* les huit Béatitudes du sermon sur la montagne, c'était encore l'*Espérance* céleste qui revenait comme un refrain à chacune des strophes de ce chant sublime. Je la représentais comme un grand arbre planté dans le paradis de l'Église. J'en montrais les *racines*, dans le cœur de l'homme, dans l'Évangile, dans le témoignage des siècles. J'en disais ensuite les *fruits :* la force morale, la vertu, le sacrifice, la consolation, la paix et le bonheur. C'était bien l'arbre de vie.

Aujourd'hui surtout, j'éprouve que, pour le vieillard, il y a quelque chose de plus aimable encore que le souvenir, c'est l'espérance. N'a-t-on pas dit que « la vieillesse est une voyageuse de nuit; la terre lui est cachée, mais elle découvre tout le ciel ».

Toutefois la raison des raisons qui m'attache à cette vertu sublime n'est pas le puissant attrait qu'elle exerce sur mon cœur, c'est l'affermissement nécessaire qu'elle apporte, et que seule elle apporte, à ma conscience morale. Je tiens pour incontestable que nulle morale n'est efficace en dehors de la notion d'une autorité surhumaine et de ses sanctions éternelles. L'aveu que j'en emprunte à un des grands maîtres du scepticisme contemporain en dit plus que toutes les démonstrations.

M. Scherer écrivait en 1884 : « Sachons voir les choses comme elles sont : la vraie morale a besoin de l'absolu; elle ne trouve son point d'appui qu'en Dieu. La conscience est comme le cœur : il lui faut un *au-delà*. Le devoir n'est rien s'il n'est sublime; et la vie devient frivole, si elle n'implique des relations

éternelles. » Le même homme avait dit, au risque de contredire à tout son scepticisme, que « le surnaturel était la sphère naturelle de l'âme ».

Un autre incroyant, le philosophe anglais positiviste Huxley, le plus acharné négateur du surnaturel, n'en reconnaît pas moins à la morale ailée de l'espérance céleste l'efficacité morale qui manque à sa morale indépendante boiteuse. Et il écrit alors mélancoliquement : « Je comprends qu'un regard d'espérance vers le ciel soit un encouragement à l'effort de la vertu. » Puis il ajoute poétiquement : « C'est ainsi qu'on voit le bûcheron, qui travaille au faîte de la montagne, reprendre courage à l'ouvrage, quand, par delà les rocs et les neiges, il aperçoit le *home* où, sa journée faite, il trouvera le repos auprès des siens. » Il conclut finalement : « Si une foi pareille pouvait reposer sur une base solide, le genre humain s'y attacherait aussi obstinément que le matelot qui se noie se cramponne à la bouée de sauvetage. »

Ah! mon frère, mon frère, cet homme qui se noie, c'est aujourd'hui tout homme désemparé de sa foi : il ne sait plus à quoi se prendre dans cet irréparable naufrage. Le navire qui le portait n'avait ni boussole, ni lest : il a donné sur tous les écueils, et il fait eau de toutes parts. Par morale indépendante, le pauvre peuple a compris l'indépendance de tout devoir. Et, comme ceux qui se vantaient de lui avoir appris à se passer du ciel, ne lui avaient pas appris à se passer du bonheur, il a mis son bonheur dans la jouissance à outrance, par-dessus les ruines de toute vertu comme de toute croyance. Qui le sauvera de la perdition? La science est aux abois pour se recons-

tituer une morale laïque. Tous les systèmes se dérobent sous son effort, faute du point d'appui immuable et éternel qui ne se trouve qu'en Dieu. Allons aux naufragés. Ce n'est pas de se cramponner à une bouée flottante que nous leur crierons. Nous avons une barque, mieux que cela, un navire insubmersible. Il est orienté vers la patrie. Il porte l'espérance et le salut. Il a mis le cap sur le port de l'immortalité...

*
* *

L'immortalité de l'âme, l'immortalité vraie n'est pas chez nous un vain mot. C'est bien l'âme qui survit à la mort du corps, pour des destinées que le temps ne mesure plus. Il ne faut donc pas qu'on se flatte de nous donner le change par quelque ombre et semblant d'immortalité, qui n'en aurait que le nom. Cette substitution fantasmagorique est le grand mensonge de l'École de nos jours.

Il y a soixante ans passés, on nous faisait lire en philosophie un mémorable discours prononcé par un grand maître, dans une solennité universitaire. Il concluait ainsi : « Jeunes gens, faites en sorte de ne pas laisser éteindre dans votre âme cette espérance que nous y avons nourrie, ce flambeau que la foi et la philosophie allument et que rend visible, par delà les ombres du dernier rivage, l'aurore d'une vie immortelle. » Ainsi parlait Jouffroy au collège Louis-le-Grand, peu de temps avant sa mort. C'était la profession de foi de l'École spiritualiste.

Maintenant, voici la grandiose mystification.

Il y a vingt ans, août 1890, à la distribution des prix du Concours général, un ministre de l'Instruction

publique, M. Léon Bourgeois, entretenait, lui aussi, la jeunesse universitaire de vie immortelle et d'espérance. Mais ces deux mots n'étaient plus que des sonorités creuses. Après avoir parlé très emphatiquement de progrès indéfini, d'activité universelle, d'humanité future, le Grand-Maître réglait ainsi le compte final de la journée de chacun : « Messieurs, soyez utiles! Que votre effort soit joint à l'effort de tous. Et cette part de vous-même que vous aurez mise au service de l'évolution éternelle sera votre part d'immortalité. » C'est la profession de foi de l'Évolutionnisme.

Mais combien petite cette part, et combien dérisoire cette immortalité! Je crois entendre un patron d'usine payant son ouvrier de cette menue monnaie : « Vous avez travaillé; vous avez joint votre effort à l'effort de vos camarades d'hier et d'avant-hier; rien de tout cela ne sera perdu; c'est bien! Mais que cette noble pensée suffise à votre salaire; vous n'en aurez pas d'autre. De cette œuvre collective, vous partagerez justement l'honneur, après en avoir eu la peine; mais c'est la manufacture qui en recueillera le fruit. Vous aurez contribué au bien-être de la société; qu'importe le vôtre? L'individu n'est rien; la collectivité, l'humanité c'est tout. Que son immortalité vous console donc du néant dans lequel vous allez vous perdre, oublié à jamais. A quelle plus noble destinée pourriez-vous prétendre, humble atome que vous êtes? »

Avouez, mon frère, que bien difficile serait l'ouvrier qui ne se montrerait pas satisfait de ce glorieux paiement. Or cet ouvrier c'est vous; et je vois qu'au contraire vous vous en tenez pour déçu et insulté : « O la

cruelle dérision! ô l'étrange et misérable immortel que vous faites de moi! M. le ministre se moque-t-il?

C'est là au fond la pauvre morale de l'intérêt social, celle que les manuels des petites écoles enseignent aux petits enfants. Mais ces petits deviennent grands : et devenus des hommes, je les entends qui disent : Je ne vois pas pourquoi je me gênerais, je me priverais, je me sacrifierais pour le bien-être de ce collectif abstrait qu'on nomme la société? Je ne vois pas de quel droit on me commanderait encore le renoncement, le désintéressement, le dévouement, la chasteté, la probité, tous les commandements de Dieu, toutes les vertus des saints, puisqu'il n'y a plus de saints, puisqu'il n'y a plus de Dieu, puisqu'il n'y a plus de ciel? Vous dites : chacun pour tous. Je dis : chacun pour soi. *Carpe diem,* vis au jour le jour. Tâche d'être le plus fort, et alors ne te refuse rien, il n'y a plus ni bien, ni mal; fais ce qui te plaît, prends tout ce qui te tente, renverse tout ce qui te gêne; et n'en aie ni scrupules, ni remords. Les scrupules sont pour les niais, les gens d'esprit n'en ont pas. Regardez faire nos maîtres!

C'est la morale épicurienne; voici celle du stoïcisme, plus raide, non plus sage. « L'homme, écrit Ernest Bersot, n'est pas né pour être heureux. Il est né pour être un homme, à ses risques et périls. Il faut donc aller à la vie, comme on va au feu, sans se demander comment on en reviendra. » Comment? La réponse est simple. On en reviendra vainqueur ou vaincu, on y aura été heureux ou malheureux. Mais dans l'un ou l'autre cas, si l'on a fait son devoir, on en sera payé, et on en recevra le prix et la couronne. C'est la

justice nécessaire, c'est la promesse certaine. Seulement il faut attendre qu'on ait quitté le champ de bataille et que l'on soit rentré dans la patrie. La récompense, le bonheur ne sont pas donnés ordinairement en ce monde. Même pour les bons, les braves, la part du bonheur est petite, outre que pour tous il est rare. C'est François Coppée qui nous en prévient, dans cette spirituelle et familière forme : « Le bonheur est pareil au pain bénit de la grand'messe. On n'en a qu'un tout petit morceau, le dimanche ; et encore tous les fidèles n'en ont pas. »

La raison en est celle-ci, très finement dite aussi, de sainte Thérèse : « Dieu est un père qui ne paie pas ses enfants à la journée, comme on fait pour les ouvriers et les ouvrières, parce qu'il se réserve de leur payer tout à la fois, quand ils seront dans son royaume dont ils partageront le bonheur avec lui. » En attendant, le meilleur, mon frère, est de mettre son bonheur dans le devoir même. C'est bonheur et grandeur tout ensemble.

On parlait autrefois de la morale de l'honneur. L'honneur : « cette dernière lampe dans un temple dévasté », disait de Vigny ; l'honneur, dirions-nous, cette idole creuse et aujourd'hui bien dédorée, sous le nom de laquelle l'amour-propre s'idolâtre lui-même, et s'accorde tant de choses ! Hier, Maxime du Camp proposait à l'homme moderne de conduire sa vie « non plus, dit-il, par la crainte d'un châtiment ou l'appât d'une récompense, comme on l'enseignait, mais par respect pour soi-même. Je dirai le mot brutal : par propreté pour notre âme, et netteté de notre conscience ». — La conscience, mais qu'est-elle, mon frère, si elle n'est pas dans l'homme l'œil

de Dieu qui le surveille, la voix de Dieu qui l'avertit, qui l'accuse et le juge? Et de sa propreté morale, qu'adviendra-t-il sans cette surveillance d'en haut? A cela François Coppée répond ironiquement par un mot brutal, lui aussi, mais si vrai : « Aujourd'hui une conscience, c'est comme les gants de Suède : ça se porte sale. »

Mais quoi? notre morale des sanctions éternelles, parce qu'elle aspire au bonheur qui est la fin de l'homme, sera-t-elle pour cela taxée dédaigneusement de morale de l'égoïsme individuel, comme ils disent? Vous ne le souffrirez pas! Vous répondrez d'abord que, si elle aspire sans doute à la félicité de l'être, elle aspire premièrement à sa perfection. Mais surtout, vous chrétiens, vous répondrez ce qu'on ne dit pas assez, que notre espérance s'inspire du plus magnanime amour : l'amour non de soi, mais de Dieu, l'amour de sa volonté, l'amour de sa gloire, à laquelle notre volonté s'immole en ce monde dans le désir et le dessein de la faire triompher dans l'autre. En deux mots : le chrétien n'est pas un vil mercenaire engagé au service d'un prince étranger qu'il sert en vue de sa solde ou de son avancement. C'est un généreux et magnanime volontaire qui, par enthousiasme et s'oubliant lui-même, milite et se sacrifie pour l'avènement de son prince qui est aussi son père : « Notre Père des cieux, que votre règne arrive sur la terre et dans le ciel! » C'est la doctrine de l'amour pur; c'est notre prière de chaque jour!

***

Dans la doctrine du matérialisme, l'âme périt donc

avec le corps duquel elle ne se distingue plus substantiellement. C'est de leur matière commune, désagrégée par la mort, que le chimiste Büchner écrit grossièrement : « La meilleure chose et la plus utile que l'homme puisse laisser en mourant, c'est la plus grande quantité de phosphate, de chaux, de sels rares et féconds, destinés à former une plus riche association de molécules, pour ainsi fertiliser notre terre, et accroître notre somme de bien-être et de plaisir. »

Pour l'homme ainsi compris, il n'y a plus qu'un devoir : celui de s'abandonner sans murmure, comme sans espérance, aux lois de la nature impassible, souveraine. Mgr d'Hulst, visitant Taine déjà malade, essayait de lui faire entrevoir par delà ce règne de la nécessité, une loi supérieure d'amour : « Il se peut qu'elle existe, mais je ne la vois point, répondit le philosophe. J'aperçois une belle déesse qui n'a l'air ni bon ni méchant. De sa robe traînante elle balaie le sable et y renverse les petites constructions que les fourmis y avaient élevées. Ma vie est un de ces frêles édifices. Je suis une de ces fourmis. Faut-il croire que la déesse va relever sa robe pour m'épargner? »

L'homme une fourmi? Peut-être, si l'on ne considère que notre « corpuscule », comme l'Église s'exprime dans son office des morts; et le matérialisme, lui, n'y veut voir rien de plus. Mais n'y a-t-il pas autre chose? L'homme une fourmi, lui cet être de qui la compréhension embrasse le monde et les mondes! Une fourmi qui pense, une fourmi qui sonde la profondeur des cieux, qui découvre et calcule les lois de l'univers, qui maîtrise les éléments, qui transfigure

le globe, qui plonge dans les siècles les plus reculés, comme dans les derniers arcanes de l'intelligence et de la vie! Une fourmi qui s'appelle Moïse, Platon, Aristote, Alexandre, César, saint Paul, saint Augustin, saint Ambroise, Descartes, Newton, Bossuet, Jeanne d'Arc, saint Vincent de Paul, Pasteur, etc. ! Une fourmi dont on a pu dire : « « Un homme est plus grand qu'un monde; et en créant un esprit, Dieu fit plus qu'en allumant une étoile dans le firmament! »

Mais cela, en vérité, leur insolence le croit-elle? Et cette résignation stoïque et désespérée, au fond la possèdent-ils?

M. Paul Bourget proteste. C'est d'Assise, d'auprès du tombeau de saint François, qu'il a daté ces lignes : « On a beau multiplier les sophismes pour démontrer que le véritable rôle de l'homme est la résignation froide envers une nature aveugle. Cette attitude n'est qu'une parade contre laquelle l'âme proteste quand elle est sincère. C'est une orgueilleuse et factieuse tension de notre volonté. Le besoin de l'immortalité subsiste dans les profondeurs de notre être. »

Ces profondeurs de notre être, que je les connais bien! C'est ce fond essentiellement religieux d'une âme qui, dominée par l'idée et dévorée par le besoin de l'au-delà, et du bien suprême pour lequel elle se sent faite, s'écrie par tous ses bons désirs : il faut qu'il soit! par toutes ses volontés : je veux qu'il soit, par toutes ses convictions : il est, je le crois. Sans lui, laissé au fini, à l'imparfait, à l'incomplet, je ne vis plus comme je sens que je dois vivre; je manque ma fin. Et me voilà inquiet, plaintif, angoissé, me travail-

lant, cherchant, haletant après la vérité pleine, la perfection pleine, la félicité pleine qui ne m'est pas donnée, que cette vie mortelle ne me donnera pas, et qu'alors je demande à une immortalité dont je ne puis douter et dont cette soif est le gage.

C'est l'instinct. Le savant entomologiste du Vaucluse, l'Aveyronnais H. Fabre, celui que Darwin tenait pour un observateur impeccable, établit cet argument : « Pour tout naturaliste, c'est une vérité évidente que, même chez la plus humble bête, l'instinct est infaillible. Or, nous, et nous seuls entre tous les êtres, nous possédons le superbe instinct de l'au-delà. Il y a en nous une foi invincible en une survivance après cette vie, avec une répugnance insurmontable à la pensée que tout finira à la tombe. N'écouterons-nous pas cette voix modeste, mais sûre de l'insecte qui nous dit : « Ayez confiance, jamais instinct n'a fait faillite à ses promesses. »

Là-dessus le savant observateur s'indigne, à bon droit, contre le matérialisme moderne, insolent, abject : « Non, assez comme cela! L'homme, fils du macaque; le devoir, préjugé d'imbécile; la conscience, leurre de naïfs; le génie, névrose; l'amour de la patrie, chauvinisme; l'âme, résultante chimique d'énergies cellulaires; Dieu, mythe puéril... Assez, bien assez comme cela! La mode en passera, et les faits resteront, nous ràmenant aux bonnes vieilleries de l'âme et de ses immortelles destinées! »

Elle est donc contre nature la philosophie misérable qui, dans cette appétition sublime, s'obstine à ne voir qu'un travail sans but, qu'une agitation sans terme. Contre nature la philosophie qui fait ainsi de l'homme un être inachevé, manqué, duquel la plus

noble faculté ne porte si haut son vol que pour se perdre dans les ténèbres et le vide. Contre nature la philosophie qui fait de Dieu, non un père, mais un tyran qui, ayant allumé cette faim et cette soif dans le cœur de ses enfants, les laisse mourir d'inanition devant la table vide où il les avait conviés.

L'avouerai-je, mon frère? Il y a des heures où, soit à la rencontre, soit à la pensée de tant de malheureux qui ignorent leur âme, ou qui feignent de l'ignorer, je me suis demandé s'il n'y avait pas — Dieu me pardonne! — deux humanités de nature différente dans ces deux espèces d'hommes qui contrastent entre elles. D'une part les Immortels et de l'autre ceux qui ne le sont point, du moins autant qu'il leur est possible de ne l'être pas. Celle dont le poète a dit qu'ils portent le front haut et le regard au ciel : *Cœlestis homo, spiritalis homo,* comme s'exprime l'Apôtre; et au dessous, en bas, ceux qui marchent penchés perpétuellement vers la terre où ils se traînent ou se vautrent : *terrenus homo, animalis homo.* Je leur cherche des pattes.

« En haut donc! *sursum!* s'écrie la même voix, c'est le ciel qu'il faut chercher. » Et en moi tout le cherche : l'instinct et l'intelligence, la souffrance et l'amour; et je crois en l'âme immortelle comme à Dieu, juste et éternel. Dieu ne ment pas en moi, mon cœur ne se trompe pas; l'amour ne sera pas éternellement frustré; le bien n'aura pas toujours tort; une cité existe qui est celle du vrai, du juste, du beau, et qui sera celle du bonheur enfin couronnant la vertu. Avec toute l'humanité sage et bonne, je le crois, je l'attends; et je signerais de mon sang ces lignes empennées du Père Gratry : « Non, l'idéal n'est pas un

leurre. Ni le cœur, ni l'imagination, ni la prière ne peuvent aller trop loin. Tout est encore plus beau que ce que l'on rêve; tout est encore plus grand que ce que l'on croit, meilleur que ce que l'on désire. » Attendons l'immortalité.

*
* *

Mais, hélas! elle se voile présentement à mes regards : c'est ma grande tristesse. Il y a pour moi, vieillard, des heures d'impatience et d'ennui où, las de marcher des années et des années dans le désert, je voudrais du moins entrevoir les collines de la Terre promise. Je voudrais que s'entr'ouvrît la nue et qu'un rayon me révélât du moins les murailles lointaines de cette Jérusalem céleste toute resplendissante des clartés éternelles...

Mais que dis-je; et que demandè-je, insensé que je suis? Est-ce qu'ici-bas ma frêle enveloppe serait seulement capable de supporter, même un instant, l'entrevue de cette splendeur et de cette félicité, sans en être écrasée, anéantie sur l'heure? C'est une demande d'enfant; et j'étais presque encore un enfant quand on m'en fit lire la réponse, dans la page suivante :

« Je me souviens, raconte un voyageur, que quand j'arrivai en France sur un vaisseau qui revenait des Indes, dès que les matelots eurent distingué parfaitement la terre de la patrie, ils devinrent, pour la plupart, incapables d'aucune manœuvre. Les uns la regardaient sans pouvoir en détourner les yeux; d'autres mettaient leurs beaux habits, comme s'ils avaient été au moment d'y descendre; il y en avait qui parlaient tout bas et d'autres qui pleuraient. A

mesure que nous en approchions, le trouble de leur tête augmentait... Mais lorsque le vaisseau entra dans le port, et qu'ils virent sur les quais leurs amis, leurs pères, leurs mères, leurs femmes, leurs enfants, qui leur tendaient les bras en pleurant, il fut impossible d'en retenir un seul à bord; tous sautèrent à terre, et il fallut suppléer, suivant l'usage de ce port, aux besoins du vaisseau par un autre équipage.

« Que serait-ce donc, se demande le même écrivain, si nous avions l'entrevue sensible de cette patrie céleste où habite ce que nous avons le plus aimé et ce qui seul mérite de l'être? Cette perspective nous jetterait dans un ravissement léthargique, qui ferait cesser à l'instant toutes les occupations de la terre; emportant notre liberté dans l'extase d'une vision et d'un bonheur que notre organisme actuel ne saurait porter, sans se rompre. »

Mais de cet autre monde, dont nul de nous n'a approché, quelqu'un du moins de plus grand que nous, n'est-il pas descendu pour nous en donner des nouvelles?

Le pasteur Vinet, se faisant poète pour un jour, celui de Noël, se le demande et y répond, sous une belle image :

Quel est ce Roi sublime et tendre
Qui, vers nos frimas attiédis,
Les yeux en pleurs, semble descendre
Les blancs coteaux du paradis?

C'est le pauvre fils de Marie,
C'est l'Époux de la terre en deuil
Qui pose la lampe de vie
Sur le mystère du cercueil!

Cette lampe de vie c'est l'espérance, c'est le flambeau

de l'Évangile : « Voici que le fils de l'homme est descendu du ciel parce qu'il est du ciel dit le Seigneur, dans son entretien du soir avec le docteur d'Israël. Ce que je dis, je le sais, j'atteste ce que j'ai vu. Je suis descendu du ciel ; et je remonterai au ciel. Si je vous parle des choses du ciel, me croirez-vous? »

Il ne parla plus d'autre chose pendant les trois années de sa prédication : « Réjouissez-vous, et exultez, car votre récompense est grande dans les cieux! » J'ai voulu compter combien de fois le mot de « royaume des cieux » et celui de « vie éternelle » sont prononcés dans les quatre évangiles ; j'ai trouvé 58 fois pour le premier et 45 fois le second. Les adieux de Jésus à ses disciples après la Cène sont un rendez-vous dans cette patrie de l'immortalité. « Je m'en vais à mon Père. Mais que votre cœur ne se trouble ni ne s'attriste : je vais vous préparer une place. »

Ce qu'il avait promis, Jésus-Christ l'accomplit. Il est écrit que quarante jours après sa résurrection, le Fils de Dieu, ayant rassemblé ses disciples sur une montagne proche de Jérusalem, s'éleva, corps et âme, dans les cieux, jusqu'à ce qu'une nuée le dérobât à leurs regards, tandis que les disciples, debout sur cette hauteur, ne pouvaient détacher leurs yeux de ce beau nuage qui venait de ravir leur divin Maître à la terre.

Or, depuis ce jour-là, l'humanité nouvelle, celle qui succède à ces témoins, n'a pas quitté ce haut lieu. Elle est toujours là, debout, ne pouvant détacher ses yeux de ce point du ciel par lequel a passé Celui qui nous a quittés, mais pour nous attirer à Lui et lui avec Lui : *Quid statis, viri, aspicientes in coelum?*

*
* *

A-t-on remarqué deux choses?

D'abord le fait que voici : C'est qu'à partir de cette révélation faite par Jésus, de ce témoignage *de visu* apporté par lui, puis de cette résurrection, de cette ascension, et de cet au-revoir qu'il a laissé à ses disciples, la foi et l'espérance dans l'immortalité céleste, si indécise et flottante dans la philosophie antique, même spiritualiste, si languissante et si froide même dans le judaïsme, resplendit d'un éclat soudain et se porte d'un élan inopiné, inouï, vers cette éternité jusqu'alors voilée, obscurcie de nuages. C'est que ces nuages, Jésus victorieux les a percés, traversés, illuminés de sa trace : *nubes lucida,* comme il est écrit de celle de la Transfiguration. La route est désormais éclairée et ouverte; et une orientation directe et sûre est donnée aux âmes qui veulent le suivre vers le même but, par les mêmes voies du sacrifice et de l'amour.

Le second fait est celui-ci : non seulement le but de l'espérance s'éclaire et se précise par l'enseignement et par l'exemple de Jésus-Christ; mais l'objet de l'espérance se personnifie en sa divine personne éternellement possédée et aimée : c'est le ciel avec Jésus-Christ, ou mieux, c'est Jésus-Christ dans le ciel.

Entendez Paul, en ses épîtres. Pour lui « vivre c'est le Christ, et la mort est un gain » : il y gagnera Jésus-Christ. Son corps de mort lui pèse : « Qui m'en délivrera, pour que je m'en aille à Jésus-Christ? » Sa

démolition est proche : « Je désire ma destruction pour être avec Jésus-Christ. »

Entendez saint Jean, à Pathmos. Le ciel s'est ouvert à ses regards, et nous voici introduits dans le domicile même de l'immortalité. Elle est toute pleine de Jésus. Il est l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin, le premier et le dernier ; le roi de la terre et des cieux ; le flambeau de la cité de Dieu. Il est l'Agneau immolé sur l'autel, l'Agneau couronné sur le trône, au pied duquel chantent les anges et des saints. Et les derniers mots échangés, à la dernière ligne du livre, entre le Christ et l'âme sont ceux-ci, qui les unissent : « Voici que je viens à toi. — « Amen ! Seigneur Jésus, venez. »

L'ère des martyrs s'est ouverte. Ignace d'Antioche presse de ses désirs le moment de son supplice : « Le fer, la croix, les os brisés, la dent des bêtes, les membres coupés, le corps déchiré : que toutes les tortures fondent sur moi, pourvu que j'obtienne Jésus-Christ, ἵνα Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐπιτύχω !

Quand les frères des martyrs avaient déposé leurs reliques dans leur tombe obscure, ils écrivaient dessus trois mots qui disaient à la fois leur espérance et leur envie : *Vivas in Christo!* Vis dans le Christ ! C'était tout le ciel.

Et aujourd'hui encore, écoutons les derniers soupirs des âmes célestes en partance pour l'éternité. Qui les y attire ?

Mgr Gay écrit : « Je sens mon cœur se fondre et le désir du ciel me brûler. Le ciel au fond c'est Jésus ! »

Ç'avait été aussi la parole de Mgr de Ségur après l'Extrême-Onction : « Oui, le ciel avec Jésus ; il n'y a

que cela, le ciel! » Et ses disciples, ses enfants, lui disaient : « Monseigneur, emmenez-nous avec vous dans le ciel! »

Or voici ce qui est raconté de l'un d'eux, dans la Vie du prélat, écrite par son frère :

« Le jeune docteur Ingigliardi, son fils spirituel, qui, à sa dernière heure, prodiguait à ce Père mourant, les soins les plus tendres, eut tout à coup une pensée singulière qu'il nous a racontée lui-même. Il se demanda ce qu'il allait advenir de ce saint prêtre qui se mourait devant lui, après une vie usée au service de Dieu et des âmes. Et, obsédé de ce doute involontaire, il disait en lui-même : « O Monseigneur, « est-ce qu'après cette mort vous ne viendrez pas « nous dire qu'il y a un ciel et que vous y êtes? » La réponse du saint mourant ne se fit pas attendre. Le jeune médecin vit, avec une surprise et une émotion indicibles, Mgr de Ségur se réveiller de son agonie, se tourner vers lui; et il l'entendit lui dire très distinctement : « *Crois, mon enfant; crois, mon fils, crois.* » Puis le mourant se tut pour ne plus parler. Ce mot mystérieux ne fut compris que du docteur, pour qui c'était une réponse. Elle demeura dans son cœur pour être la lumière, la force et la consolation de sa vie entière. »

CHAPITRE XXVII

LE SACRIFICE : L'OBLATION

SOUFFRANCE ET AMOUR

Voici le grand acte! « Voici, dit le Seigneur, que nous montons à Jérusalem. Là le fils de l'homme sera livré, condamné, flagellé, crucifié ; mais pour ressusciter le troisième jour. » C'était l'embrassement divin de la souffrance. Et l'Évangile remarque qu'ayant dit cela, Jésus s'était mis en marche, la face tournée vers la ville de son sacrifice; et il s'avançait le premier, précédant ses apôtres. C'était l'empressement de l'amour.

Voici que pour nous aussi, l'heure est venue d'offrir notre sacrifice. Notre corps en est l'hostie; la maladie en commence l'immolation : « O Père, disait le Fils de Dieu notre rédempteur, vous m'avez adapté un corps de souffrance. Me voici pour faire votre volonté. » N'allons-nous pas unir notre souffrance à la sienne?

La souffrance est « bonne ». C'est la qualification dont la salue Coppée, dans le titre même de l'excellent livre où il lui fait honneur de sa conversion. Bonne la souffrance et la maladie, lorsqu'en commen-

çant la démolition du corps, elle commence ainsi à dégager et à faire resplendir la lumière cachée dans ce vase d'argile. Bonne la souffrance, lorsque à cette lumière elle nous fait voir clairement le peu que vaut la vie, le peu que dure le temps au regard de l'éternité. Bonne la souffrance, puisqu'elle fut choisie pour épouse par celui qui voulut mourir entre ses bras sanglants. Et d'où lui venait donc à elle ce charme, cette magie? Et lui, quel attrait vainqueur le poussait vers sa crucifiante beauté? *Amor, fecit amor.* En réalité, la douleur n'a pas d'autre anesthésie que celle-là.

On lui en a cherché de savantes, je le sais. Notre temps s'est préoccupé du moyen de nous faire traverser en douceur cette crise redoutable. Ce sera le bienfait de ce qu'ils ont appelé du doux nom d'*Euthanasie*, préparant, provoquant même une mort tout aimable. On se préoccupe déjà d'en faire bénéficier les incurables, les infirmes, désormais rachetés ainsi de l'antique souffrance. Ce sera l'homicide par tendre compassion et douce persuasion. Mais l'ingrate clientèle s'y montre réfractaire. Et ce n'est pas de sitôt que l'euthanasie se présentera à ses yeux dans la beauté et le bonheur qui semblent attachés à ce nom plein de sourires.

On lui a cherché aussi des attraits naturels. C'est le mensonge des poètes. Dans une des pièces de Schiller, *Louise*, un de ses personnages nous représente la mort « comme un doux et aimable enfant au visage rose, tel que le dieu de l'amour, mais moins trompeur que lui ; un génie silencieux et secourable qui offre son bras à l'âme fatiguée du pèlerin, qui le fait monter sur les degrés du temps, lui ouvre le ma-

gique palais, lui fait un signe amical, et disparaît ».

Eh bien, non, ce n'est pas cela. Pour le chrétien, comme pour tous, la mort est bien l'agonie, le râle, le dernier hoquet, le cercueil, la fosse, la pelletée de terre, le cadavre, la poussière... Mais pour le croyant, par-dessus ce spectacle funèbre, il y en a un autre : un appel qui se fait entendre, une âme qui monte, des bras qui se tendent, un Dieu qui se penche, et nous emporte dans la béatitude de son éternité... « La mort est le baiser de Dieu. »

Vienne donc la maladie, traînant derrière elle l'inévitable mort. Je ne la braverai pas, comme le stoïcien : « Douleur, tu n'es pas un mal! » Je l'accueillerai comme une messagère de la volonté d'un Maître qui est aussi un père. Je me rappellerai ce *Credo de la douleur* qu'en juillet 1836, l'abbé Gerbet écrivait et adressait à l'admirable jeune veuve, Alexandrine de la Ferronnays, près du cercueil de son époux bien-aimé.

Il y est dit : « Je crois, mon Dieu, qu'en souffrant avec résignation s'achève en moi la Passion du Christ. — Je crois que toute créature en ce monde est gémissante et dans les douleurs de l'enfantement de son éternité. — Je crois que nous n'avons point ici de demeure stable, et que nous en cherchons une autre dans l'avenir. — Je crois que toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu. — Je crois que s'ils sèment dans les larmes, ils moissonnent dans la joie. — Je crois que bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur! — Je crois que nos tribulations forment en nous un poids éternel de gloire. — Je crois qu'il faut que notre corps corruptible revête l'incorruptibilité ; qu'il faut que notre corps mortel re-

vête l'immortalité, et que la mort soit absorbée dans cette victoire. — Je crois que Dieu essuiera toute larme dans les yeux des justes; que la mort ne sera plus en eux, ni le deuil, ni les gémissements. — Et lorsque tout ce premier monde aura passé, je crois que nous verrons Dieu face à face! »

J'ai dit à mon médecin de ne pas manquer de m'avertir, quand il verra que ce sera l'heure d'offrir mon sacrifice, car je veux que ce soit vraiment un sacrifice. J'ai lu que, sous la Terreur, un prêtre angevin obtint l'honneur de se rendre à son supplice en habits sacerdotaux. Et là, au bas de l'échafaud, mettant le pied sur la première marche, il dit, les yeux au ciel : *Introibo ad altare Dei*, puis il monta les degrés de ce sanglant autel[1]. C'est une dernière messe aussi que le sacrifice de notre vie. Elle a ses rites sacrés, son *Kyrie eleison*, son *Gloria in excelsis*, son *Credo*. Aujourd'hui, c'est de l'*Offertoire*, de l'oblation de soi dans la souffrance, que je voudrais m'entretenir avec vous, mon frère. Mieux que cela, je voudrais vous en présenter des modèles dans la religieuse et amoureuse souffrance d'illustres serviteurs et servantes de Dieu dans notre âge : *Souffrance et amour*.

*
* *

D'abord, voyons un peu comment la maladie, la dernière maladie, survient, surprend, se glisse, se déclare, s'aggrave, illusionne, abat et finalement tue. Un prêtre illustre, Mgr d'Hulst, nous en donnera la

1. Ce prêtre s'appelait Noël Pinot, curé du Louroux béconnais; c'était le 21 février 1794, à Angers, place du Ralliement.

leçon et le modèle dans des lettres qui nous permettront de suivre ce progrès presque jour par jour.

Le 6 septembre 1896, il écrit : « Je suis malade. Malade d'une petite fièvre, et surtout d'une perte absolue de forces et d'appétit. Je ne peux plus faire aucun effort. » — 19 septembre : « Je ne suis pas encore brillant, et les forces ne reviennent guère. Le médecin est d'avis qu'un changement d'air me ravivra et me rendra un peu de ton. » — 9 octobre, de Biarritz : « Ma santé? me demandez-vous. Neurasthénie, aucune gravité, guérison certaine, mais lente; deux mois de séjour ici probablement : voilà le verdict d'Esculape. » — 12 octobre : « Nous avons à Biarritz un temps effroyable, ce qui ne me rend pas plus gai. Mon âme, figée comme mon corps, ne trouve rien de consolant à vous dire. » — 26 octobre : « Que vous dirai-je de moi? Je n'avance guère. Je ne crois guère aux médecins, mais je les écoute. Dès que celui de Paris approuvera mon départ, c'est avec enthousiasme que je quitterai cette plage. » — 27 octobre : « Il est très vrai que mon énervement a augmenté ici, il aurait probablement augmenté ailleurs : c'est l'évolution de ma maladie. »

Puis la même lettre ajoute : « Fait-il toujours noir dans votre âme? Il fait sinon noir, du moins froid et gris dans la mienne. Mais qu'importe? Que Jésus-Christ soit glorifié dans nos infirmités de corps et d'âme; qu'il croisse, Lui, à nos dépens! Oui, nous sommes défaillants, mais nous le sommes par sa volonté et sous son regard de Père. Alors *va tutto bene.* » Et encore : « Ma tête est vide d'idées; mon cœur seul reste sûr de ses affections, sûr d'être à Dieu et à vous en Dieu, heureux de nous sentir unis encore

sous sa croix. Portons-la donc ensemble cette croix qui se fait aimer et qui apprend à aimer. » — 3 novembre, dernier billet : « De l'avis de tous les médecins, je quitte Biarritz ; je serai à Paris jeudi soir, pour quelques jours ; j'irai ensuite où l'on m'enverra... Je vous bénis. »

Trois jours après, 6 novembre, Mgr d'Hulst était rappelé à Dieu.

Mais le grand malade avait écrit, dès le 12 septembre : « Nous ne savons pas où nous allons, c'est vrai ; mais nous marchons sous les yeux d'un Père ; nous allons où il nous mène ; et nous finirons par tomber entre ses bras. »

Dans ces lettres d'un seul, c'est la voix de milliers de victimes que nous venons d'entendre. Voix de souffrance et d'amour. Écoutons-en quelques autres parmi les plus hautes de ce temps, en commençant par celles de nos grands religieux d'hier, Ravignan, Lacordaire, etc. Ils mènent le chœur.

L'accueil du *Père de Ravignan* à la longue maladie qui devait l'enlever, est un chant d'allégresse. « *O bona crux!* soupirait le souffrant, *in cruce vita, in cruce salus*. Le salut n'est que là. Je me laisse clouer à la mienne. » Et, comme le médecin lui parlait de guérir et de vivre : « Oh! que ne me dites-vous pas plutôt de mourir? C'est si bon de mourir, pour aller voir Dieu! » Il écrivit quelques pensées; c'étaient des désirs et des actions de grâces : « Être content de Dieu, me réjouir en lui de tout. Vivre avec soumission; mourir avec plaisir. — O mon Dieu, conservez-moi toujours cet abandon et ce contentement. » — Enfin, dans ses lettres d'adieu : « Je suis calme et joyeux depuis que j'ai des assurances de ma fin.

Pourvu qu'elle ne tarde pas à venir! Je suis dans l'angoisse, mais dans la paix!... »

Le *Père Lacordaire*, d'un cœur énergique, généreux et libre, prend congé de la terre. Il écrit ses dernières pages, reçoit le dernier adieu de ses amis; se démet de ses fonctions, réunit auprès de lui les membres du chapitre provincial : « Mes chers frères, je ne pensais pas vous quitter si tôt. Dieu me rappelle à lui; il vaut mieux que je m'en aille... Je vous serai plus utile là-haut; priez pour moi! » Puis comme il avait consacré sa vie à Dieu, il lui offrit sa mort. Il se fit lire chaque jour la *Préparation à la mort,* et l'*Acte d'abandon à Dieu,* de Bossuet. « Je prends sainte Madeleine comme protectrice des derniers jours de ma vie, dit-il, elle qui fut au pied de la croix. » C'était là aussi qu'il se tenait lui-même, en silence, jour et nuit, les yeux ardemment fixés sur le crucifix : « Je ne puis plus le prier, disait-il, mais je le regarde. »

C'est en silence aussi que mourut le saint *curé d'Ars,* ce miracle de sainteté dans notre siècle. Au mois de mai 1859, sentant, comme il disait, « que c'était sa pauvre fin », ayant convié tous ses paroissiens à un sermon du soir, il leur parla ainsi : « Quand Moïse se sentit près de mourir, il fit assembler tout son peuple, leur rappela les bénédictions dont Dieu l'avait comblé, l'exhorta à être fidèle et reconnaissant, et lui montra la Terre promise. Permettez que je fasse de même, mes frères, et que je vous rappelle combien Dieu a été bon pour vous! »

Peu de temps après, un matin, on ne le vit plus à son confessionnal. Il allait mourir. Lui-même demanda les derniers sacrements. Puis il ne parla plus. Quand la cloche de l'église lui annonça que le divin

Viatique lui était apporté, on vit des larmes dans ses yeux. Une personne lui ayant dit à genoux et mains jointes : « De grâce, demandez votre guérison, et vous l'obtiendrez. » Il fit signe que *non!* Ses yeux avaient un éclat extraordinaire, fixés vers le ciel. C'est ainsi qu'il y entra, le 4 août à 2 heures du matin.

*
* *

Mais ceux que je viens de vous faire entendre, mon frère, sont des prêtres, des religieux. Eux, et bien des religieuses aussi que j'aimerais à citer, n'avaient pas attendu leur dernière maladie pour faire leur sacrifice. Aussi bien il y a longtemps que leur vocation, leurs vœux, les ont détachés de tout, l'existence comprise. Leur âme, toute céleste, n'est déjà plus de ce monde. C'est l'aérostat sous pression, qui gonflé, chargé, impatient de la terre, délivré de ses premières attaches, n'attend plus pour partir que la rupture d'un dernier lien, et le signal du maître : « Lâchez tout! » Mais ceux du siècle, pères et mères de famille, hommes d'affaires, hommes publics, retenus à la terre par tous les intérêts comme par toutes les affections, comment auront-ils le courage de faire le sacrifice d'une vie inséparable de tant de choses et surtout tant de personnes aimées?

Je ne connais pas de sacrifice plus généreux, plus magnanime, plus attendrissant aussi, que celui que notre *Ozanam* fit de sa vie, dans une page digne des premiers martyrs. Il n'avait que quarante ans, et il sentait sa vie s'enfuir chaque jour goutte à goutte. De Pise où il avait été envoyé pour se guérir, il écrit, 23 avril 1853 : « J'ai dit au milieu de nos jours : J'irai

aux portes du tombeau, etc. » C'est la traduction du cantique d'Ézéchias. Puis le malade regarde près de lui. C'est une femme jeune et bien-aimée qu'il va lui falloir quitter, une charmante enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une belle carrière, des travaux mûrs, un ouvrage rêvé, un avenir brillant, heureux... « Mon Dieu, s'écrie-t-il alors, faut-il donc quitter tous ces biens que vous-même m'avez donnés?... Ne voulez-vous point, Seigneur, vous contenter d'une partie du sacrifice? Laquelle faut-il que je vous immole de mes affections déréglées? N'acceptez-vous point l'holocauste de mon amour-propre littéraire, de mes ambitions académiques, de mes projets mêmes d'étude, où se mêlait peut-être plus d'orgueil que de zèle pour la vérité? Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix aux pauvres; et si, me bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je consacrais le reste de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur, seriez-vous satisfait, et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'achever l'éducation de mon enfant?

« Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous point, vous n'acceptez point ces offrandes intéressées, vous rejetez mon holocauste et mon sacrifice. C'est moi que vous demandez. Il est écrit au commencement du Livre que je dois faire votre volonté! Et j'ai dit : Je viens Seigneur! Je n'ai pas le droit de me plaindre. » Et Ozanam s'offrit pour souffrir et mourir.

Dans un de ses derniers jours, la veille de son départ de l'Antignano, Ozanam sortant de sa maison, fit quelques pas sur la plage, et, se découvrant, dit à sa femme : « Je veux qu'avec moi tu bénisses Dieu

de mes douleurs. » Et aussitôt, se jetant dans ses bras : « Je le bénirai aussi des consolations qu'il m'a données ! »

A côté d'Ozanam, on ne peut placer personne qui lui soit plus pareil qu'*Augustin Cochin :* c'est la même trempe de chrétien, tendre et fort. Il allait avoir quarante-neuf ans quand il se sentit mortellement frappé. « Avant deux ans, je serai mort, c'est pourquoi j'agirai ! » écrit-il virilement. « Il ne faut pas se présenter à Dieu les mains vides, » répétait-il souvent. La perspective de sa fin prochaine le fit d'abord frissonner : Il était père, homme politique, administrateur, orateur, écrivain éminent. Il pouvait prétendre à tout[1]. Il avait fait l'approche des matériaux d'un grand livre : *Les Espérances chrétiennes.* A en voir le plan et l'ébauche, on le sent : c'eût été une cathédrale ! Lui fallait-il donc tout quitter? Mais la foi l'emporta sur tout; et, appelant près de son lit sa femme et ses enfants : « Venez, dit-il, venez me voir dans la paix du Seigneur ! » Il avait dit à Mgr l'Évêque d'Orléans, en lui tendant la main : « Je suis foudroyé, et je sens que je m'enfonce dans la mort ! » Et, comme

1. C'est dans ces dernières journées que le Préfet de Versailles se souvenant de son ami, M. Thiers, qui alors tenait dans ses mains les destinées de la France, dicta pour lui une lettre admirable de christianisme et de patriotisme qu'il ne put achever. J'en détache ces lignes : « Je serais mort à votre service sans me plaindre, pour l'amour de mon pays et de votre personne que j'admire. Cependant j'aurais tort de ne pas vous faire voir toute la vérité, telle que l'approche de la mort me la fait voir. Vous pouvez la recevoir de moi, sachant que je n'ai jamais donné mon âme à aucun parti, ni républicain, ni monarchique, mais seulement *à Jésus-Christ, dans lequel votre puissant esprit finira par voir le vrai Dieu venu sur la terre* par un décret sublime pour y déposer un germe perpétuel d'ordre intellectuel et de régénération morale..... »

l'Évêque combattait cette désespérance : « Oh! Dieu sait bien que je ne désire vivre que pour le servir, et mourir que pour le rencontrer. » J'ai déjà cité, je crois, cette grande parole! C'était son oblation.

Parlons de *Berryer* mortellement atteint. C'est une autre sorte de grandeur, mais pareillement de grandeur chrétienne. Il sourit à la maladie qui lui parle de Dieu et le conduit à Dieu. Arrivé à son château d'Augerville, près Malesherbes : « Je suis enfin chez moi, » crie-t-il. Et devant les portraits de son père et de sa mère, tendant ses bras vers leurs figures muettes : « Mon père! ma mère! » et il s'évanouit. Il avait alors soixante-dix-neuf ans. Il venait là pour mourir. Ses jambes ne pouvaient plus le porter: mais son cœur avait gardé tout son élan des grands jours vers les choses éternelles. Il avait dit au Père de Pontlevoy : « Je ne crains ni ne désire la mort : mais je sens que la maladie est un don du ciel : elle rapproche les cœurs, en nous rapprochant de Dieu. » Enfin à son médecin : « Cher Nelaton, faites-moi vivre, que je puisse voir le bonheur de la France! » Le docteur branla la tête. Et lui : « Je vous comprends, merci! Que la volonté de Dieu soit faite! » C'était son oblation. Nous le retrouverons à son lit de mort.

Voici une moins grande figure sans doute, mais quand même une noble et fière figure de soldat et de « gentilhomme d'autrefois ». C'était presque hier que nous était enlevé, à soixante-quatorze ans, le *Marquis Costa de Beauregard*, de l'Académie française. Il était prêt, il s'était dit par écrit : « Anticipons sur l'instant solennel où nous achèverons de mourir. » Cette anticipation de la mort fut pour lui une donation absolue de sa vie : « Seigneur, écrivit-il, de bon cœur

et de plein gré, j'accepte dès maintenant de votre main, avec toutes ses peines et ses douleurs, le genre de mort qu'il vous plaira de me réserver. » Puis ce sont des « abaissements dans le sentiment de sa misère, de son néant »; des actes d'amour à Celui qui est « son tout et sa richesse »; puis des remerciements pour « ses rigueurs miséricordieuses » : « O mon Dieu, soyez béni quand vous m'éprouvez; j'aime à être détruit, brisé par vous, pour ne plus vivre que de vous! »

Et, quand vint cette heure de la destruction, février 1909, ne pouvant plus sortir, il fit placer son lit près de la fenêtre, en face de son église paroissiale de Saint-François-Xavier, laissant aller son âme comme son regard vers l'autel de Celui qui a dit le premier : « On ne m'arrache pas ma vie, c'est de moi-même que je la dépose et que je la donne! »

*
* *

Ne nous laisserons-nous pas, mon frère, suggestionner par ces exemples, soulever par ces élans? Aussi bien, un autre et plus grand Modèle viendra nous tendre la main. Voici son divin secours : les derniers sacrements, l'Absolution, la Communion ou viatique, l'Extrême-Onction : autant de réponses du cœur de Dieu à l'oblation de l'homme.

L'Absolution est la réponse de la miséricorde à l'humble, pleine et sincère confession de nos péchés. « Nous mourons tous insolvables, écrit un profane, et l'on frissonne à la pensée d'un jugement pour lequel on n'est pas prêt, comme s'il fallait paraître nu. On voudrait se cacher, se baigner dans le Léthé

des fables anciennes. On va affronter impur les regards d'un Dieu pur! » Mais que veut-il, ce moraliste? Le Léthé, l'oubli. Ne vaut-il pas mieux se reconnaître, se ressouvenir, et se baigner dans cette fontaine de Siloé qui lave et qui guérit. L'ange de Dieu y descend encore, pour donner à ses eaux leur vertu vivifiante et purifiante.

Mais ni la confession, ni l'absolution ne se décrivent : un voile les recouvre, et elles demeurent un secret entre l'âme et Dieu.

La Communion, elle, le Viatique, que l'on porte aux mourants, a son rit extérieur, qui est particulièrement instructif, auguste. En ce grand jour, la maison du malade s'est changée en un sanctuaire; la famille l'a parée pour cette visite plus que royale. « Mes petits enfants, disait l'illustre et pieux Cauchy, mourant à Sceaux, veille de l'Ascension 1857, mes petits enfants, c'est aujourd'hui fête-Dieu chez nous. Allez tous et toutes au jardin, cueillez toutes les fleurs, jonchez-en les allées sous les pas du bon Dieu; fleurissez le corridor, l'escalier, jusqu'au seuil de ma chambre. Réservez les plus belles pour en parer mon lit, car mon lit est un autel et notre maison une église! »

Le prêtre entre et salue, au nom de Celui qu'il porte appuyé sur son cœur : « Paix à cette maison! » C'est une maison pleine d'inquiétude mortelle; mais n'est-ce pas la visite du Prince de la paix? Il ouvre le vase sacré, et il en retire, caché sous les apparences de l'hostie, Celui duquel il dit à haute voix : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte le péché du monde! » Ainsi disait Jean-Baptiste aux foules pénitentes qui attendaient le Rédempteur. Alors le malade, frappant sa poitrine, comme le centenier :

« Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie! » Le prêtre s'avance, le ciel s'incline, et le mystère s'accomplit : « Recevez, mon frère, le Viatique du corps et du sang de Jésus-Christ notre Seigneur, qui gardera votre âme pour la vie éternelle! » Le Viatique : c'est-à-dire la réfection du voyageur avant le grand passage, la dernière Pâque.

Puis c'est le silence : la parole est à Dieu. « Le ciel a visité la terre »; et le malade, les yeux fermés, les mains jointes, oubliant sa souffrance, du fond d'un cœur tout plein de la divinité, lui répond tout bas la parole du Psaume : « Quand même je marcherais dans l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car vous êtes avec moi, Seigneur! *Quoniam tu mecum es, Domine!* »

Un époux, une épouse, un frère, un ami, témoins d'une telle scène, mystérieuse, intime, ne l'oublieront jamais. Le saint *Colonel Paqueron*[1] se représente, dans son journal, priant et pleurant à la dernière communion de son épouse expirante : « Cette scène, écrit-il, restera à jamais gravée dans mes yeux et dans mon cœur. Je levais, de temps en temps, mes regards pleins de larmes sur Eulalie. Comme elle était belle en ce moment! Elle était plongée dans un profond recueillement, mais une sérénité douce enveloppait son visage. Je vois d'ici mon pauvre petit Charles, pros-

1. Le colonel Paqueron, 1791-1863. — Né à Ancerville en Lorraine, élève de l'Ecole polytechnique, et de celle de Metz, 1810; lieutenant au siège de Dantzig; capitaine fait prisonnier à la campagne de Russie; inspecteur de la poudrerie de S.-Jean-d'Angely; directeur des poudres et salpêtrières, etc. En Algérie, 1831, etc., etc. — Président de la conférence de S.-Vincent de Paul à Angoulême, mort saintement le 18 décembre 1863. — Voir sa Vie écrite par Mgr Saivet.

terné, à côté de sa sœur Marie. Combien de cœurs, ô mon Dieu, vous demandaient la conservation de cette admirable femme! Vous n'avez point jugé dans votre sagesse infinie. devoir exaucer nos prières. Mais, malgré mes douleurs, je ne vous remercierai jamais assez de ce que vous avez daigné descendre sous mon toit, en cette heure de grâces, pour en remplir le cœur de votre douce servante. »

Chez les pécheurs convertis, moins familiers avec la visite divine, il arrive parfois que cette grâce de Jésus enfin retrouvé opère de soudains prodiges de transformation. J'en puis citer deux exemples, pris dans ce monde d'artistes dont on dit trop de mal.

C'est premièrement le compositeur *Frédéric Chopin,* « le poète du piano », comme on l'a surnommé, à qui son ami Jelowiescki venait de rendre le Dieu de sa mère : « Il reçut le viatique, avec des larmes de joie, raconte l'ami. remerciant Dieu avec ardeur. et exprimant le désir d'être bientôt avec Lui. Il faisait part de son bonheur à ceux qui le visitaient : « J'aime Dieu, j'aime Dieu, j'aime les hommes... « Qu'il est heureux pour moi que je meure comme « cela! Je sens que je meurs. Jésus! Marie! » Et, à ses derniers instants : « Laissez-moi mourir en paix, « Dieu m'a pardonné; le voici qui m'appelle. Je vou- « drais tant mourir!... » Sa dernière parole fut : « Je « touche à la source du bonheur! » C'était le 17 octobre 1849.

Un autre, le grand statuaire *Carpeaux*, malade, impotent, usé par sa mauvaise vie, avait été ramené à Dieu, à la confession, à la communion par le prince Stirbey, qui lui donnait asile dans son château de Bécon. C'est là, sur la terrasse du château, qu'il reçut

le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Il était devenu un autre homme : « Ah! s'écriait-il, si j'avais vécu comme un moine, j'aurais été un Michel-Ange! » Et, baisant le crucifix avec larmes : « Pauvre Jésus en croix, si je guéris, je te ferai autrement beau dans ta dernière souffrance! » Après une communion précédente, qu'il avait faite dans l'église de Courbevoie, 15 août, le prince lui attacha sur la poitrine la rosette d'officier qu'il venait de recevoir pour lui : « Merci, mon Dieu! c'est Jésus qui en aura l'étrenne! » s'écria Carpeaux. Ainsi expira-t-il, 11 octobre 1875, dans le baiser du Seigneur[1].

Dans une lettre du 28 avril 1889, Mgr d'Hulst dit les transports d'allégresse d'une pécheresse convertie et communiée par lui, sur son lit de mort : « Si vous aviez vu cette confusion, cette humilité vraie, allant un moment jusqu'à l'épouvante, jusqu'à ce cri : « C'est « impossible qu'il vienne à moi! » Puis après, le calme, la paix, la joie au milieu de la situation la plus douloureuse du monde. Ceux qui n'ont pas rendu Dieu à une âme ne savent pas ce que c'est qu'une résurrection, et ils n'y croient pas. Moi, j'y crois parce que je l'ai vu. »

A défaut des derniers sacrements qu'ils ont orgueilleusement reniés, les protestants demandent à la Bible

1. J'ai lu que, dans les crises de son agonie, le mourant se rejetait tendrement sur le cœur de sa vieille mère accourue de Valenciennes, criant comme un enfant : « O ma chère mère, ma petite mère! je t'aime de tout mon cœur! » Je me suis souvent souvenu de ce cri devant un exemplaire de la *Mater dolorosa* de Carpeaux, que j'ai là chez moi, son chef-d'œuvre, a-t-on dit. Carpeaux projetait de se vouer à l'art religieux, disait-il. « Si je reviens à la santé, je veux faire autant de bien que j'ai fait de mal. »

d'être leur dernière prière et consolation. Mais combien froide! Walter Scott prie son gendre de lui faire la lecture. « Que vous lirai-je? lui demande Lockart. — Il n'y a qu'un seul Livre, » répondit le grand homme.

De notre temps, 1er mai 1873, sur la rive déserte du lac Banguelo, Livingstone, oublié du monde, terrassé par la maladie, après trente ans d'études et de prédication, sentit venir son heure. Il ouvrit sa Bible, se mit à genoux et pria. Le matin, ses nègres le trouvèrent agenouillé, et comme endormi, le livre sacré à côté de lui. « Ceux qui comprennent la parole verront la lumière », dit le Psaume. C'est bien, c'est vrai; mais quelle parole, même inspirée, remplace la présence réelle?

Je termine, en peu de mots, par l'Extrême-Onction. Pour en prendre une idée extérieure, mais transparente sous les symboles de l'art, je vous adresserai, mon frère, à la représentation qu'en a faite le Poussin. C'est, à mon sens, le plus suggestif de ses sept Sacrements. La tête blanche du vieillard mourant se soulève un peu sur sa couche. Au-dessus, sur la muraille, ses armes sont appendues : un bouclier, une lance : le combat de la vie est fini. Mais un autre commence, celui de l'agonie qui est proche. Le prêtre se penche vers le vieil athlète afin de oindre ses membres de l'huile sainte, pour cette dernière lutte. Et, tandis que, tout autour de son lit, les larmes coulent de tous les yeux, on voit une palme qui descend du ciel sur le vainqueur : *vixisti, victor, vicisti!*

C'est la poésie et l'éloquence de l'Extrême-Onction. Puis voici sa doctrine. Elle est toute dans ces deux

versets de l'Épître de saint Jacques : « Quelqu'un de vous est-il malade? Qu'il appelle chez lui les prêtres de l'Église; qu'ils prient sur lui, le oignant avec l'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade; et le Seigneur le soulagera; et, s'il est dans les péchés, ils lui seront remis. »

Onction de mon baptême, onction de ma confirmation; onction de mon ordination; et finalement l'Extrême-Onction, mon sacre pour l'éternité!...

Le rit de l'Extrême-Onction, très solennel dans l'Église d'Orient, entouré ensuite dans les monastères du moyen âge du sombre appareil de la pénitence, le cilice, la cendre, n'a plus cette austérité dans l'Église actuelle, où il se termine d'ordinaire par la formule de l'indulgence plénière de la bonne mort.

Après cela il n'y a plus de place pour les pensées d'ici-bas. Laissons seules avec Dieu les âmes près de s'en retourner vers Lui. Respectons l'intimité de leur entretien avec lui. Faisons le silence autour d'elles, et n'y mêlons rien de terrestre, d'humain, qui les distrairait de Lui. C'est sur les pieds du Crucifié qu'il faut les laisser exhaler leur dernière parole, humble et douce, dans un soupir, une prière, un abandon à Lui, que je ne peux mieux traduire que par ce cantique du soir :

Seigneur, j'ai fini la longue journée
Que, dans votre amour, vous m'avez donnée
Pour monter à vous.
Pardon, j'ai péché contre Vous, mon Père,
Mais je me repens, je pleure, et j'espère,
Juge tendre et doux!

Car vous effacez toutes nos souillures,
Par le sang divin qui de vos blessures
Jaillit sur la croix.
Bien qu'autour de nous la nuit dure encore,
Je sais que demain, ce sera l'aurore :
Je sais et le crois.

Je sais que la mort en vain nous sépare,
Et que vous avez recueilli Lazare,
Jésus Rédempteur ;
Je sais que m'attend au ciel une place
Où nous nous verrons bientôt face à face :
Gloire à vous, Seigneur !

André Besson.

CHAPITRE XXVIII

LA CONSOMMATION

L' « IN MANUS »

Nous n'avons pas le choix de notre genre de mort, n'en ayons donc pas la préoccupation. C'est la conclusion pratique qu'en tire pour lui-même le grand homme de Dieu qu'était Ernest Lelièvre : « Comment cela finira-t-il? écrivait-il près de sa fin. C'est là sans doute pour moi un sujet d'actualité, sur lequel le désœuvrement forcé de mes journées de malade ramène souvent ma pensée. S'agit-il par là de cette horreur naturelle de la mort que le Seigneur lui-même a daigné ressentir au Jardin des Oliviers? Elle est sans doute matière à un sacrifice plus grand; mais de la sentir ou de ne la sentir pas me semble assez indifférent. S'agit-il du débarquement plus que de la traversée? S'inquiète-t-on surtout de l'accueil qu'on trouvera sur l'autre rive?... Ma pensée est qu'il convient de traiter ces sortes de questions avec beaucoup de simplicité et de confiance en Jésus miséricordieux. »

C'est dans ces sentiments que nous nous placerons, en face de ces questions auxquelles notre âge, lui surtout, n'échappe pas, mon frère.

Notre mort sera-t-elle accompagnée d'atroces souffrances, ainsi qu'on se la représente assez communément? Je ne sais. Il est vrai qu'il y a des agonies qui sont de longs et rudes combats, comme l'exprime ce nom. La mort est appelée « la rançon du péché » : elle nous le fait payer cher. Mais il n'est pas moins vrai que, le plus ordinairement, l'agonie n'a pas ces affres effroyables, et que la mort ressemble plus à une séparation douloureuse qu'à une rupture violente.

Un prêtre qui a beaucoup et bien écrit sur *le Malade* en porte ce témoignage : « Si l'opinion générale, entretenue encore par les prédicateurs, fait de ce dernier passage l'extrême paroxysme de la souffrance humaine, je dois déclarer à l'encontre que ni les textes sacrés, ni les enseignements de l'Église, ni les observations et les déductions de la science, n'accréditent cette supposition populaire. J'ai souvent vu de près « le départ de l'âme chrétienne », comme s'exprime l'Église ; et je ne me souviens pas d'avoir été témoin de ces agitations convulsives, de ces luttes désespérées, de ces cris de détresse dont l'imagination entoure l'heure fatale. De telles fins sont rares. La nature, dans l'état ordinaire d'épuisement auquel l'a réduit son mal, ne supporterait pas cette lutte violente et athlétique. La science biologique en donne des raisons probantes, justifiées par l'expérience ; et les cas les plus communs sont ceux d'une expiration insensible et sans secousse ; le plus souvent si paisible que les assistants en sont à se demander entre eux si « tout est fini »? C'est la dormition, suivant le beau langage de l'Église, après l'Évangile. Ici encore Dieu nous est bon.

Les dernières paroles du Dr Cullen, un des plus célèbres médecins de l'Angleterre, mort en 1790, furent celles-ci prononcées très distinctement : « O mes amis, je voudrais qu'il me fût possible d'écrire ou d'enseigner encore, afin de faire connaître combien c'est chose facile de mourir ! »

Notre mort sera-t-elle cette mort *repentina et inopinata* que demandait César, et que je vois enviée par quelques païens modernes? L'Église, qui réserve au chrétien des trésors de miséricorde pour cette dernière heure, nous fait prier le Maître de la vie de nous préserver de la mort subite et imprévue, *a subitancâ et improvisâ morte*. Mais je ferai toutefois observer que la mort *subite* n'est un mal que lorsqu'elle est en même temps une mort *imprévue*. Elle n'est plus une surprise dans sa soudaineté, quand elle fond sur une tête qui l'attend toujours et se tient prête à la recevoir, quels qu'en soient l'heure et le mode : « Mon cœur est prêt, Seigneur ! »

Le sénateur Buffet allait mourir, juillet 1898, quand, entendant quelqu'un dire à côté de lui que la mort la plus désirable était celle qui survenait sans qu'on s'en aperçût : « Non, non, répondit le mourant. J'ai toujours aimé à savoir ce que j'ai à faire. »

Quelle est la plus belle des morts? Ici encore, je répondrai : je ne sais. J'ai entendu un vieillard, un prêtre octogénaire, le maître de mon enfance, me dire un jour, en me montrant ses pauvres vieux bras sans force : « Que fais-je de ce reste de sang qui se fige dans mes veines? Ah ! il y a cinquante ans, sous

la Terreur, nos anciens versaient le leur pour Jésus-Christ. Ils furent plus heureux que nous! » La plus belle mort pour lui eût été celle du martyre. Il en était digne.

Mais le travail, l'étude, la charité, la pénitence, n'ont-ils pas aussi leurs martyrs?

En définitive, Lelièvre a raison, mon frère. Il avait raison, plus haut, de ne pas se préoccuper de l'angoisse du dernier passage. Il a raison maintenant de se fier à Jésus, dans cette dernière étape pour la conduire au terme. Lui, ce grand marcheur, conquérant et martyr de la charité des Petites Sœurs, dans les deux mondes, écrit, se sentant vieilli prématurément, à son ami d'Amiens : « Le train touche au terme du voyage . Les dernières manœuvres doivent décider de tout. La question d'un bon aiguilleur pour l'arrivée est une question de vie ou de mort. Grâce à Dieu, je suis tranquille à cet égard, rassuré par le nom de Celui qui me conduit sur la ligne qui doit me mener à l'éternité. Il connaît mieux que personne la voie que lui-même a frayée; et les mains sont sûres et fortes qui manient les aiguilles aussi bien que la machine. Lui-même ne vient-il pas à moi personnellement, aux approches du séjour où j'aspire? C'est plus qu'un ange, tel que celui qui conduisit Tobie le long des chemins inconnus de l'Orient, c'est Dieu même, dans son Sacrement, qui vient me prendre par la main. Je ne suis ni contraint, ni traîné, ni même conduit dans ce passage : je suis porté. Et celui qui me porte est celui-là même chez qui je veux aller! Tout consiste donc pour moi à me laisser faire; et je lui redis en assurance la belle prière de saint Ignace :

In hora exitus mei voca me
Jube me venire ad Te,
Et pone me juxta Te!
Amen.

*
* *

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum; Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains! » Et, ayant incliné sa tête, il expira.

Ainsi mourut Jésus, ainsi mourront ses disciples. Nous venons de voir, mon frère, comment plusieurs sur leur croix avaient su s'offrir à Dieu, leur père à eux aussi. Voyons présentement comment ils surent mourir en s'abandonnant à Lui. Penchons-nous donc encore sur leur lit de douleur. Recueillons-y pieusement leurs *novissima verba.* Mais faites silence, tendez l'oreille, car sur ces lèvres défaillantes les dernières paroles ne sont plus guère que des soupirs exhalés, faibles souffles, vers quelqu'un d'invisible dont elles ne peuvent plus articuler le nom.

Nous retrouvons Lacordaire : « Ouvrez-moi, mon Dieu, ouvrez-moi! » Et après ces paroles, le grand moine ferma pour toujours ces lèvres qui en avaient prononcé de si éloquentes. C'était le 21 novembre 1861.

Nous retrouvons le Père de Ravignan : « Oh! mourir, mourir, quel bonheur! Je l'ai trop désiré peut-être, mais Dieu sait que ce n'est point pour cesser de souffrir, mais pour aller le voir dans le ciel! »

Ç'avait été aussi la dernière parole de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice. — « Que désirez-vous, Monsieur le Curé? — Ah! rien que le ciel, le ciel. Qu'il s'ouvre donc devant moi. »

Je supplie qu'on me laisse nommer ici un de mes

plus saints amis, Albert Hetsch, expirant à Rome, entre les bras de Mgr Dupanloup, qui le pleura. La veille de sa mort, 5 février 1876, comme il allait entrer en agonie : « Que voulez-vous? » lui demanda le prêtre qui l'assistait. Alors, de sa voix haletante : « Dieu! Dieu! Dieu! » répondit-il. Et il ajouta avec autorité : « Dieu, et je le veux aujourd'hui! » Le 12 janvier, il avait paru comme ravi en extase, durant la célébration qu'il fit du sacrifice de la messe. *Vidimus quasi faciem angeli*, rapporte un des assistants[1].

Le Ciel! C'est le dernier mot que j'entendis des lèvres de M. Camille Féron-Vrau. Il allait mourir, ses yeux restaient fermés; il se recueillait intérieurement quand on lui dit mon nom. Il me tendit sa main, que je baisai : « Que la volonté de Dieu soit faite! » prononça-t-il. Je lui redis deux fois le nom de « M. Vrau! M. Vrau! » Il se souleva un peu. Puis, averti que je m'approchais pour lui dire : Au revoir! le cher mourant me dit d'une voix pleine : *Au ciel!* C'était le 18 mars 1907.

La mère Marie-Thérèse, fondatrice des religieuses de l'Adoration réparatrice, ayant reçu le Viatique, entra en agonie. On vit alors son visage changer subitement et prendre une expression de béatitude. Les yeux fixés au ciel, elle dit par trois fois d'une voix

1. Albert Hetsch, né à Biberac, près Stuttgard, docteur en médecine, protestant converti en France, prêtre à trente-deux ans, préfet de religion, puis supérieur au Petit Séminaire d'Orléans; vicaire général de Mgr Dupanloup, qui fit rapporter et déposer sa dépouille en France, dans une chapelle funéraire qu'il lui éleva dans le parc de son château, à la Chapelle St-Mesmin. On l'y vénère comme un saint.

Sa vie a été écrite par Mlle Netty Du Boys : *l'Abbé Hetsch*, avec introduction par le cardinal Perraud, in-12, XXIX-646 pages. Poussielgue, 1885.

entrecoupée : « Je vois... Je vois... Je vois... » et elle expira. C'était le 30 août 1863.

Revenons à nos hommes du monde : Berryer. Il ne se lasse pas sur son lit de mort de saluer Marie par toutes les invocations du *Salve Regina :* « Mère de miséricorde, notre avocate, notre douceur, notre vie, notre espérance! Recevez-nous après l'exil de cette vie; montrez-nous Jésus votre fils béni! *O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria!* » Ses dernières paroles furent : « Mon Dieu, ayez pitié de moi; mon Dieu, recevez mon âme : *In manus...* »

Augustin Cochin. « Je suis heureux, bien heureux! C'est bien le moment de dire avec sainte Thérèse : O Jésus, il est bien temps de nous voir. » Il expira le 15 mars 1872, en murmurant ces paroles du Psalmiste : « *In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, in spe constituisti me.* Je m'endormirai en paix, et je me reposerai sur vous, Seigneur, car c'est sur vous qu'est établie mon espérance. »

Je rapproche de cette mort celle de Donoso Cortès; le grand orateur espagnol, ambassadeur à Paris, expirant à l'âge de quarante-deux ans : « *Jesus de mi alma,* disait le mourant, *Dios de mi corazon!* Jésus de mon âme, Dieu de mon cœur. » Ses dernières paroles furent : « Mon Dieu, vous avez dit : J'attirerai tout à moi; attirez-moi, prenez-moi. » Et puis il s'endormit le soir du 3 mai 1853.

Il est tel de ces mourants qui, déjà tout plein de ce ciel où il touche, redoute d'être rendu à la santé, à la terre. C'était la plainte du grand maître de la gravure, Ferdinand Gaillard, à la religieuse qui lui présentait cet espoir : « Ah! ma sœur, s'écria-t-il;

être si près du paradis, et n'y point entrer : ce serait trop malheureux! »

Un souvenir aussi au grand triumvirat des Cardinaux anglais, Wiseman, Newman, Manning.

Le premier, Wiseman, près de mourir, ne prononçait plus que des phrases inachevées, mais toutes célestes, telles que celle-ci : « Élan à travers les anges, dans le sein de Dieu ! »

Newman : « Je termine ma longue vie en déclarant que Dieu ne m'a jamais failli. *In te Domine speravi.* » Il se fit chanter l'hymne du Père Faber : *The eternal years.* « C'est comme un reflet de l'éternelle lumière, disait-il. *Beata pacis visio!* » Et il s'éteignit doucement, 11 août 1890.

Enfin, Manning : « Mon âme se remplit déjà de la beauté du monde d'outre-tombe ! Que je comprends le désir qu'avait saint Paul de partir! Partons! »

Ces noms de Faber, de Wiseman me rappellent celui du duc de Norfolk leur ami, mort sous leur bénédiction le 25 novembre 1861 : La tête appuyée sur l'épaule de sa chère et pieuse compagne, il lui disait : « Je m'endors dans les plaies de Jésus crucifié, c'est là que je vous retrouverai pour l'éternité. Jésus, Marie! » Ces deux noms étaient les derniers qu'avaient prononcés, dans un cachot de la Tour de Londres, son dixième aïeul, Philippe Howard, comte d'Arundal, le martyr.

*
* *

Mais, mon frère, dites-moi, quel est donc le mystère de transformation qui, jusque dans les bras de la mort, change ses étreintes en caresses, la souffrance

en allégresse, et les cris de douleur en élans d'enthousiasme et d'amour? C'est l'union amoureuse de la douleur humaine à la souffrance de Jésus mort par amour pour nous. Dès lors, la croix ne pèse plus : on la partage avec lui, le tout-aimant, le bien-aimé.

Comme le noble Anglais que nous venons de nommer, le Père de Ravignan, la veille de sa mort, s'est écrié : « C'est aujourd'hui la fête des Cinq Plaies de Jésus. O la belle porte que celle-là pour entrer dans le ciel! » — La célèbre et héroïque sœur Rosalie, sur son lit d'agonie, comptait pareillement ses plaies par celles de Jésus en croix. — Et le Père Lelièvre, devant le crucifix qu'il avait fait placer en face de lui : « Quand on a devant soi la croix de Notre-Seigneur, on porte aisément la sienne. Broyez-moi avec votre croix, ô Jésus! » Jusqu'à la fin, on l'entendit qui lui disait de ses lèvres murmurantes : « O Jésus, ô mon Époux d'amour! »

L'*In manus* a un accent plus enflammé encore sur les lèvres des femmes chrétiennes. Que j'en pourrais citer, de ces filles de Dieu, pour qui la mort fut vraiment, comme s'exprimait l'une d'elles, « le saut joyeux de l'enfant dans les bras de son père »! Avez-vous lu, par exemple, les célestes envolées qui nous sont racontées dans le *Récit d'une sœur?*

Et il en est ainsi partout, dans l'Église universelle. C'est aux États-Unis qu'on entendait une protestante convertie, une sainte veuve, l'admirable mère Élisabeth Seton, fondatrice des Filles de la Charité, prendre ainsi congé de sa communauté de Emmettsburg : « Je ne souffre pas; je suis faible. Oh! si c'est là le chemin qui mène à la mort, rien de si paisible et de plus doux... En vérité, Celui qui est notre Tout

a bien des manières de consoler ses petits atomes. » Plus elle approchait du terme, plus sa paix était grande : « — Ma mère, comment êtes-vous? — *Quiet*, tranquille, répondait-elle, *very quiet*. » Une de ses plus belles paroles fut celle-ci : « Je ne vois plus rien en ce monde que l'azur du ciel et le saint autel. » Deux jours avant sa mort, 21 janvier 1821, elle demanda encore la communion : « *A communion more and our eternity;* une communion encore, et puis l'éternité!... »

Les Livres saints disent de la femme forte « qu'elle rira à son dernier jour ». Je me souviens cependant que, dans les dernières journées de S. M. la reine d'Angleterre, Victoria, impératrice des Indes, les bulletins de l'agonie de la gracieuse reine, expirant après un long et glorieux règne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, m'étonnaient et m'émouvaient d'une étrange pitié. C'était pendant la guerre des Boers. Et chaque jour, on lisait invariablement dans les dépêches anglaises « : La reine pleure sans cesse, elle pleure! » Serait-ce que, sur le trône, il est plus difficile de mourir que dans le cloître et sous le chaume?

Près de monter sur l'échafaud, la reine Marie-Antoinette, écrivant à sa sœur, pense à ses enfants, à ses amis, à son Dieu; elle pardonne, elle prie. Elle n'a qu'un mot devant la mort, mais ce mot est sublime : « Je vais recevoir un grand sacrement! »

*
* *

« *Proficiscere, anima christiana.* Partez de ce monde, âme chrétienne! » Cette suprême parole dite par l'Église à l'agonie de chacun de ses enfants, c'est

l'appel « du Père qui l'a créé, du Fils qui l'a racheté, du Saint-Esprit qui l'a vivifié ». Et c'est au ciel qu'elle lui dit de monter, dans la société des anges, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, qui s'apprêtent à lui faire cortège. Là, qui l'accueillera? *Mitis atque festivus Jesu Christi aspectus tibi appareat :* Jésus, avec la douceur et la joie de son divin visage, son visage de fête, *festivus.* C'est à une fête que l'âme fidèle est conviée ; et c'est le Christ son époux qui l'introduira *per amœna virentia loca paradisi sui,* répond encore l'Église. « Accourez, anges de Dieu ; prenez cette âme, emportez-la en la présence du Très-Haut. O Christ, ouvrez-lui les bras! »

Mais est-ce sans peine, croyez-vous, que l'âme se sépare de ce corps qui fut pour elle un compagnon, un serviteur; plus que cela : un ami, un frère? Non, et il me semble entendre d'elle, à son départ, cet adieu qui est aussi un « au revoir », triste et doux.

« Meurs donc, puisqu'il le faut, cher compagnon de quatre-vingts ans de travaux et de combats. L'heure est venue de nous séparer. C'est la volonté du Père qui nous avait créés l'un pour l'autre, qui nous avait unis l'un à l'autre ; mais qui ne nous sépare que pour nous rejoindre ensemble dans un commun bonheur. Je ne te quitte pas sans peine ni douleur. Pendant que toi, abattu à terre, tu suais ta sueur d'eau et de sang, moi « j'étais triste jusqu'à la mort ». Et j'ai prié, comme Jésus, pour que ce calice s'éloignât de moi. Mais l'ange de Dieu m'est apparu qui m'a montré le ciel, et j'ai dit *fiat* à sa volonté miséricordieuse.

« Meurs donc, ô mon bien-aimé, mais comme mourut Lazare duquel Jésus disait : « Notre ami s'est en- « dormi. » Endors-toi de ce sommeil dont s'endormit

notre Rédempteur, en inclinant sa tête sur le dur oreiller de sa croix. Dors comme Celui qui avait dit qu'après trois jours il se réveillerait pour revivre; et duquel en effet les anges ont alors chanté la résurrection.

« C'est ce même Jésus qui, dans une dernière visite, vient de t'en apporter la promesse et le gage : « Celui « qui mange ma chair et boit mon sang, je le ressus- « citerai au dernier jour. » Dors en paix, sur la foi de cette parole divine. Dors ton long hiver, jusqu'à ce que le printemps te fasse refleurir et mûrir pour l'immortalité. »

« Alors ce sera notre humanité complète, refaite, et parfaite, puisqu'elle sera semblable, corps et âme, à l'humanité sainte de notre Seigneur Jésus, notre suprême exemplaire, de qui elle partagera ainsi doublement la gloire, la beauté et la félicité dans le ciel! Adieu! »

CHAPITRE XXIX

LA DORMITION ET LE RÉVEIL

MORS ET VITA

L'âme est partie. Le corps n'est plus qu'une dépouille, mais une dépouille sainte, dont demain l'Église viendra prendre possession pour l'emmener chez elle, et là, lui donner place, au pied du sanctuaire, en face de l'autel : une place d'honneur.

L'Évangile de la Messe des morts est une scène d'immortel espoir, dialoguée entre Jésus et Marthe, près du sépulcre de Lazare : « Marthe, ton frère ressuscitera. — Oui, Seigneur, je sais qu'il ressuscitera au dernier jour. » — Alors Jésus : « Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra. Crois-tu cela? » — Et elle à Lui : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, fils de Dieu, qui êtes venu en ce monde. »

C'est durant le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ que l'Église fait descendre sur le cercueil de ses enfants ces assurances de vie dont ce divin sang est le gage. Puis, le sacrifice achevé : *In Paradisum!...*

« Voilà l'Église, s'écrie à ce sujet l'admirable M. Cochin. Au bruit du râle, du cercueil, de la pelletée de terre, du marbre, elle répond par le chœur des

anges, les promesses de l'éternité, la bienvenue, et l'aurore de la vie qui commence au ciel, pour ne jamais finir. »

J'ai lu que le poète allemand Klopstock demanda que le récit qu'il avait fait de la mort de Marie dans son poème de *La Messiade*, fût récité à la cérémonie religieuse de ses obsèques. C'étaient ces mêmes vers que le vieillard expirant, à soixante-dix-neuf ans, s'était redits à lui-même jusque dans son agonie, pour s'exhorter à bien finir. Avec Mme de Staël, j'en suis touché et charmé. Mais, pour m'animer à bien mourir, elle me permettra bien de préférer l'Évangile.

Les mondains, eux, pensent à autre chose. Qui donc n'a rencontré de ces malades vaniteux qui se consolaient presque de leur mort, en composant eux-mêmes le programme imposant de leurs propres obsèques : le billet de faire-part avec tous leurs titres, et jusqu'aux dernières broutilles de l'arbre généalogique pour peu qu'elles se rattachent à la plus haute branche ; l'ordonnance du cortège en scrupuleuse conformité avec le protocole ; même les chants et les chanteurs, et jusqu'à l'épitaphe qui devra transmettre leur nom à la postérité? N'est-ce pas, comme l'écrivait une femme d'esprit, « pousser l'amour des pompes mondaines jusqu'à les transporter dans les pompes funèbres »?

Un vieux voluptueux de soixante-huit ans, le poète licencieux Catulle Mendès, avait ainsi dicté le délicat menu de sa dernière toilette :

Il faut aux lieux où je repose
Si pâle, sous des rideaux bruns,
Que l'on répande un encens rose,
Qu'on m'éclaire avec des parfums.

Et, pour ma toilette éternelle,
Lorsque viendra le jour fatal,
Je veux un linceul de dentelle
Dans une bière de santal.

« On hésite, écrit un des nôtres, 11 février 1909, on hésite à transcrire de tels vœux, devant le lamentable cercueil où l'on vient d'enfermer les débris sanglants du cadavre retrouvé écrasé, broyé, le 7 février, sous un tunnel voisin de la gare de Saint-Germain... C'était tout ce qui restait du sacrilège auteur de la *Vierge d'Avila!* »

Dans la langue de l'Église, quand elle parle de ses saints, la mort s'appelle la *Dormition*. C'est le nom que lui a donné le Seigneur près du sépulcre de Lazare et du lit funèbre de la jeune enfant de Jaïre. Le cimetière signifie étymologiquement le lieu du sommeil, le dortoir, ce qui implique le réveil. Toute inscription funéraire doit s'inspirer de cette foi et de cette espérance.

Ne faisons pas mentir le marbre par des flatteries misérables; n'étalons pas des titres fastueux sur la pourriture des tombeaux. La parole de Dieu, parole de la vie éternelle, est la seule, ou du moins la première, qui soit ici à sa place.

A l'entrée du caveau funéraire où il avait marqué sa place, à côté de ses père et mère, Berryer avait fait écrire cette parole biblique : « *Exspecto donec veniat immutatio mea,* en attendant ma résurrection! » A une personne amie il dit un jour, en l'entraînant, après la messe, vers cette sépulture de famille : « Venez, je vous montrerai la pierre sous

laquelle reposera mon cœur — Oh ! que dites-vous? c'est trop triste ! » Mais lui : « Non, au contraire, c'est consolant ! » Et son regard, achevant sa parole, se perdait dans l'infini du ciel.

Les meilleures épitaphes sont les plus brèves et les plus simples. Il ne faut pas faire bavarder la pierre. *Dilexit Ecclesiam,* telle est celle que le Cardinal Mermillod avait acceptée pour lui-même. C'est identiquement celle qu'avait désirée le grand chartiste et écrivain catholique que fut *Léon Gautier :*

> Sur ma tombe sans ornement
> Que, pour toute épitaphe, on lise
> Ces mots qui sont mon testament :
> Léon Gautier aima l'Église.

Une humble et sainte amie de Jésus-Hostie, Marie Eustelle, espéra que sur sa croix on inscrirait simplement : *Je repose en Jésus!* — Il me souvient d'une grande chrétienne qui brisée, mais soumise, fit graver sur la tombe de son fils unique ce seul mot *Amen,* avec une date mortuaire. — L'épitaphe du général de Sonis est connue : MILES CHRISTI ! C'est à une épître de saint Paul qu'il l'empruntait, *Bonus miles Christi,* mais en retranchant le qualificatif, *bonus,* que lui restitue l'admiration reconnaissante de l'Église et de la France.

La plus modeste assurément des inscriptions funéraires est celle-ci d'un grand Pape, à qui l'Église s'apprête à élever des autels : PII IX. P. M. OSSA ET CINERES. *Os et cendres de Pie IX.* Mais l'Église, qu'il gouverna trente ans, a voulu prendre sa revanche de tant d'humilité; et l'Armorial de toutes les Églises des deux mondes, couvrant les quatre murailles de la

splendide chapelle où il repose, à Saint-Laurent-hors-les-murs, fait éclater jusqu'au sublime le contraste des choses.

*
* *

Cependant écoutez : le défunt lui-même va parler encore. Au sortir du cimetière, sinon auparavant, la famille s'est réunie secrètement et intimement, pour l'ouverture du testament. C'est un grave moment, plein d'une muette attente.

Saint François d'Assise, le plus désintéressé des saints assurément, fait une obligation aux tertiaires séculiers d'écrire leur testament. C'est un dernier acte de propriété, d'autorité, d'équité et de charité, nécessaire. Les intérêts ultérieurs de l'ordre et de la paix entre frères y sont attachés : c'est un devoir.

Après le règlement des affaires temporelles sous sa forme légale, lecture est donnée des volontés dernières de celui qui n'est plus. Recueillez-vous : le cœur d'un père, d'une mère, palpite sous ces lignes, qu'ils semblent dicter encore.

Ici la profession de foi ; ici les recommandations et les derniers commandements, tels que celui-ci de Jésus, la veille de sa passion : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ! »

Ici encore, l'expression généreuse et religieuse des pardons que l'on demande et de ceux que l'on donne. Dans les *Prières et Méditations* de Ernest Hello, je trouve ces lignes : « Aujourd'hui, jour de la Pentecôte 1860, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je pardonne à tous ceux qui m'ont fait quelque mal. — Je *par-donne,* je donne par delà la justice. Je prie Dieu de verser sur eux en pluie, en rosée, la

grâce que je leur fais. — Je prie le Fils de Dieu d'être mon intermédiaire ; et je lui demande à genoux de me regarder aussi dans sa miséricorde et non pas dans sa justice. — Je leur donne, autant qu'il est en moi, l'innocence, renonçant absolument aux dettes qu'ils ont vis-à-vis de moi.

« Dit au Seigneur, à l'occasion de la descente du Saint-Esprit, et signé par moi. »

Que j'en pourrais citer de ces testaments où vibre tout ce qu'il y a de plus sensible dans l'amour, de plus solennel devant la mort. Je veux du moins transcrire ici les recommandations posthumes qu'un grand vieillard, membre, cinquante ans, d'une conférence de Saint-Vincent de Paul à Paris, le Président Sénart, faisait naguère de ses chers pauvres, à ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. Tout est à retenir :

« Je ne saurais trop recommander aux miens, écrit-il, quelle que soit leur condition, de se tenir en contact direct avec les pauvres. Indépendamment du précepte évangélique de charité qu'ils pratiqueront ainsi, et par lequel à leur aumône matérielle ils joindront le don beaucoup plus précieux d'eux-mêmes, ils apprendront ce que valent ces petits, ces déshérités. On ne les connaît pas quand on prétend les juger de haut, de loin, en les prenant en masse, en préjugeant d'eux par les bruyants, les violents, les haineux, par ceux qui se posent comme leurs représentants. On ne les connaît qu'en pénétrant dans leurs foyers, dans leurs mœurs, dans leurs sentiments, qu'en conversant isolément et en quelque sorte cœur à cœur avec eux. Alors l'aspect change. Quelles vertus, que de courage, que de résignation,

que de dévouement! Les qualités peuvent ne pas être très affinées, mais comme elles sont naturelles et spontanées! Chez quelques-uns, les femmes surtout. combien la foi est vive, la piété profonde! Souvent j'ai rencontré chez eux des sujets d'édification; et j'entends encore l'un de nos confrères, le plus exemplaire peut-être, s'écrier : « Nos pauvres doivent nous « rendre humbles; ils valent mieux que nous! » Le temps que je leur ai consacré m'a toujours été largement payé par le bien qu'ils m'ont fait[1]. »

M. le Président Alexandre Sénart mourut en 1906, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Le Testament spirituel est celui par lequel l'homme fait à Dieu l'offrande de sa vie, l'amende honorable de ses fautes, le sacrifice d'un cœur contrit et humilié. C'est aussi sa dernière prière pour la patrie, pour l'Église, pour l'universelle famille de Jésus-Christ, en marche vers ses destinées éternelles. Il y a tout cela dans ces dix lignes qui furent le testament spirituel de Philibert Vrau, « le saint de Lille ». Elles sont moins de la terre que du ciel. Les voici :

« *Mon testament.* — Je remercie Dieu de m'avoir permis de le connaître et de l'aimer. Je lui rends grâces de tous les biens.

« Je meurs dans son amour, et j'espère le bénir et le louer éternellement.

« Je le prie pour tous les hommes qui sont sur la

1. *Un magistrat au XIXe siècle.* M. le Président Alexandre Sénart, par Pierre de la Gorce : Plon, 1908, p. 21. — Né 20 janvier 1821, à Suippes (Marne). — Substitut au tribunal de la Seine, 1859; substitut à la cour d'appel, 1862; avocat général, 1867. Président de chambre, 1877. — La Conférence de Paris dont il fut vice-président était celle du pauvre quartier de Saint-Michel de l'Hôpital, dont il avait fait choix.

terre, et pour tous ceux qui y paraîtront jusqu'à la fin des siècles.

« Que la sainte Église s'étende partout l'univers. Que le règne de Dieu arrive !

Amen ! Amen ! »

Cependant l'oubli est venu. Il n'a pas attendu longtemps pour descendre sur les chers absents, et « l'herbe a poussé moins vite sur leur fosse, hélas ! que l'oubli de leur nom dans la mémoire des hommes ». — « La plus lourde des pierres tombales, c'est l'oubli, » a dit quelqu'un. Un poète a écrit : « Le vrai tombeau des morts c'est le cœur des vivants. »

Laissons dire et faisons mieux. Contre l'universel oubli, le meilleur refuge est encore le cœur du vieillard. Je vous en prends à témoin, mes chers vieux père et mère, et aïeuls et amis, qui aujourd'hui habitez un autre monde que moi. Est-ce que ce n'est pas avec vous que je vis le plus habituellement, que je converse le plus familièrement et doucement, dans la solitude de mes jours et le silence de mes nuits ?...

Mais descendons. Osons regarder du côté de la terre pour y voir, puisqu'il le faut, la mort opérer son œuvre, rapide ou lente, de destruction. C'est l'arrêt divin qui s'exécute. Il s'exécutera à la lettre et jusqu'au bout : « Tu es poussière, ô homme, et tu retourneras en poussière. » Cadavre hier, squelette demain ; et après-demain quoi ? « Ce quelque chose, ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. » Puis lorsque non seulement des années et des années, mais des siècles et des siècles auront passé sur ces débris, qu'en subsistera-t-il ? Écoutez l'abbé Gerbet nous ouvrant un des *loculi* des Catacombes, pour

nous y montrer — dirai-je les restes ou la place — d'un de nos premiers ancêtres dans le Christ :

« Approchez, regardez dans l'intérieur de ces niches sépulcrales. Ici, encore une forme de squelette quelconque : des ossements conservés ou pétrifiés par la nature du sol. Mais là, ce n'est plus qu'une nappe de poussière légère, et comme un petit suaire blanchâtre qui dessine des contours humains. Et c'est tout. Plus loin, c'est moins encore : je ne sais quoi d'impalpable, d'imperceptible, de volatil, presque de transparent, une ombre : ce fut un homme! Mais prenez garde, retenez votre respiration : un peu d'air, un souffle, un son peuvent anéantir en une seconde ce reste que dix-huit siècles de destruction ont épargné... Eh quoi! Vous venez de respirer... Qu'avez-vous fait? Voyez : toute forme, toute trace ont disparu; c'est fini à tout jamais! Plus rien. »

Mais cette tombe, ces débris, ces cendres, cette poussière qu'un souffle a emportée, l'œil de Dieu ne l'a pas perdue de vue. Et, dans cette profondeur noire où nous disparaissons tous, son cœur nous ménage, si nous en sommes dignes, quelque adorable surprise. Laquelle?

Rentrons aux Catacombes. Écoutons encore l'abbé Gerbet. Le prêtre s'est fait poète; et sur la poussière des morts, il chante la résurrection.

... J'ai sondé d'un regard leur poussière bénie,
Et j'ai compris
Que leur âme a laissé comme un souffle de vie
Dans ces débris.
Que, dans ce sable humain qui dans nos mains mortelles
Pèse si peu,
Germent pour le grand jour les formes immortelles
De presque un Dieu!

Lieux sacrés où l'amour pour les seuls biens de l'âme
Sut tant souffrir,
En vous interrogeant, j'ai senti que sa flamme
Ne peut mourir.
Qu'a chaque être d'un jour qui mourut pour défendre
La vérité
L'Être éternel et vrai, pour prix du temps, doit rendre
L'Éternité.

C'est là qu'à chaque pas on croit voir apparaître
Un trône d'or...
Et qu'en foulant aux pieds des tombeaux, je crus être
Sur le Thabor.
Descendez, descendez au fond des catacombes,
Aux plus bas lieux.
Descendez, le cœur monte, et, du haut de ces tombes,
On voit les cieux!

La résurrection des corps a-t-elle été jamais chantée en plus grands vers, dans un si beau rythme, en un plus saint lieu?

*
* *

Donc nous ressusciterons. Cette reconstruction sera : j'en ai pour garant la justice de Dieu. Est-ce que ce corps n'a pas été, à son divin service, l'associé de l'âme, son ouvrier, son ministre? Et ayant été, avec elle, à cette laborieuse peine, n'est-il pas juste qu'il soit avec elle à l'honneur?

J'en ai pour gage l'amour, le respect, les faveurs dont Dieu l'a prévenu dès ce monde. Il l'a baptisé dans sa grâce; il l'a oint et sacré comme un roi, de l'huile et du baume de ses sacrements; surtout il l'a nourri de ce Pain des anges duquel lui-même a dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, je le ressusciterai au dernier jour. » Et lorsque viendra ce

dernier des jours, croyez-vous que son regard ne saura pas discerner le dernier des atomes que le contact de l'Eucharistie aura sauvé, gardé, en le sanctifiant? Je ne dis donc pas seulement, comme le vieux Chrysale : « Ma guenille m'est chère. » Elle m'est sainte, et j'ai raison d'espérer qu'elle se changera un jour en un manteau royal, tel que n'en porta pas Salomon dans sa gloire.

Nos corps ressusciteront. Tout dans l'Évangile gravite autour de ce dogme, identiquement affirmé dans saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean; appuyé sur le fait de la résurrection du Christ, opposé par Jésus au matérialisme des Sadducéens, les épicuriens de ce temps et de ce lieu. Et lorsque, à cause de cela, ces impies se liguent avec les Pharisiens pour le faire mourir, Jésus meurt, puis il se ressuscite : ce leur fut sa réponse.

Aux apôtres maintenant de se lever, et d'emboucher, si je puis dire ainsi, la trompette de la résurrection de la chair. Relisez les *Actes des apôtres;* écoutez Paul dans ses *Épîtres*. Suivez-le à la synagogue des Juifs, à l'Aréopage d'Athènes, au tribunal du grand prêtre, à la barre du préteur Festus, devant le trône du roi Agrippa qu'ébranle l'étrange accent de conviction de cet audacieux affirmateur. A Athènes l'aréopage lui tourne le dos : « Paul, on t'entendra là-dessus une autre fois! » A Césarée, Festus le traite d'insensé: *Insanis, Paule!* C'étaient les hautes têtes de la philosophie et du pouvoir d'alors.

Comme il proclame et prêche la résurrection des morts, saint Paul en dit les formes dans notre existence future. Comme il en est le héraut et le prophète, il en est aussi le théologien. D'abord il ne veut pas que

nous nous fassions de cette résurrection une image grossière. Il se demande : « Quelqu'un de vous dira peut-être : Comment ressuscitent les morts, dans quel corps reviennent-ils? — *Insipiens!* Insensé! » répond-il à ceux qui ont des yeux pour ne pas voir, vous ne voyez pas les successives et glorieuses transformations de la nature : le grain de blé qu'on enfouit, ce grain mort qui pourrit, puis l'épi mûr qui se balance splendide sur sa tige : « Ainsi, dit Paul, en est-il de la résurrection des morts. La mort aura semé un corps corruptible, et ce corps se lèvera dans l'incorruption; il a été semé dans l'obscurité, il se lèvera dans la gloire; c'est un corps matériel qui fut enfoui, c'est *un corps spirituel* qui ressuscitera [1]! »

« Un corps spirituel, » voilà la formule, mon frère. Et comme, dans l'état présent de nos esprits, nous ne pouvons guère nous représenter une telle corporalité, Paul nous en offre le type dans le corps de Jésus après sa résurrection : « Tel, dit-il, que l'ont vu Pierre, Jacques, les apôtres rassemblés et plus de cinq cents frères desquels plusieurs vivent encore, tel, enfin, qu'il a daigné m'apparaître à moi-même. » Voilà le fait qui porte le dogme : « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre prédication, vaine est notre foi. » Et il se récrie : « Eh! quoi, serions-nous donc de faux témoins de Dieu? »

L'Apôtre dit encore que, comme le Christ est le prototype des ressuscités, il en a été aussi le précur-

1. *Pauli* I Cor. : xv, 35 « Sed dicet aliquis : Quomodo surgunt mortui qualive corpore venient? Insipiens! etc. — Sic et resurrectio mortuorum. Seminatur in corruptione, surget in incorruptione; seminatur in ignobilitate, surget in gloria; seminatur in infirmitate, surget in virtute; seminatur corpus animale, surget corpus spiritale. »

seur dans la gloire. C'est l'aîné de l'humanité nouvelle qui est allé le premier en recueillir l'héritage. « Le Seigneur ressuscité, écrit-il, est le premier-né, les prémices de tous ceux qui, endormis dans la mort, *primitiæ dormientium*, se réveilleront comme lui pour régner avec Lui. » Cet homme nouveau, il l'appelle aussi « l'homme céleste », refait à l'image du Christ, comme l'homme terrestre fut fait à l'image d'Adam.

Paul dit encore que la résurrection ne sera pas ainsi heureuse et glorieuse pour tous. De plus, entre ceux qui en seront honorés, diverse sera la gloire, comme divers auront été les mérites : « Autre est la clarté du soleil, autre celle de la lune et des étoiles. »

Puis il conclut par ces versets, qui sont un chant de victoire et d'action de grâces : « Notre mortalité ayant revêtu l'immortalité, c'est alors que sera réalisée la parole : O mort, où est ton aiguillon? Mort, où est ta victoire? Gloire soit donc à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ! »

Il l'a donc faite nôtre cette victoire! Il sera donc nôtre cet état nouveau que le Christ nous a conquis par sa mort et sa résurrection. C'est donc vous et moi, nous tous, si nous en sommes dignes, qui, victorieux de la mort, serons ces êtres revêtus d'impassibilité, d'incorruptibilité, de spiritualité, de lumière et de gloire, tels que les anges de Pâques ont salué Jésus se levant du sépulcre.

Victoire! *Alleluia!* Enfin nous ne souffrirons plus! O mon frère malade, infirme, endolori, toi dont toute la vie ne fut qu'une longue souffrance, console-toi : tu revêtiras un corps de force et d'immortalité. Pauvre frère sans mouvement, paralysé, perclus, cloué sur un lit d'hôpital ou porté lourdement sur des bras

de charitable tendresse, console-toi : homme nouveau, homme céleste, revêts ce corps d'agilité et d'allégresse bienheureuses. Et toi, pauvre frère dévoré par la lèpre ou le cancer; pauvre sœur qui vous plaigniez de vos déformations, qui vous désoliez de vos rides; vous ne vouliez pas vieillir, parce que « vieillir c'est enlaidir », disiez-vous? Consolez-vous : voici que vous attend le rajeunissement d'un corps de beauté et d'inamissible splendeur. Et vous, ô les meilleurs entre mes frères et mes sœurs, vous les héros, vous les martyrs, vous de qui la charité, le dévouement pour la patrie ou l'Église ont livré ce corps à un beau trépas, comme Jésus; victoire à vous et grâces à Lui! Relevez-vous et reprenez le vêtement d'un corps ressuscité, immortel et glorifié comme le sien, *Interfecti mei resurgent!*

*
* *

Maintenant, mon frère, vous ayant fait entendre la parole de Dieu, vais-je vous ramener aux images et analogies de la nature, au renouveau du printemps, au réveil de chaque matin, à la résurrection de la chrysalide s'échappant un jour de sa tombe avec des ailes? C'est la loi de la renaissance universelle, laquelle implique la nôtre. Mais, après saint Paul, que peut encore vous apprendre l'Alighieri quand il chante : « O chrétiens superbes, misérables et faibles, malades des yeux de l'esprit, ne vous apercevez-vous pas que nous sommes des vers nés pour former le papillon céleste : *Nati a formar l'angelica fanfalla?*

Est-ce que je vais aussi m'émouvoir de la série indéfinie des décompositions que le travail de la

mort aura fait subir à ce corps, dans lequel l'analyse ne trouve plus qu'un je ne sais quoi d'impalpable, gaz acide, carbonique, sulfhydrique, azoté, qui, à l'état diffus, atomique, va se perdre dans le trésor sans fond de l'immense nature? Mais dites-moi, si vous le savez, où finit la molécule et où finit l'atôme? Et corps solide ou corps gazeux : qu'est-ce que cela fait à Dieu? — Se perdre, dites-vous. Mais qu'y a-t-il, dans l'univers, qui soit perdu pour le regard de Dieu, pour la science de Dieu? Et ce problème de la résurrection est-il fait pour inquiéter la toute-puissance de Celui qui de rien fit le ciel et la terre, les choses visibles et invisibles?

Plus que la parole, le Fils de Dieu, un jour de sa vie mortelle, nous a donné une entrevue et comme une anticipation de sa gloire céleste, image et gage de la nôtre, dans le miracle de sa Transfiguration. « En ce temps-là, Jésus monta sur une montagne, à l'écart. Là, une nuée lumineuse l'enveloppa, et il fut transfiguré aux yeux de ses apôtres. Son visage se revêtit de la clarté du soleil, et son vêtement, de la blancheur resplendissante de la neige. » Contemplons-le sur cette montagne, admirons-le dans cette gloire : elle est le miroir de la nôtre; et faisons de sa beauté l'objet ravissant de notre désir et de notre espérance.

C'était la joie et l'espérance d'un grand homme de Dieu auquel je fus étroitement uni. A Rome, dans sa jeunesse, il s'était extasié devant le chef-d'œuvre de Raphaël : *la Transfiguration*. Le visage de Jésus glorieux l'avait ravi. Un an plus tard, durant sa grande retraite de trente jours, le Religieux le revoyait encore en souvenir; et il écrit dans ses notes :

« Vous voir, ô mon Dieu, vous voir! Ah! si jamais, comme quelques saints, j'avais eu le bonheur de vous

voir, de vous contempler un instant seulement? Mais j'en serais mort de bonheur!... Pour charmer mon attente et soutenir ma pauvre âme pour le reste de mon pèlerinage, je me remettrai devant les yeux la Transfiguration de Raphaël, où vous m'êtes apparu si beau, si divin! J'en suis encore dans le ravissement. Non, jamais plus sur la terre, je ne verrai votre adorable visage si beau des reflets glorieux de votre âme bienheureuse, pénétrée elle-même des rayons de votre divinité. Et, si telle est l'image, quelle dut être la réalité! Et, si telle fut votre Transfiguration, quelle dut être votre Résurrection! *Beati qui viderunt, Beati et qui videbunt.* Par votre grâce, Seigneur, j'en serai : je verrai votre gloire! Maintenant déjà je le sais, je le crois; et ce m'est un commencement de bonheur [1]. »

Celui qui écrivait ces lignes y disait aussi « qu'il lui faudrait patienter, que l'attente peut-être serait longue » ? Elle ne le fut pas pour lui : il mourut à cinquante ans, de la mort des saints, le Jeudi saint de l'année 1887. Elle ne saurait être bien longue à notre âge, mon frère.

Qui donc a dit que « la vieillesse était le Samedi saint de la vie, lendemain de toutes les douleurs de la croix; et veille de toutes les joies de la résurrection? » Mon frère, nous sommes au soir de cette journée sainte. N'entendez-vous pas déjà les cloches de Pâques, et le chant des premiers alleluia?

1. Le R. P. Antoine Sengler, S. J., Préfet du Collège S.-Joseph de Lille, mort Provincial de la Province de Champagne, le 7 avril 1887. V. son Éloge funèbre, dans mon *Collège S.-Joseph*, p. 380.

CHAPITRE XXX

L'AU-DELA DIVIN. — PURGATOIRE, ENFER, CIEL. — L'ÉTERNITÉ

« *Vado ad Patrem*. Je m'en vais à mon Père, qui est aussi votre père; à mon Dieu, qui est aussi votre Dieu. » Tel fut le dernier adieu de Jésus au Cénacle, la veille de sa mort. Tel est aussi l'adieu que, dès aujourd'hui, je veux faire à ce monde, d'où sa divine volonté s'apprête à me rappeler : *Adsum!*

Et qu'y ferais-je encore, mon frère? Je m'y sens de plus en plus solitaire et étranger. Le siècle dont je fus gît tout entier sous terre, et déjà je ne suis plus qu'une sorte d'ombre errante au milieu des vivants. Il est expédient que je m'en aille.

Vado ad Patrem. — Père : pour qui Dieu le fut-il jamais plus que pour moi? Cette vie dont je vais sortir, il me l'a faite meilleure, plus belle, plus douce, plus honorée, et finalement plus longue, qu'à la plupart de ceux de mon âge et de ma condition, qui valaient mieux que moi. Et, durant son long cours, combien il me fut secourable, indulgent et tendrement miséricordieux! Nul que moi ne le sait. Je veux l'en bénir encore une fois, en partant, et jusqu'au dernier de mes soupirs.

Il y a plus de soixante ans, 5 juin 1852, qu'il a daigné me prendre à son service; c'est sa plus grande grâce. Alors mon espérance, et déjà mon allégresse était de voir l'avènement de son règne ici-bas, dans celui de la vérité, de la justice et de la paix. La vie a trompé ces espoirs. Et voici que je la quitte au sein d'une tempête d'enfer qui achève la ruine de tout ce que j'ai aimé, admiré, prêché, et servi; ce qui seul mérite de l'être. C'est ma plus grande souffrance.

J'ai bien souffert, dans ces années, de la tribulation de mes frères, de mes frères du sanctuaire dont beaucoup sont plus éprouvés que moi. Je les confie, ô mon Père, à votre miséricorde. J'ai souffert plus encore de votre mal à vous, ô Jésus rédempteur : des outrages à votre nom, des crachats à votre face, des abandons et des reniements infligés à votre cœur, ô Christ trahi, vendu, livré, flagellé, conspué, crucifié par les Judas, les Pilates, les princes du peuple, les scribes et les pharisiens; et blasphémé, hélas! par ces foules aveugles et ingrates qui crient encore le *Crucifigatur*, sans savoir ce qu'elles font!

J'ai souffert et je souffre du mensonge universel dont je vois aujourd'hui le règne s'étendre et achever d'enténébrer la face de notre terre de France. Aux ennemis qui venaient vous prendre et vous lier, armés de glaives et de bâtons, vous disiez, Seigneur : « C'est votre heure, celle de la puissance des ténèbres. » Présentement, cette puissance d'erreur est souveraine; la vérité est captive. Et je souffre de l'aveuglement de tant d'esprits, de l'endurcissement de tant de cœurs, du bandeau d'ignorance et d'erreur qui serre tant de pauvres yeux d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles, livrés à l'école sans Dieu, qui

s'en iront à tâtons par les chemins de la vie, et à qui il est interdit par le Prince des ténèbres de se tourner vers vous, ô Lumière du monde!

Par-dessus tout, j'ai souffert et je souffre de mon péché à moi, du souvenir et du regret de mes infidélités, de mes ingratitudes, de mon indignité. Mais enfin, comme le bienheureux Père de Montfort expirant, je me dis, plus justement que lui : « Je vais mourir : tant mieux, je ne pécherai plus! » Pourtant, qui plus que moi reçut d'incitations à se sanctifier! Ces saints et ces saintes, ces serviteurs et servantes de l'Église auprès desquels j'ai vécu; et ceux et celles de qui j'ai parlé, dont j'ai écrit avec amour, combien peu je me suis appliqué à leur ressembler! Ah! qu'ils daignent m'être quand même intercesseurs et avocats dans le redoutable jugement qui pour moi sera prononcé demain. J'y suis cité, assigné par l'ordre du souverain juge. Mais mon juge est aussi mon père, *vado ad Patrem.* Et quand je me serai jeté confus, éperdu, tremblant, pleurant, mais confiant quand même, à ses pieds, il me relèvera comme son fils, et il me recevra sur son cœur, comme un Père : *Ad Patrem !* A Dieu !

Voilà ce que je me suis dit et redit dans mon cœur. Mais je me dis autre chose encore.

Le même soir où le Seigneur annonçait aux siens qu'il s'en retournait à son Père, il ajoutait qu'il allait leur préparer la place. Heureux ceux de qui le Seigneur tient la place prête, près de lui. « Là où je suis, vous serez! » Mais, cette place près de Jésus, est-elle méritée par tous? Et à la porte de ce paradis, comme à celle de l'Eden perdu, n'y a-t-il pas un chérubin au glaive de feu qui en interdit l'entrée à ceux qui s'en seront obstinément exclus par le péché?

Je me suis souvent représenté l'âme humaine, au sortir de cette vie, comme transportée tout à coup au centre de trois routes, sorte de *Trivium* de sa destinée d'outre-tombe. De ces trois directions entre lesquelles le doigt de Dieu lui assignera la sienne, l'une aboutit temporairement au *Purgatoire,* et les deux autres définitivement et éternellement à l'*Enfer* et au *Ciel.*

O Miséricorde, ô Justice, ô Amour ! ce sont vos trois royaumes. Éclairez-les, Jésus ! Éclairez-les pour moi de votre lumière, celle de l'Évangile, mon flambeau. C'est le triple mystère : devant lui, mon esprit est confondu, mon cœur se sent à la fois tremblant et transporté. Ne raisonnons pas, mon frère : je ne sais plus que regarder, écouter, attendre et adorer !

*
* *

D'abord la miséricorde ; mais la miséricorde au sein de la justice : tel est le *Purgatoire*. A ce double trait je reconnais bien le Dieu dont il est écrit : *Justus et miserator Dominus*. Qu'il pourrait bien dire, lui aussi : « Qui me craint fait bien, mais qui m'aime fait mieux ! » Mon frère, apprenons ici l'une et l'autre leçon.

La leçon de la justice c'est que tout péché non réparé appelle l'expiation ; la leçon de la miséricorde c'est que le prix de l'expiation est l'amitié de Dieu et la porte du ciel. La justice inflige la souffrance, la miséricorde déjà l'allège par l'espérance. La justice dit : il faut attendre ; et attendre c'est souffrir. La miséricorde dit : mais attendre un bonheur assuré, n'est-ce pas déjà jouir ? Une expectative qui est à la fois la douleur et la douceur de l'âme : voilà le purgatoire tout entier, mon frère.

Tenez, je ne saurais mieux me le représenter que comme un lazaret où doit stationner, en vue du port, le passager contaminé, qui de ce fait est assujetti à y faire quarantaine. La chère patrie est là, là sa maison et sa famille, là son repos et son bonheur : mais il n'y peut descendre : quelle souffrance ! Cependant, il est sauvé, la traversée est finie ; et l'épreuve aussitôt subie, il s'y élancera, il y touche, il croit y être : quelle espérance !

Mais je n'ai pas dit encore toute l'œuvre de l'amour. Cette souffrance, pour grande qu'elle soit, est une souffrance amoureuse et une souffrance aimée. Amoureuse, parce que la main qui fait souffrir est celle du Bien-Aimé. Aimée parce qu'étant purifiante, la souffrance rend l'âme plus digne de Lui, et de la sorte hâte le moment qui l'unira à Lui. Qu'il ôte donc de moi, dit cette âme, tout ce qui lui déplaira : tout ce qui le blesse me fait horreur. Je veux être toute belle, et toute blanche à ses yeux, et cela coûte que coûte. Et d'ailleurs en coûte-t-il tant à l'épouse de se rendre digne des yeux de l'Époux? Et jamais fiancée trouva-t-elle trop long le temps nécessaire à la toilette de ses noces?

Tel était un des cris d'amour du Père Lacordaire, quand, le corps brisé et le visage en pleurs, il sortait des cruelles flagellations qu'il se faisait infliger : « Qu'est-ce cela auprès de ce que Jésus a souffert pour moi? Je ne redoute pas l'enfer; j'irai dans le purgatoire, je le sais; mais là du moins j'aimerai Dieu. Souffrir en aimant Dieu n'est déjà plus souffrir. Ah! si le monde savait ce qu'il y a de bonheur à être flagellé par celui qu'on aime! »

Une sainte veuve du xv[e] siècle, Catherine de Gênes, qui fut la théologienne inspirée des choses du Purgatoire, va jusqu'à dire en ce sujet : « Ces âmes souffrent avec tant de joie que, pour rien au monde, elles ne voudraient en être soulagées. Elles reconnaissent trop combien ces peines sont saintement ordonnées de Dieu pour ne pas aimer sa divine volonté; de sorte qu'elles les acceptent avec autant de bonheur que si elles habitaient déjà dans le ciel. »

Que si, après la sainte Voyante, vous voulez entendre sur le Purgatoire la méditation d'un philosophe, qui est aussi un pieux mystique, c'est aux lettres de direction de M[gr] d'Hulst que je vous adresserai. Vous aimerez à y lire ces deux belles pages, mon frère :

« Je voudrais, écrit-il, vous dire comment j'ai vu le Purgatoire, dans ma retraite de cette année.

« Au sortir de cette vie beaucoup d'âmes, sauvées par miséricorde, mais ayant vécu étrangères au ciel, ne sont pas vêtues comme il faut pour y entrer. Alors la miséricorde les envoie se purifier ; et cette purification a trois phases.

« La première c'est l'humiliation. Dieu leur envoie sa lumière, et elles se voient telles qu'elles sont. La confusion qui naît de là pour elles est inexprimable. Sur la terre, ces pauvres âmes buvaient le péché comme l'eau ; maintenant elles en ont horreur, et elles s'en voient chargées ! Ce tourment dure longtemps, à moins qu'il ne soit abrégé par les prières et les sacrifices qui montent de la terre.

« Quand ces âmes ont acquis, à leurs dépens, la vraie notion et la haine du péché, Dieu, par une seconde illumination, se montre à elles de loin dans sa

beauté, et enflamme des désirs qu'elles ne se connaissaient pas. Alors elles se souviennent du temps où Dieu était tout près, où il frappait à leur porte, et où elles n'ouvraient pas, aimant mieux un plaisir, un hochet, un écu. Maintenant elles brûlent d'aller à lui, et c'est lui qui s'éloigne. Ces désirs sont un supplice, mais un supplice qui purifie et qui prépare à l'amour.

« Quand la seconde œuvre est faite, l'amour entre en scène, il pénètre ces âmes et les fait fondre sous son feu. Alors, elles se souviennent de leur mépris, des rebuts qu'elles lui ont infligés ; et la contrition parfaite, celle des grands pénitents, cette contrition d'amour, les envahit, les purifie intérieurement et les introduit dans le ciel.

« Voilà le purgatoire, « avec ses *trois heures d'agonie* ». Qui nous empêche de l'anticiper ? De débuter par l'humiliation, de continuer par le désir, de finir par l'amour ? »

Avez-vous compris, mon frère ? Anticiper notre Purgatoire ; dès ici-bas expier, réparer, satisfaire à la justice, et nous laver dans les larmes, nous purifier dans le feu consumant de l'amour : qu'il est donc temps de nous y consacrer, mon frère !

Mais voici que, de ce côté, une voix d'appel se fait entendre. Ce n'est plus de contempler dans le Purgatoire l'œuvre divine de la justice et de la miséricorde, c'est d'être nous-mêmes des miséricordieux qu'il s'agit. La charité de Jésus-Christ nous y presse, en nous conviant à nous faire avec lui les corédempteurs de ces âmes prisonnières et souffrantes, qui sont pour nous des âmes sœurs.

L'Église catholique est une immense société d'As-

sistance mutuelle. Le lien qui unit les membres s'appelle la *Communion des Saints*. Je me représente les trois régions du ciel, de la terre et du purgatoire, comme trois provinces d'un même État, solidaires entr'elles, et unissant leurs richesses et leur puissance en vue d'un même objet qui est la rédemption du monde. A cette œuvre commune, Jésus-Christ, leur commun roi, a commencé par apporter tout le prix de son sang. Tel est le fond premier de cette mutualité. Mais, dans des vues admirables d'union et de charité entre tous ses fidèles, il les invite à joindre à son divin apport leur versement propre, tout ce que les chrétiens ont de meilleur ici-bas, la prière, l'aumône, le mérite de nos œuvres, nos pénitences et sacrifices, en vue de constituer le capital commun qui, après avoir payé la rançon de nos captifs, les mettra en possession du lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

Que déjà tout cela me satisfait l'esprit et m'émeut le cœur, mon frère! Que c'est bien la grande religion de l'universelle charité dans le Christ! La voilà cette réunion plénière de la famille chrétienne, avec ses trois fraternités communiquant entre elles d'un monde à l'autre : les mains jointes pour supplier, les mains tendues pour donner, les mains ouvertes pour recevoir. C'est la catholicité, faite des trois Églises dans une seule. Oh! qu'il me plaît d'en être, tout perdu que je sois dans cette immensité!

*
* *

La dévotion de la prière pour les âmes du Purgatoire est particulièrement sympathique à la vieillesse. C'est l'âge où bientôt elle-même descendra habiter ces régions mystérieuses, dont elle touche le seuil. Ne vou-

dra-t-elle pas par avance y descendre en esprit? C'est l'âge des deuils sans nombre ; et nous, les survivants de plusieurs générations, n'avons-nous pas là-bas le plus grand nombre de ceux qui nous furent unis? Mais que le souvenir que nous leur gardons serait vain, s'il ne portait avec lui le secours, et s'il n'était aussi le service !

Je vis sans doute ici loin des tombes de la plupart d'entre eux, les plus anciens non les moins chers. Mais j'ai mieux que des tombes pour m'y rappeler leurs noms. J'ai l'autel où je monte, et, à cette heure-là, celle du saint sacrifice, il me semble parfois que ces êtres pleurés s'assemblent autour de moi, me pressent, me font entendre des choses d'autrefois, qui sont des plaintes souvent, qui sont des reproches quelquefois, qui sont des demandes toujours. Et que me demandent-ils? Que je leur ouvre le ciel; que je leur donne Dieu. Car ils sont altérés de la vision de Dieu : et ce Dieu est celui avec lequel, à cet instant, sur cette montagne, comme il est dit de Moïse, je vais « parler face à face et comme l'ami à son ami ».

Vous remarquerez, mon frère, que c'est au moment le plus auguste du divin sacrifice, aussitôt après la consécration, dès que le Rédempteur miséricordieux est là présent sur son trône de grâce, que l'Église a placé le *Memento* des morts. Le prêtre pousse vers Lui un cri de détresse et d'appel en faveur de ces exilés d'outre-tombe, desquels il lui dit les noms, un à un : « Grâce ! grâce ! *Memento, Domine!* souvenez-« vous, Seigneur. Souvenez-vous de chacun et de « chacune de vos serviteurs et servantes qui nous ont « précédés, marqués du signe de la foi; et qui se sont « endormis dans le sommeil de paix. » — La patrie pour eux, la patrie, sa lumière, sa fraîcheur, sa paix !

Tel est le cri de l'Église, sa supplique de mère.

Memento! C'était aussi, ô Jésus crucifié, la prière, le cri, qu'à la première et sanglante Messe du Calvaire, le pécheur repentant qui souffrait à vos côtés poussait vers vous, de ce purgatoire de sa croix : « Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume! » Et vous, ô divin Roi, de ce trône d'où vous avez attiré tout à vous, vous lui répondiez : « Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis. »

Oui, le Paradis, Seigneur, le Paradis avec vous; le Paradis avec eux, avec eux tous et elles toutes! Le Paradis pour tous ceux qui souffrent et qui reposent en vous, ô Christ Jésus! » Le Paradis pour toujours : *Pie Jesu Domine, dona eis requiem sempiternam!*

Avez-vous remarqué, mon frère, combien la dévotion aux âmes du Purgatoire s'est développée de nos jours? Elle a créé des merveilles. Vous vous souvenez, sans doute, de cet ordre antique de la Merci que des saints avaient fondé, au XV[e] et au XVI[e] siècle, pour le rachat des captifs chrétiens sur les côtes Barbaresques. Voici que, dans ces derniers temps, nous avons vu naître, en France, une Merci d'une autre sorte : la Merci des âmes du Purgatoire. Un ordre religieux est né, bien autrement nombreux et florissant que l'autre, né de la compassion et de la religion des pieuses *Auxiliatrices* de ces âmes souffrantes. Arbre de bénédiction qui plonge ses racines dans le fond des abîmes de la mort, mais qui porte ses fruits de salut jusqu'au ciel. Il étend aujourd'hui ses branches jusque dans l'Extrême-Orient. Nous l'avons vu naître ici, chez nous, de nos jours, à nos portes, à quelques pas de Lille. Pouvais-je l'oublier, mon frère?

*
* *

L'Enfer, le dogme de l'ENFER : regardons-le en face. Il ne faut pas craindre d'y penser; il faut craindre d'y tomber. Aussi bien y penser, c'est se précautionner contre lui; et méditer sur lui c'est méditer sur la justice de Dieu, à qui soit gloire universellement et éternellement!

Le nom de l'Enfer remet aussitôt en pensée la célèbre inscription que Dante, le poète théologien, a lue, écrite en noir, au-dessus de la porte de son *Inferno*. « Par moi l'on va dans la cité des pleurs — Par moi l'on va dans l'éternelle douleur — Je fus créé par la divine puissance — avec la divine sagesse et le premier amour — Je fus avant toute œuvre mortelle — Et ma durée est éternelle. — Laissez toute espérance, vous qui entrez ici[1]! »

Ces trois tercets disent tout. Ils laissent donc peu à dire, mais beaucoup à réfléchir. Je n'en relèverai que trois mots.

Oui, Dante a dit vrai; l'Enfer est bien d'abord une œuvre de *justice*. C'est justice que l'homme qui a choisi le mal l'expie dans le malheur; c'est justice

1. Per me si va nella cità dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente

Guistizia mosse il mio alto Fattore
Facemi la divina Potestate
La somma Sapienza e il primo Amore

Dinanzi a me non fûr cose create
Se non eterne, ed io eterno duro :
Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate.
Inferno, Canto III, 1-3.

qu'ayant fait le mal obstinément, il soit laissé à son malheur irrémédiablement. C'est justice que, étant expiré le temps de l'épreuve et de la liberté, l'arrêt, avec la sanction qui en était le terme stipulé, connu, accepté, devienne irrévocable pour toute l'éternité. L'heure est sonnée, la course achevée, le champ fermé, le prix perdu. C'est à jamais fini.

Oui, Dante a dit vrai : l'Enfer est l'œuvre de la *sagesse.* Il est sage comme il est juste que la même éternité qui récompense les bons soit également la durée du châtiment des méchants. Un ciel éternel appelle un enfer éternel. Éternité d'un côté, éternité de l'autre : ainsi l'ordre est rétabli, l'équité est satisfaite. Les deux plateaux de la balance sont en équilibre stable, et conséquemment immuable, pour l'éternité.

Mais quoi! Dante ne dit-il pas que l'enfer est aussi une création de *l'amour?* Où est l'amour ici? Oui, et Dante dit vrai : Création de l'amour premier, explique-t-il, *il primo amore,* et par là il faut entendre cet amour prévenant, antécédent, qui avait fait toutes les avances à cet homme méchant qui les a repoussées jusqu'à la dernière heure. Alors Dieu s'est retiré; puisqu'on ne veut pas de lui : « Je t'offrais mon amour; libre, tu as préféré vivre et mourir dans ma haine. Tu l'as choisie, je t'y laisse. Tu m'as haï jusqu'à ta fin, tu me haïras sans fin. »

Car la damnation c'est cela : la privation, la perte, *damnum,* de Dieu possédé et aimé. Sainte Thérèse le disait de Satan : « Le malheureux! il n'aimera jamais Dieu! » Or, cette privation, cette perte n'est imputable qu'au damné. L'amour outragé ne se retire que lorsque obstinément on ne veut pas de lui. Dieu c'est

la vie; l'absence de Dieu, ou l'Enfer, est appelée par l'Évangile du nom de mort éternelle. « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort », dit saint Jean. Mais encore une fois, cette mort, c'est l'homme lui-même qui l'a faite. La mort éternelle est le fait d'un suicide, mon frère.

« Aux âmes que trouble ce dogme, écrit Mgr d'Hulst, comment répondre sinon par le conseil de se jeter dans l'amour? Je ne puis changer un iota à l'Évangile où l'enfer tient tant de place, mais où l'amour tient toute la place. Il reste que nous nous en rapportions à l'amour pour se mettre d'accord avec la justice, et il a des moyens infinis pour le faire. Laissons-le faire. Aussi bien comprenons qu'il importe à l'homme, si faible contre lui-même, de n'être pas privé du secours que la crainte apporte à la fidélité chancelante. Que de croyants ne devront leur salut qu'à leur foi dans l'enfer! »

Mgr d'Hulst a raison : « Nous ne pouvons rien changer à l'Évangile où l'enfer tient tant de place. » Ils n'y changeront donc rien, ces grands imaginatifs de l'évolutionnisme, qui, dans de brillants poèmes astronomiques, *Terre et ciel* de Jean Renaud, *Terres célestes* de Flammarion, rajeunissant pour notre âge les transmigrations des anciennes philosophies helléniques, semblent y avoir cherché une échappatoire au dogme terrifiant de notre immobile et sévère éternité. Des romans à la Jules Verne prétendent-ils à remplacer les révélations de l'Évangile?

Mgr d'Hulst a raison deux fois quand ensuite il nous demande de « nous en rapporter à l'amour pour se mettre d'accord avec la justice, et pour les moyens infinis qu'il a de les concilier ».

Ni l'éternité des peines, ni la peine du feu, si fortement et fréquemment affirmée dans l'Évangile, ne peuvent être mises en question. Mais encore de quelle nature, matérielle ou immatérielle, sera ce feu étrange, lequel aura prise sur les âmes qui ne seront pas alors réunies à leurs corps? Il n'y a aucune décision de foi sur ce point[1]. De plus, s'il est certain que la durée de ces peines ne peut être abrégée, n'est-il pas permis de croire que, pour de certaines causes, leur intensité peut être mitigée, en vertu des mérites surabondants du Rédempteur[2]? Toutes ces questions, non définies, nous laissent libres de notre opinion, pourvu que le dogme soit respecté. Or, quant à moi, je confesse qu'à la suite de très sages et très saints docteurs, je me range d'instinct du côté de la clémence et de la confiance, assuré que c'est le côté de la charité infinie de Jésus-Christ. N'êtes-vous pas de ce sentiment, mon frère?

« C'est encore à l'amour miséricordieux qu'il faut laisser la solution des sombres énigmes relatives à la destinée des âmes chères, qui auront vécu en dehors de l'Église, de sa pratique et de sa foi. Si elles ont été sincères, leur parfaite bonne foi n'a-t-elle pas pu trouver grâce devant Celui qui ne hait que le mensonge? Est-ce qu'en dehors des formes qu'il a instituées, Dieu est à court de moyens pour se révéler à elles? Est-ce qu'après avoir dit : « Cherchez et

1. R. P. Perrone, *Prælect. theolog. De Deo creatore*, cap. vi, art. III; *De Inferno:* Omnia quæ spectant ad pœnarum naturam *de fide non sunt.* Nullo ecclesiæ decretò neque ullâ in synodo sancitum est ignem esse corporeum.

2. M. Emery, supérieur général des prêtres de Saint-Sulpice : *De la Mitigation de la peine des damnés.* Dissertation appuyée sur les plus graves autorités, et dont la congrégation de l'*Index* a déclaré après mûr examen « qu'il n'y avait rien à y reprendre ». — *Item*, Mgr de Pressy, le P. Faber, dans Mgr Bougaud, t. V, in-12, p. 449-452.

vous trouverez », il peut manquer de se laisser voir à qui l'a cherché d'un cœur sincère? Plus je pense à tout cela, plus j'ai confiance que l'amour infini nous réserve des surprises miséricordieuses!... Telles sont mes pensées de la fin. » (Mgr d'Hulst).

Dans le même esprit,défions-nous, séparons-nous résolument des pessimistes, toujours les mêmes, qui semblent se faire un jeu de précipiter le genre humain en masse dans le puits de l'abîme. L'Église, qui nous enseigne qu'il y a un enfer, ne nous dit pas le nombre de ceux qui y sont tombés; mais elle nous fait lire le Livre où il est écrit que la multitude des habitants de la Cité céleste est telle que « personne ne la pourrait nombrer ».

Ne damnons personne nommément, fût-ce le plus grand et le plus notoire scélérat. L'Église nous fait souvenir du scélérat pardonné, béatifié par Jésus lui-même sur sa croix. Je me rappelle à ce sujet, ce prêtre, très homme de Dieu, dont on avait entamé le procès de béatification. Mais l'enquête fit découvrir qu'un jour, assistant sur l'échafaud un supplicié qui s'obstinait dans son impénitence, il lui avait dit finalement et désespérément : « Eh bien, maudit, meurs donc! Ta place est en enfer! » Le procès fut abandonné, sa cause était perdue : une telle parole n'était pas la parole d'un saint.

*
* *

Le Ciel! le ciel! Ce nom illumine toutes les pages de l'Évangile. Si l'Évangile est la bonne nouvelle, c'est la bonne nouvelle du royaume des cieux. S'il est un testament, c'est celui qui nous lègue l'héritage des

cieux. Le premier sermon de Jésus est celui qui fait du ciel l'apanage de l'humanité souffrante, les pauvres, les pleurants, les purs, les doux, les opprimés et les persécutés. Sa dernière parole à la Cène est la promesse qu'il nous laisse de nous y préparer une place. Et l'entretien suprême qu'il a avec le Larron sur la croix est un rendez-vous qu'il lui donne dans son paradis, ce jour même.

Mais ce paradis, ce ciel, qui nous dira ce qu'il est? La langue humaine n'a pas d'expression pour le peindre. Les plus beaux discours des hommes n'ont été que des balbutiements, qui se sont achevés dans l'aveu de l'impuissance, ou mieux encore dans le silence de l'extase et de l'adoration, seule louange digne de Dieu. Et nous aussi, mon frère, en présence de ce spectacle, quelle parole trouverons-nous? Et puis, n'est-il pas temps enfin que là nos entretiens se terminent?

La science d'abord a essayé de se donner quelque représentation des merveilles et des harmonies de l'Univers, telle que nous les fera apparaître notre entrée dans le ciel. C'est Charles Bonnet, le grand et religieux naturaliste et philosophe genevois, qui termine en ces termes sa *Palingénésie philosophique*. L'enthousiasme y déborde; puis la plume s'arrête; elle lui tombe des mains...

« ... Oh! que la contemplation de ce magnifique, de cet immense, de ce saisissant spectacle d'amour qui embrasse tout ce qui pense, sent et respire, est propre à agrandir notre âme, à balancer toutes les épreuves de cette vie mortelle, à exalter tous nos sentiments de reconnaissance et de tendresse pour cette

bonté adorable qui nous ouvre les portes de cette éternité pour laquelle nous sommes faits.

« Déjà la voici qui nous met en possession de ce royaume qu'elle nous avait préparé avant la fondation des siècles. Déjà elle place sur notre tête la couronne immarcessible de gloire. Déjà nous sommes assis dans les lieux célestes. Le sépulcre a rendu sa proie ; la mort est engloutie pour toujours ; l'incorruptible a succédé au corruptible, le spirituel à l'animal, le glorieux à l'abject. Les plus longues révolutions des astres entassées les unes sur les autres ne peuvent plus mesurer notre durée ; il n'est plus de temps ; l'éternité commence, et avec elle une félicité qui ne doit point finir.

« Transportés de joie, de gratitude et d'admiration, nous nous prosternons au pied du trône de notre bienfaiteur. Nous nous écrions : *Notre Père! notre Père!* ... nous...

« Saisissez la vie éternelle!...

Voici l'éloquence : c'est Bossuet, « la plus grande voix, a-t-on dit, qui se soit fait entendre sur les choses de Dieu ». Il nous représente la joie des bienheureux dans le ciel : « Ils seront tellement embellis des présents de Dieu qu'eux-mêmes seront étonnés de leur gloire, et qu'à peine l'éternité suffira-t-elle pour se reconnaître. Est-ce là ce corps autrefois sujet à tant d'infirmités? Est-ce là cette âme qui avait ses facultés si à l'étroit? La joie y entrera avec tant d'abondance qu'il faudra que la main de Dieu ouvre les entrées, et qu'il leur prête pour ainsi dire son Esprit pour en embrasser toute la félicité. Quelle joie d'avoir trouvé un Bien infini, une beauté accomplie.

un objet qui arrête et qui fixe à jamais toutes nos affections!... O Seigneur, là toujours on chantera vos louanges; on ne s'entretiendra que de vos merveilles; on n'y parlera que de la magnificence de votre royaume. Mais vous, non plus, vous ne vous lasserez pas de leur dire qu'ils ont bien fait, vous leur parlerez de leurs travaux avec une tendresse de père. Et ainsi, de part et d'autre, l'éternité se passera en des congratulations perpétuelles... »

Mais voilà que, lui aussi, le grand orateur déclare qu'il n'y tient plus, que cette vue le confond : « O Seigneur, le torrent de vos délices m'a enivré. Je ne suis plus à moi quand je pense à vos palais. Mes sens sont ravis et mon âme transportée dans la terre des vivants. O Dieu, soutenez mon cœur et animez ma voix impuissante à chanter une si noble espérance! »

La sainteté est plus près du ciel que l'éloquence et le génie, eût-il les ailes de l'aigle. Voici donc une sainte et un saint, qui, leurs mains l'une dans l'autre, s'entretiennent ensemble du ciel, assis un soir devant les deux immensités de la mer et des cieux. Monique, la sainteté consommée; Augustin son fils, la sainteté commencée : « Là seuls, à cette fenêtre, nous nous entretenions avec une ineffable douceur. Et, oubliant le passé pour ne plus penser qu'à l'au-delà, nous en vînmes à nous demander ce que sera donc, dans la vie éternelle, le bonheur des saints? Et nous aspirions des lèvres de l'âme à ces sources sublimes de vie qui sont en vous, ô mon Dieu! Ainsi emportés dans un élan d'amour, nous traversâmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles, et le ciel même

encore rougi des feux du soleil qui allait disparaître, et la lune, et les étoiles qui commençaient à scintiller sur nos têtes. Et montant plus haut dans nos pensées, dans nos paroles, nous arrivâmes à nos âmes. Sans nous y arrêter, nous passâmes outre pour atteindre enfin à cette région où est la vraie vie, inépuisable, éternelle. C'est votre vie, ô Dieu ; et nous eûmes vers elle un tel élan d'amour que nous y touchâmes en quelque sorte par un bond de notre cœur : *attigimus eam modice toto ictu cordis!* »

Mais eux aussi, arrivés là, durent s'arrêter silencieux, avec un gémissement : « Nous jetâmes un soupir, continue Augustin; et nous revînmes tristes à la région où retentit le bruit de la voix humaine. Mais plus haut étaient restés nos esprits et nos cœurs. »

Mais, puisque nulle voix humaine n'a pu nous révéler le bienheureux mystère de la vie éternelle, interrogeons, mon frère, ceux que le souffle de l'Esprit-Saint a soulevés au-dessus de terre. Les voyants de la Bible et de l'Évanvile vont-ils nous faire entrer, dans la pleine lumière?

Le prophète Isaïe nous dit bien, il est vrai, que l'année où mourut le roi Osias, il a vu le Seigneur assis sur un trône sublime. Mais il ajoute aussitôt que, devant sa face, les anges éblouis voilaient leur face de leurs ailes, ne sachant que se dire, allant de l'un à l'autre : Saint, Saint, Saint est le Seigneur! « Et le temple tout entier se remplit de fumée ». C'est l'image de l'ombre dont s'enveloppe l'Éternel.

Saint Paul est venu à son tour, il a été ravi un jour jusqu'au troisième ciel. Mais, descendu de là, voici que lui aussi se récuse, disant : « Non, l'œil de

l'homme n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme ne comprendra jamais les biens que Dieu prépare à ceux qui le craignent et qui l'aiment. » A ceux qui l'aiment : l'amour de Dieu répondant à l'amour de l'homme; le ciel c'est cela. Il leur est donc préparé, promis; mais en attendant, voyageurs en marche, haletant vers la patrie, ils ne peuvent encore que la saluer de loin de leurs regards et de leurs baisers : *A longe aspicientes et salutantes eam!*

Saint Jean, lui, a reposé sur le cœur même du Verbe de Dieu fait homme. Y reçut-il la confidence du mystère de la vie éternelle? « Non, répond-il, nous-mêmes, les fils de Dieu, ne savons pas encore ce que nous serons. Nous savons seulement que, quand Dieu nous apparaîtra, nous serons semblables à Lui et que nous le verrons tel qu'il est! »

Cependant le même apôtre, exilé à Pathmos pour le nom de Jésus-Christ, a vu s'ouvrir les hauteurs où règne Celui dont il fut le disciple aimé : « Je suis, lui dit le Fils de Dieu, le premier et le dernier, le principe et la fin. Je vis, moi qui fus mort, et me voici vivant dans les siècles des siècles. Et j'ai dans mes mains les clefs de la mort et de la vie. Écris ce que tu vois!... »

A cette voix, Jean effrayé est tombé à ses pieds, comme mort. Il écrit donc ce qu'il a vu, mais son livre s'enveloppe de voiles et d'emblèmes mystiques. C'est un ciel nouveau et une nouvelle terre, où ne monteront plus la mort et le péché et de laquelle le Seigneur sera le soleil. C'est une cité mystérieuse dont le Verbe sera le flambeau. C'est un temple où l'Agneau est adoré sur l'autel, comme une victime pure. C'est un palais dont Jésus est le roi assis sur

un trône, vainqueur et couronné. En somme, c'est l'Apocalypse, une révélation sans doute, mais voilée, et l'énigme demeure.

Oui, c'est l'énigme, dit saint Paul, *nunc in enigmate*. Oui, la création, elle aussi, n'est que le pâle miroir des attributs de Dieu, *nunc per speculum*. Mais, attendez, attendez, comme l'explique Bossuet, que Dieu, dilatant les canaux trop étroits pour recevoir ces torrents de délices et ces flots de lumière, ait agrandi nos facultés à la mesure de nos bonheurs, sinon de sa grandeur. « C'est alors que nous le verrons face à face et tel qu'il est », *facie ad faciem*, dit encore l'Apôtre.

Que le ciel s'ouvre donc, conclut la vision de saint Jean. De là s'engage, au saint livre, un dialogue entre le soupir de l'âme et la réponse de l'Amour. Écoutez, mon frère, écoutez, pour la dernière fois : « L'Esprit et l'Épouse, lisons-nous, crient ensemble vers l'Époux : *Veni!* Viens, viens! Oh! qu'il crie vers lui quiconque est altéré de la vérité et de la vie. — Voici que je viens bientôt, répond le Seigneur. — *Amen*, dit l'âme, *amen!* Venez, Seigneur Jésus, venez : *Veni, Domine Jesu*[1]*!* »

C'est sur ce dernier appel que se ferme le livre de l'Évangile.

C'est sur ce dernier nom que se fermeront mes lèvres, quand mon heure sera venue. Amen!

1. Apoc. xxii, 17, 20.



TABLE DES NOMS CITÉS

A

B

C

D

M

N

O

P

Q

R

S

TABLE ANALYTIQUE

CHAPITRE I

LA VIEILLESSE

LA VIE MONTANTE

CHAPITRE II

L'ACTION DE GRACES

JE SUIS PORTÉ

CHAPITRE III

LE SIÈCLE

PROGRÈS ET SOUFFRANCE

CHAPITRE IV

L'INQUIÉTUDE

OU VA LA VIE ?

CRAPITRE V

SCIENCE ET CROYANCE

NOS GRANDS MAITRES

CHAPITRE VI

SCIENCE ET SOPHISME

LA BANQUEROUTE

CHAPITRE VII

DIEU PARTOUT

LE MONDE ET L'AME

CHAPITRE VIII

LE BON DIEU

MYSTÈRES D'AMOUR

CHAPITRE IX

L'ÉVANGILE

MON FLAMBEAU

CHAPITRE X

L'ÉGLISE

L'AUTORITÉ

CHAPITRE XI

L'ÉPREUVE

LES PROSCRIPTIONS

CHAPITRE XII

FRANCE

PATRIE ET HUMANITÉ

CHAPITRE XIII

LA SÉPARATION

LE TÉMOIGNAGE

CHAPITRE XIV

LE FOYER

VIEUX ÉPOUX

CHAPITRE XV

VIEILLARD ET ENFANT

GRANDS PARENTS

CHAPITRE XVI

L'AMITIÉ

VIEUX AMIS

CHAPITRE XVII

LES HUMBLES

LE RELÈVEMENT

CHAPITRE XVIII

LES DEUILS

LA CONSOLATION

CHAPITRE XIX

L'AMI DIVIN

SUPRÊME AMOUR

CHAPITRE XX

L'OMBRE

MÉCOMPTES ET REGRETS

CHAPITRE XXI

LA RETRAITE

LE REPOS, LES CHAMPS

CHAPITRE XXII

LES LIVRES

DERNIÈRES PAGES

CHAPITRE XXIII

L'APPROCHE

PRÉLUDES ET PRÉPARATION

CHAPITRE XXX

L'AU-DELA DIVIN

PURGATOIRE, ENFER, CIEL, L'ÉTERNITÉ

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

CHAPITRE XXVII

L'OBLATION

SOUFFRANCE ET AMOUR

CHAPITRE XXVIII

LA CONSOMMATION

L' « IN MANUS »

CHAPITRE XXIX

LA DORMITION ET LE RÉVEIL

MORS ET VITA

CHAPITRE XXIV

VIE MEILLEURE

LE BON VIEILLARD

CHAPITRE XXV

L'EXPIATION

SERVITUDE ET RÉDEMPTION

CHAPITRE XXVI

L'ESPÉRANCE

L'IMMORTALITÉ

Appel (De l') comme d'abus dans l'ancien droit français. — Abbé CAGNAC. In-12 . . . . 1 50
Archéologie religieuse. Architecture. — Abbé MALLET. In-8° illustré. 4 »
Archéologie religieuse. Mobilier. — Abbé MALLET. In-8° illustré. . . 4 »
Archéologie (Mélanges d'), d'histoire et de littérature. — P. P. CAHIER et MARTIN. 3 vol. in-f° illustrés . . . . 105 »
Archives capucines. Couvent de Tarascon, 2 vol. in-8°. — P. HENRI DE GRÈZES . . . . 3 »
— Couvent de Saint-Tropez. In-8° 1 50
Art chrétien (Entretiens sur l'). — Abbé MALLET. In-12. . . . . . . 3 »
Art (L') du lecteur, du diseur, de l'orateur. — Maurice CASTELLAR. In-12 illustré. 2 50
Ascétique chrétienne. — Abbé J. RIBET. In-8° écu . . . . 5 »
Assemblée (L') épiscopale de Wurzbourg. — J. B. SAUZE. In-8° . . . 1 25
Au ciel on se reconnaît. — P. BLOT. In-18 . . . . 1 »
Autour de l'histoire : Scènes et écrits. — Mgr BAUNARD. In-12. . . . 3 50
Aux Enfants de Marie. Règles de conduite. In-32 . . . . 1 25
Auxiliaire de l'office divin (L'). — R. P. PRADEL 1 50
Avant et après la sainte communion. — P. INGOLD. In-32 jésus . . . 2 »
Avis d'une Directrice de patronage. — Mlle de MONTGERMONT. In-12. 2 »
Aymer de la Chevalerie (La T. R[de] Mère Henriette). — Ernest LEMOINE. Grand in-8° illustré. 6 50
Barat (Histoire de la vénérable Mère Madeleine-Sophie). — Mgr BAUNARD, 2 vol. in-4° illustrés, reliés 32 50
LE MÊME OUVRAGE, 2 vol. in-12 non illustrés 5 50
Barat (Panégyrique de la Bienheureuse Mère). — Mgr LATTY. In-8° . 0 75
Baptême de Clovis (Le). — Abbé A. MOUCHARD. In-12 . . . . 1 »
Beluze (Eugène). — M. C. DE COULONGE. In-18 jésus, portrait . . . . 2 »
Bénédiction à travers les temps (De la). — Michel LOUENEAU. In-18 raisin. 3 50
Bernard (Histoire de saint) et de son siècle. — R. P. Théodore RATISBONNE. 2 in-12 . . . . 6 »
Besoin de Dieu (Le). — Abbé DELABROYE. In-12 . . . . 3 75
Bible (La Sainte). — P. GIGUET. 4 vol. in-12. . . . . 15 »
Bibliothèque religieuse de l'étudiant. In-18 raisin 0 30
Bonnel de Longchamp (L'Abbé). — R. P. Henri DURAND. In-32 jésus. 1 75
Bonté (La). — J. GUIBERT. In-32 encadré. . . . . 1 »
Bossuet : Lettres de direction. — Abbé Moïse CAGNAC. In-12 . . . . 3 50
Bréviaire et la Messe (Le). — P. François DE BÉNÉJAC. In-16. . . . . 1 50
Brizeux : Sa vie et ses œuvres. — Abbé LECIGNE. In-8° raisin, portrait 7 50
Calendrier à l'usage des tertiaires de saint Dominique. In-32 raisin. 0 20
Camille de l'Enfant-Jésus, née de Soyecourt (Vie de la R. Mère). In-8°, portrait. 7 50

Cantiques de Saint-Sulpice. In-18 cartonné	0 75
— Airs notés	1 50
— Accompagnement des airs	12 50
Cantus mariales. — Dom Pothier. In-16 jésus	3 »
— Accompagnements	12 »
Capucins en Franche-Comté (Les). — Abbé J. Morey. In-12	3 75
Caractère (Le). — J. Guibert. In-32 encadré	1 »
Caractéristiques des saints (Les) dans l'art populaire. — P. Charles Cahier. 2 gr. in-4°, gravures. *Net*	64 »
Carrière indépendante (Du choix d'une). — V. Bettencourt. In-12	3 »
Catéchisme du diocèse de Paris. In-18 cartonné. *Net*	0 35
Le même, abrégé, pour les petits enfants. In-18. *Net*	0 10
Catéchisme de Paris (Commentaire littéral du). — Abbé Gayrard. In-18. Broché, 1 fr. 50. — Cartonné	1 75
Catéchisme de Paris (Guide pour l'explication du). — Abbé Gayrard. In-18. Broché, 1 fr. — Cartonné	1 25
Catéchisme de persévérance (Plans d'instructions pour un). — Abbé Le Rebours. In-8°. Chaque fascicule	0 50
Catéchisme expliqué. — Mgr Cauly	3 »
Catéchisme expliqué et illustré. — Abbé Adam. In-12, broché	5 40
Catéchisme simplifié. In-32 raisin	0 15
Causeries pédagogiques. — P. Bainvel. In-12	3 50
Centenaire (Le) des massacres de septembre à l'église des Carmes, 2, 3, 4 septembre (1792-1892). In-8° raisin	1 50
Chantal (Histoire de sainte). — Mgr Bougaud. 2 in-8°, portraits.	15 »
Le même ouvrage. 2 in-12, portraits	8 »
Chant liturgique à Paris (Histoire du). — Amédée Gastoué. In-8°	2 »
Chants à Marie. — P. Lambillotte. Paroles. In-18 cartonné	1 25
— Musique. In-18	4 »
— Accompagnement. In-8° jésus, gravure	17 50
Charles Borromée (Panégyrique de saint). — Mgr Lagrange	0 50
Chasteté (La). — Mgr de Gibergues. In-12	1 50
Chemin de la Croix. — Mgr Latty. In-12 *Net*	1 »
Choix de cantiques. — P. Lambillotte. Paroles. In-18	1 »
— Musique. In-18	4 »
— Accompagnement. In-8° jésus, gravure	12 »
Christ-Jésus (Le). — Abbé Désers. In-12	2 50
Christianisme (Le) et les temps présents. — Mgr Bougaud. 5 in-12.	20 »
Christophe Colomb (Glorification religieuse de). — Abbé Casabianca. In-12	2 50
Chronicon civile et ecclesiasticum. — Mgr Rahmani. In-8°	10 »
Chrysostome (Saint Jean) : Antioche. — Abbé G. Marchal. In-12.	2 50
Claude de La Colombière (Histoire du P.). — P. E. Séguin. In-12, portrait	3 50
Clef de la somme théologique de S. Thomas d'Aquin (La). Abbé J. Ribet. In-12	0 75

Clefs du Purgatoire (Les). Recueil de prières. In-32 jésus, gravure. 2 »
Clorivière (Histoire du P. de). — P. J. Terrien. In-8° écu, portrait. 5 »
Cœur agonisant (Le). — P. Blot. In-18. . . . . 1 »
Cœur (Le) et ses richesses. — Abbé Lenfant. 10 Vol. in-16; chaque. 2 50

Le Cœur.
Le Cœur vaillant ou le courage chrétien.
La Royauté du cœur ou la douceur chrétienne.
Le Cœur à Gethsémani.
La Pureté du cœur.
Le Cœur d'or et la bonté chretienne.
La Flamme de l'apostolat.
La Paix.
La Foi, ses conditions morales.
L'Amour de Dieu.

Edition spéciale pour les jeunes gens et les jeunes filles; chaque vol. 0 75

Le Cœur.
Le Cœur vaillant.
Royauté du Cœur.
Pureté du Cœur.

Coffret de papa Daguenet (Le). — P. Clinchamp. In-12. . . . . 1 50
Collège chrétien (Le). — Mgr Baunard. 2 in-8° écu . . . . 10 »
Collège des Bons-Enfants de l'Université de Reims (Histoire du). — Mgr Cauly. In-8° raisin, illustré. . . . . 10 »
Combat spirituel. — P. Scupoli, traduction par l'abbé Riche. In-32 raisin. 1 20
Comment vivre. Pourquoi vivre. — Abbé Airaudi. In-12. . . . . . . 2 »
Commentaire de l'Evangile selon saint Jean. — P. Libermann. In-8° raisin. . . . . 7 »
Communion (La sainte). — Mgr de Gibergues. In-12. . . . . 1 50
Communion des enfants (La). — R. M. Marie-Loyola, traduit par Mme Paris. In-12 . . . . 4 »
Compendium constitutionum fratrum Ordinis Prædicatorum. — In-32 raisin. 1 75
Comput ecclésiastique (Précis de). — Al. Montagnoux. In-18 r. . . 1 »
Concordat (Quatre cents ans de). — Mgr Baudrillart. In-12. . . . 3 50
Conditions (Les) du Bonheur en famille. — Abbé Saussey. In-18 jésus. 2 »
Condren (Lettres et Conférences inédites du R. P. de). — E. Bonnardet. In-8° raisin . . . . 1 »
Conférences de Notre-Dame et Retraite de la Semaine Sainte (1891-1896). — Mgr d'Hulst. 6 in-8° écu avec notes; chaque volume . . . 5 »
Conférences de Notre-Dame (1891-1896). Mgr d'Hulst. En livraisons. In-8°, sans notes. Chaque année 1 25
Conférences de Notre-Dame de Paris (1835-1851) et de Toulouse. — P. Lacordaire. 5 vol. in-12. Chacun. 1 25
Conférences de Nancy (1842-1843). — P. Lacordaire. 2 in-12. . . . . 2 50
Conférences de Notre-Dame (1837-1846), — P. de Ravignan. 4 vol. in-12 . . . . 5 »
Conférences (Quatre) sur la Foi chrétienne. — Abbé Désers. In-12 . 1 25
Congrégations religieuses en France (Les). — In-4°. . . . . 18 »

Conquête de l'air (La). — Commandant RENARD. In-18. . . . . 0 25
Conseiller de la jeunesse (Le). — Abbé LEJARD. Gr. in-18. . . . . . 2 »
Conseils sur la vocation. — J. GUIBERT. In-18 raisin. 0 60
Considérations sur l'état présent de l'Eglise de France. — Mgr LATTY. In-8° raisin. . . . . 2 »
Constitutiones Fratrum S. Ordinis Prædicatorum. In-8°. 7 50
Conversion (La) d'un maréchal de France (maréchal Randon). In-12, gravures . . . . 2 »
Courson (Vie de M. de). In-12 avec portrait . . . . 4 »
Crise de la domesticité (La). — H. JOLY. In-18 . . . . 0 25
Croire. — Mgr DE GIBERGUES. In-18 raisin . . . . 3 »
Culture des vocations (La). — J. GUIBERT. In-18 raisin 1 50
Curé d'autrefois (Un) : l'abbé de Talhouët (1737-1802). — M. Ch. GEOFFROY DE GRANDMAISON. In-12. . . . . 3 50
Damas (Amédée de) (1821-1903). Un jésuite. — J. BURNICHON. In-8° écu. portrait. . . . . 5 »
Dante et la Divine Comédie (Etudes comparées sur). — E. M. TERRADE. In-12 . . . . 3 50
Darboy (Histoire de la vie et des œuvres de Mgr). — S. Em. le cardinal FOULON. In-8°, portrait, autographe 7 50
Décimes et dons gratuits. — Abbé GAGNOL. In-8° jésus 2 50
Décret de la Sainte Inquisition romaine. In-8°. 0 15
Deux Frères (Les). Philibert Vrau et Camille Féron-Vrau. — Mgr BAUNARD. In-8°, gravures 3 50
Devoirs des hommes envers les femmes (Les). — Mgr de GIBERGUES. In-18 raisin. 2 50
Devoirs d'un séminariste. — J. GUIBERT. In-32 raisin. 0 50
Devoirs (Nos) envers Dieu. — Abbé DÉSERS. In-12. . . . . 2 50
Devoirs (Nos) envers le prochain. — Abbé DÉSERS. In-12. . . . . . 2 50
Devoirs envers nous-même. — Abbé DÉSERS. In-12. . . . . 2 50
Diane d'Andalo (La bienheureuse) et les bienheureuses Cécile et Aimée. — R. P. CORMIER. In-12, gravures . . . . 1 »
Dictionnaire (Petit) des noms propres de pays, de monastères, d'abbayes. (Légendes du bréviaire au propre de Paris). — Abbé PINET. In-12 . . . . 1 »
Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques. — Abbé J.-B. GLAIRE. 2 in-8° raisin. . . . . 32 »
Dieu et l'homme. — Abbé DÉSERS. In-12. . . . . 2 50
Dîme ecclésiastique en France. — Abbé GAGNOL. In-8° raisin. 7 50
Directoire à l'usage des novices Dominicaines. In-32 jésus . . . . . 1 »
Directoire des curés et vicaires. — In-18 raisin. 0 30
Directoire des Supérieures. In-18 . . . . 1 »
Discipline (La) dans les écoles secondaires libres. — P. Emmanuel BARBIER. In-12 . . . . 2 »

Discours de Monseigneur Bougaud. In-8° avec portrait. 7 50
Le même ouvrage. In-12 avec portrait. . . . . 4 »
Discours de Mgr d'Hulst pour le repos de l'âme de l'abbé Le Rebours. In-8° raisin net . . . . 1 »
Discours du comte Albert de Mun.
I. Questions sociales. In-12 . . . . 4 »
II-III. Discours politiques. 2 in-12. . . . . 8 »
IV-V. Discours et écrits divers (1888-1894). 2 in-12 . . . . 8 »
VI-VII. Discours et écrits divers (1894-1902). 2 in-12. . . . . 8 »
Discussion concordataire (La). — S. Em. le cardinal Perraud. In-12 . 1 »
Doctrine Catholique (Exposé de la) en tableaux synoptiques. — Le Dogme. La Morale. — Abbé Poey. 2 vol. in-8°, chacun. 1 50
Doctrine chrétienne (Abrégé de la). — In-18 . . . . 0 25
Doctrine chrétienne (Traité de la). — Louis de Grenade, traduit par l'abbé Couissinier. 2 in-12. 4 50
Doctrine de l'Amour. — Mgr de Gibergues. In-18 raisin . . . . 3 »
Doctrine religieuse. — R. P. Ambroise Potton. In-18. . . . . 1 75
Doctrine socialiste (La). — M. Maisonabe. In-12. . . . . 2 50
Dominique (Vie de saint). — P. Lacordaire In-12. . . . . 1 25
Douce France (La). — René Bazin. In-8° illustré 3 50
Douleur (De la). — Mgr Bougaud. In-16 carré. 3 75
Doute et ses victimes (Le) dans le siècle présent. — Mgr Baunard. In-12. . . . . 3 75
Duchesne (Histoire de Mme). — Mgr Baunard. In-12 . . . . 3 »
Dupont des Loges (Œuvres choisies de Mgr). — In-8° écu, portrait. 6 »
Écrits spirituels du V. P. Libermann. — In-12. . . . . 3 50
Éducateur apôtre (L') : Sa préparation, l'exercice de son apostolat. — J. Guibert. In-18 raisin . . . . 2 »
Éducation de la Charité. — Abbé Debize. In-12. . . . . 1 25
Éducation (L') de la jeunesse par le prêtre. — P. Lambert. In-12. . 2 »
Éducation et patriotisme. — E. M. Terrade. In-12. . . . . 3 »
Éducation et science ecclésiastiques. — Mgr Latty. In-8° . . . . . 5 »
Éducation selon l'Evangile (L'). — Abbé Verret. In-12 . . . . 3 50
Église catholique (L'). — Abbé Désers. In-12 . . . . 2 50
Église (L') de France sous la troisième République. Tome I, pontificat de Pie IX ; tome II, pontificat de Léon XIII. — P. Lecanuet. 2 vol. in-8° écu, chacun . . . . 5 »
Église (L') et le droit romain. — M. de Monléon. In-12. . . . . 3 »
Église et l'Exposition (L'). — P. Coubé. In-12. . . . . 0 30
Élévations poétiques et religieuses. — Marie Jenna. In-12. . . . . 3 »
Élévations sur les grandeurs de Dieu. — R. P. Cormier. In-18. . . 1 »
Eloquence et prédication. — Mgr Latty. In-8° raisin 1 50
Élus (Du nombre des). — Dom B. Maréchaux, publié par le P. Ingold. In-32 raisin. . . . . 1 »
Émery (Histoire de M.) et de l'Église de France pendant la Révolution et l'Empire. — Mgr Méric. 2 in-12 portrait. . . . . 5 »

Encycliques de N. T. S. P. le Pape Léon XIII. Texte et traduction française. In-8°.

Sur les principaux devoirs des chrétiens (*Sapientiæ christianæ*). . 0 40
Sur l'abolition de l'esclavage (*Catholicæ Ecclesiæ*). 0 25
Sur la condition des ouvriers (*Rerum novarum*). 0 50
Aux Catholiques de France. Texte français. 0 15
Aux princes et aux peuples de l'univers (*Præclara gratulationis*). 0 30
Sur le rosaire de marie (*Jucundæ semper*) 0 20
Sur la propagation de la foi (*Christi nomen*). 0 20
De l'unité de l'église (*Satis cognitum*). 0 50
Sur l'interdiction et la censure des livres (*Officiorum ac munerum*). 0 25
Sur le Saint-Esprit (*Divinum illud munus*). 0 25

Encycliques de N. T. S. P. le Pape Pie X. Traduction française seule. In-8°.

Pour annoncer son avènement (*Ex supremi apostolatus cathedra*). 0 15
Sur l'Immaculée conception (*Ad Diem illum lætissimum*) 0 25
A l'occasion du centenaire de S. Grégoire le Grand 0 25
Sur la séparation (*Vehementer*) 0 15
Gravissimo 0 05
Une fois encore. 0 05
Lamentabili sine exitu 0 15
Sur les doctrines des modernistes. 0 50

Enfants et Mères. — Marie Jenna. In-12 . . . . 2 50

Epitoma ordinationum editarum pro provincia Tolosana Ordinis prædicatorum. — In-32 raisin. 0 75

Épîtres et Évangiles des Dimanches et Fêtes. — In-18, cartonné . . . 0 35

Epreuves d'un évêque français (Mgr de Gain-Montaignac) pendant la Révolution. — Abbé Duffau. In-8°. 2 50

Espérance. — Mgr Baunard. In-12. . . . . 2 50

Espérance (Par l'). — Mgr de Gibergues. In-18 raisin. . . . . 3 »

Essai sur l'organisation des études dans l'ordre des Frères Prêcheurs (1216-1342). — Mgr Douais. In-8°. 8 50

État des Études théologiques. — Mgr Douais. In-12. . . . . 1 »

État (L') et ses rivaux dans l'enseignement secondaire. — P. Burnichon. In-12. . . . . 3 50

Études musicales (Deux). — P. Placide. In-8°. . . . . 1 »

Eucharistie (Entretiens sur l'). — Mgr de Gibergues. In-12. . . . . 1 50

Eucharistie et le mystère du Christ (L'). — P. Marie Bonaventure de Segré. In-4°, gravure 7 50

Eucologe romain à l'usage des collèges. — Gros in-18, en feuilles. . 2 25

Air notés des cantiques de l'Eucologe. Gros in-18 . . . . 2 50

Évangile (L') au Japon au XXe siècle. — Alfred Ligneul, abbé S. Verret. In-12 avec portrait. 3 50

Évangile du pauvre (L'). — Mgr Baunard. In-12. . . . . 3 50

Évangile du Sacré-Cœur. — Abbé Vaudon. In-12. . . . . 3 50

Évangiles (Les quatre). — Lemaistre de Sacy. Abbé Verret. In-12 illustré. Broché. 3 fr. — Toile pleine. 3 75

Évangiles des Dimanches (Les). — Abbé Bouisson. 4 vol. in-12 . . . 14 »
Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. — P. Roothaan. Traduit par le P. Jennesseaux. In-12 . . . . 3 »
Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. — P. Pierre Jennesseaux. In-32 raisin, sans notes 0 80
Explication des cérémonies de la Grand'Messe de paroisse. — Olier. Gros in-32 raisin 1 25
Explication du Pater. — Abbé Gayraud. In-12 . . . . 2 50
Falsification des substances sacramentelles (De la). — P. F. Pie-Marie Rouard de Card. In-8° . . . . 1 »
Femme raisonnable et chrétienne (La). — Abbé Rocher. In-12 . . . 3 50
Fénelon, directeur de conscience. — Abbé Moïse Cagnac. In-12 . . 3 50
Fénelon. Lettres de direction. — Abbé Moïse Cagnac. In-12. . . . 3 50
Fénelon. Lettres à la duchesse de Chevreuse. — Abbé Moïse Cagnac. In-8° . . . . 1 »
Fénelon (Pensées choisies). — Abbé Moïse Cagnac. In-32 . . . . . . 1 »
Ferveur (La). — Mgr de Gibergues. In-12 . . . . 1 50
Fêtes chrétiennes. — Abbé Bouisson. 2 vol. in-12. . . . . 7 »
Fleurs de la solitude. — In-32 raisin, avec cantiques. . . . . 1 »
Musique des cantiques des *Fleurs de la solitude*. In-18. . . . . . 0 25
Foi et ses victoires (La). — Mgr Baunard. 2 vol. in-12 . . . . . . 7 50
Foresta (Albéric de). — R. P. Régis de Chazournes. In-12 portrait. 3 50
Foulon (Œuvres pastorales de Mgr). — 2 in-8°. . . . . 8 »
François d'Assise (Histoire populaire de saint). — Anatole de Ségur. In-18 raisin. 1 25
François de Sales (Saint). Lettres de direction. — Abbé Moïse Cagnac. In-12 . . . . 3 50
Frédéric II ou les derniers Hauhenstaufen. — P. Clinchamp. In-12. 1 75
Frère (Monsieur) et Félix Dupanloup. — Abbé Daix. In-12. . . . . 3 »
Frères des Écoles chrétiennes (Les). — A. Chevallier. In-8° . . . . 4 »
Gailhac (Le R. P.). — P. Maymard. In-8°, portrait . . . . 3 »
Généralats du cardinal de Bérulle, des PP. de Condren, Bourgoing, Senault, de Sainte-Marthe, etc. — P. Cloyseault. P. Ingold. 3 vol. in-12, gravures . . . . 12 »
Géographie de l'Afrique chétienne. — Mgr Toulotte. In-8°. . . . . 4 »
Gerson (Jehan). — Abbé Lafontaine. In-12 . . . . 3 50
Gehtsémani et la voie douloureuse. — Mgr Latty. In-12, gravures. 2 50
Ghebra-Michaël, Lazariste (Un martyr abyssin). — Coulbeaux. In-12 2 »
Gildas (Saint) de Ruis. — Abbé Fonssagrives. In-12, gravures . . . 3 50
Gouvernement de l'Eglise (Le). — Abbé Lafarge. 2 in-8°.
I. Droit public. — II. Droit privé. Chaque volume 7 50
Gratry (Les derniers jours du Père). — E. Mohler. In-16. . . . . . 2 »
Grec et le latin (Le). — Abbé Cliquennois. In-8° 6 50
Grégoire de Nazianze (Saint). — Abbé A. Benoit. 2 in-12 . . . . . 7 »
Gregorii Nazianzeni Carminibus (De D.). — Thesis facultati litterarum Parisiensi. In-8° raisin . . . . 4 »

Grignion de Montfort (Le Bienheureux). — Mgr Laveille. In-8° . . 5 »
Guibert (Vie de S. É. le cardinal). — Abbé J. Paguelle de Follenay. 2 in-8° écu, portraits . . . . 10 »
Heure de garde (L'). — P. Marie-François. In-32 jésus . . . . 1 »
Heure sainte (L'). — Abbé Louis Gillot. In-18. . . . . 0 15
Heures sérieuses d'un jeune homme. — Ch. Sainte-Foi. In-32. . . . 1 25
Heures sérieuse d'une jeune femme. — Ch. Sainte-Foi. In-18 raisin. »
Heures sérieuses d'une jeune personne.— Ch. Sainte Foi. In-32 raisin 1 50
Histoire de l'Église. — Abbé Ch. Menuge. In-12 . . . . 2 50
Histoire de la Religion catholique — Abbé Ch. Menuge. In-12. . . . 4 50
Histoire de la Religion et de l'Eglise. — Mgr Cauly. In-12 . . . . . 3 50
Histoire sainte. — Abbé Ch. Menuge. In-12 . . . . 2 50
Hommes de demain (Les). — René Bazin. In-18. . . . . 0 25
Hospitalières et des garde-malades (Manuel des). — M. Ch. Vincq. In-8° écu, 250 gravures. Toile . . . . 6 »
Hulst (Vie de Mgr d'). Tome Ier. — Mgr Baudrillart. In-8°, portrait. 5 »
Hulst (A la mémoire de Mgr Maurice Lesage d'Hauteroche d'). — In-8° raisin, portrait 1 50
Hulst (Apostolat intellectuel de Mgr d'). — Mgr Baudrillart 0 50
Hulst, député (Monseigneur d'). — Abbé Emile Cavé. In-12 . . . . . 3 50
Hulst (Monseigneur d') et le P. Lacordaire. — Chanoine Philippet. In-8° raisin 1 50
Hulst intime (Monseigneur d'). — Louis Thiéblin. In-12. . . . . . . 0 40
Hulst (Oraison funèbre de Mgr d'). — Mgr Touchet. In-8° raisin. . . 1 »
Hulst (Lettres de direction de Mgr d'). — Mgr Baudrillart. In-8° écu. . . . . 5 »
Hymni de Virginitate (S. Ephraemi). — Mgr Rahmani. In-8° . . . . . 17 »
Idée (L') ou critique du Kantisme. — Abbé C. Piat. In-8° écu . . . . 6 »
Idées de saint François d'Assise sur la pauvreté (Les). — P. Ubald d'Alençon. In-18 raisin. 0 30
Idées de saint François d'Assise sur la science (Les). — P. Ubald d'Alençon. In-18 raisin. 0 30
Imelda (La bienheureuse). — In-18, illustré. . . . . 1 »
Imitation de Jésus-Christ. — Traduction inédite du xviie siècle. Ad. Hatzfeld. In-8° raisin illustré . . . . 20 »
— Gros in-32 raisin, gravure 1 50
Immaculée Conception (L') à l'Institut catholique de Paris. 8 décembre 1904. In-8° . . . . 2 »
Indulgences du Très Saint Rosaire. — Une feuille (50 × 65). 0 50
Indulgences plénières (Ordo des). — Abbé Grimaud. In-18 jésus. . . 1 75
Institutions de Cassien. — M. E. Cartier. In-12. . . . . 2 »
Instruction concernant les derniers écrits de l'abbé Loisy. — Mgr Latty. In-8°. 1 25
Instruction des novices. — Rme P. H.-M. Cormier. In-8°. . . . . . . 5 »

*

Instruction religieuse (Cours d'). — Mgr. Cauly. In-12.
Le Catéchisme expliqué . . . . 3 »
Histoire de la religion et de l'église. 3 50
Recherche de la vraie religion. . . . . 3 »
Apologétique chrétienne . . . . 3 »
La Morale chrétienne . . . . 3 »
Instruction religieuse (Pemières notions d'). — Abbé Bouvet. In-8° illustré, cartonné. . . . . 2 »
Introduction à la vie dévote de saint François de Sales. — Abbé Boulenger. In-8° écu de luxe. . . . . 5 »
Edition in-12 . . . . 3 50
Jandel (Vie du Révérendissime Père Alexandre-Vincent). — R[me] P. H. M. Cormier. In-8°, portrait. . . . . 4 »
Jansénisme (Le) convulsionnaire et l'affaire de la Planchette. — Abbé Gagnol. In-8°. 2 50
Jaquemet (Vie de Mgr A.). — Abbé Victor Martin. In-8°, portrait. . 7 50
Jean (L'Apôtre saint). — Mgr Baunard. In-12, gravure . . . . 4 »
Jeanne d'Arc, sa mission surnaturelle, son martyre.— Mgr Enard. In-8° 0 50
Jeanne d'Arc (Vie intérieure de). — M. Olivier Lefranc. In-16 carré, encadré bleu 2 50
Jeanne d'Arc (Les Béatitudes). — Mgr Lecœur. In-8° 0 50
Jeanne d'Arc. — Chanoine Lenfant. In-8° 0 30
Jeanne d'Arc (Panégyrique). — Mgr Latty. In-8° . . . . 1 »
Jeanne d'Arc (Les paroles de). — Pierre Froment. In-12. . . . . . . 3 »
Jeanne d'Arc (Histoire complète de la Bienheureuse). Sa jeunesse. — Ph. Dunand. In-8° gravure 7 50
Jehanne d'Arc et la mission de la femme française. — Mgr de Gibergues. In-12 . . . . 0 60
Jeanne de France (Histoire de sainte) (1464-1505). — Mgr Hébrard. In-8° écu . . . . 5 »
Jérôme (Lettres choisies de saint). — Mgr Lagrange. In-12. . . . . 3 50
Jésus-Christ. — P. Lescœur. In-12. . . . . 3 »
Jésus-Christ. — Mgr Bougaud. In-32, encadré. 1 25
Jésus-Christ (Vie de N.-S.). — D[r] Sepp, traduit par M. Charles Sainte-Foi. 3 in-12, avec carte. . . . . 9 »
Jésus-Christ (Vie de Notre-Seigneur). — Abbé Puiseux. In-12, gravures. Broché, 1 50. — Toile pleine. 1 80
Jésus-Christ et la femme. — Comtesse de Trémaudan. In-12. . . . . 3 »
Jeune fille de demain (La). — Abbé Moïse Cagnac. In-12. . . . . . . 1 »
Jeunes d'aujourd'hui (Les). — H. Reverdy. In-18 . . . . 0 25
Jeunesse chrétienne (La). — *Ses devoirs — Ses tentations — Ses sauvegardes — Au seuil de l'avenir.* — Abbé P. Barbier. 4 vol. in-16. Chacun. . . . . 2 »
Joseph (Le T. H. Frère). — Abbé Paguelle de Follenay. In-8° 0 65

Jubilé de l'an 1300 (Le Grand) et la Divine comédie de Dante. — E. M. Terrade. In-8° . . . . . 1 »
Just de Bretenières (Vie de). — Mgr d'Hulst. In-8°, portrait . . . . . 4 »
Lacordaire (Vie intime et religieuse du R. P.). — P. Chocarne. 2 vol. in-12 . . . . . 5 »
Lacordaire (Lectures choisies du R. P.). — In-32 allongé. Chacun des 3 volumes . . . . . 1 »
L'Eglise. — Jésus-Christ. — Les Vertus.
Lacordaire (Lettres du R. P.) à un jeune homme sur la vie chrétienne. In-32 . . . . . 0 75
Lacordaire (Œuvres du R. P. Henri-Dominique). — 9 volumes in-12. Chacun 1 25
Lacordaire orateur. — Favre. In-8° raisin, portrait 7 50
Lacordaire (Souvenirs). — J. Cauvière. In-8° 0 25
Lacordaire (Pensées choisies du R. P.). — P. Chocarne. 2 vol. in-32 . 3 »
La Mennais (J.-M. de). — Mgr Laveille. 2 in-8° . . . . . 10 »
Latin (Le) dans les séminaires. — J. Guibert. In-8° 0 30
Lavigerie (Le Cardinal). — Mgr Baunard. 2 in-8° écu, 2 portraits . . . 9 »
Lavigerie (Œuvres choisies de S. É. le cardinal). — 2 vol. in-8° 12 50
Lavigerie (Oraison funèbre du cardinal). — Mgr Baunard. In-8° . . . 1 »
Lavigerie (Oraison funèbre du cardinal). — Mgr Cartuyvels. In 8° raisin, portrait . . . . . 1 »
Lazaristes à Madagascar au XVIIe siècle (Les). — M. Henri Froidevaux. In-12, cartes et gravures . . . . . 2 »
Leçons de choses religieuses. — Abbé Bouvet. In-8°, cartonné, illust. 0 80
Leçons de droit (Petites) pour les femmes. — Butel. In-18 . . . . . 3 »
Lectures chrétiennes (Choix de). — In-18 raisin . . . . . 3 »
Lectures et prières. — Abbé Ch. Danjou. In-18 . . . . . 0 60
Lectures pour chaque jour. — P. Chocarne. 2 in-32 jésus . . . . . 5 »
Le Gras (Histoire de Mademoiselle). (*Louise de Marillac*, 1591-1660. — Mme la comtesse de Richemont. In-8°, autographe 7 50
Le même ouvrage. In-12, autographe 3 50
Lelièvre (Ernest) et les fondations des Petites Sœurs des Pauvres. — Mgr Baunard. In-8° écu, portrait . . . . . 4 »
Lettre sur l'utilité de l'instruction scientifique dans le clergé. — Mgr Baunard. In-8° raisin 0 75
Lettre à un étudiant en Ecriture Sainte. — P. Cormier. In-12 . . . 0 60
Lettre à un jeune bachelier sur les objections modernes contre la religion. — Abbé Désers. In-12 . . . . . 1 »
Lettre à un jeune bachelier sur la virilité chrétienne du caractère. — Abbé Désers. In-12 . . . . . 1 »
Lettre sur les dangers de l'hypercritique. — Mgr Latty. In-8° . . . 0 75
Lettres de direction de Mgr d'Hulst. — Mgr Baudrillart. In-8° écu . 5 »
Lettres pastorales et mandements de S. E. le Cardinal Guibert. — In-4° . . . . . 25 »

Libéralisme et Modernisme. — Mgr Cauly. In-12. . . . . 1 25
Libermann (Lettres spirituelles du vénérable). — 3 in 12 . . . . . 10 »
Liberté de l'enseignement (La) et ses nouveaux adversaires. — In-8° raisin. 0 50
Litanies (Soixante-quatorze). — Abbé Sauceret. In-18. . . . . . . 1 50
Litanies de la sainte Vierge. -- Mgr Le Courtier. In-32 raisin. . . 0 60
Liturgie grecque (La) de saint Jean Chrysostome.— Abbé Dabbous. In-12, illustré . . . . 1 »
Livre de Messe (Le premier). — Marie Jenna. In-32, 2 gravures. . 0 50
Livre de la première Communion et de la Persévérance (Le). — Mgr Baunard. Gros in-32 raisin, format carré. . . . . 3 »
Le même ouvrage. Texte orné d'encadrement. Grand in-18 carré . 5 »
Livre (Petit) des Congrégations de la Sainte Vierge. — P. Brucker. In-32 allongé, broché 1 50
Livre de piété pour élèves de l'enseignement secondaire libre. — Abbé Chabot. In-32 raisin, broché. 1 25
Livres d'hier et d'autrefois. M. Clément de Paillette. In-12 . . 3 50
Lois française (Les) contre la famille — H. Taudière. In-18 . . . . 0 25
Louis (Saint), prisonnier en Egypte. — Abbé Nourry. In-12. . . . 1 50
Madagascar.— Histoire et géographie. Texte français et malgache. — P. P. Cadet et Thomas. In-4° carré, cartes, plans, gravures . . 4 »
Maison des Carmes (La). — Abbé Pisani. In-18, plan 1 25
Maîtrise de Notre-Dame de Chartres (L'ancienne).— Abbé Clerval. In-8° raisin, chromolithographie . . . . 6 »
Malebranche (Vie du R. P.). — P. André, publiée par le P. Ingold. In-12. . . . . 4 »
Manuel de la jeune fille chrétienne. — Abbé Chevojon. In-32 . . . . 1 50
Manuel de la jeunesse chrétienne. — Millaut. In-18 broché. 1 50
Manuel de l'Enfant de N.-D. des Anges. — In-32 raisin, broché . . . 0 90
Manuel de l'étudiant chrétien en vacances. — Abbé Courval. In-18 broché . . . . 1 »
Manuel de piété. — Abbé Janel. In-32 raisin, relié 1 70
Manuel de prières et de cantiques à l'usage des catéchismes.— Abbé de Bussy. In-18 cartonné 0 60
Manuel des congrégations de la sainte Vierge. — Marin de Boylesve. In-32 raisin 1 25
Manuel des Enfants de Marie Immaculée, à l'usage des réunions dirigées par les Filles de la Charité. Gros in-32 jésus avec gravure . . 1 75
Manuel des Enfants de Marie, à l'usage des élèves des religieuses de Saint-Maur. In-32 jésus, gravures . . . . 5 »
Manuel des Enfants de Marie. — P. A. Cahour. In-18 . . . . 1 »
Manuel des Frères et Sœurs du Tiers Ordre de saint Dominique. — P. Rousset. In-18 raisin. 1 50
Manuel des hospitalières et gardes-malades. — Ch. Vincq. In-8° écu, 250 gravures, broché 5 50

Manuel des maisons d'éducation chrétienne. — Mgr DUPANLOUP. In-18 broché 1 50
Manuel des mères chrétiennes (Nouveau). — P. Théodore RATISBONNE. In-18 raisin. 2 50
Manuel des œuvres.— Institutions religieuses et charitables (1912). In-12 broché 4 50
Manuel des ouvriers de saint François-Xavier et de la Sainte-Famille. — In-18 cartonné 0 35
Manuel des personnes associées à la confrérie du Rosaire. — In-18. 0 25
Manuel des petits séminaires. — Mgr DUPANLOUP. In 18 broché . . . 1 50
Manuel du saint Rosaire, sa science doctrinale et pratique. — P. Mathieu-Joseph ROUSSET. In-18 raisin. . . . . 2 »
PARTIE COMPLÉMENTAIRE. — In-18 raisin 1 75
Manuel (Petit) du très saint Rosaire. — P. M.-J. ROUSSET. In-18. . 0 60
Marguerite du Saint-Sacrement (La Vénérable). — Abbé DEBERRE. In-12, 2 gravures 3 50
Marguerite-Marie (Histoire de la bienheureuse). — Mgr BOUGAUD. In-12 . . . . 3 75
Marguerite-Marie (Vie de la vénérable mère). — Mgr Jean-Joseph LANGUET, Mgr L. GAUTHEY. In-8° raisin, portrait . . . . 6 »
LE MÊME OUVRAGE. In-12 . . . . 4 »
Marguerite-Marie Alacoque (Vie de la Bienheureuse). — Monastère de Paray-le-Monial. — In-12 . . . . 2 75
Mari, Père, Apôtre. — Mgr DE GIBERGUES. In-18 raisin. 2 50
Marie Jenna sa vie et ses œuvres — Jules LACOINTA. Étude suivie de lettres de Marie Jenna. In-12. . . . . 3 50
Marie-Madeleine (Sainte). — P. LACORDAIRE. In-32, encadré 0 75
Marie-Térèse (Vie de la Mère). — Mgr D'HULST. In-12, 2 portraits . . 2 50
Marillac (La Vénérable Louise de). — Mgr BAUNARD. In-8° écu, portrait 5 »
Mariotte (Le R. P. Dominique), prêtre de l'Oratoire. In-18 . . . . . 1 »
Martyrologe romain. — Traduction nouvelle, revue et mise à jour jusqu'en 1898, avec supplément (1907). In-8° . . . . 6 »
Martyrs (Les) capucins. Les PP. AGATHANGE de Vendôme et CASSIEN de Nantes, Capucins. — P. LADISLAS DE VANNES. In-12. . . . . 2 »
Maximes spirituelles du V. F. Jean de Saint-Samson.— P. SERNIN-MARIE DE SAINT-ANDRÉ. In-12 . . . . 3 »
Mechler (Le Chanoine) (1805-1866). — P. INGOLD. In-8°, portrait . . . 2 50
Médaille miraculeuse (La). — M. ALADEL. In-12, gravures. 3 50
Méditation quotidienne (Considérations pour la). — Abbé GAYRARD. 4 in-12 . . . . 12 »
Méditations sur la Sainteté et la Vie des Saints.— Henri BREMOND. In-16 0 40
Méditations de la vie du Christ (Les). — Saint BONAVENTURE, traduites par M. H. DE RIANCEY. In-18 raisin . . . . 3 »
Méditations pour tous les jours de l'année sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — P. HAYNEUVE, J.-M. GUILLEMON. 4 in-12 . . . 12 »
Méditations pour tous les jours de l'année. — Abbé D. BOUIX. 4 in-12. 10 »

Méditations sur la vie présente et future. — P. Théodore Ratisbonne. In-18. . . . . 0 75
Méditations sur l'emploi de l'école. — Frère Philippe. In-12 . . . . . 2 50
Méditations sur les principales obligations de la vie chrétienne et de la vie ecclésiastique. — Abbé Chénart, revues par MM. Gosselin et Icard. 2 vol. in-18 . . . . 2 50
Méditations sur saint Joseph. — F. Philippe. In-12 . . . . 2 50
Mélanges oratoires. — Mgr d'Hulst. 11 in-8° écu, chaque volume . . 4 »
Mélanges philosophiques. — Mgr d'Hulst. In-8° écu . . . . 5 »
Mélanges. — Mgr d'Hulst, 2 volumes (*Tome III et IV sous presse*) Chaque volume. . . . . 4 »
Mélanges (*Tome IX des œuvres*). — R. P. Lacordaire. In-12. . . . . 1 25
Melun (Le vicomte Armand de). — Mgr Baunard. In-8° écu . . . . . 4 »
Messe et la vie chrétienne (La). — Mgr de Gibergues. In-12. . . . . 1 25
Méthode pour réciter le Rosaire.— D'après le B. Grignon de Montfort, 8 pages in-32. La douzaine. 0 80
Meysson (Vie intérieure du Frère Marie Raphaël H.). — P. F. Pie Bernard. In-12. . . . . 3 »
Miettes évangéliques. — P. Théodore Ratisbonne. In-12. . . . . . 3 »
Miracle de saint Dominique à Soriano (Le). — P. Fr. Marie Rouard de Card. In-8° 1 25
Modernisme (Le). — E. Tavernier. In-18 . . . . 0 25
Mois de Marie. — Abbé J Ribet. In-16 raisin 2 50
Mois de Marie à l'usage des femmes chrétiennes. — M. de Mézange de Saint-André. In-18 carré . . . . 2 »
Mois de Marie de Notre-Dame de Séez. — Abbé Courval. In-18 . . 1 50
Mois de Marie du clergé. — P. Constant. In-32 raisin. 1 50
Mois de Marie et du Rosaire (Entretiens pratiques pour les). — Abbé André de Lapparent. In-16 carré 1 50
Mois de saint Joseph (Le). — M[lle] Netty du Boys. In-32 jésus. . . . 1 »
Mois du Sacré-Cœur de Jésus. — A. M. D. G. In-32. . . . . 0 75
Mois (Petit) du Sacré-Cœur de Jésus. — A. M. D. G. In-32 . . . . 0 50
Mois du Sacré-Cœur, extrait des écrits de la Bienheureuse Marguerite-Marie. — In-32 jésus. 1 25
Monique (Histoire de sainte). — Mgr Bougaud. In-12. . . . . 4 »
Montalembert, d'après ses papiers et sa correspondance. — P. Lecanuet. 3 volumes in-8° écu, portraits. Chacun. . . . . 5 »
Morale théorique et pratique (Cours de). — J. Guibert. In-12. . . . 2 50
Morale chrétienne (La). Mgr Cauly. In-12 . . . . 3 »
Morale (La) dans ses principes. — Abbé Désers. In-12. . . . . . . 2 50
Morale sociale. — Abbé S. Verret. In-12 . . . . 1 60
Morale personnelle. — Abbé S. Verret. In-12 . . . . 1 60
Morale laïque (A la recherche d'une). — De Lamarzelle. In-18 . . . 0 25
Morales (Les) d'aujourd'hui et la morale chrétienne. — Abbé Désers. In-12 . . . . 2 »

Moyens de développer par l'éducation, la dignité et la fermeté du caractère (Des). — Chanoine G. Ginon. In-18 raisin. 1 25
Mystique divine (La). — Abbé J. Ribet. 4 volumes in-8° écu. . . . 20 »
Neuvaine en l'honneur de saint Dominique. — Abbé Trichaud. In-32 0 40
Neuvaine en l'honneur de sainte Catherine de Sienne. — Abbé Trichaud. In-32. . . . . 0 40
Neuvaines (Deux) au S.-C. de Jésus. — P. Cormier. In-32 jésus . . . 1 »
Normaliens dans l'Eglise (Les). — Mgr Baudrillart. In-16. . . . . 1 »
Notice sur l'association des familles consacrées à la Sainte Famille de Nazareth. — 6 pages in-32. Les dix exemplaires, *net*. 0 25
Notices et panégyriques (*tome VIII des Œuvres*). — R. P. Lacordaire. In-12. . . . . 1 25
Notre religion. — Abbé H. Delor. In-8° . . . . 4 »
Novum Testamentum D. N. J. C. — In-32 raisin, encadré. 1 25
Œuvre de l'exposition et adoration nocturne (L') du Très Saint-Sacrement, en France et à l'Etranger. In-18 jésus. . . . . 3 »
Œuvre (L') sociale de l'Etat belge (1884-1912). — G. Goyau. In-18 . . 0 25
Office (Le Saint), considéré au point de vue de la piété. — L. Bacuez. In-12, gravure. . . . . 3 »
Office de la Divine Providence (Petit). In-32 . . . . 0 15
Office de la Sainte Vierge (Petit) et petit Office de l'Immaculée Conception. In-32 encadré 0 30
Office de la sainte Vierge, suivant le rit romain (en latin), sans renvois. In-32 . . . . 0 30
Le même. In-18 gros caractères . . . . 1 »
Office de la sainte Vierge, rit franciscain. In-32. . . . . 0 60
Office de la sainte Vierge, rit dominicain. In-32 raisin. 1 25
Le même. In-18 gros caractères . . . . 2 »
Offices de l'Eglise, complets, expliqués et annotés. — Mr de Barberey. Gros in-32 jésus (900 pages). . . . . 4 »
Office du très saint Sacrement suivant le rit romain, en latin et en francais. In-18. . . . . 1 50
Le même. In-8° jésus, gros caractères. . . . . 5 »
Offices en français (Petits). In-32, encadré 0 50
Olier J.-J. (1607-1657.). — Abbé G.-M. de Fruges. In-12 . . . . . . 3 50
Olier (Lettres spirituelles de M.). — 2 in-32 raisin. 2 50
Oraison (L'). — Abbé Gillot. In-12. . . . . 2 50
Ozanam (Frédéric) d'après sa correspondance. — Mgr Baunard. In-8°, portrait . . . . 5 »
Ozanam (Lettres de Frédéric). — 2 in-12 . . . . 7 »
Pædagogus asceticus novitiorum regulariorum instructor singulariter propositus ac præfixus novitiis ordinis. F. Prædicatorum. In-18 0 60
Pages amies : *Aux collégiens et à leurs maîtres*. — P. Suau. In-12 . 1 50
Pages d'Evangile. — Abbé Planus. 3 in-12. Chacun . . . . 3 »
Parlons ainsi de la voix et du geste (Mécanisme de la parole). — I. L. Gondal. In-8° illustré, broché . . . . 7 »

Paroissien de la jeune fille (Le). — Mlle Juliette SAGLIO. In-18. . . . 1 80
Pasteur apostolique (Le). — P. DUCOS. P. BION. 2 in-12 . . . . 2 »
Pasteur des petits agneaux (Le). — Abbé LADEN. In-18 raisin 2 50
Paul (Vie de saint). — Abbé VIX. In-8° raisin . . . . 4 »
Paule (Histoire de sainte). — Mgr LAGRANGE. In-12 . . . . 4 »
Pédagogie et géométrie. — Chanoine KREKELBERG. In-8°. 0 50
Pensées d'un chrtien sur la vie morale. — M. T. CRÉPON. In-12 . . 3 »
Pensées d'une croyante. — Marie JENNA. In-32 raisin, encadré . . . . 1 »
Pensées et affections sur les mystères et sur les fêtes. — P. GAETAN-MARIE DE BERGAME, traduit par le P. DENIS de Paris. 2 in-18 raisin . 4 »
Pères de l'Oratoire (Les) qui ont été évêques. — In-12. . . . . 2 »
Perfection des jeunes filles (La). — Abbé CHEVOJON. In-32 raisin. . . 1 50
Perfection chrétienne (De la) et de la perfection religieuse. — P. BARTHIER. 2 vol. in-8° . . . . 8 »
Péril de la langue française (Le). — Cl. VINCENT. In-18 allongé, broché 2 50
Pététot (Éloge funèbre du R. P.). — Abbé LE REBOURS. In-8° avec portrait gravé par M. Henriquel Dupont . . . . 1 »
Petite Patrie (La) et la Vie littéraire. — Abbé Moïse CAGNAC. In-8° . 0 50
Petites Sœurs des Pauvres (Histoire des). — Abbé LEROY. In-8° . . . 5 »
Peur de Dieu (De la). — Abbé CELLIER. In-18 jésus. 2 50
Pie (Histoire du Cardinal). — Mgr BAUNARD. 2 in-8°, portrait . . . . 15 »
Pie VII à Saint-Sulpice. — Mgr BAUNARD. In-8° 0 40
Piété (La). — J. GUIBERT. In 32, encadré. 1 50
Piété (La) au patronage. — Mlle DE MONTGERMONT. In-8°. 0 30
Plaidoyer pour les langues mortes. — TH. JORAN. In-12. . . . . . . 1 »
Poëme de saint François (Le). — Anatole DE SÉGUR. In-18 raisin. . . 1 30
Politesse (Quelques conseils aux religieuses sur la). In-16 . . . . . 1 50
Pratique de l'amour de Dieu. — Mgr DE GIBERGUES. In-18 raisin . . . 3 »
Premiers pas vers le bon Dieu. — Mlle DE MONTGERMONT. In-32 jés. grav. 2 50
Préparation à la mort. — R. P. INGOLD. In-32 . . . . 0 50
Prescience (La) divine et la liberté humaine. — SIMÉON. In-18 jésus. 1 75
Prétendu jansénisme du P. de Sainte-Marthe (Le). — P. INGOLD. In-8°. 2 »
Prêtre (Le). — Abbé PLANUS. 3 in-18 jésus. Chacun. . . . . 3 »
Prières et cérémonies pour la consécration d'un évêque. — In-18 jésus 0 50
Prières et cérémonies pour la consécration d'une église. In-18 jésus. 0 60
Privilége (Le) des Petits enfants. — R^{de} Mère M. LOYOLA, traduit par Mme DE NEXON. In-18. 1 »
Privilèges (Dix) de sainte Catherine de Sienne. — In-32 raisin. . . . 0 60
Prononciation normale du latin (Traité de la). — Abbé MEUNIER. In-18 jés. 0 80
Proprietatibus (De) linguæ latinæ. — NOMICO. In-8° 3 50
Protestantisme (Du) et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme. — A. NICOLAS. 2 in-8°. . . . . 7 »
Pureté (La). — J. GUIBERT. In-32, encadré . . . . 1 »
Pureté (Conseils aux parents et aux maîtres sur l'éducation de la). — Abbé FONSSAGRIVES. In-12 . . . . 1 25

Quatre cents ans de concordat. — Mgr A. BAUDRILLART. In-12 . . . . 3 50
Que vont devenir les facultés libres. — Mgr d'HULST. In-18 raisin. . 0 75
Quelques pages du « Livre ». Poésies d'après la Bible. — M. Ch. LEJARD. In-12 . . . . 1 50
Quelques réflexions sur l'Encyclique du 16 février 1892. — Cardinal PERRAUD. In-12. . . . . 1 »
Question Homérique et Variétés littéraires. — Abbé BERTRIN. In-12. 3 50
Question téméraire et mal posée (Une). — Mgr LATTY. In-8° 0 60
Racine (Eloge de). — Abbé P. VIGNOT. In-12 . . . . 1 »
Raisons d'espérer une renaissance chrétienne. — Mgr d'HULST. In-18. 0 15
Ratisbonne (Le T. R. P. Marie-Théodore), d'après sa *Correspondance* et les documents contemporains. 2 in-8°, portraits. . . . . 10 »
Raymond de Capoue (Le Bx). — R. P. H. M. CORMIER. In-8° 2 50
Raymond de Capoue (Vie du Bx). — P. J. LAFONT. In-12. . . . . . . 2 75
Raymundi Capuani (B.). Opuscula et litteræ. In-8°, portrait, toile . . 1 50
Rayons de vérité. — P. Théodore RATISBONNE. In-18 jésus. . . . . . 3 »
Recherche de la vraie religion. — Mgr CAULY. In-12 . . . . 3 »
Récollections (Mes) de collégien. — Abbé SAUSSEY. In-18 jésus . . . 1 50
Récollections (Mes) de pensionnaire. — Abbé SAUSSEY. In-18 jésus. . 1 50
Recrutement (Le) des instituteurs et des institutrices libres. — J. GUIBERT. In-18 . . . . 0 30
Recueil de prières. — P. MARIN DE BOYLESVE. In-32 raisin. 0 75
Recueil de prières à l'usage des personnes empêchées d'aller à la messe. — P. INGOLD. In-18 . . . . 1 »
Recueil de textes choisis en vue de la prédication et des conférences publiques. In-12. . . . . 4 »
Reflets du passé. Nouvelles études d'âmes. — Em. TERRADE. In-12. . 3 50
Réginald de Saint-Gilles (Vie du Bienheureux). — P. Emmanuel Ceslas BAYONNE. In-12. . . . . 1 50
Règlement des Sœurs du T. O. de saint Dominique. In-18. . . . . . 1 »
Règlement et pratiques enrichies d'indulgences. — P. PRADEL. In-32. 0 15
Regula sacerdotum sæcularium ex sacris monumentis deprompta. — P. FRANÇOIS DE BÉNÉJAC. In-18. 1 »
Religieuses dominicaines de Strasbourg (Histoire des). — M. Th. DE BUSSIERRE. In-12 . . . . 0 60
Religieuses franciscaines (Notices sur les diverses congrégations de). — P. NORBERT. In-12, illustré. 3 50
Religion (La) dans la famille. — Abbé SAUSSEY. In-18 jésus 3 50
Reliques (Les) de saint Thomas d'Aquin. — Mgr DOUAIS. In-8° écu, gravure. . . . . 10 »
Reliques d'histoire : Notices et portraits. — Mgr BAUNARD. In-12 . . 3 50
Renouvellement (Le) religieux. — J. GUIBERT. In-18. . . . . 1 »
Réparation ! — Mgr DE GIBERGUES. In-18 raisin. . . . . 3 »
Réponses aux questions d'un Israélite de notre temps. — P. Th. RATISBONNE. In-12 . . . . 1 »

Représentation (La) du Christ à travers les âges. — F. de Mely. In-8°, nombreuses gravures 1 50
Respect (Le) de l'enfant. — Abbé Moïse Cagnac. In-12 . . . . 1 »
Responsabilités (Nos). — Mgr de Gibergues. In-18 raisin. . . . . . . 3 »
Résurrection (De la) à l'Ascension et du Cénacle à Rome. — In-18 rais. 4 »
Retraite ecclésiastique d'après l'Évangile et la vie des saints. — Rme P. H.-M. Cormier. In-8° . . . . 3 »
Retraite fondamentale. — Rme P. H.-M. Cormier. In-8° . . . . 2 »
Retraite (Une) prêchée aux adoratrices du Sacré-Cœur.— Abbé Gillot. In-16 carré. 2 50
Retraite spirituelle. — J. Guibert. In-12 . . . . 3 50
Retraites (Trois) à l'usage des Religieuses. — P. Ratisbonne. In-12 . 3 50
Retraites de N.-D. (1891-92-94-95-96). — Mgr d'Hulst. In-8°. Chacune. 0 50
Réveil (Le) du Catholicisme en Angleterre au XIX[e] siècle. — J. Guibert. In-12, onze portraits. 3 50
Romée de Livia (Le Bienheureux). — P. H.-M. Cormier In-8° 0 25
Rosaire (Le). Notice, indulgences, méthode pratique. In-32. . . . . . 0 20
Rosaire par semaine (Un). — P. Pradel. In-32 raisin, 16 gravures. . 0 80
Rosaire perpétuel (Le). Notice et méthode pratique. In-32 . . . . . . 0 20
Rosalie (Vie de la Sœur). — M. de Melun. In-12 portrait. 1 50
Rose mystique effeuillée (La). — P. Marie-Augustin. In-32 raisin . . 0 75
Rythme (Le) du Chant grégorien, d'après Gui d'Arezzo. — Mgr Foucault. In-8° jésus. . . . . 2 »
Sacrements (Les). — Abbé Désers. In-12 . . . . 2 50
Sainte Vierge (La). Etudes archéologiques et iconographiques. — Rohault de Fleury. 2 in-4°, 157 planches et 600 sujets. . . . . 100 »
Sainte Vierge (La) dans l'art, Conférence. — Abbé Casabianca. In-8° . 0 50
Salle (Esprit et vertus du Bienheureux J.-Baptiste de la). — Chanoine Blain. In-8° . . . . 6 »
Salle (Histoire de saint Jean-Baptiste de la). — J. Guibert. In-8° raisin, portrait . . . . 6 »
Salle (Vie et vertus de saint Jean-Baptiste de la). — J. Guibert. In-8° écu, portrait 3 50
Savonarole (Jérôme) et la statue de Luther à Worms. — P. Fr. Pie Marie Rouard de Card. In-8°. 1 50
Science de la religion (La). — P. Chabin. In-8° . . . . 5 »
Secret (Le) du succès. — Ramon Ruiz Amado. — Traduit par l'abbé Gerbeaud. In-12 . . . . 2 »
Sentiment chrétien dans la poésie romantique (Le). — In-8° raisin. 6 »
Sentiments de saint Thomas d'Aquin et de saint Alphonse de Liguori, sur l'entrée en religion. In-32 . . . . 0 25
Sermons et allocutions aux hommes seuls. — Abbé Bouisson. In-12 . 3 50
Sermons et allocutions de circonstance. — Abbé Bouisson. In-12 . 3 50
Sermons, instructions et allocutions du R. P. Henri Dominique Lacordaire. — 3 in-12 . . . . 11 25

Sermons laïques de M. Huxley (Les) ou l'Agnoticisme. — Abbé Boulay. In-8° raisin 1 50
Servant de Messe (Manuel du). In-32 raisin piqué 0 10
Seton (Elisabeth) et les commencements de l'Eglise catholique aux Etats-Unis. — Mme de Barberey. 2 In-12, portrait . . . . 5 »
Siècle (Un) de l'Eglise de France (1300-1900). — Mgr Baunard. In-4°, 24 portraits hors texte . . . . 15 »
Le même ouvrage sans illustrations. In-8° écu . . . . 5 »
Société de Saint-Thomas d'Aquin. — In-32, chromo . . . . 1 »
Société de Saint-Vincent de Paul. — L. Rivière. In-18 . . . . 0 25
Sociétés (Les) de secours mutuels et la loi du 1er avril 1898. — Abbé C. Ract. In-12 . . . . 0 75
Sonis (Le Général de). — Mgr Baunard. In-8° écu, portrait . . . . 4 »
Souvenir des morts (Le). — Abbé Chevojon. In-32 raisin 1 25
Statuts synodaux (Les) du diocèse de Paris, promulgués dans le synode de 1902. In-8° 7 50
Studia syriaca. — Mgr Rahmani. 2 fascicules in-8°, chacun . . . . . 10 »
Suaire (Le saint) de Turin est-il authentique? — *La représentation du Christ à travers les âges.* — F. de Mély. In-8° écu, illustré . . 1 50
Suaire (Histoire du Saint) de N.-S. J.-C. — P. Alcide Carles. In-8° . . 4 »
Supérieure et mère. — Abbé Grenet. In-12 . . . . 3 »
Surabondance des indications touchant le site de l'Eden. — P. Etienne Brosse. In-8° 0 60
Suso (Œuvres du B. Henri). — M. E. Cartier. In-12 . . . . 4 »
Tableaux des églises rurales qui s'écroulent. — M. Barrès. In-18 . 0 25
Teysseyrre (Monsieur). Sa vie, son œuvre, ses lettres. — Abbé Paguelle de Follenay. In-12, portrait . . . . 4 »
Théa. Poème sur la vie chrétienne. — P. Sernin-Marie de S. André. In-12 3 »
Theologia moralis S. Alphonsi de Ligorio. — P. Michel Heilig. 6 in-12. 10 »
Théologie morale (La) et les sciences médicales. — P. Debreyne *Ouvrage exclusivement destiné au clergé.* In-12 . . . . 4 »
Le même ouvrage, moins la Mœchialogie. In-12 . . . . 3 »
Théologie mystique (Manuel de). — Abbé Lejeune. In-12 . . . . . . 2 50
Theoria Probabilitatis (De). — P. Fr. Maria-Ambrosio Potton. In-8° . 2 50
Thérèse (Panégyrique de sainte). — Mgr Baunard. In-8° 0 75
Thérèse (Pensées choisies de sainte). — In-18 . . . . 0 60
Thomas d'Aquin (le saint et le docteur). — Mgr Enard. In-8° 0 50
Thomas d'Aquin (Saint). — Jules Didiot. In-12 . . . . 2 »
Thomas d'Aquin (Les reliques de saint). — Mgr Douais. In-8° . . . . 10 »
Thomas d'Aquin (S.) et l'Encyclique æterni Patris. — P. Chocarne. In-8° 1 25
Traité de la paix de l'âme. — Jean de Bonilla. Traduit par le R. P. Ubald d'Alençon. In-18 . . . . 0 60
Trappistes (Les) en Chine. — A. Limagne. In-8° illustré . . . . . . 2 »
Trésors de Cornelius à Lapide. — Abbé M. Barbier. 4 in-8° raisin . . 32 »
Une vie d'enfant. — Un volume in-16 raisin, cadre bleu . . . . . . 2 »

Universités (Les) catholiques de France et de l'Étranger. — Mgr Baudrillart. In-18 raisin . . . . 1 »
Usage de la langue latine (De l') dans l'enseignement de la théologie. — Mgr Latty. In-8° 0 50
Vade-mecum du tertiaire de saint Dominique. — In-32 raisin 0 40
Vérités, vertus, prières, recueillies des saints Pères et Docteurs catholiques. — Mme Ernest Bertrand. In-32 jésus, gravure 2 75
Vernier (Saint) (Verny, Werner, Garnier), martyr, patron des vignerons. — P. Henri de Grèzes. In-12 . . . . 1 50
Vers le passé, poésies. — Paul Blanchemain. In-12, portrait 3 50
Vers l'Évangile ! — Abbé S. Verret. In-12 . . . . 2 50
Veuillot (Louis), journaliste. — Abbé Fonssagrives. In-18 . . . . . . 0 75
Vice (Le) et ses risques. — Abbé Fonssagrives. In-12 . . . . 1 »
Vie chrétienne d'une dame dans le monde. — P. de Ravignan. In-12. 3 »
Vie dans la tragédie de Racine (La). — G. Le Bidois. in-12 . . . . . 3 50
Vie meilleure (La). Conférences. — Abbé P. Vignot. In-12 . . . . . 3 50
Vie pour les autres (La). Conférences. — Abbé P. Vignot. In-12 . . . 3 50
Vies de quelques prêtres de l'Oratoire (Recueil des). — P. Cloyseault. 3 vol. in-12, gravures . . . . 12 »
Vies des saints pour tous les jours de l'année. In-12 . . . . 1 60
Vies de quatre des premières Mères de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie. — R. M. F.-M. de Chaugy. In-8° . . . . 5 »
Vieillard (Le). La vie montante. Pensées du soir. — Mgr Baunard. In-8°, gravure . . . . 5 »
Vincent de Paul (Histoire de saint). — Mgr Bougaud. 2 in-12, 2 portraits . . . . 6 »
Vingt années de rectorat (Rapports et discours de rentrée). — Mgr Baunard. In-8° écu, gravures . . . . 5 »
Visitation de Toulouse. — Mgr Douais. In-8° jésus, illustré . . . . . 15 »
Vocation (La question de la) : Instruction religieuse au Collège. — P. Delbrel. In-8° raisin 1 50
Vocations (Des) sacerdotales et religieuses dans les collèges ecclésiastiques. — P. Delbrel. In-18 jésus 1 50
Voies du salut aplanies (Les). — P. Fr. André Pradel. In-32 . . . . 0 15
Voix qui prient (Nouvelles). Poésies. — P. Sernin-Marie de Saint-André. In-12 . . . . 2 50
Voix qui raniment (Les) — Mlle de Montgermont. In-8° 2 50
Voltaire. Lettres philosophiques. — Abbé Bertrin. In-8° 1 25
Wiseman (La Tentation du Docteur). — L. Baunard. In-18 . . . . . 0 15
Yvan (Notice sur le R. P. Antoine). — P. Cloyseault. In-12 . . . . . 1 »
Zèle de la perfection religieuse (Du). — P. J. Bayma, traduit par P. Olivaint. In-32 raisin 0 75

Paris, le 1er avril 1913.

Paris. — Imp. Levé, rue Cassette, 17. — S.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Nouveaux Mélanges oratoires de Mgr d'Hulst.

Tome VIII. *Sermons de Carême, Sermons et allocutions de circonstance.* In-8 écu.. 4 »

Tome IX. *Sermons sur l'Eucharistie. Sermons sur la sainte Vierge. Allocutions à des réunions d'œuvres.* In-8 écu... 4 »

Tome X. *Retraites.* In-8 écu.................................... 4 »

Tome XI. *Retraites ecclésiastiques.* In-8 écu.......... 4 »

L'Accueil. Méditations eucharistiques pour servir avant et après la sainte Communion, par la Rde Mère Marie Loyola, traduit de l'anglais par Mme la Baronne de Nexon. Préface de M. J. Guibert. In-18 Jésus.. **3 50**

Le Privilège des petits enfants. Entretiens familiers avec parents et catéchistes sur la préparation des petits enfants à la sainte Communion, par la même. In-18.................................... **1 »**

Comment vivre, Pourquoi vivre, par M. l'abbé Airaldi. Préface du R. P. Sertillanges. In-12.............................. **2 »**

L'Éducation selon l'Évangile, par M. l'abbé Verret. In-12.. **3 50**

Éducation de la Charité, par M. l'abbé Debize. In-12... **1 25**

Entretiens sur l'Eucharistie, par Mgr de Gibergues. In-12.. **1 50**

La Messe et la Vie chrétienne, par le même. In-16.. **1 25**

Histoire de Saint Alphonse de Liguori, fondateur de la Congrégation du T. S. Rédempteur (1696-1788), précédée d'une lettre de Mgr Dupanloup. In-8.............................. **5 »**

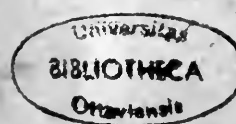
Les Paroles de Jeanne d'Arc, par Pierre Froment, préface de M. J. Guibert. In-12.. **3 »**

Manuel des Œuvres. Institutions religieuses et charitables de Paris et principaux établissements des départements pouvant recevoir des orphelins, des indigents et des malades de Paris. Édition de 1912. In-12. Broché, **4 50**. Relié toile. **5 25**

Parlons ainsi de la Voix et du Geste. Étude théorique et pratique du mécanisme de la Parole (Articulation, Phonation, Respiration, Maintien, Physionomie et Gestes), par I. L. Gondal. In-8 illustré. Nouvelle édition. Broché, **7** fr. Relié toile........ **7 75**

Recueil de textes choisis en vue de la Prédication et des conférences publiques, par un prêtre du diocèse de Langres. In-12. **4 »**

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).



Mgr BAUNARD

LE VIEILLARD

LA VIE MONTANTE

Pensées du soir

PARIS

J. DE GIGORD

ÉDITEUR

—

1913



